REVUE
ORIENTALE
D'HISTOIRE
ET DE
LITTÉRATURE
LXIII

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LXIII

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXIII

2495-10
9.12.30

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1907

Z
1007
R45
n. sér.
t. 63

ANNÉE 1907

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

ADAMANTIOU, La Chronique de Morée (My.) 487
AILIO, Les habitations de Loppi (E. Beauvois.) 322
ALAUX et SAGARDOY, Textes espagnols (H. de C.) 399
ALY, Les mots d'Eschyle (My.) 443
ANCEY et EUSTACHE, Autran (L. R.) 292
Anne de Bretagne, Heures, photogr. Berthaud (Emile Mâle.) 210
ARBOIS (D') DE JUBAINVILLE, Les druides et les dieux celtiques à forme d'animaux (G. Dottin.) 185
Aristophane 164-245
ARMINJON, Enseignement, doctrine et vie dans les Universités musulmanes (A. Biovès.) 412
ARULLANI, Victor Hugo lyrique (Ch. Dejob.) 135
Atharva-Veda, VII-VIII, trad. LANMAN (A. Cuny.) 501
Atharva-Veda, l'Ikashmirien, p. BARRET, XXVI, 2 (A. Cuny.) 501
AULAGNE, La Réforme catholique au XVIIe siècle dans le Limousin (L.-H. Labande.) 330
AYMONIER et CABATON, Dictionnaire tcham-français (V. Henry.) 61
BACHMANN, Histoire de Bohême, II (R.) 11
BANG, La navigation du Sund, Tables, I (L. P.) 320
BARTHOLOMAE, Supplément au dictionnaire iranien (Cl. Huart.) 162
BASTIDE, Les emprunts modernes faits par l'anglais à notre langue (P. Doin.) 413
— John Lockes, Ses théories politiques et son influence en Angleterre (E. d'Eichthal.) 436
BATIFFOL, Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique (A. L.) 479

pages
BAUDIN, L'alerte (A. Biovès.) 154
Beatis (Antonio de), Voyage du cardinal Louis d'Aragon, p. L. PASTOR (R.) 13
Beaumont et Fletcher, Œuvres, IV (Ch. Bastide.) 316
BEAURIEZ (L. de), Robert le Fort et les Capétiens (N.) 237
BECKER (P.-A.), Histoire de la littérature espagnole (H. Léonardon.) 413
BEER, Paul, David, Salomon (A. L.) 478
BEHN, Une étude d'archéologie (A. de Ridder.) 442
BEHRENS, Lettres sur le culte (C. Fossey.) 462
BELIN (F.), Histoire de l'ancienne Université de Provence, II, 1 (L.-H. Labande.) 332
BÉMONT, Rôles gascons, III (L.-H. Labande.) 250
Bénédictine (Revue), Table des matières (P. L.) 419
BENZON, Mme de Staël et le théâtre (L. P.) 319
BEÖTHY, Petit miroir de la littérature hongroise (I. K.) 258
BERGMANN, L'esprit et l'expression des Français (E. Bourciez.) 376
BERLIÈRE, Inventaire analytique des Diversa Cameralia des Archives vaticanes. (L.-H. Labande.) 287
BERNHEIM, Manuel de méthode historique (Ch. Seignobos.). 126
BERTHELOT, Discours et libre pensée (P. L.) 39
BESSON, Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion (P. Lejay.) 36
Beyrouth (Faculté de), Mélanges (J.-B. Ch.) 441
BIOVÈS, Gordon Pacha (A. C.) 133
BITTARD DES PORTES, Contre la Terreur, l'insurrection de Lyon en 1793, le siège, l'expédition du Forez (Ty.) 131
BLASS, Les Choéphores d'Eschyle (My.) 465
BLAYDES, Analecta comica graeca, II (A. Martin.) 245
BOECK, Aux Indes et au Népal (H. de C.) 318
BOISLISLE (J. de), Mémoriaux du Conseil de 1661, II (R.). 305
BOISSONNADE, L'industrie en Languedoc sous Colbert (R.). 238
BOLL, Sphaera (P. Lejay.) 86
BONNASSIEUX, Saint-Hilaire de Poitiers (A. L.) 479
BONNEFOY (J. de), Les leçons de la défaite (A. L.) 380
BONNERY, Le maître des Dieux (A. L.) 377
BONNET (Emile), Antiquités et monuments de l'Hérault (L.-H. Labande.) 325
BORIES, Histoire du canton de Meulan (Etienne Deville.) . . 58
BORNHAUSEN, L'éthique de Pascal (L. R.) 515
BOSELLI, Trad. d'Aucassin et de Nicolette 439
BOTHE, Contributions à l'histoire économique et sociale de Francfort (R.) 14
BOULENGER (J.), Sous Louis-Philippe, les Dandys (F. B.) . . 514

pages
Bourgin, Les Archives pontificales et l'histoire moderne de la France (R.). 116
— Inventaire analytique et extraits des mss. du Fondo Gesuitico de Rome (R.). 116
Boyé, Abeilles, cire et miel en Lorraine (R.). 90
Bréal, Pour mieux connaître Homère (My.). 96
Brédif, Du caractère de J.-J. Rousseau (F. Baldensperger). 129
Bréhier, Les Croisades (M. D.). 273
Breul, L'enseignement des langues étrangères (L. R.). . . . 316
Briggs et Hügel, La Commission pontificale et le Pentateuque (A. Loisy.). 241
Brunetière, Etudes critiques, VIII (H. de C.). 399
Brunot, Histoire de la langue française. Le XVIe siècle (E. Bourciez.). 225
Bücher, L'évolution économique, 5e éd. (H. Hauser.) . . . 295
Büchler, Le judaïsme galitéen au IVe siècle (A. L.). 378
Bulletin du Comité de publication des documents économiques sur la Révolution (A. Mz.). 439
— de la Bibliothèque et des Travaux historiques de Paris (A. Mz.) 440
Burghardt du Bois, L'Artisan nègre (Ch. Seignobos.) . . . 176
Burkitt, Histoire de l'Évangile (A. Loisy.). 241
Bürner, Destouches et ses comédies (I. K.). 258
Cagnat, Les Biblothèques municipales dans l'Empire romain (P. L.). 82
Cambridge (Histoire moderne dite de), XII (Ch. Seignobos.) 118
Cambridge, Lectures à l'Université sur l'histoire du XIXe siècle (Ch. Seignobos.) 173
Capps, Fragments sur l'histoire de la comédie attique (My.). 395
Carnoy, Le latin d'Espagne d'après les inscriptions (E. Bourciez.). 221
Carroll, L'esthétique d'Aristote (My.) 395
Cassagne, La théorie de l'art pour l'art en France (F. Baldensperger.). 458
César, Guerre civile, p. Meusel (E. T.). 66
Cestre, La Révolution française et les poètes anglais (Ch. Bastide.). 474
Chabert, Histoire sommaire des études d'épigraphique grecque (My.). 481
Charles, La version éthiopienne du Livre d'Hénoch (R. Duval.). 121
Ciardi-Dupré, Extraits des Nibelungen (F. P.). 178
Cid, p. Eve (Ch. Bastide.). 316
Clouzot, Le seigneur de Saint-Ayl (L.-H. L.) 238
Codera, Travaux qui lui sont offerts (M.-G. D.). 341

pages
Cœnobium, Revue, nº 1 (A. L.) 480
Colasanti, Frégelles (M. Besnier.). 284
Cook, L'étude supérieure de l'anglais (P. D.) 439
Coulon, Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII, 4. (L.-H. L.). 191
Croiset (Maurice), Aristophane et les partis à Athènes (A. Martin) 164
Cserep, Jules César et Asinius Pollion (I. K.). 259
Curtius-Hartel, Grammaire grecque 25e éd. p. Weigel (My.). 395
— 26e éd. (My.). 418
Dahlmann-Waitz, Bibliographie de l'histoire d'Allemagne, p. E. Brandenburg (R.). 47
Dalmasso, La grammaire de Suétone (Em. Thomas.) 81
Dauzat, Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans. . . . . .
— Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne (E. Bourciez.). 333
Davies, Le romantisme français et la presse, le Globe (F. Baldensperger.). 17
Debrunner, Les présents consonantiques en io (My.) . . . 464
Dejob, La foi religieuse en Italie au xive siècle (H. Hauvette.) 222
Delisle, Le Liber floridus de Lambert de Saint-Omer (P. Lejay).). 428
Delitzsch, Grammaire assyrienne (C. Fossey) 462
Déroulède, Feuilles de route, I (A. C.) 94
Desbrière et Sautai, La cavalerie de 1740 à 1789 (Ty). . . . 55
Des Courtis, De Port-Arthur à Tsou-Chima (A. Biovès). . 414
Detlefsen, La carte d'Agrippa (E. T.). 73
Deussen, Le Sanatsujâtaparvan (V. Henry) 1
Diehl, Figures byzantines (My) 193
Diehl, Palerme et Syracuse (H. de C.). 398
Diels, Les Fragments des présocratiques, 2e ed. I (J. Bidez). 283
Dierauer, Histoire de la confédération suisse, III (R.). . . 353
Diodore, V. p. Th. Fischer (My). 468
Dioscoride, p. Wellmann, II (My) 63
Diplômes carolingiens. I, p. Mühlbacher, etc. (H.-L. Labande). 271
Donat, p. Georgii, II (Em. Thomas). 385
Dottin, Manuel de l'antiquité celtique (J. Vendryes) 387
Douais (Mgr), L'inquisition, ses origines, sa procédure (S. Reinach). 211
Doumic (Max), La franc-maçonnerie est-elle juive ou anglaise ? (N.). 18
Driault, La question d'Orient (Ch. Seignobos) 148
Driver, Les Petits Prophètes (Ch. Bastide) 344

pages
Dugas, Cours de morale (Th. Sch.) 79
Dujour, Annuaire du Congo (A. Biovès) 158
Dumoulin, Figures du temps passé (A. Biovès) 292
Duquet, La faillite du cuirassé (A. Biovès) 135
Duruy (V.), Le sous-officier dans l'armée moderne (A. Biovès) 156
Dussaud, Les Arabes en Syrie avant l'Islam (R. D.) 489
Düssel, Logique (Th. Sch.) 78
Dutens, Étude sur la simplification de l'orthographe (E. Bourciez) 375
Elderkin, Le discours direct dans la poésie posthomérique (My) 444
Enchiridion (l') d'Héphestion p. Consbruch (My) 448
Endt, Études sur le commentateur Cruquianus (Em. Thomas) 24
Engert, La Bible, I (A. L.) 378
Erasme, Colloques, p. Edwards (P. L.) 439
Escott, L'Angleterre d'aujourd'hui, trad. György (I. K.) . . 497
États-Unis (les), tome XII de la Cambridge Modern History 118
Fabre (J.), Cent poésies de Pierre Corneille tirées de l'Imitation (F. B.) 178
Faguet, Le socialisme en 1907 (Ch. Dejob) 415
Falter, Philon et Plotin (My) 422
Fayen, Cartulaire de la ville de Gand, I (L.-H. Labande) . . 287
Fehling, France et Brandebourg, 1679-1684 (A. Waddington) 452
Ferguson, Les prêtres d'Asclépios (My) 266
Fick, Les noms de lieux grecs (My) 265
Fiebig, Le traité des bénédictions et le sang de Jésus (A. L.). 378
Finaczy, Histoire de l'éducation dans l'antiquité (I. Kont) . . 471
Finnois, leurs proverbes 321
Fischer (H.), Dictionnaire souabe, 14 et 15 (V. H.) 177
Fitting et Suchier, Le Codi, I (A. Jeanroy) 490
Fletcher, Le matériel arthurien des chroniques (A. Jeanroy) 489
Fraenkel, Dénominatifs grecs (My) 463
Frank, Symboles et monuments assyriens (C. Fossey) . . . 461
Franz, La colonisation de la vallée du Mississipi (R.) . . . 306
Fredericq, Corpus des documents sur l'Inquisition néerlandaise, III (R.) 10
Friedlaender, Pétrone, 2e éd. (E. T.) 76
Frisch, (H. de), La renonciation au trône (Th. Sch.) 79
Fröhlich, Bibliographie internationale de l'art, III (H. de C.) 440
Funk, Les Pères apostoliques, 2e éd. (A. L.) 379

pages
FURTWAENGLER, La gymnastique grecque (My.) 396
GAMELIN, Étude philosophique sur l'art de la guerre (A. Biovès.) 157
GARNIER (Ch.-M.), Les sonnets de Shakspeare, essai d'une interprétation en vers français (Ch. Bastide.) 453
GATTI, La philosophie de Leopardi (Ch. Dejob.) 149
GAULTIER, Le sens de l'art (H. de Curzon.) 180
— (L. R.) 279
GAZIER (Georges), Gustave Courbet, l'homme et l'œuvre (C.) 180
GELDNER, Choix du Rig-Veda (A. Cuny.) 501
Genève, Registres du Conseil, II (R.) 109
GERMAIN, Les Clouet (H. de C.) 317
GERTZ, Un autel votif (My.) 447
GIBSON, L'Église libre dans l'État libre (A. L.) 380
GILLET, Raphaël (H. de C.) 397
GIRAUD (Victor), Livres et questions d'aujourd'hui (L. R.) . . 514
GLOTZ, Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque (My.) 483
GOLDSCHMIDT (L.), Études diverses (Th. Sch.) 78
GOMPERZ, Contributions, IX (My.) 423
GOOCH, Annales de politique et de civilisation (Ch. Seignobos.) 135
GOTTHEIL, Textes syriaques (J.-B. Ch.) 418
GOVONE, Mémoires, trad. WEIL (Ch. Seignobos.) 172
GRAFE, Christianisme primitif et Ancien Testament (A. L.). 480
GREB et HAJNAL, Les dialectes de Zips et d'Isztimer (I. K.) . . 497
GREENIDJE, Histoire de la république romaine, I (J. Toutain.) 484
GREPPI (G.), La correspondance de Paul Greppi, II-III (Félix-Bouvier.) 275
GROTENFELD, L'échelle des valeurs en histoire (Thz.) . . . 281
GUIGNEBERT, Manuel d'histoire ancienne du christianisme (A. Loisy.) 268
GUIRAUD (Jean), Les registres d'Urbain IV, 9. (L.-H. Labande.) 170
— Les registres de Grégoire X, 5. (L.-H. Labande.) 170
GÜNTHER, Les prépositions dans les inscriptions dialectales grecques (My.) 446
GUSTAFFSON, Le datif latin (P. Lejay.) 205
GUSTAFFSON, Le gérondif (Paul Lejay.) 343
GUTHE, Isaie (A. L.) 479
GUTTMANN, L'idée de Dieu chez Kant (Th. Sch.) 77
HÄCKER, Nature et théologie (A. L.) 478
HAMPEL, Les monuments funéraires de la Pannonie (I. K.). 259
HARASZTI, Corneille et son temps (I. Kont.) 473
HARRISON (Jane), L'Athènes primitive de Thucydide (My.). 444

pages

HARTMANN (L.-M.), Du développement historique (H. Hauser.) 295
HATSCHEK, Les institutions anglaises (Ch. Bémont.) 348
HÉBERT, Le Divin, expériences et hypothèses (A. L.) 377
HECTOR-HOGIER, Paris à la fourchette (L. R.) 520
HEGEDÜS, Morceaux sur la Hongrie par des humanistes hongrois (I. K.) 495
HENDERSON, Poèmes de Burns (C. C.) 315
Henry (Victor) (A. C.) 140
HERMELINK, La faculté théologique de Tübingue avant la Réforme (P. L.) 37
HERSMAN (A. B.), Plutarque et les anciens mythes (My.) . . 483
HERTEL, Les Perses de Timothée (My.) 395
HERZOG, Textes des dialectes français (E. Bourciez) 368
HETZER, Les glosses de Reichenau (E. Bourciez) 7
Heywood, Roi et Sujet. p. TIBBALS (Ch. Bastide) 355
HINNEBERG, Les fondements généraux de la civilisation présente, I (L. R.) . . . . . 296.
HIRSCH, Documents et actes pour l'histoire du Grand-Electeur, XIX (A. Waddington) 48
HIRT, Les Indo-Européens, II (V. Henry) 201
HOFFMANN (G.), Le revoir futur (Th. Sch.) 78
HOFFMANN (O.), Les Macédoniens, leur langue et leur race. (My) 445
HOLTZMANN, La conscience messianique de Jésus (A.-L.) . . 479
HOPE, La parodie aristophanesque (My) 259
Hrosvit, p. STRECKER (P.-L.) 89
HUCK, Synopse des trois premiers Evangiles (A.-L.) 379
HUNT (Agnes), Les Comités de salut public de la Révolution américaine (Ch. Seignobos) 130
HURTER, Nomenclateur littéraire de la théologie catholique, II (P. L.) 38
Huygens (Constantin), Tables de ses Journaux — A. W . . 50
IMELMANN, Layamon (P. Doin) 103
INGEGNIEROS, Le langage musical et ses troubles hystériques (Jules Combarieu) 219
Isocrate, p. DRERUP, I (Amédée Hauvette) 203
JACKSON (A. V. W.), La Perse (A. Meillet) 261
JACKSON (H. L.), Le quatrième Evangile (A. Loisy) 241
JACOB, Discours d'un capitaine à ses soldats (A. Biovès) . . . 156
JACOB (L.), Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens (L.-M. Labande) 189
JAGIC, Le Psautier slave de Bologne (L. Leger) 396
Jean XXII 191
JORAN, Autour du féminisme (A. Biovès) 158

pages
JORET, Villoison et la Provence (L.-H.-L.) 239
JÜLICHER, La critique de la tradition évangélique (A.-L.) . . 379
Kacinczy, Corresp. XVI, p. VACZY (I. K.) 496
KAHLE, La Kristnisaga (L. Pineau) 289
KALINKA, Monuments antiques en Bulgarie (R. Cagnat) . . . 285
KARMAN, Renan et Berthelot (I. K.) 258
KISKY, Les Chapitres des élections ecclésiastiques (R.) . . . 105
KLEIN, La découverte du Vieux-Monde, par un étudiant de Chicago (H. de C.) 240
KLOTZ, Les lectures de Pline (E. T.) 73
KNOKE, L'idée de la tragédie d'après Aristote (My) 466
KNOPF, Le texte du Nouveau Testament (A. L.) 379
KOCK, Phonétique suédoise (P. Doin) 102
KÖHLER (J.-J.), Les noms de poisson en vieil-anglais (P. Doin) 270
KÖNIG (E.), L'idéal des prophètes (A. L.) 378
KOESER, Les prisonniers de guerre des Romains (P.-L.) . . . 19
KOESTER, L'éthique de Pascal (L. R.) 516
KONT, Études hongroises (X.) 259
KONT, Histoire de la littérature hongroise (E. Denis) 144
Kreskay, Epîtres poétiques, p. G. HEINRICH (I. K.) 496
KROLL, Catalogue des manuscrits astrologiques grecs, V, 2 (My) 403
LABANCA, L'avenir de la papauté (A. L.) 380
LACHÈVRE, Les satires de Boileau (L. R.) 274
LALLEMAND, Histoire de la charité. III (L. H. Labande) . . 45
La Mennais 39
LANDGRAF, GOLLING, BLASE, Grammaire historique de la langue latine, III (Paul Lejay) 423
LANG (Andrew), Les mystères de l'histoire, trad. par Teodor de Wyzewa (A. Biovès) 51
LANGSTRATH, STILZ et WEYL, Les tarifs des chemins de fer (Ch. Seignobos) 198
LANZAC DE LABORIE, Paris sous Napoléon, III (A. Mathiez). 197
LAPPARENT (A. de), Science et apologétique (S.) 39
LARDÉ, La capitation dans les pays de taille personnelle (M. Marion) 227
LA RONCIÈRE (Ch. de), Histoire de la marine française III (L.-H. Labande) 452
LASSERRE, La participation collective des femmes à la Révolution (R.) 308
LASSERRE, Le romantisme français (F. Baldensperger) 456
LEA, Histoire de l'Inquisition d'Espagne, II (S. Reinach) . . 213
Le Bel (Jean), Chronique p. VIARD et DÉPREZ, II (L.-H. Labande) 327

pages

LEBLOND, Inventaire sommaire de la collection Bucquet-Aux-Cousteaux (L.-H. Labande) 331
LE CACHEUX, Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V (L.-H. Labande) 209
LECANUET, L'Église de France sous la troisième République (A. Mathiez) 311
LEEUWEN (Van), Édition d'Aristophane (A. Martin) 245
Le Forestier, Voyages, p. DERBY (A. Biovès) 393
LEGER, Le cycle de Kralievitch (A. C.) 397
— Prague (H. de C.) 398
LE MORIN, La théologie traditionnelle et les critiques catholiques (A. L.) 380
Le Muisit (Gilles), Chroniques et Annales p. H. LEMAITRE (L.-H. Labande) 326
LENGYEL, La vie et les œuvres de Michel Zampa (I. Kont) . . 477
LE POINTE, Les fastes militaires et coloniaux du Portugal (A. Biovès) 278
LERMANN, La sculpture grecque (S. Reinach) 263
LESAGE, L'achat des actions de Suez (A. Biovès) 56
Libanius, p. FOERSTER, III (My) 21
LIETZMANN, Apollinaire de Laodicée et son école, I (P. Lejay) 85
LIETZMANN, Choix de papyrus grecs. — Le prophète Amos (P. L.) 20
Limes (le), Kapersburg (R. C.) 396
LINCOLN, Le mouvement révolutionnaire en Pensylvanie (Ch. Seignobos) 194
LINTILHAC, Histoire générale du théâtre en France. II. La Comédie, Moyen âge et Renaissance (A. Jeanroy) 510
Lucien, Scholies, p. RABE (My) 161
LUCIUS, Les commencements du culte des saints dans l'église chrétienne (P. Lejay) 33
Lygdamus, p. NEMETHY (I. K.) 496
MACDONALD et PARK, Les forts romains du Bar Hill (R. C.). 286
MACKINLEY, Le droit de suffrage dans les treize colonies (Ch. Seignobos) 196
MADAY (A. de), Le droit des femmes au travail (E. d'Eichthal) 415
MAHAFFY, L'âge d'argent du monde grec (My) 403
MAHLER (Ed.), Babylone et Assyrie. — I. K. 497
MAHON, L'armée russe depuis la dernière campagne (A. Biovès) 157
MAIGRON, Fontenelle (L. R.) 290
MANGENOT, L'authenticité mosaïque du Pentateuque (A. Loisy) 241

pages
Marcienne (Bibliothèque). — H. H. 256
Maréchal (Chr.), La philosophie catholique, par La Mennais (S.). 39
— Lettres de Lamennais à Mme Clément (S.) 40
Marie, Mysticisme et folie (A. L.). 377
Marin, Saint Théodore (M. D.). 20
Marinis (T. de), Catalogue no IV, Livres rares, autographes et manuscrits (S.). 18
Martin (Ernst) et Lienhart, Dictionnaire des patois alsaciens, II, 5-6 (V. Henry). 138
Martini et Bassi, Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Ambroisienne (My). 267
Mathiez, Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française (R. Guyot). 511
Maurice (Sir Frederick), La guerre dans l'Afrique du Sud, I (Réginald Kann). 254
Maynial, La vie et l'œuvre de Guy de Maupassant (F. Baldensperger). 293
Mazzoni, Bibliographie de la littérature italienne (Ch. Dejob). 152
Meier, Le Volkslied en Allemagne (L. R.). 43
Meillet, De quelques innovations de la déclinaison latine (V. Henry). 22
Melville, Romanciers de l'époque victorienne (C. C.). . . 357
Merlin, L'Aventin dans l'antiquité (J. Toutain) 408
— Les revers monétaires de l'empereur Néron (J. Toutain). 486
Meyer (A.), Ce que nous est Jésus. — A. L. 479
Michaelis, Les découvertes archéologiques du xixe siècle (S. Reinach). 141
Michel (André), Histoire de l'art, II (H. de Curzon). 103
Michel (Emile), Les maîtres du paysage. — H. de C. . . . 235
Michel (Marius), La chanson de Roland et la littérature chevaleresque (A. Jeanroy). 344
Milhaud, La pensée scientifique chez les Grecs et les modernes (My). 264
Millien, Chants et chansons du Nivernais (L. Pineau). . . 314
Mollat, Jean XXII, Lettres communes, 6 et 7 (L.-H. Labande). 191
Mommsen et P. M. Meyer, Le code Théodosien (P. Lejay). 28
— Œuvres historiques, I (P. Lejay). 31
Monseur, Moines et saints de Gand (S. R.). 396
Moorman, Introduction à Shakspeare (Ch. Bastide). 316
Nachod, Histoire du Japon (M. Courant). 181
Napoléon, Histoire moderne de Cambridge, IX (R. Guyot). 230
Nardin, Jacques Foillet (R.). 252

pages
NESTLE, Nouveau Testament (P. Lejay). 427
Nestorius, Fragments, p. LOOFS (P. Lejay). 34
NICOLE, Catalogue des vases cypriotes du Musée d'Athènes (A. de Ridder). 244
NIEDIECK, Mes chasses (H. de C.). 319
NITZSCHE, Démosthène et Anaximène (My). 482
NOBLEMAIRE, La République libérale (L. R). 317
NORSTRÖM, L'empire millénaire (A. B.). 480
NOVATI, Articles et morceaux variés (Ch. Dejob). 491
OBSER, Inventaire des archives grand-ducales de Bade, II, 2 (R.). 373
OLLONE (d'), La Chine novatrice et guerrière (A. Biovès). . 278
Origène, Le commentaire sur saint Jean, p. PREUSCHEN (Paul Lejay). 83
ORLÉANS (duc d'), A travers la banquise (H. de C.). 318
PADOAN, Le dialecte de Chioggia (Ch. Dejob). 179
PAGÈS, Le grand Electeur et Louis XIV (Ch. Seignobos). . .
— Contribution à l'histoire de la politique française en Allemagne, sous Louis XIV (Ch. Seignobos). 111
PARIS (G.), Esquisse historique de la littérature française au moyen âge (A. Jeanroy). 345
PARMENTIER, Album historique, IV (H. de C.). 397
PARQUEZ, Le vieux Poissy (L.-H. L.). 239
Pascal, p. A. GAZIER (A.). 435
PASCAL, Un point de la doctrine d'Héraclite (My). 3
PASSOW, La responsabilité ministérielle en Allemagne (Ch. Seignobos). 137
PASSY (P.) Petite phonétique comparée (P. Doin). 270
PAULAHARJU, Les constructions d'Unsi Kirkko (E. Beauvois). 322
PAZDIREK, Littérature musicale, C.-E. (H. de C.). 319
Pepe, Mémoires, p. Léo MOUTON (R. Guyot). 356
PERDRIZET et JEAN, La galerie Campana et les musées français (S. Reinach). 390
PÉROZ, France et Japon en Indo-Chine (A. Biovès). 277
PETER, Historicum romanorum reliquiae, II (E. T.). 70
PETRAGLIONE, Les contes de Doni (Ch. Dejob). 491
Pétrarque, De ignorantia, p. CAPPELLI (H.-H.). 315
PEYRE, Padoue et Vérone (Ch. Dejob). 153
PHILIPPOVICH (E. de), Manuel d'économie politique (Th. Sch). 79
PICHON, Les derniers écrivains profanes, Panégyristes, Ausone, Querolus, Rutilius (Em. Thomas). 410
PICHON (René), Lettre au directeur de la Revue critique sur un article de M. Émile Thomas. 494
PICOT (Émile), Les Français italianisants au XVIe siècle, I. (H. H.) 217

pages
Picot (G.), Notices historiques (F. Rocquain) 161
Platon, Choix, p. M. Schneider (My) 418
Platon, Ménon, trad. Rangel-Nielsen (My). 184
Plattner, Le pronom en français (E. Bourciez). 359
Plessow, La fable en Angleterre (Ch. Bastide). 371
Pohl, La formation de l'État belge et de la Confédération de l'Allemagne du Nord (Ch. Seignobos) 137
Politis, Le mariage grec (My) 5
Polystrate, un de ses traités, p. Wilke (My) 4
Poupardin, Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (L.-H. Labande). 207
Pourrat, La théologie sacramentaire (A. Loisy) 269
Powel, Erichtonius et les trois filles de Cécrops (My) . . . 402
Premerstein, Wessely, Mantuani, Le manuscrit d'Aricia Juliana (My). 63
Preuss, L'idée de l'Antéchrist (A. Loisy). 241
Quiggin, Le dialecte de Donegal (G. Dottin) 247
Raeder, Le développement philosophique de Platon (My) 382
Ramsay, L'histoire et l'art de l'Asie Mineure (S. Reinach). . 364
Randolph, La mandragore des anciens (S.). 38
Ranke, Textes babylonieus (C. Fossey). 381
Rémusat (Mme de), Mémoires, nouv. éd. (A. C.). 178
Resch, Agrippa (A. Loisy) 392
Reymond, Michel Ange (H. de C.) 318
Ricci, (Seymour de), Catalogue de la bibliothèque de lord Ambert (S.). 438
Riedl, Histoire de la littérature hongroise (I. Kont) 492
Riese, Anthologie latine, II, 2e éd. (P. Lejay) 449
Roca, Le règne de Richelieu (R.) 355
Rocheblave, George Sand et sa fille (F. Baldensperger). . . 179
Rodocanachi, La femme italienne à l'époque de la renaissance (H. de C.). 450
Rosenthal, Carpaccio (H. de C.). 318
Rott, La France et les cantons suisses, III, L'affaire de la Valteline, I (R.). 301
Rudorff, Le Concordat de Worms (R.) 124
Rydberg, Le développement du latin ego (E. Bourciez) . . 358
Sabbadini, Les découvertes des manuscrits anciens aux xive et xve siècles (H. Hauvette). 288
Saige, Les Grimaldi chez eux et en voyage (R.) 50
Saint-Venant, Le combat de Fréteval (L.-H. L.) 238
Saitschick, Sceptiques allemands et français (L. R.). 53
Salminen, La paroisse de Koeylioe (E. Beauvois) 322
Salvemini, Les doctrines de Mazzini (Ch. Dejob) 151

pages

SAMARAN et MOLLAT, La fiscalité pontificale au XIVe siècle (L.-H. Labande) 398
SANTI, Le Canzoniere de Dante (H. Hauvette) 346
Scandinaves (Publications) 319
SCHAEFFLE, Sociologie (Th. Sch.) 78
SCHANZ, Histoire de la littérature latine, I, 3e éd. (Ém. Thomas) 406
SCHEFER (Christian), La France et le problème colonial (H. Hauser) 57
SCHETLER, La formule sur le Christ (A. L.) 479
SCHLUMBERGER, Campagnes d'Amaury de Jérusalem en Égypte (Ch. Diehl). 509
SCHMIDT, (Ch.), Petit supplément au Dictionnaire de Du Cange (E. Bourciez). 8
SCHMIDT (H.), Jonas (A. Loisy) 392
SCHMIEDEL, La personnalité de Jésus (A. L.) 379
SCHMOLLER, Principes d'économie politique, 2, tome IV, trad. POLACK (E. d'Eichthal). 358
SCHÖNFELD, Noms germaniques (P. L(). 42
SCHRADER et GALLOUEDEC, Les principales puissances du monde (A. Biovès.) 279
SCHROEDER (O.), La métrique d'Euripide (My.). 184
SCHUCHARDT, Basque et roman (E. Bourciez.). 323
SÉE, Les classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution (A. Mathiez.) 432
SERAPHIM, Histoire de la Livonie, I (E.) 351
SERRET, Causerie sur la tactique (A. Biovès.) 157
SIEBERT, La philosophie moderne (Th. Sch.) 77
SIEGFRIED, Le Canada (R.). 91
SINKO, Études sur Grégoire de Nazianze (My.). 469
Smith (Wentworth), L'Hector de Germanie, p. TAYNE (Ch. Bastide.). 355
SODEN, Histoire de la littérature chrétienne, trad. Wilkinson (P. L.). 19
SOLMSEN, Inscriptions grecques, 2e éd. (My.). 3
SOLYMOSSY, Lyrique et épique (I. K.). 498
Sophocle, Œdipe roi, p. SCHUBERT-HÜTER (My.). 418
SORB, Entre l'Allemagne et l'Angleterre (A. Biovès.). . . . 156
SOUBIES, Histoire de la musique en Angleterre (C.). 180
SOUBIES et CARETTE, Les régimes politiques au XIXe siècle (H. de C.). 397
Souvigny, Mémoires, I, p. L. de CONTENSON (R.). 372
SPENCER (Herbert), Autobiographie, trad. par H. de Varigny (E. d'Eichthal.) 517
STEUER, Le Compromis austro-hongrois (I. K.). 257

pages
STILZ, Les tarifs des chemins de fer (Ch. Seignobos) . . . 198
STOUFF, Le général Delort (Louis Davillé). 218
STRACK, Annuaire de la mission protestante chez les Juifs, I (Z.). 378
STRACK, Grammaire hébraïque et vocabulaire hébreu-allemand, 9e éd. (R. D.) 401
STROWSKI, Pascal et son temps, I (L. R.). 515
SZANTO, Études choisies (My) 266
Szikszai et son Dictionnaire (I. K.). 258
Tacite, Annales, p. FISHER (E. T.). 69
Tacite, Histoires, p. J. MÜLLER (E. Thomas) 122
TEGLAS, Études sur le Limes (I. K.). 259
Tertullien, Œuvres, III, p. KROYMANN (P. Lejay). 27
THOMAS (L.), Les leçons de Schwob sur Villon (A. Jeanroy). 273
Thucydide, p. Classen et STEUP, VI (My). 182
Thucydide, Extraits, p. HERDER (My). 418
THURY, Goma (I. K.). 497
Tite-Live, XXII, p. WÖLFFLIN;
— XXIII, p. LUTERBACHER (E. T.). 68
TOLDY (François), Le père de l'histoire littéraire hongroise (I. K.). 258
Topliff, Voyages, p. BOLTON (A. Biovès) 394
TORP et HERBIG, Quelques nouvelles inscriptions étrusques (S.) 39
TOURNEUR, Esquisse d'une histoire des études celtiques (G. Dottin.). 187
TOURVILLE (H. de), Histoire de la formation particulariste (Ch. Seignobos.). 174
TRŒLTSCH, Les facultés de théologie (A. L.). 479
TRONCHIN, Un médecin du XVIIIe siècle, Théodore Tronchin (F. Baldensperger.). 16
TRÜBNER, Minerva, XVI (A. C.). 417
TYRRELL, Une lettre dont on a dit beaucoup de mal (A. L.). 380
UHLE, L'anacoluthe chez les écrivains grecs (My.). 420
USSANI, Hégésippe (P. L.). 41
UZUREAU, Andegaviana, V. (R.). 239
VAGANAY, Le roi Perceforest (A. J.). 499
VALOIS, Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII (Félix Rocquain.). 106
VARI, Encyclopédie de la philologie classique (I. Kont.). . 471
VASENIUS, La littérature française (E. Beauvais.). 9
VEDEL, Romantisme et chevalerie au moyen âge (Léon Pineau.). 42
VÉIS, Articles divers (My.). 395
VESSEREAU, Rutilius Namatianus (P. Dimoff.). 506

pages
Virchow, Lettres à ses parents (L. R.) 518
Vogliano, Le huitième mime d'Hérondas (My.) 445
Vondrak, Grammaire slave comparée, I (A. Meillet.) 248
Vossler, La Divine Comédie, I (H. Hauvette.) 431
Wackernagel, Poétique, rhétorique et stylistique, 3e éd. (L. R.) 298
Wahl, Avant la Révolution (M. Marion) 229
Ward, Prothero, Leathes, La guerre de Trente Ans (R.). 145
Wauer, Les Clarisses (E.) 237
Weber (O.), La littérature des Babyloniens et Assyriens (C. Fossey) 462
Weinel, Jesus au XIXe siècle (A.-L.) 478
Wessely, Études sur l'histoire de la littérature allemande (A. C.) 179
Weyl, Les tarifs des chemins de fer (Ch. Seignobos) 198
Whitehouse, La princesse Belgiojoso (C. Stryienski) 437
Wilamowitz-Möllendorff, Les bucoliques grecs (My) . . . 361
Wilamowitz, Tragédies grecques, trad. (My) 183
Wish', L'ancien monde (A. L.) 478
Wissemans, Code de l'enseignement secondaire (L. Roustan). 257
Worms, Philosophie des sciences sociales, III (E. d'Eichthal 233
Wyzewa, Les maîtres italiens (H. de C.) 317
Wyzewa, L'œuvre d'Ingres (H. de C.) 398
Zangroniz, Montaigne, Amyot et Saliat (H. H.) 316
Ziehen, Maladies de l'enfance (Th. Sch.) 79
Zielinski, La clausule dans la prose romaine (P. L.) 19
Zrinyi, p Szechy-Badics, (I. K.) 495
Zurhellen, La façon de raconter les histoires bibliques A.-L. 380

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Séances du 28 décembre 1906 au 21 juin 1907. (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — **7 Janvier** — **1907**

DEUSSEN, Le Sanatsujâtaparvan. — Inscriptions grecques, p. SOLMSEN. — PASCAL, Un point de la doctrine d'Héraclite. — WILKE, Un écrit de Polystrate. — POLITIS, Le mariage grec. — HETZER, Les gloses de Reichenau. — Ch. SCHMIDT, Supplément à Du Cange. — VASENIUS, La littérature finnoise. — FREDERICQ, Corpus des documents sur l'Inquisition néerlandaise, III. — BACHMANN, Histoire de Bohême, II. — PASTOR, Voyage du cardinal d'Aragon par Antoine de Beatis. — BOTHE, Recherches sur Francfort. — TRONCHIN, Théodore Tronchin. — DAVIES, Le Globe. — Max DOUMIC, La franc-maçonnerie juive ou anglaise. — T. de MARINIS, Livres rares, autographes et manuscrits. — ZIÉLINSKI, Les clausules. — KOESER, Les prisonniers romains. — SODEN, La littérature chrétienne, trad. WILKINSON. — LIETZMANN, Papyrus grecs ; Le prophète Amos. — MARIN, Saint Théodore. — Académie des Inscriptions.

Vier Philosophische Texte des Mahâbhâratam : Sanat sujâtaparvan, Bhagavadgîtâ, Mokshadharma, Anugîtâ. In Gemeinschaft mit Dr. O. STRAUSS aus dem Sanskrit übersetzt von Dr. P. DEUSSEN. — Leipzig, Brockhaus, 1906. In-8, xviij-1010 pp.

Si la philosophie de l'Inde, en dehors des grandes lignes, n'est encore qu'imparfaitement connue, ce n'est pas — tant s'en faut! — qu'elle se soit abritée du manteau du silence : déconcertant, sans doute, est le laconisme de ses aphorismes, mais bien davantage encore la monotone prolixité de ses amplifications. Quelle patience n'a-t-il pas fallu pour traduire ces quatre traités versifiés, qui, pour ne refléter, somme toute, que deux des multiples faces de cette philosophie à une certaine époque de son développement, n'en occupent pas moins près de 1,000 pages? Et cela, bien entendu, sans que le compte en ait été accru, du fait des traducteurs, par le moindre commentaire, non pas même par la plus courte note : à peine, çà et là, un utile et bref renvoi à quelque variante de la même légende (p. 803), ou bien, surtout dans l'Anugîtâ, dont le texte paraît avoir le plus souffert, d'heureuses corrections (p. 936-937) dont bénéficient la métrique et le bon sens.

Les Sanatsujâtaparvan « Livre de S. », ainsi intitulé du nom du sage qui y révèle l'unique et éternelle réalité, est un fragment du chant V du Mahâbhârata, qui se monte au total, relativement modeste, de 226 stances. La Bhagavad-Gîtâ « Cantique du Bienheureux », vrai joyau de poésie mystique enchâssé dans le chant VI du même recueil, en enferme 703, dont on n'oserait supprimer une seule, du moins

jusques et y compris la splendide « Vision d'Arjuna » qui forme le point culminant du poème. Mais l'effrayant Môkshadharma « Discipline de la Délivrance », mis au chant XII, entre autres enseignements, dans la bouche de Bhîshma agonisant (!), ne comporte guère moins de 7500 stances (p. 109-882 de la présente traduction). Enfin, l'Anugîtâ « Nachgesang » du chant XIV clôt de ses 1071 stances ce *Selectae* de la philosophie de l'Inde médiévale.

Nul n'était mieux qualifié que M. Deussen, l'éminent sanscritiste, le traducteur de 60 Upanishads, le profond métaphysicien disciple de Schopenhauer, pour mettre à la portée du grand public lettré les abstruses, hardies et parfois sublimes spéculations de ce monisme intempérant. En une sobre et discrète préface il nous laisse entrevoir la portée ultérieure de son œuvre. On admet généralement que la philosophie du Mahâbhârata, telle qu'elle ressort en particulier de l'exposé de la Bhagavad-Gîtâ, est une contamination peu cohérente des deux systèmes du Vêdânta (idéalisme moniste) et du Sânkhya (matérialisme dualiste). La question, dit-il, est de savoir (p. VI) si nous n'aurions pas plutôt à y reconnaître « une philosophie de transition » entre celle du Véda et celle de l'âge classique. Les deux points de vue ne me paraissent pas inconciliables, en ce sens que les époques de transition se montrent partout très favorables à l'éclectisme. Mais il faut imiter sa prudente réserve et laisser à l'avenir la solution de ce complexe problème.

L'ouvrage se termine par un index des noms et des concepts les plus importants. — dans l'ordre alphabétique européen, — et par une courte table des passages parallèles, soit d'écrits indigènes, soit de notre propre littérature sacrée. Quelques-uns de ces parallélismes me semblent devoir être ici relevés, à titre d'indication de conformité de la pensée religieuse dans les deux domaines où elle atteint ses plus hauts sommets.

« De quelque contingence que puisse nous advenir un souci, un tourment, un mal, un trouble de cœur, il faut nous libérer de force de ce principe de péché, fût-ce au prix d'un membre de notre propre corps » (Môksh., 174, 43, et cf. Ev. Matth., 5, 29).

« Qui s'est rassasié de toutes friandes douceurs ne réclame plus aucun aliment : ainsi, celui qui s'est rassasié de la connaissance est délicieusement et pour jamais assouvi » (Môksh., 264, 21, et cf. Ev. Joh., 4, 13-14 [1]).

« Celui qui, étant en colère, offre un sacrifice, fait un don, pratique la pénitence ou verse une libation, à celui-là le dieu de la mort enlève

1. Que l'on compare, en outre, les deux rédactions : combien celle de l'Apôtre est plus suggestive sous la simple métaphore dont il la voile! « Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; car l'eau que je lui donnerai lui sera une fontaine jaillissante dans la vie éternelle. »

tous les mérites de son œuvre ; vaine est toute piété de l'homme en proie à la colère » (Môksh., 301, 27. et cf. Ev. Matth., 5, 23).

« Le trésor pour lequel tu n'as aucun péril à craindre, que ni roi ni larron ne te saurait arracher ni dérober, que la mort elle-même ne t'enlèvera pas, c'est ce trésor qu'il te faut amasser » (Môksh., 323, 46, et cf. Ev. Matth., 6, 20).

Je signale enfin, à la dernière page, un grand tableau, qui n'est point de luxe pour se retrouver dans l'écheveau de la généalogie des héros du Mahâbhârata.

V. Henry.

Inscriptiones Græcæ ad inlustrandas dialectos selectæ, scholarum in usum iterum edidit F. Solmsen. Leipzig, Teubner, 1905; viii-96 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*),

La *Revue* a signalé en son temps cet ouvrage de M. Solmsen (4 avril 1904). Dans cette seconde édition rien n'a été modifié au cadre primitif. M. S. s'est contenté d'introduire dans plusieurs textes des lectures qui lui ont semblé meilleures, et qui sont meilleures, en effet, comme n° 4 σ[τάλλ]α au lieu de σ[ἄμ]α, n° 31 l. 77 τε, corr. de Blass pour γε. L'inscription des Labyades, n° 36, est plus exactement publiée en quelques passages, d'après un nouvel examen du monument par M. Nikitskij. Dans certaines inscriptions, par exemple dans les inscriptions ioniennes, le texte est donné plus conformément aux monuments, en ce sens que les caractères O, E = ου, ει sont transcrits tels quels, alors que dans la première édition ils étaient transcrits ο(υ) et ε(ι). Enfin M. S. avertit, dans une note de la préface, que dans les n°s 6 et 7 les génitifs pluriels éoliens comme πολιτάν, Νασιωταν, au lieu de rester sans accent, sont maintenant accentués sur la pénultième. Ce sont là des améliorations qui font que cette nouvelle édition est en progrès sur la première. — P. 80, dern. ligne du texte, lire μηδ' au lieu de μηδ'. N° 41, l. 9 M. Solmsen lit maintenant Λοφῖτις avec Studniczka et Bechtel, au lieu de Δοφῖτις ; il faut alors corriger *Dophitidis*, qui est resté dans le titre [1].

My.

C. Pascal. **Sopra un punto della dottrina Eraclitea** (Extr. des *Rendiconti del R. Ist. Lomb. di sc. e lett.*, série II, vol. XXXIX, 1906, p. 199-205).

Dans un fragment d'Héraclite rapporté par Sextus Empiricus (VII, 126), κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισιν ὀφθαλμοὶ καὶ ὦτα, βαρβάρους ψυχὰς ἐχόντων,

1. Le prix de cette seconde édition a été abaissé à 1 m. 60, au lieu de 2 m. (2 fr. au lieu de 2 fr. 50).

M. Pascal, professeur à l'Université de Catane, traduit ainsi la dernière partie de la phrase : « *parce qu'ils* ont des âmes barbares (incultes, inintelligentes) », et non : « *s'ils* ont des âmes barbares », interprétation courante. Il s'appuie pour cela sur ce que nous connaissons de la philosophie d'Héraclite, en particulier sur ce point, que l'homme est de sa nature ἄλογος. La phrase en question serait donc une affirmation d'ordre général, par laquelle Héraclite exprimerait que l'âme humaine, de nature ignée, n'est cependant jamais entièrement débarassée de l'élément humide, est par conséquent barbare, et ne peut corriger les données fournies par les sens, qui sont trompeurs. Il y a lieu, cependant, de remarquer que l'âme, selon Héraclite, entre en relation avec le λόγος, le περιέχον, par l'intermédiaire des πόροι αἰσθητικοί, cf. Sext. VII, 130 : διὰ τῶν αἰσθητικῶν πόρων ...τῷ περιέχοντι συμβαλὼν (ὁ νοῦς) λογικὴν ἐνδύεται δύναμιν ; si donc l'homme prend ainsi communication avec le λόγος, comment Héraclite aurait-il pu poser cette thèse générale ἄνθρωποι βαρβάρους ψυχὰς ἔχουσι ? M. Pascal suppose des πόροι λογικοί distincts des πόροι αἰσθητικοί, ceux-ci ne fournissant que des données objectives, tandis que les premiers sont les moyens pour l'âme de communiquer avec la λογικὴ δύναμις; mais rien n'autorise cette supposition, et l'interprétation proposée, bien qu'ingénieusement défendue, laisse encore place, pour moi du moins, à des doutes qui ne sont point dissipés. Les anciens entendaient d'ailleurs différemment, comme le prouve l'intrusion de ἀφρόνων (ἀνθρώπων) dans leurs citations, p. ex. Stobée IV, 54.

MY.

Polystrati Epicurei Περὶ ἀλόγου καταφρονήσεως libellus, edidit C. WILKE. Accedunt tabulæ duæ. Leipzig, Teubner, 1905 ; XIX-38 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Ce petit traité d'un philosophe épicurien du IIIe siècle — Polystrate fut le successeur d'Hermarchos dans la direction de l'école épicurienne — avait déjà été publié dans les *Vol. Herculanensia* (1832), et une seconde fois par Gomperz dans le tome XI de l'*Hermes* (1876) ; mais il était possible de donner un meilleur texte. Le premier éditeur n'avait pas toujours bien lu la copie de Naples (N), et Gomperz, malgré son étude serrée de l'apographe d'Oxford (O), avait laissé place à de nouvelles corrections ; il en proposa lui-même quelques-unes peu après. M. Wilke a repris le travail sur une collation nouvelle du papyrus ; il a lu quelques fragments nouveaux, dont il donne le facsimilé ; mais il a renoncé à en tirer quelque chose de suivi. La préface décrit le papyrus et son orthographe ; il convient d'ajouter aux observations de M. W. que si l'orthographe constante est περιπείπτειν, on lit au contraire διαπίπτειν col. XIX *a* 8. Est-ce une faute ? L'index porte διαπείπτειν. L'annotation critique donne toutes les lectures de N et

de O ; elle est suivie, pour faciliter l'intelligence du texte, de l'indication des passages analogues dans la littérature épicurienne. M. Wilke montre enfin dans sa préface que cette diatribe de Polystrate est dirigée contre les sceptiques.

MY.

N. G. POLITIS. Γαμήλια σύμβολα (Extr. de l' Ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου, 1906, p. 111-187). Athènes, Sakellarios, 1906; 79 p.

Les cérémonies du mariage religieux dans les pays de langue et de mœurs grecques ont fourni à M. Politis la matière de cet article. Le savant folkloriste s'y est proposé d'interpréter, parmi ces usages symboliques, ceux que l'église grecque a jugé à propos de conserver, et de montrer qu'ils remontent aux plus anciens temps de la vie grecque. L'anneau des fiançailles, les couronnes des époux, le verre où ils boivent en commun, la promenade en cercle autour de la table, toutes les cérémonies liturgiques, dont M. P. découvre la mention dans de très anciens manuscrits, sont pour lui le sujet d'intéressantes observations, de comparaison suggestives, et l'interprétation de ces symboles est généralement juste. On estimera néanmoins que M. P., dans son désir de retrouver chez les anciens Grecs l'origine de ces coutumes, se laisse parfois entraîner à des explications peu solides. Si la promenade circulaire au moment du mariage peut, à la rigueur, bien que le rapport soit loin d'être évident, être rapprochée d'un usage analogue pratiqué dans la Grèce antique lors de l'imposition du nom à un enfant (τὰ ἀμφιδρόμια), il est bien difficile d'établir un parallèle entre ce fait que les époux boivent dans le même verre avec l'épisode connu de l'hymne homérique à Déméter, où nous voyons Hadès faire manger un grain de grenade à Perséphone. M. P., après d'autres exégètes, donne à νωμάω (ἀμφὶ ἓ νωμήσας, v. 373) le sens de « diviser », ce qui demande à être prouvé; Hadès partage donc en deux le grain de grenade, c'est-à-dire, pour M. P., le fruit entier, et il en fait manger la moitié à Perséphone ; cela veut dire qu'il mange l'autre ; « par conséquent manger d'un même mets était considéré, déjà à l'époque de la formation du mythe, comme le symbole de l'accomplissement du mariage du dieu ». Rien n'est moins certain, et je crains que M. Politis ne se fasse illusion aussi bien sur le sens du texte que sur sa portée. Quoi qu'il en soit, son article, et surtout les excursus qui le suivent, nous font connaître de curieux détails sur la vie intime du peuple grec, et ils ne peuvent être que les bienvenus.

MY.

K. Hetzer, **Die Reichenauer Glossen,** textkritische und sprachliche Untersuchungen. — Halle, Niemeyer, 1906; un vol. in-8, de x-191 pages.

Depuis le magistral commentaire qu'en fit Diez il y a quarante ans — mais qui n'était que partiel, et surtout lexicographique, — les Gloses de Reichenau n'avaient pas été étudiées dans leur ensemble; on n'avait pas cherché, en s'aidant des progrès de la philologie, à en extraire systématiquement tout ce qui peut intéresser les origines romanes et spécialement nos origines françaises. C'est ce travail que vient d'entreprendre M. Hetzer, et qu'il nous donne formant le tome VII des *Beihefte* de la *Zeitschrift* de Groeber. Il l'a fait avec beaucoup de soin et de méthode, disons-le tout de suite : il ne s'est pas contenté de l'excellente édition des Gloses donnée par Foerster et Koschwitz dans les *Altfranzoesisches Uebungsbuch* en 1884 et 1902; il a consulté par lui-même le manuscrit, s'est entouré, pour avoir un point de comparaison, des principaux travaux relatifs au latin mérovingien ou au français prélittéraire; il a enfin dressé de son matériel lexicographique une double liste, dont l'une est une table alphabétique des matières, et dont l'autre forme une sorte de complément au Dictionnaire latin-roman de Koerting. Vient ensuite l'étude proprement dite, et la plus grande partie, une centaine de pages (p. 59-145), en est consacrée à la discussion des faits de phonétique : les remarques relatives aux formes, et surtout à la syntaxe, tiennent bien moins de place, comme on pouvait s'y attendre. D'ailleurs la morphologie est ici intimement liée à la phonétique; ce sont deux parties d'un même tout qui à chaque instant se pénètrent et se conditionnent. Comment M. H. les a-t-il traitées, et de quel point de vue?

Je crains qu'entraîné par l'ardeur des recherches et le besoin des déductions rigoureuses, il n'ait voulu un peu trop systématiser, voir par exemple dans les graphies relevées une régularité, une constance, des intentions qui n'y sont pas. C'est un danger en un sens que de vouloir tirer des documents plus qu'ils ne renferment. Je sais bien que le départ est en général délicat à faire, et qu'il est quelquefois difficile, pour ne pas dire impossible et arbitraire, de distinguer les faits significatifs de ceux qui le sont moins, ou qui ne le sont pas du tout. En ce qui concerne le document de Reichenau, le point de vue de Diez me paraît toujours rester juste et devoir être pris en considération : les mots qui y servent de gloses sont évidemment des mots romans, mais c'est essentiellement leur portion interne qui peut nous donner des renseignements utiles sur les transformations phonétiques accomplies vers l'époque de Charlemagne. Les terminaisons au contraire doivent être envisagées avec une certaine méfiance, refaites qu'elles ont été par un scribe plus ou moins latiniste, et refaites souvent un peu au hasard, semble-t-il, présentant par là-même ce désordre qu'on constate dans d'autres documents antérieurs comme les For-

mules d'Angers. Ce qui suffirait à le prouver, c'est qu'à la fin du VIIIe siècle, — qui est bien la date des Gloses, comme a raison de le maintenir M. H., — les voyelles finales autres que *a* s'étaient déjà certainement effacées dans la prononciation : or de ce fait capital nous ne trouvons guère trace ici, mais il était évidemment de nature à laisser le champ libre aux fantaisies orthographiques d'un clerc. Je ne sais pas si M. H. s'est assez pénétré de cette vérité : en tout cas, il ne paraît pas non plus avoir tenu assez compte de ce que j'appellerai l'égalisation des flexions entre le mot glosant et le mot glosé. De ce qu'on trouve par exemple des formes *tramitam : viam*, ou bien encore *vanam : inanam*, etc., il ne s'ensuit pas que l'*a* ait déjà la valeur affaiblie d'un *e* sourd; cela prouve tout simplement que l'*a* de *viam* et de *vanam* a été transporté mécaniquement et par inadvertance dans *tramitem* ou *inanem*. En général cependant M. H. a recueilli et commenté avec beaucoup de soin, beaucoup de prudence tous les indices qui parlent en faveur de changements phonétiques déjà accomplis à la fin du VIIIe siècle, tels que la diphtongaison probable des voyelles accentuées *ĕ*, *ŏ*, ou bien encore le passage possible de *ē* à *ei*, etc. Et combien sont faibles ces indices, d'une façon presque désespérante, s'il ne fallait tenir compte d'habitudes graphiques invétérées chez les clercs, et aussi de la difficulté presque insurmontable qu'il devait y avoir à noter avec précision des sons nouveaux ! J'irai plus loin, et je crois bien qu'il faut avouer que parfois ces données de la graphie sont contradictoires entre elles et à peu près inconciliables. J'en trouve une preuve, semble-t-il, dans la discussion qui est faite ici (p. 101 et 119) sur l'assibilation de *ty* et *cy*. Par une interversion singulière les Gloses écrivent *viciata* (vitium), mais *manatiat* (minaciae), et de même pour beaucoup d'autres mots analogues ; il doit forcément y avoir là une indication, et il est probable, en effet, que le second de ces mots se prononçait *manatsat*, tandis que le premier sonnait *veyzada* (ou peut-être seulement *vedzyada*?). Mais alors ce qui est singulier, c'est de trouver une orthographe *linciolo* (linteolum), là où l'on s'attendrait à rencontrer *lintiolo* comme *manatiat*, puisque dans les deux mots le résultat de la sifflante sera identique en français. Il y a là une antinomie, et que M. H. ne paraît pas avoir résolue, quoiqu'il ait bien mené toute cette discussion, et qu'il y ait fait intervenir à juste titre un mot comme le germanique *anetsare* : peut-être devons-nous croire que dans le système graphique du scribe *ci* est toujours employé pour rendre le latin *ti*, et inversement, quelle qu'ait été leur valeur phonétique exacte. C'est, en somme, l'hypothèse la plus plausible. Il y a d'ailleurs quelques points sur lesquels je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. H., sans pouvoir y insister ici. Ainsi je n'irai pas jusqu'à dire qu'à l'époque des Gloses de Reichenau l'*a* final fût définitivement affaibli en *e* sourd : ce devait être une simple tendance. Plus improbable encore me paraît l'effacement de *s* finale,

même étant donnée la localisation des Gloses dans le Nord-Est de la France (localisation qui entre parenthèse a été ici très bien démontrée). Il s'ensuit que les tableaux dressés dans la Morphologie restent à mes yeux bien hypothétiques. Je ne crois pas à un pluriel féminin en *-e* remplaçant *-as* : de plus la chute récente des autres voyelles finales devait donner déjà à la déclinaison un tout autre aspect, dans la langue parlée, que celui qui ressort des p. 147 et suivantes. Puis y a-t-il jamais eu des paradigmes verbaux comme ceux de la p. 163 ? Que devons-nous penser de premières pers. pl. telles que *portain*, ou *partin*, et surtout *vendin* ? Ont-elles jamais existé? Il semble bien que, dans toute l'étendue de la Gaule, *vendĭmus* est passé à *vendēmus* dès l'époque latine; et, pour ma part, je ne suis pas éloigné de croire que les formes germaniques comme *werfûmes* ont exercé de bonne heure une influence analogique sur ces premières personnes au nord de la Gaule, spécialement au nord-est. Tout cela d'ailleurs n'est qu'une hypothèse. Mais était-il bien nécessaire d'exposer ici des paradigmes purement théoriques, et des formes dont les Gloses de Reichenau n'offrent aucun exemple? N'est-ce pas là précisément vouloir tirer des textes autre chose que ce qu'ils renferment, comme je le disais en commençant? Ce qui n'empêche pas d'ailleurs l'étude de M. Hetzer d'être pénétrante, je le répète, et en général bien conduite.

E. Bourciez.

Petit supplément au Dictionnaire de Du Cange, par Charles Schmidt. — Strasbourg, J.-H. Heitz, 1906; un vol. in-8 de viii-71 pages.

Sous ce titre des mains pieuses viennent de publier une collection de sept ou huit cents mots bas-latins, faite jadis par Charles Schmidt, professeur à la Faculté de Théologie de Strasbourg, et mort déjà depuis une dizaine d'années. Les lexicographes trouvent toujours leur compte à des publications de ce genre, mais il ne faudrait pas évidemment s'exagérer l'importance de celle-ci. Les mots cités avec exemples à l'appui sont ici divisés en trois catégories, suivant qu'ils manquent dans le Du Cange-Henschel, ou qu'ils s'y trouvent seulement avec un autre sens, ou bien encore qu'ils n'apportent qu'un complément de citations, et ces derniers forment à peu près la moitié du recueil. Mais dès lors je ne vois pas très bien l'intérêt qu'il y a à citer d'après Menot le verbe *appreciare*, qui se trouve déjà dans Tertullien, dans la Vulgate, et un peu partout. Et il se peut encore que *funestus* avec le sens de « qui est en deuil » ne se rencontre pas dans Du Cange, mais ce sens est fréquent dans la bonne latinité, et c'est là que les humanistes ont été le chercher vers le xve siècle. D'autre part si *suppa* (soupe) manque dans Du Cange, on en a un exemple bien antérieur à la fin du moyen âge, et qui se trouve dans le fameux texte

burlesque de la Loi Salique écrit sous Charlemagne par le bon moine Agambertus : c'est celui-là qu'il aurait fallu rappeler. Bref toutes ces citations, généralement empruntées à des auteurs du xve siècle, chroniqueurs ou sermonnaires, comme Burchard, Menot, Maillard, pourront offrir quelque intérêt aux médiévistes, elles n'en ont guère pour les études romanes. Çà et là seulement quelques indications seront à glaner dans ce modeste recueil : ainsi, quoique le mot *pamphlet* nous soit sans doute revenu d'Angleterre au commencement du xviiie siècle, il n'est pas inutile de constater que *panfletus* « petit livre » se rencontre déjà dans un ouvrage imprimé à Paris en 1500.

E. Bourciez.

Valfrid Vasenius. **Suomalainen Kirjaltisuus** etc. La *Littérature finnoise, Catalogue alphabétique et systématique. Supplément* V, 1896-1900, *avec un Index des Traducteurs*. Helsingfors. Imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1905. II-474 p. in-8.

Il y a vraiment plaisir à constater les progrès d'un petit peuple qui non seulement ne se laisse pas diminuer, mais qui donne constamment des preuves d'une vigoureuse vitalité. Par leur attitude militaire et politique en 1808-1809, les Finlandais avaient mérité l'avantage et l'honneur de conserver les institutions séculaires auxquelles ils étaient attachés. Ils ont pu les maintenir ou les modifier pacifiquement grâce à l'autonomie concédée par le vainqueur qui les avait unis, sans les confondre, avec la grande nation russe.

A côté des Finlandais, commerçants, industriels, navigateurs, agriculteurs, établis dans les villes et sur une partie du littoral et de la Grande Principauté, parlant le suédois, qu'il ne faudrait pas dédaigner malgré leur petit nombre et dont les ancêtres, servant d'intermédiaires avec la Scandinavie, l'Allemagne et les autres pays catholiques du moyen âge, ont été les propagateurs de la civilisation occidentale en Finlande, — il y a eu, de temps immémorial, dans l'intérieur, sur les côtes ou les rives des cours d'eaux et de lacs étendus, une population de chasseurs, de pêcheurs, d'éleveurs, de défricheurs, qui ne parlent ni le suédois, ni le russe, mais divers dialectes finnois, dont le plus cultivé, le *suomalais*, est devenu l'idiome commun et l'une des deux langues officielles.

C'est aux seules publications en cet idiome qu'est consacré le présent catalogue. Quoiqu'il n'embrasse qu'un lustre, il est presque aussi volumineux que les deux précédents suppléments relatifs à la décade de 1886 à 1895. Les publications religieuses en remplissent une bonne partie. Le droit, l'économie politique, la pédagogie, les belles-lettres et surtout les romans, l'histoire naturelle, l'économie rurale, domestique, industrielle, y tiennent également beaucoup de place. Il y a naturellement dans cette littérature en formation une

grande quantité de traductions du suédois, de l'allemand, du français, du russe, de l'anglais, sans intérêt pour ceux qui lisent ces langues et notamment le suédois employé parallèlement pour les publications gouvernementales et administratives. Mais les sciences historiques, y compris la géographie, l'ethnographie, l'archéologie et la linguistique, offrent même aux étrangers qui veulent approfondir les choses de la Finlande, et en général des peuples ougro-finnois, un grand nombre de mémoires originaux très précieux, publiés soit à part, soit surtout dans les grands recueils de la florissante Société de littérature finnoise et des actives Sociétés finno-ougrienne et archéologique. Il y a aussi, dans cette courte période, plus d'œuvres dramatiques et de romans que dans toute la décade précédente.

Le pays qui fournit des étoiles même aux premières scènes lyriques de l'étranger, ne pouvait manquer d'avoir ses compositeurs et ses éditeurs de musique et la liste des publications musicales ne remplit pas moins de quinze pages. Les beaux-arts sont loin d'être aussi abondamment représentés. Quant à la cartographie, si elle consiste surtout en adaptations ou en publications scolaires, elle comprend aussi les importants travaux de l'Exploration géologique, l'Atlas finnois de la Société géographique et celui de l'Association des Touristes. L'énumération des revues aurait pu être complétée par celle des feuilles périodiques ou tout au moins des journaux qui donnent, à côté des nouvelles courantes, de sérieux articles politiques, littéraires, historiques. Tel quel ce catalogue montre que la Finlande. si récemment entrée dans la carrière bibliographique, dépasse déjà bien des nations plus populeuses!

Eug. Beauvois.

Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae, verzameling van stukken, etc., uitgeven door Dr Paul Fredericq en zijne leerlingen. Derde Drel, Gent en S. Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1906, XLVIII, 447 p. in-8°. (Prix : 12 fr.).

Inutile de nous étendre bien longuement sur ce nouveau volume publié par M. le professeur Paul Frédéricq, de Gand, après avoir déjà si souvent entretenu les lecteurs de la *Revue* de ses savants travaux. Cette fois, l'infatigable chercheur dans le domaine de l'Inquisition néerlandaise nous offre le tome III de son *Corpus*, qui alterne avec sa *Geschiedenis der Inquisitie ;* dédié à M. Charles Molinier, ce volume de près de cinq cents pages est rempli presque tout entier de *pièces complémentaires* (« tot anvulling ») des tomes I et II du recueil, s'étendant de 1236 à 1513. Plus notre historien creuse son sujet, plus les élèves de son Séminaire historique s'appliquent à suivre ses traces, plus nombreux se retrouvent les documents inédits relatifs à son sujet. Il en surgit à toute heure, jusque dans la préface (*laatste nage-*

komen stukken, p. XII-XVIII) et nous savons d'avance que ce ne seront pas les derniers. Après l'introduction, l'on trouvera la liste chronogique générale des hérétiques des deux sexes poursuivis et condamnés aux Pays-Bas, de 1025 à 1520 (p. XX-XXXVIII). Puis viennent les *suppléments* récemment decouverts (p. 1-160), suivis d'un *anhangsel van stukken* particulier (p. 160-169); la liste chronologique des pièces du *Corpus* (tomes II et III), donnée ensuite, sera très utile aux travailleurs pour se retrouver danc ce vaste fouillis, ainsi que le registre général des trois volumes parus jusqu'à ce jour (p. 240-447). Les différentes pièces que M. F. a réunies ici, sont de nature très diverse : on y rencontrera des fragments de chroniques, des extraits de comptes municipaux, des sentences judiciaires, des statuts synodaux, des lettres de la faculté de théologie de Paris, etc. L'abondance même de ces documents nous montre toujours davantage quelle importance eut dans la seconde moitié du moyen âge le mouvement d'émancipation spirituelle qui se produisit aux Pays-Bas et surtout aussi avec quelle énergie impitoyable l'Église combattit ces velléités d'indépendance dès qu'elles se manifestaient au grand jour.

R.

Geschichte Boehmen's von Adolf BACHMANN, Band II. Gotha, F.-A. Perthes, 1905, XII, 849 p. in-8°. Prix : 20 francs.

La collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte*, publiée par la librairie Perthes, de Gotha, s'est augmentée d'un nouveau volume de l'*Histoire de Bohême*, de M. Ad. Bachmann, professeur à l'Université allemande de Prague. Le premier volume, qui a paru en 1899, ne nous est point parvenu dans le temps; il racontait les origines du peuple tchèque et le développement historique du royaume de Bohême jusqu'en l'année 1400. Le second tome reprend cette histoire à la dernière date et continue le récit jusqu'à l'année 1506. C'est une période un peu plus que séculaire et tumultueuse par excellence; elle embrasse la fin de la dynastie luxembourgeoise, le règne de Wenceslas, celui de son frère Sigismond, ceux d'Albert II d'Autriche, et de Ladislas le Posthume et les atroces luttes religieuses et politiques qui déchirent le pays et amènent en 1458 George de Podiebrad, le patriote hussite, sur le trône. Il s'y maintient avec plus ou moins de succès jusqu'à sa mort, en 1471, puis l'anarchie recommence par la lutte opiniâtre entre le roi de Hongrie, Mathias, Corvin et Ladislas II, le roi de Pologne, qui réussit à s'assurer d'abord la couronne de Bohême, puis, Mathias une fois mort (1490), réunit également la terre des Magyars à son empire. C'est au milieu du règne de Ladislas que s'arrête provisoirement le récit de M. Bachmann. Bourré de

faits, avec de copieux renvois aux sources, l'*Histoire de Bohême* [1] du professeur allemand de Prague traite naturellement cette période mémorable des luttes du peuple bohême, à un point de vue moins exclusivement national que Palacky et ses nombreux disciples; il réagit en maint endroit contre les opinions qui ont cours, tant sur le terrain de la politique, que sur le terrain religieux, dans les milieux tchèques. Mais on ne peut l'accuser pourtant, sans injustice, de parti pris; il veut être impartial et comme c'est incontestablement un savant de mérite, un manieur érudit des sources historiques, auquel ses études antérieures [2] ont donné une compétence particulière pour l'époque du quinzième siècle, on ne peut que tirer profit de ses divergences d'avec les écrivains du bord opposé, en étant amené de la sorte à étudier plus à fond les nombreux points encore en litige [3]. Malheureusement, ce qui manque un peu trop à son récit, c'est la chaleur et la vie. Il est visible que l'auteur reste assez froid vis à vis du mouvement hussite, auquel il attribue principalement la décadence marquée de la Bohême [4], mais il aurait pu néanmoins mettre plus de couleur et d'animation dans le tableau de tous ces bouleversements terribles, révolutions, croisades, guerres civiles, qui désolent son pays pendant plus d'un demi-siècle. C'est un travail consciencieux et certainement utile; ce n'est pas un de ces livres qui procurent une jouissance littéraire à leurs lecteurs et dont ils se séparent à regret [5].

R.

---

1. C'est en effet l'un des mérites les plus incontestables du livre de M. B. que la richesse de l'*apparatus criticus* (renvois aux sources, discussion des détails controversés, etc.); il contraste agréablement, par là, avec d'autres volumes de la même collection, dans lesquels la partie bibliographique et critique est infiniment plus négligée.

2. M. Bachmann a publié de nombreuses études sur l'histoire bohême dans l'*Archiv für oestreichische Geschichte*, et une étude très développée de lui sur George de Podiebrad a paru à Prague dès 1878.

3. L'un des points les plus discutés dans l'histoire de ces luttes politico-religieuses est évidemment la sincérité plus ou moins complète des principaux acteurs du drame révolutionnaire. Il y aura toujours là une forte part de subjectivité dans les appréciations des historiens. Cependant, M. B. nous semble exagérer un peu les dispositions ultra-conciliantes de George de Podiebrad vis-à-vis du Saint-Siège.

4. La décadence matérielle et morale de la Bohême au xve siècle n'est pas niable en elle-même; mais on peut se demander si la révolution religieuse devait forcément l'amener et si des causes économiques et politiques, la misère des classes laborieuses, l'égoïsme et l'incapacité de la noblesse, soit tchèque, soit allemande, n'ont pas été les causes principales de cette décadence.

5. Ça et là il y a des fautes d'impression; ainsi, p. 538, il faut lire : *darum mied er jede Schroffheit*, au lieu de *darum vird er jede Schroffheit*, etc.

Die Reise des Kardinal's Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich und Oberitalien, 1517-1518, beschrieben durch Antonio de Beatis, veroeffentlicht und erlaeutert von Ludwig Pastor (Erlaeuterungen und Ergaenzungen zu Jannssen's Geschichte des deutschen Volkes, IV, 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, XII, 186 p. in-8°. Prix 4 fr. 40.

M. Pastor nous offre dans ce nouveau cahier complémentaire à l'*Histoire du peuple allemand* de Mgr Janssen, une relation de voyage très amusante, et très intéressante également, au point de vue scientifique, qu'il a découverte à la *Bibliotheca Nazionale* de Naples. Il s'agit d'un journal tenu par Antonio de Beatis, durant la tournée que son maître, le cardinal Louis d'Aragon, fit à travers l'Europe occidentale, de 1517 à 1518, à la fois comme touriste et comme diplomate. De race royale — il était le fils légitime d'un bâtard du roi Ferdinand I de Naples — dom Louis d'Aragon, fort mêlé aux affaires politiques de la curie romaine, et naguère encore favori du pape Léon X, avait été, dans une certaine mesure, compromis, lors des intrigues de palais qui aboutirent à la mise en jugement et à l'exécution du cardinal Petrucci (1517). Il s'éloigna pour quelque temps de Rome, voyagea, puis se réconcilia, lors de son retour, avec le souverain pontife, et quand il mourut en 1519, à l'âge de quarante-quatre ans, ses obsèques furent célébrées avec pompe par la cour pontificale.

Ce sont les impressions de ce voyage, — sinon celles du cardinal, du moins celles de son secrétaire — que nous raconte le manuscrit découvert à Naples par M. Pastor et complété par deux autres copies, que l'auteur avait distribuées à des amis [1]. Écrit en dialecte apulien, avec une entière absence de préoccupations littéraires, le récit est d'autant plus intéressant qu'il nous fait connaître l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, à la veille même du jour où commence à s'affirmer le futur schisme religieux, dont les débuts n'ont pas encore attiré l'attention du touriste italien. Antonio de Beatis est d'ailleurs, tout naïf qu'il nous semble parfois, un observateur très attentif et qui s'intéresse aux choses les plus variées ; partout les chefs d'œuvre de l'art religieux et profane sont visités et décrits par lui ; les grands personnages qu'il approche, empereurs, rois et banquiers, appréciés, les bibliothèques explorées, les mœurs des seigneurs, comme celles des bourgeois et des paysans consciencieusement consignées sur ses tablettes. L'auteur ne s'occupe guère de politique ; on voit très bien qu'il tenait à ne froisser personne et ce n'est donc pas chez lui qu'on ira chercher des révélations sur Charles V [2] ou François I ; mais on trouvera par contre dans son journal une foule de détails curieux sur

1. M. Pastor nous donne d'abord la traduction allemande, puis le texte italien avec les variantes (assez insignifiantes) des différents manuscrits ; il y ajoute une série de notes utiles.

2. Il a vu Charles-Quint à Middelbourg (p. 60-62).

la vie quotidienne des gens, sur les vivres et les boissons [1] des pays qu'il a parcourus, sur les moyens de locomotion qu'on y emploie, sur les poèles et les lits d'auberge, sur les villes et les forêts, les champs et leur culture, sur la langue parlée par les hommes et la beauté des femmes [2], sur les reliques des cathédrales, les ruines antiques, les costumes modernes, etc. Il a grimpé au dôme de Cologne, au beffroi de Gand; il a contemplé Strasbourg de la plate-forme de sa cathédrale et Paris du haut des tours de Notre-Dame; il a visité les châteaux historiques des bords de la Loire [3]. Cette *curiosité* de bon aloi est encore fort rare à cette époque et, en dehors de l'Italie, les premières années du XVIe siècle ne nous ont fait point connaître encore des voyageurs aussi avisés et aussi désireux de s'instruire. Les uns, parmi les contemporains, sont des érudits nomenclateurs plus ou moins secs, uniquement occupés de l'antiquité classique; d'autres, plus capables comme par exemple, Francesco Vettori, collectionnent surtout des faits divers anecdotiques et plus particulièrement des anecdotes scandaleuses. A de Beatis, lui, prend des notes, presque à la façon d'un *globe-trotter* moderne et l'on ne peut que remercier M. Pastor de nous avoir fait connaître son amusant et instructif récit.

R.

Beitraege zur Wirtschafts = und Sozialgeschichte der Reichsstadt Frankfurt von Dr Friedrich Bothe. Leipzig, Duncker und Humblot, 1906, IX, 172 p. in-8°. Prix : 5 fr. 75.

L'auteur, professeur de l'enseignement secondaire à Francfort sur-le-Mein, a entrepris une série de recherches préliminaires sur le passé économique de la ville libre impériale, pour aboutir plus tard à une histoire complète de la Révolution urbaine de 1612-1614, connue sous le nom du soulèvement de Fettmilch et consorts. Le dernier auteur qui se soit occupé plus en détail de cette période de l'histoire de Francfort, l'archiviste Kriegk, ne connaissait pas le dossier complet

---

1. Il nous apprendra qu'il n'y a point de bons fromages en Allemagne; par contre, en France, on a d'excellentes méthodes pour apprêter les mets de mille manières.

2. En Allemagne, les femmes tiennent à ce que leur vaisselle soit propre, mais elles-mêmes sont très malpropres, et si leurs formes sont opulentes, elles sont très froides, de l'avis de ses compagnons de voyage. Les servantes d'auberge en Germanie ne se laissent pas aussi facilement embrasser que les soubrettes françaises, mais elles permettent qu'on leur serre la taille et consentent à boire avec les étrangers (p. 50-51). Les Flamandes ont, pour la plupart, des dents gâtées, mangeant trop de beurre et buvant trop de bière, mais comme elles ont un bon estomac, leur haleine n'est pas fétide (p. 71).

3. Notre pauvre secrétaire a été volé pendant son séjour à Gaillon; de là, sa mauvaise opinion sur le menu peuple en France, alors qu'il proclame les Allemands et Flamands foncièrement honnêtes.

du procès Fettmilch, dont les quatre-vingt-quinze volumes in-folio dormaient encore en paix dans les archives grand-ducales de Darmstadt et n'ont été que récemment restitués par le gouvernement hessois. M. B. en se mettant courageusement au dépouillement de ce bloc judiciaire, a donc pu renouveler notablement la physionomie de cet épisode curieux du passé francfortois. Il se dit en mesure de prouver que l'insurrection de 1612 ne fut pas, comme l'ont prétendu les uns, une lutte des corporations d'arts et métiers contre le patriciat, ni, comme l'ont prétendu les autres, une manifestation contre les Juifs accapareurs, mais que la cause fondamentale en doit être cherchée dans la misère économique générale de la population d'alors [1].

Ce premier fascicule renferme deux études : la première, *Aus Frankfurts' alten Rechenbüchern* (p. 1-49), nous donne un aperçu sommaire, mais lucide, sur la comptabilité officielle de la république, sur les règlements d'après lesquels sont établis les vieux registres des comptes, etc. Il explique leur importance, comme sources pour l'histoire de la civilisation ; il nous entretient des impôts successivement créés sur le commerce et l'industrie, et nous montre comment, au XVIe siècle, le besoin de vivre largement, de « vider, comme il dit, la coupe débordante de la vie » (p. 29) entraînait non seulement les particuliers, mais le Magistrat lui-même à gaspiller d'une manière inexcusable ses ressources. Aussi le deuxième essai, consacré à la *Situation économique de la population de Francfort au début du* XVIIIe *siècle*, nous montre beaucoup de maisons restant inhabitées ou tombant en ruines, et la population relativement peu nombreuse ; on ne comptait vers 1550 que 1,826 familles dans l'enceinte des murs, et 2,708 sur tout son territoire urbain. A ce moment la crise religieuse amena beaucoup d'immigrants des Pays-Bas, de France et d'Angleterre, mais les querelles religieuses [2], les maladies épidémiques en firent repartir un bon nombre, et d'ailleurs la plupart des nouveaux venus étaient plutôt pauvres. Dans les premières années du XVIIe siècle (1606), Francfort approchait de 19,000 âmes ; M. Bothe nous en donne les rubriques ethniques et le classement social (femmes, enfants, ouvriers, étrangers). Dans ce nombre on trouve environ 500 juifs qui furent expulsés en masse par le mouvement plus ou moins démocratique de 1612-1614 [3].

Ce qu'on peut reprocher, sans leur faire tort, aux études d'ailleurs

---

1. Nous signalerons dans la préface (p. IV-V) quelques remarques fort sensées sur l'impossibilité de fixer d'une manière certaine la *valeur véritable* des sommes d'argent mentionnées dans des documents anciens, et par suite, de déterminer d'une façon scientifiquement satisfaisante le *pouvoir* de l'argent pour une époque tant soit peu éloignée de nous.

2. En 1595 les luthériens chassèrent tous les calvinistes qui ne voulaient pas abjurer leur foi.

3. Cela semblerait indiquer partout un mouvement anti-sémitique sssez prononcé.

intéressantes de M. B., c'est qu'elles sont trop denses, trop compactes, et qu'on ne s'y oriente pas assez facilement. Tout au moins aurait-il pu découper son manuscrit en paragraphes spéciaux, et y placer des sommaires pour permettre au lecteur de s'y retrouver sans trop de peine [1].

N.

Henry Tronchin. **Un médecin du** XVIIIe **siècle**, Théodore Tronchin (1709-1781) d'après des documents inédits. Paris, Plon; Genève, Kündig, 1906; in-8° de 417 pages, avec un portrait et une gravure.

Dans un ouvrage sur la *Médecine à Genève* dont il a été rendu compte ici (cf. la *Revue* du 12 mars 1906), le Dr Léon Gautier annonçait et d'avance délimitait la présente étude. « Médecin d'un grand et réel savoir, écrivait-il, d'infiniment d'esprit, d'un tact remarquable et doué par surcroit de beaucoup de savoir-faire..., Tronchin est le véritable type du médecin homme du monde pratiquant dans le grand monde. Si la place de Tronchin doit être réduite dans l'histoire de la science, son rôle dans la haute société de son temps, ses relations avec Voltaire, l'influence qu'il exerça sur le Conseil et sur la Compagnie feront le sujet d'un livre intéressant... »

L'intérêt de cette biographie réside, en effet, beaucoup moins dans la détermination du mérite scientifique de Tronchin, — hygiéniste et « directeur de santé » plutôt que savant et que guérisseur, et rattachant sa méthode à des idées point spécifiquement médicales — que dans l'histoire des relations du fameux médecin genevois avec la société de son temps : la campagne en faveur de l' « inoculation », on en a fait très justement la remarque, touche elle-même à l'histoire des idées tout autant qu'à la science. Surtout, par la situation exceptionnelle qu'il eut auprès de Voltaire et de Rousseau, par ses relations dans la société française, principalement après son installation à Paris en 1766, Tronchin est un des témoins — parfois même l'un des acteurs — les mieux placés pour connaître et pour juger bien des hommes et des choses. Son descendant, avec une discrétion assez rare pour être signalée, s'impose « la réserve que nous dicte le secret professionnel, même à si longue échéance », et s'interdit de publier tous les détails intimes renfermés dans les consultations épistolaires qu'adressèrent à « l'Esculape de Genève » tant de personnalités marquantes du XVIIIe siècle. Mais il donne, à propos de Voltaire, de Rousseau et des affaires de Genève, de Paris et de la chûte de Choiseul, nombre de documents inédits qui font mieux apprécier maint épisode de l'histoire littéraire ou politique, en même temps qu'ils mettent en

---

1. En appendice se trouvent une vingtaine de documents, statistiques diverses, comptes sur la fortune des bourgeois, etc., tirés des Archives de la ville.

lumière la figure un peu puritaine de cet honnête homme dont son biographe nous aide, sans insistance trop poussée, à comprendre l'ascendant sur tous ceux « pour qui la mort est le roi des épouvantements [1] ».

F. Baldensperger.

T. R. Davies. French Romanticism and the Press; the **Globe**. Cambridge University Press, 1906; in-8° de 224 pages.

Il était permis d'espérer qu'après les monographies déjà consacrées au *Globe* [2], un nouveau travail sur ce sujet donnerait du définitif et de l'excellent. Il n'en est rien, et le présent ouvrage ne vaut guère que par les extraits plus ou moins développés qu'il tire de ce fameux périodique : remercions l'auteur d'avoir fait soigneusement œuvre de copiste pour des pages aussi importantes que le manifeste du premier numéro ou que tel compte-rendu de Sainte-Beuve. Quant au reste, c'est un travail manqué. La disposition des chapitres (qui fait apparaître l'attitude du *Globe* en face du romantisme *après* un relevé des comptes-rendus consacrés à des recueils de vers), l'arrangement typographique (qui, en dehors de quelques pages, 89 et suivantes, ne permet pas de distinguer entre le nom de l'auteur d'un livre et celui de l'auteur d'un article), l'absence d'index, — tout concourt à faire de cet ouvrage un médiocre instrument de travail. Et quant à lui demander un essai de synthèse, un complément d'information, il n'y faut pas songer. Le groupement de définitions du romantisme fourni par le chapitre III est moins gai, mais presque aussi baroque, que celui que tentèrent Dupuis et Cotonet (dont M. D. met d'ailleurs la *Lettre* — parue en 1836 dans la *Revue des Deux-Mondes* — à la date des *Odes et Ballades* et des *Nouvelles Méditations*). L'auteur des *Barricades* bénéficie de la mention « inconnu » (p. 215) et ainsi Vitet, dont les essais dramatiques correspondaient si bien à l'ensemble de l'effort du *Globe* avant *Cromwell*, se trouve parfaitement négligé. Que *Freyschütz* soit de Weber (p. 163), l'*Homme du monde* d'Ancelot (p. 179), que le poème de Vigny s'appelle *Paris* (p. 98) et le mélodrame de Ducange *Trente ans ou la vie d'un joueur*, c'est ce que M. D. laisse à suppléer à son lecteur ; et le passage suivant peut donner une

---

1. « Faciliter le recteur en sa recherche » (p. 29), qui est d'une langue terrible, est-il une citation? Rétablir, p. 225, l's omis dans le passage cité de la *Guerre de Genève* :

O vanité! ô fatale science!

2. A. Morel, *Un journal littéraire sous la Restauration*, dans la *Réforme littéraire*, 16 mars, 6 avril, 4 mai 1862; Th. Ziesing, *le Globe de 1824 à 1830 considéré dans ses rapports avec l'école romantique*, Zurich, 1881; Ad. Lair, *le Globe, sa fondation, sa rédaction, son influence, d'après des documents récents*, dans la *Quinzaine* du 1er février 1904.

idée de ses essais de groupement (p. 40) : « L'ouvrage digne d'être noté ensuite est le *Smarra* de Ch. Nodier, chef-d'œuvre de fantastique dans l'intrigue, issu de la même disposition d'esprit que l'*Adolphe* de Constant. En 1823, Hugo publie *Han d'Islande*, un livre qui témoigne d'une grande originalité, mais qui est gâté par une langue trop ornée; *Cinq-Mars*, de Vigny, est du même type... »

F. Baldensperger.

Max Doumic, **La Franc-maçonnerie est-elle juive ou anglaise?** Paris, Perrin et Comp., 1906, 101 p. in-18° (Prix : 1 fr.).

Peut-être est-ce faire beaucoup d'honneur à l'auteur du *Secret de la Franc-maçonnerie* que de parler dans un recueil scientifique de cet opuscule où les violences préméditées du langage accusent l'intention bien arrêtée d'atteindre, à travers les « niaiseries réputées à tort inoffensives » de la franc-maçonnerie, les principes même de la Révolution française, comme l'ont essayé déjà, dans ces derniers temps, de nombreux écrits anti-maçonniques, cités dans notre brochure avec beaucoup d'éloges. Le seul point qui puisse intéresser l'historien dans ce dédale d'insinuations et d'affirmations sans preuves, écho tardif des polémiques furibondes que souleva jadis l'affaire Dreyfus (p. 10), à laquelle est consacrée toute la seconde moitié de la brochure, c'est l'examen de la question qui lui a fourni son titre : la franc-maçonnerie serait-elle d'origine juive? Tous ceux qui savent que cette association plus ou moins secrète, si controversée de nos jours, est née en Angleterre vers le milieu du XVII° siècle, à une époque où les Israélites étaient persécutés un peu partout, que c'est sous l'influence anglaise que les loges ont été fondées par toute l'Europe, au cours du XVIII° siècle, trouveront simplement absurde la légende, encore répétée de nos jours. Le bon sens est d'accord avec M. Doumic pour déclarer que les Juifs n'ont pas créé la franc-maçonnerie ni amené la Révolution et qu'ils n'avaient pas un intérêt bien pressant à hâter la chute de Louis XVI. — Pour les autres parties de notre opuscule et surtout pour l'apocalypse finale sur le rôle futur de l'Angleterre vis-à-vis de la papauté, nous nous contentons d'y renvoyer les lecteurs désireux d'aller se promener au pays des chimères.

N.

— Nous avons reçu le catalogue n° IV : *Livres rares, autographes et manuscrits*, publié par la librairie T. de Marinis (Florence, 3, via Vecchietti, 1906; XXI-164 pp. in-8°; 424 numéros). Il commence par une étude sur les débuts de l'imprimerie arménienne à Venise. Parmi les autographes, on remarque une lettre du Tasse. Les imprimés sont en grand nombre, d'anciennes et rares édi-

tions. Nous y relevons : *Alcune composizioni di diversi autori in lode del ritratto della Sabina,* Florence, 1583 (n° 9), en l'honneur de l'œuvre de Jean Bologne ; une série d'*Americana;* l'Aldine de Boccace (n° 80); une série de *Dantesca* dont un exemplaire du commentaire de Vellutello (1544), avec les corrections manuscrites de F. A. Ottaviani da Popoli, chancelier du Saint-Office à Florence, signées et datées du 3 octobre 1668 (n° 146); Gafurius, *De harmonia musicorum*, Milan, 1518 n° 205); Hérodote de 1494, Venise (n° 226); Tite Live italien, Venise, 1511 (n° 268); divers Pétrarques, notamment les *Sonnets et Triomphes*, Venise, 1490 et 1497, le *Secreto* en italien, Venise, 1520 (n°s 310, 311, 317); le Plaute de Venise, 1511 (n° 325); De *Sestertio*, etc., de L. Portius, Rome, 1524 (n° 330); le Regiomontanus de Venise, 1496 (n° 342); 186 estampes de F. Rops (n° 348); Sansovino, Venise, 1597 (n° 361); Vitruve italien, Côme, 1521 (n° 423); etc. Ce catalogue, édité avec goût, est illustré à profusion ; voir p. 3, la vue de Florence, et p. 134, celle de Venise. — S.

— M. Th. Zielinski a donné un supplément à son livre sur les clausules dans Cicéron (voy. *Revue*, 1905, II, p. 481) : *Das Ausleben des Clauselgesetzes in der römischen Kunstprosa* (Leipzig, Dieterich, 1906; 40 pp. in-8°; supplément du *Philologus*). Il étudie les panégynistes et Cyprien et applique à ces textes ses formules mathématiques. Il est à peine besoin de dire que l'analyse est précise et approfondie. La conclusion est que les auteurs de la décadence ont rendu monotone et simple l'usage des cadences. Cette conclusion est incontestable. M. Havet, qui est cité, p. 32, l'avait prévue, bien qu'il ait choisi pour point de départ un auteur de cette époque, Symmaque. M. Z. montre l'influence de l'accent tonique chez les panégyristes. Quel que soit le système auquel on se range, il a réuni des faits dont il faudra tenir compte. Je suis heureux d'être d'accord ici avec M. Zielinski, puisque j'ai été sévère pour son gros livre. Autant il me paraît dangereux de faire intervenir l'intensité initiale ou l'accent tonique dans la métrique de Cicéron, autant il me semble légitime de poser la question à propos de stylistes du IVe siècle. — P. L.

— M. E. Koeser a pris pour sujet de thèse : *De captiuis Romanorum*; Gissae, MDCCCCIIII, typis officinae de Muenchow; 135 pp. in-8°. Il a fait un dépouillement méthodique des écrivains profanes jusqu'au Ve siècle de notre ère et a réuni sous trois chefs l'ensemble des textes : 1° Comment on devenait prisonnier de guerre (*bellum iustum*, *iniustum*; *hostis*, sa notion et idées analogues ou opposées; *legati*; *uenia*, grâce accordée ou refusée aux non-combattants, clémence du vainqueur, etc.; *deditio, iugum*); 2° quelle était la condition des captifs (victimes humaines, traitres, traitement de femmes, liens, rôle du général, garde des captifs, triomphe, supplices, esclavage); 3° Comment les captifs pouvaient recouvrer leur liberté et quelle était dans leur patrie la condition des prisonniers libérés: M. Koeser réserve pour une autre étude les textes épigraphiques et chrétiens. Déjà cette brochure est un utile répertoire. — P. L.

— Nous avons reçu : *The history of early Christian literature, The writings of the New Testament*, by H. von Soden; translated by J. R. Wilkinson, edited by W. D. Morrison; Londres, Williams et Norgate, 1906; 476 pp. in-8°. L'ouvrage de M. von Soden est connu; nous en rappelons les grandes divisions : Saint Paul; les synoptiques; la littérature post paulinienne (*Actes*, épitres aux Hébreux, aux Éphésiens, Ie de Pierre, épîtres (épîtres pastorales, Thessaloniciens), la littérature johannine (avec un appendice sur Jacques, Jude, et la IIe de Pierre). Rien

n'annonce que cette traduction présente des changements. Elle fait partie d'une collection où à côté d'ouvrages de MM. Cheyne, Farrell, etc., figurent des traductions de MM. Delitzsch (*Babel und Bibel*), Harnack (*Essence du christianisme*), Aug. Sabatier, Pfleiderer, etc. — P. L.

— Nouveaux fascicules des *Kleine Texte für theologische Vorlesungen* de M. Lietzmann (Bonn, Marcus et Weber, 1905) : 14. *Griechische Papyri ausgewaehlt u. erklaert*, von H. Lietzmann (16 pp. in-8° ; prix : 0 mk. 40) : quinze pièces, principalement des lettres particulières, pour servir à l'étude du grec biblique ; — 15-16. *Der Prophet Amos, hebräisch u. griechisch*, von J. Meinhold und H. Lietzmann (32 pp. in-8° ; prix : 1 mk.) : hébreu et grec en regard. Ces deux fascicules sont accompagnés d'un apparat critique et de notes. — P. L.

— M. Marin a publié dans la collection « Les Saints » : *Saint Théodore* (759-826) ; Paris, Lecoffre, 1906 ; IV-197 pp. in-18. Cette vie est racontée d'après les biographies anciennes et les œuvres du Studite. — M. D.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 décembre 1906.* — M. Bréal présente, au sujet de la communication faite dans la dernière séance sur le mot sycophante, une série d'observations qui confirment, au moins sur un point, les conclusions de M. Salomon Reinach.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1907. Sont élus : M. S. Reinach, président ; M. Babelon, vice-président.

L'Académie procède à l'élection des commissions annuelles. Sont élus :

Travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Meyer, d'Arbois de Jubainville, A. Croiset, R. de Lasteyrie.

Antiquités de la France : MM. Delisle, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, R. de Lasteyrie, l'abbé Thédenat, Lair.

Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Boissier, Homolle, Collignon, Pottier, Chatelain.

Ecole française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth, Chavannes.

Fondation Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, R. de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Pottier, Haussoullier.

Commission administrative : MM. Delisle et A. Croiset.

Prix Gobert : MM. Delisle, Meyer, Valois, Thomas.

Corpus des Mosaïques : MM. Boissier, Héron de Villefosse, Saglio et Babelon. L'Académie déclare que cette commission sera permanente.

M. Valois fait une communication sur un nouveau témoignage relatif à Jeanne d'Arc. C'est une réfutation du mémoire célèbre de Gerson en faveur de la Pucelle. Rédigée par un décrétiste parisien vers la fin de 1429, elle formule déjà un certain nombre des chefs d'accusation qui furent repris au procès de Rouen. L'une de ces accusations, cependant, est nouvelle, du moins à cette date ; elle prétend que des images et des statues de Jeanne d'Arc étaient dès lors, contre toute prescription catholique, vénérées par les fidèles.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — **14 janvier.** — **1907**

Libanius, p. Foerster, III. — Meillet, De quelques innovations de la déclinaison latine. — Endt, Cruquius. — Tertullien, p. Kroymann, III. — Le code théodosien, p. Mommsen. — Mommsen. Écrits historiques, I. — Lucius, Le culte des saints. — Nestorius, Fragments, p. Loofs. — Besson, Les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion. — Hermelink, La faculté de théologie de Tubingue avant la Réforme. — Nomenclator literarius theologiae catholicae, II, p. Hurter. — Randolph, La mandragore. — Torp et Herbig, Inscriptions étrusques. — Berthelot, Science et libre pensée. — Lapparent. Science et apologétique. — Maréchal, Lamennais, Philosophie catholique et Lettres à Mme Clément. — Poésie latine. — Académie des inscriptions.

Libanii opera recensuit R. Foerster. Vol. III, Orationes XXVI-L. Leipzig, Teubner, 1906; lxvi-487 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le tome III du Libanius de M. Foerster est précédé d'une préface où l'éditeur ne s'explique pas encore sur certaines orthographes contraires à l'usage classique, comme 51, 9 παροξύνον, 74, 17 κωλύον, 138, 2, ἀπερρίφθαι, etc. En attendant la dissertation promise de nouveau (p. ix) sur ce point délicat, nous savons seulement qu'en général M. F. a suivi les meilleurs manuscrits. Il ne va pas cependant jusqu'à ce point de conservatisme dans des substantifs comme 266, 5 λῦπαι (codd. sauf un λύπαι), et 484, 8 ψῦχος (codd. ψύχος). La question est d'autant plus compliquée que les meilleurs manuscrits ne sont pas sans variations, et que ces accentuations, défectueuses ou non, ont souvent été corrigées de seconde, troisième et même quatrième main [1]. Je n'ai pas besoin de revenir sur la manière dont M. F. a disposé son édition, et que j'ai indiquée à propos du tome II (*Revue* du 2 décembre 1905); le texte est établi avec beaucoup de soin, les parallèles sont assez abondants, et l'annotation critique, quoique assez sobre, va jusqu'à l'extrême minutie; l'étude du texte est ainsi rendue bien plus facile et bien plus sûre. De bonnes corrections sont dues à divers savants et à des éditeurs antérieurs : 98, 11 οὔ add. Monnier; 418, 14 ἓν βλέπουσι Cobet pour ἐμβλέπουσι; 447, 1 δέσποιναν Reiske pour δεσποτείαν, etc. D'excellentes lectures des manuscrits ont été rétablies, par exemple 7, 14

1. Je réserve d'ailleurs mon appréciation au sujet de certaines variations orthographiques comme βαλάντιον et βαλλάντιον (cf. 417, 1 et 482, 16), τἀκείνων et τὰ 'κείνων (cf. 456, 20 et 461, 24) et autres. — P. 72, 10 lire τίσι δ' <ἂν> ὀφθαλμοῖς ἔβλεψα.

οἰκίαι au lieu de οἰκέται; 10, 1 ταὐτό au lieu de ταῦτα; 393, 1 προοίμιον au lieu de προνόμιον. M. F. lui-même a heureusement corrigé des passages défectueux : 95, 4 πολεμίους (codd. πολέμους); 153, 9 ἀσελγείας (codd. ἀσεβείας); 395, 8 ἐαλώκει ἄν (codd. ἐαλωκέναι); 460, 13 ἀπορήσει (codd. ἀπορήσειε); 388, 21 <κενοὶ> πίθοι; 461, 1 <τίνα> σφενδόνην, etc. Il y a cependant quelques additions de M. F. que je n'estime pas nécessaires. Répondant p. XLIX à une critique d'Asmus, qui veut lire t. II, 264, 13 τὸ μεθ' Ἡρακλέους καὶ Πανὸς πρᾶξαι τὰ λεγόμενα Μαραθῶνι <πεπρᾶχθαι>, il dit que ce dernier infinitif est inutile et doit être repris dans πρᾶξαι, et ajoute : « eiusmodi vel etiam graviores ellipses Libanius in deliciis habuit ». C'est une ellipse de ce genre que je vois 114, 8 svv. ἔδει δὲ αὐτὸν <μὴ> (aj. avec Monnier)... τὰ σαυτοῦ θεραπεύειν μηδ' ὅπως μέγας εἶναι δόξῃ (δόξει conj. F.). M. F. lit μηδ' <ὁρᾶν>, mais l'idée exprimée par ὁρᾶν, ou ἐπιμελεῖσθαι, σκοπεῖν, que proposait Reiske, se reprend bien dans θεραπεύειν, dont le sens est très voisin, et l'ellipse n'est pas extraordinaire pour Libanius. 203, 18 svv. ἑωράκαμεν δέ που καὶ παιδοτρίβας, ὡς... παιδεύουσι παλαίειν, καὶ πρὸς τούτοις τοξότας... ἀφιέντας βέλη, καὶ τόν γε Ἀπόλλω πολλοὺς τοξότας οὕτως ἀπειργασμένον. L'ellipse n'a rien de trop hardi, et ἴσμεν, que M. F. ajoute à la fin de la phrase, se reprend sans peine dans ἑωράκαμεν. Dans la préface, M. Foerster répond à quelques critiques d'ordre général, et examine en particulier un grand nombre de passages des deux premiers volumes (environ 250), sur lesquels les recenseurs, notamment v. Herwerden, ne sont pas d'accord avec lui ; il se rend parfois à leur avis, mais le plus souvent il défend et justifie ses lectures. Cette préface ne pourra être négligée par ceux qui voudront étudier le texte. Ce troisième volume contient les discours XXVI-L, qui sont pour la plupart peu étendus, mais qui sont intéressants pour la connaissance des affaires civiles du temps de Théodose.

MY.

De quelques Innovations de la Déclinaison Latine, par A. MEILLET. — Paris, Klincksieck, 1906, In-8 (vj-) 52 pp.

Tout ce qui part de la plume de M. Meillet, ne fût-ce qu'un opuscule, nous est bien venu et profit net pour la science : à supposer qu'on n'en doive pas tout retenir, — et qui pourrait se flatter, aujourd'hui que presque tout le certain est découvert et classé, d'échapper aux hypothèses éphémères? — il en demeure toujours mainte suggestion féconde pour l'avenir ; mais je ne crois pas que jamais, même dans ses plus notables ouvrages, l'auteur ait été mieux inspiré que dans cette simple brochure.

Il s'est attaqué cependant à une question cent fois traitée, qui

pouvait sembler connue à fond : celle de la presque totale confusion, en latin, de la flexion des thèmes en *-i-* avec celle des thèmes en consonne, soit respectivement les types *pês* et *avis*, que toutes les grammaires pratiques, avec raison, réunissent sous une même rubrique. Il paraissait acquis que la similitude des datifs du singulier, *ped-î* et (par contraction) *avî*, avait dû suffire pour faire modeler le datif pluriel *ped-i-bus* sur *avi-bus*, et subsidiairement ouvrir l'accès à toutes les contaminations réciproques et répercussives qui ont passé leur niveau sur ces deux flexions, aussi peu semblables à l'origine qu'en grec celles de πούς et πόλις. Et M. M., évidemment, n'y contredit pas; mais il a trouvé un pont de plus à jeter par dessus le fossé qui les séparait, sans compter quelques passerelles accessoires, et c'est à ces reconstructions ingénieuses et solides qu'il a consacré la moitié de son essai (p. 26-44).

L'idée essentielle, c'est que l'accusatif régulier de *avi-s* n'est point * *avi-m*, ainsi qu'on l'avait toujours admis sur la foi de gr. πόλι-ν et sk. *kavi-m*, mais bien la forme réellement existante, *avem*, ou, en d'autres termes, que i.-e. *im* final est phonétiquement devenu lat. *em*, à preuve *quem* qui remplace **quim* sans qu'on puisse alléguer aucune action analogique pour justifier ce changement. Mais que dire alors des accusatifs, en petit nombre, qui conservent l'*i*, soit *neptim pelvim*, etc. (p. 30 sq.)? Pour quelques-uns d'entre eux est certaine, et probable pour la plupart des autres, la longueur primitive de la voyelle : les mots à accusatif en *im* seraient donc, soit d'anciens thèmes en *-î-*, soit des thème en *-i-* bref qui auraient subi l'analogie de ceux en *-î-*; et cette dernière hypothèse, la seule hasardeuse de tout le système, est nécessaire pour expliquer l'embarrassant type adverbial *partim* (p. 32), qui presque sûrement est un accusatif figé et, plus sûrement encore, dépend d'un thème â finale brève. Ce point litigieux mis à part, la théorie tient debout d'un bloc, et l'on comprend à merveille comment *avem* et *pedem* identiques ont amené à l'acc. pl. *avês* comme *pedês*, au nomin. pl. *pedês* comme *avês*, et ainsi de proche en proche.

Ceci est le morceau de résistance de l'essai de M. M., ce n'est point l'essai tout entier. Il a passé en revue la déclinaison latine dans son ensemble, nombre, genre et cas; et même, à propos du genre (p. 12), avec sa brièveté coutumière, il laisse tomber en trois lignes une idée nouvelle, qu'il développera, je l'espère, pour la rendre aussi évidente qu'elle m'apparaît dès à présent acceptable, — à savoir que le pluriel neutre du type ζυγά = *juga* était bien, primitivement, comme nous l'a appris J. Schmidt, un collectif singulier, mais un collectif du genre neutre, et non pas du genre féminin. — Il termine par un aperçu de la déclinaison pronominale, où il nous engage à chercher l'explication du type *illius* dans l'analogie de l'unique type *cûjus* (= *quoius*), et l'explication de celui-ci dans la contamination des

génitifs du thème *quo-* et du thème *qui-*, confondus en latin ; et là encore je crois qu'il a touché juste [1].

Ai-je besoin d'ajouter que toutes ces délicates analyses sont dominées par l'idée synthétique chère à M. Meillet [2] ? Al'évolution du langage préside une admirable logique qui s'ignore, et les plans successifs sur lesquels elle s'élabore, aussi rigoureux que d'ailleurs inconscients (p. 7), demeurent toujours symétriques.

V. Henry.

Stndien zum **Commentator Cruquianus** von Johann Endt, herausgegeben mit unterstützung der Gesellschaft zur förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Literatur in Böhmen. 86 p. in-8°. Teubner, 1906. 3 m.

Voici une application de ce que peut nous apprendre la nouvelle édition du Pseudo-Acron par M. Keller. Cette application est faite par un de ses disciples et elle est tournée au profit d'une thèse chère au professeur de Prague qui a toujours rabaissé tant qu'il a pu Cruquius et son Horace [3].

La brochure est publiée aux frais de la société pour le développement de la science, de l'art et de la littérature en Bohême. Je résume ce qu'elle contient : changements apportés par Cruquius dans les scolies qu'il utilisait (variations dans la forme, la coupe des phrases ; additions, suppressions) ; indications (peu sûres) qu'il donne sur ses manuscrits et sur leur texte ; résultat de la comparaison de nos manuscrits avec le *Commentator* (sources qu'employait Cruquius ; classe de manuscrits qu'il ne connaissait pas ou qu'il n'employait que d'après des éditions, surtout celle de Fabricius) ; suscriptions des divers poèmes.

L'effort de M. E. porte sur ces deux points : prouver qu'il n'y a pas eu de la part de Cruquius simple négligence, mais très souvent un pur arbitraire et bien des fantaisies [4] ; d'autre part retrouver autant qu'il est possible les manuscrits ou tout au moins les classes de manuscrits dont il s'est servi. Cette dernière partie de la brochure est particulièrement neuve et intéressante.

Les sévérités à l'égard de Cruquius le sont moins et se sentent des exagérations habituelles à M. Keller et à son école. Dès que Cruquius se proposait de réunir (*consarcinare*, *adunare*) en un seul texte

---

1. Il faut cependant remarquer que ce qui est vrai de *cûjus* peut l'être aussi de *ějus*, qui relève également d'un thème mixte de 2e-3e déclinaison.

2. Cf. *Revue critique*, LV (1903), p. 465.

3. M. Keller a préludé lui-même dans les *Wiener-Studien*, 1905, p. 100, à la présente publication, par l'étude d'un chapitre du *Commentator Cruquianus*, Ep. I, 13.

4. M. E. ne laisse rien passer à Cruquius : ses fautes d'impression dans les lemmes (43, 72, 83, etc.) sont relevées.

continu des scolies provenant de manuscrits différents et entremêlés de gloses, il se mettait par là même dans l'obligation de modifier ces éléments divers pour qu'ils puissent être réunis les uns aux autres. C'est le plan ou l'idée même du plan qui a entraîné tout le reste, additions, suppressions et changements. Son excuse à mes yeux n'est pas seulement dans les libertés accordées de son temps à tout éditeur; elle est aussi dans son légitime souci d'être clair avant tout. Sans le vouloir, par les exemples qu'il cite (p. 24 etc.) M. E. justifie indirectement Cruquius. Je suis persuadé que la plupart de ses emprunts ont été faits naïvement, pour aider à comprendre tel détail d'une scolie. Cruquius, nous dit-on, employait des éditions avec commentaires, Landino, Joh. Britannicus, Ascensius, Lambin : il tire de ces livres des bouts de phrases qu'il insérait au milieu des scolies anciennes. Ceci, sans doute, est beaucoup plus grave; mais il semble bien que toute idée de falsification ou de mystification véritable doive être écartée. Par la conception même du plan d'origine, plus encore par la pratique, il est entré, il devait entrer de tout dans ce « commentaire » (remarquer le titre vague de ce titre) : quoi d'étonnant qu'il soit devenu une vraie « thériaque » ? Mais l'entreprise de Cruquius est intéressante pour nous parce qu'elle nous permet de saisir sur le fait, à notre portée, un travail qui s'est fait bien des fois et avec plus de liberté encore dans les écoles anciennes.

Pour que nous connaissions entièrement les scolies anciennes d'Horace, il nous faudra attendre, nous dit-on, la publication d'autres groupes de scolies inédites, même de scolies remaniées au moyen âge (p. 16 vers le haut). Telles sont bien les exigences de notre temps; nous ne voulons perdre nulle part le contact avec les manuscrits. Mais pour l'usage pratique, est-il si sûr qu'avec son commentaire mixte, Cruquius ne garde pas longtemps encore l'avantage qu'il avait sur les autres recueils? Mes objections se résument d'un mot : Jacques Cruucke ne pouvait vraiment faire en 1579 l'édition Keller de 1902-1904 qui a paru ou encore celle qui n'est encore que préparée.

L'entière bonne foi de Cruquius est prouvée par ce qu'il dit de sa méthode, de ses manuscrits, de leurs parties quasi-illisibles, aussi par ce fait qu'il cite lui-même, à propos de quelques additions, les auteurs à qui il a fait des emprunts : Diogène Laërce (p. 15), Zosime, Servius (p. 19 etc.). Abuser contre lui de ce que nous ne saurions peut-être pas sans son aveu ne serait pas très honnête de notre part. Il est piquant de constater qu'il y a moins d'exactitude dans la rédaction du *Commentator* que dans les indications que communique directement Cruquius sur les données de ses manuscrits. Ce n'est pas le fait de quelqu'un qui voudrait nous en imposer.

Des indications que donne Cruquius sur sa méthode de travail (p. 43 bas et suiv.), M. E. conclut qu'il a employé pour constituer

son *Commentator* : 1° le *Blandinius vetustissimus* (mais celui-ci en le désignant expressément); 2° les autres *Blandinii*; 3° à leur défaut d'autres manuscrits [1].

Les arguments contre Cruquius, pour une bonne partie, sont tirés ici de la Satire II, 8, avec des emprunts aux autres parties du commentaire. M. Keller a mis pour cela à la disposition de l'auteur son apparat avec toutes les scolies et toutes les gloses, et dans les dix dernières pages de la brochure nous avons, disposées en deux colonnes (Cruquius-Keller), les scolies et gloses de cette satire.

J'ai dit que l'idée neuve et que le meilleur résultat du travail de M. E. sera certainement d'avoir retrouvé les manuscrits ou du moins les classes de manuscrits dont Cruquius se servait, aussi celles qu'il ne connaissait pas directement (c p ζ) et qu'il n'a utilisées que par les éditions (p. 43 et s.). M. E. s'efforce de démontrer que *tout* ce que Cruquius donne d'utile, se retrouve dans les scolies et dans les gloses de nos manuscrits. J'ai peur que la démonstration vraiment trop difficile ne soit pas faite [2]. L'argumentation est forcément incomplète en ce qui concerne les additions de Cruquius. Étant donnée sa méthode, comment être sûr qu'elles ne proviennent pas de gloses ou de scolies d'une source maintenant perdue pour nous? Mais, grâce à M. E., dans tout ce commentaire si vanté nous verrons désormais beaucoup plus clair. On exagérait et bien des savants avaient tort de professer une sorte de culte pour le *Commentator Cruquianus*. Il nous suffit d'éviter de tomber aujourd'hui dans l'autre excès. Au lieu d'un commentaire anonyme auquel on se réfère en gros, avoir des textes précis tirés de tels manuscrits connus et classés, c'est un progrès fort appréciable qui sera dû aux publications de M. Keller et de ses élèves et notamment de l'auteur de la présente brochure.

En tête bonne table des matières, mais pas d'Index [3].

Émile Thomas.

---

1. P. 42 au bas : très bonne remarque qui a son importance. Les gloses sont plus exactement reproduites que les scolies qui sont souvent remaniées.

1. Pour la satire II, 8, ja compte en tout 15 scolies dont M. E. n'a pas retrouvé l'origine dans nos manuscrits et dans les anciennes éditions (*om.* à la seconde colonne). Elles sont toutes médiocres.

3. P. 38, l. 18, faux renvoi pour l'article de Stowasser dans les Wiener Studien. — M. E. renvoie pour les rapprochements entre Cruquius et le ms. V de Keller à son programme du gymnase allemand de Smichow 1905. Je ne l'ai pas et je crains que bien des lecteurs ne l'aient pas davantage. — La sigle R (ici p. 5, 44 bas et ailleurs), qui n'est pas dans Keller, n'est pas expliquée. Il s'agit sans doute du Paris. 7988, xve s. contenant Acron et Porphyrion que Hauthal a désigné par cette lettre. — Contrairement à M. E. (p. 24 au bas) je ne crois pas qu'il y ait : I, 132, d'emprunt à Nannius; celui-ci bien plutôt est tombé sur une scolie qu'il a mal lue (civi*bus*, pour civi*tas*). — Le *ʒelari* du v. 73 fin pour *consolari* (= c̄solari) est une faute de lecture que nous nous expliquons fort bien. C'est aussi une preuve indirecte que Cruquius tâchait de reproduire exactement ce qu'il lisait, quel qu'en fût le résultat pour le sens.

Quinti Septimi Florentis Tertulliani Opera. Ex recensione Aemilii Kroymann. Pars III. Vindobonae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag, MDCCCCVI (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. XXXVII). XXXVII-650 pp. in-8°. Prix : 20 Mk.

L'édition viennoise de Tertullien était interrompue après le premier volume (1890). En attendant le second, voici le troisième. Il comprend les traités suivants : *De patientia*, *De carnis resurrectione*, *Aduersus Hermogenem*, *Aduersus Valentinianos*, *Aduersus omnes haereses*, *Aduersus Praxean*, *Aduersus Marcionem*.

Nous avons connaissance de trois recueils des traités de Tertullien, celui de l'*Agobardinus*, celui d'un manuscrit perdu de Cluny, et celui d'un ou de plusieurs manuscrits qu'ont eus en main Gagny (ou Martin Mesnart, p. XII) et Ghelen. Les deux derniers recueils sont seuls ici en cause, puisque ce volume ne comprend aucun des morceaux de l'*Agobardinus*.

Le ms. de Cluny est représenté par deux manuscrits du XIe siècle, *M*, ms. 54 de Montpellier, et *P*, ms. 439 de Peterlingen conservé à Schlestadt parmi les papiers de Beatus Rhenanus. Le manuscrit de Montpellier vient de l'Oratoire de Troyes ; mais il ne faudrait pas croire qu'il y a été copié, comme semble l'indiquer M. Kroymann (p. IX et n. 3) : Pithou est un plus ancien possesseur. A ces deux manuscrits, il faut ajouter ceux d'Hirschau, perdus aujourd'hui, mais connus par la première édition de Beatus Rhenanus (1521) et par un *Magliabecchianus* du XVe siècle. C'est un des résultats nouveaux apportés par M. K. d'avoir déterminé avec rigueur les leçons qui peuvent être dérivées des manuscrits d'Hirschau. Jusqu'ici on les citait d'après la troisième édition de Beatus Rhenanus, où elles sont confondues avec de nombreuses conjectures personnelles du savant alsacien et avec les leçons d'un manuscrit de Gorze (près Metz). Le manuscrit de Gorze paraît être dérivé du manuscrit de Pithou, ainsi qu'un autre *Magliabecchianus* du XVe siècle. Il est vraisemblable que le manuscrit de Pithou n'est qu'une partie d'un recueil en deux volumes et que les traités des manuscrits de Gorze et de Florence que n'a pas le *Pithoeanus* proviennent du volume perdu.

L'autre source du texte est très incertaine. Elle n'est plus connue que par les deux éditions Mesnart et Ghelen. Les renseignements donnés ici sont fragmentaires et M. K. soupçonne Ghelen d'avoir mis sous l'autorité du manuscrit ses propres conjectures.

Cette obscurité est d'autant plus regrettable que le manuscrit de Cluny est une recension fort arbitraire du texte original. Quand on est sûr du texte des manuscrits de Mesnart et de Ghelen, on voit qu'ils conduisent à un texte plus conforme aux habitudes de Tertullien. En d'autres passages, la connaissance de sa langue, tirée de l'*Agobardinus*, permet de dénoncer la correction grammaticale. Par suite, l'éditeur se trouve dans une situation plus dangereuse qu'avec

les traités de l'*Agobardinus* et doit faire intervenir plus souvent la conjecture.

Dans l'apparat, M. K. ne se contente pas d'indiquer les variantes ; il les discute et les explique. Avec une tradition aussi incertaine et un auteur aussi difficile, ces notes sont nécessaires. M. K. doit être remercié de ne nous avoir pas donné une de ces éditions critiques où le sens entendu par l'éditeur reste douteux.

Une brève revue des éditions antérieures termine l'introduction. M. Kroymann est particulièrement sévère pour Pamelius et Œhler. Beatus Rhenanus et Fr. Dujon (Iunius) sont au contraire loués pour leur pénétration et leur intelligence du style de Tertullien, bien que Dujon ait ajouté ses observations et ses corrections au mauvais texte de Pamelius.

Paul Lejay.

Theodosiani libri XVI cum constitutionibus Sirmondianis et leges nouellae ad Theodosianum pertinentes. Consilio et auctoritate academiae litterarum regiae Borussicae ediderunt Th. Mommsen et Paulus M. Meyer. Accedunt tabulae sex. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCCV-MDCCCCVI. 2 vol. in-4°; CCCLXXX-931 et CIX-219 pp.; un atlas de six pl. et IV pp. in-f°. Prix : 62 Mk.

Nous n'avions d'autre édition critique du code théodosien que celle de Haenel et, bien qu'elle n'ait jamais pu avoir qu'un caractère provisoire, elle était devenu forcément incomplète. Ce qui assure à celle de Mommsen sa valeur en quelque sorte absolue, c'est le dépouillement de tous les témoins de la tradition.

Le code théodosien a été publié officiellement le 15 février 438. Un exemplaire fut envoyé au préfet du prétoire d'Italie qui le présenta au sénat, non pour le faire ratifier, mais pour en assurer la transmission authentique. Un procès-verbal de la séance du sénat nous a été conservé. Nous voyons que le soin de reproduire le texte est confié aux *constitutionarii* sous la surveillance du préfet de la ville et que le texte devra être écrit en lettres, sans abréviations de style. C'est d'un de ces manuscrits que dérive ce que nous avons.

Un palimpseste de Turin *T*, nous présente peut-être l'image la plus fidèle d'une de ces copies officielles : en tête, une table des titres ; puis le texte, avec un titre courant, donnant le numéro du livre et du titre. Malheureusement il ne subsiste plus que 43 feuillets de ce manuscrit. Ils appartiennent à tous les livres, sauf VII, XII et XV. Probablement c'est tout ce qui restait d'un manuscrit gâté et dont les débris ont été pris au VIIe ou au VIIIe siècle pour recevoir Julius Valerius Polemius.

Les autres manuscrits sont : *R*, Paris, B. N. lat. 9643, livres VI, VII, VIII, du VIe s. ; *V*, Vatican Regin. 886, livres IX-XVI, du VIe s. ; *W*, feuillets palimpsestes du Vatican, 5766, et de Turin, provenant

d'un même manuscrit, se rapportant aux trois derniers livres ; feuillets d'Halberstadt des livres XII et XIV. Les renseignements les plus complets sont donnés sur le contenu, le caractère et l'origine de ces manuscrits. Le classement de ces manuscrits n'est pas compliqué, puisqu'on en a rarement deux pour une même constitution. Cependant, quand on a plusieurs manuscrits, on voit que le texte a été sur bien des points altéré. On s'est borné à dresser une liste des fautes que révèle cette comparaison. C'était peut-être le meilleur parti. Ces manuscrits paraissent provenir de la même région, la Gaule et spécialement la région lyonnaise. J'ajouterai que peut-être le code était généralement conservé en deux volumes, de huit livres chaque. *R* est une moitié d'un premier volume, comme semblent l'indiquer les signatures ; *V*, *W*, dépendent d'un second volume. Cette hypothèse n'est pas contredite par *T* ; rien ne prouve que le manuscrit d'où proviennent ces feuillets n'était pas en deux volumes, car nous n'avons de signatures que pour les huit premiers livres.

Mais la tâche de l'éditeur n'est pas principalement dans la discussion de ces manuscrits. Une œuvre plus complexe et plus difficile lui est réservée par les recueils d'extraits et les abrégés. Cette tradition indirecte est la seule que nous ayons pour les cinq premiers livres, sauf seize fragments conservés par *T*. Partout, elle sert à combler les lacunes et à contrôler le texte des manuscrits du code. Elle comprend deux groupes de témoins, le Bréviaire d'Alaric, les autres documents. Ces derniers, assez nombreux, n'ont pas l'importance du Bréviaire. Ce sont les novelles post-théodosiennes, les arpenteurs, les recueils de Justinien, les lois barbares, les documents ecclésiastiques et canoniques, etc. Les recueils de Justinien sont surtout utiles. Ils fournissent de nombreuses variantes, qui souvent sont des altérations du texte original.

Le Bréviaire d'Alaric est un abrégé du code Théodosien, promulgué en 506 par le roi des Wisigoths pour servir de loi aux Romains de son obédience. Mommsen paraît avoir mis hors de doute que Charlemagne confirma de son autorité la *lex Romana* en 788 (p. XXXVII). Il en reste un très grand nombre de manuscrits, déjà étudiés par Haenel. Le Bréviaire comprend un texte, extrait du code, et une interprétation, qui est généralement un résumé en d'autres termes, parfois une modification par voie de commentaire. L'interprétation, œuvre des juristes d'Alaric, relève de l'histoire du droit médiéval. Mommsen cependant en a établi le texte comme de l'extrait lui-même. Le manuscrit qui représente le mieux le recueil promulgué par Alaric est *O*, manuscrit de la Bodléienne d'Oxford, Selden B 16, écrit par Guillaume, moine de Malmesbury, entre 1125 et 1137. Mais, de très bonne heure, on compléta le Bréviaire par collation avec le code. Le Bréviaire était devenu, non par l'autorité d'Alaric, mais par une tradition reconnue généralement, une des sources du

droit, au même titre que les codes. Peu à peu on l'interpola d'après l'ouvrage d'où il avait été extrait. Mommsen distingue deux classes de manuscrits, la *melior* et la *deterior*. Mais il convient que l'on est dans l'incertitude pour tous les passages conservés seulement par le Bréviaire, quand les manuscrits sont en désaccord, *nauigari in aquis turbidis*; que la première classe doit être souvent corrigée d'après la seconde; que même ces deux classes ne sont pas aussi nettement distinctes qu'on le désirerait et que tous les manuscrits de la première ont été contaminés plus ou moins par ceux de la seconde. Ces constatations laissent le champ libre à la science et à la pénétration de l'éditeur; quand cet éditeur est un Mommsen, il n'y a qu'à s'en féliciter. Et il ne s'agit que du Bréviaire d'Alaric dans sa forme pure. Mais il a en outre dans d'autres manuscrits subi des additions considérables ou au contraire une abréviation qui l'ont transformé et ont créé d'autres types, que l'on trouve dans Haenel et dont Mommsen a tiré le parti qu'il pouvait. Un des types d'abrégés provient de la région orléanaise (II, XXXII).

Le recueil publié pour la première fois par Sirmond, est un échantillon des recueils de constitutions impériales qui devaient exister avant le code théodosien. Formé un peu au hasard, sans but précis, il renferme dans leur teneur complète des constitutions qui sont abrégées dans le code. Les compilateurs du code ont dû avoir à leur disposition un recueil de ce genre, sinon celui-là. Il a été dressé en Occident. La constitution la plus ancienne est de 333, la plus récente de 425. Le mauuscrit provient de Lyon, où, sous Louis le Pieux, le diacre Florus en a fait des extraits. Il a passé à Berlin avec une partie des manuscrits Phillipps (Berlin Phil. 1745, VIIe-VIIIe s.). Ce recueil avait aussi servi aux interpolateurs du Bréviaire d'Alaric.

Après la promulgation du code théodosien, il avait été décidé que les lois ultérieures seraient envoyées d'un Empire à l'autre et y recevraient l'approbation du prince. En fait, Théodose II envoya à Valentinien III en 448 les lois nouvelles, *nouellae*. Trois recueils postérieurs ont successivement réuni les novelles, celui de Majorien, celui du Bréviaire d'Alaric, une compilation gallicane du VIe siècle. Le recueil de Majorien contient les lois envoyées en 448 par Théodose II, des constitutions de Valentinien III et de Majorien. En dehors des sources indirectes et des fragments de Cujas, il est représenté par le Vat. 7277, écrit au IXe s.[1] en Gaule. Les rédacteurs du Bréviaire d'Alaric ont eu à leur disposition le recueil de Majorien, qu'ils ont abrégé, et un recueil de constitutions de Marcien dont ils sont seuls à nous informer. Quelques lois postérieures de Majorien ont été ajoutées au Bréviaire à diverses époque. Enfin le recueil gallican est sur-

1. Date indiquée p. XXV; p. XIII, on dit : « saec. X ineunte ».

tout fondé sur les deux précédents. Il y a joint trois constitutions d'Anthemius.

Le texte est édité d'après ces différentes sources, soigneusement indiquées pour chaque loi. Dans un cartouche, on trouve les variantes qu'elle présente dans Justinien.

Mais une partie notable de l'introduction, dans les deux volumes, a pour titre : *Constitutiones auctores et acceptores et dies locique*. C'est mieux qu'un tableau chronologique des pièces. L'histoire même des empereurs en reçoit des précisions notables. Chaque année presque est l'occasion d'une notice qui, dans sa forme concise, dissipe bien des obscurités sur la succession des événements et sur l'itinéraire des empereurs. La liste des *acceptores* est dressée d'après les charges depuis les préfets du prétoire jusqu'au *tribunus uoluptatum* ; en tête, figurent les corps et les groupes.

M. L. Traube a fait précéder les six reproductions des manuscrits d'une notice savante où il définit les limites dans lesquelles ils ont pu être copiés et où il fait l'histoire de la formule : *In hoc corpore continetur illud et illud*. Les manuscrits dont nous avons ici une page sont Paris B. N. lat. 9643, Vat. Reg. lat. 886, Berlin Phillipps 1761, Munich 22501 (VIe s.) ; marges du Vat. Reg. 886 ; notes et parties diverses du ms. Phillipps 1761 et du ms. de Munich 22501. Ils forment un tout paléographique, puisqu'ils proviennent tous de Gaule à une même époque.

Je ne crois pas mieux terminer cet article que par cette phrase liturgique de M. Traube : « Theodorus Mommsen senex admirandus, qui in uita usque ad ultimos aeui terminos producta numquam fuerat non in actu, Theodosiani editionem inter innumerabilia et immortalia opera reliquit supremum ».

Paul Lejay.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen. Vierter Band, *Historische Schriften*, Erster Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1906, VIII-566 pp. in-8°. Prix : 12 Mk.

La série des écrits juridiques de Mommsen n'est pas encore terminée que nous recevons le premier volume de la série historique. Si l'activité de Mommsen reste un exemple admirable, celle de ses éditeurs ne mérite pas moins de reconnaissance.

L'avant-propos est signé de M. Otto Hirschfeld. La présente série ne contiendra que les écrits proprement historiques, bien qu'il ne soit pas toujours aisé de les distinguer parmi d'autres travaux. Les petites incertitudes qui peuvent naître ici ou là seront facilement corrigées par l'index général, dont M. H. nous parle déjà.

Ce volume réunit les travaux relatifs aux personnalités isolées et à leur temps. Je crois rendre service en les indiquant : 1° La légende de Rémus (*Hermes*, 1881) ; 2° La légende de Tatius (*Hermes*, 1886) ; 3e Zama (*Hermes*, 1885) ; 4° Le roi Philippe V et les habitants de Larisse (*Hermes*, 1882) ; 5° Remarques sur le décret de Paul Émile (*Hermes*, 1869) ; 6° Sénatusconsulte relatif à Pergame (*Ath. Mitteilungen*, 1899) ; 7° Mithridates Philopator Philadelphos (*Z. für Numismatik*, 1887) ; 8° La dynastie de Commagène (*Ath. Mitteilungen*, 1876) ; 9° La question de droit entre César et le Sénat (*Abhandlungen der hist.-phil. in Breslau*, 1857) ; 10° Le sénatusconsulte de Josèphe, *Ant.*, XIV, VIII, 5 (*Hermes*, 1875) ; 11° Le système militaire de César (*Hist. Zeitschr.*, 1877) ; 12° Pour l'histoire de l'époque de César (*Hermes*, 1893) ; 13° La date de l'apparition de la comète après la mort de César (*Rev. belge de numism.*, 1887) ; 14° Les images des proconsuls sur les monnaies provinciales de l'époque d'Auguste (*Hermes*, 1869) ; Les monnaies avec images des proconsuls d'Asie et d'Afrique (*Z. für Num.*, 1874) ; 15° Les *praefecti frumenti dandi* (*Hermes*, 1870) ; 16° Le lieu de la bataille de Varus (Ac. de Berlin, *Sitz.*, 1885) ; 17° Le compte rendu d'Auguste (*Hist. Z.*, t. LVII) ; 18° La liste des fêtes du temple d'Auguste à Cumes (*Hermes*, 1882) ; 19° La famille de Germanicus (*Hermes*, 1878) ; 20° Édit de Claude sur le droit de cité des Anauni (*Hermes*, 1869) ; 21° Le site de Tigranocerte (*Hermes*, 1875) ; 22° La dernière lutte de la république romaine (*Hermes*, 1878) ; *Adsertor libertatis* (*ib.*, 1881) ; inscription de Verginius Rufus (*ib.*, 1872) ; 23° Les deux batailles de Betriacum (*ib.*, 1871) ; 24° La bibliographie de Pline le jeune (*ib.*, 1869) ; 25° La chronologie des lettres de Fronton (*ib.*, 1874) ; 26° La guerre des Marcomans sous Marc-Aurèle (addition au livre de Petersen, *Die Marcus-Säule*, 1896) ; 27° Le miracle de la pluie sur la colonne de Marc-Aurèle (*Hermes*, 1895) ; 28° Perennis (*ib.*, 1883) ; 29° Stilicon et Alaric (*ib.*, 1903) ; 30° Aetius (*ib.*, 1901) ; 31° Epinikos (*ib.*, 1897) ; 32° Butin vandale en Italie (*Neues Archiv*, 1883).

Les dissertations des *Römische Forschungen* ne seront pas comprises dans le nouveau recueil. Comme pour les œuvres juridiques, des références aux travaux postérieurs ont été ajoutées ; les passages cités ont été revus sur les éditions les plus récentes ; de légères méprises ont été corrigées ; la contradiction soulevée par telle ou telle vue de Mommsen a été indiquée. Rien n'a donc été négligé pour rendre l'usage de ces volumes commode et sûr.

Paul Lejay.

Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche; von Ernst Lucius, herausgegeben von Gustav Anrich. Tübingen, Mohr, 1904. xi-526 pp., in-8°. Prix : 12 Mk.

Ernst Lucius est mort le 28 novembre 1902. Le présent ouvrage a été publié d'après ses papiers par M. Anrich. Il est donc assez difficile d'en porter un jugement général. Nous ne savons pas ce que l'auteur en aurait changé dans une dernière revision.

Il est divisé en quatre livres.

Le premier traite des origines du culte des saints. L'antiquité pratiquait, surtout sous l'Empire, le culte des héros. Ce culte des héros a été continué par le culte des saints. L'intermédiaire, si je comprends bien la pensée de L., a été le culte des morts. Mais il ne suffit pas de rapprocher ces trois termes, culte des héros, culte des morts, culte des saints, pour en montrer l'équivalence. Ils se ressemblent à coup-sûr. Mais l'analogie des objets suffit à assurer cette ressemblance. En somme, L. n'a pas prouvé qu'ils sortaient l'un de l'autre. Il n'a pas montré, dans les héros, les deux caractères qu'il reconnaît aux saints, la perfection de la vie chez les ascètes et les martyrs, la lutte victorieuse contre les puissances infernales. La conception antique est toujours restée nébuleuse et variable.

Le deuxième livre, *Les martyrs*, est le plus étendu et forme les trois cinquièmes de l'ouvrage. La première partie de ce livre, sur la puissance des martyrs au temps de la persécution, réunit les faits connus. La deuxième partie comprend huit chapitres, dont les principaux traitent diverses catégories de martyrs, martyrs indigènes, martyrs étrangers, thaumaturges, saints guerriers, saints guérisseurs; dans la plupart des chapitres, on trouve groupé de nombreux détails sur la formation des légendes hagiographiques, sur les reliques et les inventions de corps saints.

Le troisième livre réunit les saints évêques et les ascètes; ces derniers sont l'occasion d'une étude fort intéressante sur les légendes monastiques et sur l'idéal ascétique. On sait que ce domaine était familier à L.

Le dernier livre traite de la Vierge : Marie considérée comme le type de la virginité, Marie mère de Dieu, culte de Marie, fêtes de Marie, hymnes à Marie.

Dans cinq appendices, L. étudie les légendes de Protoniké et d'Hélène; des parallèles aux histoires merveilleuses monastiques; les diverses formes du *Transitus Mariae*; les *Precationes ad Deiparam* dans saint Ephrem; Marie héritière des divinités païennes.

Cet ouvrage contient une masse énorme de matériaux que rendra facilement accessibles un excellent index, œuvre personnelle de M. Anrich. Aussi l'on ne peut guère être sévère pour un travail certainement utile. Cependant il est bon d'avertir qu'on ne saurait le

consulter sans précautions. L. a mêlé deux questions qui ont le plus étroit rapport, mais qui restent distinctes, la croyance à la puissance céleste des saints et le développement du culte particulier de chaque saint. L'histoire de la croyance peut s'établir par les textes des auteurs ecclésiastiques. A elle se rattache un chapitre écourté du second livre sur les partisans et les adversaires du culte des saints. C'est là que se place la recherche des origines et des influences. Le culte d'un saint, pris en particulier, doit au contraire être isolé; il faut recueillir chaque donnée, ne pas mêler les lieux et les temps, ne tenir compte que du résidu parfois très mince que laisse la critique. L. a étudié les légendes d'une manière qui n'est nullement rigoureuse. Il les combine volontiers; il groupe des faits appartenant à des pays et à des temps différents. N'avait-il pas songé à englober dans ses recherches le brahmanisme, le boudhisme et l'Islam? Une pareille méthode peut fournir des résultats qui paraissent solides, mais qui sont de simples trompe-l'œil.

Nous le voyons ici par le mélange que L. fait des légendes païennes et des légendes chrétiennes. Il est très possible que le culte d'un saint ait continué celui d'un dieu. Mais il est très difficile de le prouver. Le fait de la succession ne suffit pas, non plus qu'une analogie superficielle. Un exemple montrera les erreurs que l'on peut commettre. Je choisis à dessein un des plus mauvais cas de l'hagiographie, celui de sainte Thècle. P. 208, Lucius veut prouver que sainte Thècle est l'héritière d'Athéné. Athéné, déesse de l'orage et des éclairs, a son temple sur les hauteurs; elle est la protectrice des villes qu'elle domine. Thècle, elle aussi, a son temple sur les hauteurs et protège les villes. Thècle remplace donc Athéné à Séleucie, à Dalisandus, à Sélinonte. L. ne se demande pas un instant si les hauteurs n'ont pas toujours été le site préféré des temples, païens ou chrétiens, et si le dieu ou le saint honoré spécialement dans une cité n'en est pas habituellement le protecteur. On néglige même de nous dire si Dalisandus et Sélinonte avaient Athéné pour protectrice.

Le lecteur de Lucius fera donc bien de se prémunir de critique. Il la trouvera dans le récent ouvrage du P. Delehaye, *Les légendes hagiographiques* et dans les dernières années des *Analecta bollandiana*. M. Meyer de Spire a dit que l'hagiographie est une école de critique. Rien n'est plus juste. On y voit en action les croyances populaires, la logique des demi-savants, les partis pris des théologiens et les systèmes des érudits.

Paul Lejay.

Nestoriana. Die Fragmente des Nestorius gesammelt, untersucht und herausgegeben von Friedrich Loofs. Mit Beiträgen von St. A. Cook und Georg Kampffmeyer. Halle, M. Niemeyer, 1905. x-407 pp. In-8°. Prix : 15 Mk.

Il n'existe pas d'autre recueil des fragments de Nestorius que celui

de Jean Garnier dans son édition de Marius Mercator (Paris, 1673 : dans MIGNE, P. L., t. XLVIII). Ce recueil est ancien ; des textes importants ont été découverts depuis ; Garnier n'a pas connu les sources syriaques. Enfin, il se sert mal de ce qu'il connaît. Une nouvelle édition plus complète était nécessaire.

Les ouvrages où sont conservés des fragments de Nestorius sont assez nombreux. Il y a d'abord les documents qui se rattachent au concile d'Éphèse. Le concile œcuménique d'Éphèse est une unité artificielle. Il y eut en réalité deux synodes, un synode cyrillien et un synode antiochien, dont les actes ont été fondus plus ou moins arbitrairement dans le sens de Cyrille. Nous en avons deux rédactions différentes, la rédaction qui passe pour officielle, et qui figure comme actes du concile d'Éphèse dans les collections, et la rédaction ou plutôt le choix antimonophysite auquel Baluze a donné le titre de *Synodicon aduersus tragoediam Irenaei* et qui n'a été bien connu que par la publication intégrale de la *Bibliotheca Casinensis ;* le *Synodicon* est conservé dans le ms. 2 du Mont-Cassin. Parmi les écrivains proprement dits qui ont des fragments de Nestorius, il faut placer en tête Cyrille d'Alexandrie et en particulier ses cinq livres contre Nestorius, qui ne sont qu'une série d'extraits des sermons de Nestorius suivis de leur réfutation ; Marius Mercator, Arnobe le jeune, la *Contestatio* d'Eusèbe de Dorylée, Cassien, Evagrius. Des fragments rares et fort courts peuvent encore être glanés dans Socrate, Théodoret, Léonce de Byzance, Justinien, etc. Parmi les sources syriaques, il faut mettre à part neuf manuscrits du British Museum, que M. St. A. Cook a copiés et que M. Kampffmeyer a traduits pour M. L. ; on recouvre ainsi 107 fragments dont quelques-uns sont étendus. Il y aura lieu d'y joindre le *Liber Heraclidis*, que M. Goussen doit publier séparément et que M. L. n'a pu comprendre dans sa collection.

Les textes sont répartis en quatre classes : Lettres, Ecrits divers qui ne sont ni des lettres, ni des sermons, Sermons, Fragments d'origine incertaine. Chaque fragment est précédé de références bibliographiques et accompagné de notes qui, outre les variantes des manuscrits, expliquent souvent les passages obscurs ou en indiquent la suite. Les textes syriaques sont publiés en appendice par M. Kampffmeyer. Des tables très soignées terminent cette excellente publication. M. Loofs avait un grand mérite de la tenter, dans la complication que présentaient les documents, et il l'a accomplie de manière à nous offrir une base solide pour l'étude de Nestorius [1].

Paul LEJAY.

---

1. Quelques-uns des résultats de son travail se trouvent déjà réunis dans l'article *Nestorius* qu'il a publié dans la *Real Encyclopädie für prot. Theologie*, XIII, 736-749.

Marius Besson, **Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du vie siècle.** Fribourg (Suisse), O. Gschwend ; Paris, A. Picard, 1906.

Excellent livre dont l'auteur a pris pour modèle les *Fastes épiscopaux* de M. Duchesne et qui ne souffre pas de la comparaison. Le titre en indique la division : *Ciuitas Vallensium* (Sion), *Ciuitas Genauensium* (Genève), *Ciuitas Heluetiorum* (Lausanne). Une introduction donne un aperçu sur l'histoire profane et traite de l'établissement du christianisme et de la date des sièges épiscopaux de la Suisse romande. Des textes réunis par M. B. dans son volume, on tire les dates les plus anciennes suivantes : pour Octodurum, Théodore en 381 et 390, pour Genève, Isaac vers 400, pour Windisch, Bubulcus en 517. Le siège d'Octodurum est transféré à Sion dans la seconde moitié du vie siècle; celui de Windisch à Avenches entre 549 et 585, d'Avenches à Lausanne entre 585 et 650. M. B. arrive pour ces divers sièges à dresser une liste sûre, fondée sur des renseignements incontestables et écarte les documents faux et les listes suspectes.

Certaines conclusions ont leur importance pour l'histoire littéraire. Théodore n'est pas l'auteur d'une passion des martyrs d'Agaune et Eucher n'a eu à sa disposition qu'une tradition orale. L'épitaphe de Marius d'Avenches peut être l'œuvre de Fortunat. En tout cas, M. B. l'explique et la corrige par un grand nombre de rapprochements tirés le plus souvent de Fortunat. Mais c'est surtout Salonius, évêque de Genève, qui profite des travaux de M. B. Il y retrouve son *curriculum* : fils aîné de saint Eucher de Lyon; dédicataire du *De gubernatione Dei* et destinataire de la lettre IX de Salvien (440); signataire aux conciles d'Orange (441), Vaison (442), Arles II (445 ?); en correspondance avec Léon le Grand; auteur de commentaires dialogués sur les *Proverbes* et l'*Ecclésiaste*, attribués par erreur à un évêque de Vienne et dont la liberté mystique rappelle tout à fait la manière d'Eucher; enfin fêté le 28 septembre. Le martyrologe hiéronymien porte : *In Genua ciuitate in Gallia, dep(ositio) Saloni* (ou *Saluini*) *episcopi*. Le martyrologe romain en a fait un Salomon évêque de Gênes, que ne connaît pas encore Jacques de Voragine, archevêque de Gênes.

M. Besson annonce une histoire des origines de l'abbaye d'Agaune (Saint-Maurice en Valais). Le présent livre la fait désirer; nous sommes sûr qu'elle remplacera avec avantage certaine histoire publiée il y a quelques vingt ans.

Paul Lejay.

Die theologische Fakultät in Tübingen vor der Reformation, 1477-1534; von Heinrich HERMELINK. Tübingen, Mohr, 1906. VIII-228 pp. in-8°. Prix : 4 Mk. 80.

M. Hermelink a été chargé par la Commission d'histoire locale du Württemberg de publier les matricules de l'université de Tubingue. Il a eu l'idée de tirer de ce travail minutieux les renseignements qu'il comporte et de raconter l'histoire de la faculté de théologie à la veille de la Réforme. L'idée est heureuse et le présent livre a une portée plus générale qu'on ne croirait.

Il est divisé en deux parties : histoire extérieure de la faculté, la théologie enseignée à la faculté. La première partie nous fait connaître les origines de la faculté, son organisation et ses rapports avec les autres facultés, le plan et l'organisation des études, la situation de la faculté vis-à-vis de l'État et de l'Église. Voilà une mine de renseignements pour l'histoire de l'enseignement à la fin du moyen âge. Mais l'intérêt en est surpassé par celui de la seconde partie.

A cette époque, il existait deux courants dans l'enseignement de la théologie, la *uia moderna* et la *uia antiqua*. Ils étaient assez puissants pour que les règlements leur fissent à chacun leur part. A Tubingue enseignaient trois professeurs titulaires de théologie. Chaque parti devait avoir tour à tour la prépondérance. Quand il y avait deux *antiqui* et un *modernus*, le poste devenu vacant d'un *antiquus* était réservé à un *modernus* et inversement. Les modernes adoptaient le nouveau nominalisme et se réclamaient d'Ockam et de ses partisans. Ils ne se donnaient pas le nom de nominalistes, qui sentait l'hérésie et que leurs adversaires ne se privaient pas de leur appliquer; ils s'appelaient « terministes ». Les anciens se nommaient réalistes; mais l'autre parti les traitaient de Scotistes et de « formalistes ». Leur doctrine était le pur aristotélisme fortifié par Duns Scot. Un édit du roi de France Louis XI, de 1473, énumère les maîtres des deux partis : pour les anciens, Aristote, Averroès, saint Thomas, Gilles de Rome, Alexandre de Halès, Scot, Bonaventure; pour les modernes, Guillaume Ockam, Grégoire de Rimini, Buridan, Pierre d'Ailly, Marsile de Inghen, Jean Dorp, Albert de Riggensdorf. L'origine de l'antagonisme des deux écoles était une différence de méthode et de logique; mais cette différence en entraînait une autre dans la conception de la science et dans les diverses parties de la philosophie. Au milieu du XVe siècle, les « anciens » dominaient dans les universités du Nord de l'Allemagne, Cologne, Prague, Leipzig, Greifswald; les « modernes » dans l'Allemagne centrale et méridionale; les nouvelles universités de Vienne, Heidelberg, Erfurt, Fribourg, Bâle, leur étaient exclusivement ouvertes. Mais, à la fin du XVe siècle, une réaction se produit, enlève aux modernes Heidelberg et Bâle, et oblige les fondations nouvelles d'Ingolstadt, de Tubingue et de Mayence à faire une place aux anciens.

M. H. indique les principaux maîtres qui ont représenté à Tubingue les deux courants. Parmi les « modernes », se trouve Gabriel Biel, mort en 1495, compilateur sans originalité, mais professeur excellent. Ses écrits, et notamment son *Collectorium*, inspiraient à Erfurt Jod. Trutfetter, à Wittenberg Staupitz et Nathin, c'est-à-dire les maîtres et les supérieurs de Luther. On les appelait les Gabriélistes, du prénom de Biel, et Luther lui-même appellera ses disciples *mei Gabrielistae*. C'est par ce chemin que la scolastique est entrée dans l'œuvre et l'esprit du réformateur. C'est par là que l'influence d'Ockam et de Pierre d'Ailly, signalée sur les doctrines de Luther, s'est exercée, et non par une théologie propre aux Augustins. Plus on approfondit les origines des doctrines réformées, plus on trouve de scolastique.

Cependant à Tubingue la scolastique devait finir par céder à l'humanisme. Dès l'origine, l'humanisme avait traversé l'université. Il finit par l'emporter et, chose curieuse, les théologiens humanistes de Tubingue ont été hostiles à la Réforme. Le principal, Altensaig, à côté d'Érasme et de Paolo Cortese, se réclame de saint Antonin. En 1525, l'humanisme est le maître. L'introduction de la Réforme, en 1534, marque la fin des traditions.

Cet aperçu fait voir l'intérêt du livre de M. Hermelink. Il est terminé par une liste des gradés; chacun y reçoit une notice, précise comme tout l'ouvrage.

P. L.

Nomenclator literarius theologiae catholicae, theologos exhibens aetate, natione, disciplinis distinctos. Tomus II, Theologiae catholicae aetas media, ab exordiis theologiae scholasticae usque ad celebratum concilium Tridentinum; ab anno 1109-1563. Edidit H. Hurter, S. J. Editio altera emendata et plurimum aucta. Œniponte, Libraria academica Wagneriana, 1906, 1590 col. et CLXXXII pp. in-8°.

En présentant le premier volume de cet ouvrage à la *Revue*, j'en ai indiqué le plan, le caractère et la tendance. Je n'y reviendrai pas. J'ai peu de chose à dire de ce volume, sinon qu'il sera encore plus utile que le précédent. Il suffit pour s'en convaincre de regarder les dates extrêmes, 1109 et 1563. Toute la scolastique, tout l'humanisme et la première phase de la Réforme s'y trouvent compris. La bibliographie est d'une extrême richesse. Elle a été soigneusement mise au courant. Des tables très commodes permettent de se retrouver rapidement dans cet énorme répertoire. Il rendra les plus grands services.

P. L.

— Une excellente étude est publiée par M. Ch. B. Randolph, *The mandragora o the ancients in folk lore and medicine*, dans les *Proceedings of the American academy, of arts and sciences*, vol. XL, n° 12, january 1905; pp. 487-537. Tous les

textes sont réunis et discutés. Traduits dans la dissertation, ils sont reproduits textuellement à la fin dans un appendice. Ce mémoire est beaucoup plus complet que tout ce qu'on avait jusqu'ici sur le sujet. — S.

— Dans : *Einige neugefundene etruskische Inschriften* (Munich, 1904, Franz); *Sitzungsberichte* de l'académie de Bavière, 1904, IV), MM. Alf Torp et G. Herbig publient 61 inscriptions, assez courtes, trouvées en Italie, les discutent et les reproduisent en fac-similé sur quatre planches. — S.

— M. Berthelot a recueilli un certain nombre de morceaux sous le titre : *Science et libre pensée* (Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1905], IV-411 pp.). Il les a répartis en trois groupes : Libre Pensée, Paix et arbitrage international, Science. Le premier s'ouvre par le discours de Tréguier en l'honneur de Renan. Ce morceau et quelques autres de la même veine auront dû faire sourire Renan dans le Hadès. M. B. n'a pas le sens de l'ironie. Le dernier morceau de cette partie, *Clamageran*, explique sa psychologie ; M. B. y reproduit une correspondance ancienne, fort curieuse, avec son ami. De pareilles lettres de jeunes gens laissent prévoir ce que les amis deviendront dans l'âge mûr. Mais, quand M. B. parle des choses qu'il connaît bien, il retrouve la hauteur et l'ampleur de vues que l'on attend chez un grand savant. Qu'on lise, dans cette partie même, ses paroles si fermes sur le but de l'enseignement supérieur : « Les universités ne représentent pas tout, dans l'ordre de la haute science. Leur destination, telle qu'elle a été surtout comprise en France jusqu'à présent, est essentiellement professionnelle... Il convient de rappeler constamment que ce n'est pas là le degré le plus élevé, l'*apex* de la culture, celui qui en définitive domine tous les autres, quoiqu'il ne convienne pas de leur donner à tous cette direction supérieure, accessible seulement à un petit nombre d'élèves. » (P. 48). M. B. rend sa pensée encore plus concrète en défendant le Collège de France et en montrant sa place au sommet de notre organisation intellectuelle. Ces paroles devraient être méditées par des réformateurs imprudents qui croient continuer l'œuvre des Duruy, des Du Mesnil et des Dumont. Les autres morceaux un peu étendus de ce volume et qui méritaient d'être recueillis sont deux notices, sur Chevreul et sur Daubrée, et quatre articles de vulgarisation : Les merveilles de l'Égypte et les prestiges des prêtres et des savants dans l'antiquité, Histoire de la découverte des substances explosives, Les aérolithes ou pierres tombées du ciel, Les insectes pirates (les cités des guêpes). On y trouvera un grand nombre de notions exactes mises à la portée de tous. En revanche, on peut se demander si certaines notes et lettres, extrêmement brèves, avaient un intérêt dépassant l'actualité. La lettre de la p. 168 porte une date erronée. — P. L.

— Dans une collection intitulée *Etudes de philosophie et de critique religieuses*, la librairie Bloud a publié : 1° *Science et apologétique*, par A. de Lapparent; conférences faites à l'Institut catholique de Paris, mai-juin 1905; Paris, [1906], 304 pp. in-16; prix : 3 fr. Ces conférences traitent des sujets suivants : Les conceptions de la géométrie; la science des nombres et la mécanique; les sciences d'observation; l'ordre dans la Création; le principe de la moindre action; les notions d'origine et de fin; la finalité dans le monde; l'évolution des doctrines scientifiques; les devoirs et les droits de l'apologiste en matière scientifique. — 2° *Essai d'un système de philosophie catholique* (*1830-1831*) par F. de La Mennais (*sic*); ouvrage inédit, recueilli et publié d'après les manuscrits, avec une introduction, des notes et un appendice, par Christian Maréchal, agrégé de l'Université; Paris, 1906; XXXIX-429 pp. in-16. En 1830 et 1832, Lamennais a dicté un cours de philosophie à quelques disciples dans une chambre du collège de Juilly. Trois cahiers de cette dictée nous sont parvenus et c'est d'après ces documents

que M. Maréchal a établi le texte de l'*Essai*. Le manuscrit original est devenu, par correction, remaniements, suppressions et additions, le manuscrit de l'*Esquisse d'une philosophie*, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, nouv. acq. fr., 2471-2474. L'*Essai* et l'*Esquisse* sont, à vrai dire, deux ouvrages différents. Il est intéressant, pour l'histoire de la pensée de Lamennais, de les comparer. En appendice, M. Maréchal publie le plan de l'*Essai* et une confrontation de l'*Essai* avec l'*Esquisse* d'après les corrections du manuscrit de la Nationale. — Ajoutons à ce dernier volume un tirage à part : *Un correspondant inconnu de Lamennais, Lettres inédites de Lamennais à Mme Clément*, publiées par Chr. Maréchal; extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1905 ; 54 pp. in-8°. Ces lettres, adressées par Lamennais à une amie très intime, sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont été écrites sans arrière-pensée, dans l'abandon le plus familier. Elles vont de 1836 environ à 1852. — S.

— Les poèmes couronnés par l'Académie d'Amsterdam au concours de poésie latine de 1906 sont: 1° *Licinus tonsor*, carmen Aloisii Galante Florentini, praemio aureo ornatum; 18 pp.; 2° *Hirundo alsatina, edyllium;* carmen F. X. Reuss Alsatini, magna laude ornatum; 13 pp.; 3° *Ludi magister inuita Minerua;* carmen P. Rosati Interamnatis, magna laude ornatum; 13 pp. Une brochure in-8°. Amstelodami, apud Io. Mullerum, mcmvi.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 janvier 1907.* — M. R. Cagnat, président sortant, et M. S. Reinach, nommé président pour l'année 1907, prononcent les allocutions d'usage.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, fait connaître la situation des concours.

M. Senart donne d'excellentes nouvelles scientifiques de la mission au Turkestan chinois, dirigée par M. Pelliot. Dans deux lettres datées du 5 et du 20 novembre, M. Pelliot l'avise de découvertes importantes dans les ruines de Toumchouq, non loin de Maral bashi, sur la route méridionale de Kachgar à Aksou. Elles étaient réputées musulmanes; M. Pelliot y a reconnu et dégagé un nombre considérable de sculptures gréco-indiennes qui, d'après la description sommaire qu'il en fait, et notamment à en juger par la présence de bustes qu'il signale, ne peuvent manquer de présenter le plus grand intérêt archéologique et historique. Quelques fragments manuscrits, notamment un fragment en écriture brâhmî de l'Inde, concourent à relever le prix de la trouvaille.

M. S. Reinach, président, annonce le décès de M. Otto Benndorf, de Vienne, correspondant de l'Académie depuis 1895.

L'Académie procède à l'élection de plusieurs commissions annuelles. Sont élus :

Prix ordinaire : MM. Delisle, Viollet, Longnon, Omont;

Prix Allier de Hauteroche : MM. de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse, Haussoullier ;

Prix Bordin : MM. Barbier de Meynard, Schlumberger, Senart, Ph. Berger;

Prix extraordinaire Bordin et prix Saintour : MM. Boissier, Alfred Croiset, Cagnat, Bouché-Leclercq, Maurice Croiset, Pottier;

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes;

Prix de La Grange : MM. Delisle, Meyer, Longnon, Picot;

Prix Loubat : MM. Senart, Hamy, Barth, Leger ;

Prix Delcros-Estrade : MM. Delisle, Heuzey, Barbier de Meynard, Senart, Boissier, A. Croiset, R. de Lasteyrie, Lair, Chatelain.

Prix Auguste Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, le duc de La Trémoïlle, Lair.

Prix Honoré Chavée : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Meyer, Ph. Berger, Leger, Thomas.

M. D. Serruys, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes, signale un fragment grec du Canon historique d'Eusèbe, lequel n'était connu que par des traductions arménienne, latine et syriaque. Ce fragment relativement étendu permet de reconnaître les étapes de la tradition eusébienne chez les chroniqueurs byzantins et démontre qu'une édition posthume d'Eusèbe dut être publiée à Alexandrie avant l'an 412 p. C.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sres.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **21 Janvier** — **1907**

Ussani, Hégésippe. — Schönfeld, Noms germaniques. — Vedel, Romantisme et chevalerie.— Meier, La chanson populaire.— Lallemand, Histoire de la charité, III. — Dahlmann-Waitz, Bibliographie de l'histoire d'Allemagne, p. Brandenburg, II. — Documents sur le grand Électeur, XIX, p. Hirsch. — Constantin Huygens, Journaux. — Saige, Les Grimaldi chez eux et en voyage. — Lang, Les mystères de l'histoire. — Saitschick, Sceptiques allemands, Lichtenberg et Nietzsche; Sceptiques français, Voltaire, Mérimée, Renan. — Lanson, Voltaire. — Desbrière et Sautay, La cavalerie de 1740 à 1789. — Lesage, L'achat des actions de Suez. — Schefer, La France et le problème colonial. — Bories, Histoire du canton de Meulan.

V. Ussani, **La questione e la critica del così detto Egesippo** (Estratto dagli *Studi italiani di Filologia classica,* vol. XIV). Firenze, Seeber, 1906; pp. 245-361. In-8°.

Hégésippe est le nom d'un remaniement latin de Flavius Josèphe. Les Bénédictins, éditeurs de saint Ambroise, supposaient deux Josèphes, l'auteur et le traducteur. Cette méthode d'interprétation, encore appliquée par les théologiens catholiques aux premiers documents chrétiens, n'a aucune chance d'être prise au sérieux par nos contemporains. M. Ussani montre, une fois de plus, que *Egesippus* est une altération de *Iosepus,* prononcé *Iosippus* (avec itacisme).

M. U. croit que le traducteur est saint Ambroise. Quand il fit ce travail, il n'était pas encore évêque, et il était sous la première impression de la conquête de la Bretagne par le comte Théodose vers 370. Mais probablement l'œuvre resta dans ses papiers. Elle commence à circuler au temps de sa mort, ou après cet événement (398), comme semble le prouver une lettre de saint Jérôme écrite entre 386 et 400 (*Epist.* LXXI). La principale preuve est la similitude de langue et de style. M. U. écarte les objections opposées par Vogel à cette identification et, à cette occasion, reprend la question des sources historiques et des modèles littéraires d' « Hégésippe », à la fois compilateur et traducteur.

Une deuxième partie traite la question des manuscrits et la renouvelle. M. U. les a collationnés et en donne les variantes pour II, 9. Il montre qu'un manuscrit de Turin, D IV 7, du xe s., est une copie d'une des moitiés du manuscrit de Milan Ambros. C 105 inf. Il est

donc inutile pour cette partie, mais il représente l'autre partie perdue, et M. U. en donne la collation.

Ces indications donnent une idée incomplète du travail de M. Ussani. A propos des sources, nous voyons reparaître la question de la chorographie utilisée par Pline l'Ancien et celle de l'*Epitoma* de Tite-Live. M. U. touche aussi aux sources de Tacite. Il ne paraît pas avoir eu connaissance du travail de M. Berendts sur le Josèphe slave. Il y a là un élément nouveau, dont il faudra tenir compte. P. 249, note 2 : ajouter que M. Chatelain, *Vncialis Scriptura*, pl. LXXIII, *Explanatio*, p. 134, place l'Ambrosianus C 105 inf. à la fin du VIe s., pour la partie écrite en semi-onciale, et au VIIIe s., pour la partie écrite en minuscule.

P. L.

Moritz Schönfeld, **Proeve einer kritische Verzameling van germaansche Volks- en Personnamen, voorkomende in de litteraire en monumentale overlevering der Grieksche en Romeinsche oudheid;** Groningen, 1906, M. De Waal; XXVII-132 pp. in-4°.

M. S. est germaniste et son travail est une thèse de doctorat en littérature néerlandaise. De cette discipline relèvent l'introduction, sur la phonétique des noms recueillis, et les notes, où M. S. discute l'étymologie. Mais la plus grande partie du mémoire est un recueil de noms appartenant aux deux premières lettres de l'alphabet, suivis de leurs différentes formes, latines et grecques, gardées par les documents, de la liste des passages, des variantes des manuscrits, de la date et de la provenance. On voit quel intérêt présente un vocabulaire de ce genre pour l'historien et le philologue. De César, Strabon, Tacite jusqu'à Jordanès, c'est une bonne partie de la littérature historique de l'antiquité qui reçoit, sur un point délicat, l'avis d'un spécialiste. Les inscriptions et les monnaies ont été interrogées comme les textes littéraires. En somme, l'entreprise de M. S. est une sorte de pendant germanique à l'*Altkeltischer Sprachschatz* de M. Holder. M. S. arrête ses dépouillements à la mort de Justinien et en exclut la littérature proprement ecclésiastique. Dans ces limites, le recueil de M. Schönfeld sera fort utile. Il le sera davantage, s'il est rédigé dans une langue plus répandue que le néerlandais.

P. L.

Valdemar Vedel. **Ridderromantiken i frensh og tysk Middelalder.** Copenhague, 1906. Libr. Gyldendal. In-8° de 482-IX p.

A ses précédentes études sur « La vie héroïque » et les « Villes et Manoirs », M. le Prof. V. Vedel, de l'Université de Copenhague, vient d'ajouter un volume sur « Le romantisme et la chevalerie au moyen

âge en France et en Allemagne ». En ce style séduisant et limpide, qui est sa caractéristique, l'auteur évoque toute la vie féodale du « burg », habité par les rudes barons du XIe siècle, à travers les chroniques latines et les chansons de gestes, jusqu'au moment où, un nouvel ordre social s'étant peu à peu constitué, des maisons s'étant groupées autour du château, une nouvelle culture s'épanouit au foyer du chevalier sous la triple influence de la morale chrétienne, de la littérature classique et de l'Orient. Pour charmer les réunions courtoises, ce sont alors des romances et des pastourelles d'un genre tout nouveau, des contes, des histoires merveilleuses, que troubadours et trouvères empruntent à l'antiquité; c'est « la matière de Bretagne », mystique et rêveuse, toute hantée d'êtres mystérieux et troublants, dont ils tirent de longs poèmes aux extraordinaires aventures. Puis vient la désagrégation. Le monde insensiblement se transforme. Une autre société naît qui, elle aussi, aura sa littérature propre, et si différente; mais l'influence de l'esprit chevaleresque n'en persistera pas moins à travers les siècles : et peut-être, conclut l'auteur, pourrions-nous encore, en notre temps, trouver quelque profit à la lecture de ces vieilles et romanesques histoires exaltant l'honneur et l'amour.

Léon Pineau.

John Meier, **Kunstlied und Volkslied in Deutschland.** Halle a. S., Niemeyer, 1906, in-8°, p. 59.

John Meier, **Kunstlieder im Volksmunde.** Materialien und Untersuchungen, (Même éditeur), 1906, in-8°, pp. CXLIV, 92.

I. M. J. Meier a publié en brochure deux anciens articles qu'il avait écrits pour l'*Allgemeine Zeitung* en 1898 sur les rapports de la chanson populaire avec le *Kunstlied*, disons poésie littéraire. En esquissant à grands traits l'histoire des opinions émises sur le *Volkslied* par Herder, Bürger, les Romantiques, les Grimm et les savants modernes, comme Tobler et Steinthal, il montre leur erreur commune qui est d'avoir attribué à ce genre une origine mystique et nébuleuse, en le faisant sortir spontanément d'un groupe ethnique. Il n'y a pas pour lui de différence organique entre la poésie populaire et la poésie littéraire. L'une est comme l'autre l'œuvre d'une individualité ; il y a toujours à l'origine d'un *Volkslied* un *Kunstlied*. Quand celui-ci est tombé dans le domaine du peuple qui sans respect de l'auteur le déforme et le transforme à son gré, au cours d'une incessante évolution, il est devenu *Volkslied*. Le critique montre quelques cas de ces transformations extérieures et intérieures subies par un *Kunstlied*, qui parfois a pu lui-même s'inspirer d'une poésie populaire, avant de devenir ou de redevenir *Volkslied*. Il semble qu'il y aurait ici une distinction essentielle à faire entre la poésie populaire et la poésie lit-

téraire popularisée ; la réunion d'abondants documents permettra seule d'éclairer la question. — L'autre article, plus court, traite de ces mêmes rapports entre la création populaire et la création littéraire pour un genre particulier, les *Schnaderhüpfel*, ces quatrains si familiers à toute la région des Alpes autrichiennes. Saisir l'origine vulgaire ou savante de ces productions est un problème impossible et M. M. fait voir par de piquants exemples que tels échantillons de cette poésie donnée comme éminemment populaire, parce qu'elle est d'impression naïve et de forme dialectale, sont de Seidl, de Stelzhamer, de Kobell, d'autres encore.

II. Le second ouvrage de M. M. est l'application de la théorie esquissée dans sa petite étude. Il représente un répertoire de 567 *Kunstlieder* qui ont pénétré dans le peuple ; le critique a pu déterminer l'auteur de 336 d'entre eux. Pour chacun de ceux qui forment les deux groupes, il a ajouté des renseignements sur la première publication, les recueils qui en contiennent une rédaction, la région où telle version a été notée et bien d'autres détails constituant pour chaque *Lied* un dossier nécessairement incomplet, mais dont l'ensemble représente déjà une abondante et précieuse moisson de matériaux indispensable désormais à qui abordera l'étude du *Volkslied*. En tête de sa bibliographie, M. M. a mis une longue introduction où il a approfondi et précisé la démonstration dont la précédente brochure n'avait pu mettre tous les points dans une suffisante lumière. Il a touché en particulier le côté historique de la question ; il a insisté à nouveau sur l'impossibilité de reconstruire un *Volkslied*, en prenant exemple d'une pièce dont il donne vingt-quatre versions particulières. Il a décrit avec plus de soin les procédés de transmission des *Volkslieder* et les différentes formes d'altération subie par le texte et la musique, le plus souvent contaminations dûes à des analogies dans les situations, les sentiments, l'expression et aussi la mélodie. C'est cet ensemble de changements presque toujours inconscients, mais auxquels peuvent s'en ajouter d'intentionnels, qui constitue la *vie* du *Volkslied*. La discussion de M. M., quelques limites qu'elle se soit imposées, est partout illustrée de curieux exemples et n'aboutit jamais qu'à des conclusions qu'autorise la comparaison des différentes versions populaires d'une poésie primitivement individuelle. A mesure que s'accroîtra la richesse des matériaux, les résultats de cette enquête deviendront plus précis et plus étendus. Déjà M. M. nous promet une seconde édition augmentée de tous les nouveaux documents qu'il a réunis depuis la préparation de son volume qui était destiné d'abord à paraître en 1902 : elle sera, comme la première, la bienvenue.

L. R.

Histoire de la charité par Léon LALLEMAND,... Tome III. Le moyen âge du xe au xvie siècle). — Paris, A. Picard et fils, 1906. In-8° de 372 pages.

M. Léon Lallemand continue avec activité la publication de son *Histoire de la Charité*, dont les deux premiers volumes ont été signalés dans cette revue. Le tome III qu'il vient de donner, comprenant une période de six ou sept siècles pour lesquels existent de nombreux documents, a nécessité de longues recherches et de copieux dépouillements. M. L. L. connaît bien son sujet et si l'on relève par ci par là quelques lacunes, même dans sa bibliographie des ouvrages français, on est en droit de déclarer qu'il n'a rien négligé d'important.

Le sujet étudié par lui dans ce volume est vaste, trop vaste même : c'est aux xie et xiie siècles que les historiens ont constaté l'éclosion d'une foule d'institutions charitables, avec un caractère nouveau ; c'est au xiiie siècle que les maisons Dieu, les léproseries, les établissements de charité et même des confréries d'assistance mutuelle paraissent être le plus florissantes, et l'exposé de toutes les institutions de ce genre depuis le début de la monarchie capétienne jusqu'à l'avènement des Valois aurait largement suffi pour remplir un gros volume. Les siècles suivants ne marquent pas en effet un progrès ; excepté pour certaines associations que nous appellerions presque aujourd'hui syndicales et qui se développèrent dans les villes industrielles et commerçantes, les fondations charitables semblent tomber en décadence. La faute en fut surtout à l'appauvrissement général, aux guerres continuelles et à leur cortège de malheurs, aux pestes qui ravageaient perpétuellement l'Europe. Si donc, M. L. avait toujours cru nécessaire de réunir en un même volume l'étude d'une période aussi longue, il me semble qu'il aurait eu avantage à établir des divisions chronologiques au moins dans certaines parties de son livre, de façon à montrer la marche ascendante ou décroissante des institutions charitables. Dans tous les cas, il avait intérêt à ne pas mélanger, comme il l'a fait partout, les documents du xve avec ceux du xie ou du xiie siècle ; ce qui n'a pas manqué d'amener la confusion.

La nécessité qu'il s'est imposée d'embrasser une telle matière l'a obligé parfois à une trop grande brièveté ; l'introduction, par exemple, raconte trop sommairement et expose trop superficiellement les calamités qui ont affligé notre pauvre humanité du xe au xvie siècle. Là, comme dans beaucoup d'endroits, M. L. s'est trouvé en présence de tant de faits qu'il a cru devoir ne présenter que des mentions sommaires de documents typiques, et ces mentions, il les aligne bout à bout, sans les fondre dans une composition qu'on est toujours en droit de réclamer d'un historien comme lui.

Mais ces observations ne m'empêchent pas de reconnaître, au contraire, que son ouvrage est des plus intéressants. Très documenté, il donne bien la physionomie générale des hospices, hôpitaux, maladre-

ries, etc. surtout en France : il faudra désormais toujours le citer, quand on voudra parler de la charité au moyen âge. Chemin faisant il détruit avec grande ardeur certaines erreurs que la passion politique ou religieuse a propagées et il montre que l'action de l'Église a toujours été l'initiatrice et la propagatrice des œuvres de bienfaisance.

Parmi les lacunes bibliographiques dont je parlais tout à l'heure, il en est une, qui, si elle avait été comblée, aurait permis à M. L. d'ajouter des traits curieux à son exposé : se sont les simples positions de thèse d'un élève de l'École des Chartes, M. Joseph Deloye, qui a présenté en 1892 des *Recherches sur les institutions charitables d'Avignon depuis le* XIIe *siècle jusqu'à la Révolution.* Le séjour des papes avait en effet donné une physionomie toute particulière à la ville d'Avignon et il était bon de vérifier ce que leur sollicitude pour les malheureux et la foule des misérables pèlerins assiégeant leur palais, leur avait suggéré. A cet égard, je signalerai encore l'étude de M. l'abbé Mollat, parue dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* (t. VI, n° 1) : *Jean XXII fut-il un avare?* Ce dernier auteur a montré tout ce que le premier pape d'Avignon fit pour les pauvres, il a raconté la fondation de l'aumône de la Pignotte et il a mentionné, d'après les registres de comptes du Vatican, les distributions aux pauvres de blé, de vin et de vêtements.

Pour les confréries industrielles, caisses de retraite, de chômage, etc., je mentionnerai également le livre de M. G. des Marez, *L'organisation du travail à Bruxelles au* XVe *siècle*, que M. L. n'a pas connu et où il aurait puisé des renseignements particulièrement précieux.

Sur la séparation des lépreux des personnes saines, il y aurait eu à citer le passage si émouvant d'Antoine de la Salle, publié par M. J. Nève (p. 242-244) dans son livre sur ce littérateur (2e édition, 1903). Je ne veux pas allonger démesurément cette liste, mais on voit que pour un sujet aussi vaste et aussi compréhensif, il est toujours possible d'augmenter la documentation.

Je serai bref maintenant, car les assertions de M. L., toujours appuyées de preuves, n'appellent guère de réflexions. Peut-être aurait-il pu, à propos de l'extension considérable que semble prendre la lèpre au XIe siècle, faire remarquer que ce mal contagieux n'était pas alors nouveau en Europe, comme bien des auteurs l'ont dit ; il a trouvé un foyer de propagation particulièrement actif dans l'atroce misère où étaient plongées les populations aux environs de l'an mil ; les malheurs publics, les invasions, les guerres, les famines, avaient fait abandonner peu à peu les pratiques hygiéniques des Romains ; conservées par les Mérovingiens et les Carolingiens, elles disparurent dans les désastres du Xe siècle et les contagions qui avaient été assez bien contenues jusqu'alors, ne trouvèrent plus d'obstacle. — A propos des usures, M. L. a oublié de rappeler les efforts de l'Église, les prescriptions des souverains pontifes et des conciles pour combattre

les exigences par trop scandaleuses des maîtres de l'argent; au XIVe siècle même, un pape d'Avignon, Urbain V, créa toute une commission qui instrumenta dans le Sud-Est de la France, jusqu'en Suisse et dans le nord de l'Italie, et fit rendre gorge, en faveur de leurs victimes, à des trafiquants par trop durs.

L. H. LABANDE.

DALHMANN-WAITZ, **Quellenkunde der deutschen Geschichte, herausgegeben von Erich Brandenburg, 7te Auflage, Zweiter Halbband.** XIII, p. 337-1020. Leipzig, Dieterich (Weicher), 1906, gr. in-8°.

La seconde et dernière moitié de cette très utile et très bien venue édition nouvelle du Dahlmann-Waitz a suivi rapidement le tome premier, dont nous avons rendu compte ici l'année dernière [1]. L'édition de cette *Bibliographie de l'histoire d'Allemagne*, donnée par Steindorff, en 1894, comptait 6550 numéros; M. Erich Brandenburg, avec ses quatre collaborateurs, MM. P. Herre, B. Hilliger, B. Meyer et R. Scholz, a réuni 10.382 numéros, tout en ne grossissant le volume que de trois cents pages environ. C'est une augmentation de près de *quatre mille* numéros, et qui fournit une preuve presque effrayante de l'intensité du labeur scientifique de l'Allemagne sur le domaine de l'histoire, car l'immense majorité de ces travaux nouveaux appartient aux vingt dernières années. Si grâce aux *Séminaires* des Universités, aux programmes des Gymnases, aux recueils d'histoire générale et locales, de plus en plus nombreux, ce mouvement ascendant continue pendant un demi-siècle seulement, comment feront nos malheureux successeurs; et combien de volumes aura le Dahlmann-Waitz (si on lui conserve ce nom) vers l'année 1950?

Et pourtant cette édition nouvelle, que nous saluons avec reconnaissance et que nous recommandons — s'il en était encore besoin — à l'attention de tous ceux qui s'occupent, de près ou de loin, de l'histoire de l'Allemagne depuis les origines jusqu'à la fin du XIXe siècle, n'est pas encore complète [2], ainsi que le reconnaît d'ailleurs très franchement l'éditeur dans sa préface. « Chaque travailleur sur son champ spécial y signalera des lacunes ou des indications inutiles, et chacun d'eux aura raison... Nous prions les critiques de ne pas oublier que le but poursuivi par cet ouvrage n'est pas d'arriver à être absolument complet, mais d'orienter rapidement et commodément les travailleurs (p. 1) ». M. B. annonce d'ailleurs qu'il compte publier un supplément l'année prochaine et qu'il recevra avec plaisir toutes les additions et rectifications qu'on voudra bien lui communiquer à temps.

---

1. Voy. *R. Cr.* du 25 novembre 1905.

2. Elle ne pouvait pas l'être, l'impression ayant commencé dès 1904, de sorte que la littérature la plus récente fait défaut.

Une modification de la présente édition que nous regrettons, surtout dans l'intérêt des débutants, c'est la disparition des petites étoiles dont on avait marqué jusqu'ici les ouvrages plus importants sur tel ou tel sujet. M. B. trouve que c'était un procédé trop « subjectif » ; sans doute, mais appliqué avec prudence, il rendait de grands services aux novices, en leur épargnant le danger de s'égarer dans un fatras de travaux vieillis, qui les dégoûteront peut-être de continuer leurs recherches ou leur feront prendre pour résultats assurés des hypothèses depuis longtemps abandonnées.

Il convient de signaler plus particulièrement la richesse des paragraphes consacrés à l'histoire des mœurs, des idées, de la littérature, des arts, à l'histoire économique, à tout ce qu'on appelle d'un mot l'histoire de la civilisation. On se rend compte, en parcourant ces nomenclatures en apparence si arides, combien, depuis un âge d'homme, l'esprit des historiens et les tendances du public cultivé ont changé en Allemagne, comme ailleurs, et que l'attention des uns, comme l'intérêt de l'autre se sont portés vers ces côtés si négligés, on peut dire dédaignés, par les professionnels d'autrefois.

M. B. dit dans sa préface que c'est avec un sentiment de soulagement, plutôt que de satisfaction joyeuse qu'il se sépare d'un travail « infiniment pénible et qui lui a pris beaucoup de temps ». Nous espérons qu'il trouvera quelque consolation dans la pensée qu'il a épargné des pertes de temps infiniment plus considérables à une foule de collaborateurs dans le domaine historique, en fourbissant à neuf un excellent instrument de travail légèrement émoussé par un long usage, et qu'il peut être assuré de leur reconnaissance, même quand ils font leur métier de critique [1].

R.

Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg. Tome XIX, publié par le Dr Ferdinand Hirsch, in-8°, VI, 907 p. Berlin, G. Reimer, 1906.

La publication des *Actes* du Grand Électeur, commencée en 1864, se poursuit lentement. Toutefois la série des *Politische Verhandlungen* touche bientôt à sa fin, et le dix-neuvième volume de la collection est le douzième et peut-être l'avant-dernier de cette série. On aura de la sorte d'ici peu un ensemble de documents permettant de faire la lumière à peu près complète sur la politique extérieure de Frédéric Guillaume.

---

1. P. 355 (n° 4570) le livre cité de Boyer, *Rodolphe de Habsburg ou l'Alsace au* XIIIe *siècle*, n'est pas un livre d'histoire, mais un simple roman. — P. 385 (n° 4851) l. *Collignon* pour *Collignan*. — P. 484 (n° 5969) lire *1534* au lieu de *1530*. — P. 498 (n° 6116) l. *Hepp* pour *Heppe*, etc.

Le tome XIX, qui vient de paraître, est consacré à la période entre la paix de Saint-Germain (29 juin 1679) et la trêve de Ratisbonne (15 août 1684). Il contient pourtant des actes relatifs à la période antérieure (de 1673 à 1679), et, d'autre part, on n'y trouve pour les cinq années 1679-84 que ce qui concerne les relations avec la France, le Danemark et l'Empire germanique. Cette disposition nuit singulièrement à l'unité, sinon à l'intérêt du tout; mais ce sont là matériaux à mettre en œuvre; l'important est qu'ils soient fournis avec abondance et présentés avec clarté, double qualité dont nous est garant le seul nom qui a présidé à leur choix et à leur classement. M. Hirsch est l'auteur d'un nombre respectable de travaux estimés sur l'époque du Grand Électeur; il a également publié, en 1887 et 1892, les tomes XI et XII des « Urkunden ». On retrouve dans le tome XIX sa méthode d'investigation serrée et consciencieuse, et sa scrupuleuse érudition. Les introductions qui précèdent chaque groupe de documents sont parfois un peu longues; elles sont toujours instructives et exactes. Les notes explicatives nombreuses et l'index alphabétique, placé à la fin du volume, en font un instrument de travail infiniment précieux.

Les documents sont répartis entre cinq divisions : 1° *Brandebourg et Pologne* (1673-79). On y suit les péripéties de l'élection royale de 1674, pour laquelle Frédéric Guillaume poussa un moment son fils, puis les rapports, plutôt froids et sans cesse incertains, de Jean Sobieski et de l'électeur. 2° *Brandebourg et Russie* (1673-79). Dans sa minutieuse introduction, M. H. a cru devoir remonter jusqu'en 1660, malgré l'insignifiance de relations diplomatiques qu'on aurait pu sans inconvénient résumer en quelques lignes. Le tsar Alexis, puis son fils Fédor étaient à peine entrés dans le concert européen; ils se refusèrent obstinément à recommencer, pour plaire au Brandebourg, une guerre contre la Suède. 3° *Brandebourg et France* (1679-84). C'est l'époque de l'alliance franco-brandebourgeoise, sur laquelle de récents ouvrages ont jeté un jour nouveau. M. H. ne paraît pas avoir consulté le livre de M. Pagès, sur le Grand Électeur et Louis XIV, qui a extrait des documents berlinois, avant leur publication, ce qu'ils renfermaient de plus intéressant. Les textes n'en sont pas moins utiles et peut-être y trouvera-t-on encore à glaner. 4° *Brandebourg et Danemark* (1679-84). C'est avec le Danemark, plutôt qu'avec la France, que Frédéric Guillaume complota alors d'arracher à la Suède ses territoires allemands; les documents qui permettent de suivre cette intrigue sont donc des plus curieux. 5° *Brandebourg et Empire* (1679-84). Soit à la diète où le représentait Godefroy d'Iéna, soit auprès des électeurs et princes allemands, Frédéric Guillaume chercha avant tout à empêcher une rupture avec la France, non qu'il nourrît dans son cœur pour Louis XIV l'amitié sincère qu'il professait des lèvres, mais parce qu'il était devenu,

depuis les incidents douloureux de 1679, profondément pessimiste, et qu'il redoutait une guerre fatalement désastreuse pour l'Allemagne.

En terminant sa dernière introduction, M. H. exprime l'espoir de donner ailleurs, après avoir fouillé les Archives de Hanovre comme celles de Berlin, une étude d'ensemble sur les négociations de l'électeur avec la maison de Brunswick. C'est là un dessein plein de promesses, et dont nous attendrons impatiemment la réalisation.

Albert WADDINGTON.

Register op de Journalen von Constantin Huygens Jr, publié par la Société historique d'Utrecht, in-8e, VIII, 330 p., Amsterdam, J. Müller, 1906.

Les journaux du secrétaire de Guillaume III, Constantin Huygens le fils [1], ont été publiés dans les Œuvres (Werken) de la Société historique d'Utrecht, en 1876, 1881 et 1888. Le célèbre historien hollandais, R. Fruin, avait promis de compléter la publication par une introduction, un index et des notes. Un autre savant, qui tient à garder l'anonyme, vient de réaliser en partie la promesse du regretté Fruin. L'index des noms de personnes et des noms géographiques, contenus dans les Journaux de Constantin Huygens le fils, rendra de grands services aux historiens, en facilitant leurs recherches dans cette précieuse source d'informations.

A. W.

Gustave SAIGE, Glanes d'archives. **Les Grimaldi chez eux et en voyage**. Monaco, 1906, 296 p. in-4e.

Ce dernier ouvrage sorti de la plume de M. Gustave Saige, le regretté archiviste de la principauté de Monaco, renferme quatre études historiques, d'intérêt inégal, mais se rapportant toutes à des membres de la famille princière des Grimaldi, et toutes également rédigées d'après des documents inédits, tirés des archives confiées à ses soins. Les deux premières s'occupent d'Honoré II et de ses rapports avec la cour de France, alors que, renonçant par le traité de Péronne (1641), à l'alliance ou plutôt à la tutelle gênante de la couronne d'Espagne, il se mit sous la protection de Louis XIII, et s'en vint faire sa cour au monarque lors du dernier voyage du roi et de Richelieu dans le midi. Nous y voyons la façon toute aimable dont on accueillit cet allié nouveau. Nous suivons, dans un second mémoire, Honoré II dans son voyage à Paris, de novembre 1646 à mai 1647, et le voyons également bien reçu par la régente Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin. Quant au morceau le plus considérable du volume par son étendue, le *Jour-*

---

1. Fils du premier Constantin Huygens, qui vécut de 1596 à 1687, et avait été secrétaire du stathouder Frédéric Henri.

nal de voyage du prince Antoine en Italie et en Allemagne (1679-1680), on se demande vraiment ce qui a pu déterminer M. S. à le livrer à l'impression. Que le petit prince, âgé de dix-huit ans, tenu en laisse par son compagnon de voyage, M. de la Polinière, n'ait pu être encore un observateur profond, ni un peintre de mœurs ou de paysages très habile, cela n'a rien d'étonnant. Mais nous n'avons vraiment ici qu'un maigre extrait des *Guides du voyageur* de l'époque rédigé comme un pensum, dirait-on, sous la férule du précepteur, et l'on n'y retrouve aucun accent personnel, rien de la vivacité naturelle de son âge, aucun détail, je ne dis pas piquant, mais utile à connaître, sur les lieux qu'il traverse et qu'il a d'ailleurs à peine le temps de voir. C'est au même prince, devenu Antoine I, après la mort de son père Louis I, qu'est consacrée la dernière étude du livre de M. S. Elle nous entretient de ses goûts artistiques, des nombreux portraits de guerriers illustres qu'il fit peindre pour la « Salle des Conquêtes » dans son palais de Monaco [1], et surtout elle nous apporte la correspondance du prince avec son agent à Paris, l'auditeur-général Bernardoni, pour obtenir, en habile courtisan, les portraits de Louis XV et de la reine Marie Lescynska, qui ornent encore aujourd'hui la résidence monégasque et qui finirent, après d'incessantes démarches, par lui arriver en octobre 1728. M. S. a donné quelque intérêt à cette correspondance en y joignant des détails assez nombreux et parfois piquants sur les peintres employés par Antoine à décorer son palais et sur la façon dont il les faisait travailler pour lui.

R.

Andrew Lang. **Les mystères de l'histoire,** traduits de l'anglais par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin et Cie, 1907, 1 vol. in-16, 351 p., 3 fr. 50.

Si, comme le dit M. de Wyzewa, dans une courte préface, il n'y a pas un ouvrage de M. Lang « qui n'ait eu toute l'importance d'un événement littéraire ou scientifique, aussi bien par sa valeur propre que par les discussions qu'il a soulevées », nous doutons que l'œuvre présente obtienne le succès de ses aînées.

La faute en est probablement au sujet. Au lieu de « Les mystères de l'histoire » il eût été beaucoup plus juste d'écrire « Histoires mystérieuses ». Nous y trouvons en effet l'exposé et la discussion de trois procès datant l'un du XVIIe, l'autre du XVIIIe siècle et le troisième plus récent mais qui a eu pour théâtre l'Australie. Tous trois évidemment sont curieux, mais ont pour nous le même attrait que les affaires Lesurques ou Lafarge auraient pour des Anglais.

Pourtant, à côté de ces chroniques de cour d'assises, un certain

---

1. Ce n'étaient pas rien que des chefs-d'œuvre, car Bernadoni écrivait à propos de celui du maréchal de Créquy : « C'était une vraye enseigne à bière que j'ay jugé à propos de laisser au peintre, afin qu'il s'en défasse en faveur du premier cabaret où l'on débite cette marchandise » (p. 271)

nombre de chapitres sont consacrés à de petits problèmes historiques. Celui du Masque de fer ne pouvait y manquer. M. L. n'accepte pas la solution de M. Funck-Brentano, considérée par beaucoup comme définitive. Il croit que Roux de Fazaillac avait raison, en 1801, lorsqu'il affirmait que « l'homme au masque de fer n'était pas en réalité un homme, mais un mythe constitué avec des faits qui se rapportaient au moins à deux personnages distincts » ; et d'après M. L. celui « à qui se rapporterait la plupart des faits que l'on nous raconte du masque de fer » serait, non Mattioli, mais un obscur valet. M. L. a consulté avec fruit une source négligée avant lui : la correspondance des ambassadeurs, agents et hommes d'état anglais. Néanmoins il n'a pu expliquer les motifs du traitement barbare qui aurait été infligé à l'infortuné laquais, car il ne suffit pas de dire (p. 40) que ce fut « une victime de la routine administrative », ou d'imaginer que « le roi et Louvois étaient simplement et sottement inquiets de ce que Dauger pouvait peut-être savoir » (p. 65). Aussi M. L. ne nous convainc-t-il réellement que lorsqu'il s'écrie : « En vérité nous laissons le mystère plus noir encore que nous ne l'avons trouvé » (p. 64). Il faut lui rendre d'ailleurs la justice de reconnaître qu'il a rarement la prétention de trancher la question : le problème de Jacques de la Cloche, fils naturel de Charles II, se réduit à deux hypothèses et « à les étudier de près chacune paraît aussi impossible que l'autre » (p. 106) ; quant à l'assassinat d'Escovedo « il n'est pas impossible qu'on en ignore à jamais les motifs » (p. 153) ; enfin, à propos de Saint-Germain, l'immortel, « je n'ai malheureusement aucune lumière à projeter sur ses aventures » (p. 210). Ce n'est que lorsqu'il discute l'imbroglio Shakespeare-Bacon qu'il se montre d'une sévérité intransigeante pour les auteurs atteints de la « Baconomanie » (p. 327). Ce sont des gens « sans aucune érudition » (p. 329), dont « l'incompétence et la déraison ne sauraient être poussés plus loin » (p. 334). Enfin (p. 337) « l'hypothèse baconienne repose entièrement sur l'incrédulité avec laquelle les sots regardent le génie. » Nous aimerions à savoir ce que M. L. dit de la nouvelle hypothèse qui attribue les œuvres de Shakespeare à un lord diplomate.

Bien que que cet ouvrage ne soit pas dépourvu de qualités, les lecteurs français devront se garder de juger le remarquable talent de M. Andrew Lang sur un livre d'intérêt médiocre et dans lequel le traducteur a laissé échapper quelques incorrections [1].

A. Biovès.

---

1. P. 24 « pour quelque motif *inscrutable* » — p. 73 « jusqu'à ce qu'enfin à son lit de mort il *a* osé faire son plongeon » — p. 79 « prendre la *précédence* sur son frère » — p. 143 « rêva des rêves » — p. 156 « En vain son vieux camarade Perez qui à cette date était encore son ami, *il le suppliait* d'être plus prudent » — p. 274 : « jamais on n'avait plus eu de ses nouvelles jusqu'à ce que le soir du jeudi suivant on *avait* découvert son chapeau sur la route ». — Et aussi page 13 lire 1669 au lieu de 1660 — p. 17 Foucquet est mort non en *1660* mais en 1680.

Robert Saitschick. **Deutsche Skeptiker : Lichtenberg. Nietzsche.** Zur Psychologie des neueren Individualismus. Berlin, Hofmann, 1906, 8°, p. 239. Mk. 5,50.
Robert Saitschick. **Französische Skeptiker : Voltaire, Mérimée, Renan** (même éditeur), 1907, 8°, p. 304. Mk. 5,50.
G. Lanson. **Voltaire** (Collection des *Grands écrivains français*). Paris, Hachette, 1906, in-16, p. 221. Fr. 2.

I. M. Saitschick a réuni dans un même volume deux études sur Lichtenberg et Nietzsche dont le rapprochement ne saute pas aussitôt aux yeux. S'il y a des points communs entre ces deux sceptiques, il y a des différences si grandes que ce voisinage ne laisse pas de surprendre. D'ailleurs l'auteur n'a fait aucune tentative pour établir la moindre filiation entre les deux penseurs. On ne peut sans doute parler d'une influence de Lichtenberg sur Nietzsche, mais il eût été intéressant de relever de nombreuses analogies dans l'antichristianisme, le don d'observation et même dans des détails d'expression de ces deux maîtres de l'aphorisme. Les deux études de M. S. sont restées isolées; elles n'ont de commun que l'identité de l'exposition : dans chacune trois chapitres, consacrés à l'homme, au philosophe, à l'écrivain. Ni pour l'un, ni pour l'autre, l'auteur n'a apporté de documents nouveaux; il s'est borné à faire de copieux emprunts à la correspondance et aux œuvres de Lichtenberg ou de Nietzsche, leur donnant la parole plus souvent qu'il ne la prend lui-même. En ce sens sa double étude a un caractère objectif très marqué. La première donnera à beaucoup de lecteurs auxquels Lichtenberg n'est pas très familier, une idée exacte de son caractère, de sa vie d'ailleurs bien unie, de ses voyages, de ses amitiés, des écrivains qu'il a connus. Elle a laissé le savant complètement de côté, pour ne s'attacher qu'au psychologue et au satirique. Mais quelque piquante que soit la forme dont Lichtenberg enveloppe ses observations, il faut bien avouer qu'elles ont un peu perdu de leur nouveauté.

L'étude sur Nietzsche, beaucoup plus étendue (p. 81-227), était un sujet moins neuf, mais le grand public auquel M. S. a songé, pourra néanmoins tirer profit de son volume. Il y trouvera surtout un excellent résumé de la partie négative de la doctrine nietzschéenne, abondamment illustré des étincelantes formules du philosophe. M. S. qui est très loin de compter parmi ses disciples, l'a jugé avec une réelle sympathie, essayant partout où il le pouvait d'atténuer ce que présente de choquant, pour des lecteurs non avertis, la morale de Nietzsche; il a relevé chez le penseur des contradictions qu'il a jugées honorables et excusé par la franchise courageuse de son auteur son culte excessif de l'individualisme.

II. Du second volume, qui est consacré à des sceptiques français, Voltaire occupe la moitié. M. S. a conservé dans ce nouvel essai le même procédé de composition et jusqu'à sa division en trois points. Si son étude n'est que très peu personnelle, du moins elle ramasse et

résume une foule de traits épars dans la correspondance et les œuvres et dont l'ensemble, judicieusement groupé, présente de l'homme un portrait assez complet et intéressant. Les « idées » de Voltaire sont traitées un peu plus superficiellement ; les citations ici ne suffisaient plus, il aurait fallu y joindre une plus grande part d'information et de discussion. Le dernier chapitre enfin, *Esprit und Stil*, est d'un titre assez décevant : le lecteur n'y trouvera aucune analyse de l'esprit de Voltaire, à peine une caractéristique, et encore très banale, de son style, en revanche, d'abondants extraits des jugements de Voltaire sur les Anglais, les Français, sur ses auteurs favoris ou antipathiques, sur l'opéra, le théâtre, l'art de l'historien, etc. Le seul service que les compatriotes de l'auteur peuvent attendre de son livre, c'est de les familiariser avec l'ensemble de l'œuvre de Voltaire, par le soin qu'il a pris de traduire et d'ordonner ses *excerpta*.

Les deux autres études, complètement indépendantes de la première et sans lien entre elles, sont beaucoup plus brèves: mais elles traitent pour la masse des lecteurs allemands une matière un peu plus neuve. Mérimée est bien présenté, avec sa raison froide et sa sensibilité affinée, sa curiosité d'observateur cosmopolite, son goût classique, sa correction d'homme du monde. L'auteur a donné d'amples détails sur sa vie sentimentale, en particulier sur ses relations avec Mlle Dacquin. Il a caractérisé avec précision aussi les doctrines philosophique, sociale ou littéraire de Mérimée et cité les plus remarquables de ses jugements; mais l'art de l'écrivain n'est qu'à peine esquissé.

Renan était plus difficile à saisir. L'essai de M. S. trahit l'embarras qu'il a éprouvé à fixer en traits nets cette fuyante physionomie. Il a vu en lui un spectateur amusé de la vie, idéaliste par le tempérament et l'éducation, fin psychologue des phénomènes religieux et inapte cependant à les sentir véritablement, parce qu'il manque d'émotion, avant tout métaphysique et que le point de vue historique intéresse seul. Dans cette étude, comme dans les précédentes, M. S., s'il a voulu se borner surtout au rôle d'interprète, y a du moins apporté une information très étendue et beaucoup d'exactitude : les nombreux textes français qu'il donne en traduction sont bien rendus et pour les citations de l'original il ne s'est glissé de coquilles que dans les notes rejetées à la fin du volume [1].

III. Il serait difficile de faire tenir dans ce cadre étroit de deux cents pages une étude plus snbstantielle et plus savoureuse que celle que vient de nous donner M. Lanson. Il a tracé de Voltaire en courant un portrait vif, minutieux et juste, sans chercher à déguiser les ombres,

---

1. P. 12, lire Sully et non *Sulley*; p. 22, Mimeure, et non *Mineure*; p. 206 (deux fois), Baudelaire au lieu de *Beaudelaire;* p. 295, Temple de Gnide au lieu de *Guide*.

quoique l'impression définitive soit surtout sympathique. Au récit biographique nécessairement rapide, mais abondant néanmoins en détails précis et toujours soucieux d'esquisser le milieu social et intellectuel, de pénétrer la formation du caractère et de l'esprit de son auteur, se mêle l'examen des œuvres et de l'action soit littéraire soit philosophique exercée par Voltaire. Les *Lettres anglaises*, la *Henriade*, le théâtre, en général l'esthétique du poète et la technique de l'écrivain sont analysés avec un sens exact et fin des mérites de cet esprit si novateur et si conservateur; il faut signaler ces chapitres sur le goût, sur l'art de Voltaire, où l'on sent l'information étendue du critique. Peut-être jugera-t-on que pour les œuvres historiques. M. L. a passé un peu les bornes de l'indulgence; la solidité de Voltaire historien paraîtra encore à certains assez suspecte. La deuxième partie de l'existence de son héros, l'action sociale, le rôle philosophique et la campagne anti-religieuse du patriarche de Ferney, n'est pas moins intéressante, quoique traitée plus rapidement et offrant des vues moins neuves. Quant à l'influence voltairienne qui forme le chapitre final de son livre, M. L. ne veut pas essayer de l'esquisser, parce que nous manquons en effet des travaux préparatoires autorisant des conclusions précises; il a cependant ajouté quelques pages attachantes sur ce qu'on pourrait appeler la courbe du débit des œuvres de Voltaire, sur le genre d'ouvrages, la famille d'esprits qu'il a inspirés, la lignée même où il se reconnaîtrait autour de nous. De son influence à l'étranger qui ne fut pas moindre, M. L. ne dit presque rien : pour l'Allemagne, par exemple, c'est trop peu de citer le seul Wieland; même les moins suspects de voltairianisme lui doivent quelque chose, car son action rejoint celle de Kant et de Herder. Mais le mince volume, dont disposait l'auteur, ne lui permettait guère ces développements; tel quel, il est très nourri, plein de mérites et digne de figurer en belle place dans la collection [1].

L. Roustan.

Publication de la section historique de l'état-major de l'armée. Organisation et tactique des trois armes (1er fascicule). **La cavalerie de 1740 à 1789** par le commandant breveté Edouard Desbrière, chef de la section historique et le capitaine Sautai, attaché à la section historique. Paris, Berger-Levrault, 1906, in-8°, de VI-131 pages.

Cette étude montre une fois de plus que la tactique et l'organisation sont en dépendance l'une de l'autre, comme l'organisation elle-même est dépendante des mœurs et de l'état social.

---

1. P. 71, l'enseignement de la physique est bien antérieur à Nollet et à 1735; dès 1709, Polinière l'avait donné daus les collèges des Jésuites (V. Quignon, *l'abbé Nollet physicien*, 1905); p. 78, lire Wesel, et non *Vesel*; p. 80, le Juif du procès de 1751 à Berlin s'appelle Hirschel et non *Hirsch*. M. L. ne cite pas l'ouvrage si documenté de Mangold, *Voltaires Rechtsstreit...*, Berlin, 1905; p. 82. lire Chasot; Pöllnitz, au lieu de *Chazot*, *Pollnitz*.

La vie organique de la cavalerie sous l'ancien régime consistait, comme on sait, dans ce fait que le capitaine était propriétaire de sa compagnie. En retirant au capitaine l'entretien de la compagnie, que le roi prend dès lors à sa charge, Choiseul accomplit une réforme capitale dans l'histoire de la cavalerie. La tactique de l'arme en ressent aussitôt les heureux effets. L'ordonnance de 1766 édicte des dispositions « conformes aux vrais principes de la tactique cavalière ». Pendant quelques années, la cavalerie est en pleine période de rénovation; cette arme, dont la lourdeur et l'incapacité manœuvrière dans la guerre de sept ans nous sont révélées au cours du présent ouvrage par les rapports du marquis de Castries et les observations sagaces de divers officiers, s'instruit et reprend confiance. Malheureusement, l'ère de progrès dure peu : l'ordonnance du 17 avril 1772 marque un retour aux errements du passé. Dès lors, jusqu'à la Révolution, la cavalerie retombe dans ses défauts d'avant la guerre de sept ans. En 1789, l'arme est en décadence sous le rapport de l'instruction et des effectifs. Les auteurs concluent par ce jugement sévère sur les causes de la désorganisation de la cavalerie au début de la Révolution; « ce n'est pas uniquement à l'agitation intérieure, au trouble des esprits qu'il faudra imputer les défaillances et les graves insuccès qui marqueront les premières campagnes... Ces fâcheux débuts devant l'ennemi sont dus principalement aux vices de l'armée royale » (p. 130-131).

Le prochain fascicule, que la section historique doit consacrer à l'étude de la cavalerie pendant la période révolutionnaire, ne peut manquer de fournir la démonstration complète et circonstanciée de cette intéressante constatation.

TY.

L'achat des actions de Suez, par Charles LESAGE, inspecteur des finances, maître de conférences à l'École des sciences politiques. Paris, Plon, 1906, 1 vol. in-16, 290 p., 3 fr. 50.

M. Lesage a tenté d'élucider un point délicat et intéressant « de l'invasion anglaise en Égypte », et, disons le tout de suite, il nous paraît y avoir réussi, en dépit des passions politiques encore brûlantes et de la rareté des documents accessibles.

D'après M. L., le ministère Decazes ne repoussa pas les offres du khédive pour la bonne raison qu'Ismaïl ne lui en fit point. L'auteur n'apporte aucune preuve matérielle à l'appui de cette affirmation ; mais son raisonnement (p. 235-251) nous satisfait bien mieux que les assurances des historiens qui ont soutenu la thèse contraire. Cependant le duc Decazes, absous de cette faute, n'en reste pas moins coupable, car la combinaison Dervieu a échoué à cause de l'opposition des gouverneurs du Crédit foncier, en particulier du baron de Sou-

beyran [1], et M. Decazes refusa d'intervenir auprès de Léon Say, son collègue aux finances, pour obtenir une pression sur le Crédit foncier (p. 59). M. L., toujours équitable, excuse presque notre ministre des Affaires étrangères, désireux avant tout de conserver l'amitié anglaise si précieuse au lendemain de l'alerte de 1875 (p. 60-65).

Sur la question de savoir comment, par quelle voie le cabinet britannique fut mis au courant des négociations engagées entre Ismaïl pacha et le groupe Dervieu. M. L. accuse assez clairement (p. 92) M. de Soubeyran d'avoir, dans un intérêt purement financier, ce qui ne rend pas l'action moins criminelle, informé M. Henry Oppenheim qui s'empressa de communiquer la nouvelle à M. Greenwood, « ami fidèle du premier ministre de la Reine » (p. 93). M. L. nous permettra de lui signaler à ce sujet que, dans les cercles égyptiens bien informés, on attribua la fissure à un personnage mieux à portée des nouvelles que n'importe quel financier et prêt à tout pour gagner la bienveillance de l'Angleterre, simplement au ministre même d'Ismaïl, à Nubar pacha. D'après cette tradition l'intermédiaire serait toujours M. Oppenheim. Peut-être n'est-ce qu'une légende, mais nous regrettons que M. L. ne l'ait pas rencontrée dans ses recherches.

L'ouvrage de M. Lesage se lit très facilement et avec beaucoup d'intérêt; il est de ceux qui méritent de retenir l'attention, car, sans admettre absolument avec l'auteur (p. 231) « que le protectorat actuel de l'Angleterre sur l'Egypte a été la grande conséquence politique de l'achat des actions », on est forcé de reconnaître l'importance de l'opération faite par le ministère Disraéli, avec le concours de la maison Rothschild.

A. Biovès.

Christian Schefer. **La France et le problème colonial** (1815-1820). Alcan. 1905. In-8° (*Bibl. d'hist. contemp.*), xx-460 p.

La Restauration songea tout d'abord à replacer, par des voies pacifiques, Saint-Domingue sous la souveraineté de la France. Cette tentative faisait partie d'un plan général pour « restaurer » l'ancien système colonial, plan qui fut mis une première fois à l'épreuve en 1814.

M. Christian Schefer, dans ce premier volume d'un ouvrage sur *La France et le problème colonial*, explique fort bien comment le gouvernement royal, sous la pression des circonstances, fut amené à modifier son programme : l'abolition de la traite proclamée par le

---

1. M. Lesage ne cite pas l'ouvrage de M. Brazon : (*La commission d'enquête et M. le Baron de Soubeyran. Histoire des affaires égyptiennes et du crédit agricole.* Paris, 1888) qui éclaire d'un jour particulier le rôle de M. de Soubeyran.

Napoléon des Cent jours et jalousement surveillée par l'Angleterre, l'influence des armateurs bordelais, les attaques de l'opposition libérale, le développement de la fabrication européenne du sucre le forcent à renoncer à « l'exclusif » et l'empêchent de persévérer complètement dans ses vues d'assimilation centralisatrice. Au milieu de ces difficultés imprévues, la Restruration hésite, et c'est tout à fait sans s'en rendre compte qu'en 1830 elle pose devant la France un problème colonial d'espèce nouvelle, qui n'avait guère d'analogue dans le passé que le problème canadien [1]. M. Schefer, qui n'a pas voulu écrire à proprement parler un livre d'histoire coloniale, s'est attaché à nous faire pénétrer dans les « bureaux » de l'administration, à nous faire comprendre leur politique; il a également exposé (avec trop de prolixité peut-être) les luttes parlementaires qui s'engageaient autour de ces questions. L'histoire diplomatique et celle de l'expansion commerciale trouveront leur compte dans ce travail, préparé aux Archives des Colonies, de la Marine et des Affaires étrangères [2]. Sur Madagascar, sur le Sénégal, il y a là des choses neuves. L'impression finale, c'est que dès 1815 commence ce travail de reconstitution et d'expansion dont nous devions entrevoir le terme.

H. Hauser.

Histoire du canton de Meulan, comprenant l'historique de ses vingt communes, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. Edmond Bories. Paris, Champion, 1907, in-4° de 763 pages, illustré de 400 dessins de l'auteur et accompagné de 30 plans. 15 fr.

Le livre de M. Bories, n'était son format quelque peu encombrant, pourrait servir de guide au curieux qui voudrait parcourir en touriste cette partie de la banlieue parisienne dont Meulan est le chef-lieu de canton; encore faudrait-il le réduire aux justes proportions d'un guide archéologique et en extraire les généralités historiques qui, dans la pensée de l'auteur, ont sans doute eu pour but de préparer le lecteur en l'amenant de l'histoire générale à l'histoire locale.

Il faut pourtant convenir que cette œuvre est une de celles dont on voit toujours l'apparition avec satisfaction, quand bien même on y constaterait quelques défauts, inhérents pour ainsi dire aux vastes proportions du sujet.

---

1. Sur le Canada, colonie « bâtarde « et considérée par le cabinet de Versailles comme d'espèce inférieure, comme ne cadrant pas avec le système colonial, il y a plus, à mon sens, dans la seule introduction de M. Schefer que dans plus d'un gros volume consacré à la Nouvelle-France.

2. La correction n'est pas impeccable. A plusieurs reprises Huskinson pour Huskisson.

L'histoire des comtes de Meulan était un thème magnifique qui eût fourni matière à un long travail; nous regrettons de le voir réduit à à de si minimes proportions dans un livre où il devait occuper une aussi large place. Les documents recueillis par le président Lévrier et reproduits en entier dans un des volumes de preuves de sa magistrale collection du Vexin, dans le XIIIe volume notamment, permettaient de reconstituer, d'une façon à peu près complète, l'histoire et les actes de ces comtes de Meulan dont le nom se retrouve si souvent dans les chartes et dans les cartulaires de la région. Nous, qui avons tout spécialement étudié l'histoire de ces seigneurs, nous avons été surpris de ne trouver aucune mention des nombreuses libéralités que ces comtes firent si souvent aux établissements religieux de la contrée. A l'époque où les comtes de Meulan étaient seigneurs de Beaumont-le-Roger, ils comblèrent de dons l'église collégiale de la Trinité, fondée par leur aieul Roger de Beaumont, ainsi que le constate le cartulaire dont nous préparons l'édition. M. B. n'en dit pas un mot. Il existe pourtant des chartes originales à la Bibliothèque nationale, le cartulaire est conservé à la Mazarine et Lévrier a reproduit une grande partie de ces documents dans ses preuves, qui forment pour ainsi dire un véritable cartulaire des comtes de Meulan, et M. B. n'en parle pas! Il s'est montré par trop synthétique dans cette partie de son travail qui semble avoir été rédigée avec des documents de seconde main et qu'il a d'ailleurs interprétés d'une façon imparfaite : parlant, page 28, du fameux Onfroi, fondateur de l'abbaye de Préaux (*de Pratellis* et non *de Prostalli*, p. 476), il l'appelle Onfroi de Veules au lieu d'Onfroi de Vieilles, reproduisant l'erreur de De La Roque qui l'a écrit ainsi. C'est à peine, dans cette partie, si nous rencontrons la mention de Lévrier; tout le récit est appuyé sur le témoignage d'ouvrages imprimés, se rapportant bien plus à l'histoire générale qu'à l'histoire locale. Nous aurions préféré de plus amples citations empruntées aux cartulaires ou aux chartes originales, que des extraits de Malmesbury, des Historiens de la France ou du P. Anselme.

Il nous faut renoncer à faire la critique de la partie historique d'une période pourtant si curieuse; on nous saurait mauvaise grâce de nous montrer aussi exigeant vis à vis d'un auteur, qui, après tout, avait peut-être un autre but que celui de faire de l'érudition.

N'oublions pas que l'ouvrage se recommande à plus d'un titre par des qualités que nous aurons plaisir à énumérer à mesure qu'elles se présenteront sous notre plume. Il faut d'abord féliciter M. B. du soin qu'il a apporté dans l'illustration de son livre, de l'intérêt des sites et des monuments qu'il a reproduits avec une scrupuleuse exactitude, animant pour ainsi dire la sécheresse du langage archéologique qui déroute bien souvent même les gens de bonne volonté.

Nous aimons à suivre l'auteur dans ses courses par monts et par

vaux, nous arrêtant avec lui devant les vestiges du passé, admirant les châteaux et pénétrant dans les églises dont il nous décrit les moindres particularités avec une concision qui témoigne de sa parfaite connaissance en fait d'archéologie. Cette partie de son livre fait songer aux pittoresques excursions de l'association normande à l'époque de M. de Caumont, genre qui a trouvé depuis bien peu d'imitateurs et dont un de nos compatriotes, M. Louis Régnier, a peut-être aujourd'hui seul le monopole.

M. B. a même poussé la complaisance jusqu'à relever toutes les inscriptions qu'il a rencontrées, même celles des cloches, et il n'a pas reculé devant la reproduction figurée des pierres tombales, comme à Tessancourt, p. 343 et à Maule, p. 612-613. Son livre est un véritable inventaire archéologique du canton de Meulan bien plus qu'une œuvre historique, surtout à cause des lacunes que nous avons signalées pour la période du moyen âge. L'histoire moderne y est beaucoup mieux traitée; on y trouve même reproduits in extenso des documents qui, à cause de leur longueur, auraient pu être analysés, mais les curieux ne s'en plaindront pas. Quelques-unes des notices atteignent de notables proportions, surtout celle de Maule et de son prieuré. Il est très intéressant de lire la description de la seigneurie de Maule d'après le Polyptique d'Irminon, p. 550-59; inventaire des titres du prieuré de Maule p. 569, et la liste de ses bienfaiteurs, p. 589; l'histoire des fiefs de Mézy, p. 287, de la seigneurie d'Hardricourt, p. 311 et du château de Fresnes à Ecquevilly. Si l'auteur avait procédé pour Meulan et ses comtes comme il l'a fait pour les fragments que nous venons de citer, son livre serait parfait.

Si nous osions, pour terminer, émettre une opinion tout à fait personnelle, nous reprocherions à l'auteur d'avoir un peu trop abusé du préhistorique et d'avoir eu le tort de laisser à son crayon la licence de reproduire des cailloux dont la destination nous paraît très contestable : le préhistorique n'est pas encore de l'histoire et il a été déjà si ingénieusement exploité!

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître la louable tentative entreprise par M. Bories et le féliciter d'un pareil labeur; on ne saurait trop encourager de semblables initiatives, surtout lorsque le crayon seconde si bien la plume : un historien et un artiste ne se rencontrent pas toujours chez le même personnage.

Étienne Deville.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — **28 janvier.** — **1907**

Aymonier et Cabaton, Dictionnaire tcham-français. — Dioscoride, p. Wellmann, II. — Premerstein, Wessely, Mantuani, Le manuscrit d'Anicia Juliana. — César, p. Meusel. — Tite Live, XXII, p. Wölfflin, XXIII, p. Luterbacher. — Tacite, Annales, p. Fisher. — Historicorum romanorum reliquiae, II, p. Peter. — Detlefsen, La carte d'Agrippa. — Klotz, Les lectures de Pline. — Friedlaender, Pétrone, 2e éd. — Siebert, La philosophie moderne. — Guttmann, L'idée de Dieu chez Kant. — L. Goldschmidt, Études diverses. — G. Hoffmann, Le revoir futur. — Düssel, Logique. — Schaeffle, Sociologie. — Ziehen, Maladies de l'enfance. — Dugas, Cours de morale. — Philippovich, Économie politique. — H. de Frisch, La renonciation au trône. — Académie des inscriptions.

Dictionnaire Tcham [1]-Français, par E'. Aymonier et A. Cabaton. (Publications de l'École Française d'Extrême-Orient, vol. VII.) — Paris, Imp. Nat., E. Leroux, 1906. Gr. in-8, xlviij-588 pp. Prix : 32 fr.

L'activité de notre belle École d'Extrême-Orient n'a d'autres limites que celles de son budget, heureusement assez élastique pour lui permettre de temps à autre une coûteuse publication dont elle sait faire intelligente largesse. Aujourd'hui elle nous ouvre l'accès d'une langue encore presque inconnue, dont le vocabulaire, d'après le relevé final, se monte à un total de 9,350 mots. Autant dire que du premier coup tout y aura passé et qu'il ne restera plus qu'à glaner après les diligents et consciencieux initiateurs.

Le premier fonds de cet énorme travail est dû à M. Étienne Aymonier, à qui revient l'honneur d'avoir signalé au monde savant l'importance de la langue tchame, en tant que survivance d'un puissant empire, démembré et détruit au xve siècle de notre ère, et d'une civilisation d'origine hindoue, supplantée par celle des Annamites envahisseurs venus du Tonkin [2]. Mais ce fonds a été considérablement accru par les apports de M. Antoine Cabaton, qui a voyagé et séjourné en pays tcham et publié déjà nombre de précieuses informations sur les mœurs et la religion des quelque 100,000 sujets dispersés et asservis qui gardent à peine le souvenir de leur glorieux passé.

1. Exactement « Cam », avec un *c* orné d'un signe diacritique qui manque à nos composteurs.

2. Cf. Bergaigne, *l'ancien Royaume de Campâ d'après les inscriptions*, Paris, Imp. Nat., 1888 (extrait du *Journal Asiatique*).

L'ouvrage « répond, dans la pensée des auteurs, à un triple but : fixer, dans la mesure du possible, la langue d'une race, d'une civilisation jadis brillante, qui, après avoir joué un grand rôle en Indo-Chine, s'éteint aujourd'hui misérablement ; faciliter la lecture des inscriptions et des manuscrits qui nous restent pour reconstituer le passé de cette race ; enfin, contribuer à élucider le très curieux problème de ses origines, en établissant par de nombreux points de comparaison ses affinités avec les idiomes indo-chinois et maléo-polynésiens ». Sur ce dernier point déjà la lumière semble bien près de se faire : à la première page de l'introduction, on nous apprend qu'il faut décidément rattacher le tcham, non pas au groupe mônkhmèr, comme on l'a cru quelque temps, mais à la famille maléo-polynésienne; d'autre part, et tout récemment, le P. W. Schmidt [1] a rendu infiniment vraisemblable le rattachement du groupe mônkhmèr lui-même au maléo-polynésien, en sorte que les deux opinions jusqu'ici divergentes se concilient en une synthèse supérieure, dont la haute compétence de M. Cabaton en linguistique malaise nous, permet d'entrevoir l'ultérieur développement.

La grammaire, dès lors, de cette langue tchame, est, ainsi qu'on doit s'y attendre, d'une extrême simplicité, qui confine à l'indigence, et a pu tenir en dix pages, si l'on défalque celles qui sont consacrées à l'écriture et à quelques renseignements de caractère usuel. Elle se divise en deux dialectes, celui du Cambodge et celui de l'Annam, qui, malgré leur scission radicale et de longue date, ne diffèrent que très peu par la morphologie, mais sensiblement par la graphie, la phonétique et — il va sans dire — par les éléments d'emprunt, qui dépendent des groupes ethniques avec lesquels ces dialectes se sont trouvés ou se trouvent en contact immédiat. Le jeu des préfixes est particulièrement intéressant, et il y aurait profit à en faire, au point de vue sémantique, un examen détaillé, qui naturellement n'a pu entrer dans les intentions des auteurs ; mais ils ont préparé cette étude aux travailleurs de l'avenir, en relevant le mot à préfixe dans l'ordre alphabétique de son préfixe et renvoyant chaque fois soigneusement au mot primitif sans préfixe. Il est, par exemple, déjà permis de conjecturer que la particule *ha-* doit avoir un sens copulatif et perfectif à la fois, analogue à celui du sk. *sam* ou du lat. *cum*.

Les emprunts au sanscrit, qui fut la langue savante du pays tcham et des plus anciens textes épigraphiques qu'on en ait exhumés, sont nécessairement fort nombreux, et les auteurs n'ont jamais manqué de les signaler au passage : *grû* « précepteur » = *guru*, *samu* (et *hamu*) « égal » = *sama* [2], etc. Il en est de même des emprunts au pâli ou éventuellement à d'autres sources prâcritiques, à l'arabe, aux

1. *Die Mon-Khmer Völker*, Brunswick, Vieweg, 1906.

2. Je note que ce mot, qui signifie aussi « moitié », pourrait être contaminé de *sama* et *sâmi*.

autres langues asiatiques, et des équivalences malaises qui foisonnent dans leurs pages. Ils ont également distingué par un sigle les mots qui relèvent d'un certain langage mystique, fait de métaphores et de périphrases souvent pittoresques, — « l'oiseau qui pique = la hache », — et exclusivement employé par les Tchams, comme par d'autres populations malaises, en telles occurrences d'un caractère au moins primitivement rituel, comme la récolte d'une denrée précieuse, du camphre ou du bois d'aigle. Ce domaine qui confine au folklore réserve sans doute encore une grande partie de ses secrets.

L'ouvrage se termine par deux additions dont l'utilité pratique n'échappera à personne. Les mots tchams étant rangés dans l'ordre alphabétique sanscrit, — classement excellent en soi, mais qui risquerait de déconcerter quelque peu nos administrateurs et nos colons, — on a pris la peine de les relever à nouveau dans l'ordre de l'alphabet français. D'autre part, on a dressé la liste alphabétique des mots français, avec renvoi à la page où le lecteur trouvera leur traduction en tcham, en sorte que le dictionnaire tcham-français se trouve être en même temps un vocabulaire français-tcham, appelé à rendre les plus grands services à ceux qui voudront se mettre en relations directes avec les colonies tchames, sans l'entremise, toujours suspecte, d'interprêtes annamites ou cambodgiens.

V. Henry.

Pedanii Dioscuridis Anazarbei de Materia medica libri quinque, edidit Max Wellmann. Vol. II, quo continentur libri III et IV. Berlin, Weidmann, 1906; xxvi-339 p.

De codicis Dioscuridei Aniciæ Julianæ, nunc Vindobonensis Med. Gr. I, historia, forma, scriptura, picturis, moderante J. de Karabacek, scripserunt Ant. de Premerstein, C. Wessely, J. Mantuani. Accedunt tabulæ tres lithographicæ et figuræ sex textui insertæ. Leyde, Sijthoff, 1906; un feuillet non paginé + 491 p. in-4°.

I. Le traité de Dioscoride intitulé Περὶ ὕλης ἰατρικῆς se compose de cinq livres, que M. Wellmann, dont les travaux sur les médecins grecs sont bien connus de nos lecteurs, a entrepris de publier, après une collation nouvelle des manuscrits. L'ouvrage comprendra trois volumes; nous avons ici le second, qui contient les livres III et IV, accompagnés d'une préface dans laquelle M. W. donne seulement quelques brefs renseignements sur les manuscrits et leur autorité respective. Son intention est de traiter cette question plus amplement; mais il a exposé ses principes de critique dans plusieurs articles très étudiés, notamment dans l'*Hermes* et dans les *Abhandlungen der kön. Gesellsch. der Wissenschaften* de Gœttingue, et ce qui est dit dans la préface suffit amplement pour orienter le lecteur. On sait que le Περὶ ὕλης ἰατρικῆς nous est parvenu dans des manuscrits appartenant à l'une ou l'autre de deux recensions : l'une, qui se subdivise elle-même en plusieurs classes, est représentée principalement par le Parisinus 2179 (P), du

IXe siècle, écrit en onciales; elle donne la forme primitive et authentique du traité; l'autre, remaniée vers le IIIe ou le IVe siècle, a disposé l'ouvrage selon l'ordre alphabétique des plantes décrites, et a pour représentants les deux manuscrits de Vienne Vindobonensis med. gr. 1 ou Constantinopolitanus (C) du VIe siècle, et Vindob. suppl. gr. 28 ou Neapolitanus (N) du VIIe siècle, issus d'un même archétype que M. W. désigne par R. D'autres manuscrits appartiennent à un groupe que M. W. rattache à la première famille, et qui a son origine dans une contamination des deux recensions. Il résulte de cet état de la tradition que le texte de Dioscoride doit être établi d'après P, et que, là où ce manuscrit fait défaut (il a perdu en effet, pour la partie qui nous occupe, plusieurs feuillets dans le livre IV), il est suppléé par les manuscrits de la première recension. M. W. a donc disposé son édition comme il suit : le texte de P, corrigé et suppléé quand il y a lieu; au-dessous, les synonymes grecs, latins, égyptiens, etc. des noms de plantes, tels qu'ils sont fournis principalement par les manuscrits C et N de la recension alphabétique; ces synonymes, pour la plupart, n'ont pas été ajoutés au texte par Dioscoride lui-même, mais remontent, comme l'avait déjà soupçonné Lambeck et comme M. W. lui-même l'a démontré (*Hermes* XXXIII, 1898), au περὶ βοτανῶν du grammairien Pamphile d'Alexandrie. Au-dessous encore, l'indication des passages analogues dans d'autres auteurs, notamment dans le traité περὶ εὐπορίστων (M. W. admet que cet opuscule est de Dioscoride), et dans des extraits de Dioscoride insérés par Oribase, d'après un exemplaire de la recension alphabétique, dans les livres XI-XIII des Ἱστορικαὶ συναγωγαί, encore inédits. Enfin l'annotation critique, qui donne, avec les variantes des principaux manuscrits, les leçons d'une très ancienne traduction latine, faite sur un bon manuscrit de la première recension. L'édition, publiée avec beaucoup de soin [1], est de beaucoup supérieure à celle de Sprengel, qui d'ailleurs ne connaissait que les manuscrits de la recension alphabétique, et le travail de M. Wellmann fait désirer vivement que la publication de l'ouvrage de Dioscoride soit promptement achevée.

II. L'édition de M. Wellmann n'était pas encore donnée au public

---

1. Il y a cependant à ajouter à l'erratum. P. 220, l. 3 ὠοῦ, l. ᾠοῦ; 261, 7 αἱμοπτυικοῖς, l. -πτυϊκ.; *id.* ἐμπυϊκοῖς; de même 270, 2; 264, 14 ἐπαπτικόν, l. ἐπακτ.; 268, 10 βούγλωσσυν, l. -σσον; 332, 5 ἔνδοδεν, l. -θεν; *id.* 8 σπλημνός, l. σπλῆνός; 255, 2 séparer λεῖατὰ; XII, 4 υ pro οι, l. οι pro υ. — P. 151, 2 je n'hésiterais pas à corriger ὅμοια ἐλαίας en ἐλαίᾳ, donné d'ailleurs par E (Escorialensis III R 3), dont les leçons sont souvent excellentes; c'est un exemple unique dans P du génitif avec ὅμοιος. P. 78, 8 M. Wellman écrit ἐν συσκίοις <τόποις>; l'addition de τόποις ne me semble pas nécessaire en pareil cas, à moins que le mot ne se trouve dans d'autres bons manuscrits, par ex. 245, 3 τόποις ajouté d'après E; d'ailleurs nous lisons 237, 1 ἐν παλισκίοις; de même 328, 3 ἐν ὀρεινοῖς. L'addition de καλοῦσιν 25, 5 est à apprécier de la même manière; le mot est absent dans le texte plusieurs fois, comme 44, 1; 237, 12; 320, 1 etc. Il ne saurait y avoir deux méthodes.

quand la librairie Sijthoff de Leyde fit paraître, comme dixième volume de sa collection *Codices græci et latini photographice depicti* la reproduction du célèbre manuscrit C)politanus, aujourd'hui Vindob. med. gr. 1 (C), précédée d'une importante préface, publiée également en un volume distinct. Ce manuscrit, écrit vers 512, en onciales, est d'un intérêt exceptionnel, non seulement parce qu'il est le plus ancien témoin de la recension alphabétique du Περὶ ὕλης ἰατρικῆς, mais surtout parce qu'il est illustré de splendides peintures, précieuses pour l'histoire de l'art. Il fut écrit et orné des figures des plantes pour être offert à Anicia Juliana, fille du consul Flavius Anicius Olybrius, qui devint empereur d'Occident en 472. M. v. Premerstein, qui a composé la première partie de la préface, *de codicis... historia, forma, argumento* (p. 1-228), fait du manuscrit, dans une solide étude, l'histoire minutieusement détaillée, depuis son origine jusqu'au moment où il fut acheté par Busbecq, et apporté à la bibliothèque impériale de Vienne en 1569 ; il décrit ensuite les modifications qu'il a subies depuis cette époque, et restitue très ingénieusement son contenu primitif. Cette partie de la préface traite également des sources de la rédaction conservée par C et son jumeau N (v. plus haut) et des études faites antérieurement par les savants sur l'ouvrage de Dioscoride, jusqu'à l'édition de Wellmann, qui y est annoncée. Dans ce qui suit, M. v. P. s'occupe des dernier feuillets de C, où sont contenus des opuscules divers, puis des dérivés de ce manuscrit, et en donne, en sept pages doubles, le contenu folio par folio, ce qui sera très utile pour ceux qui se serviront de la reproduction phototypique. — La seconde partie de la préface, *de Diosc. codice observationes palæographicæ*, est due à M. Wessely, qui a réuni (p. 229-352) tous les exemples des signes spéciaux employés dans cet antique monument paléographique : signes pour la séparation des mots et des syllabes, double point ou autres signes sur υ et ι, signes des esprits, même sur des voyelles médiales et finales, après une autre voyelle; signes de ponctuation, place qu'ils occupent et mots qu'ils séparent. Suivent des observations sur la forme des lettres, les abréviations et les lettres liées. M. W. estime, contre Gardthausen, que le manuscrit tout entier est d'une seule main, et donne, dans une planche finale, un spécimen de l'alphabet des derniers feuillets, comparé avec ceux de plusieurs papyrus de l'archiduc Renier, qui sont des VIe et VIIe siècles. — La dissertation de M. Mantuani, *die Miniaturen im Wiener Codex med. gr. I* (p. 353-491) est vraiment pleine d'intérêt (elle est écrite en allemand, tandis que les deux précédentes sont en latin). M. M. insiste spécialement sur la haute valeur des miniatures du manuscrit (il le désigne à tort par K, au lieu de C, ce qui peut donner lieu à confusion); elles ont d'ailleurs à juste titre attiré l'attention des savants, et nombreux sont ceux qui s'en sont occupés. Un premier chapitre en donne une description intégrale; un second les étudie sous le rapport

de la composition, de l'exécution, de l'ornementation, en analyse la technique, le coloris, le style et en recherche les analogies avec d'autres productions antiques, peintures, mosaïques, vases peints, jusqu'en dehors de l'art grec. M. M. arrive à cette conclusion, que dans les miniatures du manuscrit de Dioscoride se retrouvent des éléments à la fois orientaux et hellénistiques, mais que cependant elles ne sont, à proprement parler ni hellénistiques, ni purement byzantines; elles sont le produit, dit-il, d'un art de transition, qu'il appelle, faute d'un meilleur mot, gréco-chrétien. Le manuscrit de Vienne ne contient pas seulement des figures de plantes et d'animaux (ceux-ci dans les textes qui suivent Dioscoride); les miniatures qui sont avant le texte, au verso des ff. 2-7, sont de véritables compositions, dont l'une (f. 6) est particulièrement intéressante; elle représente, en effet, l'offrande du manuscrit à Anicia Juliana, et il semble que l'artiste ait voulu y déployer tout son talent d'expression et de coloris. C'est surtout de ces sujets hors texte que M. Mantuani a fait l'objet de son étude; on lui sera reconnaissant de les avoir si élégamment décrits et si finement appréciés, et il serait à désirer que ce remarquable travail fût publié à part [1].

MY.

C. Julii Caesaris commentarii de bello civili erklaert von Friedrich Kraner u. Friedrich Hofmann. Elfte vollständig umgearbeitete von Dr Heinrich MEUSEL direktor des köllnischen Gymnasiums in Berlin, mit fünf Karten. Berlin, Weidmann, 1906, XVI-374 p. in-8°. 3 m. 40.

La librairie Weidmann a voulu faire réviser l'excellent César de sa collection, et, pour cela, elle s'est adressée à M. H. Meusel. Il est sûr qu'elle ne pouvait mieux choisir. Si quelqu'un devait renouveler le livre et faire profiter nos textes de tout ce qui a été gagné dans les vingt dernières années, c'est sûrement l'auteur du *Lexicon Caesarianum*, du *de Bello Gallico*, (Weber, 1894), enfin de tant d'articles sur ou autour de César.

L'ouvrage est dédié au colonel Stoffel, dont le livre est loué ici (p. x), comme il convenait. Déjà pour la dixième édition de 1890, Friedr. Hofmann avait mis à profit l'Histoire de la guerre civile qui est de 1887, et il lui avait emprunté quelques cartes.

En dehors de ce qui a été publié (le résumé de tout ce qui précède 1891 a déjà été donné par M. M. dans ses *Conjecturæ Caesarianæ*), M. M. a fait des recherches personnelles et collationné lui-même les principaux manuscrits (le ms. d'Ashburnham, celui de de Thou, le Vindobonensis, l'Ursinianus et en partie le Laurentianus. Il annonce

---

1. Deux planches lithographiques, en guise de spécimen, sont jointes à ce volume : l'une représente la miniature du f. 6 v°, Anicia Juliana recevant le manuscrit, et l'autre la figure du f. 73 v°, la plante ἀκτή, le sureau.

une édition critique qu'il donnera dès qu'il aura pu faire lui-même toutes les collations nécessaires.

L'épithète insérée dans le titre : vollständig umgearbeitete Auflage, est ici de mise plus qu'ailleurs, puisque malgré sa volonté de rester fidèle à la tradition, M. M. a changé le texte de l'édition (orthographe et ponctuation mise à part) en plus de 500 passages. Il est vrai qu'il l'a fait bien des fois dans un sens conservateur. Les secours offerts au lecteur sont bien plus nombreux. Le nouveau livre a quelques 120 pages de plus que l'ancien, et l'appendice critique, d'une dizaine de pages, monte à une quarantaine. Citations, cartes, index antérieurs sont été rectifiés et complétés. Dans les notes, on relèverait de même nombre d'additions provenant des recherches personnelles de M. Meusel.

L'introduction et en général les notes historiques ont été revues par Paul Groebe, le nouvel éditeur du Drumann. Le même savant a aussi dressé un tableau chronologique (Zeittafel) très commode avec références au calendrier julien, tel qu'il est dans le système de Le Verrier et d'autre part (à une autre colonne) dans le système des savants allemands.

Je goûte beaucoup la loyauté avec laquelle M. M. avertit que ses notes de l'appendice ne peuvent tenir lieu d'un véritable apparat critique. On fait trop souvent cette confusion. Nombreux sont les essais de modification au texte ; il suffit, pour le comprendre, de voir dans l'appendice critique toute la suite des leçons accompagnées du signe H. M. Beaucoup de ces essais me paraissent heureux et tous sont sérieux. Parfois, tout en conservant telle leçon et telle explication de l'éditeur précédent (ainsi I, 46, 4 ; 79, 1, etc.), M. M. fait à l'appendice ses objections et expose ses doutes. Passim dans le commentaire d'utiles remarques sur les habitudes de la langue de César [1]. Sur la valeur historique du *Bellum Civile*, sur les réserves qui s'imposent dans l'usage qu'on en doit faire, je recommande la note générale qui se trouve à l'Appendice critique, p. 305 au bas, sur 14, 1. Très sagement M. M. admet que, dans la rédaction rapide de César, ont pu se glisser des formules d'usage qu'il ne faut pas prendre à la lettre [2]. Le point de vue nouveau se marque surtout dans les notes où l'on se demande si et jusqu'à quel point telle partie du texte peut être attribuée à César lui-même [3].

Voici quelques desiderata. Je me demande pourquoi M. M. n'a pas

1. Comme exemple de la méthode de M. M. je cite la note de l'appendice sur I, 56, 3, contenant les raisons, tirées de l'usage de César, qui font préférer là comme nominatif pluriel *hae* à *haec*. Voir aussi p. 202, 3, une note curieuse sur le sens de *auxilia* dans César (cf. p. 314, sur I, 79, 5). Sur la forme *dexteram* (M. M. admet que César l'aura laissée échapper par mégarde, I, 69, 3) voir l'appendice.

2. III, 1, 1, sur *His rebus confectis*.

3. Par ex. sur I, 39 : Ob dies Capitel von Caesar herrührt, erscheint recht zweifelhaft; mindestens ist der Text stark zerrüttet.

cru devoir mentionner quelque part la curieuse étude de M. Lebreton sur les différences de la langue de César et de Cicéron (*Caesariana syntaxis quatenus a Ciceroniana differat*, Paris, Hachette, 1901). Il est vrai qu'il laisse entièrement de côté, aussi pour les publications allemandes, cette partie de la bibliographie du sujet. J'aurais attendu une explication des points par lesquels M. M. après Paul, indique une lacune après I, 18, 3 : *dejecerunt* et un mot sur les raisons qui la font supposer. Inconséquence : le ms. de Petau est désigné par N (sigle du lexique), p. 306, sur 18, 6, tandis qu'ailleurs, par ex. p. 308, 25, 1, on lit : *cod. Petav.* Je dois dire qu'à mon sens, malgré les objections de M. M., la leçon des mss. *praesentium* (edd. *praesentiam*), I, 67, 4 est obscure et bizarre. Pourquoi, pour la clarté, n'avoir pas indiqué dans l'appendice critique que les mots : III, 9, 8 : *Hic.... exitus* avaient été mis entre crochets par Forchhammer et qu'ils manquent dans le ms. de Louvain ? Pourquoi ne pas dire nettement aux notes, qu'on ne sait, sur L. Rubrius (I, 23, 2), rien de plus que ce que rapporte là César ?

Je n'ai vu à relever que ces vétilles et d'autres pareilles [1]. Pour l'ensemble je ne me souviens pas avoir vu depuis longtemps un livre contenant autant de bonnes choses et d'une forme aussi soignée.

E. T.

Titi Livii ab urbe condita liber XXII für den Schulgebrauch erklärt von Eduard von Wölfflin, mit einem Kärtchen. Vierte Auflage. Teubner, 1905, 114 p.
Même auteur, même librairie, livre XXIII, par Franz Luterbacher. Zweite, verbesserte Auflage, 1906, 103 p.

M. Fr. Luterbacher, professeur au gymnase de Berthoud (Burgdorf bei Bern) est un des plus anciens élèves de M. Wölfflin. Par ses livres, par ses articles il a une compétence particulière en ce qui concerne les discours de Cicéron dont il fait les comptes rendus dans les Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin; de même en ce qui regarde Tite-Live. Comme le témoignait la préface de la troisième édition, c'est lui qui avait été chargé, en 1891, de la correction des épreuves du Tite-Live XXII de M. Wölfflin. Cette fois c'est lui seul qui s'est occupé de la revision. L'auteur et la librairie lui laissaient, pour ce nouveau travail, toute liberté. Il n'en a usé que très discrètement. Le cadre et le fonds restent tels que les avait voulu le maître; mais le livre a été remis au courant, et surtout l'appendice critique a été très remanié [2].

---

1. P. 164, commencement de la note : lire 2, 21 *fin.* P. 305, sur 12, 2. *Aldus* aurait dû être en lettres droites. — Je ne comprends pas bien pourquoi à l'Errata, M. M. rétablit p. 179 *Epiros* contre *Epirus* leçon des meilleurs manuscrits.

2. A louer notamment la conjecture 10, 2 : *dis* tum (pour *da*tum); peut-être aussi 12, 4 *qui esse* (pour *quos*). — Sur *Gereonium*, 32, 4, il n'aurait pas été inutile de renvoyer à 18, 7.

En 1883, après avoir achevé les éditions des livres XXI et XXII, M. Wölfflin, quittant Zurich pour Erlangen, puis pour Munich, renonça à donner lui-même, comme il l'avait promis, le livre XXIII; M. Luterbacher fut chargé de publier cette édition promise sur les notes et d'après le plan de M. Wölfflin. On la reprend présentement en un livre remis au courant et pour lequel ont été utilisées les éditions de Riemann, de Zingerle et de Luchs. Pour le texte et pour l'appendice critique, Luchs naturellement sert de base. Comme je n'ai sous la main que le nouveau volume, une comparaison m'est impossible; mais je constate qu'il se lit avec plaisir et qu'il figure fort bien à côté des deux autres Tite-Live qui portent le nom de Wölfflin [1].

E. T.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis. Cornelii **Taciti** Annalium ab excessu divi Augusti libri. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit C. D. Fisher, aedis Christi alumnus. Préface datée de mai 1906. Index nominum, Fort in-12.

Le nouvel éditeur de Tacite, dont voici les Annales, a étudié les manuscrits eux-mêmes en dehors de la reproduction en photographure; il connaît aussi les travaux importants sur les *Medicei* (Andresen, Rostagno, K. Heräus). Son but était (præf., p. v en haut et n. 1) de suivre les manuscrits de plus près que les autres éditeurs. En quinze passages seulement, il écarte leurs leçons. Les corrections faites de la main même du copiste (M^1), auxquelles M. F. attache avec raison grande importance, sont partout notées.

L'édition concurrente que tout le monde comparera à celle-ci est sûrement la quatrième de Halm. J'ai rapproché les deux livres. Dans celui de M. F. l'apparat, tout en restant très clair, est d'ordinaire plus complet, sur ce qui concerne M. Par contre les conjectures des savants sont plus nombreuses dans Halm. A cause de cette lacune, aussi parce que de petites fautes de copiste sont assez souvent omises à tort par M. F. [2], je crois qu'il sera toujours prudent de consulter les deux apparats; à mes yeux, le livre de M. F. ne peut en fait remplacer entièrement celui de Halm.

M. F. ne risque de conjecture personnelle qu'en trois passages; encore pour l'un n'y a-t-il qu'un changement de ponctuation. L'impression est des plus correctes [3].

É. T.

---

1. Page 102, sur 14, 13, lire *Cluvier*. On ne voit pas assez clairement pour 7, 2 que P^1 a deux fois *captivis*. — Un mot d'explication n'aurait pas éte inutile sur : 16, 14 : paucitatem... spernentibus. — P. 7, sur 4, 1, à la fin de la note, à côté du nom : Marius Blossius, j'aurais voulu un renvoi à 7, 8. — Un assez grand nombre de corrections de Luterbacher, signalées à l'appendice, sont reçues dans le texte. Elles sont intéressantes : je reprocherais à quelques-unes, comme par ex. à celle de 12, 1 : *tris*, de tourner la difficulté au lieu de la résoudre.

2. L'omission est surtout fâcheuse quand il s'agit de noms propres.

3. I, 8, 11 : écrire Moraws*ki*. — XI, 23 fin; bien plutôt que ce que propose M. F. : *perissent* satis, je lirais quo*s*... perisse *scitis*.

Historicorum Romanorum reliquiae. Collegit disposuit recensuit praefatus est Hermannus Peter. Volumen alterum. In aedibus B. G. Teubneri, Lipsiae MCMVI, in-8°, 208-ccx p. 12 m.

M. Hermann Peter, directeur du grand établissement de Sainte-Afra in Meissen, est bien connu par ses nombreux ouvrages et par d'excellents articles dans les journaux et revues savantes. Tous les historiens ont manié ses *Historicorum Romanorum fragmenta* (Bib. Teubner, 1883). A ce livre répondait un ouvrage précédent, touchant au même sujet : *Historicorum Romanorum reliquiae*, dont la première partie seule (*Veterum historicorum*... vol. prius) avait paru chez Teubner, in-8°, en 1870). La différence principale des deux livres consistait en ceci : que, dans l'édition in-8°, les textes sont accompagnés d'un apparat critique au moins sommaire ; et qu'en tête de ce grand recueil se trouve une longue introduction qui s'étend environ à la moitié du volume; c'est une série de notices en latin où l'on trouve résumé ce qu'on sait de chacun des historiens (sa vie, son œuvre, date de publication, etc.) ; le tout présenté avec clarté et partout avec beaucoup de soin. Ajoutons encore qu'outre ces deux livres, M. P. a publié un ouvrage général sur la littérature historique des anciens dont j'ai rendu compte autrefois [1], ouvrage qu'on a beaucoup discuté, auquel on se réfère et on se réfèrera longtemps encore.

Telles sont les œuvres précédentes sur lesquelles vient s'appuyer le nouveau livre. Il forme, d'après le titre, la seconde partie des *Reliquiae;* au fond, c'est une sorte de commentaire de la deuxième moitié (ici revue) des *Fragmenta*, et une application, sur des noms et des textes, des idées développées dans la Geschichtliche Literatur.

En tête belle dédicace latine à Fr. Buecheler. Le livre est partout mis au courant ; on ne s'étonnera pas des nombreux renvois à l'Encyclopédie de Wissowa, à la *Prosopographia* imperii Romani ; sont cités souvent aussi Drumann-Groebe ; Gardthausen pour Auguste ; pour Hadrien, les ouvrages de Schulz (1904) et de Kornemann (1905), etc. ; de même, d'une manière générale, les travaux récents d'histoire, qu'ils portent sur la chronologie romaine, sur les sources de Varron ou de Pline, sur ce qui reste passim de Varron dans Saint-Augustin, ou encore sur l'Histoire Auguste. Dans la trame de l'introduction sont introduits les résultats de recherches originales [2] ; mais en général il

1. Revue du 22 novembre 1897.

2. Par ex. p. LXXXVIII, et s. M. P. soutient que l'histoire de Pollion est la source commune à laquelle ont puisé Plutarque et Appien pour les événements qui vont de 60 avant J.-C. jusqu'à la mort de César; ils y auraient puisé par un intermédiaire inconnu appelé Trallianus, qui aurait traduit en grec l'histoire de Pollion (Opp. Schwartz qui supposait un résumé ou quelque histoire en latin). Je cite aussi un excellent argument donné (p. CIII) pour appuyer la supposition de Merkel que, dans les Tristes d'Ovide, l'élégie III, 14, était adressée à Hygin (explication des mots : *antistes* doctorum... virorum; même allusion dans III, 1). Ou encore l'hypothèse que, dans la phrase célèbre de Plutarque sur le mot de César après Pharsale (ch. 46), il faut permuter la place des deux adverbes Ρωμαϊστὶ et Ἑλληνιστί.

sera bon de compter ici non sur des résultats nouveaux, mais bien plutôt sur un contrôle des recherches et des publications antérieures.

Le texte n'est pas partout le même que dans les *Fragmenta;* et il était juste que l'auteur mît à profit tout ce qu'ont donné ces quelque vingt ans. Du moins le cadre et les numéros n'ont pas été modifiés. A la différence de l'édition in 12, on a ici, outre les textes et l'apparat critique sommaire, tous les rapprochements utiles et, dans le texte même, des morceaux, en plus petit caractère, qui complètent, en partie, nos renseignements sur les ouvrages perdus.

Une des difficultés les plus graves était d'arrêter le choix des fragments. Quand on sait, quand on voit ici [1] qu'il est lié étroitement avec les idées qui présentement ont cours sur les sources de tel historien (par ex. Appien ou Dion) et sur sa méthode de travail, base instable, où nous avons déjà vu des bouleversements, on peut rester sceptique et se demander jusqu'à quel point le recueil de M. P. paraîtra, dans quelques années, exact et complet. Sur combien de points ne répéterait-on pas *lubrica... quaestio* ? le mot de M. P. à la p. LXXVI. Je dois dire pourtant que les conclusions auxquelles se rallie M. P. sont très soigneusement étudiées, ses jugements pleins de sens et de modération, et que je crois que son œuvre est durable, du moins autant qu'elle peut l'être en un pareil sujet. J'ajoute que de longue date, dès 1865, en étudiant les sources de Plutarque dans les Vies, M. P. avait touché à la question des Sources de Tacite; il en connaît bien la littérature et aussi les difficultés; il la résume ici à propos de Pline (p. CXLVI et s.) ; surtout il exprime ses doutes et ses hésitations.

M. P. a laissé de côté Trogue-Pompée, sans doute comme trop important ; aussi Granius Licinianus à cause des éditions Camozzi et Flemisch. Je crains que des deux parts une telle lacune ne cause de déception à certains lecteurs.

Voici des critiques de détail. Pour la clarté, j'aurais voulu trouver ici *en tête* une explication des signes employés : astérisques, caractères d'imprimerie plus petits, etc. Dans tout le livre des indications, très importantes, bibliographiques ou autres, sont perdues au milieu d'une page ou dans quelque note où elles ne se voient pas ou ne se retrouvent pas. M. P. aurait dû avertir que l'*Index librorum* général, de la p. 206, doit être complété par les petites bibliographies qui se trouvent dans les notes, en tête de chacun des chapitres de l'introduction. Je ne m'explique pas pourquoi l'Essai de Macé sur Suétone, cité ici p. CLXIV, ne l'est pas à l'Index général, p. 206? — J'ai bien de la peine à croire (p. LXV) que le *Volusius* de Catulle ne soit pas Tanusius et que, dans une allusion à ces vers célèbres, Sénèque ait pu faire confusion. — Pour éclaircir les points obscurs de la vie de Messala (p. CLXIX) M. P. veut s'appuyer sur une prétendue règle des dialogues, à la manière

1. P. LXXIV et suiv. et les notes.

d'Héraclide, règle applicable à Tacite et d'après laquelle aucun des interlocuteurs ne serait vivant; pour la poser, il s'appuie sur divers passages des lettres de Cicéron ; vrai château de cartes à mon avis. — Pourquoi est-il dit de *Secundus* que, dans le dialogue de Tacite, il ne reste rien de lui (*ipsum ejus sermonem intercidisse constat;* p. CLXX au milieu ; comment M. P. comprend-il donc les chapitres 36-40? Je suppose qu'ils représentent pour lui, comme on le croyait autrefois, une partie du discours de Maternus ? — Passim recours dangereux aux raisonnements *ex silentio;* par ex. CLXLVIIII : *neque* eas (historias Messala) commemorare *omisisset;* p. 116, Testim. 1 : saepe enim Plinius *occasionem habuisset*... commemorandi...

La rédaction latine prête surtout le flanc aux critiques. Je n'en finirais pas si je voulais en relever les défauts : incorrections nombreuses [1]; surtout obscurités de tout genre; certaines phrases sont enchevêtrées au point d'être inextricables. On ne s'en tire d'ordinaire qu'en rétablissant la phrase en allemand; c'est le seul moyen d'entrevoir ce que M. P. a voulu dire. Cela certes manque d'agrément pour nous et plutôt que de déchiffrer ces rébus, maint lecteur préférera reprendre directement la Geschichtliche Literatur. Comme il n'y avait rien ou quasi rien de pareil dans le tome I des *Reliquiae*, je suppose que M. P., ne se souciant que du fond, aura confié le travail de rédaction à quelque secrétaire qui l'a mal servi. Ajoutons qu'à ce livre plein de choses, il manque à tout le moins un *Errata* [2].

Pour être juste, rappelons-nous tout ce qu'il a fallu de patience pour mener à bout un tel ouvrage et n'oublions pas les premiers mots de la nouvelle préface : « *sterilitate rei* saepe numero deterritus... »

É. T.

---

1. Qu'est-ce que ce digna*verit* (p. CXXVII, 10 l. avant le bas)? Au milieu de la p. CXXXIII; legatio Parthorum irri*tum* fuit. P. XVIIII, l. 6, dans le membre de phrase : Plutar*chum*... adhiben*da* adquievisse, il y a une faute d'impression ou de rédaction. P. LXXII, l. 8 : *opus* non habebat *cur* excusaret... (il n'avait pas besoin de...). P. XXXVIIII, 5 lignes avant le bas : habebat *ut* gloriaretur. Un mot comme *cura* a été omis au milieu de la p. CXX, dans la phrase sur Sulpicius. Voir la construction de *ne* au bas de la p. LXXXXVII. Que veut dire p. LXXXI, l. 11 : *patet*; à la page suivante l. 4 : *ut tum*.

2. P. LXXIIII, l. 21, lire descrip*tam*. P. LXXXI, un peu après le milieu : lire *prae*ferat ou prae *se* ferat. Dans la phrase très obscure qui termine la dernière note de la p. CXXXII, 5 lignes avant le bas, lire : exi*tio*. P. CLXXXIV, 4 l. avant le bas, lire obstric*tam*. P. CLXXXXV, l. 8, lire ips*i*. P. 56, aux notes critiques, l. 2 et l. 4, Le*mov*. P. 67. l. 6, écrire comme M. P. l'a fait pour le même texte, p. LXVIII : tran*siit*. Pourquoi p. XXXVI : Jugur*tam*? P. 152, dans le passage de Vopiscus, l. 21, il me semble qu'il faut lire *cui* (au lieu de *cum*).

Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie herausg. von W. Sieglin prof. Berlin. Heft 13 : D. Detlefsen. Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der **Erdkarte Agrippas.** Berlin. Weidmann, 1906, 117 p. in-4°, 4 m. Même collection et même librairie : Heft 11 : Alfredus Klotz, **Quaestiones Plinianae geographicae**, 227 p., 7 m.

Deux publications importantes qui se rencontrent justement avec la nouvelle édition par laquelle M. Mayhoff a repris, dans la Bibliothèque Teubner, le premier volume de Pline, en y appliquant l'expérience acquise par lui dans la réédition des quatre volumes suivants dans l'ordre numérique (II-V).

Commençons par l'*Agrippa* de M. Detlefsen. Le directeur du gymnase de Glückstadt nous a donné précédemment, outre son édition (1866-1873), toute une longue suite d'excellents travaux sur Pline; mais il me semble que celui-ci, aussi bien par les résultats acquis que par la méthode suivie, devra compter parmi les meilleurs.

Contenu du livre : après une introduction sur la carte d'Agrippa, son origine, ses dispositions essentielles, ce que nous en savons par Pline, par la *Divisio orbis,* Dicuil, la *Dimensuratio provinciarum*, par Orose et Strabon, suit l'examen des données géographiques provenant d'Agrippa et se rapportant d'abord aux 24 provinces continentales de la carte, puis aux sept îles, enfin aux indications accessoires portant sur les différentes mers (Méditerrannée, Pont-Euxin, Caspienne, etc.) et leurs côtes; conclusions générales : idée que nous devons nous faire de la carte, de sa forme, de sa valeur pour l'histoire, de l'origine des renseignements qu'elle donnait.

M. D. avait préludé au présent livre lorsque, dans les *Commentationes in honorem Mommsenni* et dans le Philologus, il a traité des emprunts de Pline au tableau de l'empire, tel qu'il avait été dressé sur les ordres d'Auguste.

Le souci de l'auteur a été de reconstituer, aussi exactement que possible, la carte d'Agrippa; il s'appuie pour cela avant tout sur les indications de Pline, soit qu'il nomme expressément Agrippa, soit qu'il paraisse avoir employé la carte ; ces données sont contrôlées par la *Divisio* et la *Dimensuratio* dont l'accord est surtout probant; ensuite par Dicuil et les autres auteurs. L'important est de préciser de quelles inexactitudes on peut croire capables ces auteurs, Pline comme les autres. Ensuite jugement général. Toute cette étude me paraît conduite avec beaucoup de logique. Certaines remarques de détail sont fort ingénieuses, surtout ce qui est tiré du schema habituel à Agrippa : nom, frontières, mesures, de l'E. à l'O. ; puis du N. au S., etc.

Les *Commentarii* d'Agrippa ne seraient pas, comme on l'a soutenu, un ouvrage distinct, mais un recueil accessoire de notes et de chiffres qui primitivement ont pu se trouver sur la carte elle-même.

M. D. fait ressortir le but tout pratique qu'a poursuivi Agrippa.

Libre à Eratosthène de s'appuyer sur l'astronomie et de donner les parallèles; Agrippa a pris simplement comme base et suivi, sans se soucier de critique, la carte traditionnelle qu'il trouvait dans ses prédécesseurs grecs, Polybe, Posidonius et Artémidore. Il n'a eu d'autre désir que d'être exact et de faire un travail utile. Il décrit non pas la terre, mais l'empire romain qui pour lui se rapproche toujours plus de l'*orbis terrarum*. L'Italie et les régions avoisinantes étaient dessinées, on le comprend aisément, avec un soin particulier. Pour le reste l'auteur s'occupait moins du détail.

La carte avait la forme d'un rectangle, le Nord en haut. Les frontières étaient indiquées avec précision ; à défaut de montagne ou de rivière, un trait marquait la séparation des provinces. L'œuvre d'Agrippa d'ailleurs n'a plus été reprise après lui; la carte employée jusqu'à Dioclétien n'a jamais été rectifiée ni mise au courant ; elle a fourni l'essentiel aux Itinéraires romains; le nom de l'auteur s'est très vite perdu et, dans la tradition populaire, on lui a substitué celui d'Auguste.

Je ne sais si, par ce qui précède, j'ai donné l'idée de ce qu'il y a de clair, de précis, de neuf dans le livre de M. Detlefsen. Les objections ou critiques de détail seraient insignifiantes [1].

M. Alfred Klotz, professeur au gymnase de Berlin à Strassbourg, jusqu'ici connu surtout par ses études sur Stace [2], fait ici sur un nouvel auteur une excursion qui paraît être, en somme, fort heureuse; il recherche quels auteurs a consultés Pline et dans quel ordre; quels sont leurs ouvrages et, parmi eux, à quels auteurs Pline donne la préférence. Sujet difficile, qu'ont essayé de traiter bien des savants [3] et pour lequel nous n'avons pas jusqu'ici, peut-être parce qu'elle est impossible, une solution facile et simple. Aux difficultés proprement dites du sujet s'ajoutent celles de la critique du texte de Pline où il importe de distinguer les additions ultérieures (après lecture de tel ou tel ouvrage) et passim l'insertion à faux de notes marginales. M. Kl. a repris ce sujet sans s'y perdre; mais je crains qu'on ne lui objecte qu'il n'a pas su toujours très bien conduire le lecteur; ceux qui n'ont pas beaucoup de patience ne le suivront pas d'abord à cause de son latin souvent enchevêtré et impropre, à cause de sa méthode pleine de

---

1. P. 101 un peu après le milieu, lire Ger*manien*. P. 15 en haut : aux remarques sur les pauvres vers cités par Dicuil, ajouter que le premier mot du vers 8: *supplices* (crétique pour dactyle) prouve que l'auteur ne savait plus la quantité. — Sur Strabon et son χωρογράφος il eût fallu une discussion plus approfondie. M. D. n'a pas prévu, ce semble, les objections et le système tout opposé que défendra M. Klotz, dans un de ses appendices.

2. Thèse de Leipzig, 1896, *Curae Statianae;* éditions de Stace dans la Bibliothèque de Teubner; articles dans la Wochenschrift de Berlin.

3. Ici reviennent, surtout à propos de polémique, les noms de Detlefsen, Oehmichen, Schweder, Cuntz, Müllenhoff, Müller, Partsch etc. Voir entre autres la *Revue* du 3 janvier 1898; et du 21 avril 1902.

renvois et de « repentirs », bref de maladresses [1]. Il n'y avait vraiment pas lieu d'ajouter aux difficultés d'un tel sujet. Les prétextes ou même les raisons de fermer un livre comme celui-ci ne manqueront jamais.

Pourtant laisser ainsi celui-ci serait fâcheux ; car il y a beaucoup de conscience et d'excellentes choses dans toutes ces pages hérissées de textes [2].

A la fin du livre deux appendices : l'un sur la chrorographie citée plusieurs fois par Strabon (M. Kl. ne croit pas qu'il s'agisse de la carte d'Agrippa) ; l'autre sur les rapports de Salluste, Pline et Méla.

Les raisonnements de M. Kl. certes ne sont pas partout convaincants et j'aurais bien des objections à faire [3]. Pour me borner à un exemple, j'admets qu'on explique que Polybe n'ait pas été employé directement par Pline, surtout par la raison que Polybe n'a pas écrit de traité proprement géographique et qu'il fallait chercher les indications qu'il donne dans des œuvres historiques ; mais comment affirmer (p. 41 en haut) : *nullo loco* Polybium ipsum Plinio praesto fuisse demonstratur ?

Ai-je besoin de dire que, dans ce travail, celui qui pâtit plus que tous, est le pauvre Pline. De combien de négligences, de bourdes, de confusions de tout genre n'est-il pas convaincu ! Cela donne envie de prendre sa défense ; car sans son livre, que feraient, que sauraient tous ceux qui l'accablent ?

Prière de ne pas négliger l'indication qui termine l'Errata : editione Mayhoffiana librorum I-VI quae his diebus prodiit, uti me non potuisse doleo [4].

É. T.

---

1. Dans combien de pages on a, par demi douzaine et plus, des renvois à ce qui a précédé, à ce qui suivra, ... *supra* ... *infra* ... : il faudrait être Janus pour voir tout cela.

2. Noter tout ce qu'on tire pour l'histoire et pour la méthode et l'âge de ces auteurs de la citation dans les textes de l'île de Thia sortie de la mer en 46 après J.-C. (p. 8 en haut et p. 51 appel de la n. 1). P. 50 au bas, très curieux passage sur l'altération de quelques noms géographiques dans Méla, altération dûe à sa négligence et à ses fantaisies de rhéteur. — Très bonnes remarques sur l'emploi d'expressions propres à Varron (*irrumpere, frons*, les *quatuor sinus* : voir l'Index final) qui permettent de lui attribuer des phrases où il n'est pas nommé ; d'autres expressions qui marquent une addition ultérieure de Pline ; p. 57, sur *ipse* etc.

3. Ainsi p. 51, sur les arguments par lesquels M. Kl. croit avoir ruiné le système d'Œhmichen, d'après lequel Méla aurait copié Varron ; sur les cascades de sources de Tite-Live à Célius ; des raisonnements bien risqués, p. 85 en haut à propos de II, 169.

4. Pourquoi pas d'index bibliographique général ; on l'eût préféré de beaucoup à ces notes qu'il faut pêcher au bas des pages et qui se répètent à l'infini.

Petronii Cena Trimalchionis mit deutscher übersetzung und erklärenden Anmerkungen von Ludwig Friedlaender, Zweite neu bearbeitete und vermehrte Auflage. Leipzig, Hirzel, 1906, 362 p., in-8°, 6 m.

Quand a paru la première édition de ce livre, il y a juste quinze ans, en 1891, une telle lumière a été projetée sur une bonne moitié de Pétrone qu'aussitôt les travaux sur l'auteur ont afflué ; le livre même a fait souche, et l'on a vu surgir, surtout en Angleterre et en Amérique, telle et telle *Cena*, petites ou grandes, toutes dérivées ouvertement ou non de la même source [1]. Il était bien juste qu'un peu de ce succès remontât à l'ouvrage original, et tous les lecteurs de Pétrone seront heureux d'apprendre que M. Friedlaender donne à nouveau sa *Cena*, enrichie de tout le regain que nous ont valu les quinze ans écoulés.

La première édition, de même disposition et même format, avait 327 pages. Il y a donc ici 35 pages en plus. L'introduction nouvelle a 76 pages au lieu de 68. Enfin les notes commencent cette fois à la p. 208 au lieu de 198. On voit que les additions ont porté surtout sur les *Anmerkungen*.

Le nouveau livre est dédié, comme le précédent, à Buecheler ; il n'a pas de préface. Le texte est celui de la quatrième édition de Buecheler avec quelques libertés de plus, puisque M. Fr, se limitant à la *Cena*, disposait de plus de place ; ces divergences même restent dans l'esprit de Buecheler que M. Fr. consultait par lettre (p. 17 au bas). Tout ce qu'il y a d'essentiel dans la quatrième édition de Buecheler [2] a été incorporé dans la *Cena* nouvelle [3]. Les dissentiments avec Buecheler portent surtout sur les lacunes qui, d'après M. Fr., seraient bien plus nombreuses. On a pris le soin cette fois d'indiquer les chapitres au titre courant, ce qui rend toute recherche plus facile. M. Fr. donne, au moins en de brèves analyses, le contenu des principaux travaux qui ont paru depuis 1891 en Allemagne ou ailleurs [4]. Je ne suis pas sûr qu'à ces indications éparses quelques lecteurs n'aient pas préféré un index complet [5].

---

1. Sur l'une d'elles, celle de M. Lowe, Cambridge, 1905, voir par ex. le Zentralblatt du 28 avril 1906, p. 626. — M. Fr. cite lui-même ici p. 140, celle de Waters.

2. *Revue* de 1905, I, p. 207.

3. Le relevé des divers essais de correction dans les quatre éditions de Buecheler, essais qui forcément se contredisent, est plutôt ici une cause de confusion et n'était pas, ce semble, tellement nécessaire.

4. Ainsi p. 9 et passim : Klebs ; les articles de MM. Sogliano, Cocchia, etc. ; ailleurs les articles de Heinze, de Bürger, les ouvrages de Collignon, etc. Mais pourquoi rien sur Ussani ?

5. Je ne vois pas mentionnées les éditions anglaises ou américaines dont je parlais plus haut. M. Fr. renierait-il toutes ces filiales ? Il en est plusieurs cependant à qui lui-même donnait des éloges.

Le changement qui s'est fait dans l'étude de Pétrone, se marque surtout par les extraits des gloses latines. Le nom de W. Heräus revient ici très justement coup sur coup dans les notes. Il est sûr que de son travail une bonne partie restera [1]. Nous devons être reconnaissants à M. Fr. d'avoir mis à notre portée, d'une manière commode, tous ces nouveaux résultats [2].

E. T.

— L'histoire de la philosophie allemande depuis Hegel, par M. Otto Siebert, a paru en 2e édition (*Geschichte der neueren deutschen Philosophie seit Hegel*, Gœttingue, Vandenhœck, et Ruprecht, 1905, 598 p. 10 M. Elle est enrichie d'un chapitre de notes bibliographiques et critiques sur l'état actuel des branches spéciales : esthétique, éthique et sociologie, etc. De plus, un appendice donne une sorte de lexique des principaux termes avec explication de leur origine et de leur évolution. Dans le corps même de l'ouvrage, il n'y a guère à noter d'autres modifications que l'addition ou le retranchement de quelques auteurs secondaires, certaines améliorations de forme et d'exposition, et une critique plus précise des principaux systèmes. — Th. Sch.

— M. Jules Guttmann a écrit le 1er *Ergänzungsheft der Kantstudien* en traitant de *Kants Gottesbegriff in seiner positiven Entwicklung* (Berlin, Reuther et Reichard, 1906, 104 p. 2 M. 80). Il suit pas à pas les phases successives de l'idée de Dieu dans le développement de la pensée de Kant, d'abord avant la période critique, puis pendant cette période, et ici d'abord au point de vue théorique, puis au point de vue moral, et termine par l'examen des écrits posthumes. La 3e partie, sur la portée éthique de la notion kantienne, est la plus importante comme étendue et comme valeur ; elle commence par établir les fondements de la métaphysique morale de Kant et s'achève, dans un intéressant chapitre sur le panthéisme, par une polémique contre Paulsen, Schultess, Fleischer et Heinze. — Th. Sch.

---

1. Telle de ses conjectures me paraît évidente : par ex. 47 fin : *boia*torum.

2. Est inséré ici comme dans Buecheler (4e éd.), au texte et justifié aux notes vers le début du ch. 47 : *ne* (devant *Jovis*) pour ne... quidem. — Je comprends très bien qu'au chap. 38 (p. 104, 6) M. Fr. ait admis la leçon et l'orthographe de Heräus : *subalapo*. — Pourquoi au chapitre LVIII, p. 154, 14, ne pas conserver, en modifiant une seule lettre, le texte du ms. de Trau *demadefecit* (t'a déniaisé), allusion au *lacticulosus* (p. 152, 4) du chapitre précédent ? — P. 98, l. 12, lire *tes*ticulos. — P. 118, à la l. 3 des notes, lire si sim*ila*. — P. 116, note sur la ligne 12 : les mots qu'ajoutent ici Muncker et Buecheler, mêlés à leurs noms en italiques, font confusion ; je les aurais placés entre crochets. — P. 132, à l'apparat sur la ligne 7, *Tilebomenus* aurait dû être en italiques. — Au bas de la p. 158, lire *24* devant *diductis*. — A l'apparat de la p. 160, sur 12, 13, écrire deux fois con*surre*eximus. — P. 166, 18, il eût fallu indiquer que l'addition *stridere* est de Jacobs. — P. 232, dans la note sur *et Trimalchionis*, au début de la parenthèse, lire Liv : *XL*, 11, 3. — P. 282, l. 9, lire statim.

— Une nouvelle brochure de M. Louis Goldschmidt (Thienemann, Gotha, 1906, 138 p. 3 M.) comprend : 1° dix pages sur *Kant und Haeckel* parues en réponse aux *Berliner Vorträge*; même conclusion que chez Adikes (*R. critique*, 6 août 1906, p. 96) : Haeckel est un grand naturaliste, mais un métaphysicien ridicule; 2° une étude fort sérieuse sur *Freiheit und Naturnotwendigkeit*, qui développe les idées de Kant dans ce domaine : la contradiction apparente entre nécessité et liberté peut se résoudre seulement en ce sens que toute nécessité naturelle n'est reconnue qu'hypothétiquement sous des conditions déterminées et n'est donc point absolue; mais aucune spéculation ne peut prouver la possibilité ou la réalité de la liberté, qui est une notion transcendante (*überschwenglich*) appartenant à un domaine inaccessible à l'esprit humain; 3° une *Replik an Julius Baumann* devant servir à réfuter la *Welt-und Lebensansicht* signalée dans la *Revue critique* du 6 août, p. 97; le caractère de cette polémique qui dure un peu trop longtemps reste celui que nous formulions déjà p. 120 de la *Revue critique* du 13 août. — Th. Sch.

— M. G. Hoffmann, pasteur à Breslau et privaldozent, fait l'histoire des idées chrétiennes sur la vie future, dans *Das Wiedersehen jenseits des Todes* (Leipzig, Hinrichs, 1906, 79 p. 1 M.) Partant du *consensus gentium* dans la foi au revoir futur des siens, l'auteur étudie successivement les croyances de la Bible, des Pères, des mystiques et des scolastiques, de l'Église catholique jusqu'à ce jour, de l'humanisme et de la Réforme, examine ensuite l'influence de la philosophie moderne, du rationalisme et du romantisme, de Schleiermacher et de Strauss, les affirmations de la théologie contemporaine (Schenkel, Hase, Rothe, Luthard, Vilmar, Lipsius, Ritsch, Kattenbusch) et des cantiques protestants. Conclusion : toutes les prétendues preuves de l'immortalité ne sont que des postulats de l'esprit qui se juge au point de vue religieux et moral. Pour le christianisme, cette notion n'est point formelle, mais notion de valeur : son dernier mot est : confiance et résignation. — Th. Sch.

— M. Karl Düssel explore un domaine de la logique dans son étude intitulée *Anschauung, Begriff und Wahrheit* (Tubingen, Mohr, 1906, 71 p. 3 M.). Comme elle n'a pas de table des matières, nous la dressons ici : P. 11, Intuition et notion (auteurs particulièrement mentionnés, utilisés ou discutés : Hunerl, Göring, Windelband, Sigwart, Rickert. — P. 19, l'évidence. — P. 33, la vérité systématique; Hertz, Poincaré, Lotze. — P. 57, vérité systématique et pensée « signitive ». — P. 64, Heuristique et critique. — Th. Sch.

— M. Albert Schaeffle, de Stuttgart, était en train de publier des *Neue Beiträge zur Grundlegung der Soziologie* dans la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, lorsqu'il mourut (Noël 1903). Son ami, Karl Bücher, vient de réunir ces articles en un *Abriss der Soziologie* (Tübingue, Laupp, 1906, 252 p. 4 M.) qui trace les lignes fondamentales de la sociologie générale, en envisageant tour à tour la société, prise en elle-même et dans ses rapports avec l'univers, la conscience sociale, les éléments sociaux, la société nationale et internationale, le développement de la société ou les faits historico-politiques, enfin les troubles sociaux et leur traitement. Un registre des termes et des auteurs sociologiques clôt le volume, qui nulle part ne trahit son origine posthume. Il faut donc remercier M. Bücher de l'œuvre méritoire, quoiqu'ingrate, qu'il a su si bien parachever. — Th. Sch.

— M. Ziehen a terminé ses *Geisteskrankheiten des Kindesalters mit besonderer Berücksichtigung des schulpflichtigen Alters* (3e fascicule, Berlin, Reuther et Reichard, 130 p. 3 M.). Il analyse d'abord la démence compulsive ou obsessive, puis les constitutions psychopathiques, tant les dégénératives en général que les hystériques, neurasthéniques, choréatiques, épileptiques, obsessives, etc. Il passe ensuite aux psychoses composées, manies, mélancolies et hallucinations périodiques, folies circulaires, et donne enfin un Appendice bibliographique suivi d'un guide schématique pour l'examen psychique d'enfants atteints de maladies mentales. Chaque chapitre est suivi d'une liste bibliographique. — Th. Sch.

— M. L. Dugas, professeur au lycée de Rennes, a déjà écrit une série d'ouvrages sur *L'imagination*, *L'amitié antique*, *La psychologie du rire*, *La timidité*, etc. Son dernier ouvrage, *Cours de morale théorique et pratique* (Paulin, 1906, in-8° de 464 p. 5 francs, paru aussi en 2 vol.) n'est pas seulement un excellent manuel pour la classe de philosophie, dont il traite à fond le programme, mais peut servir de précieux instrument de travail et d'information même pour un spécialiste et de livre de lecture, intéressant et instructif, à tout homme cultivé. Le plan est celui du programme, éloquemment interprété et prudemment élargi. Le dernier mot du livre est à noter : « Le problème du gouvernement en général, celui de la démocratie en particulier, relève de la morale ». Erratum, p. 391, l. 18, lire *celles qu'il est*. — Th. Sch.

— Le tome I du *Grundriss der politischen Oekonomie* du professenr E. de Philippovich, de l'université de Vienne, vient de paraître en 6e édition revue et augmentée, et peut servir d'introduction au manuel de droit public (Tübingue, Mohr, 1906, grand in-4° de 431 p. 10 M.). Son titre spécial est *Allgemeine Volkswirtschaftslehre*. Il commence par étudier l'essence de l'économie publique, ses unités et ses formes d'organisation, ses degrés de développement et les différentes périodes de relations commerciales, enfin l'économie en tant que science. Puis le livre I expose ses conditions de développement, conditions naturelles, sociales, politiques, personnelles; le 2e traite de la production et du gain, au triple point de vue des facteurs de la production, de son organisation et de son principe régulateur; le 3e envisage le commerce proprement dit (*Verkehr*), la valeur, le prix, l'argent, le crédit; le 4e s'occupe du revenu, d'abord de sa formation, puis de son emploi; le 5e éclaire les tendances actuelles de l'économie politique, l'individualisme (les physiocrates, Adam Smith), le socialisme en Angleterre (Thompson, Owen, les chartistes, le socialisme chrétien de 1848, les syndicats, état actuel, Sidney Webb), en France (avec une note sur la Belgique), et surtout en Allemagne (Karl Rodbertus, Marx et Engels, la *Sozialdemokratie*, Bernstein contre Marx), enfin la réforme sociale, y compris le christianisme social tant catholique que protestant. Pour les non-spécialistes, c'est naturellement ce dernier chapitre qui sera le plus intéressant avec ses incursions constantes dans le domaine brûlant de l'actualité politique. — Th. Sch.

— M. Hans von Frisch, professeur à l'université de Bâle, étudie dans *Der Thronverzicht* (Tubingue, Mohr, 1906, 136 p., 2 M.) le côté juridique de la renonciation au trône. Après une introduction terminologique, il fait l'histoire de son sujet, c'est-à-dire, raconte successivement les différentes renonciations au trône faites en Allemagne, et dans les autres pays, et y joint un court examen des théories

usitées dans ces divers cas; puis il aborde le fond même du sujet en le traitant d'après le droit actuel (p. 62-117), enfin, consacre un chapitre final à la renonciation au pontificat, tant au point de vue historique que juridique. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 janvier 1907.* — L'Académie procède au vote pour la désignation de deux candidats à chacune des deux chaires vacantes au Collège de France. Sont nommés :

Chaire de langue et littératures de l'Europe méridionale : en première ligne, M. Morel-Fatio; en seconde ligne, M. Jeanroy.

Chaire d'histoire et littérature latines : en première ligne, M. P. Monceaux ; en seconde ligne, M. René Pichon.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur une colonie gauloise en Irlande au IIIe siècle a. C. Les *Manapii*, que le géographe Ptolémée place dans la région S.-E. de l'Irlande, sont des *Menapii* venant du continent, des environs de Cassel, département du Nord. Ils vinrent en Irlande vers la fin du IIIe siècle. Un roi irlandais exilé s'était réfugié chez eux et rentra en Irlande avec une armée de *Menapii*. De là une colonie gauloise en Irlande, les *Galiain*, comme disaient les Irlandais. Ils furent les meilleurs soldats de l'armée qui envahit l'Ulster pour conquérir le taureau divin.

M. Chavannes, au nom de M. Senart, donne lecture d'une note de M. Pelliot sur deux sites archéologiques de la région de Kachgar. Le premier est celui des « Trois Grottes », à 15 kil. environ au N. de Kachgar; le second est celui des ruines de Tegurman, à 2 kil. environ plus à l'E. Dans ces ruines, M. Pelliot a découvert un morceau de planchette portant sur une de ses faces des caractères en brahmî. Ce fragment est le premier spécimen d'écriture hindoue qui ait été trouvé jusqu'ici dans les environs de Kachgar.

M. Léon Dorez croit pouvoir, à l'aide de documents contemporains et du volume en question, établir que le manuscrit latin 5784 de la Bibliothèque nationale, contenant la *Vie de César* par Pétrarque, est celui-là même auquel le poète travaillait lorsqu'il fut surpris, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1374, par la dernière crise d'épilepsie sénile à laquelle il succomba quelques heures plus tard. Une reproduction phototypique complète de ce manuscrit paraîtra dans quelques jours.

M. Salomon Reinach donne une explication nouvelle du geste de l'ange dans le tableau de la Vierge aux Rochers, de Léonard de Vinci, conservé au Musée du Louvre. Remarquant que l'ange désigne du doigt saint Jean-Baptiste, patron de Florence, M. Reinach pense que le tableau a été exécuté à Florence, et non, comme on l'a dit jusqu'ici, à Milan, où Léonord ne se rendit qu'en 1483. Le tableau du Louvre, loin d'être une réplique, serait donc antérieur à celui de la National Gallery de Londres, expressément peint pour un couvent de Milan.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 4 Février — 1907

DALMASSO, La grammaire de Suétone. — CAGNAT, Les bibliothèques municipales dans l'Empire romain. — Origène, Commentaire sur Saint Jean, p. PREUSCHEN. — LIETZMANN, Apollinaire de Laodicée, I. — Sphaera, p. BOLL. — Hrosvitha, p. STRECKER. — BOYÉ, Abeilles, cire et miel en Lorraine. — SIEGFRIED, Le Canada. — DÉROULÈDE, Feuilles de route, I. — BRÉAL, Pour mieux connaître Homère. — Académie des inscriptions.

Lorenzo DALMASSO. La grammatica di C. **Suetonio** Tranquillo. Turin, Casanova, 1906, 142 p. gr. in-8° (Introduction et préface, 17 p. Fonologia, 3 p.; Morfologia, 9 p.; le reste pour la syntaxe). 2 l. 50.

L'ouvrage, dédié à M. Valmaggi, est d'un de ses élèves. C'est avec des modifications une thèse universitaire. En tête de son introduction (8 p.) M. D. renvoie à une autre étude qu'il a publiée, avec plus de développements et avec un caractère proprement historique et littéraire, dans les Actes de l'Académie des sciences de Turin, t. XLI. Je ne le connais pas.

Le travail est d'un débutant ; cela ne se voit que trop, à la forme (les fautes d'impression sont infinies), mais aussi aux remarques de fond. M. D. s'attarde à des faits qui n'ont pour nous aucun intérêt : que tirer de la construction de *cum* ou *sine* avec leur régime, à côté d'un substantif (p. 29, § 18) ? Sur la plupart des points le sujet n'est pas épuisé et la collection des exemples n'est pas présentée comme complète ; la formule est : *altri* es. ou *Alcuni* esempli. Enfin le nombre des erreurs assez graves est vraiment trop élevé. Je ne cite ci-dessous que quelques unes de celles qui m'ont frappé [1]. Les indications biblio-

1. Le même pluriel (Tib. 2, 87, 2) per *clientelas* est cité deux fois p. 31 et 32 et interprété de deux manières différentes. — Au milieu de la p. 36, sur praeter *eum*, il serait impossible d'employer, dans ce contexte, praeter *se*. — M. D. pourrait voir par Madvig 485, b, qu'il a tort de dire : p. 36, 2° que *ille*, désignant ce qui suit, a la valeur de *hic*. — P. 38, au milieu, M. D. paraît avoir mal compris : affinitatis *cujusque*, où ce dernier mot est adjectif (et non pronom) et devait venir au § 3. — P. 39 en haut : *ullos* est très mal cité en supprimant le *neque* par lequel débute la phrase. — Comment relever (p. 33, l. 12) parmi les substantifs abstraits pour les concrets, avec le gérondif ou le participe, des expressions telles que : ob *repulsam* consulatus; post cujus *iuteritum*, post *necem* Caesaris, etc. — Dans l'exemple cité p. 33, l. 9 . non *sine insectatione*.., M. D. serait bien incapable de

graphiques, éparses dans la préface et au bas des pages avec renvoi de l'une à l'autre ne sont pas toujours commodes à retrouver. Donc beau sujet ici assez mal traité.

Émile Thomas.

Les bibliothèques municipales dans l'Empire romain par René Cagnat. Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVIII, 1re partie. Paris, Klincksieck, MDCCCCVI; 30 pp. in 4 et 2 pl. Prix : 2 fr. 10.

Par bibliothèques municipales, M. Cagnat entend toute bibliothèque ouverte au public dans une ville de province. Il établit, avec références et indications sommaires, la liste de celles qui sont connues. Il décrit en détail celle d'Ephèse, qui est l'occasion de cette étude, en utilisant les publications des archéologues autrichiens, et celle de Timgad, qu'il a déjà fait connaître, sans en savoir l'usage, dans son ouvrage sur cette ville romaine. Une inscription, dont les trois fragments ont été trouvés successivement, est ici publiée pour la première fois intégralement et révèle la destination de l'édifice et le nom de son fondateur. Ces découvertes permettent de définir les conditions matérielles généralement observées dans ces monuments et amènent M. Cagnat à reconnaître une bibliothèque dans une construction de Pompéi qualifiée diversement jusqu'ici par les archéologues. La brochure réunit donc toutes les données connues avec des résultats nouveaux particulièrement intéressants. Pour certains détails et des rapprochements avec les bibliothèques du moyen âge, on aurait pu citer J. W. Clark, *The care of books*, Cambridge, 1901 (il existe une seconde édition).

P. L.

Origenes Werke. Vierter Band, **Der Johannescommentar** (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, herausgegeben von der Kirchenväter-Commission der k. preussichen Akademie der Wissenschaften, Bd. X). Herausgegeben von Erwin Preuschen. Leipzig, 1903, CVIII-668 pp. in-8°. Prix : 24 Mk. 50.

Ce commentaire d'Origène a été conservé dans deux manuscrits d'où dérivent toutes les autres. Nous les connaissons assez exactement depuis quelques années par l'édition Brooke (Cambridge, 1896).

Le plus ancien des deux est le manuscrit grec 191 de Munich, du XIIIe siècle. Il a eu à souffrir de l'humidité et M. Preuschen a recueilli du son collé au papier. Comme il a observé la même particularité

---

rétablir l' « expression concrète avec le gérondif ou le participe ». Que vient faire à propos de la contraction de *eo quo* la citation de la thèse de Dahl sur *Ut* et le génitif (p. 46, n. 1), ouvrage que M. D. semble bien n'avoir pas eu en main ? — Etrange lapsus : p. 31, 9 l. avant le bas : M. D. comprend *sectionibus* (facendo il *sarto*). — Pour les fautes d'impression, elles sont en nombre dans chaque page.

dans le manuscrit de Venise, *Marcianus* 27, apporté par Bessarion en Occident, il en a conclu que le manuscrit de Munich était venu par la même voie. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit de Munich me paraît réunir deux manuscrits antérieurement séparés, le commentaire d'Origène sur saint Matthieu et le commentaire sur Saint Jean. Ils ne sont écrits ni de la même main ni sur le même papier, et les signatures de cahiers forment des séries distinctes. Le commentaire sur saint Jean est accompagné de notes, que M. P. compare à celles du manuscrit d'Aréthas (voy. *Revue*, 1906, II, p. 405). En fait, ces scolies n'ont ni l'importance ni le but de celles du manuscrit de Clément d'Alexandrie. Ce sont surtout des gloses et souvent des corrections ou des blâmes dirigés au nom de l'orthodoxie contre les doctrines d'Origène. Une note préliminaire annonce que le copiste (ou celui de son modèle) a trouvé déjà ces notes de lecture sur son original. Plutôt qu'aux scolies du manuscrit d'Aréthas, elles ressemblent à celles que l'on trouve dans certains manuscrits d'Eusèbe et qui prétendent corriger son subordinatianisme.

Dans ce manuscrit, se trouve un blanc correspondant environ à 2,400 lettres. M. P. en infère la perte d'un feuillet de l'original et déduit de l'étendue du blanc des conclusions sur la disposition de cet original. Il faut supposer que le copiste du manuscrit de Munich a bien calculé. Le manuscrit modèle correspondrait à un format abandonné au xe-xie siècle et cette hypothèse est confirmée par un caprice du copiste ; il a reproduit une page dans une écriture archaïque, qui est celle du xe siècle. L'archétype était donc probablement de cette époque. Diverses lacunes prouvent qu'il n'était pas parfaitement conservé.

Tous ces détails ne sont pas sans importance ; car le manuscrit de Munich est, en réalité, la seule source de la tradition. L'autre manuscrit, Venise *Marcianus* 43, daté de 1374, et qui provient de Bessarion, est une copie du précédent. C'est ce qu'avait établi M. Brooke. Cependant il restait des doutes. Le manuscrit de Venise a souvent des leçons différentes et meilleures. Après un examen détaillé, M. P. attribue ces leçons à la revision d'un humaniste. Probablement, une copie du manuscrit de Munich a été exécutée par lui et il a corrigé cette copie. Le texte remanié a été mis au net dans le manuscrit de Venise. Ce travail est intéressant pour l'histoire de la philologie à la fin du xive siècle. M. P. l'étudie longuement, comme la première édition critique du commentaire.

Les trois principales éditions sont celles de Huet (1668), des La Rue (1738-1759) et de Brooke. Cette dernière est excellente et M. P. n'a pu la surpasser que par une étude plus pénétrante des données de la tradition [1].

---

1. Diverses inexactitudes de collation ont été signalées depuis par M. Koetschau.

Un certain nombre de fragments ont été conservés par les chaînes.

Trente pages de l'introduction forment une étude historique et littéraire de l'œuvre d'Origène. Le commentaire a été entrepris à la demande du bienfaiteur d'Origène, Ambroise à qui il est dédié. Les cinq premiers livres étaient terminés à Alexandrie quand Démétrius contraignait Origène à se réfugier en Palestine. Ils étaient vraisemblablement commencés depuis 218/219. Le livre XXXII doit être de 235/237. Il est probable que l'ouvrage n'a jamais été poussé plus loin. Origène avait commencé, après une introduction, à expliquer longuement chaque mot du texte. Naturellement il n'a pu continuer de cette façon. Ses tâtonnements s'expliquent par le fait qu'il ouvrait la voie. Avant lui, on se bornait à des notes fragmentaires. Il trouvait cependant dans Philon un précurseur dont il s'est inspiré. Il résoud les contradictions des évangiles par l'interprétation mystique. Aussi ne les cache-t-il pas, comme on peut le voir à propos de la purification du temple ou de saint Jean-Baptiste. Cependant Origène ne néglige pas les questions de grammaire ou d'archéologie. Ses citations du texte ont été malheureusement changées par les copistes. Le moyen le plus sûr pour le retrouver est d'étudier ses explications. Ce texte n'a pas un caractère bien défini et montre une certaine liberté. Souvent Origène cite non d'après un texte, mais d'après des « sentences ».

L'ouvrage était dirigé contre les gnostiques et spécialement contre Héracléon. M. P. dresse la liste des fragments d'Héracléon et caractérise sa méthode. L'hérétique avait fait un recueil de simples notes, dans le genre des *Hypotyposes* de Clément et d'Origène. Là encore, M. P. a été précédé par M. Brooke qui a publié un recueil des fragments d'Héracléon. Ils mettent en lumière la tendance théologique et moralisante de leur auteur. Héracléon identifie le monde et le péché. C'est une doctrine voisine de celle de saint Paul. Mais peut-être quarante-sept fragments ne suffisent-ils à nous donner une idée, sinon exacte, du moins complète, de cette exégèse.

Les tables sont excellentes. Elles sont au nombre de trois : citations, noms propres, mots divers. M. Preuschen nous apprend que la troisième, sans être absolument complète, contient plus de 12,000 mots. Chaque article est très bien disposé. Toutes les fois qu'il est utile pour renseigner sur l'emploi du mot, le contexte est cité : ainsi les substantifs auxquels on joint une épithète ; les verbes, les adjectifs ou les appositions qui accompagnent un substantif; les adverbes qui modifient le sens d'un verbe. Dans l'index des noms propres, on trouvera un relevé des manières dont l'auteur use pour introduire une citation. Il y a là de bons matériaux pour une étude sur la langue d'Origène

Paul Lejay.

Apollinaris von Laodicea und seine Schule. Texte und Untersuchungen von Hans LIETZMANN. I. Tübingen, Mohr, 1904, XVI-323 p. in-8°. Prix : 9 Mk.

En 1896, la Société des sciences de Gœttingue mettait au concours l'étude et la publication des œuvres d'Apollinaire. En 1899, M. Lietzmann obtenait le prix. En 1904, il publiait, en même temps que le présent volume, et avec le concours de M. Flemming, les traductions syriaques d'œuvres apollinaristes et leur reconstruction grecque (voy. dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 27 mai 1905, n° 21, 1290-1294, le compte rendu de M. Eb. Nestle).

Pendant que travaillait M. L., M. Voisin publiait son remarquable ouvrage sur *L'apollinarisme* (1901) [1]. M. Voisin était surtout resté sur le terrain théologique. Il avait longuement exposé le système d'Apollinaire et les variations doctrinales de ses disciples; même dans la partie proprement historique de son livre, il avait surtout insisté sur le côté ecclésiastique de la querelle. M. L. a pris la question d'un point de vue plus extérieur dans son premier chapitre, qu'il intitule : *Politische Geschichte*. Il fait effort pour montrer la liaison des intrigues apollinaristes avec le schisme d'Antioche et les controverses ariennes. Il est d'ailleurs plus bref et moins détaillé que M. Voisin. Mais il apporte une attention particulière aux problèmes chronologiques.

Ce chapitre n'est guère qu'une introduction. Le but de M. Lietzmann est l'édition. Les deux chapitres suivants, sources et chronologie, histoire de la tradition, nous y acheminent. La tradition indirecte joue le plus grand rôle, puisque beaucoup de fragments apollinaristes ne nous sont connus que par les réfutations. Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Théodoret, Cyrille, les deux Léonce, des documents officiels sont autant de témoins dont M. L. a dû établir les sources manuscrites et la critique.

Les textes forment trois séries : Ecrits d'Apollinaire, Écrits sortis de son école (Vital, Polémon, Eunomius, Julien, Timothée, Jobius, Valentin, Magnus), Écrits d'auteurs incertains (Pseudo-Jules, Confession d'Antioche, Pseudo-Athanase, Pseudo-Félix). Les textes conservés en syriaque sont donnés en traduction allemande. Les *testimonia* sont groupés avec les textes, mais en caractères plus petits.

Un deuxième volume contiendra les fragments exégétiques, une une étude littéraire et les tables. Nous ne pouvons qu'en souhaiter la prompte publication. L'ouvrage de M. Lietzmann sera la base solide pour toute étude de l'apollinarisme.

Paul LEJAY.

---

1. *Revue*, 1902, II, 504.

Sphaera. Neue griechische Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Sternbilder. Von Franz Boll. Mit einem Beitrag von Karl Dyroff, sechs Tafeln und neunzehn Textabbildungen. Leipzig, Teubner, 1903. XII-564 pp. in-8°. Prix : 24 Mk.

Les textes que publie pour la première fois M. Boll sont donnés comme l'œuvre de Teukros les Babylonien, d'Antiochos d'Athènes, de Valens. Il faut y joindre le vers de Jean Kamatéros, un Byzantin du XIIe siècle, qui a eu sous les yeux un mauvais texte de Teukros et l'a rendu pire. Valens est du IIe s. après J.-C. Teukros est le plus important et est plus ancien, sans qu'on puisse fixer sa date d'une manière précise.

Ces textes donnent une description du ciel en vue de l'astrologie. Leur intérêt et leur nouveauté se trouvent dans des noms de constellations inconnus des Grecs. Les auteurs mélangent deux cartes du ciel, que Nigidius Figulus avaient distinguées, la *Sphaera graecanica* et la *Sphaera barbarica*. Grâce à M. B., cette distinction devient intelligible.

Une question qui domine l'interprétation de ces textes est le sens de παρανατέλλειν, παρανατέλλοντα. Ce mot indique la position d'une constellation par rapport à un signe du zodiaque. Diodore de Tarse divise, par suite, l'ensemble des astres en trois catégories ; les planètes ; les παρανατέλλοντα, c'est-à-dire les étoiles fixes, au nord et au sud du zodiaque ; le zodiaque. Mais le mot a un sens plus général. Comme les constellations du zodiaque ne correspondent pas aux signes, à la division mathématique du cercle de l'écliptique en 12 portions de 30 degrés, une astronomie plus précise rapporte παρανατέλλειν, non aux constellations du zodiaque, mais aux signes ou divisions du cercle. Chaque division est à son tour partagée en trois parties de 10 degrés, les décans. On arrive ainsi à une exactitude beaucoup plus rigoureuse, et les constellations du zodiaque, distinctes des signes, sont rangés dans les παρανατέλλοντα. Mais si l'on étudie Teukros, on voit qu'il a fondu deux catalogues, où παρανατέλλειν repérait des points différents, un premier catalogue donnant les κέντρα, *cardines genitura rarum* des astrologues, le lever, le coucher, la culmination et le passage inférieur (point opposé à la culmination) ; un deuxième catalogue ne donnant que la longitude. Le premier suppose un globe céleste. Il comprend les constellations dont les noms étaient ordinaires chez les Grecs. Le deuxième contenait les noms « barbares ».

Pour fixer la méthode, M. B. commence par étudier la première liste. Il prend chaque constellation en particulier et joint aux données des textes ses remarques qui sont souvent d'importantes dissertations. Plus d'une éclaire des passages de Manilius qu'on avait mal compris. La tendance générale des astrologues est de multiplier dans les noms de constellations les identifications mythologiques qui permettaient

de déduire plus aisément des conclusions. Teukros n'y échappe pas : la Couronne est celle d'Ariadne, l'Engonasin est Hercule ou Thésée, l'Oiseau est le cygne de Léda, Ophiucus est Hygie ou Asklépios, le Cheval est Pégase, les Jumeaux sont Héraklès et Apollon, le Fleuve est l'Eridan, le Centaure est Chiron.

L'élément « barbare » a nettement un caractère égyptien, comme le prouvent les noms : Osiris, Isis, Anubis, Typhon, etc. Déjà le nom d'Horus est connu de Properce (IV, 1,78). La comparaison avec les représentations de Dendérah achève la démonstration. D'après le même plan que précédemment, M. B. étudie successivement chaque constellation « barbare ». Le Sagittaire est donné comme διπρόσωπον, τὸ βασιλικὸν ἔχων. Or les deux visages et l'insigne royal se retrouvent sur un bas-relief assyrien, une borne babylonienne du XIIe siècle avant notre ère; au-dessous du centaure, on voit un scorpion, le signe voisin. Ce rapprochement permet de conjecturer d'où l'Égypte a tiré le zodiaque. En effet, le Capricorne, le Poisson ont la même origine. La sphère « barbare » nous a donc conservé, par l'importation d'une représentation égyptienne, une très ancienne forme du zodiaque, qui nous permet de remonter aux origines babyloniennes. Même limité à un certain nombre de signes, le résultat est considérable. D'autres constellations « barbares » trahissent la même origine : le Styx, cf. Macrobe, I, 21, 1 ; Vénus et Adonis, le Berger.

Il est d'autres points qui, dans les représentations de Dendérah, trahissent, en revanche, une influence grecque. On y saisit ce syncrétisme qui, de bonne heure, a brouillé et compliqué l'astrologie.

Mais la partie la plus curieuse de la *Sphaera barbarica* est le cycle de douze bêtes que Teukros appelle ἡ δωδεκάωρος. Il les met en relation avec les signes du zodiaque. Une autre liste (de même origine peut-être) les met en regard de douze climats. Voici ce double tableau :

Le Chat	Le Bélier	Perse
Le Chien	Le Taureau	Babylone
Le Serpent	Les Gémeaux	Cappadoce
Le Scarabée	Le Cancer	Arménie
L'Ane	Le Lion	Asie
Le Lion	La Vierge	Ionie
Le Bouc	La Balance	Lybie
Le Taureau	Le Scorpion	Italie
L'Epervier	Le Sagittaire	Crète
Le Singe	Le Capricorne	Syrie
L'Ibis	Le Verseau	Égypte
Le Crocodile	Les Poissons	Inde

Les constellations de la Dodékaôros ont une documentation inattendue dans Manilius; pour la première fois on s'explique ce qu'est ce Bouc qui apparaît V, 312 suiv., et qui mettait Scaliger dans l'embar-

ras. Mais il y a mieux. Le planisphère de Bianchini, maintenant au Louvre, un planisphère trouvé en Égypte et publié par M. Daressy, représentaient sur deux zones concentriques, la Dôdékaôros et le zodiaque. Dôdékaôros désigne une série de douze heures. Il s'agit d'heures doubles. Or, malgré la négation de Ideler, un tel système a existé chez les Babyloniens. Hérodote, II, 109, l'affirme et son assertion se trouve mise à l'abri de toute contestation par les découvertes modernes. Nous avons là un système tout à fait général, la division en douze parties de l'équateur, de l'écliptique, du jour astronomique, de l'année. L'origine assyrienne n'est pas douteuse. Il faut admettre que les Égyptiens, quand ils ont emprunté le système, ont remplacé certains animaux par d'autres qui leur étaient familiers. Mais ce système a eu une autre extension. M. B. le rapproche du cycle duodécimal qui se retrouve dans tout l'Extrême-Orient, et qui est appliqué aux années. Déjà Scaliger et Ideler avaient supposé l'identité de la Dodekaétéris des Babyloniens et de celle de l'Extrême-Orient. On a en Chine des cycles de 12 heures, de 12 jours, de 12 mois, de 12 ans, désignés par les *tchi* ou caractères, c'est-à-dire par douze animaux. Ces parallèles présentent plus d'une complication et d'une difficulté. Cependant, ils nous ramènent tous à une origine commune. à la Chaldée. C'est de là qu'est partie cette division duodécimale décrite dans Manilius, III, 510, et que Scaliger commentait par une référence à Marco Polo : *Sic annum mensesque suos natura diesque | atque ipsas uoluit numerari signa per horas, | omnia ut omne foret diuisum tempus in astra.*

On pourrait objecter que dans δωδεκάωρος, ὥρα ne désigne pas l'heure du jour, puisque ce sens est récent en grec. M. B. a prévu l'objection, p. 314, n. 3. La notion de l'heure est un emprunt fait à l'Orient à l'époque hellénistique et cet emprunt a limité le sens de ὥρα.

La sphère « barbare » est donc, en dernière analyse, une importation orientale, « chaldéenne ». Des témoins anciens qui en parlent, Nigidius Figulus seul l'a distinguée de la sphère grecque. Tous les autres, Manilius, Firmicus Maternus, Teukros, ont mêlé les deux ciels. Mais une découverte de M. Cumont permet d'indiquer une date plus précise. Au 1er siècle avant notre ère, Asclépiade de Myrleia présentait déjà le mélange des deux sphères. On peut se demander s'il n'est pas une des sources de Manilius.

Depuis la fin de l'antiquité, la sphère barbare n'a pas cessé d'être connue. Les auteurs arabes et, d'après eux, Scaliger en parlent. Mais Scaliger s'est trompé sur sa nature et n'a pu en soupçonner le rôle. M. B. termine en appréciant brièvement les travaux postérieurs. Son jugement de Dupuis est particulièrement intéressant.

Plusieurs suppléments donnent des textes inédits ou traitent quelques questions particulières, le zodiaque et les lettres de l'alphabet, le zodiaque et les douze dieux. Le plus important de ces appen-

dices est un long extrait du *Grand livre de l'introduction*, par Abû Maʿšar, texte écrit vers 848. M. Dyroff en publie le texte arabe avec une traduction allemande. Des notes forment une sorte de parallèle continu avec les textes et les résultats rassemblés dans le volume.

Trois index des noms propres et des matières, des noms astronomiques, des mss., terminent le volume. Les planches reproduisent le planisphère du *Vaticanus* gr. 1087 ; le zodiaque rond de Dendérah, d'après la *Description de l'Égypte* et d'après la photographie du moulage du Louvre, le zodiaque rectangulaire de Dendérah d'après la *Description;* le planisphère de Bianchini et le planisphère Daressy.

Cette analyse laisse mal soupçonner les richesses de ce volume [1]. M. Boll a tiré le plus brillant parti d'une découverte importante.

Paul Lejay.

Hrotsvithae opera. Edidit Karolus Strecker. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMVI. VII-272 pp. in-8°. Prix : 4 Mk.

Une courte préface sur Hrotsvit et les sources du texte, particulièrement l'unique ms. de Munich, un apparat de variantes, un index des noms propres, tels sont les secours de cette nouvelle édition. Elle ne saurait remplacer l'excellente publication du regretté Paul von Wintesfeld ; un riche recueil de notes et de références et d'admirables index font de cette édition l'instrument du travail scientifique [2]. Mais un volume plus portatif sera peut-être bien accueilli par certains lecteurs.

La part personnelle de M. Strecker à l'étude de Hrotsvit consiste en de très nombreuses conjectures. Il en a distingué lui-même les degrés de créance : les unes sont insérées dans le texte; les autres sont indiquées à l'apparat, d'autres enfin sont précédées d'un *fortasse*. Même celles qui sont admises dans le texte ne sont pas toujours nécessaires ou probables. *Maria*, 63, *pie* : *sibi* ms. : *sibi* doit être conservé, au moins provisoirement, et peut-être définitivement ; car il est possible que l'auteur emploie *sibi* comme une sorte de possessif, par une imitation peu habile de l'expression de Térence : *suo sibi gladio hunc iugulo*. Voy. d'autres emplois du réfléchi, éd. Winterfeld, p. 520. *Ib.*, 163, la ponctuation introduite est contredite par la rime intérieure du vers. *Ib.*, 399, *mansit quia uirga potenter*, pourrait bien être le texte original. En revanche, je considère comme certaines les corrections : *formam* (398), *supinum* (412), *Sephiphora* (498), *sancta* (704). On voit, par l'examen de ce seul poème, que le travail de M. S. n'aura pas été inutile.

---

1. Voy. par exemple, p. 362, le commentaire de Lucain, I, 639 suiv. ; p. 271, celui de *triste Mineruae sidus*, Virgile, *En.*, XI, 261.

2. Voir *Revue*, 1902, II, 207.

Ces conjectures personnelles sont signalées par une astérisque. M. S., n'indique la provenance d'aucune de celles de ses devanciers. Cette addition ne demandait pas beaucoup de place. Il est vrai, la plupart des corrections introduites dans le texte sont dues à P. von Winterfeld.

Les deux pièces éditées par Winterfeld dans son introduction : *Caute cane, cantor care*, et *Terentius et persona delusoris*, ne sont pas réimprimées dans le volume de M. Strecker.

P. L.

Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle étude d'économie historique par Pierre Boyé. Paris et Nancy, Berger-Levrault et Comp. 1906, 108 p. in-8°.

Dans cette plaquette M. Pierre Boyé, auquel nous devons déjà tant de travaux érudits sur le passé de sa province natale, entreprend de nous donner une esquisse de l'agriculture en Lorraine, d'après les documents, patiemment recueillis dans les dépôts des archives locales. Il nous montre comment les « mouchettes » ont formé de bonne heure (les premiers textes qu'il cite sont du XIIIe siècle) une part du revenu des seigneurs fonciers, ecclésiatiques ou laïques, et sous quelles formes variées ce droit *d'abeillage* s'est produit et développé en Lorraine. De l'exploitation, plutôt brutale, des ruches d'abeilles sauvages, cherchées et découvertes dans les bois, on a passé à l'élevage des abeilles domestiquées ; mais grâce aux procédés, passablement meurtriers aussi, des bons ruraux qui s'y livraient au moyen âge, l'apiculture n'a guère donné de résultats satisfaisants ; elle a baissé dans la province au XVIe siècle et les ravages incessants de la guerre de Trente ans lui ont donné pour longtemps le coup de grâce. Ce n'est qu'assez tard, durant le règne de Louis XVI, quand Paltéau, de Metz, eut inventé la ruche à tiroir et quand François de Neufchateau, le futur ministre, essaya d'intéresser à cette branche de l'économie domestique les pouvoirs publics en Lorraine, qu'une espèce de renaissance s'y produisit dans le monde des abeilles. M. B. nous entretient encore de la production de la cire, des usages qu'on en faisait, des impôts dont cette industrie était frappée ; il nous raconte les superstitions qui se rattachaient — et se rattachent sans doute encore — dans les campagnes lorraines, aux mouches à miel. Son travail est d'une lecture attrayante et forme une contribution fort bien documentée à l'histoire économique de la province.

R.

André SIEGFRIED. **Le Canada.** Les deux races. Problèmes politiques contemporains. Paris, Armand Colin, 1906,. 415 p. in-18°. Prix : 4 fr.

Tous ceux qui ont lu autrefois attentivement le livre de M. André Siegfried sur la *démocratie en Nouvelle Zélande* ont certainement ouvert d'une main sympathique son nouveau volume sur le Canada, sachant qu'ils avaient à faire à un esprit investigateur, très curieux du fond même des choses et ne reculant pas devant certaines constatations, désagréables au grand public, parce qu'elles dérangent des préjugés acquis.

Son livre n'est en aucune façon une *Histoire du Canada*; je dirais même volontiers (à moins que ce ne soit ici qu'un premier volume) qu'on y rencontre *trop peu* de données historiques. Les problèmes de la *race* et de la *question religieuse* y sont seuls posés et analysés avec une pénétration rare et un grand effort d'impartialité, et de cette étude un lecteur attentif concluera à la prolongation peut-être indéfinie de la lutte déjà séculaire entre l'Anglo-Saxon protestant et le Canadien catholique jusqu'à l'heure encore inconnue du XXe ou du XXIe siècle où la vague immense de l'américanisme triomphant mettra d'accord les belligérants en les submergeant tous deux de son flot égalitaire.

En effet, si les 60,000 Français de 1763 sont devenus 1,650,000 aujourd'hui, il y a dans les territoires de la *Dominion* 3,061,000 Canadiens d'origine britannique et l'opposition de ces deux groupes, abandonnés à eux-mêmes, semble absolument irréductible. Ils sont en état de guerre, guerre parfois ouverte, toujours active, dont il est inutile de vouloir dissimuler l'âpreté. L'Église catholique, qui a été le facteur le plus puissant de la formation et du maintien du peuple franco-canadien, entend qu'il reste sa chose et lui-même, en majorité, en très grande majorité, ne demande qu'à se reposer dans le giron de l'Eglise et à repenser indéfiniment les enseignements du passé. S'il n'était enserré entre les Yankees des Etats-Unis et ses rudes compatriotes anglo-saxons, il se laisserait aller sans doute à vivre d'une vie paisible, presque idyllique; il y aurait, sur les bords du Saint-Laurent, une espèce de Paraguay boréal, ruminant satisfait sous la houlette sacerdotale, et « le mal de la pensée » n'aurait jamais effleuré ces âmes frustes et naïves. Aussi les chapitres du livre de M. S. qui sont consacrés au rôle de l'Eglise dans l'Etat sont tout particulièrement intéressants, soit qu'ils traitent de son activité dans son domaine propre, soit des questions scolaires, domaine voisin où la lutte n'est pas moins brûlante, et où nous avons bien souvent quelque peine à nous orienter, nous qui ne voyons les choses que de loin, alors qu'il s'agit « d'un chaos de sentiments entrecroisés et divers », plus difficile encore à débrouiller par le fait incontestable que certains représentants des partis canadiens ont des opinions *successives*, des opinions de *milieu*,

qui changent selon le public devant lequel ils parlent; quand on fait des discours ou des toasts à Québec ou sur les bords de la Seine, les mots ont parfois un tout autre sens qu'au parlement d'Ottawa ou sur les bords de la Tamise.

Dans notre société française moderne, transformée, quoiqu'on en ait dit par la Révolution, nous ne pouvons plus nous faire une idée bien exacte de l'influence énorme de l'Eglise sur les Canadiens français, puissance politique, économique [1] et sociale, qui pèse sur l'ensemble et sur chaque individu, qui s'affirme avec une hardiesse incroyable en maintes « survivances archaïques » et de laquelle il est quasiment impossible de s'affranchir [2]. Je ne puis en parler *de visu*, mais je puis dire que la plupart des voyageurs intelligents de France que j'ai vus, et qui avaient séjourné assez longtemps au Canada pour s'y faire une opinion raisonnée, (bien entendu si leur connaissance de la langue et leurs relations de société leur permettaient d'étudier impartialement les deux milieux) m'ont affirmé que le courant des idées modernes, ce qui constitue en définitive pour nous l'air respirable dans le monde de la pensée, était infiniment plus prononcé (malgré des étroitesses nationales inévitables) chez les Anglo-saxons du Canada que chez les Canadiens français.

Il y a même quelque équivoque à parler des sentiments « français » des habitants de Montréal ou de Québec. Ce qu'ils connaissent et surtout ce qu'ils aiment, ce n'est pas la France contemporaine, c'est celle de Saint-Louis ou de Louis XIV; non seulement ils « ne désirent pas revenir à nous » — ce que personne ne peut songer à leur reprocher — mais ils « redoutent notre influence [3] », au point que des membres même du clergé de France, de la plus irréprochable orthodoxie, ont été reçus froidement quand ils songeaient à s'établir dans les provinces où le clergé canadien règne en maître absolu [4].

---

1. C'est ainsi que tout Canadien catholique est encore tenu de payer la dîme à l'Église, et au besoin l'Etat prête ses tribunaux et la force publique pour punir les récalcitrants.

2. Il ne reste en effet à celui qui voudrait échapper à cette tutelle gênante, qu'à se convertir au protestantisme ou à se déclarer absolument *irréligieux*; l'une de ces alternatives le met au ban de ses compatriotes romains, l'autre l'exclut à la fois de la communauté de ceux-ci et de celle des Canadiens anglais.

3. Il faut lire dans le livre de M. S. par quels moyens on combat l'influence de la pensée libre venant de France, et quelle peine on a de trouver un ouvrage, livre de philosophie, d'histoire ou même tel roman, chez les libraires, menacés des foudres de l'Eglise s'ils vendaient des livres qui ne sont pas *autorisés* par l'Église. Nos conférenciers, venus d'outre-mer, sont applaudis par des auditoires anglais bien plus que français, et si M. F. Brunetière a été goûté là-bas, c'est assurément moins comme Français et pour son grand talent littéraire que pour son zèle catholique.

4. Quand le collège des Jésuites de Montréal a célébré en grande pompe le cinquantenaire du dogme de l'Immaculée Conception, il n'a pas craint, dans un pays de majorité protestante, de faire flétrir, par ses élèves, en séance publique, « les

Pendant longtemps il a pu croire qu'il resterait toujours le maître, car, ainsi que le dit M. S., « l'Eglise tient solidement les avenues de l'avenir » ; les femmes surtout lui appartiennent, car toutes, ou presque toutes, elles passent par l'éducation des couvents. Tous les dix-neuf collèges français de la province de Québec sont confessionnels, et cela au point que dans tout leur personnel enseignant, il n'y a que 32 laïques contre 527 prêtres ou religieux. L'Université Laval, de Québec, s'est consacrée solennellement, en 1873, au Sacré-Cœur de Jésus. Seulement si la natalité des Canadiens français est très grande (les familles ayant dix à quinze enfants, et même davantage n'y étant pas rares) la mortalité infantile est grande aussi, et surtout une fraction notable des générations récentes émigre vers le climat plus doux des Etats-Unis, d'où bien peu songent à revenir; et moins encore y conservent la mentalité de leurs ascendants restés au pays. De plus l'immigration française, venue d'Europe, est maintenant à peu près nulle, alors que les masses anglo-saxonnes continuent à traverser l'Atlantique. L'espoir caressé longtemps par le clergé canadien, de conquérir à la vraie foi les vastes territoires du Grand-Ouest, vers le Pacifique, s'est trouvé chimérique et de côté-là, la lutte n'est plus guère possible contre l'envahisseur hérétique.

Il serait erronné d'ailleurs de croire que les Canadiens anglo-saxons soient plus patriotes *anglais* que les Canadiens d'origine française sont patriotes *français*. Ils ont su jouer habilement le rôle de *loyalistes*, contre leurs compatriotes de race différente, pour s'assurer la supériorité dans les luttes d'autrefois; ils ont naguère encore, lors de la guerre contre les Boërs, manifesté leur enthousiasme pour la *Greater Britain*, en équipant quelques corps de volontaires; mais, au fond, ils tiennent avant tout à leur autonomie, ils entendent se protéger efficacement contre la concurrence de leurs propres compatriotes, par des tarifs douaniers; ils entendent ne laisser à la couronne d'Angleterre qu'un rôle de présidence honoraire sur les états confédérés du *Dominion*, et le soin, plus onéreux, de les protéger au besoin contre les appétits de la grande République voisine. Le jour où les destins seront accomplis, le jour où, sous la poussée de l'opinion publique, toujours plus avide *d'impérialisme*, le mouvement d'extension se prononcera vers le sud et le nord, ce ne seront ni les Canadiens de l'une ou de l'autre race, ni l'empire dont ils font nominalement partie, qui

---

sectes de Luther et de Mahomet. » Il est vrai que dans cette même cérémonie, on a acclamé Verlaine et M. Coppée comme les deux grands poètes catholiques du XIXe siècle ! — L'esprit de tout cet enseignement est d'ailleurs vieillot, étriqué, ne répondant pas aux besoins d'une démocratie moderne. Les Anglais avec leurs Universités vraiment indépendantes, où les deux sexes étudient librement toutes les sciences, ont suivi là-bas (plus que chez eux, pourrait-on dire) le mouvement de la vie contemporaine.

pourront se flatter d'arrêter l'invasion menaçante et peut-être même ne l'essaieront-ils pas.

Il y aurait dans l'ouvrage de M. S. bien d'autres chapitres encore qu'on prendrait plaisir à analyser en passant [1]. Il y a peu d'ouvrages récents, je le répète, qui fassent autant réfléchir, et donnent autant à penser ; c'est un apport précieux à cette *psychologie des nations* que la science moderne s'efforce de construire peu à peu, en dehors et au dessus des préjugés nationaux. Alors même qu'on serait disposé à contester telle ou telle affirmation de l'auteur, on le sent si bien documenté, si plein de son sujet, qu'on préfère en définitive s'en rapporter à lui ; on désirerait seulement qu'à ses observations de philosophie sociale il eût joint, ça et là, quelques croquis de types ou de paysages canadiens, qui eussent égayé la gravité presque austère de son tableau.

R.

Paul Déroulède. **1870. Feuilles de route. Des bois de Verrières à la forteresse de Breslau.** Paris, Juven, 122, rue Réaumur, 1907, in-8° XII et 319 p. 3 fr. 50.

Déroulède nous raconte dans ce premier volume sa vie de soldat depuis la déclaration de guerre jusqu'à sa captivité en Allemagne. En juillet 1870 il ne détestait que l'Empire et n'aimait que les lettres et sa mie, et il assure même qu'il déclamait follement contre la guerre et l'armée lorsque Victor Duruy le fit nommer sous-lieutenant au 16e bataillon de mobiles composé de jeunes gens de Belleville. Quelques jours suffirent pour faire de lui l'homme que l'on sait : une passion, dit-il, le domina désormais, la passion de la France, « passion exclusive, farouche, brutale presque et dont les entraînements l'ont plus d'une fois poussé à des actes de violence jalouse et d'irrésistible révolte », et il rappelle ce mot de Falateuf sur lui, qu'il a la folie de la patrie, comme certains dévots ont la folie de la croix. Sitôt qu'il apprend l'invasion du territoire, il court à Metz pour s'engager dans l'armée du Rhin. On le refuse ; il retourne à son bataillon, et le voilà au camp de Châlons avec son cadet André. Lorsque les mobiles sont renvoyés à Paris, il entre, ainsi que son frère, au 3e zouaves, et il assiste

---

1. Il y aurait à signaler spécialement le chapitre sur la vie politique au Canada. Ils ont là-bas certains arrangements qui auraient aussi du succès chez nos politiciens. Ainsi le *leader* de *l'opposition* au Parlement d'Ottawa touche 35,000 francs de traitement et tout député ayant été cinq ans ministre (l'auteur ne nous dit pas si c'est par tranches successives) a droit à 17,500 francs de pension. Si l'on décrétait pareille faveur en France, quelle lutte épique pour chaque portefeuille !

à la bataille de Sedan; il voit André tomber gravement blessé à ses côtés; il est fait prisonnier, interné à Breslau.

Cette suite d'aventures, étapes, haltes, combats, est racontée en un style vif et alerte. On remarquera surtout les pages consacrées à la journée de Sedan. L'auteur cite le Fabrice de Stendhal, et, de même que le héros de Beyle, il narre avec un accent de saisissante vérité les épisodes auxquels il est directement mêlé, les marches et contre-marches de sa troupe sur le vaste champ de bataille par les routes, les ravins et les bois. Nombre de traits sont curieux, attachants, émouvants: Jules Ferry annonçant avec joie que les armées de l'Empereur sont battues; le ministre Maurice Richard croyant au 8 août que les armées vont se replier dans l'instant sur Paris; les moblots de Belleville outrageant Napoléon III au camp de Châlons; la mère des deux Déroulède venant les voir durant la marche sur Sedan au village de la Neuville et leur disant en se séparant d'eux : « je vous donne, mais je demande à Dieu de ne pas vous prendre ». Citons aussi les appréciations de l'auteur sur l'utilité de l'incorporation immédiate de la mobile dans l'armée active, sur les réservistes à l'affaire de Mouzon, sur les « marsouins » au combat de Bazeilles, sur le rôle de l'artillerie à Sedan.

Le livre a quelques défauts. Il offre çà et là des lapsus [1]. Déroulède outre évidemment les choses et les pousse au noir dans la description de cette armée de Metz qu'il n'a fait qu'entrevoir : cette armée, au 8 août, était toujours disciplinée, animée de l'esprit militaire, et le lieutenant Fortoul faisait preuve d'ignorance ou d'un singulier pessimisme en affirmant que les défaites de Wissembourg et de Frœschwiller avaient eu lieu parce qu'une partie des troupes avait lâché pied et que s'étaient produits des sauve-qui-peut; le jeune médecin que Déroulède rencontre à Châlons (p. 73) juge bien mieux les événements. Dirons-nous aussi qu'on s'étonne que Déroulède, durant ce court séjour à Metz, n'ait rien remarqué de l'impression produite par la

---

1. Il n'y a pas eu le 19 juillet une escarmouche à Spickeren entre cavaliers français et allemands. — P. 148, ce n'est pas le 28 août, mais le 1er septembre que Dumouriez et Thouvenot ont décidé de marcher sur l'Argonne. — P. 149 qu'est-ce que « la stratégie de Villars en 1684 »? Ne serait-ce pas plutôt la stratégie de Villars en 1705, lorsqu'il prit la position de Sierck pour couvrir Thionville et Metz ? — P. 227, l'expression allemande : *Stockpreusse*, n'est pas comprise; l'auteur traduit par « bâton prussien »; mais, en ce cas, on dirait *Preussenstock; stock*, ainsi usité en composition, a le sens de « complètement, franc, archi, fieffé » et dans les mots *Stockpreusse*, *Stockfranzose*, *Stockengländer*, signifie « Prussien, Français, Anglais de souche » (*Stock* = *Stamm*). — P. 229 dire, non pas *nichts mehr Wasser*, mais « nichts mehr als Wasser » — Reichshoffen est toujours écrit *Reischoffen* (p. 38, 60, 73, 74, 83, 87, 103) et Morsbronn, *Morsbrönn* (p. 74 et 102) — lire p. 85 d'Autemarre et non *d'Hautemare*; p. 151 Remilly (comme à la p. 171) et non *Ramillies*; p. 171 Tann et non *Thann*. — P. 95 pourquoi ne pas dire le nom du général de C...? Tout le monde devinera Castelnau.

nouvelle de Spickeren? Dirons-nous qu'il a tort de croire que c'est Bismarck qui fit répandre le 7 août dans Paris le bruit d'une grande victoire?

Mais son récit nous entraîne. On le suit avec le plus vif intérêt des bois de Verrières, par Metz, Châlons, Sedan et Bruxelles, à la forteresse de Breslau; on sympathise comme lui avec les Saxons; on maudit avec lui le docteur Cabasse, et on ne peut fermer le livre sans estimer ce courageux soldat, cet homme de cœur que fut Déroulède, et sans admirer son « inlassable espoir qui ne le quittera qu'avec la vie. »

A. C.

Michel Bréal, **Pour mieux connaître Homère.** Paris, Hachette, 1906, VIIII-309 p.

La science et le bon sens ne vont pas toujours ensemble, bien qu'on puisse penser le contraire; et lorsqu'il s'agit de la question homérique, perpétuellement renouvelée, il semble que leur divorce s'accentue au point d'en faire d'irréconciliables ennemis. Ce n'est pas que je veuille accuser de manquer de bon sens tant de maîtres éminents dont les travaux ont tellement avancé notre connaissance d'Homère et de la civilisation que nous représentent ses poèmes; cette pensée est bien loin de mon esprit. Et pourtant, il faut bien reconnaître que c'est à propos d'Homère que se sont développées les plus étonnantes combinaisons, construits les plus aventureux systèmes, soutenues les plus extraordinaires hypothèses. Dès qu'on parle de l'Iliade et de l'Odyssée, l'imagination règne en souveraine; des intelligences d'ailleurs très pondérées battent la campagne; l'exacte compréhension du texte passe à l'arrière-plan, pour faire place à une sorte de dissection anatomique d'où il ne sort le plus souvent que trouble, incertitude et confusion; la raison est bannie par le raisonnement. Il n'en est pas ainsi chez M. Bréal; qu'il parle de la question homérique ou d'autres sujets, la science et le bon sens sont toujours de compagnie; et si l'on en veut une preuve nouvelle, on n'a qu'à lire son dernier livre : *Pour mieux connaître Homère.*

Connaissons-nous donc si mal le vieux poète, ou du moins les immortelles compositions qui nous sont parvenues sous son nom, leur origine, le temps et le lieu de leur naissance, leur portée historique et sociale? Il faut bien le croire, puisque tant de systèmes divers ont été proposés, et que ce sont les plus contestables qui semblent avoir le plus de rigueur scientifique; et je ne vois guère comment le public lettré, et qui s'intéresse aux choses de l'ancienne Grèce, peut arriver, au milieu de conceptions si diverses, à un point stable et précis de connaissance sur la nature de ces antiques épopées. L'Iliade

(M. B. s'occupe d'elle plus particulièrement) a été le sujet des plus minutieuses études, et l'on n'est guère d'accord que sur un point, c'est qu'il y a en elle des parties rapportées. Mais pour les uns, l'Iliade nous reporte à une société toute primitive, qu'un poète d'un âge très reculé s'est complu à décrire, tout en retraçant un épisode de la lutte entre deux grandes races; pour d'autres, le poème n'est pas autre chose qu'une œuvre impersonnelle formée de diverses traditions, chantées ici et là en des poèmes distincts, primitivement sans lien, qui se réunirent peu à peu pour constituer l'épopée; c'est une production spontanée du génie populaire; c'est le peuple, souverain créateur, qui chantait ses légendes, et l'antiquité de l'Iliade est ainsi hors de doute. Il y a là, pour qui veut bien connaître Homère, deux questions d'intérêt supérieur : Quelle civilisation nous représente l'Iliade? Comment, par qui a-t-elle été composée? M. B. nous donne en quelque sorte une solution mixte. Les théories ont du bon, pense-t-il; mais encore faut-il qu'elles reposent sur quelque chose; l'imagination n'a rien que de légitime; mais il convient qu'elle ne fasse pas fi de la logique. Or nous sommes en présence d'un vaste poème de près de seize mille vers; c'est d'abord beaucoup pour un seul individu, beaucoup aussi pour que l'œuvre d'un seul ait pu se transmettre dans son unité jusqu'à la recension d'Hipparque, si elle remonte aussi haut qu'on se plaît à le dire. En outre, il faut voir les choses comme elles sont, sans les grossir ni les rapetisser; la civilisation homérique n'est pas celle d'un peuple enfant, mais bien au contraire celle d'une société très avancée. Qu'il ne soit pas question de l'écriture, ni de la monnaie de métal, qu'on ne parle pas de l'art du cavalier, ni de statues et de peintures, tout cela ne peut être que le résultat des exigences du genre. Pour l'écriture, par exemple, les fouilles de Crète nous la révèlent à une époque bien antérieure à la plus reculée qu'on puisse assigner à la composition de l'Iliade; et d'ailleurs l'amour du luxe, le sentiment du beau, la considération attachée à la richesse, qui se font voir à chaque instant, ne sont-ce pas là des indices d'une civilisation raffinée? La langue elle-même, l'aisance du style, la noblesse de la pensée, ne sont-elles pas aussi des témoignages d'une culture intellectuelle développée, que met encore en relief le décor antique dans lequel le poète a voulu placer ses héros? D'autre part, l'Iliade présente si peu les caractères de la poésie populaire qu'il faut bien renoncer à en faire la production commune de tout un peuple. Elle n'est pas populaire d'origine; elle n'a ni la brièveté, même si l'on n'envisage que des épisodes séparés, ni l'incertitude de développement des chants sortis du peuple, auxquels manquent généralement la continuité du récit, le goût de la description, l'art tout littéraire des comparaisons. Elle n'est pas davantage populaire de destination; le peuple est absent de ces vers, qui s'adressent en réalité à un auditoire cultivé, familier avec les généalo-

gies des héros, jouissant d'assez de loisir pour entendre ces longs récits à la gloire des ancêtres, en un mot, à l'aristocratie d'alors.

A les regarder de près, à les considérer avec réflexion et logique, en se gardant du paradoxe et de l'esprit du système, que sont donc les poèmes homériques, si nous ne devons pas les concevoir comme l'œuvre personnelle d'un seul ni l'œuvre collective d'une foule ? Ici je ne puis mieux faire que de laisser la parole à M. Bréal : « Les chants homériques ont été composés pour faire partie du programme des jeux et des fêtes en ce pays de Lydie où les fêtes et les jeux n'ont jamais manqué » (p. 112). « L'auteur ne peut être un individu... mais l'auteur ne peut être non plus une foule... L'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant sa règle, ses traditions, et — ce qui n'importe pas moins — poursuivant un but d'utilité immédiate et ayant sa fonction reconnue. On s'explique ainsi la production successive et la conservation de l'œuvre ; on s'explique l'unité de la langue et du mètre, de même qu'on entrevoit la cause de certaines inégalités » (p. 113). N'oublions pas cependant que M. B., esclave avant tout de la raison et de la vraie science, ne présente cette conclusion que comme une hypothèse. Mais il la prépare, la construit et la consolide par d'ingénieuses observations tout objectives, et par des considérations sur la forme et la nature des poèmes qui, si elles laissent place à quelque discussion, lui donnent toutefois une singulière autorité. Il montre en effet, de façon lumineuse, d'abord qu'il a fallu dès le principe, pour l'élaboration d'aussi vastes compositions, un grand poète, une pensée directrice dont on ne saurait se passer ; c'est là une première condition ; et ensuite, seconde condition non moins nécessaire, qu'il dut y avoir « un groupe d'hommes, une corporation ayant même esprit, mêmes traditions, et travaillant pour un même objet, toujours nouveau » (p. 46). Et d'un autre côté, l'état de la société qui nous est dépeinte — voilà pour le fond — la structure même de cette poésie, avec ses locutions toutes faites, ses épithètes cristallisées, son hexamètre déjà si sévèrement réglé — voilà pour la forme — tout conspire à ramener l'époque de la composition de l'Iliade à une date plus rapprochée de nous qu'on ne le suppose ordinairement, et que M. B. propose de fixer au début du VIIe siècle.

J'ai parlé tout à l'heure de discussions possibles. M. B. me permettra de lui soumettre quelques doutes sur un point particulier de sa théorie ; je veux parler de l'époque à laquelle il place l'Iliade. Nous avons devant nous un ensemble de récits pouvant servir de thème à des compositions épiques, une personnalité de génie qui a conçu le plan et ébauché l'organisation générale, et une corporation dont les membres, animés d'une même pensée et conservant soigneusement leurs traditions, ont coopéré successivement à l'agrandissement du poème. Pour que l'œuvre parvînt, de génération en génération, jusqu'au temps de Pisistrate (milieu du VIe siècle), elle a dû être trans-

mise soit oralement, soit par le moyen de l'écriture. Si l'on suppose une transmission orale, « cent cinquante ans, dit M. B., sont le plus qu'on peut admettre », et « c'est au commencement du VIIe siècle qu'on peut avec vraisemblance placer l'âge d'Homère » (p. 36-37). Mais si l'on suppose au contraire la connaissance et l'usage de l'écriture, comme M. B. l'admet en plusieurs endroits de son livre (pp. 7, 42, 131), alors on n'est plus tenu dans de si étroites limites. Un siècle est peu de chose pour l'évaluation d'époques si lointaines, et les découvertes récentes nous autorisent à reculer très haut le développement social et intellectuel des peuples grecs. La civilisation lydienne n'est pas née d'un seul coup ; nous pouvons échelonner les données homériques sur une période qui peut embrasser plusieurs générations, et même nous le devons ; et enfin, toujours avec l'hypothèse de l'écriture connue — ce qui d'ailleurs me paraît incontestable — il n'est pas téméraire de penser que si Homère n'avait été, vers 550, éloigné que d'un siècle et demi, la célèbre commission athénienne aurait dû être à même d'avoir sur le poète initiateur des renseignements plus précis, qui ne se seraient pas perdus tout entiers. Il faut, semble-t-il, qu'Homère ait été séparé de Pisistrate par plus de 150 ans, si l'écriture était en usage, si peu même que ce fût, pour que dans ce court espace de temps l'origine, la personnalité, la vie d'un personnage si universellement respecté, admiré, imité, aient totalement disparu de la mémoire des hommes, au point d'être réduites au nom seul d'Homère (peut-être inexact) et à la légende du chanteur aveugle. Si j'ajoute que dans ces poèmes « composés pour faire partie du programme des jeux et des fêtes dans le pays de Lydie » il est à peine question de la Méonie, et que de ses deux chefs, Mesthlès et Antiphos, mentionnés au catalogue, le premier seul est cité une seconde fois dans l'Iliade, dans une simple liste de noms, cela ne nous engage guère à placer la composition et le développement de l'Iliade à l'époque même des derniers Héraclides. Comme il n'est pas vraisemblable que l'on puisse descendre plus bas, on voit quelles seraient alors les conséquences. Voilà le doute que je soumets à M. Bréal, et que l'étude de son livre a fait naître en mon esprit. Mais que de pensées suggère cet ouvrage, si plein de sagesse, si éloigné de toute exagération, et en même temps d'une lecture si attachante ! Ce n'est pas un de ces gros livres comme on en a tant écrit sur Homère, cent cinquante pages à peine ; mais tout y est mûrement réfléchi, tout y porte, tout y est à méditer. On le lira, on le relira encore, et à chaque fois l'on y trouvera du profit.

La fin du volume est formée d'un *Lexilogus* où sont analysés étymologiquement environ cent cinquante mots de la langue homérique ; quelques-unes de ces étymologies sont particulièrement heureuses et la linguistique vient ici très élégamment au secours de la philologie. Cette partie est à recommander tout spécialement aux professeurs qui expliquent Homère, aussi bien dans les facultés que dans les classes des lycées.

MY.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 janvier 1907.* — M. Dieulafoy donne lecture d'un travail sur le théâtre édifiant en Espagne durant le siècle d'or. Après avoir montré la place considérable qu'occupent dans la littérature de nos voisins les *Autos sacramentales* et leur durée séculaire, il aborde les autres genres de la tragédie religieuse et les classe en deux catégories distinctes : les comédies de saints et les comédies divines. Il est alors amené à se demander quelle a été la cause première d'une évolution que le succès persistant et même grandissant des *Autos* ne semblait pas nécessiter et aussi à quelle source puisèrent les auteurs de ces nouvelles pièces édifiantes. La source, M. Dieulafoy la trouve et la montre dans les *Miracles de Notre-Dame* qui avaient été traduits par Gonzalo de Berceo dès le XIIIe siècle et dans la *Légende Dorée*. La raison, d'un ordre tout différent, résidait dans le désir de combattre le luthérianisme et de former un faisceau de toutes les forces vives pour opposer une résistance aux progrès de l'hérésie. C'est dans ce dessein que les théologiens officiels inclinèrent du thomisme vers le molinisme en dépit de leurs tendances naturelles et que, sous leur inspiration, les grands poètes dramatiques, tels que Cervantès, Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon, Moreto s'efforcèrent d'allier dans leurs œuvres l'intérêt dramatique à la démonstration vivante des mérites souverains du repentir et de la foi dans la miséricorde d'un dieu iufiniment bon.

M. Senart présente quelques observations sur un fragment d'inscription du roi Ašoka (IIIe siècle avant notre ère), le célèbre souverain bouddhique. L'inscription a été retrouvée récemment non loin de Bénarès, au lieu où le Buddha passe pour avoir pour la première fois enseigné sa doctrine. Bien qu'incomplète, elle est très curieuse par certains détails qu'elle fait connaître relatifs à l'organisation des communautés religieuses d'hommes et de femmes au temps d'Ašoka et par la preuve qu'elle apporte de l'intérêt très vif que prenait le roi aux détails de la vie religieuse.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 janvier 1907.* — M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur le théâtre édifiant en Espagne au siècle d'or.

M. Cagnat communique une note sur les fouilles exécutées en Algérie depuis quelques années par le service des monuments historiques sous la direction de M. Albert Ballu. Ces fouilles se poursuivent en même temps dans les ruines de cinq villes, Timgad, Lambèse, Madaourouch, Announa et Khamissa. M. Cagnat insiste seulement sur les deux dernières, où les travaux sont conduits par M. Joly, de Guelma. A Khamissa, on a déblayé à peu près tout le vieux forum qui offre les éléments habituels aux forums romains dans un état de conservation suffisant pour permettre de les reconnaître. A Announa, il est difficile d'identifier les monuments découverts; les plus curieux sont une maison qui appartenait à la famille des Antistius, apparentés aux empereurs du IIe siècle, et une place, un petit forum, entouré de murs. On a découvert dans ces différentes fouilles une grande quantité d'inscriptions et un certain nombre de morceaux de sculpture.

M. Salomon Reinach croit avoir trouvé l'explication d'un type plastique assez souvent signalé au XVe siècle, notamment dans l'art ombrien : celui de la Vierge Marie, armée d'une massue, qui frappe un démon pour l'éloigner d'un enfant qu'il a saisi. Dans les textes du moyen âge, il n'y a pas trace de ce type. M. Reinach l'explique par une confusion du langage. La Vierge Marie, qui tient les clefs du ciel, est *clavigera*; or *clavigera* signifie aussi « porte-massue » (de *clava*). La confusion, sans doute volontaire et consciente, a dû être suggérée à un artiste par un clerc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — **11 février.** — **1907**

Scholies de Lucien, p. Rabe. — Kock, Phonétique Suédoise. — Imelmann, Layamon. — A. Michel, Histoire de l'art II. — Kisky, Les Chapitres des électorats. — Valois, La Pragmatique Sanction de Bourges. — Registres des Conseils de Genève, II. — Pagès, Le Grand Électeur et Louis XIV ; La politique française en Allemagne sous Louis XIV. — Bourgin, Les archives pontificales et l'histoire moderne de la France ; Inventaire du Fondo Gesuitico. — Cambridge modern history, XII, Les États-Unis. — Académie des Inscriptions.

Scholia in Lucianum, edidit H. Rabe. Adiectæ sunt II tabulae phototypae. Leipzig, Teubner, 1906, XII-336 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les manuscrits des scholies de Lucien ont été le sujet de plusieurs dissertations de M. Rabe, qui préparait ainsi l'édition qu'il nous donne aujourd'hui. Deux d'entre elles sont publiées dans les *Abhandl. der kön. Gesellsch. d. Wiss.* de Gœttingue, et ont pour titre *Die Ueberlieferung der Lukianscholien* (1901), et *Die Lukianstudien des Arethas* (1903). M. R. divise les manuscrits, qu'il a pour la plupart collationnés lui-même, en cinq classes, dont les deux premières sont les plus importantes : l'une se compose d'un seul manuscrit (Vaticanus 90, Γ), l'autre de quatre, auxquels il faut ajouter un manuscrit de Moscou, qui donne deux scholies étendues. La seconde classe offre un intérêt spécial, en ce que les scholies de ces manuscrits sont dues à Aréthas ; le meilleur représentant en est le Harleianus 5694 (E). Les scholies des manuscrits de la troisième classe, qui sont au nombre de deux, semblent tirer leur origine des précédentes. Enfin le Vaticanus 1322 (Δ), de la cinquième classe, est également un bon manuscrit. Quant à la quatrième classe, dont les représentants sont de moindre valeur, elle a été utilisée pour compléter les manuscrits principaux. L'édition, qui suit l'ordre des opuscules de Lucien tel qu'il est donné par Γ, est ingénieusement disposée : chaque scholie est précédée de son lemme, et suivie des sigles des manuscrits qui la contiennent, rangés selon l'ordre des classes ; mais le lemme est accompagné d'un signe qui montre immédiatement si, dans le manuscrit, il précède ou non la scholie, et, dans ce dernier cas, un astérisque indique s'il y a dans le texte un mot accompagné d'un renvoi ; alors le manuscrit où se trouve ce renvoi est mentionné en premier lieu ; il en est de même

pour le manuscrit auquel est emprunté le lemme, quand il existe. Ce système ne satisfait pas cependant à toutes les exigences. Voici par exemple deux scholies fort simples : p. 35, 15, πιμελεστέρα *] λιπαρωτέρα VΔ et p. 44, 18 ἀράμενον *] κουφίσαντα ΔV ; nous comprenons, au crochet, que le lemme n'accompagne pas la scholie ; à l'astérisque, que ἀράμενον est pourvu d'un signe de renvoi dans Δ et non dans V, parce que VΔ est l'ordre adopté par M. R. ; mais si nous voyons qu'un renvoi se trouve au mot πιμελεστέρα dans le texte de V, nous ignorons s'il y en a un également dans Δ. Autre exemple : p. 42, 14 πόπανα : εἶδος πλακοῦντος ΔVφ et p. 87, 11 ἀλεξίκακε : ὁ ἀποδιώκων τὰ κακά ΓCΔ ; les deux points indiquent que ces scholies sont précédées du lemme ; l'ordre ΔVφ, que le lemme πόπανα est dans Δ et manque dans Vφ ; mais l'ordre des manuscrits étant ΓCΔ, nous ignorons si le lemme ἀλεξίκακε, pris dans Γ, est ou non dans CΔ. Ou bien devons-nous comprendre que le lemme ou le renvoi sont dans tous les manuscrits lorsque l'ordre des classes est observé ? En somme, le procédé imaginé par M. R. est loin d'avoir toute la clarté désirable. Mais c'est là un bien mince inconvénient ; l'important est que l'édition soit faite avec soin et qu'elle soit utile ; sous ce rapport M. Rabe a réussi. De bons index terminent le volume ; les deux planches reproduisent l'une le fol. 56 r° du Vaticanus 90, l'autre le fol. 73 v° du Harleianus avec les scholies marginales d'Aréthas.

MY.

Svensk Ljudhistoria, avs AXEL KOCK ; Första Delen, häftet 1, [C. W. K. Gleerup, Lund ; Otto Harrassowitz, Leipzig] ; Lund, 1906 ; 336 pp. in-8° ; prix : Kr. 2, 75 = M. 3, 25.

La phonétique historique de la langue suédoise, dont la publication vient de commencer, promet d'être un ouvrage de référence sûr et complet, réunissant sous une forme systématique les nombreux travaux antérieurs de M. A. Kock sur la phonétique suédoise. Il comprendra cinq volumes : le premier, qui vient de paraître, expose une partie du vocalisme, à savoir l'origine et le développement des voyelles et diphtongues simples i, e, ä, a brefs et longs dans les syllabes fortes et semi-fortes. A remarquer, dans les diverses parties de ce premier volume, le traitement des origines scandinaves des sons suédois, celui des phénomènes de labialisation, apophonie (ablaut), fracture, métaphonie (umlaut), qui sont de nature à intéresser, en dehors du domaine strictement suédois, les scandinavisants et germanistes. La phonétique du suédois moderne n'interviendra dans l'ouvrage, nous dit une courte préface provisoire, que dans la mesure où elle éclairera et complètera l'histoire des sons.

Ce premier volume, ainsi détaché, nous laisse le regret, en attendant le secours d'une table des matières, que les nombreuses divisions

subordonnées les unes aux autres n'en soient pas distinguées par une disposition plus nette des titres, ou réparties en chapitres : cet inconvénient disparaîtra évidemment dans l'ouvrage complet, qui sera, en outre, précédé d'une introduction et d'une courte vue d'ensemble sur le développement du suédois.

P. Doin.

Layamon, Versuch über seine Quellen, von Rudolf Imelmann; Weidmannsche Buchhandlung; Berlin, 1906; vi-117 pp. in-8°; prix : 3 mk.

Dans cet ouvrage, M. Imelmann étudie les principales questions relatives aux sources de Layamon.

Par la comparaison détaillée des leçons des divers manuscrits de Layamon, de Wace et de Gaimar, il s'efforce de prouver : 1°, qu'il n'y a pas à proprement parler de sources celtiques de Layamon (sinon par l'intermédiaire des Normands); 2°, que les noms propres de Layamon qui ne figurent pas dans le texte de Wace ont été empruntés aux Normands, quelle que soit du reste leur origine première ; 3°, que la fusion dans l'œuvre de Layamon des leçons des différents manuscrits de Wace et de Gaimar doit être attribuée à un rédacteur Normand dont l'ouvrage aurait servi de base à Layamon. Bien que, pour certaines parties de son argumentation, les manuscrits offrent, au gré de M. I., trop peu de rapprochements intéressants, son étude est une contribution sérieuse à la connaissance des sources de Layamon, et contient d'excellentes indications pour une édition critique de cet auteur.

P. Doin.

Histoire de l'Art .... publ. sous la direction de M. André Michel, tome II : *formation, expansion et évolution de l'Art gothique* (première partie). Paris, A. Colin, 1 vol. gr. in-8° de 528 p., n. 335, reproduction. Prix : 15 francs.

C'est une chose vraiment extraordinaire, et passablement décourageante pour l'esprit humain, que ce spectacle d'un art national, complet, spontané et fécond, chef d'école et adopté bien au delà de ses frontières naturelles, ... tombé tout à coup, non pas seulement dans un tel oubli, mais dans une telle méconnaissance de ses qualités les plus incontestables, de ses éléments même les plus essentiels..., qu'il ait fallu une véritable révolution du goût, après quatre siècles, pour lui rendre justice et comme pour en retrouver *le secret!* Oui, cette inintelligence pour ainsi dire absolue de l'art du moyen âge, sculpture ou architecture, et celle-ci particulièrement, qui était la plus achevée en son genre; telle, qu'aux esprits les moins intransigeants, et du goût le plus incontestable, de la compétence la plus certaine, cet art

de nos cathédrales semblait *une énigme;* telle, qu'il n'y a pas cinquante ans encore, en pleine Académie, on allait jusqu'à lui refuser toute inspiration de race, toute marque nationale!... M. André Michel a eu raison d'insister dessus, comme il a fait dès les premières pages de son introduction à ce nouveau volume. On ne s'en doute pas assez. Sans doute, le XIIIe siècle (qui est l'âge d'épanouissement de cet art), avait entrepris tant et de si grandes choses, qu'il ne put les achever, et que, le temps passant, « son idéal se fana » et les générations qui suivirent faussèrent sa doctrine. Mais de là à cet écrasement systématique, à ce déracinement obstiné qui commence à la Renaissance, il y a loin. On eût compris que les ouvriers si ingénieux et si logiques des XIIIe et XIVe siècles eûssent méconnu l'essence et la beauté propres de l'architecture grecque; mais vraiment les gens de goût du XVIIe ou du XVIIIe siècles avaient-ils la même excuse? Et si encore ils n'avaient renié que la sculpture, dont on peut bien dire que les qualités étaient en évolution; mais l'architecture, dont le style à la fois si audacieux et si achevé avait été admiré et suivi jusqu'aux confins de l'Europe civilisée!

Cette *Histoire de l'Art*, si heureusement entreprise, contribuera sans doute pour sa bonne part à mettre un peu de clarté et de bon sens dans les esprits sur ces questions, qui ne sont naturellement pas aussi tranchées encore qu'on pourrait l'imaginer. L'enseignement de Jules Quicherat est d'hier, et il n'y a pas si longtemps qu'il a porté ses fruits. Sans compter les idées fausses, qu'il est si malaisé d'arracher: comme ce contre-sens de l'*ogive* désignant si couramment l'arc brisé et tout ce qui est en pointe, qu'on en est à douter, après trente ans d'essais infructueux, si l'on arrivera jamais à persuader aux gens qui se piquent d'écrire que c'est une faute de langage, une incorrection.

C'est à M. Camille Enlart qu'est dû le chapitre consacré à l'architecture du XIIIe siècle. Je regrette qu'il n'ait pas eu plus de place : il lui a fallu parler, non seulement de l'architecture française, avec ses diverses écoles et leurs marques distinctives et caractéristiques, domaine si attachant qu'il n'a pu qu'effleurer, mais de l'architecture du reste de l'Europe, des plus importantes surtout en Allemagne, en Scandinavie, dans la Grande-Bretagne et en Espagne. Il est vrai que l'architecture *gothique* devrait réellement porter le nom de *française* (opus francigenum) et qu'on la retrouve donc partout. Mais j'aurais aimé un peu plus de développement et de largeur dans l'histoire de cet épanouissement de notre art et de nos écoles parmi les races et les coutumes de notre pays. D'autant que ce développement, l'histoire de la sculpture le présente, avec un rare intérêt, dans le chapitre suivant, sous la plume de M. André Michel, qui suit avec autant de goût que d'information l'évolution des types, et l'originalité personnelle des exécutants, des ouvriers, à travers le programme auquel on les attachait et le symbolisme qu'ils avaient à réaliser et dont le sens leur

échappait. Ces proportions plus développées ont été accordées également aux sculptures étrangères, dont celles de l'Angleterre et de l'Espagne sont seules encore étudiées dans le volume (par MM. Enlart et Emile Bertaux) : mais pour l'une comme pour l'autre, l'histoire est prise dès ses origines; surtout gothique pour l'Angleterre et surtout romane pour l'Espagne : celle-ci, très neuve pour nous, est d'un rare intérêt.

Les chapitres suivants ont trait aux miniatures, dont les origines sont si inconnues avant la centralisation de cet art à Paris; aux vitraux, si difficiles à dater, et dont l'étude ne serait vraiment possible que si un recueil général permettait de les comparer et de les rapprocher tous; à la peinture murale, en Suisse et en Espagne. Ils ont été écrits par MM. Arthur Haseloff, Emile Mâle, C. de Mandach et E. Bertaux. Enfin, la peinture italienne fait son apparition avec les mosaïques et les premières fresques des prédécesseurs de Giotto : Cimabué, Cavallini, Torriti, à Assise surtout (M. A. Pératé est l'auteur de ce travail); et les ivoires gothiques sont étudiés par M. Raymond Kœchlin. Au lieu d'être les seuls témoins d'une sculpture disparue, comme aux époques antérieures, ces ivoires ne sont guère, fait remarquer justement le critique, que le reflet de la grande sculpture contemporaine. Ils n'en sont pas moins des plus attrayants.

D'excellentes reproductions, précieuses non seulement par l'exécution mais par le choix et souvent la rareté, ornent comme d'habitude le volume.

Henri DE CURZON.

Die Domkapitel der geistlichen Kurfürsten in ihrer persoenlichen Zusammensetzung im XIV. und XV. Jahrhundert, gekroente Preisschrift von Dr Wilhelm Kisky. Weimar, H. Boehlaus Nachfolger, 1906, VIII, 197 p. in-8°. Prix : 6 fr. 75.

Le travail de M. Kisky est un mémoire couronné par la Faculté de philosophie de l'Université de Bonn, et inséré par M. K. Zeumer dans sa nouvelle collection des *Quellen und Studien*, relatives à l'histoire constitutionnelle du Saint-Empire au moyen âge et dans les temps modernes, collection dont nous avons déjà parlé ici [1]. On n'y trouvera pas précisément une étude historique et juridique sur la formation des chapitres des cathédrales de Cologne, de Mayence et de Trèves, sur leurs développements et leurs transformations par la féodalité, sur leurs attributions et leur rôle politique ou religieux durant les derniers siècles du moyen âge. Tout cela est, en partie du moins,

1. Voy. *R. cr.*, du 9 avril 1906.

effleuré, sinon traité à fond, dans un premier chapitre, d'une vingtaine de pages, où l'on nous parle des électeurs ecclésiastiques eux-mêmes, du recrutement des chanoines dans les différentes couches sociales, de la grande division des chapitres en deux catégories, qui bientôt n'ont presque plus rien de commun, celle des chanoines issus de la haute noblesse et celle des chanoines-prêtres, les seuls, le plus souvent, à posséder le caractère sacerdotal [1]. L'effort de M. K. s'est porté surtout sur un autre point de son sujet. Il s'est efforcé de dresser avec une patience méritoire, la nomenclature aussi complète que possible, de tous les personnages célèbres, ou obscurs, qui ont figuré au quatorzième et au quinzième siècle, dans l'un des corps illustres de ces grandes métropoles, auxquels était dévolu le droit de choisir dans leur sein les Electeurs ecclésiastiques du Saint-Empire romain. Il a dépouillé dans ce but non seulement la littérature imprimée, fort nombreuse (cartulaires, régestes, chroniques, inventaires d'archives, etc.), mais encore toute une série de catalogues et de pièces inédites dans les divers dépôts publics de la région rhénane. Il a reconstitué de la sorte, en trois chapitres, la série de tous les chanoines de Cologne, de Mayence et de Trêves, en tenant séparés, comme de droit, les chanoines nobles des simples clercs. On peut même dire qu'il a fait le travail deux fois; car après avoir dressé ses listes dans l'ordre chronologique, il a eu l'attention de les refaire dans l'ordre *alphabétique*, en joignant à chaque nom, les renseignements biographiques sommaires qu'il avait pu réunir et il a constitué de la sorte un répertoire, commode à consulter, de personnages ayant joué un rôle dans l'histoire politique ou religieuse des contrées rhénanes à cette époque. En le parcourant, on se rend mieux compte comment un nombre assez limité de familles baroniales ou comtales, monopolisant peu à peu ces dignités ecclésiastiques secondaires, se sont réservé l'accès aux sièges électoraux ou à d'autres sièges de princes-évêques du Saint-Empire. Le travail de M. K. est donc une contribution des plus utiles à l'histoire de la formation de l'oligarchie féodale au sein de l'Eglise d'Allemagne et son dépouillement patient des sources, qui semble fait avec tout le soin et la critique désirables, sera sans doute consulté souvent avec fruit, sans qu'on éprouve de sitôt le besoin de le refaire.

R.

Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII, par Noel Valois, membre de l'Institut, Paris, Picard, 1906. In-8°.

M. Noel Valois, à qui l'on doit, entre autres travaux, une remarquable *Histoire du grand schisme d'Occident*, publie dans ce nouveau

1. On y parle également, mais toujours en peu de mots, des études et des charges des chanoines, des prébendes, de la sortie du chapitre, etc.

volume cent deux pièces inédites, précédées d'un historique d'environ 200 pages. Pour maints historiens, l'année 1438, où fut promulguée la Pragmatique Sanction, marque une rupture brusque et complète entre la France et le Saint-Siège. C'est là une double erreur que M. Valois a démontrée d'une manière irréfutable. Six ans auparavant, en 1432, alors que commençait le conflit entre Eugène IV et le concile réformateur de Bâle, Charles VII, après avoir consulté le clergé de son royaume, avait envoyé une ambassade à Rome, chargée de débattre avec le pape les conditions du régime auquel serait désormais soumise l'Église de France. En 1436, à la suite d'une nouvelle assemblée du clergé, — assemblée dont jusqu'ici aucun érudit n'avait fait mention, — une seconde ambassade était, dans le même but, envoyée à la fois vers le pape et vers le concile. Le régime préconisé par le roi tenait le milieu entre l'absolutisme papal et les réformes radicales décrétées par les Pères de Bâle. Charles VII ne réussit ni à entraîner le pape dans la voie des réformes, ni à ramener le concile à des mesures plus modérées. Au mois de mai 1438, il réunissait de nouveau le clergé à Bourges pour fixer définitivement le régime de l'Église de France. Eugène IV venait alors d'être snspendu par le concile. Qu'allait faire le roi ? Allait-il accepter en bloc des mains du concile un ensemble de réformes différentes de celles qu'il avait conseillées et suivre les Pères dans leurs sévérités à l'égard du pontife? Allait-il se soumettre au Saint-Siège et s'associer aux censures prononcées par Eugène contre les Pères ? Il ne fit ni l'un, ni l'autre. A la vérité, il penchait plus du côté de Bâle que du côté de Rome, l'autorité du concile général étant alors regardée communément comme supérieure à celle du pape. Mais, loin d'adhérer sans restriction à tous les décrets de Bâle, il les soumit à l'examen du clergé, qui les discuta un à un et, sur plus d'un article, en modifia la teneur. C'est de ces décrets ainsi modifiés que se composa la Pragmatique, qui, tout en rendant, sur des points importants, l'Église de France indépendante du Saint-Siège, laissait subsister, sur d'autres, de fréquents rapports avec le pape, considéré toujours comme le chef suprême. Charles VII donna une autre preuve de ses vues conciliantes ; malgré le décret de suspension dont avait été frappé Eugène IV, il décida, d'accord avec le clergé, de garder son obédience ; et cette obédience, il la garda encore, quand, l'année suivante, Eugène fut déposé et qu'à sa place le concile fit élire un autre pape.

M. Valois étudie ensuite l'application de la Pragmatique. Je n'ai pas à rappeler qu'Eugène IV n'admit jamais l'acte de 1438, qualifié par lui « d'acte inique et impie », et qu'il y fit nombre d'infractions en nommant, par exemple, de sa seule autorité, aux charges ecclésiastiques, alors qu'en vertu de la Pragmatique elles devaient être conférées par la libre élection des chapitres et des communautés. Comme lui, ses successeurs Nicolas V, Calixte III, Pie II, — lequel

avait été d'abord un partisan convaincu du concile de Bâle, — ne cessèrent de réclamer du roi l'abolition de la Pragmatique. Celle-ci n'en demeura pas moins en principe la loi de l'Église française durant tout le reste du règne de Charles VII. Je dis en principe ; car, en fait, elle fut souvent violée par le roi qui intervenait dans les élections et, à l'occasion, n'hésitait pas à recourir au pape pour imposer des candidats de son choix. Elle le fut également par le clergé lui-même, qui, plus d'une fois, renonçait au droit d'élire, s'en remettait au pape du soin de désigner un pasteur ou encore, contrairement aux ordonnances, renvoyait à Rome le jugement des procès en matière d'élections. L'application de la Pragmatique n'eut d'ailleurs pour effet ni de diminuer le nombre des conflits, ni de supprimer l'abus de la force, les recours à la violence, trop fréquents dans l'histoire des chapitres et des monastères. Tout cela, joint aux plaintes réitérées et à la résistance du Saint-Siège, amoindrit l'autorité de la Pragmatique. Les Pères de Bâle contribuèrent aussi par leur imprudence à cet amoindrissement. Au sortir des désordres du grand schisme, provoquer un nouveau schisme par l'élection d'un autre pape était une faute grave. Cette faute, ils l'aggravèrent encore par le choix qu'ils firent, sous le nom de Félix V, d'un prince, d'un séculier, le vieux duc Amédée de Savoie, totalement ignorant des choses ecclésiastiques. Ce n'est pas que la nouvelle de cette élection n'eût d'abord alarmé la Cour de Rome. » Ne craignez rien, dit un cardinal à ses collègues. J'appréhendais qu'ils n'eussent porté leur choix sur un homme pauvre, sage et vertueux, dont la conduite agréable à Dieu nous eût préparé une lutte terrible ; mais ils ont élu un homme selon la chair et le sang ; la victoire est à nous. » Dès lors, en effet, le concile de Bâle tomba dans un total discrédit : et ce discrédit, en s'étendant à son œuvre de réforme, si excellente qu'elle eût été d'abord, s'étendit aussi à la Pragmatique, qui en était à quelques égards la reproduction.

L'ordonnance de 1438 avait, comme on le voit, reçu bien des atteintes quand elle fut abrogée par Louis XI en 1461. On sait en quels termes le successeur de Charles VII annonça à Pie II cette abrogation. « A l'abri de cette constitution séditieuse, lui écrivait-il, les évêques ont bâti dans notre royaume un temple de licence que nous avons résolu de détruire ; et, malgré tout ce qu'ont pu nous objecter de doctes personnages, nous entendons que désormais vous exerciez sur les églises de France la pleine autorité qui vous appartient. » Ce n'était pas, au reste, par piété, que le rusé et ambitieux Louis XI s'était décidé à cette mesure, ainsi qu'il l'avouait lui-même dans une lettre à l'un de ses familiers ; il se flattait de disposer plus sûrement du clergé et de ses biens en s'entendant avec le pape qu'en conservant à l'Église ses libertés. Je n'ai pas à dire la satisfaction que causa au Saint-Siège l'abrogation de la Pragmatique. Pie II, qui

comparait Louis XI à Constantin, à Théodose, ordonna des messes d'actions de grâce et des réjouissances pour célébrer cet événement ; et, durant trois jours, il y eut à Rome des feux de joie, des danses et des sonneries de trompettes.

C'est là que M. Valois a arrêté son travail, sans entrer toutefois dans quelques-uns des faits que je viens de mentionner. Indiquer la série des tâtonnements par lesquels passa le gouvernement de Charles VII avant d'édicter l'ordonnance de 1438, expliquer dans quelles circonstances et avec quel concours elle fut élaborée, montrer comment elle fut appliquée et surtout violée, dire enfin à quelles vaines négociations avec le Saint-Siège elle donna lieu jusqu'à son abrogation, tel est, en somme, l'objet que s'est proposé M. Valois dans ce savant et important travail.

Félix Rocquain.

Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tome II. Genève, Kündig, 1906, IX, 571 p. gr. in-8°.

Nous avons rendu compte autrefois du premier volume [1] de cet intéressant recueil, qui avait été édité pour la Société d'hitoire et d'archéologie de Genève, par M. E. Rivoire. Le tome II, qui ne porte le nom d'aucun éditeur responsable, embrasse une période beaucoup moins longue que son précurseur, car il ne renferme les procès-verbaux des différents conseils de la ville que pour les années 1461 et 1462, et après une lacune de dix ans [2], ceux des années 1473 à 1476. Ces registres, dirigés par les notaires Nicot Breyset, Guillaume de Carro et Claude Cavussin, ont été transcrits sur les originaux par MM. L. Dufour-Vernes et V. van Berchem ; leur copies ont été collationnées sur le texte même par MM. Emile Rivoire et Léopold Micheli, double travail également ardu, et, dans un certain sens, trop ingrat pour qu'il ne soit pas du devoir de la critique de mentionner avec reconnaissance le nom des citoyens que l'amour de la science et de la patrie genevoise a poussés à l'accomplir. Le texte des procès-verbaux est encore exclusivement en latin, mais d'une latinité qui n'a rien de cicéronien, et qu'on aurait parfois beaucoup de peine à comprendre si un excellent index, de près de cent pages, ne venait au secours du lecteur embarrassé [3].

---

1. Voy. *R. cr.*, 19 juin 1902.

2. On s'étonne de ne point trouver, ni dans l'introduction, ni à l'année 1473, de note explicative au sujet de la disparition des registres intermédiaires.

3. Tous les mots étrangers ne sont pas cependant expliqués; ainsi *extriveria* (p. 163) manque dans l'index.

En dehors de nombreuses données pour l'histoire locale proprement dite, des faits relatifs au développement intérieur de la cité, on trouvera dans le présent volume des documents d'un intérêt plus général, par exemple, pour l'histoire des rapports de Genève avec les ducs de Savoie. A propos de la révolte de Philippe de Savoie contre son père, le duc Louis I (en 1462), le Conseil de la cité eut également des relations assez suivies avec la cour de France [1]. Plus tard c'est le contre-coup des guerres de Bourgogne que subit la ville, mêlée, bien malgré elle, par suite de l'attitude du prince-évêque de Genève et du duc de Savoie, aux querelles avec les *Eidgenossen*. C'est dans ses murs qu'une ambassade bernoise est insultée (juillet 1474) [2]; en octobre 1475 les Bernois s'apprêtent à marcher sur Genève et l'évêque prétend lever parmi les bourgeois un corps de troupes pour se défendre; tout en affirmant que « *populus sue civitatis fuit semper et est bene obediens* » le Conseil se défile autant que possible, en affirmant qu'il ne doit de service qu'*intra muros* et non au dehors. Pourtant il arme les remparts, il décide « *habeantur pulveres colovrinarum usque ad quantitatem centum quintalium; item quod artilliaria reparetur et assituetur* » (p. 339). Finalement, grâce à l'intervention des Fribourgeois, une trève est signée le 29 juin 1476 entre le duc, l'évêque et la ville d'un côté, les confédérés de l'autre.

Mais ce qui nous paraît tout de même plus intéressant encore que les faits et gestes politiques d'une ville, qui n'est pas libre encore de ses mouvements ni consciente de ses destinées futures, ce sont les nombreux détails de mœurs qu'on peut glaner dans les notes des bons scribes genevois. Elles toute font revivre sous nos yeux la société d'alors. Tantôt c'est le duc de Savoie qui envoie un sien gentilhomme pour réclamer « *omnes vagabundos, pro faciendo duo galleas ad mictendum in Cipro* » (p. 96); tantôt c'est un honnête citoyen, Jacquet Legros, qui se plaint que certains citoyens, hommes et femmes, viennent sur les bords du lac, près des murs, « *quictare carnalia desideria* » (p. 173). Un jour on vient se plaindre au Conseil « *quod nonnulli medici se gerunt artem medicinae scire et nesciunt, quod cedit in prejudicium communitatis* » (p. 186). Un autre jour le Conseil proclame Clémence de Lausanne, reine des ribaudes (*ordinata est regina filiarum* (p. 202). L'assistance publique est encore singulièrement mal organisée [3], la salubrité publique également, puisqu'un bon

---

1. La première ambassade de Louis XI arrive en octobre 1461. On lui offre deux livres de confitures, 12 livres de bougies, deux poissons, une *coquasse* d'hypocras et une de malvoisie « *quia est prima ambassiata missa per serenissimum regem Francorum* » (p. 67).

2. Cette affaire des *Ambassiatores Alemanni* revient souvent dans les procès-verbaux, de la p. 290 à la p. 451.

3. A chaque instant ce sont enfants exposés dont on ne sait que faire. Une fois on en a trouvé un dans un ermitage du pont de l'Arve; on l'avait d'abord charita-

bourgeois peut s'opposer avec succès à ce qu'on installe des latrines dans son voisinage (p. 324). Je signalerai encore le joli croquis de la séance dans laquelle le Conseil apprend qu'un certain Jean du Pont a fait un legs à la ville à condition que dorénavant, et *in æternum*, tous les membres présents du Conseil récitent debout un *Pater* et un *Ave*, « *qui Pater Noster* et *Ave Maria per omnes... genibus flexis fuerunt dicti* » (p. 231). Les pères de la cité sont encore très prudents, à ce moment de leur histoire, vis-à-vis du pouvoir épiscopal. On porte plainte devant eux que « *capellanus de Eysello facit quam plura mala et praecipue mulieribus de nocte* ». Mais il se refuse à intervenir (*communitas non se immisceat*) et renvoie les plaignants à l'autorité ecclésiastique (p. 233). Quarante ans plus tard, il n'y aurait plus mis tant de façon [1].

Nous n'exprimerons qu'un regret; c'est que les *Registres du Conseil de Genève* soient si lents à paraître. Si nous ne devons recevoir qu'un volume tous les cinq ans, et que chacun d'eux n'embrasse qu'une période de cinq à six ans, il nous faut renoncer absolument à l'espoir de feuilleter ceux d'entre ses volumes qui nous intéresseraient le plus et seraient les plus utiles aux historiens de l'histoire générale du seizième siècle. N'y aurait-il pas moyen d'en accélérer un peu la publication? C'est par ce vœu, peut-être égoïste, que je terminerai ce compte rendu.

R.

G. Pagès. I. **Le grand Electeur et Louis XIV. 1660-1688.** Paris, Société nouvelle, 1905, xxvi, 672-8° (Thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à l'Université de Paris).

II. **Contribution à l'histoire de la politique française en Allemagne sous Louis XIV.** Paris, Société nouvelle, 1905, 105 p. in-8° (Thèse complémentaire).

Ce bel ouvrage qui a valu à M. Pagès, outre le titre de docteur avec la mention *tres honorable*, les éloges — je devrais dire, l'estime et presque le respect du jury, — est le résultat de vingt années de recherches dans les archives; archives des affaires étrangères à Paris, archives secrètes de Berlin, sans compter l'étude des documents déjà publiés, surtout les *Urkunden*... pour l'histoire du grand Electeur.

---

blement confié à une nourrice. Puis le Conseil, gravement « *ne ceteris cedet in exemplum*, » decide « *quod puer retradatur in prestino loco* » (229). Un autre jour on lui expose *qualiter puer nuper repertus fame perit quia nutrix vult habere argentum pro vivendo*. Et le secrétaire ajoute : *Quid fiendum?* (p. 246).

1. Notons encore ce trait, tout à l'honneur de l'administration municipale sinon de ses administrés. Le veilleur de nuit, Jacques Chabod, rossé par des vauriens, reçoit une gratification de deux florins « *quod verberatus fuit in servicio civitatis.* » (p. 361).

M. P. s'est proposé de réunir et de grouper dans une étude d'ensemble tout ce que nous pouvons savoir de la politique extérieure du Grand Électeur dans ses rapports avec la France pendant la période décisive de 1660 à 1688; il s'est modestement enfermé dans ce champ limité parce qu'une étude plus complète lui paraissait prématurée en l'état des documents.

Après une Introduction courte, mais très substantielle sur l'Etat « brandebourgeois prussien », les moyens d'action, le caractère personnel du grand Electeur et les « influences » (la famille et les ministres), l'exposition prend une forme strictement chronologique. Elle se divise en 8 chapitres, chacun consacré à un des épisodes de la politique de Frédéric-Guillaume : 1° le renouvellement de l'alliance avec la France; 2° la guerre avec l'évêque de Munster; 3° l'élection polonaise; 4° l'alliance hollandaise; 5° la paix, puis l'entrée dans la coalition contre Louis XIV; 6° les deux traités de Saint-Germain (y compris les campagnes depuis 1674); 7° l'alliance française de 1681; 8° les « dernières années » (1684-89).

Mais ce n'est pas « un simple chapitre d'histoire diplomatique », une « étude des négociations en elles-mêmes, prises à part et détachées de l'histoire générale par un procédé facile et qui n'est que trop en usage ». M. P. a l'intelligence trop large ou trop ferme pour se contenter de ce genre « facile » et inutile. Il a bien vu la vanité de l'histoire diplomatique, et il savait comment l'éviter. « L'intérêt d'un pareil sujet dépend beaucoup de la façon dont il est traité. » Si on se laisse aller, à la suite des diplomates dont on utilise les rapports, à raconter toutes leurs marches et contre-marches, on fait un récit fastidieux et inintelligible. M. P. s'est placé au centre même du gouvernement, il a cherché à pénétrer la politique extérieure du prince, en tenant compte des conditions de tout genre qui la déterminaient. Il a essayé de « voir les événements par les yeux » de Frédéric-Guillaume, mais en regardant les archives du gouvernement de Louis XIV d'assez près pour connaître les visées secrètes de la diplomatie française » et apercevoir les cas où le grand Electeur « n'a pas su les deviner. »

A ce travail d'analyse psychologique, l'auteur a apporté non seulement une longue patience et une conscience irréprochable, mais une intelligence pénétrante et une critique impeccable. (Je crois ne pas employer de terme exagéré, sur aucun point la critique de M. P. n'a été prise en défaut). Pour voir combien cette œuvre est supérieure aux histoires diplomatiques ordinaires, qu'on lise le chapitre sur la fameuse alliance française de 1681, cette alliance si scandaleuse pour les patriotes allemands du XIXe siècle. On y verra comment ce revirement apparent de la politique de Frédéric-Guillaume s'explique par son état de santé (goutte, gravelle, pierre) qui le font hésiter devant une guerre, l'influence de l'Electrice accrue par le ralentissement d'activité de son mari, la nécessité d'une politique pacifique pour accomplir les

réformes financières et militaires, la tentative de créer un commerce maritime et colonial. On y verra aussi comment l'alliance représentait pour Frédéric-Guillaume un moyen de s'assurer une protection contre l'Espagne et surtout d'isoler la Suède pour arriver à la conquête de la Poméranie, et comment cette alliance s'est effritée à mesure que les espoirs du grand électeur ont été déçus et ses défiances excitées par la persécution des Huguenots en France. Il faudrait analiser en détail tout ce gros ouvrage pour faire exactement comprendre tout ce qu'apporte de nouveau dans ce sujet si rebattu, la méthode d'analyse rigoureuse de M. P.

Les motifs des décisions du grand Electeur étaient secrets, il se savait entouré d'États plus puissants que lui et tenait sa politique cachée, en partie du moins, même à ses propres agents. Pour voir clair dans des conditions d'une nature si secrète, il ne suffit pas de rassembler des rapports ou des dépêches, même confidentielles, de diplomates et de ministres, car eux-mêmes n'étaient pas toujours exactement renseignés. M. P. a dû procéder avec une critique minutieuse : non pas seulement la critique externe de provenance, facile pour des documents conservés dans des dépôts qui en garantissent l'authenticité, mais la critique interne qui oblige à examiner la valeur de chaque affirmation. Il a constaté que les renseignements des diplomates français sont viciés par des tendances : ils savaient que Louis XIV lisait leurs rapports et ils cherchaient à lui faire leur cour ; ils avaient du caractère de Frédéric-Gulllaume une opinion traditionnelle, ils le savaient violent et le croyaient incapable de se contenir, ils n'ont jamais compris sa position fausse vis-à-vis de Louis XIV ni ses intérêts complexes qui « lui imposaient la duplicité comme une condition indispensable du succès. » Ce n'est pas à eux qu'il faut demander le secret de sa politique, ils ne l'ont jamais pénétré. Les ministres même de l'Electeur n'étaient pas renseignés à fond. Ce n'est qu'en rapprochant les relations de provenances différentes et en les comparant entre elles que M. P. est parvenu à déterminer la suite des actes de l'Electeur et le lien qui les unit, c'est-à-dire sa politique.

Sa conclusion est que Frédéric-Guillaume avait « un caractère fait de contrastes, qui le faisait paraître tout autre qu'il n'était. « Il vivait dans des conditions contradictoires. « La situation de ses Etats, leurs médiocres ressources, l'hostilité de tous ses voisins, l'obligeaient à changer souvent de mesures, si bien qu'il semblait inconstant, tandis qu'il avait la volonté patiente et simple, mais tenace. » Il n'a presque « jamais été l'allié tout à fait sincère ni l'ennemi tout à fait déclaré de « Louis XIV. » De 1660 à 1666, quand il semble se rapprocher de lui, il ne veut pourtant pas rompre avec l'Autriche et combat la politique française en Pologne. — Ses intérêts lui font prendre parti pour la Hollande, mais même quand il s'est joint aux impériaux contre Louis XIV, il « se garde de lui déclarer la guerre ». — Ses alliances de 1679, 1681,

1682 « sont peut-être intimes », mais elles restent secrètes. Après 1684, quand il s'entend avec les ennemis du roi de France, il reste son allié et continue à recevoir son argent. L'envoyé français, Rebenac, ne peut s'expliquer cette conduite que par « la légèreté naturelle de ce prince » ; elle est « le résultat nécessaire de l'extrême dispersion de ses Etats... Menacé partout, il a... besoin d'un allié puissant qui le protège; mais il n'est pas d'alliance qui ne lui laisse quelque inquiétude ou quelque regret. » Il « ne veut pas subir de tutelle » et, comme ni l'Autriche ni la France ne veulent « l'indépendance et l'accroissement du Brandebourg», l'Electeur est forcé par son intérêt de passer d'un parti à l'autre. Comme il a un Etat pauvre, il lui faut chercher des subsides; mais ce n'est pas le besoin des subsides qui détermine ses alliances, ni en 1667, ni en 1679, ni en 1684.

Les historiens allemands ont attribué au Grand Electeur un sentiment national allemand. Sur ce point comme sur les autres, M. P. a fait la pleine lumière : « Frédéric Guillaume n'est pas seulement un électeur de Brandebourg... ; c'est un Allemand que ne laissent pas insensible... l'impuissance et l'humiliation de l'Allemagne. Mais sa politique n'est point allemande ; il n'a d'autre souci que ses intérêts de prince », il leur sacrifie toujours les intérêts de l'Empire. Son souci dominant était de conquérir la Poméranie.

Le succès de cette politique ne peut être jugé par les résultats immédiats de ses entreprises. Aucune ne semble avoir réussi : ni la coalition contre Louis XIV en 1667, ni l'élection de Pologne, ni la campagne contre Turenne, ni l'entreprise de Poméranie. Pourtant il a entravé en partie l'action de Louis XIV, et s'il a eu « plus d'ambition que de ressources » il est parvenu, « avec ses lambeaux d'États dispersés et pauvres... à faire « un Etat véritable », il a créé la Prusse.

L'ouvrage est précédé d'une Bibliographie « raisonnée et par conséquent sélective » qui est un modèle. Les documents y sont décrits avec précision; ce sont d'abord les documents français inédits, la correspondance des envoyés français du fonds *Prusse* en 27 volumes (le numéro est donné avec les dates extrêmes et les noms des agents) les pièces classées dans d'autres fonds des Archives étrangères, la liste des audiences accordées aux envoyés de 1682 à 1687; — puis les documents allemands, les uns imprimés (dans la grande collection des *Urkunden und Actenstücke*) ou dans des monographies; les autres inédits conservés en liasses. — Les « livres, brochures, articles » forment la seconde série, divisée en 6 sections, suivant un principe rationnel; on n'y a mis que les travaux vraiment utiles à consulter, mais chacun est suivi d'une indication critique sur la valeur, la tendance, les sources, le contenu. C'est une bibliographie critique complète du règne du Grand Electeur.

Les 5 appendices contiennent des documents inédits (des Mémoires de Lionne de 1667 à 1669, les articles préparatoires du traité de

Vossem, quelques lettres) ou publiés dans un texte nouveau (traités de 1681 à 1683). Le livre est terminé par un Index des personnes très détaillé.

On peut regretter que M. Pagès ait choisi un sujet d'un intérêt restreint (encore ce regret est-il fort atténué quand on a vu tout ce qu'il a su en tirer); mais on ne voit guère comment la question eût pu être mieux traitée. L'étude attentive des documents, la critique serrée de toutes les affirmations, l'analyse pénétrante des conditions et des motifs de tous les actes, la position nette des questions, l'exposition méthodique et limpide, la langue juste et précise, rien ne manque à ce livre. Il serait un grand succès et assurerait à son auteur une réputation d'historien si le public français n'avait le goût perverti par les historiens prédicateurs ou par les narrateurs d'historiettes.

II. La thèse complémentaire est un recueil de 4 monographies isolées. Deux sont des publications de documents inédits relatifs à des négociations de mince intérêt : une négociation secrète de Wicquefort à La Haye en 1661, des négociations de Guillaume de Furstenberg de 1666 à 1670 en Allemagne.

Les deux autres, beaucoup plus importantes, sont des études critiques sur la diplomatie française en Allemagne.

La « Note sur les documents français relatifs à l'histoire des relations entre l'Electeur et Louis XIV » est l'examen critique d'une catégorie de sources qui ont servi pour la grande thèse, les lettres des envoyés français auprès de l'Électeur. M. P. étudie un à un chacun des envoyés, les conditions de sa mission, sa tournure d'esprit, la valeur de ses affirmations.

La « Note sur le rôle de l'argent dans la politique française en Allemagne sous Louis XIV » est un essai pour résoudre cette question difficile : dans quelle mesure Louis XIV a-t-il acheté les princes allemands et leur entourage. Des « comptes généraux des recettes et dépenses de l'envoyé français Verjus de 1679 à 1688 et d'un « Mémoire des subsides et pensions promis par le roi à des princes étrangers » en 1684, l'auteur conclut — avec raison, je pense — que les sommes dépensées pour cet objet par Louis XIV étaient très inférieures à ce qu'imaginèrent les contemporains (3 millions 1/2 de livres en 1683, au lieu de 50 millions indiqués par Contarini pour 1682) et qu'il y eut bien peu de cas où la vénalité décida la politique de ses alliés.

On trouve dans ces deux études la même sûreté de jugement que dans le grand ouvrage de M. Pagès.

Ch. Seignobos.

Les archives pontificales et l'histoire moderne de la France, par Georges Bourgin. Besançon, typ. Jacquin, 1906, 114 p. in-8°. (Extrait du *Bibliographe moderne*). — G. Bourgin, **Inventaire analytique et extraits des manuscrits** du *Fondo Gesuitico* de la *Biblioteca Nazionale Vittorio-Emanuele* de Rome, concernant l'histoire de France (xvie-xixe siècles). Paris, Honoré Champion, 1906, 80 p. in-8° (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*).

C'est un travail des plus méritoires qu'a entrepris M. G. Bourgin, actuellement archiviste aux Archives nationales, en employant son séjour dans la Ville éternelle, comme membre de l'École française de Rome, à s'orienter dans le dédale immense des Archives pontificales; puis, après une première et rapide enquête, il a voulu — ce qui est plus méritoire encore — fournir à d'autres travailleurs un guide provisoire à travers ce merveilleux dépôt, tout au moins pour ce qui concerne l'histoire de la France moderne. Depuis un quart de siècle environ qu'il s'est ouvert aux érudits de tous pays (janvier 1881), grâce à la bonne volonté de Léon XIII, on en a déjà tiré bien des documents précieux, faible à compte dans la masse de tous ceux qu'il renferme encore ; mais, même à ceux qui sont admis à y travailler, il n'est pas facile de s'orienter sur le contenu des fonds variés qui sont venus s'entasser successivement au Vatican, malgré la salle spéciale où Mgr Wenzel, sous-archiviste, a réuni en 1901 les 669 répertoires anciens, en attendant qu'il ait constitué l'*Index Indicum*, qui « évite, comme le dit M. B. l'exploration souvent infructueuse des nombreux rayons chargés de tomes souvent inutiles ». La brochure compacte de M. B. avec les nombreux renvois, les importantes indications bibliographiques [1] qu'elle comporte servira très utilement à ceux qui ont à chercher des renseignements sur les choses de France dans l'immense amas des parchemins et des paperasses, des cartons et des registres accumulés depuis tant de siècles par la plus vaste organisation administrative qu'ait jamais connu le monde ancien ou moderne, de la plus variée aussi, car elle s'occupait à la fois du ciel et de la terre. Sans doute, il n'est pas ici question d'un inventaire complet, même tout à fait sommaire; il se passera de longues années avant que pareil instrument de travail existe, mais les moindres indications peuvent avoir, en attendant, de la valeur et ce ne sont pas seulement des notes historiques sur les Archives du Vatican, sur leur passé [2], sur leurs administrateurs, célèbres ou obscurs, que nous trouvons dans la brochure de M. B. mais des données pratiques, précises autant que possible, sur les différents fonds qui les composent,

1. On lui sera surtout reconnaissant du relevé des travaux nombreux exécutés ou entrepris par les différentes Écoles et Instituts français, prussien, autrichien, belge, hollandais, etc. officiellement créés à Rome.

2. Les Archives actuelles ne furent vraiment installées et constituées que par un bref du pape Paul V en 1613.

registres pontificaux, archives camérales, archives secrètes, etc., dont les volumes additionnés arrivent à des chiffres capables de donner le vertige à tous les érudits de la chrétienté. Que sera-ce quand une fois — bien tard — tous les autres grands dépôts de l'Église, à Rome, s'ouvriront aux chercheurs, les Archives de la Propagande, les Archives de l'Inquisition, et tant d'autres qu'énumère notre auteur, à la fin de son travail? Saura-t-on jamais au juste tout ce que renferme d'inédit, méritant de voir le jour, cette quantité de bibliothèques publiques et d'archives de famille où l'on compte les manuscrits par milliers?

Il ne faudrait pas se faire illusion cependant. Nombre de ces fonds, une fois explorés, ne répondront guère à l'attente des premiers explorateurs. Je n'en veux pour preuve que la seconde des brochures que nous devons à M. B., son inventaire du *Fondo Gesuitico* qui fut incorporé à la Bibliothèque Victor-Emmanuel; inventaire qui relève tout ce qui, dans les 1,700 numéros de ce fonds, se rapporte à l'histoire de France. On s'attendrait à trouver là maint document précieux; mais c'est à croire que les Révérends Pères ont eu le temps d'éloigner tout ce qui pouvait les intéresser eux-mêmes. Il ne reste donc pas grand chose; quelques dossiers sur le jansénisme, quelques autres relatifs « aux luttes de la Constitution civile du Clergé (nos 327, 381); divers fascicules se rapportant à la période révolutionnaire et à l'Empire (no 195, 1218, 1459, 1461), mais principalement des copies, peut-être déjà connues d'ailleurs; quelques copies d'Instructions pour les nonces envoyés en France, au XVIIe siècle (no 277) et voilà presque tout [1]. Le reste sont des volumes de *Miscellanées* d'une valeur douteuse, formés comme au hasard, et réservant — si toutefois l'histoire des autres pays n'y est pas mieux représentée que celle de la France — plus de désillusions aux fouilleurs que de découvertes précieuses. Cependant, à Rome le malheur sera moins grand que partout ailleurs, vu que, pendant très longtemps encore, on sera toujours sûr de trouver de l'inédit de valeur. Nous souhaiterons, en terminant, à M. Bourgin, d'y trouver souvent des pièces de cette nature; il mérite vraiment d'être récompensé pour nous avoir fourni les renseignements si précieux que renferme son étude sur les *Archives pontificales*.

R.

---

1. Il y a quelques petites fautes d'impression; ainsi la *Table onomastique* renvoie pour la Constitution civile du Clergé à un no 192 qui n'existe pas. Au no 291, il est fait mention d'un nommé *Castelan* qui aurait prononcé un discours à l'Assemblée nationale le 16 juin 1791. Il n'y eut jamais de député de ce nom; peut être s'agit-il d'un des *Castellane*, mais alors la date est fausse, car aucun d'eux ne parla dans la séance du 16 juin, comme je viens de le vérifier au Moniteur.

The Cambridge modern history... vol. XII, *The United States*. Cambridge University press 1903, XXVII-857 p. grand in-8°.

Cette histoire des États Unis qui fait partie de la grande collection de Cambridge organisée par feu lord Acton, est, suivant le plan de cette collection, une œuvre de vulgarisation scientifique, dont chaque volume est partagé entre plusieurs collaborateurs. La tâche a été distribuée entre 13 auteurs anglais ou américains.

M. Doyle (d'Oxford) a pris la période coloniale de 1607 à 1763 (chap. 1 et 2), le conflit de 1761 à 1776 (chap. 5), la guerre d'indépendance (ch. 9)

Mlle Bateson (de Newnham) a traité les Français en Amérique de 1608 à 1744 (chap. 3).

M. Bradley (de Cambridge) la conquête du Canada (chap. 4).

M. Bigelow (de Boston), la déclaration d'indépendance (chap. 6) et la Constitution de 1776 à 1789 (chap. 8).

M. Mac Master, auteur de la célèbre Histoire des États-Unis, s'est chargé de l'histoire intérieure de 1783 à 1850 (chap. 9, 11, 12).

M. H. W. Wilson (d'Oxford) a traité la guerre de 1812-15, chap. 10) et les opérations navales de la guerre de secession (chap. 17).

M. J. G. Nicolay a écrit les quatre chapitres de la guerre de secession (14, 15, 16, 18).

M. Woordrow Wilson de Princeton a traité la crise de 1850 à 1860 (chap. 13, State rights).

Mr Schwab (de Yale), le Sud pendant la guerre (chap. 19).

M. Clarke Smith (de l'Université d'Ohio) la période de la reconstruction jusqu'à 1885 (chap. 20).

M. J. Moore (de New-York), l'expansion des États-Unis dans le monde de 1885 à 1902, chap. 4).

M. H. Crosby Emery (de Yale), le développement économique des États-Unis depuis un demi-siècle.

M. Barrett Wendell (de Harvard), l'histoire intellectuelle (*American Intellect*) depuis le XVIIIe siècle (chap. 23).

La matière a donc été partagée d'une façon très rationnelle entre les spécialistes; la division et le titre des chapitres indiquent qu'on a rompu décidément avec les coupures traditionnelles en présidences et qu'on a pris pour cadres les grandes transformations de la société ou du gouvernement.

On a rompu aussi avec la tradition héroïque sur la guerre de l'Indépendance en marquant nettement les motifs et les forces de la résistance au mouvement « patriotique » contre le gouvernement anglais et la violence de la persécution contre les loyalistes, — sans pourtant oublier de préciser les motifs qui ont décidé les colons à la révolte.

Sur ce point l'ouvrage a gagné peut-être à la collaboration d'auteurs anglais.

Comme il arrive fréquemment quand les collaborateurs sont nombreux, les différentes parties sont développées dans des proportions qui semblent parfois inégales; cela dépend du tempérament des auteurs. Dans le XVIIIe siècle Miss Bateson a décrit avec détail (en 53 pages) la vie du Canada français ; M. Doyle a expédié en 16 pages l'histoire des colonies anglaises, et cela l'a empêché d'exposer le conflit chronique entre les colons américains et le gouverneur anglais dans toutes les grandes colonies, qui est le véritable prélude de la Révolution américaine. — Les discussions sur la rédaction de la Constitution sont racontées en 70 pages par M. Bigelow, tandis que M. Mac Master s'est contenté de 30 pages pour exposer toute l'histoire des vingt années dans lesquelles s'est établie la pratique du régime. (A vrai dire, il semble qu'ici il y ait une lacune dans le plan, car le chapitre est intitulé « La lutte pour l'indépendance commerciale 1782-1812 » ; mais il n'y a rien de plus sur la période de 1780 à 1812). — Peut-être aussi 180 pages sur la guerre civile (1861-65) est-ce une mesure un peu large, comparée à 33 pages sur l'histoire intérieure depuis 1860, y compris la grande crise de la reconstruction. Enfin, l'histoire économique peut paraître un peu étranglée, en 35 pages.

Il serait impossible d'entrer dans la discussion critique de chacun des chapitres. Mais je puis assurer — pour m'en être servi dans l'enseignement — que le livre répond assez bien à son objet fondamental qui est d'orienter le lecteur cultivé et de lui fournir sur chaque question les faits essentiels et une vue générale précise. Autant que j'ai pu constater, le travail a été fait avec conscience et les faits sont exacts.

Les chapitres de M. Mac Master sont les plus substantiels (en proportion du nombre de pages). L'histoire de la guerre civile est assez détaillée pour permettre de suivre facilement les opérations. De mon point de vue d'historien les exposés de M. Bigelow me paraissent un peu juridiques; il semble plus préoccupé d'expliquer les règles de la Constitution par les théories de droit constitutionnel des législateurs que par les conditions pratiques où ils se trouvaient. J'ai même l'impression que le mouvement révolutionnaire de 1776 a été un peu dissimulé. La « Déclaration d'indépendance » (c'est le titre du chapitre) n'est que la partie la plus superficielle de la *Révolution* par laquelle chacune des colonies est devenue une *république*. La création de ces 13 républiques est voilée sous des théories whigs ou loyalistes, comme si on avait voulu esquiver la réalité déplaisante que « l'Indépendance » de 1776 a été une révolution républicaine et quelque peu terroriste.

Le volume se termine par une bibliographie détaillée, disposée par chapitres, une liste des événements (sommaire) et un index alphabé-

tique. La bibliographie de chaque chapitre est divisée en sections subdivisées en paragraphes, suivant des systèmes différents.

L'ouvrage a souffert de la fidélité au plan de lord Acton ; la distribution des matières et la proportion des parties est dominée par des conceptions traditionnelles. En le comparant aux travaux si clairs, si concis, si bien ordonnés de Channing et de Hart (sans parler des grandes histoires originales si nombreuses aux États-Unis) j'en arrive à penser que ce volume de la *Modern history* aurait gagné à être moins anglais et plus américain.

Ch. Seignobos.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 1er février 1907.* — M. S. Reinach, président, annonce la mort de M. Ascoli, sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Académie de Milan, associé étranger depuis 1891.

M. Philippe Berger communique une inscription punique trouvée par M. Merlin à Carthage. C'est l'épitaphe d'une grand-prêtresse dont le mari était suffète, ainsi que tous ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération. Il est très intéressant de trouver une famille dans laquelle on était suffète de père en fils. Mais le fait le plus curieux que révèle cette inscription est le titre de la défunte. Elle est en effet intitulée non pas « chef des prêtresses », mais chef des prêtres », ce qui tendrait à prouver qu'une femme était placée à la tête du collège des prêtres. — MM. Dieulafoy et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Dieulafoy termine sa communication sur le théâtre édifiant en Espagne au siècle d'or.

L'Académie procède à la nomination de la commission du prix Blanchet. Sont élus MM. Boissier, Cagnat, Héron de Villefosse et Philippe Berger.

M. Psichari fait une communication sur une faute de syntaxe dont il suit les traces à travers toute l'histoire de la langue grecque. Ainsi le solécisme αἵτινες καταλαβόντες, qui appartient à la langue savante de nos jours, paraît, à première vue, avoir son pendant dans le ἰδέα ἄρχοντε de Platon et κεφαλαὶ λελιγμότες d'Hésiode. Naturellement, l'explication est différente. D'une façon générale, pour bien comprendre les différents phénomènes de la grécité, il est bon de les envisager dans leur ensemble, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'état moderne. — MM. Foucart, Bouché-Leclercq et Ph. Berger présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 18 février. — 1907

CHARLES, La version éthiopienne du Livre d'Hénoch. — Tacite, Histoires, p. J. MÜLLER, 2e éd. — RUDORFF, Le Concordat de Worms. — BERNHEIM, Manuel de méthode historique. — BRÉDIF, Le caractère de Rousseau. — A. HUNT, Les Comités de Salut public de la révolution américaine. — BITTARD DES PORTES, L'insurrection de Lyon. — BIOVÈS, Gordon Pacha. — ARULLANI, Victor Hugo lyrique. — GOOCH, Annales de politique et de civilisation. — PASSOW, La responsabilité ministérielle en Allemagne. — POHL, La création de l'État belge et de l'Allemagne du Nord. — E. MARTIN et H. LIENHART, Dictionnaire des dialectes alsaciens, II, 5-6. — Victor Henry. — Académie des inscriptions.

R. H. CHARLES. **The ethiopic Version of the Book of Enoch** edited from twenty-three mss. together with the fragmentary greek and latin versions. *Anecdota Oxoniensia*, semitic series, part XI. Oxford, Clarendon Press, 1906, in-4°, p. XXXIII-238.

Le papyrus de Gizeh, découvert dans la Haute-Égypte et contenant un fragment important de la version grecque du *Livre d'Hénoch*, a ramené l'attention des critiques sur la version éthiopienne de cet apocryphe qui nous l'a conservée presque intégralement. M. Flemming, après en avoir fait en 1901 une traduction en collaboration avec M. Radermacher, édita l'année suivante le texte éthiopien d'après quatorze manuscrits. Son édition marquait un progrès sensible sur celle de Dillmann qui ne s'était servi que de cinq manuscrits, et il y avait lieu de supposer qu'elle serait longtemps encore le document utilisé pour les études ultérieures du *Livre d'Hénoch*. Cependant M. Charles qui publia à Oxford en 1893 une traduction anglaise de cet apocryphe d'après l'édition Dillmann, travaillait depuis de longues années à une nouvelle édition du texte éthiopien.

C'est cette nouvelle édition qui vient de paraître dans les *Anecdota Oxoniensia*. On connaît actuellement vingt-neuf manuscrits éthiopiens du *Livre d'Hénoch;* M. Ch. en a consulté vingt-trois d'une manière continue, les six autres n'ont rien d'original et il a suffi d'en déterminer le caractère. Des notes qui occupent en moyenne la moitié des pages, renferment les variantes et signalent les corruptions du texte grec traduit en éthiopien. Il est très commode de trouver les fragments des versions grecque et latine imprimé en face du texte éthiopien correspondant.

Le livre se termine par un index des mots grecs qui se trouvent dans les fragments de Gizeh, du Syncelle et du Vatican. Il débute par une introduction traitant des diverses questions que soulève le *Livre d'Hénoch*. L'original a été écrit dans une langue sémitique, en hébreu suivant les uns, en araméen suivant d'autres, partie en hébreu et partie en araméen suivant M. Ch. ; le doute est encore permis. Il est également peu certain qu'une portion ait été écrite en vers, comme le pense M. Ch. Ces problèmes, importants par eux-mêmes, n'ont qu'un intérêt médiocre pour la constitution du texte éthiopien que M. Charles semble avoir établi d'une manière définitive.

R. D.

P. Cornelii Taciti opera quae supersunt. Rec. Johannes Müller. Editio major. Vol. II. **Historias** et opera minora continens. Editio altera emendata. Lipsiae, Freytag. Vindobonae, Tempsky. MDCCCCVI. 3 m. 50, 362 p. in 12.

La première édition de ce volume a paru en 1887 (avec quelques pages de moins : 360 p.). Elle a été bien reçue de tous côtés ; on l'a trouvée très soignée, souvent plus conservatrice que Halm, avec quelques conjectures contestables. Pour la Germanie, dans les classes allemandes, on suit d'ordinaire le texte de M. Müller. L'auteur est le savant de Vienne (d'abord professeur à Insprück) bien connu par ses articles publiés dans toutes les Revues savantes de l'Allemagne, par ses lectures à l'Académie de Vienne, surtout par ses études sur Sénèque et sur Pline l'ancien. L'édition de Tacite en a profité et en porte le reflet [1].

La nouvelle recension a été faite avec soin et représente certainement un nouvel effort. Sans compter les modifications et additions de détail que contient l'apparat, notons que ce livre comprend, pour l'*Agricola*, les leçons du nouveau ms. de Tolède.

Suivant le plan adopté pour le Tacite, il n'y a pas, au moins pour ce tome II, de préface. A la fin un simple *index nominum*. En tête de chaque livre ou de chaque ouvrage, sommaires développés en latin. Pour les petits traités, les sigles des mss. sont celles de Halm [2]. Pas de recherche directe ou nouvelle sur les mss., autant que je le voie [3] ;

---

1. En a-t-elle pâti çà et là ? Ce serait bien possible ; car je ne suis pas sûr que M. M. ait toujours senti et fait sentir la distance qui sépare, pour le style, pour sa couleur et ses effets, ces trois écrivains si différents, mais si voisins par le temps où ils ont vécu.

2. Une note générale en tête, sur les sigles des mss. de Florence *ab*, n'aurait pas été inutile puisque p. 206, il est question d'une leçon de *b*, quoiqu'on ait à ce passage le Mediceus.

3. Opposer l'effort de M. Fisher dont j'ai signalé l'édition des Annales. — Bien mieux on se demande si M. M. avait à sa disposition, pour les Histoires, le fac similé du Mediceus : car, pour les lectures douteuses, il s'en réfère toujours à d'autres : Andresen, Meiser. Si cette hypothèse est fondée, il y aurait là, dans la préparation du livre, une grave lacune.

apparat critique restreint, mais très clair. Renvoi aux derniers travaux : à la *Prosopographia*, au nouveau Thesaurus, au Lexicon Taciteum, aux éditions ou articles de Meiser, Andresen, John, Novák. Guil. Heraeus, Fabia, Schöne, John, Gudeman, etc. Renvois aussi aux études personnelles de l'auteur : comptes rendus de l'Académie de Vienne, Zeitsch. d. œst. Gymn.,[1] etc. Suivant la méthode des bonnes éditions critiques, on voit que M. M. s'applique à enfermer le plus de choses possibles dans un court espace ; il ne renonce à l'extrême concision que s'il est bon de noter des mutilations de noms propres (p. 113) ou des confusions de mots ou de lettres habituelles dans le Mediceus (p. 21, 102, 169, etc.);[2] ou encore s'il faut mettre en lumière la suite véritable des idées, une intention de l'auteur, un sens méconnu, ou justifier une leçon traditionnelle par des rapprochements, avec Tacite lui-même ou avec d'autres auteurs.

Quelques conjectures de M. M. attendent modestement au bas des pages; d'autres ont été reçues dans le texte, bien à tort suivant moi, surtout dans le dialogue [3].

L'impression est soignée et correcte sauf que souvent les italiques manquent où elles seraient nécessaires (p. 288, Dial. 21, 3, *nec dicam*, et 13, *minus*; p. 149, sur 4, 17 : *ita*; noms propres : p. 58, 113, 213 [sur 4, 1 et sur 5, 1], 218, 219, 273, etc.), tandis qu'ailleurs elles sont placées à faux, par ex. p. 276, sur 8, 22, etc. [4].

Le défaut le plus grave serait, suivant moi, dans les lacunes ou les incertitudes de l'apparat [5].

Emile Thomas.

---

1. Le titre complet et la date des Beiträge z. Krit. u. Erkl., auxquels renvoie si souvent M. M., auraient dû être indiqués clairement dès le début. La bibliographie dans ce Tacite est souvent insuffisante.

2. A la liste des *et* pour *ex*, p. 102, ajouter ici même : III, 27, 8. Deux notes sur les mots mutilés, p. 113 et 169, se complètent l'une l'autre et devaient renvoyer de l'une à l'autre. P. 174, pour la correction de Wex, plutôt que de renvoyer à l'Agr., mieux valait renvoyer ici même : p. 147 au bas.

3. Ainsi 19, 1 : *unum*; 24, 3 : *imo hi*; 25, 8 : qua scilicet comminus *nisus* (quelle orthographe et quel latin! la 1re édition avait : *qua quasi* comminus...). — De ce qu'il y a eu souvent un échange de lettres initiales ou finales entre des mots qui se suivent, était-ce une raison pour écrire : Germ. 2, 1, 4 : *plurisque gentes et*.... — Je ne puis croire que Tacite se soit abaissé au mauvais jeu de mots que supposerait la leçon : H. I, 3, 5 : *necessitates* ipsa *necessitas*. La note de l'apparat, à ce passage, est d'un beau galimatias.

4. Voir la note baroque p. 202, sur 12, 13; aussi p. 20, sur 31, 6 à la fin. — P. 259, sur 37, 14, lire *versi*. Cette conjecture est d'autant moins vraisemblable que le mot revient six lignes plus bas.

5. Rien sur la croix de seconde main; I, 40, 5. Il faut recourir à une autre édition pour savoir ce que donnent les mss. : p. 275, sur 7, 12. — Dial. 10, 32, on ne voit pas clairement que les mss. portent *videris aut elegisse*. Il est surtout irritant de constater que, après tant d'éditions, sur des points secondaires, il est vrai (Dial. 19, 15 *atque* ou *et*) on ne puisse nous dire exactement ce que donnent les mss.

Zur Erklaerung des Wormser Konkordat's von Hermann Rudorff. Weimar, Hermann Boehlau's Nachfolger, 1906, VIII, 66 p. in-8°. Prix : 3 fr.

Le mémoire de M. Rudorff, qui forme le quatrième cahier des *Quelllen und Studien zur Verfassungsgeschichte*, éditées par M. K. Zeumer, est consacré à une interprétation détaillée du privilège du pape Calixte II, qui fait partie du Concordat de Worms (1122). Ce sujet a été traité tout récemment encore par M. Hauck, dans la dernière édition du troisième volume de son *Histoire ecclésiastique d'Allemagne*, par M. Bernheim [1] et par M. Dietrich Schaefer [2], et l'on s'est beaucoup querellé sur le sens et la valeur de ce document, qui devait mettre fin, momentanément, à la querelle des investitures. On sait que l'arrangement du 23 septembre 1122 comprend deux pièces distinctes, le *Praeceptum Heinrici imperatoris,* dont l'original a été retrouvé en 1880, et le *Privilegium Calixti pape secundi*, qui n'existe plus que dans des copies plus ou moins authentiques. La première, énumérant les concessions de l'empereur et les droits qui lui restent (élection de l'évêque d'après les règles canoniques, mais faite en présence de l'empereur ou de ses représentants) ne présente pas de difficultés d'interprétation majeures, encore que l'accord entre les nombreux interprètes ne soit pas absolu. Mais les seize lignes du second document ont suscité des volumes de controverses, relatives tantôt au sens propre qu'il s'agit d'attacher à certaines expressions employées par le pontife, tantôt à une question d'ordre plus général : les *privilèges* concédés ne l'ont-ils été qu'à Henri V, à titre personnel, ou étaient-ce des engagements pris vis-à-vis du pouvoir impérial présent et *futur,* sans limite de temps? Si Calixte accorde au souverain le droit d'investiture par le sceptre pour les droits réguliers, *avant* la consécration de l'élu, faut-il voir là, comme le veulent certains auteurs, une espèce de contrôle, un moyen de *veto* laissé à l'empereur, pour écarter des élus désagréables? Non, sans doute. Puis, quels étaient ces *regalia* dont les princes-évêques seraient dorénavant investis? Là, encore, on est loin de s'entendre, et M. R. déclare, après examen (p. 23-26), que la question lui semble bien difficile à trancher pour le moment, puisque le sens du mot a varié, signifiant d'abord toute espèce de revenus temporels (comprenant donc aussi par exemple les dîmes), puis ne s'appliquant plus, dans l'usage postérieur, qu'aux possessions octroyées directement par la faveur royale.

Un autre terme controversé, c'est la formule portant que l'élu doit être investi par le monarque *absque omni exactione.* Ces mots avaient été longtemps regardés comme interpolés dans le *Privilegium* et leur dernier éditeur dans les *Monumenta*, M. Weiland, s'était prononcé dans ce sens. On est revenu généralement de cette opinion, depuis

1. Bernheim, *Das Wormser Konkordat und seine Vorurkunden*, Breslau, 1906.
2. Schaefer, Zur Beurtheilung des Wormser Konkordats, Berlin, 1905.

que les mots incriminés ont été signalés aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale [1]; mais on ne s'entend guère pour les expliquer. M. R. est d'avis (p. 33) qu'ils indiquent la défense faite au vassal d'offrir un don, plus ou moins volontaire, au suzerain, ainsi que cela se pratiquait ordinairement lors d'une investiture.

Une troisième *crux interpretum*, c'est la clause: « *exceptis omnibus quae ad Romanam Ecclesiam pertinere noscuntur* ». Les uns, comme Ficker, veulent que le pape rappelle par ces mots que le Saint-Siège est le *souverain temporel* de nombreux évêchés et d'abbayes en Italie; comme tel, c'est *lui* qui y donnera l'investiture, même temporelle, et non pas l'empereur. D'autres, comme MM. Schroeder et Willig, ne voient là que la mention du patrimoine de saint Pierre, et considèrent ces mots comme la répétition de la phrase du *Praeceptum Heinrici* où il est question des « *possessiones et regalia beati Petri* ». C'est vers cette seconde explication que penche M. R. en la modifiant quelque peu.

Vient enfin la grosse question de la durée du privilège de Calixte. M. R. polémise surtout contre la thèse de M. D. Schefer, qui voit dans la déclaration de Henri V une « obligation durable, incorporée dorénavant au droit des gens », tandis que la déclaration de Calixte II ne serait qu'une « concession momentanée », viagère, si l'on peut dire [2]; rien ne prouve, selon lui, qu'il ait entendu lier ses successeurs, si bien que, lui mort, Henri n'aurait pas même été assuré de conserver les droits, reconnus ici, jusqu'à la fin de son règne. Pour fortifier sa thèse, M. Schaefer a entrepris de démontrer qu'après la mort de Henri V, ni Lothaire, ni Conrad III, ni Frédéric Barberousse, n'ont agi d'après les normes du Concordat. M. R. regarde cette interprétation comme erronnée, tant pour le texte que pour les faits. Il concède que les termes employés par le *Privilegium* sont en effet assez vagues pour autoriser un doute, mais il appuie sur cet argument, qu'on peut appeler de bon sens, savoir qu'en négociant l'arrangement de Worms, les deux parties ont dû vouloir créer des rapports pacifiques durables [3], et qu'en tout cas l'empereur, prince intelligent et hardi, n'aurait jamais consenti à renoncer à jamais à des prétentions de vieille date, contre de maigres concessions simplement momentanées (p. 43-57). Puis, au point de vue du *processus* historique il démontre (M. Friedberg l'avait déjà fait avant lui) que c'est bien plus tard seulement que les théoriciens ultramontains dans le Saint-Empire (un Gerhoh de Reichersperg, par exemple), ont proclamé que cette interprétation fut *de tout temps* dans la pensée de la curie ro-

---

1. C'est le *Cod. Parisin. lat.* 9631, étudié en 1894, par M. de Nostitz-Rieneck.
2. Il faut dire que l'apostrophe directe du texte (*Ego Calixtus... tibi Heinrico*) milite en faveur d'une application toute personnelle de la convention.
3. Est-ce absolument sûr, pour l'un comme pour l'autre?

maine [1]. Pendant tout le règne de Lothaire, tout au moins, elle a cependant accepté l'explication primitive et ce n'est que sous Conrad III que la situation s'est envenimée de nouveau.

Si nous nous sommes un peu longuement arrêté au mémoire très consciencieux et bien déduit de M. Rudorff, ce n'est pas que nous croyions que son travail mettra fin désormais à toutes les controverses sur la matière. Il est certain, tout au contraire, qu'historiens et jurisconsultes continueront à se chamailler sur ces quelques lignes de latin et qu'on essaiera de le réfuter à son tour, comme il a réfuté ses prédécesseurs. Mais à constater combien sont embrouillés et délicats ces petits problèmes et combien, pour des hommes savants et désireux de vérité, ils comportent de solutions divergentes, on se confirme toujours plus dans la conviction que les grands problèmes de l'histoire exigent de longs efforts de patience et de labeur, qu'on ne les résout ni par des constructions *à priori*, ni par des effets de style, et que pour cheminer sûrement, il faut se résigner à avancer pas à pas.

R.

E. Bernheim. Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie. Mit Nachweis der wichtigsten Quellen und Hülfsmittel zum Studium der Geschichte (3e et 4e édit., refondue et augmentée). Leipzig, Duncker, 1903, XII-781 p. gr. 8.

C'est un heureux signe des temps, qu'un gros manuel de méthodologie historique ait eu en si peu de temps une 4e édition (la première est de 1889). Voilà un livre qui ne correspond à aucun examen, qui ne peut être lu que par des spécialistes et qui trouve un public suffisant pour épuiser deux éditions en moins de dix ans. Le succès est d'ailleurs pleinement mérité, j'ai eu l'occasion de le dire ici à propos de la deuxième édition. M. Bernheim a su rassembler en un volume la description de toutes les opérations du travail historique, le résumé de toutes les discussions théoriques sur l'histoire et un grand nombre de renseignements pratiques utiles aux étudiants en histoire (sur les instruments de travail).

La distribution générale des matières et la doctrine du Manuel sont restées les mêmes que dans la précédente édition, M. B. n'avait pas de motif de les changer. Mais il ne s'est pas contenté de mettre son livre au courant, en ajoutant les titres d'ouvrages ou de collections parus depuis la première édition ; il a grossi son volume de 143 pages (sans compter l'Index [2]) en intercalant des paragraphes sur

---

1. Selon la parole d'Othon de Freysing : « *Hoc* (*privilegium Calixti*) *pro bono pacis sibi soli* (*scilicet Heinrico*) *et non successoribus datum dicunt Romani.* »

2. L'Index des noms a passé de 9 pages à 13, l'Index des matières de 14 à 26.

les théories, sinon nouvelles, du moins devenues à la mode, des écoles sociologiques et socialistes; il a tenu à indiquer ce caractère nouveau en ajoutant au titre les mots « et de philosophie de l'histoire » Toutes les parties de l'ouvrage ont été amendées et augmentées par des développements, des exemples nouveaux et des mentions critiques de travaux récemment publiés. Les passages nouveaux les plus importants sont dans le paragraphe : « Relations de la science historique avec les autres sciences », et le paragraphe « Philosophie de l'histoire » où Lamprecht est pris corps à corps et où est discutée la théorie marxiste du matérialisme historique.

Puisque M. B. m'a si souvent cité — d'ordinaire pour constater son accord avec moi — il me permettra de lui dire que sur les points où il croit différer de moi, le désaccord ne porte guère que sur des malentendus.

Quand j'ai cherché un terrain solide pour y appuyer la certitude en matière historique, j'ai été conduit, en précisant la notion traditionnelle du témoignage, à constater qu'elle doit être ramenée à l'*observation;* ce qui m'a permis de faire rentrer l'histoire dans la condition de toutes les sciences empiriques, qui toutes partent de l'observation. En analysant les conditions nécessaires pour établir une proposition scientifique, j'ai reconnu que toutes les sciences empiriques, avant d'admettre une proposition, exigent : 1° qu'elle s'appuie sur plusieurs observations; 2° que l'observation soit prise et *notée* dans des conditions régulières (c'est ce qu'on appelle un procès-verbal d'observation). Il m'a fallu constater qu'aucun document historique ne remplit les conditions d'un procès-verbal correct (la critique est destinée à suppléer à ce défaut) et que les historiens ont la mauvaise habitude d'admettre des propositions qui reposent sur une observation unique. C'est ce que M. B. appelle mon scepticisme (*Skepsis*). Mais lui-même est assez réfléchi pour exiger aussi « l'accord des sources indépendantes » (p. 174, n. 2), et il reconnaît que les récits historiques reposent sur des « observations que nous ne pouvons ni répéter, ni contrôler » (p. 176). Ni lui ni moi, ne sommes pour cela des sceptiques; nous employons tous deux le « doute méthodique » qui depuis Descartes est la règle de toute science; nous cherchons dans quelles conditions ce doute cesse pour faire place à la certitude scientifique, et nous sommes d'accord sur ces conditions. Il est vrai qu'il faut renoncer à connaître sûrement la marche de l'armée de Xerxès ou les aventures de Frédégonde, puisque nous ne les connaissons que par une affirmation unique. Il y a ainsi en toute science empirique des choses qu'on n'arrive pas à savoir. Mais la masse des connaissances certaines en histoire moderne — et même en histoire du moyen âge — est si énorme qu'elle décourage tout scepticisme. La preuve c'est qu'on peut écrire des volumes entiers d'histoire générale dont aucune ligne ne risque d'être contestée.

M. B., pour se rassurer contre le scepticisme, fait appel aux débris matériels (*Uberreste*) qui nous donnent l'assurance que le passé a existé. Il me reproche de n'en pas avoir vu l'importance (p. 174, nº 2) [1] et il attribue à cette lacune ma tendance au scepticisme. Il est vrai que dans notre *Introduction aux études historiques*, Langlois et moi n'avons pas exposé la technique de l'étude des monuments matériels ; c'est qu'il s'agissait (nous le disions expressément) non de faire un traité complet de Méthode, mais de donner au public historique une direction pratique pour ses études ; (or sauf pour l'archéologie ou les histoires spéciales) les historiens ne travaillent guère que sur des documents écrits.

Les débris matériels donnent la certitude (et surtout l'impression très forte) que le passé a vraiment existé, en ce sens ils préservent du scepticisme total ; mais ils ne font connaître de ce passé que des fragments insuffisants pour le comprendre : il suffit de voir combien les périodes préhistoriques restent obscures malgré la masse des débris préhistoriques. Si M. B. leur attribue un rôle si important dans la connaissance, c'est qu'il fait rentrer parmi les *Uberbleibsel* non seulement les objets matériels, mais aussi les documents officiels (*Geschäftliche Akten*), y compris les lettres. C'est jouer sur les mots ; évidemment un acte officiel est un débris du passé ; mais les annales, chroniques, biographies que M. B. range dans une catégorie différente de sources (qu'il appelle la *tradition*), sont aussi des débris du passé. La différence n'en reste pas moins très grande entre les objets et les écrits, quels qu'ils soient. L'objet est une réalité matérielle qui nous renseigne sur les actes matériels de son auteur ; l'acte officiel *écrit*, de même que la chronique, ne nous fait connaître de son auteur qu'un acte matériel insignifiant, le mouvement de sa main sur le papier ; il ne nous renseigne sur les faits passés que par voie de symbole, en tant qu'il nous sert à nous représenter les mots que l'auteur a dû avoir dans l'esprit. Le différend entre M. B. et moi se réduit donc à cette différence de classification. Je suis si loin de méconnaître l'importance capitale des *Uberreste* au sens très large où il les entend, que je recommande de fonder l'histoire sur les documents pratiques (administratifs) et les lettres plutôt que sur les récits historiques et les mémoires (ce qu'il appelle la tradition). Le passage même de moi, cité par M. B, p. 529, note 22. « Les *objets* n'ont de rôle en sciences sociales que pour l'histoire de la technique » suffit pour montrer que dans ma terminologie, le mot « objet » a un sens beaucoup plus restreint que les *Uberreste* de M. B. qui donne ici même comme exemple pêle-mêle une monnaie, des restes de cités

1. P. 497, il est même dit, à propos du cas d'un témoignage unique, qu'on n'a pas le droit de le rejeter quand il s'agit de « *Uberresten* (que Seignobos, ici comme partout, laisse tout à fait de côté »).

acu stres, une borne milliaire, des livres de comptes, une pièce de procédure.

M. B. (p. 589, n. 1) paraît s'étonner que dans mon analyse des opérations de construction, je n'aie pas distingué de l'exposition (*Darstellung*) la « *Reproduktion* » c'est-à-dire la représentation des choses du passé qu'on a besoin de se faire par l'imagination. Ce n'est qu'une différence de terminologie, j'ai décrit l'opération sous le mot *construction*.

Sur toutes les questions essentielles je suis d'accord avec M. Bernheim, je ne puis donc que me réjouir du succès de son excellent Traité et recommander vivement aux lecteurs français cette nouvelle édition.

Ch. Seignobos.

L. Brédif. **Du caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau** étudié dans, sa vie et ses écrits, Paris. Hachette, 1906; in-8° de III-414 pages, avec une lettre reproduite en phototypie.

On éprouve d'abord quelque peine à entrer dans l'esprit de ce livre. Alors que la méthode historique apparaît de plus en plus comme le meilleur moyen de rendre compte des phénomènes littéraires du passé et, ce qui est l'important, de faire justice à chacun selon son temps et les circonstances, on s'étonne de voir rassembler en une synthèse immobile et comme sur le même plan statique tout ce que la vie et l'œuvre de Rousseau présentent de notable. Une armature assez compliquée de notes et de renvois s'ajoute à des chapitres dont on ne perçoit pas comme on le voudrait l'ordre et la succession : c'est ainsi que la préface annonce « une étude établie sur la complexion intellectuelle et morale d'un auteur régenté par son tempérament », et que les pages consacrées au tempérament de Rousseau ne viennent qu'au chapitre X. M. Brédif insiste à plusieurs reprises sur les contradictions de la pensée de Jean-Jacques, sur le peu de solidité de ses idées systématiques, il donne pour premier sous-titre à son chapitre IX : *Importance des dates* ; cependant l'ouvrage tout entier paraît fondé sur une sorte de permanence attribuée à un certain nombre de données autour desquelles s'organise le détail des remarques et des observations. Procédé inquiétant, lorsqu'on le trouve appliqué à un « homme des révolutions », des volte-face soudaines et des sautes d'humeur imprévues comme fut celui-ci.

Aussi bien, l'objet de M. B. n'a pas été de replacer dans son cadre la figure morale du philosophe de Genève; et son livre, à le considérer sous un autre angle, reprend un certain intérêt. C'est d'abord un

répertoire, assez commode grâce à son index, et assez méthodique [1], des principaux *thèmes* épars dans la correspondance et les ouvrages d'un écrivain « confidentiel » par excellence : et ainsi la recherche d'un passage significatif, la confrontation de Rousseau avec Jean-Jacques se trouvent facilitées par cette espèce de *somme* des témoignages les plus mémorables que lui-même a fournis. Ensuite, la lecture de ce tableau d'ensemble, à cause de la disposition que l'auteur lui a donnée, aboutit à une impression qui n'est pas la plus juste possible, mais où se fait le départ souhaitable entre l'essentiel et l'accessoire : les traits dominants du caractère de Rousseau apparaissent en lignes de plus en plus insistantes et renforcées, tandis que les mouvements secondaires de la sensibilité s'indiquent ainsi que de légères hachures [2].

F. Baldensperger.

Agnes Hunt. **The provincial committees of safety of the American Revolution.** Francis Butler publication fund. Western reserve University. Cleveland, 1904, 180 p. in-16.

Mlle Hunt, professeur d'histoire à Wells College, a étudié un des faits les plus caractéristiques de la Révolution américaine, ces comités de sûreté publique, analogues au Comité de Salut public de la Révolution française, qui ont, dans chaque colonie, organisé et armé l'insurrection contre le gouvernement légal. Ces organes si importants avaient passé presque inaperçus de la génération antérieure d'historiens américains, au temps où on aimait à voir dans la grande crise la « Guerre de l'Indépendance » plutôt que la Révolution et où on les regardait plus volontiers de haut (du point de vue du Congrès) que de près, du point de vue des colons.

L'auteur a étudié les colonies une à une, ce qui est le seul moyen d'y voir clair ; tout en les réunissant en trois groupes, New-England, colonies du milieu, colonies du Sud. Sur chacune elle a rassemblé

---

1. La note de la p. 246 serait mieux rattachée au paragraphe du *progrès ;* la p. 258 rentrerait bien dans le chap. VIII, article *Botanique*.

2. Est-ce (p. 35) le XVIIIe siècle où Hobbes (1585-1679) préconisait la force? La question de la portée genevoise du *Contrat social* est esquivée p. 58; lire Ginguené p. 77 ; muscadin (p. 117) vient trop tôt pour 1792 ; les allusions à la musique des p. 235 et 388 sont fort contestables : comment verrait-on dans *le Songe d'une nuit d'été*, *Struensee*, le *Désert*, des « applications » de l'idée dont *Pygmalion* avait été la réalisation manquée? et quelle singulière opposition indiquée entre la « sérénité » de Beethoven et les « beautés aiguës » de Wagner! C'est attribuer à l'établissement des « réputations littéraires » plus d'équité qu'il n'est vraisemblable que d'écrire (p. 392) que « l'intensité de la répercussion est le dynamomètre du génie ».

les faits essentiels que lui fournissaient les recueils de documents de la colonie, et les biographies et les histoires. Elle a indiqué ses sources dans une bibliographie sommaire qui n'a évidemment aucune prétention à être complète. Mais il s'agit ici d'un résumé où l'on « puisse trouver à portée de la main l'essence d'une masse de matériaux », et pour réunir les faits nécessaires à ce résumé il suffisait d'un petit nombre des livres pour chaque colonie. Les faits sont exposés dans un ordrre strictement chronologique, ce qui est la seule façon sûre de comprendre la naissance et les transformations d'une pratique révolutionnaire. Le comité est suivi jusqu'à sa dissolution, époque très différente suivant la colonie; en Massachussets 1775, en New-Hampshire 1784, en Vermont 1778, en Rhodes Island 1781, en Connecticut 1783, en New-York 1778, en New-Jersey 1778, en Pensylvanie et Delaware 1777.

La revue de toutes les colonies autorise à une conclusion générale. Les comités avaient la charge de mettre en défense la colonie; ce sont eux qui ont mis sur pied les premières armées et les ont pourvues de vivres, de vêtements et de munitions, ce qui n'était pas facile en Amérique. Ils avaient des pouvoirs sans limites, car ils agissaient au nom du salut public et quelques-uns se sont servis de ces pouvoirs contre les adversaires de la Révolution au point de se rendre odieux aux loyalistes. Mais cette autorité absolue était de courte durée, ils étaient nommés par la Convention de leur colonie et souvent réélus. D'ailleurs sous la dépendance du Congrès qui pouvait les dissoudre; leur situation rappelle celle d'un cabinet parlementaire.

Le dernier chapitre sur les origines anglaises du Comité de sûreté aurait été mieux placé en tête. Il s'agit de savoir si les Américains ont consciemment imité la Révolution d'Angleterre et les comités de 1642, 1647, 1659; cela semble prouvé par l'existence d'un comité de sûreté à Boston et à New-York en 1689 qui forme le chaînon intermédiaire.

Ch. Seignobos.

Contre la Terreur. L'insurrection de Lyon en 1793, le siège, l'expédition du Forez, d'après des documents inédits, par René Bittard des Portes, avec un plan de Lyon pendant le siège. Paris, Émile Paul, 1906, in-8° de xi-586 pp.

L'insurrection de Lyon en 1793 n'avait pas encore été l'objet d'une étude aussi complète que celle de M. Bittard des Portes. L'auteur a sur ses devanciers l'avantage d'une meilleure documentation, grâce à l'abondante moisson qu'il a recueillie aux archives départementales et municipales de Lyon, dans d'importantes collections particulières et aux archives de la guerre.

Toutefois, dans ce dernier dépôt, il paraît avoir négligé la relation du siège de Lyon par le lieutenant Robardey, manuscrit utile à consulter pour les travaux de défense exécutés par les Lyonnais, et dont MM. Krebs et Moris avaient déjà reconnu l'intérêt. M. B. a aussi omis, lacune plus fâcheuse, le *Précis historique* du siège par le général Rivaz, qui commandait la 3e division de l'armée assiégeante. En raison de la personnalité de l'auteur, ce document méritait de retenir l'attention. — Le général Rivaz dit notamment avoir contribué à faire changer le plan d'attaque et ajoute que si ce parti avait été adopté dès le mois de juillet, la ville eût été prise un mois plus tôt et Toulon occupé avant l'arrivée des Anglais.

Le général affirme aussi l'existence d'une correspondance entre « les meneurs de Lyon et le Roi de Sardaigne », sans en fournir d'ailleurs la preuve, ce qui en effet n'a pas été établi. Mais M. B. commet une exagération dans le sens opposé quand il dit que « l'insurrection de Lyon n'eut jamais un caractère royaliste » (p. 566), ou bien serait-il dupe des apparences? S'il est vrai que la majorité de la population lyonnaise était en somme attachée à la Révolution et que les chefs de l'insurrection montrèrent une grande prudence, néanmoins ceux-ci et presque tout l'état-major de l'armée de Lyon étaient des royalistes notoires ou d'anciens officiers de l'armée de Louis XVI ; et ils avaient su unir leur cause à celle du peuple de Lyon à la faveur d'une équivoque entretenue grâce à cette formule, qui était devenue le mot d'ordre des insurgés : « résistance à l'oppression ». Le général Rivaz dans le mémoire dont nous avons parlé plus haut, disait judicieusement : « ce n'est pas de ce royalisme dont je leur fais un crime, mais de leur hypocrisie à le déguiser. » La sympathie qu'a inspirée à l'auteur la cause des insurgés lyonnais ne lui a pas permis d'apercevoir cette couleur royaliste de l'insurrection.

Pourtant son livre, qui est le fruit de recherches sérieuses, témoigne d'un évident souci d'impartialité. Il y manque encore un résumé des évènements et un aperçu de l'état des esprits à Lyon depuis le commencement de la Révolution : c'était la véritable et nécessaire introduction à l'étude de l'insurrection lyonnaise. Il reste enfin à regretter que cet ouvrage soit écrit d'une plume parfois lourde et traînante et que les erreurs de détail y soient nombreuses [1].

TY.

---

1. Page 180, l'auteur rend Danton complice de Marat dans les massacres de septembre ; le fait n'est pas prouvé ; p. 521 : il confond Beraud (Marcelin) député à la Convention et plus tard au Conseil des Anciens, avec Beraud (Paul Émilien), procureur général de la commune à Lyon et dans la suite député aux Cinq Cents. Ailleurs, on lit que Bonaparte « se distingua » à l'attaque d'Avignon : or, il n'y était pas. — P. 24, lire Héricé au lieu de *Flériet ;* p. 66, Lasource (*Lafource*);

Un grand aventurier du XIXe siècle. **Gordon Pacha,** par Achille Biovès. Ouvrage contenant deux cartes. Paris, Fontemoing, 1907. In-8°, VII et 345 p. 3 fr. 50.

Voici la meilleure biographie que nous ayons de Gordon. Les biographies françaises ne comptent pas. Les biographies anglaises, même celles de Boulgers et de Hake, sont diffuses, plates, partiales, incomplètes par quelque côté, et leurs auteurs ont eu tort, ce nous semble, de ne pas utiliser la correspondance de Gordon autant qu'ils auraient pu le faire, et de ne pas mettre en lumière les collaborateurs du héros [1]. L'ouvrage que nous offre M. Biovès, a tous les mérites que ses devanciers n'ont qu'en partie; il est complet, et M. Biovès sait mettre en œuvre les documents dont il dispose, en reproduire l'essentiel, en tirer tout ce qu'ils renferment d'intéressant et de topique. Il ne se borne pas à narrer de la façon la plus sûre, la plus intéressante et la plus animée, sans que ses récits aient jamais rien d'aride et d'ennuyeux, la vie si accidentée et si pleine de l'officier anglais qui combat en Crimée, délimite la frontière turco-russe, commande en Chine l'armée *toujours victorieuse* — qui méritait plutôt le nom d'armée toujours battue — dirige des travaux de défense sur la Tamise, surveille la navigation des bouches du Danube, gouverne les provinces équatoriales de l'Égypte et après avoir séjourné à l'île Maurice et au Cap, vient mourir si glorieusement au Soudan. Il ne se borne pas à tracer d'instructifs tableaux — soulèvement des Taïpings, situation des pays soudanais, relations de Gordon avec les Abyssins et les Basoutos, révolte du Mahdi — ou à tracer de curieux portraits, l'intrigant Burgevine, le fastueux et perfide Zubehr, l'Italien Jessi qui fut le digne lieutenant de Gordon. D'un bout à l'autre du livre, et notamment dans un des chapitres les plus remarquables, le chapitre intitulé l'*apôtre* — où est étudiée avec une grande finesse et un heureux choix de citations la conversion de Gordon et le changement qui fit de lui un illuminé et comme un chef de secte — M. Biovès montre pourquoi le grand aventurier occupe dans l'histoire de l'Angleterre une place à part. On tenait Gordon pour fou parce qu'il heurtait sans ménagement les intérêts et les préjugés, parce qu'il dévoilait brutalement les calculs des politiques, parce qu'il était mystique et fataliste. Mais ce Bayard, mêlé un peu, à vrai dire, de don Quichotte, s'est dévoué à la cause des faibles et des déshérités; il avait l'âme haute, il

---

p. 164, le chef de bataillon d'artillerie Gassendi (écrit à trois reprises *Gaffendi*); p. 209, le chef de bataillon Lacoche (*Laroche*); p. 229, les chefs de bataillon Coyude (*Coyade*), Alléon (*Alleau*); p. 232, les chefs de bataillon Gaugelin (*Gaujolin*), Lixot (*Lirey*), Meyer (*Mayer*), Pouvereau (*Ponvereau*), Pouget (*Ponget*); p. 559, les officiers de l'armée révolutionnaire Parein (*Furein*), Houssaye (*Haussaye*), Mauban (*Maubon*), Halin (*Haleis*), *Vezien* (Vizen), Burard (*Bricard*), etc.

1. M. Biovès aurait pu, en citant les biographes qui l'ont précédé, les apprécier, ne fût-ce que d'un mot, comme nous le faisons ici.

l'avait miséricordieuse, au point qu'il craignait toujours d'être trop sévère et versait à regret le sang de ses ennemis. Lorsqu'il prend le commandement des Chinois, il croit remplir une mission d'humanité, et dans cette campagne de Chine il joint à ses talents militaires une justice et une bonté qui le font adorer de tous. A son retour en Angleterre, quand ses compatriotes veulent fêter ce condottierre qui ne s'est battu ni par ambition ni par amour du lucre, il se soustrait aux ovations, et à Gravesend, où il est chef du génie, il transforme sa maison en asile et chaque soir, à l'école gratuite, il enseigne à des enfants la religion et la géographie. Gouverneur de l'Equatoria et vice-roi du Soudan, il s'efforce, malgré les cabales, malgré les intrigues de ceux qui le qualifient de Mardochée, de détruire la traite des noirs, de ces noirs qu'il considère comme des frères, comme des égaux, et, fort de sa confiance illimitée dans la Providence, fort de son énergie et de son endurance, franchissant en trois années près de quatre mille lieues à dos de chameau et de mulet, il finit, sinon par triompher des traitants, du moins par porter un coup cruel au trafic de l'*ivoire noir*. Quant l'Angleterre recourt à lui après les victoires du Mahdi, quand il s'embarque comme un souverain à Charing-Cross, escorté par lord Granville qui lui prend son billet, par lord Wolseley qui lui porte sa valise, et par le duc de Cambridge qui lui ouvre la portière du wagon, il part avec l'espérance de voir les Soudanais s'affranchir de l'oppression, et si un malentendu s'élève bientôt entre lui et le ministère Gladstone, c'est que, tout en préparant l'abandon du Soudan, il n'entend pas laisser le pays dans un état affreux de trouble et de désordre. Il est bloqué dans Karthoum et séparé de l'Europe; mais il attend l'expédition nécessaire, l'expédition qui doit écraser le Mahdi, sauver l'honneur de la nation anglaise et préserver la population de l'anarchie. Cette expédition se fit, elle arriva trop tard, et dans des pages dramatiques M. B. raconte comment — le 26 janvier 1885 — succomba Gordon. On ne peut qu'approuver le jugement final de l'auteur. Gordon ne fut ni un grand général ni un grand homme d'état ni même un habile administrateur parce qu'il avait trop d'insouciance en matière de finances; mais cet Anglais maigre au teint rouge, à la moustache brune, aux yeux bleus, doux, vagues et parfois animés d'une flamme perçante, était un de ces hommes rares qui s'immolent à l'idée du devoir; il fut un chevalier chrétien, et l'Angleterre a raison de s'enorgueillir de ce héros égaré dans notre siècle mesquin; nul, a dit Tennyson, n'a été plus simple et plus noble[1].

A. C.

---

1. Lire p. 253 Heumann au lieu de *Heuman;* traduire p. 339 *simpler* par « plus simple » et non par « plus droit »; pourquoi ne pas avoir mis sur le titre les dates de la naissance et de la mort du héros, 1833-1885?

ARULLANI (Vitt. Amed). **Victor Hugo lirico.** Naples, Pironti, 1906. In-8° de 181 p., 1 fr. 25.

L'auteur soutient contre MM. Faguet, Lanson, Brunetière que V. Hugo n'a pas été seulement un grand poète lyrique, mais un penseur, et, en accordant qu'on peut relever des faiblesses dans sa vie, il ne veut pas qu'on censure son caractère. J'ai peur que sa généreuse apologie ne rencontre beaucoup d'incrédules; en outre, le lecteur regrettera que M. A. n'ait pas écourté sa première partie, beaucoup trop rapidement, analytique, pour développer la deuxième; mais ce qui importe, ce qui mérite notre gratitude, est qu'il consacre un volume de près de 200 p. à un de nos écrivains. Autant les comptes rendus de nos pièces de théâtre et de nos romans pullulent dans les journaux italiens, autant il est rare qu'au-delà des Alpes on écrive un livre sur un de nos auteurs : le cas est même, pour employer une expression courante, *piuttosto unico che raro*. Et non seulement M. A. publie tout un livre, mais il écrit sur un poète descendu dans la tombe depuis 20 ans, alors que ses compatriotes n'ont d'yeux et d'oreilles que pour l'homme du jour, pour le livre qui vient de paraître et que leur idéal serait de juger les nouveautés sur les *bonnes feuilles*. Et non seulement, il a lu plume en main tout V. Hugo, mais il a lu de même tous ses censeurs et aussi tous ses défenseurs; il a interrogé dans ces deux camps jusqu'à des critiques dont le grand public français ignore les noms. En attendant que l'exemple courageusement donné par M. P. Toldo porte ses fruits et que nos classiques attirent enfin l'attention des Italiens, M. A. leur donne une leçon salutaire : nous lui en sommes très obligés. On lui accordera d'ailleurs que chez nous les ripostes aux idolâtres de V. Hugo ont été quelquefois trop vives : il cite avec raison M. Arturo Graf, qui a réclamé déjà contre certaines exagérations de plume. C'est précisément parce que l'opinion des étrangers peut tempérer les excès alternatifs des critiques nationaux, que nous souhaitons à M. A. des imitateurs.

Charles DEJOB.

G. P. GOOCH. **Annals of politics and culture (1492-1899).** Cambridge, Univ. press. 1901, x-530 p. 8°.

M. Gooch, l'auteur de l'excellente histoire des *Idées démocratiques anglaises au* XVIIe *siècle*, a eu une idée très juste et très pratique qu'il a exécutée à l'aide de plusieurs collaborateurs (indiqués dans sa Préface). Il a voulu donner un Manuel des principaux faits historiques, depuis 1492 jusqu'à 1899, enconduisant parallèlement l'histoire politique et

l'histoire de la civilisation. Le livre se compose d'une série de « Tableaux chronologiques » en deux parties disposées en regard : sur la page gauche les faits politiques (*Politics*), sur la page droite les faits de civilisation (*Culture*). Sont imprimées en caractère gras les indications qui permettent de dater, de localiser et de reconnaître la catégorie de faits :

1° la date en tête de chaque page et à chaque changement d'année; 2° le pays en commençant par l'Angleterre (s'il y a lieu l'Ecosse et l'Irlande),puis la France, puis suivant les époques l'Espagne, l'Italie ou l'Allemagne ; après les pays d'Europe l'Amérique (sans divisions) à la fin les autres continents ; 3° la catégorie de faits (dans la série Civilisation) : en tête, suivant la tradition qui donnait la préséance à la Faculté de théologie, les faits d'histoire ecclésiastique avec l'indication du pays (*English Church*, *French Church*): puis la littérature, la science, l'art, la philosophie, l'économie politique, l'enseignement, quelquefois la philologie et l'histoire, le droit (*law*), la géographie ; ensuite sous la rubrique *Social* les faits importants par leurs conséquences sociales ou économiques : tarifs douaniers, inventions pratiques, agitations (humanitaire anti-esclavagiste), réforme pénale, institutions d'assistance, lois ouvrières; tout à la fin la nécrologie de l'année.

Le livre se termine par deux appendices :

A, *Bibliographie* détaillée divisée en « Livres de références » (bibliographie et encyclopédies), — histoire générale politique, histoire — de la civilisation, — ouvrages relatifs à chaque pays, 21 rubriques subdivisées chacune en un nombre variable de paragraphes (d'ordinaire deux, politique, civilisation).

B, Listes chronologiques de souverains ; on y a joint les premiers ministres anglais depuis Walpole et les archevêques de Cantorbery.

Tous les faits sont classés sous un numéro. — Un index alphabétique renvoie au numéro de chaque nom d'hommes, de pays, ou de chose mentionné dans le texte.

Les mentions ne sont pas rédigées suivant la tradition des mementos en style télégraphique : on a pris la peine de résumer en une phrase le contenu du livre mentionné, ce qui n'a pas toujours été facile.

Il va sans dire qu'un ouvrage ainsi conçu est exposé à des critiques de plusieurs sortes : on pourrait discuter sans fin sur la division des matières, sur la classification des faits, sur le choix des mentions et sur les menues erreurs de dates ou d'interprétations inévitables dans un pareil recueil. Il est évident qu'un Français sera un peu surpris de trouver en 1899 la littérature politique représentée seulement par ces deux mentions. « La théorie philosophique de l'État de Bosanquet explique sa nature organique et attribue une valeur permanente à la doctrine de Rousseau et de Hegel. La crise de l'État moderne de Benoist plaide pour la représentation non du nombre, mais des intérêts et des professions ». Mais à quoi serviraient ces chicanes ? Celui

qui se sert de ce livre doit de la reconnaissance à M. Gooch et à ses collaborateurs qui se sont soumis à une tâche ingrate pour lui fournir un si commode instrument de travail.

Ch. Seignobos.

I. R. Passow. **Das Wesen der Ministerverantwortlichkeit in Deutschland.** Eine staatsrechtliche Studie. Tubingen, Laupp, 1904, VI-79, 8°.

II. H. Pohl. **Die Entstehung des belgischen Staates und des Norddeutschen Bundes.** Eine staatsrechtliche Studie. Tubingen, Mohr, 1905, X-54, 8° (Abhandlungen aus den Staats-Verwaltung und Völkerrecht, t. I, fascic. I.

Ces études de droit constitutionnel, toutes deux consciencieuses, fournissent deux exemples instructifs de l'inconvénient d'appliquer les catégories abstraites du droit aux faits complexes de la vie politique.

I. M. Passow, voulant étudier la responsabilité individuelle en Allemagne, ne s'est pas contenté d'exposer en citant les textes le régime adopté dans les différents états allemands (chap. 2) et dans l'Empire (chap. 3). Il a *commencé* par chercher « l'essence de la responsabilité ministérielle dans l'État monarchique » (chap. 1) [1]. Après avoir cité les auteurs, il se rallie à la théorie qui ne se contente pas de deux espèces de responsabilités : 1° judiciaire exercée sous forme de mise en accusation ; 2° parlementaire [2] exercée par l'obligation de se retirer devant un vote du Parlement. Il admet une troisième espèce, la responsabilité « *politique* », propre à la monarchie constitutionnelle, qui consiste en ce que le ministre est obligé de répondre... aux questions des députés, sans être d'ailleurs obligé de les satisfaire. Il fait rentrer dans cette troisième catégorie la fameuse « responsabilité morale » que la Constitution de l'Empire allemand attribue au Chancelier, et comme il la baptise « politique parlementaire », cela lui permet de traiter de haut les députés allemands qui s'obstinent à déposer des projets de loi pour organiser la responsabilité inscrite dans la Constitution, en particulier les socialistes ; c'est même pour répondre à luer projet de 1903 qu'il déclare avoir publié son travail [3].

II. M. Pohl s'est posé la question de la « naissance de l'État » (*Entstehung*). Il pensait que pour comprendre l'organisme de l'État

---

1. Les chapitres 1 et 2 ont paru dans la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*.

2. La liste des monarchies à régime parlementaire comprend outre l'Angleterre, Belgique, Grèce, Roumanie, Luxembourg, Suède, Norwège (plusieurs cas douteux) Espagne, Portugal, Italie, Serbie, mais on n'y trouve ni Danemark ni Pays Bas.

3. La *Deutsche Literaturzeitung*, numéro du 24 nov. 1906, a donné un long compte rendu critique du travail de M. Passow.

allemand fédéral actuel il fallait connaître au point de vue du droit public (*staatsrechtlich*), le processus de la fondation de cet Empire ; et il lui a semblé que cette naissance d'État pouvait être éclaircie par l'étude d'un cas analogue, la création de l'État belge après la révolution de 1830.

L'étude historique de cette création montre un peu d'inexpérience, M. P. s'est beaucoup servi de « Lavisse-Rambaud » (*sic*) sans se demander qui est l'auteur du chapitre sur la Belgique et ce qu'il vaut. Pour le rôle de Charles Rogier il en est resté au livre de Juste et ne connaît pas le grand travail de Discailles.

L'examen juridique des événements l'amène à rejeter la théorie de certains juristes allemands qui regardent comme impossible dans le monde contemporain la situation d'un pays « sans État et sans droit » (*staat-und rechtlosen Zustand*) et par conséquent la naissance d'un État « à partir d'une situation sans État ». Il reconnaît qu'en Belgique il s'est écoulé un temps entre la séparation d'avec l'État hollandais et la création du nouvel État belge ; les faits (*Vorgänge*) accomplis dans ce temps sont « indéfinissables au point de vue du droit » (*rechtlich*), de là résulte « l'impossibilité de construire juridiquement l'acte de création de l'État belge » (*juristische Unkonstruierbarkeit*) ; c'est un « fait inaccessible à la construction juridique ».

S'appuyant sur cet exemple, l'auteur étudie, historiquement, puis juridiquement, la création de l'Allemagne du Nord en 1867 et découvre un moment où l'ancienne Confédération n'existait plus et où l'État fédéral n'existait pas encore.

Un homme habitué aux méthodes de l'histoire est toujours un peu étonné d'une méthode qui exige tant d'efforts et emploie un vocabulaire si compliqué pour arriver à des résultats évidents.

Ch. Seignobos.

Wörterbuch der Elsässischen Mundarten, bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart. II, 5-6. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8°, 520 pp. et une grande carte géogr. Prix : 16 mk. (savoir, respectivement, 4 et 12 mk.).

MM. Martin et Lienhart ont achevé, au bout de neuf ans, le monument linguistique qu'ils ont consacré au noble pays à jamais regretté de la France et de ses enfants exilés. Il n'y a plus qu'à les féliciter de leur laborieux effort, couronné d'un plein succès. Aussi bien, dans ces deux dernières livraisons, c'est à peine si l'on découvre çà et là une addition, une légère rectification à proposer, et il n'est plus guère temps de le faire, puisque l'ouvrage est définitivement clos. J'en relèverai pourtant quelques-unes : les Alsaciens et les

germanistes qui s'y intéresseront pourront les insérer entre les pages du précieux volume.

P. 665 b (*Nachmittag*), il eût été bon d'indiquer la prononciation, colm. *nómétây*. — P. 667 b, « mardi » est aussi en colm. *tsischtik*. — P. 774 b, lire *Tschotter* en tête d'article. — L'article *Wegerich* donne bien le mot composé *Spitzwegerle* (p. 804 a); mais l'article *Wederich* (791 a) omet *Spétsewâtri*, qui est à Colmar l'appellation courante du plantain. — P. 814 a, *weil* « parce que », colm. *wél*. — P. 816 a, manque le mot *wétrwéle* = *Widerwille*. — P. 842-3, pourquoi ne pas écrire *wôr* « vrai » et *wôret* « vérité »? Cet *o* fermé est très long. — P. 858 a, « en avant », non pas *fûrwarts* Co., mais *fôrwarts*, avec ce même *o*. — Ib., il manque l'article *kèyewàrt* = *Gegenwart*. — P. 858 b, *wert*, j'aurais écrit *wârt*, à cela près que les auteurs paraissent réserver le signe *â* pour l'*a* assombri; mais il faudrait aussi pouvoir distinguer l'*a* pur long de l'*a* pur bref. — P. 860 b, l'article aurait pu rappeler l'amusante *Frau Werzina* du *Tolle Morgen* de Pick. — P. 865 b, « eau bénite », à Colmar, j'ai toujours entendu *kwichtwàsser*, et non *wicht-* tout court. — P. 876 a (et 966 b), *wáschtle* « brioche », pourquoi ne pas donner l'étymologie? lorr. *wastel* = fr. *gâteau*. — P. 896 b (*zehn*) et 901 b (*zählen*), à Colmar *tsè* et *tsèle*, par *è* ouvert et long, tandis que la graphie donnerait à supposer un *é* fermé. — Ib., soit là, soit même à l'Index, j'ai vainement cherché le mot *verzeihen* « pardonner », Co. *frtsèye*. — P. 917 b, « quelle heure est-il? » à Colmar, non pas *wèl tsit ésch's*, mais simplement *wèl sit* : ce que je constate à l'honneur de la constance des lois phonétiques, puisque dans le dialecte *z* après *l* se réduit toujours à *s*.

A la lecture il m'est revenu en mémoire deux facéties qui auraient pu trouver place dans ces colonnes. — A propos de *Duttle* « les seins » (p. 729 a), cette innocente grivoiserie : *tse tipi* (le village de Düppigheim, vallée de la Bruche, canton de Geispolsheim) *wó aim t' wìrtin t' title* (le village de Düttlenheim tout proche) *üs'm fenschtr tsait*. — A propos du sens de *wüest* « indécent » (p. 877), un professeur de ce nom se présente un jour dans une compagnie bourgeoise, où il y a des dames, et quelqu'un lui demande : *ón wi haise si?* Lui, un peu timide : *min nàmen ìsch wìscht*. Une dame, indulgente : *O, si khènnen -e tòch sàue*. — On reconnaîtra, j'espère, sous ma gauche transcription, le savoureux accent, bonhomme et narquois, du Strasbourg d'Arnold.

Les suppléments à l'ouvrage entier ne tiennent pas moins de 38 pages, encore que très brièvement rédigés. Les auteurs y ont visiblement admis tout ce qui leur a paru d'importance dans les critiques ou les communications diverses qu'a provoquées depuis près de dix années la publication de leur dictionnaire. J'y signale (p. 958 a) l'étymologie d'un mot qui m'a bien souvent intrigué, — et non pas

moi seul, si j'en juge par la quantité d'anecdotes invraisemblables que j'ai ouï conter pour en expliquer l'origine : — *Pumpernickel.* Eh bien, c'est tout bonnement « bon père Nicolas », le titre, sans doute, ou le refrain d'une chanson française qui eut son heure de célébrité, il y a au moins trois siècles, et qui depuis lors est tombée dans le plus noir oubli. Elle ne devait pas être de nature édifiante, à en croire le proverbe qui en est demeuré (colm.) : *wán 's tr môte-n ésch, se séngt mer tr pumprnékl én tr khérich.*

L'ouvrage se termine par un index alphabétique général qui ne doit guère enfermer moins de 35.000 mots. J'en ai vérifié au hasard quelques-uns, avec leurs références, que j'ai toutes trouvées de la plus parfaite exactitude.

La belle carte dialectale d'Alsace qui accompagne la dernière livraison est l'œuvre exclusive de M. Lienhart [1].

V. Henry.

L'article précédent est le dernier dont Victor Henry ait corrigé les épreuves. Notre collaborateur, un des plus zélés et des meilleurs de tous, est mort soudainement le 6 février à Sceaux dans sa cinquante-septième année. C'était un excellent homme au cœur chaud et au caractère droit. C'était en même temps un savant de premier ordre, ingénieux, sagace, profond, infatigable. Ses ouvrages faisaient autorité, et plusieurs ont eu l'honneur d'une traduction. Comme nous, nos lecteurs, regretteront la perte de cet érudit qui nous a donné, sur les divers domaines qu'il cultivait avec une égale maîtrise, sur le sanscrit et la grammaire comparée, sur les langues germaniques et sur les dialectes de l'Alsace, son pays natal, sur le folklore tant d'articles si solides et si intéressants. — A. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 février 1907.* — M. Héron de Villefosse fait une communication au sujet de fouilles exécutées à Sainte-Colombe, près de Vienne (Isère), dans l'emplacement connu sous le nom de Palais du Miroir. On y a trouvé des richesses archéologiques importantes et toute une série de statues. La plus belle et la plus connue est la Vénus accroupie du Louvre qui fut découverte avant 1828. Au mois d'octobre dernier, M. Héron de Villefosse a pu retrouver le pied gauche de cette statue, qu'il présente à l'Académie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

---

1. Je ne me séparerai pas des auteurs sans les remercier de l'accueil qu'ils ont bien voulu faire à la petite documentation qu'a pu leur fournir, soit mon *Dialecte Colmarien,* soit mes recensions de la *Revue critique.*

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — **25 Février** — **1907**

MICHAELIS, Les découvertes archéologiques du XIXe siècle. — KONT, Histoire de la littérature hongroise. — Histoire moderne de Cambridge, WARD, PROTHERO, LEATHES, La guerre de Trente ans. — DRIAULT, La question d'Orient. — GATTI, La philosophie de Leopardi. — SALVEMINI, La doctrine de Mazzini. — MAZZONI, Bibliographie de la littérature italienne. — PEYRE, Padoue et Vérone. — BAUDIN, L'alerte. — DUQUET, La faillite du cuirassé. — SORB, Entre l'Allemagne et l'Angleterre. — JACOB, Discours d'un capitaine à ses soldats. — V. DURUY, Le sous-officier dans l'armée moderne. — SERRET, Causeries sur la tactique. — GAMELIN, L'art de la guerre. — MAHON, L'armée russe depuis la dernière campagne. — DUJOUR, Annuaire officiel du Congo. — JORAN, Autour du féminisme. — Académie des inscriptions.

A. MICHAELIS, **Die archaeologischen Entdeckungen des neunzehnten Jahrhunderts.** Leipzig, Seemann, 1906. In-8, VIII-325 p.

Depuis qu'a paru cet excellent livre, esquisse d'une histoire de l'archéologie militante au XIXe siècle, il n'a pas quitté ma table; je l'ai lu une première fois avec plaisir, puis, bien souvent, je l'ai consulté comme un manuel, je dirais presque comme un ami. L'auteur, un des derniers survivants de l'école de Jahn, n'a pas eu l'occasion de diriger lui-même des fouilles; mais, depuis bientôt cinquante ans, il a été mieux informé que personne des progrès de l'archéologie figurée, de la muséographie et de l'histoire de l'art antique. Deux tentatives pour embrasser un si vaste sujet avaient été faites depuis O. Müller, l'une honorable, par Stark, l'autre dont il vaut mieux ne rien dire; le travail de M. Michaelis, indépendant de ceux de ses devanciers et tout de première main, les annule, parce qu'il est l'œuvre d'un savant de grande lecture, de vieille expérience et — ce qui ne gâte rien — d'une bienveillance qui le porte à chercher et à retenir, dans l'œuvre des archéologues du XIXe siècle, les services rendus plutôt que les fautes et les erreurs. Parfois même il semble que M. M. ait péché par trop d'indulgence. Parlant des recherches de M. Carapanos à Dodone, qui ont fixé définitivement l'emplacement du vieux sanctuaire (p. 113), il ne dit pas que cet Hellène a été devancé, dans l'identification de Dodone, par un membre de l'École française d'Athènes, Gaultier de Claubry, et qu'il s'est intentionnellement abstenu, pour rehausser son propre mérite, de citer le nom et de rappeler les titres de son devancier (cf. Radet, *Histoire de l'École d'Athènes*, p. 316). Les procédés de Beulé envers l'architecte Titeux, mis en évidence par

M. Radet dans le même ouvrage (p. 274, 278), auraient dû être également marqués en passant (p. 50), ne fût-ce que pour rendre justice à Titeux, dont M. M. ne parle pas. A la p. 232, M. M. ne reproche à Cesnola qu' « un peu de dilettantisme », sans rien dire des impudentes mystifications de ce chercheur de trésors. Mais n'en a-t-il pas été dupe à son tour, comme l'avait été M. Perrot, puisqu'il parle (p. 233) du « trésor de Curium », avec ses chambres souterraines contenant l'une des objets d'or, l'autre des objets d'argent, etc. ? Il est admis aujourd'hui que ce souterrain n'a existé que dans l'imagination de l'aventurier italien, mort directeur du Musée métropolitain de New-York.

Si les travaux des Allemands sont naturellement résumés avec le plus de détail (cf. l'*Introduction*, p. v), ceux des Français, des Anglais, des Italiens ne sont pas négligés ; dans cette histoire où le chauvinisme scientifique aurait pu si facilement s'insinuer, on n'en trouve aucune trace. Ce n'est pas à dire que M. M. soit au courant des choses de France comme il l'est, par suite d'anciennes relations, de celles d'Angleterre, sans quoi il n'aurait pas doté le Louvre du trésor de Bernay (p. 222), ni attribué le portefeuille de l'Instruction publique à Beulé (p. 50).

Parlant des collections Blacas, Pourtalès et Castellani, on s'étonne que l'auteur ait passé sous silence la collection Campana, fruit, en grande partie, des fouilles exécutées aux frais de son possesseur; il aurait aussi pu dire un mot des fouilles d'Ostie et de la collection Torlonia qu'elles enrichirent. — P. 84, M. M. écrit que le British Museum acquit, à Paris, les collections Pourtalès et Blacas. Cela est inexact pour la collection Pourtalès qui, vendue à Paris aux enchères, est aujourd'hui dispersée entre plusieurs musées et les héritiers (français et allemands) du collectionneur, lesquels ont racheté en 1865 beaucoup de belles pièces. A la même page, on lit ceci : « Pendant la guerre franco-allemande, Newton apprit qu'on avait fait des trouvailles archéologiques à Vaison ; comme il le racontait lui-même, il prit sa valise et partit pour la France, d'où il rapporta le *Diadumène*. » Si Newton racontait ainsi l'acquisition de la célèbre statue, il se vantait. Toute la correspondance officielle relative à cette affaire a été publiée par Rayet. Le *Diadumène* fut découvert avant 1868, offert au Louvre par Eugène Raspail la même année, refusé par le Louvre, puis offert *à deux reprises*, en 1868 et en 1869, au British Museum, qui le fit acquérir par Newton en 1869. C'est sur l'ordre de son chef hiérarchique, W. Jones, que Newton partit pour le Midi ; il n'y a là rien qui ressemble à un exploit.

La correspondance publiée par Rayet montre que le *Diadumène* ne put être acquis par Londres qu'à la faveur de l'indolence de Nieuwerkerke et de la discorde qui régnait alors, au Louvre, dans le département des antiques. Le cas de l'admirable collection Blacas est analogue ; Newton n'eut à triompher d'aucune concurrence. Napoléon III

attachait une importance légitime à l'acquisition de ce merveilleux ensemble; il ne voulait point que la France en fût privée. Par deux fois, il demanda à Longpérier, conservateur des antiques du Louvre, d'en faire l'estimation; mais Longpérier, pour empêcher l'achat, fit des estimations ridiculement basses et sa force d'inertie paralysa le bon vouloir du souverain. Blacas dut traiter avec le British Museum; Napoléon III, averti par le commandant Oppermann, se fâcha; malheureusement, il était trop tard. Un buste en marbre de Longpérier figure dans une salle du Louvre; il serait peut-être mieux placé ailleurs. Ce que je dis là n'est pas pour rabaisser le mérite de Newton; mais M. M., en louant comme il convient l'auteur des fouilles d'Halicarnasse et l'organisateur du Musée Britannique, fait la part un peu trop belle à l'auteur d'acquisitions globales qui ne lui furent pas un seul instant disputées [1].

M. M. a parlé des recherches préhistoriques et protohistoriques, qui sont une des gloires de l'archéologie au XIXe siècle. Je relève à ce sujet quelques menues erreurs, faciles à corriger dans une deuxième édition. P. 179, les découvertes d'objets d'art dans les cavernes françaises sont antérieures à 1853, le bel os gravé du Chaffaud ayant été exhumé avant 1845. On ne peut pas dire que le mammouth appartienne à une plus ancienne période que le renne, puisque ce sont les deux représentants par excellence de la faune froide. — P. 180, M. M. écrit que l'âge du fer est caractérisé par l'emploi du fer « *für allerlei Gerät* »; je crois qu'il faut préciser et dire que la caractéristique de l'âge du fer est l'emploi d'*armes* faites de ce métal. La civilisation de Hallstatt s'est étendue jusqu'en Bosnie, où a été fouillée la plus vaste nécropole de cette époque, celle de Glasinac'; M. M. a laissé de côté les explorations si fécondes entreprises dans cette région par les savants autrichiens, MM. Hoernes, Truhelka, Fiala, etc. — P. 181, la découverte de la civilisation du deuxième âge du fer (La Tène) est bien antérieure à 1876, tant en Suisse qu'en Champagne; le mérite doit en revenir surtout à Hildebrand et à Franks. Ce qui est dit, à la même page, de la persistance du style géométrique dans le nord de l'Europe, ne peut plus être maintenu sans réserves après les beaux travaux de M. Montelius, dont le nom n'est pas une seule fois cité par M. M. Du reste, l'histoire de l'archéologie préhistorique et protohistorique ne saurait être résumée utilement en quelques pages; il faut remercier M. M. de ne pas l'avoir entièrement omise et souhaiter qu'elle tente bientôt la compétence d'un préhistorien de profession [2].

Salomon Reinach.

---

1. A l'index du volume de M. M., le nom de Newton revient *onze fois*, celui de son successeur Alex. Murray *pas une*. Est-ce tout à fait juste? Murray a conduit à Chypre des fouilles très sérieuses et très productives, qui contrastent avec les *razzias* plutôt malfaisantes d'un Cesnola.

2. P. 115, le grand relief de Triptolème n'a pas été découvert au cours des fouilles

J. Kont, **Geschichte der ungarischen Litteratur,** (dans la collection *die Litteraturen des Ostens*), Leipzig Amelang, 1906, 272 p. in-8.

M. Kont s'est donné pour mission de servir d'intermédiaire entre l'Europe occidentale et la Hongrie. Il parle et il écrit avec la même facilité le magyar, l'allemand et le français ; aussi n'est-il pas étonnant, mais est-il tout de même flatteur pour la France, que les éditeurs de l'importante collection : les littératures de l'Est, se soient adressés à lui quand ils ont songé à publier une histoire de la littérature hongroise. Le manuel qu'il nous donne aujourd'hui est excellent, clair, précis, commode à manier; on le lira sans fatigue, on le consultera surtout avec fruit et on y reviendra souvent.

M. K. a mené son œuvre jusqu'à nos jours, ce qui est toujours une entreprise délicate. Il a su concilier avec infiniment de tact la courtoisie bienveillante que l'on doit aux auteurs contemporains et la vérité à laquelle le public a droit. Il a su surtout, ce qui n'était pas aisé, éviter de tomber dans les énumérations fastidieuses. La liste des noms qu'il nous donne est longue sans doute et je ne dis pas que je n'en aurais pas sacrifié quelques-uns; mais, en somme, les auteurs qu'il cite ont tous assez de valeur ou au moins de notoriété pour qu'il fût peut-être nécessaire de les indiquer. Surtout, le critique sait assez habilement disposer la lumière pour que du premier coup nous distinguions les œuvres maîtresses et les écrivains supérieurs. Ses jugements sur Arany par exemple, sur Jokai, sur Csiky, sont assez poussés et ses analyses assez développées pour que nous puissions nous faire d'eux une idée vivante et que leurs physionomies nous restent dans la mémoire.

Peut-être est-il permis seulement de regretter que les idées générales soient un peu trop sommairement indiquées, que les caractères distinctifs des diverses périodes par exemple ne soient pas assez vivement mis en lumière ou que l'auteur n'ait pas un peu plus insisté sur l'influence des diverses écoles allemandes et françaises : nul n'avait mieux qualité pour ces études de littérature comparée que l'auteur de « l'Influence française en Hongrie ».

Le volume se termine par une bibliographie sommaire, où sont indiqués les ouvrages essentiels et qui sera fort utile aux travailleurs. Dans cette bibliographie, les ouvrages français sont trop rares, — non par la faute de M. K. Il est vraiment fâcheux que la France, qui a

---

de Lenormant à Eleusis, mais fortuitement, lors de la construction d'une école (*Bullettino*, 1859, p. 200). — P. 179, on ne peut pas parler de l'ornement des *métaux* à propos de l'âge de la pierre et des monuments mégalithiques. — P. 202, la découverte des sarcophages de Clazomène est du 5 septembre 1882 ; j'ai assisté à l'arrivée à Smyrne du premier de ces objets. — P. 206, racontant les fouilles de l'Acropole d'Athènes (1885-1891), M. M. écrit : « La nature et les circonstances de la découverte de chaque objet furent consignées par écrit avec grand soin. » *Utinam!* Mais ceux qui ont assisté à ces fouilles ne le croient pas.

toujours trouvé parmi les Magyars de si vives sympathies, paraisse se désintéresser de l'histoire d'un peuple qui, s'il est permis de regretter certains de ses actes, n'en a pas moins donné des preuves d'admirable vitalité et qui compte certainement parmi les plus énergiques et les plus remarquables de l'Europe. Nous espérons bien que M. K., qui est désormais officiellement chargé d'un cours de langue et littérature magyares à la Sorbonne, formera des élèves qui deviendront ses collaborateurs. Il n'est plus désormais possible à personne de connaître toutes les langues qu'il serait utile de savoir : pour compenser les inconvénients qui résultent de l'avènement à la vie scientifique et littéraire des jeunes nationalités, il est nécessaire d'organiser des équipes qui nous tiennent au courant de ce qui s'accomplit autour de nous. — L'équipe magyare a pour le moment au moins un chef excellent, — c'est beaucoup.

E. Denis.

The Cambridge modern history, planned by the late Lord Acton, ... edited by A. W. Ward, G. W. Prothero, Stanley Leathes, vol. IV. The Thirty year's war. Cambridge, University press, 1906, XXX, 1003 p. in-8°. Prix : 20 francs.

Feu lord Acton, *professor regius* d'histoire moderne à l'Université de Cambridge, avait conçu le projet de rédiger avec le concours de ses collègues, amis et élèves, une *Histoire générale des temps modernes*, qui présenterait au public anglais le tableau des événements des quatre derniers siècles, raconté dans un même esprit progressiste et libéral, d'après les recherches et les résultats les plus récents de la critique contemporaine. Les trois premiers volumes de cette *Histoire moderne de Cambridge* ont paru au cours des dernières années ; MM. Ward, Prothero et Leathes, successeurs ou collègues de lord Acton, viennent de mettre au jour le tome IV qui porte le titre, un peu incomplet, de *Guerre de Trente Ans*, alors qu'il embrasse l'histoire du XVIIe siècle depuis ses débuts [1] jusqu'à la signature des traités d'Oliva et des Pyrénées, et la mort de Mazarin. L'ouvrage est divisé en vingt-sept chapitres de très inégale longueur, rédigés par une quinzaine de collaborateurs. C'est M. A. W. Ward qui a rédigé les six chapitres relatifs à la Guerre de Trente Ans proprement dite et aux négociations de Münster et d'Osnabruck. Les chapitres sur l'histoire intérieure de la France (*Richelieu*, *Mazarin*) sont dûs à M. S. Leathes, et l'on a demandé à la plume si compétente de M. Boutroux un chapitre spécial sur *Descartes et le cartésianisme*. Onze chapitres sont consacrés à l'histoire de l'Angleterre, ce qui serait peut-être un peu trop pour un ouvrage de ce genre publié en France ou en Allemagne,

1. Il y a même des chapitres qui remontent jusqu'au seizième siècle pour certaines rubriques de l'histoire universelle (Pays scandinaves, Papauté).

mais ce dont on ne saurait s'étonner dans un ouvrage destiné par des savants anglais à leurs compatriotes. Ils ont été rédigés par M. G. W. Prothero, avec le concours du colonel Lloyd, de MM. A. Shaw, J. R. Tanner, Hume Brown, R. Dunlop, C. H. Firth et A. Clutton Brock. L'Espagne de Philippe III et Philippe IV est racontée par M. Martin Hume, l'histoire spéciale de la Scandinavie et de la Pologne par M. Reddaway, celle des Provinces Unies des Pays-Bas par M. G. Edmundson. Les directeurs de l'entreprise ont invité M. Moritz Brosch à leur fournir le tableau de la politique du Saint-Siège; la question si complexe de la Valteline a été étudiée par M. Horatio Brown; enfin, l'histoire des colonies de l'Asie et de l'Amérique et celle des luttes ardentes pour leur possession nous est présentée par M. E. Egerton, dans le dernier chapitre de l'ouvrage.

Évidemment il n'a pas été possible de raconter ainsi l'histoire de toute l'Europe occidentale et centrale pendant plus d'un demi-siècle, sans s'exposer à des répétitions partielles [1], sans marquer parfois aussi certaines nuances dans les jugements; mais on doit dire pourtant que ces cas sont très rares et que les directeurs de l'entreprise ont su, soit par une révision vigilante du manuscrit, soit en inspirant dès l'abord à leurs collaborateurs leur propre manière de voir, arriver à donner une impression remarquable d'unité pour la pensée, et même pour le style, à une œuvre qui est due à tant d'écrivains divers. Choisis pour leur compétence particulière, ceux-ci ont véritablement mis à point les questions en litige d'après les plus récentes recherches, et dans ce volume de plus d'un millier de pages compactes, il serait difficile de trouver matière à des critiques plus conséquentes [2]. Sans doute, sur bien des points, on peut différer d'opinion avec le narrateur, mais les solutions prudentes sont toujours préférées, parfois les questions elles-mêmes laissées sagement en suspens, faute d'arguments décisifs, et partout le désir d'équité l'emporte, même quand des principes politiques ou religieux évidemment chers aux auteurs, pourraient les pousser à conclure autrement.

Il ne faudrait pas non plus trop appuyer sur les inconvénients pourtant réels, qui résultent de la place occupée par les différents chapitres dans l'ensemble du volume [3]; un lecteur intelligent saura toujours s'y retrouver. Ce que je serais surtout tenté de reprocher aux auteurs de l'*Histoire moderne*, c'est la résolution prise de rédiger

---

1. C'est ainsi qu'on nous raconte les péripéties des négociations de Westphalie, deux fois, à deux cents pages de distance.

2. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il n'est plus de mise aujourd'hui de parler, même en hésitant, de l'empoisonnement de Bernard de Weimar par quelque agent français (p. 380). On sait qu'il est mort des suites d'une fièvre paludéenne.

3. C'est ainsi, par exemple, que l'*Histoire de France* étant placée après l'*Histoire des négociations de Westphalie*, on ne nous raconte les batailles de Rocroy et de Fribourg qu'après la signature du traité de Münster.

leur immense travail (et c'est évidemment pour eux une question de principe) sans une seule note, sans le plus petit renvoi aux sources. On conçoit le système pour un petit manuel d'histoire universelle de trois cents à quatre cents pages, et même on doit l'approuver. Mais quand on raconte avec autant de détails qu'on le fait ici, les menus faits d'une période de soixante ans, en plus d'un millier de pages, il arrive infailliblement qu'on met sur le même plan les faits importants et les données accessoires, intéressantes à coup sûr, mais qui encombrent alors le récit. En les rejetant dans les notes, en les y signalant en passant, on rend service aux lecteurs désireux de s'instruire plus à fond; mais en les conservant dans la narration courante, on n'alourdit pas seulement celle-ci, on la rend parfois opaque. On fatigue en tout cas le lecteur un peu novice ou pressé. On l'oblige surtout, en l'absence de toute annotation, à croire comme parole d'Evangile tout ce qu'on lui raconte; car, évidemment, ce ne sont pas les très copieuses bibliographies, placées à la fin de du volume, qui le tireront d'embarras. Devant ces centaines de volumes, ces milliers de brochures, entassés sous ses yeux, il ignorera le plus souvent auquel de ces écrits il devrait s'adresser pour contrôler tels renseignements du texte, pour étudier plus à fond telle question spéciale. Je regarde donc la méthode suivie comme anti-scientifique et comme peu recommandable, même dans un ouvrage destiné au grand public, à plus forte raison s'il est destiné, comme je le suppose, aux étudiants des universités anglaises et américaines.

Quant à la *Bibliographie* elle-même, qui forme un ensemble de plus de cent cinquante pages, je voudrais tout d'abord remercier les auteurs de l'avoir jointe à leur travail. Elle est très riche, consciencieusement établie, et c'est la première fois peut-être qu'en dehors de certaines monographies allemandes et du grand catalogue de M. Knuttel, dont nous avons à plusieurs reprises entretenu nos lecteurs [1], on a essayé de donner au grand public une idée, au moins approximative, de l'énorme littérature des brochures et pamphlets qu'a suscités la guerre de Trente Ans. Mais le choix est difficile dans un déluge d'imprimés pareils et il semble bien que la présence de tel ou tel travail, ancien ou moderne, s'explique plutôt par le fait qu'on l'a trouvé dans la belle collection de lord Acton, incorporée à la bibliothèque de Cambridge, alors que tel autre aurait pu et dû y figurer tout autant, sinon de préférence [2]. On y trouve une quantité de travaux du XVIIIe et du XIXe siècles, absolument vieillis, ou qui n'eurent même jamais de valeur scientifique; qu'on les cite, pour montrer qu'on les connaît, je le veux bien, mais il faudrait au moins avertir le lecteur, par un signe

1. *Catalogus van de Pamfletsammeling*, etc. (voy. *R. Cr.*, 14 juillet 1890).

2. Ainsi l'on ne trouvera pas parmi les ouvrages relatifs à la paix de Westphalie le *Corps diplomatique* de Du Mont!

conventionnel quelconque, qu'il n'a point à s'en préoccuper. Çà et là, il y a des erreurs (confusion de personnes [1]), ou des fautes d'impression qui ne sont pas relevées aux *Corrigenda* [2], et qui sembleraient prouver que les ouvrages catalogués n'ont pas toujours été vus par le compilateur [3].

Mais je ne voudrais pas m'arrêter sur ces menues critiques; le travail de M. M. Ward, Prothero, Leathes et de leurs collaborateurs, est, je le répète, dans son ensemble, un remarquable résumé des innombrables études spéciales consacrées depuis un siècle, à l'histoire de cette période si importante de l'histoire européenne qui s'étend de la mort de Henri IV à la mort de Mazarin; c'est un résumé critique, rédigé avec talent, et je n'en connais pas, à l'heure actuelle, qu'on doive lui préférer, dans quelque langue que ce soit.

R.

Ed. Driault, **La question d'Orient** depuis ses origines jusqu'à nos jours. Préface de G. Monod. 3e éd. revue. Paris, Alcan, 1905, xv-407 p. in-8° (Bibl. d'hist. contempor.) 7 fr.

Le succès de ce livre, marqué par cette troisième édition, n'a rien de surprenant. La question est de celles qui intéressent un large public et le livre satisfait le besoin de ce public, car M. Dr. est un guide sûr et agréable. Il est de plus — ce qui est rare en cette matière — un guide courageux qui n'a pas peur de montrer au public cultivé ce que lui cachent ses journaux, l'horreur des massacres des Arméniens et la politique inhumaine du sultan.

C'est l'œuvre d'un historien qui ne s'enferme pas dans l'actualité. Toute la première partie (p. 1-103) est consacrée aux « origines » depuis l'Empire byzantin jusqu'au Congrès de Vienne.— La deuxième partie (p. 104-240) traite la période classique de la question d'Orient, la révolte des Grecs, Mahmoud, le Tanzimat, les guerres de Crimée et

---

1. Ainsi, p. 805, Denis-Martial Avenel, l'éditeur des *Lettres et papiers de Richelieu* est confondu avec M. le vicomte d'Avenel, qui a écrit *sur* Richelieu, mais qui devrait figurer aussi dans la Bibliographie, comme continuateur de Chéruel dans l'édition des *Lettres de Mazarin*, où il n'est pas nommé.

2. Je transcris ici quelques-unes de ces fautes d'impression notées au passage. — P. 42, lire *serrer* pour *ferrer*. — P. 88, l. *Marescot* p. *Marescol*. — P. 204, l. *de Saint-Etienne* p. *Etienne*. — P. 804, l. *Hepp* p. *Heppe*. — P. 813, l. *Dutzend* pour *Dutzer*. — P. 817, l. *Ungersdorff* p. *Ingersdorff*. — P. 819, l. *Stumpf* p. *Rumpf*. — P. 821, l. *Havemann* pour *Hovemann*. — P. 826, l. *Parieu* p. *Parien*. — P. 834 l. *Miraeus* p. *Mircus*. — P. 865, l. *Castelen* p. *Casleben*. — P. 867, l. *Vautorte* p. *Vantorte*. — P. 865, l. *Breucker* pour *Brencken*, etc., etc.

3. P. 810. Les *Historische Relationes* de G. Wintermonat ne s'arrêtent pas en 1624; j'en possède encore une de 1629. — P. 840. Le titre de la brochure citée n'est pas « Il prudente et *ardito* (?) politico », mais *aveduto* (avisé). — P. 865. On donne un titre *allemand* à un article du P. Ingold qui a paru en *français*, dans la *Revue d'Alsace*.

des Balkans. — La troisième partie, qui est la plus neuve, expose « les questions actuelles » : politique d'Abdul Hamid, massacres d'Arménie, affaires de Crète et de Macédoine. Par un artifice d'exposition M. D. y a rattaché toute l'histoire de l'intervention des Européens dans l'Asie antérieure (conflits des Anglais et des Russes, conquête du Turkestan) et dans l'Afrique du Nord (Égypte, Soudan, Abyssinie, Algérie, Tunisie).

Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie élémentaire sans prétentions érudites, évidemment destinée à un public de lettrés peu exigeants ; on y trouve beaucoup de manuels scolaires ou d'articles de revue ; la date de publication des livres n'est pas indiquée et il n'y figure que des travaux en français.

La conclusion paraît exacte, à condition de remplacer le mot *islam* par celui d'États musulmans. Il ne serait pas exact de parler du « recul de l'islam » à un moment où la religion musulmane continue à avancer ; mais il est vrai que la puissance des États musulmans diminue, du moins dans l'aire géographique où M. D. a renfermé son étude, l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord. Il est certain que l'Empire ottoman s'est montré impuissant à se réformer et n'est maintenu que par la rivalité des puissances européennes.

Ch. Seignobos.

Gatti (Pasquale). **Esposizione del sistema filosofico di Giacomo Leopardi : saggio sullo Zibaldone.** Florence, Le Monnier, 1906. 2 vol. petit in-8 de 454 et 296 p.

Cet ouvrage est à la fois un début et un hommage de reconnaissance ; l'auteur l'a dédié à M. A. Chiappelli, de l'Université de Naples, dont on connaît en France comme en Italie l'esprit étendu et souple. On peut donc compter pour l'avenir sur un jeune homme formé à une bonne école et qui sent le prix de la direction reçue. Pour le travail qu'il nous présente aujourd'hui, le seul défaut grave en est la longueur démesurée. Non pas que Leopardi n'ait été véritablement un philosophe, mais, comme le dit très bien M. G. lui-même (II, 261), il a choisi sa doctrine plutôt qu'il ne l'a inventée. Son cœur ne s'est pas précipité dans le pessimisme, il y a donné une adhésion réfléchie ; mais enfin sa philosophie n'exige pas 750 pages d'exposition. La transformation même qu'elle a subie dans son esprit au cours des années est trop connue pour qu'il y ait grand chose à enseigner là-dessus au public ; on sait (et M. G. rappelle loyalement grâce à qui) qu'après avoir disculpé la nature pour accuser l'homme, Leopardi a disculpé l'homme pour accuser la nature. M. G. a intelligemment distribué les pensées dont se compose le fameux *zibaldone* ; mais ce qu'il ajoute par là de précision, de clarté, aux connaissances acquises n'exigeait pas ce luxe de développement.

Toutefois, outre qu'il manie avec aisance la langue des philosophes, outre qu'il possède de vastes connaissances (voir par exemple, vers la fin, un curieux aperçu, d'après son maître, d'une école américaine née d'hier), il apporte du nouveau sur un point, l'influence des philosophes français du XVIIIe siècle sur Leopardi. Sans doute, on savait bien qu'il avait été leur coreligionnaire; le regretté Luigi Ferri avait établi que presque toutes les théories émises en Italie sur l'art et la science dans la première moitié du XIXe siècle sortent originairement de l'école de Condillac; M. G. le rappelle. Mais on n'avait pas encore aussi bien fait voir que Leopardi a lu de près nos encyclopédistes, qu'il leur doit une foule d'idées de détail. Peut-être M. G. eût-il accompli une tâche plus profitable en approfondissant, à cette occasion, le remplacement de l'influence littéraire de la France en Italie par son influence philosophique. Boileau y est renié à la fois au lendemain de l'Empire par les sages et par les fous; en revanche, l'influence de nos moralistes y grandit, je ne dis pas de nos métaphysiciens; car les restaurateurs du spiritualisme, les Gioberti, les Rosmini, n'y aiment pas beaucoup plus Descartes que ne font leurs adversaires. Mais nos prosateurs, où les écrivains italiens du XVIIIe siècle cherchaient uniquement des vues sociales ou politiques, sont consultés par ceux du XIXe sur l'origine et la destination de l'homme. Seulement les uns, comme Manzoni (et le fait n'a pas été suffisamment mis en lumière), interrogent nos moralistes du temps de Louis XIV; les autres, comme Leopardi, se tournent vers ceux du temps de Louis XV. Pour ceux-ci sur lesquels M. G. était naturellements en droit d'insister davantage, il aurait pu faire remarquer que Leopardi leur emprunte, outre leurs doctrines tant générales que particulières, leur tournure d'esprit, leur penchant à imaginer les faits plutôt qu'à les étudier. Leopardi a pris à Jean-Jacques sa théorie naïve du sauvage et, pour les anciens dont il connaît pourtant si bien la littérature, il se forge souvent d'eux une idée peu d'accord avec la réalité. Mais enfin M. G. cite et commente des passages bien curieux, par exemple ceux où Leopardi déclare que c'est Mme de Staël qui lui a révélé sa vocation philosophique, où il affirme que le plus superficiel des penseurs français connaissait mieux l'homme que *le plus profond des penseurs allemands*, que le sentiment chez ceux-ci est *d'autant plus faussé et forcé qu'il apparaît plus vif*, que les *Allemands ont l'imagination faible*, qu'ils ne savent que *composer un tout faux avec des parties très vraies* (II, p. 339-340, 412, 413, 414, 415, 420).

Charles Dejob.

SALVEMINI (G.) **Il pensiero religioso, politico, sociale di Giuseppe Mazzini.** Messine, Trimarchi, 1905. In-8 de 202 pages. 1 fr. 50.

L'auteur du présent livre ne se borne pas à exposer la doctrine de Mazzini; il étudie les tempéraments avec lesquels Mazzini l'a souvent présentée, la distingue des doctrines de ses successeurs et montre en quoi il leur a, tout en les combattant, frayé la voie. Il a dépouillé plume à la main tous les écrits de Mazzini et les a coordonnés; il connaît tous les théoriciens contemporains de Mazzini et tous ceux qui sont venus après lui, tous leurs biographes et leurs critiques. A lire ses notes surtout, on ne croirait jamais que M. S., de son métier, étudie le moyen âge, tant il est versé dans l'histoire contemporaine! et ce n'est pas là de l'érudition en pure perte : on n'avait peut-être jamais fait si nettement toucher du doigt la conviction avec laquelle Mazzini se prenait pour un homme religieux, la candeur avec laquelle il s'offrait pour prophète d'un culte épuré (p. 17, 21, 29). On n'avait pas non plus si bien montré avec quel soin ce prédicateur d'insurrection interdisait l'appel à la force dans les gouvernements libres, combien il était prêt à se rallier temporairement à toute monarchie italienne qui chasserait l'étranger, ni comment, à certaines époques, tout en voulant s'entendre, les monarchistes d'Italie et lui se jouèrent réciproquement (p. 88 sqq.).

La partie la plus curieuse est celle où M. S. le défend contre les socialistes actuels prêts à le qualifier d'arriéré. Il avoue que Mazzini a passé une partie de sa vie à combattre leur propagande, à maintenir provisoirement les idées de patrie et de propriété individuelle. D'ailleurs les collectivistes et les communistes auraient mauvaise grâce à chicaner un homme qui affranchissait l'individu de l'Etat mais pour le livrer à des associations maîtresses de la terre et des instruments de travail. Puis, comme le montre fort bien M. S., Mazzini au fond est un despote qui entend refondre à sa mode Etats et intelligences; or, un despote aujourd'hui ne peut se soutenir qu'en livrant les riches aux pauvres.

Une démonstration curieuse et qui n'a pas tenté M. S., probablement parce qu'elle serait facile, consisterait à montrer que la religiosité de Mazzini menait aussi sûrement à l'athéïsme que ses doctrines économiques au communisme. Mazzini glorifie Dieu, mais que faisait-il de lui? Le Créateur du monde? Soit, mais cet acte de toute puissance remonte loin. Le distributeur des châtiments et des récompenses? Non : Mazzini évite de s'expliquer sur ce point. Le promulgateur des lois de la morale? Mais la morale de Mazzini se résume dans l'apostolat politique. Son Dieu n'est en réalité que l'enthousiasme qui l'anime pour une œuvre où l'idée de sainteté est remplacée par celle de fraternité. Telle qu'elle était, sa foi a soutenu sa persévérance, son désintéressement, et elle rendrait encore les

mêmes services à ceux qui la partageraient; mais son Dieu a trop peu à offrir aux âmes vraiment pieuses, et il a si peu à faire que les socialistes actuels, empressés pourtant à multiplier les emplois, ont supprimé le sien comme une sinécure.

Charles Dejob.

Mazzoni (Guido). **Avviamento allo studio critico delle lettere italiane:** *2ª ediz. interamente rifatta con appendici di P. Rajna e G. Vandelli.* Florence, Sansoni, 1907. In-8 de xl-249 p. 3 francs.

M. M. a doublement bien fait de publier les notions de bibliographie qu'il distribuait chaque année à ses élèves; d'une part les étudiants de toutes les universités italiennes et étrangères en bénéficieront; d'autre part, il vaut bien mieux que les maîtres indiquent aux élèves un répertoire facile à tenir au courant, au lieu d'employer une partie de leurs conférences à se répéter d'une année à l'autre. Aussi le volume en est-il à sa deuxième édition et l'auteur a pu l'enrichir considérablement, non par l'unique raison que la science a marché mais parce que l'utilité du livre est encore mieux comprise. On n'y trouvera pas seulement de la bibliographie proprement dite (répertoires relatifs aux divers genres de la littérature italienne, aux grands écrivains, aux anonymes, aux grands Ordres religieux; dictionnaires biographiques; chronologies; collections historiques et littéraires, descriptions sommaires des principales bibliothèques d'Italie; journaux; histoires de la littérature italienne et même de la production intellectuelle des différents peuples); on y trouvera en plus comme un manuel de l'apprenti dans l'art de reconstituer les textes (Sous quelles formes différentes les manuscrits s'offrent-ils à nous? Quelle en est la technologie? Quelles sont les principales causes des erreurs qui se sont glissées dans les manuscrits? Comment s'établissent la généalogie et l'autorité respective des manuscrits d'un même texte?)

L'auteur a très cavalièrement et très judicieusement pris son parti des reproches que certains lui adresseront pour n'avoir pas cité tel et tel ouvrage; il renvoie ces censeurs à l'histoire, authentique ou non mais parlante, d'un brave bibliothécaire allemand qui mourut en compilant la liste des ouvrages qui manquaient au dépôt dont il avait la garde. Les gens qui veulent ne rien omettre ne finissent jamais rien; le mérite d'un livre comme celui-ci est, non de dispenser des catalogues spéciaux, mais d'y renvoyer.

Un autre mérite, et qu'un homme d'une érudition très personnelle, un homme d'esprit, pouvait seul y mettre, est l'agrément. Partout où l'ouvrage ne se réduit pas forcément à un pur catalogue, il est d'une lecture piquante. L'auteur a beau résumer, il sait tant de choses, il

possède si bien l'art d'intéresser, qu'il amuse en même temps qu'il instruit. Les deux premiers chapitres feront foi de ce que j'avance, et j'en aurais autant à dire pour les appendices que M. M. a obtenus de M. P. Rajna et Vandelli. Bornons-nous à constater que le morceau de M. Rajna sur l'art de corriger les textes n'est pas seulement d'un paléographe de premier ordre mais d'un esprit fin qui n'oublie jamais qu'une bonne méthode n'est bonne qu'entre des mains expertes ; c'est un vrai plaisir de voir un des princes de la science affirmer et prouver qu'une méthode sévère qui n'est pas tempérée par l'esprit de tact et de divination ressemble fort à un bistouri bien affilé entre les mains d'un maladroit.

Charles Dejob.

Peyre (Roger). **Padoue et Vérone.** Paris, Laurens, 1907. Gr. in-8°, de 188 p. illustré de 128 gravures.

La collection des *Villes d'art célèbres* dont ce volume fait partie se recommande d'elle-même par le nombre des livres qu'elle compte déjà (24, plus 5 en préparation) et par les noms des auteurs, puisqu'on y distingue MM. Gebhart, L. Leger, Thédenat, Ch. Diëhl, C. Enlart. M. P. est à sa place parmi ces hommes de science et de goût et c'est même la seconde fois que l'éditeur s'adresse à lui. On sent l'homme qui a étudié son sujet dans les livres et sur place, mais aussi l'homme qui, d'avance, possédait une foule de notions propres à éclaircir celles qu'il allait acquérir. Il s'est même trouvé quelquefois en état de compléter, sur les points les plus spéciaux, les données accumulées par les érudits, par exemple touchant la liste des maîtres et des élèves de l'Université de Padoue, question pourtant *vexata*, comme disent les Italiens (p. 6). Habitué à une méthode sévère, il donne le plus grand soin à la chronologie, d'autant qu'il est familier avec tous les procédés qui la fixent ; mais il établit à travers les âges des rapprochements qui sont encore plus concluants qu'inattendus et ingénieux, témoin l'explication donnée de certaines inégalités de Giotto par des inégalités du fronton d'Égine (p. 57). Il démêle le trait particulier des villes ; on verra avec quelle justesse il fait sentir que Padoue doit plus, en art, au patriotisme de citoyens parfois obscurs qu'à ses princes. La comparant avec Vérone, il prouve qu'elle ne procède point, en peinture, de Venise et qu'elle relèverait plutôt de Florence, dont elle perfectionne la manière ; il accorde qu'elle a produit de moins grands peintres que Vérone, mais soutient qu'elle a plus influé sur l'histoire de l'art ; et ce n'est pas là une théorie émise en passant, c'est le fond de son livre. Son opinion ne naît pas d'une partialité pour Padoue, puisque, quand il arrive à Paul Véronèse, il le juge avec une sympathie qui tient de l'allégresse. C'est même, sans

qu'il y ait mis aucun artifice, un plaisir pour le lecteur de finir sur cette sorte d'épanouissement du cœur.

Au reste, M. P. ne s'en est pas reposé sur les excellentes illustrations de son livre pour égayer ses discussions techniques ; il conte souvent d'amusantes ou dramatiques histoires (v. le sculpteur Taurigny à Sainte Justine, p. 30; l'assassinat de Vittoria Accoramboni, p. 42 sqq., etc.).

Le typographe lui a estropié quelques mots italiens, mais y a mis de la discrétion ; l'ouvrage est aussi agréable à regarder qu'à lire.

Charles Dejob.

Pierre Baudin, l'**Alerte**, Paris, Chapelot, 1906, in-12, 298 p., 3 fr. 50.

Alfred Duquet, **La faillite du Cuirassé,** Paris, Chapelot, 1906, in-12, 400 p., 3 fr. 50.

Capitaine Sorb, **Entre l'Allemagne et l'Angleterre,** Paris, Chapelot 1906, in-12, 370 p., 3 fr. 50.

Capitaine Charles Jacob, **Discours d'un capitaine à ses soldats,** Paris, Chapelot, 1906, in-12, 330 p., 3 fr. 50.

Capitaine Victor Duruy, **Le sous-officier dans l'armée moderne,** Paris, Chapelot, 1906, In-12, 110 p., 2 fr.

Capitaine Serret, **Causeries sur la tactique,** Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 232 p., 4 fr.

Capitaine Gamelin, **Etude philosophique sur l'art de la guerre, Essai d'une synthèse,** Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 106 p.

Capitaine Mahon, **L'armée russe depuis la campagne de 1904-1905,** Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 215 p., 5 fr.

Capitaine Dujour, **Annuaire officiel illustré de la colonie du Congo,** Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 230 p. avec carte.

Avons-nous, comme l'affirme M. Baudin, déjà oublié l'alerte de 1905, l'affolement qui saisit le gouvernement et le pays lorsqu'on découvrit qu'à la veille d'une guerre avec l'Allemagne au sujet du Maroc, la France n'était pas prête? Après avoir établi clairement la grave responsabilité des Chambres, l'auteur constate avec tristesse (p. 45) que chaque fois qu'un orage européen a grondé sur nos têtes, nous avons éprouvé la même angoisse devant les lacunes de nos préparatifs. Il n'y a qu'un remède à cela : « Le jour, dit M. B. (xxii) où le plus grand nombre des citoyens connaîtra les éléments essentiels de cette organisation (de la défense nationale), on ne risquera plus de voir le Parlement faire des économies sur l'armement et l'équipement, l'approvisionnement des munitions, etc. » En conséquence, il se donne la tâche patriotique d'instruire l'opinion publique. La place lui manque pour traiter à fond les nombreuses et importantes questions militaires; il ne fait souvent que les effleurer; néanmoins ses collègues du palais Bourbon et du Luxembourg pourront trouver dans son ouvrage nombre d'utiles conseils. Ses jugements sont géné-

ralement impartiaux. Parfois les passions de l'homme politique percent sous le masque de l'écrivain : plein de confiance dans le peuple armé, il lui attribue tout le mérite des victoires de la Révolution sans dire un mot des soldats de l'ancienne armée qui eurent pourtant plus de part que les volontaires dans les luttes et les succès de 1792 et 1793. De même, il peint (p. 202) le Japonais « curieux par instinct, ambitieux par intelligence, avide de progrès », et cela suffit à son avis pour expliquer sa victoire sur le Russe « resté fruste et maintenu dans l'ignorance. » Il ne se souvient donc pas que sous l'uniforme des soldats d'Oyama battait le cœur des Samouraïs d'hier et qu'on a pu justement les comparer à des chevaliers du moyen âge, munis d'armes modernes, luttant contre des paysans et des ouvriers arrachés de force à leurs paisibles occupations? En dépit de quelques longueurs, dues surtout à l'insertion de préfaces écrites pour d'autres ouvrages et qui remplissent des chapitres entiers, nous souhaitons que ce livre soit beaucoup lu et atteigne ainsi le noble but que s'est proposé M. Baudin.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la croisade de M. Duquet, mais son intention a certainement été de montrer que la guerre russo-japonaise, loin de ruiner les théories qui lui sont chères, a confirmé d'une façon éclatante la *faillite du cuirassé*. Après l'inévitable hommage à l'amiral Aube, l'auteur discute en détail la grande bataille de Tsousima et s'efforce de prouver que les vrais vainqueurs sont les torpilleurs et les sous marins japonais, bien que l'existence et la présence de ces derniers aient été niées. Nous devons avouer que M. D. ne nous a pas convaincu sur ce point. D'ailleurs cela n'infirme pas autrement les arguments de l'auteur contre les « blindés » de toute espèce qu'il attaque avec une verve, une violence, on pourrait dire, qui ricoche sur leurs défenseurs. La cause eût gagné à être plaidée avec plus de ménagements pour les adversaires qui ne sont pas tous, nous voulons le croire, des amiraux trop attachés à leurs aises, des ingénieurs antidéluviens (p. 11), des actionnaires de grandes sociétés métallurgiques, des membres des syndicats révolutionnaires ouvriers (p. 279). Il n'est que trop facile d'injurier son adversaire; traiter en cinq pages un contradicteur de loup de mer, de Duguay-Trouin, de Chateaurenault, de Duquesne, de Jean-Bart, de Tourville, de Suffren, de Nelson du *Siècle* (M. D. est-il déjà à court de marins français pour passer ainsi à la Grande Bretagne?) n'a jamais rien prouvé, pas plus que d'appeler un amiral « le bouillant Achille des mers » (p. 219) ou l' « Isaïe de la marine française » (p. 235), un ex-ministre « le maritime vaudevilliste » (p. 268), et un de ses successeurs « le maître espalinodies » (p. 273). Nous regrettons d'autant plus ces intempérances de plume que la thèse de M. Duquet séduit beaucoup et paraît contenir une part très grande de vérité. Nous ferons toutefois des

réserves sur les « mères gigognes », bateaux rapides destinés à transporter au large toute une flotille de sous-marins et de canots automobiles torpilleurs, parce que ces navires n'existent pas encore et qu'on ne sait s'ils sont réalisables et pratiques.

Dans la première partie de son ouvrage M. le capitaine Sorb examine une question d'une importance capitale : l'utilité pour la France de l'entente cordiale. Il établit avec beaucoup de bon sens et de clarté que si l'amitié anglaise nous est précieuse, l'alliance anglaise ne nous serait point profitable en cas de guerre contre la Triplice, et que, loin d'être une garantie pour la paix, elle hâterait certainement les hostilités, car l'intérêt de la Grande Bretagne serait alors de précipiter la lutte contre l'Allemagne qu'elle sent inévitable pour elle. La seconde partie renferme trop d'utopies : M. S. y refait le monde à sa guise, donne à l'Allemagne l'Indo-Chine française et les Indes néerlandaises en échange de la Lorraine et du Cameroun, trafique de toutes nos colonies et finalement nous constitue un superbe empire africain où il englobe le Maroc et le Congo belge. Il reconnaît lui même combien tout ceci tient du roman; on trouve néanmoins dans cette partie du livre pas mal d'idées justes et d'aperçus nouveaux.

M. le capitaine Jacob n'a pas écrit une œuvre originale ou nouvelle; mais ses paroles respirent la foi, l'enthousiasme, et elles doivent avoir une grande influence sur ses hommes. Pourtant tous ceux qui ont fait des conférences morales savent que la difficulté n'est pas tant de prononcer des harangues plus ou moins éloquentes que de se mettre à la portée des auditeurs, en grande majorité paysans ou ouvriers ignorants et ayant presque tout oublié depuis l'école primaire. M. J. n'hésite pas à citer La Rochefoucauld, La Fontaine, Bossuet, Brunetière, Albert Samain, et, lorsqu'il lui vient à l'esprit une expression scientifique ou latine, il s'en sert sans scrupule. Tout cela est à la hauteur d'un élève de quatrième; cependant, à moins que le recrutement de la compagnie n'ait été tout à fait particulier, les deux tiers au moins des soldats ont dû sortir de la chambrée éblouis, mais non éclairés. M. J. nous prévient par une note que les conférences n'ont pas été imprimées telles qu'il les a faites « parce qu'elles n'eussent pas supporté la lecture ». Alors ces fioritures ont été ajoutées pour la lecture et nous le déplorons, car sans elles les discours du capitaine Jacob eussent fourni de précieux modèles.

Le capitaine Duruy, s'appuyant sur l'adoption du service de deux ans, et sur les enseignements de la guerre russo-japonaise où l'on a vu le rôle si important joué par les chefs des petites fractions, signale le besoin urgent d'un grand nombre de sous-officiers rengagés,

capables en temps de guerre de commander une section et même une compagnie, et en temps de paix de collaborer avec les officiers à l'instruction militaire et à l'éducation morale de l'homme de troupe. D'après M. D., les sacrifices de l'État pour assurer la situation matérielle des sous-officiers sont suffisants; mais, pour amener de nombreux rengagements, il faut encore améliorer la situation morale et cela dépend des officiers du haut en bas de l'échelle. M. Duruy donne dans ce but d'excellents conseils à ses camarades.

Les candidats à l'école de guerre trouveront dans l'ouvrage de M le capitaine Serret, qui leur est spécialement destiné, seize problèmes tactiques traités, vingt et un thèmes à traiter et un chapitre relatif à l'épreuve de fortication. Le travail de M. S. nous paraît très recommandable. La méthode qu'il préconise, c'est l'horreur du cadre tout fait, l'utilisation des connaissances et de l'expérience acquises, et le bon sens.

L'étude du capitaine Gamelin s'adresse manifestement au même public que l'étude précédente ; mais l'auteur ne serait pas fâché qu'elle tombât sous les yeux de lecteurs n'appartenant pas à l'armée dans l'espoir de les convaincre que certains officiers « peuvent aussi revendiquer le titre d'intellectuels, et qu'aucun des courants qui mènent le monde et la société actuelle ne leur sont indifférents ». Dans le but de persuader ou d'éblouir ces lecteurs éventuels, M. G. adopte un langage scientifique et obscur. Il se plait à de très nombreuses citations de philosophes modernes pour prouver qu'il est familier avec eux. Cela justifie le titre donné à son livre, mais, au fond, ce livre ne traite guère que la doctrine stratégique et tactique adoptée par l'état major. M. G. se montre d'une grande sévérité pour tous ceux qui n'ont pas été nourris de la moëlle de ce nouvel évangile, et il dogmatise trop volontiers ; néanmoins les officiers qui auront le loisir de lire son ouvrage en tireront des enseignements sérieux.

Le travail du capitaine Mahon, publié sous la direction du 2e bureau de l'état major de l'armée, résume les données dont on dispose en France sur le plan de l'organisation de l'armée russe, l'effectif des troupes et leur emplacement. Il complète les renseignements parus dans la *Revue militaire des armées étrangères* sans faire double emploi avec elle. Il serait inutile d'y chercher autre chose que des chiffres ; mais, grâce aux très nombreux tableaux synoptiques joints au texte, on découvrira aisément ceux dont on aura besoin. Il n'envisage que la situation provisoire de l'armée russe après la guerre, c'est-à-dire celle qui existera jusqu'au jour où les troupes mobilisées auront été remises sur le pied de paix et ramenées dans leurs garnisons ; l'auteur prévoit que ce provisoire durera longtemps.

L'*Annuaire du Congo* dressé par le capitaine Dujour, chef du bureau militaire du Commissaire général, contient d'abord un abrégé de la géographie, de l'histoire, de l'organisation du pays, puis les renseignements sur le personnel que fournissent toutes les publications de ce genre, enfin les monographies sommaires des différentes régions. L'auteur a réuni en appendice les décrets et les textes particuliers à la colonie; il y a ajouté un modèle type de décret de concession et de cahier des charges. Ce livre sera donc très utile aux voyageurs, aux commerçants et surtout aux colons.

A. Biovès.

Théodore Joran, **Autour du féminisme.** Paris, Plon, 1906. In-8, xi-217 p.

Le féminisme n'est pas seulement anti-chrétien et anti-social; il est anti-français. Puisque M. Joran le dit, il faut bien le croire : « J'ai toujours soutenu que le féminisme est un mouvement anti-français, qu'il n'a aucune racine dans notre pays..., que c'est une importation exotique. » (p. 59). Or, j'ai sous les yeux un petit volume intitulé : *De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés. Seconde édition.* A Paris, chez Jean Du Puis, rue Saint-Jacques, à la Couronne d'or, 1676. Vous avez bien lu, 1676; pouvait-il être question d' « infiltrations » allemandes, anglaises ou suédoises à cette époque lointaine, du vivant de Bossuet? En voici quelques lignes prises au hasard : « Il faut considérer que ceux qui ont fait et compilé les lois, étant des hommes, ont favorisé leur sexe, comme les femmes auraient peut-être fait si elles avaient été à leur place; et les lois ayant été faites, depuis l'établissement des sociétés, en la manière qu'elles sont à présent à l'égard des femmes, les jurisconsultes, qui avaient aussi leur préjugé, ont attribué à la nature une distinction qui ne vient que de la coutume. » (p. 95).

Cela est bien écrit, quoique un peu traînant, et console de la prose de M. J. Celui-ci se croit et se proclame sociologue, critique littéraire, puriste; il signale impitoyablement, comme s'il corrigeait une *copie* d'élève, les incorrections verbales dans les citations qu'il multiplie; mais veut-on de jolis spécimens de sa manière d'écrire? « G. Sand entrait dans la vieillesse avec la perspective d'avoir à travailler plus que jamais pour suffire à tant de charges, sans que cette perspective sombre déterminât son égoïste fille à enrayer. » (p. 57) — « Ce rapprochement... doit être soigneusement retenu comme le caractère essentiel de la différenciation avec ce qui se passe chez nous. » (p. 62). — « Mme H. Goette... célèbre la glorification de l'instinct, l'incantation (?) de l'amour libre. » (p. 71) — Quant à l'érudition de M. J., elle se révèle surtout par des citations point banales, par

exemple : « C'est du Nord aujourd'hui... » — « *Maxima debetur puero...* » — « *Et nunc erudimini.* » — « Ni cet excès d'honneur... » Il y en a, comme cela, tout du long. Comme dans son précédent volume sur le même sujet [1], M. J. accuse Solange de « franchir les bornes de l'austère pudeur », alors que Racine, comme le sait tout élève de Première, a écrit *passer*. M. J. blâme une des victimes de sa critique de faire des réflexions « à la Prudhomme »; pour en trouver de pareilles et de pires, il suffit d'ouvrir son livre n'importe où. Sainte-Beuve a parlé quelque part de « M. Prudhomme, docteur ès-lettres »; j'ignore si M. Joran est docteur.

Passons au fond du livre. Il se compose essentiellement de quatre recueils d'extraits, accompagnés de critiques souvent très vives et même d'insinuations injurieuses; ces extraits sont tirés de l'ouvrage de M. Rocheblave sur G. Sand, d'un livre de Marc Hélys (pseudonyme) sur le féminisme suédois, d'un violent pamphlet anti-féministe de Möbius, enfin d'un gros volume extravagant où il aurait suffi de relever ces étymologies : *véniel* (péché), vient de *Vénus; futuere* dérive de *futur*, parce que « cela prépare l'avenir ». On ne consacre pas 100 pages à réfuter une autrice qui écrit de pareilles choses et à répondre à des sornettes par d'autres sornettes ou des gravelures.

Aucune question n'est approfondie; on peut même dire qu'aucune question n'est posée. Exemple : abordant le problème de l'inégalité des salaires de l'homme et de la femme, M. J. ne se doute pas : 1° que le salaire de la femme est souvent considéré comme un simple appoint; 2° que la femme, à la différence de l'homme, peut faire elle-même ses vêtements; 3° que le budget de la femme ne connaît pas, ou connaît rarement, les dépenses de café, de tabac, etc. Il se contente de dire qu'un agrégé a plus de mérite qu'une agrégée, parce qu'il a dû apprendre du grec, du latin et de la métrique; il ajoute que « le professeur homme est écouté avec autrement d'attention par les élèves que le professeur femme » (p. 20) Quant à l'aptitude incontestable des femmes à l'enseignement, M. J. n'en souffle mot. Je ne sais si le jour est proche où les femmes seront électrices, mais il y a longtemps qu'elles sont éducatrices et qu'elles se montrent à la hauteur de leur tâche. Dans une démocratie soucieuse d'assurer à chacun et à chacune une fonction sociale correspondant à ses aptitudes intellectuelles et physiques, il faudrait que l'enseignement primaire presque entier, celui des garçons comme celui des filles, fût réservé aux femmes et que des professeurs-femmes enseignassent à titre exclusif dans les classes des lycées et collèges jusqu'à la quatrième inclusivement. Cela donnerait des générations d'hommes un peu moins mal élevés, et du pain honorablement gagné aux filles studieuses. Si cette réforme

---

1. Voir *Revue critique*, 1905, II, p. 461.

passait dans les lois, avec quelques autres, il importerait peu que M. J. continuât à qualifier le féminisme de « reptile immonde et dangereux » qui « doit être écrasé. » (p. 77).

S. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 février 1907.* — M. Cagnat communique de la part de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, une inscription latine dédiée à Carthage divinisée. Elle a été trouvée par M. le capitaine Gondouin dans sa propriété.

M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur Aétos.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de désigner des candidats à la place d'associé étranger vacante par suite du décès de M. Ascoli. Sont élus : MM. Boissier, Alfred Croiset, Hamy, Homolle, Cagnat et Omont.

M. Edouard Cuq fait une communication sur un règlement administratif du temps d'Hadrien, récemment trouvé en Portugal et conservé par les soins de M. Burthe, ingénieur de la Société des mines d'Aljustrel. Parmi les faits nouveaux que contient ce réglement sur l'exploitation des mines d'argent et de cuivre appartenant au fisc, les procédés suivis pour la recherche des filons ou des gîtes métallifères, les mesures prises pour la sécurité de la mine, les droits des concessionnaires, la juridiction du procurateur, M. Cuq signale l'article relatif à l'occupation des puits abandonnés et aux sociétés formées pour les exploiter. Ces sociétés sont distinctes des sociétés fermières qui seules étaient connues jusqu'ici ; elles sont soumises à des règles spéciales. Tous les associés sont responsables, vis-à-vis de certains tiers, des dépenses faites de bonne foi. Dans leurs rapports entre eux, les associés sont tenus des frais d'exploitation proportionnellement à leur part sociale, mais ceux qui n'ont pas géré ont une responsabilité limitée à la valeur de leur part.

M. Louis Havet commente quelques passages du *Rudens* de Plaute. Il restitue la forme primitive du vers 107 et montre qu'Ausone, qui écrivait à le fin du IVe siècle, s'est mépris sur la prosodie de l'expression *virile secus*. Interprétant les vers 150-151, il fait voir que les sacrifices pour cause de voyage avaient lieu au lever du jour ; quand on était invité au déjeûner (*prandium*) qui suivait un tel sacrifice, on prenait un bain la veille au soir au lieu de le prendre le matin. — Par l'examen du vers 161, M. Havet établit que le dieu marin Palémon était adoré à Cyrène sous le vocable d'Hercule Sauveur (le terme employé par Plaute paraît avoir été *Hercules Opitulus*) ; cet Hercule, identifié avec Palémon (qu'on identifiait aussi avec *Melicertes*) n'est autre que le *Melqart* phénicien. — M. Philippe Berger présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 4 mars. — 1907

G. Picot, Notices historiques. — Bartholomae, Complément du Dictionnaire iranien. — Maurice Croiset, Aristophane et les partis à Athènes. — Jean Guiraud, Les Registre d'Urbain IV, 9, et de Grégoire X, 5. — Govone, Mémoires. — Conférences de 1902 à Cambridge. — H. de Tourville, La formation particulariste. — Burghardt du Bois, Le nègre artisan. — Fischer, Dictionnaire Souabe, 14-15. — Ciardi-Dupré, Épisodes des Nibelungen. — Hagen, La source du Parzival. — J. Fabre, L'Imitation traduite par Corneille. — Mémoires de Mme de Rémusat, nouv. éd. — Rocheblave, George Sand et sa fille. — Wessely, Morceaux choisis de critique. — Padoan, Le dialecte de Chioggia. — Soubies, La musique en Angleterre. — G. Gazier, Courbet. — Gaultier, Le sens de l'art.

Notices historiques, par Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques. Deux vol. in-8°. Paris, Hachette.

On ne peut que louer M. Georges Picot d'avoir réuni en volumes les notices que, depuis dix ans, il a consacrées à des hommes qui ont compté parmi les gloires de l'Institut. Ce sont autant de chapitres d'histoire contemporaine, et, à ce titre, la *Revue critique* avait le devoir de les signaler. En tête de ces chapitres sont inscrits des noms comme ceux de Jules Simon, du duc d'Aumale, du comte de Montalivet, de Léon Say, de Gladstone, de Théophile Roussel, d'Augustin Cochin et d'autres, non moins notables, que nous pourrions citer. De pareils noms suffisent à indiquer le vif intérêt que présentent ces notices. On n'y trouve pas seulement des portraits tracés de telle sorte que semblent revivre ces figures disparues. M. Georges Picot suit ces illustres morts aux étapes successives de leur carrière; il nous fait connaître, avec les services qu'ils ont rendus dans les divers domaines où s'est déployée leur activité, les idées, les doctrines auxquelles ils se sont attachés, les espérances qui les ont soutenus et aussi les craintes dont parfois ils se sont sentis troublés. Comme il l'a dit très justement dans sa Préface, ces notices contiennent, sous une forme biographique, le résumé « de ce que pensaient, de ce que redoutaient, de ce que souhaitaient » ces esprit éminents sur tous les grands problèmes dont la solution importe à l'individu et à la société. C'est plus d'un demi-siècle d'histoire qui repasse ainsi sous les yeux, représenté par des hommes qui, à différents titres, l'ont tous honoré.

Il n'est pas besoin de dire les utiles leçons qu'on peut tirer de la lecture de ces notices et combien elle peut être profitable aux personnes réfléchies et sincères que le présent inquiète et qui interrogent l'avenir. Les questions les plus diverses se rattachant à la philosophie, à la morale, à la législation, à l'économie politique, à l'histoire, ont été abordées par les morts regrettés dont M. Georges Picot s'est fait le consciencieux biographe, et ce n'est pas un médiocre étonnement pour le lecteur de constater avec quelle souplesse, quelle sagacité et, l'on pourrait ajouter, avec quelle érudition, relevée par les qualités de l'écrivain, il a su s'assimiler et traiter à son tour des questions aussi variées. A la vérité, M. Georges Picot n'est pas uniquement historien; il s'intéresse à tous les problèmes qui s'agitent de nos jours; il fait plus que s'y intéresser, il les étudie au point de vue de leur application. Il est à la fois un homme de pensée et un homme d'action.

Félix Rocquain.

Christian Bartholomæ. **Zum altiranischen Wörterbuch**, Nacharbeiten und Vorarbeiten (Beiheft zum XIX Band der *Indogermanischen Forschungen*), 1 vol. in-8°, xiii-287 pp. Strasbourg, Karl J. Trübner, 1906. — Prix : 10 mark.

Deux ans à peine se sont écoulés depuis la publication de l'*Altiranisches Wörterbuch* du savant professeur de Giessen, et déjà un certain nombre de travaux de divers iranisants ont éclairci des points de détail et amené l'auteur à modifier certaines de ses opinions, tels que la traduction des neuf Gâthâs par M. Geldner (1904) et celle de M. Bartholomæ lui-même (1905), les *Altiranische Studien* de M. Scheftelowitz dans le journal de la Société orientale allemande (LVII, 1903, p. 107 et suivantes), l'article critique du même sur le dictionnaire de Bartholomæ et la réplique de celui-ci (même journal, LIX, 1905, pp. 686 et 769), la première partie du lexique des Gâthâs de M. Mills. Aussi M. B. a-t-il jugé opportun de publier ce nouveau volume qui forme le complément de son utile dictionnaire. Le complément, dis-je, et aussi comme la préface d'une seconde édition, que je souhaite à l'auteur; car c'est ainsi que je comprends le *Vorarbeiten* du sous-titre. L'apparition du volume complémentaire de M. B. était d'autant plus opportune qu'il s'est produit, depuis la publication de son dictionnaire, dans le domaine des études iraniennes, un évènement qui laisse loin derrière lui, comme intérêt, les travaux cités ci-dessus et qui se rapportent tous à des textes déjà connus : c'est le déchiffrement des fragments de manuscrits manichéens, en écriture estranghélo et en langue pehlevie, trouvés à Tourfan, dans le Turkestan chinois, et publiés par M. F. W. K. Müller dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences de Berlin en 1904. Il faut y ajouter un fragment de document également manichéen ou de même provenance qui fait partie des collections du Musée Asiatique de Saint-

Pétersbourg et a été étudié par M. C. Salemann. En outre, l'éminent savant russe a mis à la disposition de M. B. les placards du premier volume des *Manichaeische Studien* dans lequel il compte publier, avec des notes, les textes trouvés à Tourfan. Ces transcriptions en caractères syriaques, qui éclairent et justifient la lecture des textes pehlevis, toujours hésitante à cause des idéogrammes et des ligatures, sont une aide précieuse pour la linguistique iranienne, et M. B. en a fait le plus judicieux usage. Il en a tiré un *Exkurs* d'environ 68 pages sur les voyelles et les signes vocaliques dans ces fragments manichéens, puis des notes supplémentaires à son dictionnaire, qui remplissent le reste du volume, complété par dix pages d'*errata* s'appliquant au même lexique, quatre pages de corrections et additions, plus un index des mots expliqués.

Malgré le secours imprévu des manuscrits de Tourfan, il reste encore bien des problèmes sans solution, comme celui de la transcripion de *sh* zend par *hr* (ligature), soulevé par M. Andreas, qui voit dans la transcription habituelle une des plus grossières erreurs de la tradition parsie. M. B., qui admet que M. Andreas peut avoir raison, et propose même de lire, à côté de *hr*, *rt* (ce qui ferait disparaître la fameuse équivalence *sh* = *rt*, puisqu'elle reposerait alors sur une lecture fautive), termine néanmoins sans conclure (p. 15). Parmi les acquisitions nouvelles, citons le mot *ôkh* « monde », laissé par M. Müller sans traduction; pehlevi *akh*, *akhwân*, que l'on retrouve dans le persan *dôz-akh* « enfer ». P. 79, M. B. prend *pranaptan* = *franaftan* (pehlevi de Tourfan), qui est un infinitif, dans le sens du participe futur latin en *-urus*; pour appuyer son explication, il aurait pu en rapprocher le participe futur du persan en *an-î*, formé de l'infinitif par l'adjonctif du suffixe *î* : *khordanî* = *khwardan-î* « ce qu'on doit manger, victuailles », *kardanî*, « ce qu'on doit faire », etc. Dans un autre passage, M. B. expose avec force (p. 104), les raisons philologiques qui s'opposent à ce que le perse *abitsharish*, si longtemps discuté, corresponde au persan *bázár*, étymologie à laquelle s'était récemment rallié M. Justi. Faut-il rapprocher ce dernier mot, dont la fortune fut grande, du pehlevi de Tourfan *vátsharnad* « passage » ? Je signalerai encore (p. 107) la discussion tendant à établir l'existence d'un suffixe pehlevi *stâk* analogue à *stân*. Pourquoi *vêrân* (p. 110, note) au lieu de *vîrân*? Le persan de l'Inde et le turc, qui ont conservé la vocalisation ancienne, disent *vîrân*.

L'auteur expose avec clarté et élégance les difficultés (p. 118) qu'offre l'étymologie du nom des Aryas et fait d'intéressantes remarques à propos du rapport entre ce nom et celui de l'Iran. L'idéogramme pehlevi qui signifie « je » doit-il être lu *az* ou *man*? Les textes de Tourfan ont trois fois *az* et dix fois *an*, qui est peut-être un compromis entre *az* et *man* ; on trouvera à ce sujet des remarques pleines d'intérêt, et on lira avec curiosité le nouvel essai de traduction

de la prière *Ahuna-vairya* (p. 126), différent de celui de M. Geldner. M. B. ne connaît pas (p. 138, au bas de la note) le persan *mâr* dans le sens de « corruptible » (verderblich) correspondant à z. *mairya-* ; c'est *mâr* « malade », primitif du composé *bî-mâr* (dans lequel la première partie n'est pas claire ; P. Horn a proposé * *dvaya*, deuxième, autre? dans le *Grundriss*, I, 284) resté dans *mâristân* « hôpital » ; comparer ce qu'en dit le *Borhân-i Qâti'*.

On trouvera encore (p. 179 et suiv.) une dissertation sur l'histoire du développement du vieil iranien **pâti-* ; on apprendra (p. 189) que la *péri* était primitivement « l'étrangère » ; on verra que M. B. n'admet pas (p. 190) que *parthava* et *pârs* dérivent de la même origine, comme l'a proposé M. Blochet, les deux mots se trouvant déjà dans les inscriptions cunéiformes perses ; d'ailleurs l'auteur, avec la plus grande sagesse, se méfie encore plus des étymologies de noms de peuples que de celles des noms de personnes. *Nik nazhar* (p. 192, note 1) « mit gutem Blick, Gesicht (*sic*) » signifie proprement l'opposé du *cattiv'occhio* : c'est donc précisément l'équivalent du pehlevi *hû-tshashm*. Pour la copule « et », les manuscrits de Tourfan ont *ûd*, *ût*, et *vă* (p. 216). Le persan connaît également une double copule (dont la graphie est uniquement le *wâw* arabe), *vé* que l'on a cru emprunté à l'arabe (Horn dans le *Grundriss*, I, b. 165) et *o* enclitique, marqué parfois graphiquement par un *ẓammé* ; le premier serait un vieil iranien * *wā* et le second * *uta*. On consultera avec profit les remarques de M. B. à ce sujet.

Dans les deux listes d'abréviations usitées au cours de l'ouvrage (il y en a beaucoup), l'expression (j'allais dire l'idéogramme) *arsak*. n'est pas expliquée. Ce groupe de cinq lettres désigne un pehlevi arsacide, ancienne forme du pehlevi sassanide (« frühmittelpersisches » p. 97) dont les formes sont naturellement hypothétiques.

Cl. Huart.

Maurice Croiset, **Aristophane et les partis à Athènes.** Paris, Fontemoing, 1906. Un vol. in-12 de xi-309 p.

Dans ces dernières années, en France surtout, Aristophane a été considéré comme un adversaire acharné de la démocratie, quelque chose comme un ultra de la droite. M. Denis écrivait, en 1886 : « L'opposition à outrance, sans autre principe que le mépris de la « démocratie et du présent, voilà l'inspiration de la comédie aristo- « phanesque, qui est un pamphlet avant d'être une œuvre drama- « tique [1] ». « Tout ce qui venait de la démocratie, les institutions « comme les hommes, lui causait un dégoût invincible, et la gaieté « bouffonne de ses fantaisies, étincelantes de verve, ne doit pas nous

1. *La Comédie grecque*, I, p. 259.

« faire illusion sur ses chagrins superbes et sur l'amertume de ses « sentiments. De tous les écrivains attiques, il est avec Platon le plus « anti-athénien par le cœur [1] ».

M. Couat acceptait ce jugement en disant que la comédie était, grâce à la chorégie, entre les mains de l'aristocratie et que celle-ci tournait cette arme contre le geuple.

Cette explication, dont les traits principaux ont été fournis par Müller-Strübing, était une réaction contre les théories de Schlegel et d'autres savants allemands exagérés dans leur admiration pour le sens politique et les vertus civiques d'Aristophane. Un des hommes, qui ont rendu le plus de services à l'étude de la comédie attique, M. Th. Kock, dans les préfaces des quatre comédies d'Aristophane qu'il a éditées, n'avait pas su échapper à ce défaut.

Entre les deux thèses contraires de Schlegel et de Denis, M. Croiset prend une position intermédiaire également éloignée de ces deux extrêmes. Aristophane n'est pas un ennemi irréductible de la démocratie; il n'est pas non plus un politique aux vues profondes, un citoyen impeccable. M. Croiset voit simplement en lui un poète comique qui censure vivement le gouvernement de son pays, mais qui ne veut pas le décrier, qui ne cherche qu'à l'avertir pour l'aider à se corriger; il est loin de désirer un bouleversement total; surtout il n'est pas l'instrument de l'opposition aristocratique intransigeante; il accepte la démocratie, il l'aime, il la considère comme le seul gouvernement bon pour Athènes; il en combat seulement les excès et les déviations; il appartient à ce parti modéré qui voulait l'ordre dans la cité, le respect des traditions, la douceur envers les alliés, qui voulait surtout la paix. Ce parti était composé en majorité des gens de la campagne. M. C. insiste très justement sur ce point. Il suppose avec beaucoup de raison qu'Aristophane tout enfant a vécu à la campagne; il montre, en citant le poète lui-même, les vives impressions faites sur cette âme d'enfant par le spectacle de la vie rustique. La population rurale était attachée aux institutions d'Athènes. Solon l'avait affranchie et lui avait assuré la tranquille possession du sol. Elle venait rarement à la ville et se désintéressait de l'agora, ce qui fut un grand mal. Tout cela est parfaitement juste. Il est certain que la population des campagnes était dévouée à la démocratie. Chaque fois qu'elle a été appelée à manifester ses sentiments, elle s'est prononcée contre le régime aristocratique. Le vote d'ostracisme n'est pas autre chose qu'un *referendum* auquel la population de l'Attique entière est convoquée. Or ce *referendum*, sauf un seul, celui de Xanthippe, a toujours été défavorable à l'aristocratie. Mais l'ostracisme devient de plus en plus rare et finit par disparaître. En réalité la direction de la politique athénienne a appartenu véritablement aux habitants de la ville qui, en grande

1. *Ibid*, I, p. 247.

majorité, étaient du parti avancé. C'est contre cette partie turbulente du démos athénien qu'Aristophane dirige ses plus vives attaques ; il le couvre de ridicule, il bafoue et insulte ses favoris ; mais il n'est pas pour cela l'ennemi de la démocratie et le défenseur du parti aristocratique.

Jusqu'à quel point pouvons-nous accepter cette explication ? Prenons un fait comme exemple. De toutes les questions qu'Aristophane a portées sur la scène, la plus importante peut-être est la question de la guerre entre Athènes et Sparte, de ses origines, de ses causes. On sait avec quelle passion Aristophane est partisan de la paix. M. Croiset analyse avec beaucoup de pénétration et de finesse les idées que le poète, dans sa comédie des *Acharniens*, a exposées sur cette question capitale. Cette guerre, qui désole la Grèce, a été causée par la faute d'un seul homme, Périclès, et pour des motifs les plus futiles. Sans doute, il y avait à une telle guerre des raisons profondes, qui ont frappé Thucydide; Aristophane lui aussi les a aperçues peut-être; mais il n'a pas voulu en tenir compte. « Après tout, ces raisons auraient « justifié une guerre éternelle; car elles tenaient aux conditions « même d'existence des deux états rivaux, et elles devaient durer jus- « qu'à épuisement complet de l'un ou de l'autre ou de tous les deux à « la fois ». Assurément il aurait mieux valu pour Athènes et pour Sparte faire la paix et tâcher de vivre en bon accord. Mais cela était-il possible ? Et d'ailleurs est-ce sur Athènes que doit retomber la responsabilité du conflit ? Aussitôt après la défaite des Perses, Sparte, déjà jalouse d'Athènes, essaie sournoisement de la réduire pour toujours à l'impuissance et il faut toute l'habileté de Thémistocle pour que la cité se donne les remparts qui assureront son indépendance. Ce fut bien pis quand Athènes a constitué un grand empire maritime. Sparte ne cesse de montrer sa mauvaise humeur, son hostilité. Elle inflige un affront à Cimon, le plus laconisant des Athéniens, qui lui a amené des secours, quand la révolte des Ilotes au moment du grand tremblement de terre de 464, la menace d'une ruine totale. Elle profite de tous les embarras d'Athènes. C'est elle qui a l'initiative des hostilités lors de la bataille de Tanagra, lors de la révolte de l'Eubée. Sparte en effet n'avait pas pris son parti de la grandeur d'Athènes ; elle n'avait jamais accepté franchement de partager avec elle l'hégémonie de la Grèce. Elle était du reste excitée dans ces sentiments de haine et de jalousie par ses alliés, les Thébains, les Corinthiens, les Mégariens ; tous ces peuples doriens refusaient d'admettre l'hégémonie athénienne ; à côté de Sparte, la vieille cité dorienne, dont la prééminence est acceptée depuis longtemps par tous les Grecs, Athènes est une parvenue, de race inférieure, de race ionienne, qui a établi sa puissance par la ruse et la violence.

Dans Athènes, la guerre avait donné un nouvel aliment aux luttes des partis ; l'aristocratie, dévouée à Sparte, était pour la paix, le peuple

pour la guerre. C'est donc bien la pure thèse aristocratique qu'Aristophane, dans les *Acharniens*, porte sur la scène; et il le fait avec une habileté perfide ; son point d'attaque est bien choisi, c'est Périclès et avec lui tout le parti qui l'a soutenu. Et quelles raisons donne-t-il à la guerre, à l'origine des hostilités? Des raisons futiles, non des raisons odieuses. Il trouve moyen de salir à la fois Périclès mort et la femme qui fut sa compagne. D'ailleurs cette affirmation du parti aristocratique, qui rejetait sur Périclès la responsabilité des hostilités, cette affirmation, qu'Aristophane défend si ardemment, est fausse. Sur ce point pas de doute possible. Nous savons par Thucydide que les Spartiates ont repoussé la proposition d'arbitrage faite par Périclès avant l'ouverture des hostilités. Bien plus, les Spartiates eux-mêmes se reconnaissaient coupables; ils avouaient qu'ils avaient été les auteurs de la rupture, qu'ils avaient attaqué les premiers les Athéniens, et ils attribuaient à cette violation des traités les échecs qu'ils avaient éprouvés dans cette première partie de la guerre [1]. M. Croiset reconnaît qu'en 411, au moment où Aristophane fit représenter *Lysistrate*, ce n'était pas les Athéniens qu'il fallait convaincre de la nécessité de faire la paix; on peut, dans une certaine mesure, en dire autant des débuts de la guerre. Sparte et surtout ses alliés ont été les vrais promoteurs du conflit; et l'on peut alors se demander si les partisans de la paix à outrance, en énervant la force offensive d'Athènes, n'ont pas été une des causes de la défaite.

Pour les *Cavaliers*, la question est plus complexe. M. C. insiste sur les dernières scènes de la pièce; c'est là qu'il voit la vraie signification de cette comédie, la plus violente qu'ait écrite Aristophane. Il va jusqu'à dire (p. 137), que toute l'appréciation de la politique d'Aristophane dépend de la valeur qu'on attribue à ce dénouement. En réalité, n'y a-t-il pas dans ce dénouement une simple habileté du poète désireux d'assurer le succès de sa pièce? M. C. le nie; et il s'appuie pour le nier sur ce fait que le rajeunissement du vieux Démos, au lieu d'être représenté comme une plaisanterie bouffonne, aboutit à un programme de réforme parfaitement précis et très raisonnable. Toutes ces réformes portent sur des abus que tout le monde connaissait, dont tout le monde souffrait à Athènes, sauf le petit nombre de gens habiles qui se groupaient autour des politiciens et des démagogues. Rien, ajoute M. Croiset, rien dans toute cette partie de la comédie, ne rappelle la politique du parti aristocratique, telle que l'ont pratiquée les hommes du coup d'état de 411. Bien plus, ce dénouement est en complète contradiction avec le début de la pièce. Si Aristophane avait été conséquent avec lui-même, il aurait fait d'Agoracrite cet ennemi et ce vainqueur de Cléon, un scélérat plus vil encore que Cléon lui-même, il l'aurait montré conduisant le peuple

1. Thuc. VII, 18, 3.

athénien à une complète décadence. Si Aristophane n'a pas conçu sa pièce d'après ce plan, c'est que, sur ce point encore, il était en désaccord avec la théorie aristocratique ; il croyait que la démocratie n'est pas irrémédiablement condamnée à mal faire, qu'elle est susceptible de réforme et de perfectionnement.

Voilà l'explication que M. C. tire du dénouement des *Cavaliers*.

Si, contrairement à ce que fait M. C., nous prenons les premières scènes de la pièce, quel est le sens que prend pour nous cette comédie[1]? Le peuple d'Athènes se laisse duper d'une façon lamentable par des fripons, par des gens de la canaille qui le volent et le bafouent. C'est là d'ailleurs le vice du régime ; la démocratie est le gouvernement des plus vils ; on connait le passage célèbre : « Conduire le peuple n'est plus l'affaire d'un homme cultivé et honnête ; cela revient de droit à qui est ignorant et ignoble de tout point ». Ce qui prouve que cette affirmation est devenue une vérité absolue et générale, c'est l'action que la démocratie exerce sur les Athéniens : du peuple le plus intelligent de la Grèce, elle fait un Démos imbécile [2]. Cette stupidité explique la fortune d'un scélérat comme Cléon. Aucun espoir d'ailleurs d'éclairer cette obscure intelligence du peuple, de lui faire entendre raison. Il faut donc pousser les choses au pire ; le mal est si grand qu'il ne peut se guérir que par son excès même. Cléon est un vil scélérat, il faut quelqu'un de plus mauvais encore que lui ; car c'est la loi de la démocratie d'aller du mal au pire, jusqu'à ce qu'elle périsse enfin par l'excès de ses méfaits.

Tel est sûrement l'esprit de cette première partie de la pièce. Ne trouve-t-on pas là l'idée fondamentale des doctrinaires de l'aristocratie : le peuple est incapable de se gouverner ? Cette idée, Aristophane la présente tantôt avec des plaisanteries, tantôt avec colère, avec une sorte de fureur qui éclate sous les bouffonneries et les rires : conduire le peuple, dit un des serviteurs au marchand de boudins, rien de plus simple. « Continue ton métier. Brouille et pétris ensemble toutes les « affaires de l'état, comme tu fais du boudin... Tu as tout ce qui fait « un démagogue, une voix odieuse, une nature perverse, le langage « des halles. Les oracles sont pour toi, y compris celui de Delphes. « Allons, prends la couronne, fais une libation à la stupidité et songe « à attaquer ton ennemi ». Sans doute le poète ne pousse pas sa démonstration jusqu'au bout. Le vil Agoracrite se transforme et fait le bonheur du peuple. Mais Aristophane pouvait-il procéder autrement ? Pouvait-il mettre sous les yeux du peuple la déchéance irrémédiable du peuple ! D'ailleurs la pièce est surtout dirigée contre Cléon. Au début, le poète enveloppe dans la même haine et le même mépris le peuple et son favori. En effet, le peuple n'est-il pas responsable de

1. *Cavaliers*. 191.
2. 752 : le passage mérite d'être noté ; cf. encore 734.

son favori ? Mais cette double attaque ne se poursuit pas longtemps. C'est surtout au démagogue qu'en veut Aristophane ; c'est lui qu'il attaque, qu'il traîne dans la boue ; il conteste ses succès à Pylos ; il l'accuse de lâcheté, de vol, de débauche ; c'est là le vrai coupable de toutes les sottises que commet le peuple. Dans l'exaltation de sa haine il finit par croire que Cléon est la cause de tout le mal ; que s'il était renversé, tout changerait ; de là, ce dénouement si différent de la donnée première : Cléon abattu, c'est l'âge d'or ; c'est le vieux démos abjurant ses erreurs, revenant à la raison, c'est-à-dire reniant les démagogues. M. C. analyse les traits principaux de cet âge d'or. Nous l'avons dit, tout se réduit à la réforme de quelques abus, réforme qui peut se faire sans bouleverser l'état. Aristophane se garde bien d'aller plus loin. Le démos de l'ancienne Athènes, contemporain de Miltiade et d'Aristide, a toutes les vertus ; cela fait un joli contraste avec ce qu'Aristophane a dit du démos de Cléon. Les éloges qu'il adresse au premier sont comme la rançon des injures dont il a accablé le second. Le poète fait un peu ici comme ces plaideurs endurcis qui intentent à un ennemi un mauvais procès qu'ils perdront ; et ils acceptent de le perdre, mais ce procès leur donnera le moyen de faire dire par leur avocat les choses les plus désagréables à leur ennemi.

Nous reconnaissons du reste sans peine qu'Aristophane a mis une certaine discrétion à représenter la victoire d'Agoracrite ; il pouvait, comme l'indique M. Croiset, pousser les choses plus loin ; même avec l'explication que nous avons proposée, c'était possible, et même facile. Aristophane a préféré garder une certaine réserve. Cette réserve nous explique sa conduite postérieure.

Nous n'avons plus désormais d'objection à faire et nous sommes pour tout le reste de l'avis de M. C. On le voit, notre dissentiment ne porte que sur un point. Il nous semble que, dans les années 425 et 424, quand il fit représenter les *Acharniens* et les *Cavaliers*, Aristophane a subi trop vivement l'influence de ses jeunes amis, les fils des familles nobles et qu'il a incliné, plus que ne le dit M. C. vers le parti aristocratique ; il était alors dans la fougue de l'âge, ses premiers succès avaient excité son audace. Les deux comédies dont nous parlons, sont remplies de cris de colère et de haine contre le gouvernement d'Athènes. M. C. nous semble avoir un peu étouffé ces cris du poète. Sauf cette légère réserve, nous acceptons la thèse de M. C.

Cléon résolut de se venger d'Aristophane. Il lui intenta une affaire sur laquelle nous sommes mal renseignés, mais qui fut des plus désagréables pour le poète. Le démagogue eut la main lourde, comme le reconnait son ennemi lui-même. Cette leçon et, quelques années après, la mort de son adversaire amenèrent un changement dans l'esprit d'Aristophane. Un apaisement sensible s'opéra en lui. Ceci est tout à son honneur. A mesure que la guerre se prolonge, que les malheurs s'accumulent, que les esprits s'aigrissent, lui, au contraire,

se modère et s'apaise ; il comprend mieux la situation intérieure de la république ; il fait amende honorable à Lamachos, mort pour son pays en Sicile, ce Lamachos qu'il avait si odieusement insulté dans les *Acharniens*. Dans les *Grenouilles*, on voit qu'il a le pressentiment de la défaite prochaine et de la ruine de la grandeur d'Athènes.

Le livre de M. C. était nécessaire ; il remet, comme on dit, les choses au point. La thèse que soutient l'auteur est juste d'une façon générale. Il est faux qu'Aristophane ait été l'aristocrate forcené qu'on s'est plu à nous représenter. Il est un Athénien de l'ancien temps, attaché aux vieux usages, à la vieille éducation ; il ne comprend rien à l'évolution qui s'opère sous ses yeux, dans la littérature, dans la philosophie, dans la religion, mais il ne désire pas un changement dans l'organisation de l'État ; il veut que le peuple garde ses droits et sa liberté. Le passage suivant que nous donnons en entier (p. 30), en même temps qu'il contient un portrait très exact d'Aristophane, poète comique, montre avec quelle finesse et quel heureux souci de la forme le livre a été écrit : « La libre nature d'Aristophane, plus « encore peut-être par spontanéité d'imagination et d'esprit que par « indépendance de caractère, répugnait à tout asservissement. Les « suggestions qu'il a reçues du milieu aristocratique se sont d'ailleurs « mêlées en lui aux traditions el aux instincts de la démocratie rurale... « Et assurément il n'est pas résulté de là une combinaison stable, « pondérée, définitive, mais plutôt un mélange inconstant, très original « très personnel, soumis, non seulement aux influences des événe- « ments et aux variations de l'humeur, mais aussi à cette force intime « des inventions dramatiques qui s'imposent parfois à leurs créateurs « mêmes et mènent secrètement le poète, alors qu'il semble les « conduire très savamment [1] ».

Albert Martin.

Les Registres d'Urbain IV (1261-1264), recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées... par M. Jean Guiraud,... 9e fascicule... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4° de 79 pages.

Les Registres de Grégoire X (1272-1276), recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées... par M. Jean Guiraud,... 5e fascicule... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4° paginé 289-425. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

M. Jean Guiraud touche à la fin de la publication qu'il avait entreprise des registres d'Urbain IV et de Grégoire X. Que dis-je? Il a

---

1. Une dernière observation; il s'agit des cinq talents *vomis* par Cléon, *Acharn.*, 5. L'explication que nous avons adoptée, *Cavaliers Ath.*, p. 467, appartient à M. Luebke, (*Observationes criticae in historiam veteris Graecorum comœdiae*. Berlin, 1883). Elle repose sur ce fait que les motifs des joies ou des peines éprouvées par Dicéopolis sont indiquées comme se rapportant toutes au théâtre, sauf un seul fait sur lequel Aristophane ne croit pas utile de donner d'explication. Il semble donc qu'on est autorisé à croire que ce fait se rapporte aussi au théâtre, en tout cas, il y a là une présomption sérieuse.

même terminé l'édition des registres eux-mêmes : celui d'Urbain IV comprenait près de 4,000 bulles, tandis que celui de Grégoire X, pour un pontificat plus long d'une année, n'en avait conservé que 656. Les 4,000 d'Urbain IV sont encore loin de représenter la collection complète des documents émanés de la chancellerie pontificale pendant les années 1261 à 1264 : on ne se rend même pas compte pourquoi telle bulle importante a été omise à l'enregistrement, tandis que telle autre insignifiante a été soigneusement relevée. Il y a donc de très grosses lacunes. M. J. G. a entrepris de les combler en partie : il ne pouvait en effet avoir la prétention d'arriver à être complet. Il publie donc, aussi bien pour Urbain IV que pour Grégoire X, trois appendices aux registres.

Le premier comprend les bulles qu'à la fin du XIIIe siècle Bérard de Naples, notaire de la chancellerie pontificale, avait réunies pour son usage particulier en deux collections. Il en existe plusieurs copies manuscrites : la plus complète est le 761 de la Bibliothèque de Bordeaux, que M. L. Delisle avait déjà analysé. Le deuxième renferme les lettres que l'éditeur a rencontrées au cours de ses voyages dans les archives et bibliothèques d'Italie ou de France : pour la plus grande majorité, elles sont inédites. Enfin, le troisième est formé par des extraits d'inventaires détaillés, rédigés au XVIIe siècle pour les archives de l'abbaye de Grandselve (aux archives départementales de la Haute-Garonne) et pour celles de l'archevêché de Narbonne (à la Bibliothèque municipale de cette ville).

C'est surtout la collection de bulles du pape Grégoire X qui s'est trouvée enrichie à la suite de ces dépouillements : j'ai déjà remarqué que ç'avait été la plus réduite à l'enregistrement. Le premier appendice, pris dans les copies de Bérard de Naples, est à peu près classé par ordre des matières : il y est surtout question de l'accession au Saint-Empire de Rodolphe de Habsbourg, qui a toutes les faveurs du pape; de la pacification de la Lombardie, de l'apaisement des querelles d'Alfonse de Castille avec le nouveau roi des Romains, le roi de France et Charles d'Anjou, des Vénitiens avec les Génois et les Bolonais, du roi de Bohème et du comte de Savoie avec Rodolphe de Habsbourg; de l'accord à procurer entre Charles d'Anjou et ses belles-sœurs, les reines de France et d'Angleterre, et enfin des éternelles questions de la croisade et de la réunion de l'Église grecque à l'Église latine.

Bien moins importante est la contribution apportée par les recueils de Bérard au bullaire d'Urbain IV : ce notaire n'a en effet transcrit que 63 lettres de ce pape contre 314 de Grégoire X. Mais les documents qu'il nous a conservés ont eu aussi leur importance pour l'histoire des relations de la papauté avec l'Empire : à l'époque d'Urbain IV, il ne s'agit pas encore de Rodolphe Ier, mais de Richard de Cornouailles, dont l'élection comme roi des Romains est approuvée

par le souverain pontife de préférence à celle d'Alfonse de Castille. Urbain doit encore lutter à cette époque contre les partisans de Manfred, l'héritier de Frédéric II en Italie, et soutenir ses propres défenseurs, notamment les Lucquois, contre leurs adversaires. On trouvera donc dans le premier appendice un certain nombre de pièces relatives à ces événements.

Quoiqu'il y ait dans le deuxième appendice, de part et d'autre, des actes d'intérêt général, on y rencontre surtout, comme on doit s'y attendre, des documents relatifs à telle ou telle église, à telle ou telle abbaye. Les fonds explorés étant, pour la France, ceux des archives nationales, des archives départementales du Rhône, de la Haute-Garonne, du Cher, des Bouches-du-Rhône, de la Haute-Saône, du Doubs, de la Côte-d'Or, du Puy-de-Dôme, du Calvados et de Maine-et-Loire, on devine facilement quels établissements religieux ils concernent.

M. J. Guiraud a donc eu une excellente idée de chercher ainsi à compléter les registres du Vatican. Me permettra-t-il de relever la phrase de sa préface où il reproche aux archivistes départementaux de ne pas publier assez d'inventaires. Oublie-t-il donc à quelles besognes diverses on emploie ces fonctionnaires? Oublie-t-il donc les variations de direction dont on peut dire qu'ils sont victimes? Les séries G et H, dans beaucoup de dépôts, n'ont pas encore d'inventaires, c'est vrai; mais il est bien à craindre qu'elles n'en auront pas de longtemps, les séries anciennes étant aujourd'hui presque par ordre sacrifiées pour de plus modernes.

M. J. G. se plaint encore, avec beaucoup de raison, de l'incapacité des employés d'archives : ce n'est bien certainement pas la faute de leurs chefs, qui sont souvent obligés de faire le métier de garçons de bureaux (et pendant ce temps ils ne rédigent pas d'inventaires); qu'on s'en prenne à la mauvaise organisation du personnel des archives et à la lésinerie des conseils généraux.

L.-H. Labande.

Général Govone. Mémoires, 1848-1870, mis en ordre et publiés par son fils... M. Govone, traduits de l'italien, par le commandant M. H. Weil. Edition française augmentée de documents inédits. Préface de J. Claretie. Paris, Fontemoing. 1903, xxii-568 p. in-8°.

Ce volume — sans compter une notice biographique sur Govone — se compose de deux parties.

La première (p. 1-390) qui constitue les Mémoires est un récit rédigé par le fils de Govone (il y est parlé du général à la 3e personne) où sont intercalés (en italiques) des documents rédigés par Govone lui-même; ce sont: des fragments de Mémoires sur 1848 écrits en français en 1852, des lettres, des rapports au crayon, des fragments écrits

en français en 1866. Elle forme 12 chapitres : 1 sur 1848, 2 sur la guerre de Crimée, 1 sur la guerre d'Italie, 1 sur la campagne contre les brigands de Sicile, 1 sur la mission à Berlin (où il n'y a presque rien de Govone), 4 sur la guerre de 1866, 2 sur le passage de Govone au ministère en 1869-70 (le dernier, sur la guerre franco-prussienne, ne contient aucun document).

La seconde partie, notes, annexes et documents (p. 393-566) consiste en 10 « notes ». — Le Mémoire et le discours sur les opérations en Sicile étaient déjà publiés. — Les « rapports et dépêches » sur la mission à Berlin paraissent inédits et contiennent des détails intéressants sur les négociations avec Bismarck en 1866. Une note énigmatique avertit le lecteur qu'il « aurait fallu joindre à ces documents la correspondance du comte de Barral, auquel Govone laissa le soin d'exposer, en leur nom à eux deux, la partie plus spécialement diplomatique de la mission ». — La note 4 contient une lettre inédite de Nigra pour réfuter le récit de La Marmora sur le refus de la Vénétie. — Les notes 5 et 6 se composent des instructions confidentielles données par le roi à Govone le 19 juillet 1866, d'une note et d'une lettre de Napoléon III (ajoutées dans l'édition française). — La note 7 contient 4 dépêches et un long rapport sur les négociations de Nikolsburg. — Les notes 8 et 9 sont des rapports militaires. — La dernière note donne des appréciations sur Govone.

Ce volume n'est pas un modèle de publication, les vrais documents sont cachés dans un récit d'où il faut les extraire et il n'est même pas toujours commode de se rendre compte de la nature de chacun des documents.

Mais du moins avec quelque peine on peut retrouver ce qui a été écrit par Govone et ces fragments sont utiles à connaître. Ce sont des récits nets, pleins de détails précis, sans phrases, qui donnent de l'auteur une impression sympathique. Je ne suis pas en état d'apprécier ce qu'ils apportent de nouveau pour l'histoire militaire. Ils ne sont pas sans intérêt pour l'histoire diplomatique de 1866. Ils donnent sur la Sicile des renseignements locaux qui font comprendre le caractère du brigandage et la difficulté de le réprimer.

Le livre valait la peine d'être traduit.

Ch. Seignobos.

Lectures on the history of the nineteenth century. Delivered at the Cambridge University extension summer meeting., 1902, ed. by., Kirkpatrick. Cambridge. Univ. press. 1902, VIII-384, p. in-16.

Ce recueil de dix-sept conférences faites à Cambridge pendant les vacances est très supérieur aux productions habituelles de ce genre, forcément un peu superficiel. Les sujets et les conférenciers étaient bien choisis. Les Anglais y formaient la majorité. M. Ward et M. Westlake

avaient fait chacun une leçon générale 1° « Some aims and aspirations » de la politique européenne au XIXe siècle; 2° Introduction à l'histoire internationale. M. Rose a traité la lutte commerciale entre l'Angleterre et Napoléon. M. Laughton a expliqué la politique navale de l'Angleterre. M. Bolton King a fait deux conférences : lutte pour l'unité italienne, Mazzini. M. Lawrence a parlé des relations entre l'Angleterre et les États-Unis. La matière de l'Orient a été partagée entre M. Gooch « Le problème du proche Orient » (Near East), M. Hannah, « Le problème de l'Extrême-Orient », et M. Browne, Pan islamisme.

L'étranger était représenté par sept conférences. M. Erich Marcks venu d'Allemagne a traité 1° « la transformation de l'Allemagne par la Prusse » 2° Bismarck. — M. Risch autrichien a traité l'Autriche et la Hongrie au XIXe siècle. — M. Mantoux qui représentait la France a fait deux conférences : 1° la France comme pays de la Révolution; 2° deux hommes d'Etat de la 3e République (Thiers et Gambetta). — Un Russe, M. Vinogradoff, a exposé, 1° l'œuvre de réforme d'Alexandre II 2° le « sens du développement présent de la Russie ».

Comme on le voit, on n'avait pas essayé la tâche impossible d'exposer tous les faits essentiels de l'histoire du XIXe siècle, on s'était borné à quelques uns des épisodes saillants ; le choix s'était porté de préférence sur les questions actuelles et celles qui intéressent le monde anglais.

Ce livre est d'une lecture très agréable. Les faits sont exposés dans une langue simple, claire, presque toujours vivante, souvent même alerte ou spirituelle. Les conférenciers semblent avoir eu soin d'éviter les affirmations contestables et de s'en tenir à des faits incontestés. Les réflexions de M. Westlake sur les conditions de l'histoire contemporaine sont pleines de bon sens, ainsi que son exposé de la théorie des races et de la théorie des nationalités.

Les idées justes et les formules heureuses abondent dans cette série de conférences. Je citerai en particulier la transformation de l'Allemagne de M. E. Marcks, la France de M. Mantoux, l'analyse pénétrante des sentiments des Musulmans envers les chrétiens de M. Browne et l'exposé des caractères des Chinois et des Japonais de M. Hannah.

Ch. Seignobos.

Henri de Tourville. **Histoire de la formation particulariste.** L'origine des grands peuples actuels. Firmin Didot, Paris, s. date, VIII, 547 p. in-8°.

La piété des disciples de H. de Tourville (le chef d'une des branches de la science sociale) a tenu à conserver en volume les articles qu'il avait publiés de 1897 à 1903 dans la *Science sociale*. C'est un essai pour expliquer l'histoire de l'Europe, du Ve siècle à nos jours, par l'ap-

plication de la méthode de la « science sociale » et par la théorie de la « formation particulariste » qui assure aux peuples saxons la supériorité sur les autres nations.

C'est aussi un exemple du danger d'expliquer les faits historiques avant de les connaître. L'auteur avait appris l'histoire de l'Europe en un temps où elle n'était pas encore faite et il ignorait les ouvrages où il aurait pu se renseigner. Il raconte (p. 117) que « Childéric chef des Francs Saliens, ... propre fils de Mérovée... déplut à ses Francs... ils l'expulsèrent et il s'en alla en Thuringe ». — La féodalité s'organisa dans « les deux célèbres assemblées » de Mersen et de Quierzy (*sic*).— La colonie saxonne du Wessex (p. 253) a contre elle « la prouesse du fameux roi Arthur, le héros celte, et celle de ses chevaliers de la table ronde ». — Les Bretons (du Wessex) évincés « passèrent en masse de l'autre côté de la Manche, dans l'Armorique ».

La Science sociale enseigne aussi [1] que le mauvais état de la culture en France au XVIIIe siècle avait pour cause le régime communautaire monarchique. « On voit alors se reproduire ce qui avait eu lieu en France .., avant l'arrivée des Francs. On abandonne les terres, dans l'impuissance de payer l'impôt. » Pas d'autres preuves (comme sur tout l'ancien régime) que des citations de Taine.

Le chef-d'œuvre du système est l'histoire des deux Révolutions d'Angleterre et d'Amérique. C'est la *gentry* anglaise qui a fait la Révolution de 1648 ; « elle a été la rencontre des nouveaux chefs du peuple anglais, l'élite de la gentry en Chambre des communes, avec les chefs précédents devenus insuffisants..., les princes et les lords. » Après quoi cette élite « se divisa en partis entre lesquels la ruse et la force tranchèrent... par le savoir-faire de Cromwell et de ses Côtes-de-fer. » M. de T. ignorait que la Révolution de 1648 a été religieuse, il n'avait lu rien de ce qui s'est écrit depuis un demi siècle ; mais le sens du mot *Cavaliers* aurait dû suffire à lui rappeler que la gentry était du côté du roi.

La Révolution d'Amérique a pour origine « la grande émigration » avant la Révolution de 1648, ce sont des émigrants agricoles « sous la conduite d'un lord ou d'un membre de l'élite de la gentry... Ils nomment une assemblée analogue au *Witenagemote* pour s'entendre avec le gouverneur, c'est-à-dire avec le Lord ou le gentleman qui a mené le groupe. » Mais au XVIIIe siècle les Anglais veulent exploiter leurs colonies, les colons se révoltent. La révolte est conduite par la gentry coloniale de Virginie qui avait conservé « le grand domaine » et avait une assemblée, sorte de *Witenagemote*. Le tout d'après Nolte, *Hist. des États-Unis*, qui paraît la source unique. Le récit du combat de Lexington (3 pages de Nolte) ne rappelle même pas à l'auteur le rôle des colons de New-England, qui, n'étant pas une *gentry*, n'ont pas

1. Je passe sur les siècles entre le IXe et le XVIIe, la récolte serait trop lourde.

droit à jouer un rôle dans la Révolution d'Amérique, car il faut voir « dans ce grand événement la solution traditionnelle donnée par la gentry à la question fondamentale du petit et du moyen domaine ».

L'auteur lui-même, dans un élan d'admiration, caractérise ainsi sa méthode : « Rendons hommage, en terminant, à la science sociale qui, comme les sciences en général, fait si nettement saisir les causes admirablement simples des plus puissants phénomènes. »

Pour l'honneur de la « science sociale » et pour le repos de l'âme de l'abbé de Tourville, ses disciples n'auraient-ils pas mieux fait de laisser ensevelies dans sa revue ces pages d'une ignorance si candide?

Ch. Seignobos.

The negro artisan. A social study.. Atlanta, 1902 VIII-192 p. in-8°.

Cette substantielle monographie sur les conditions de vie des nègres artisans est un rapport publié par l'Université d'Atlanta en Géorgie à la suite de la 7e conférence « pour l'étude des problèmes nègres. » L'éditeur est M. Burghardt du Bois. On a rassemblé ici, — avec une bibliographie des documents de tout genre sur l'éducation industrielle des nègres, — une masse de faits relatifs aux tentatives faites pour apprendre un métier aux nègres et aux résultats obtenus dans les différents États du Sud.

L'éditeur a pris soin d'indiquer à quels endroits se trouvent les généralités intéressantes pour le grand public et même ce qui peut suffire à un « lecteur pressé. » Le reste, destiné aux spécialistes en questions sociales, consiste surtout en programmes descriptifs des établissements d'instruction professionnelle nègres et en statistiques des revenus des écoles industrielles des employés dans les différentes professions et dans les différents États. On a procédé par enquête auprès des nègres eux-mêmes, en envoyant un questionnaire auquel 1300 artisans nègres ont répondu et en demandant une étude sur les nègres de leur résidence aux correspondants de la conférence d'Atlanta, la plupart nègres ayant reçu une instruction complète; on a eu des réponses de 32 États. On s'est informé aussi auprès des syndicats ouvriers (*unions*) qui ont envoyé 97 réponses.

L'émancipation a bouleversé les conditions de la vie économique des nègres. Beaucoup d'esclaves étaient employés comme artisans sous la direction et la protection de leur maître; devenus libres ils ont eu à se diriger et se protéger eux-mêmes et il leur a fallu s'adapter à la révolution économique qui a introduit dans le Sud la grande industrie, sans trouver d'aide auprès des ouvriers blancs, hostiles au noir parce qu'il se contente de petits salaires. On a essayé de remplacer l'ancien apprentissage par des écoles professionnelles, elles ont

coûté cher et ont servi plutôt à l'éducation générale des nègres qu'à leur dressage technique. Il y a en fait beaucoup d'ouvriers noirs, surtout dans le Sud, quelques-uns bons, la plupart maladroits et lents, bien que les nègres montrent souvent une grande ingéniosité en mécanique. Les syndicats ouvriers n'admettent pas volontiers les nègres, sauf dans quelques professions (surtout les mineurs), où on a besoin d'eux pour empêcher les salaires de tomber. Quoique beaucoup de chefs des syndicats soient favorables à l'admission, le préjugé de couleur est si fort parmi les ouvriers que près de la moitié des unionistes appartiennent à des unions qui ne reçoivent pas les nègres. Les patrons sont favorables à l'emploi des nègres qui va en augmentant lentement.

Cette « étude sociale » apporte des renseignements utiles pour l'étude d'une des difficultés sociales les plus inquiétantes de l'Amérique.

Ch. Seignobos.

— Les fascicules 14 et 15 du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. Fischer (Tübingen, Laupp, 1906, 3 mk. le fascicule pour les souscripteurs) comprend les colonnes 481 à 800 in-4° du tome II et va du mot *durchächten* au mot *ergründen*. A noter, dans ce dialecte, comme d'ailleurs en alsacien, la presque entière désuétude des verbes à préfixe *ent-* et *er-* : il n'y en a guère qui ne figurent marqués de la croix fatidique. Col. 541, bonne étymologie du mot *Egerte* « unbebautes Land » = lat. *vervactum* = fr. *guéret*. Col. 583, je ne sais si *ein* « on », sens très commun, ne devrait pas comporter une rubrique sémantique distincte de celle de *ein* article indéfini avec ellipse du substantif. Col. 562, *Eidam*, comme en Alsace, disparu de la langue populaire, remplacé par *Tochtermann*, et de même (599) *einst* supplanté par *einmal* (colm. *emól*) . Col. 652, sous *einsteigen*, la forme *daun* « tun » est visiblement incorrecte au point de vue phonétique; mais il n'y a pas lieu pour cela de la suspecter, c'est la rime qui l'a amenée par facétie. Col. 669, sous *Eis*, une jolie collection de dictons campagnards. Col. 700, la forme métaphonique *Emd* « Ohmet » est intéressante dans sa légère irrégularité : n'aurait-elle pas été partiellement contaminée de *End* « fin » au sens de « dernière récolte »? Col. 716, sous *Engel*, je vois que les Souabes, comme les Colmariens, emploient le vb. *heulen* au sens de « larmoyer »; la Basse-Alsace, à ma connaissance, est exempte de cette extension abusive. Col. 519, un emprunt fr. *tutswitt* « sofort », mais qui ne s'emploie qu'en proposition impérative : souvenir des exigences urgentes de nos soldats du premier Empire. Folklore : le tamis suspendu qui sert à la divination doit être un *Erbsib* (769), avoir appartenu à un défunt, et on le manœuvre au moyen d'une *Erbschere*. Col. 551, une énigme amusante : « Combien le géant Goliath pouvait-il gober d'œufs à jeun? — Un seul » (après quoi il n'était plus à jeun). Une autre : l'Alsace connaît bien la locution « en fait de travail ce gaillard-là préfère garder une oie morte »; le Souabe ajoute « dans un pâtis enclos » (627). Enfin, une addition éventuelle à mon *Dialecte Colmarien* : j'y avais noté, saus pouvoir l'expliquer, que *èwe* « eben » y conservait son *e* (on attendrait **awe*); M. F. (529) remarque que *eben* a dû sémantiquement être contaminé par *èpe* « etwa », parti-

cule où le maintien de l'*ë* primitif ne paraît pas faire difficulté (*op. cit.*, § 23, 2°); or une contamination sémantique, en fait, s'accompagne souvent d'une contamination phonétique, qu'elle dénonce et qui à son tour en corrobore l'hypothèse. — V. H.

— Dans un petit livre d'une centaine de pages (*Alcuni episodi scelti dal poema dei Nibelunghi e publicati con una grammatica e un vocabolario, Firenze, Libreria editrice Fiorentina,* 1905), M. Giuseppe Ciardi-Dupré a réimprimé, d'après l'édition de Bartsch, quelques épisodes du poème des *Nibelungen*. Comme la reproduction est absolument fidèle, il n'y a rien à en dire. Les extraits sont précédés d'un aperçu grammatical où M. Ciardi-Cupré a réuni les faits essentiels de la grammaire moyen haut allemande. L'auteur est bien informé des questions qu'il traite et a fait un choix judicieux parmi les choses qu'il fallait dire et celles qu'il était préférable de ne pas mentionner. Le petit lexique qui termine l'ouvrage est une traduction des lexiques qui accompagnent les éditions du *Nibelungenlied* à l'usage des classes. En somme cet ouvrage rendra des services aux Italiens qui voudront aborder l'étude des textes moyen haut allemands et qui ne sauraient pas l'allemand moderne. — F.-P.

— Un tirage à part de la *Zeitschrift für deutsche Philologie* (Halle, Waisenhaus, 1906) apporte à ceux qui ne liraient pas ce périodique le résultat des dernières recherches de M. Hagen sur la source du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach. On sait l'importance et la difficulté du problème. Le fameux Kyot, invoqué par Wolfram comme son autorité, a-t-il jamais existé et le *Parzival* allemand est-il une œuvre originale ou une imitation plus ou moins exacte d'un poème français aujourd'hui perdu ? C'est cette dernière réponse que fait M. Hagen à la question. Les arguments que lui a fournis son inlassable patience out été publiés par lui dans un livre (*Der Gral*, 1900, v. *Rev. crit.*, 26 nov. 1900), dans deux articles de la *Zeitschrift für deutsches Altertum* (45, p. 187 ss. et 47, p. 203 ss.) et dans l'article indiqué plus haut. Ici, M. Hagen croit reconnaître, comme auteur du poème français imité par Wolfram, Philippe de Poitiers, contemporain et familier de Richard Cœur-de-Lion. On lira avec intérêt les preuves fournies par l'auteur, dont les études, si elles n'emportent pas toujours la conviction, éclairent maintes obscurités du poème que beaucoup estiment être le chef-d'œuvre de la littérature allemande médiévale. — F. P.

— M. Joseph Fabre a publié, dans un format de « bréviaire », *Cent poésies de Pierre Corneille tirées de sa traduction de « L'imitation de Jésus-Christ »*. (Paris, Henri Paulin et Cie, 1906, petit in-16). Partant de cette considération que « l'ensemble du livre est difficilement lisible, ou plutôt franchement illisible » sous la forme un peu grandiloquente que les vers cornéliens ont conférée à ces méditations chuchotées, mais souhaitant que le public du xxe s'y édifie à son tour, l'éditeur a opéré des raccords et des coupures qui débarrassent l'œuvre de ses surgeons et de ses rejets adventices. Il arrive que les habitudes métriques ou rythmiques de Corneille se trouvent légèrement faussées par cet élagage, mais il est certain que l'œuvre devient d'un accès plus facile et plus engageant. — F. B.

— Une nouvelle édition des *Mémoires de Madame de Rémusat* vient de paraître à la librairie Calmann-Lévy (3 vol. in-8° à 3 fr. 50). Elle sera volontiers accueillie pour son format commode, et tout le monde sait combien est précieuse cette série de jugements et d'anecdotes sur les années 1802-1808, depuis l'entrée de Mme de Rémusat à la cour jusqu'au début de la guerre d'Espagne. Paul de Rémusat disait justement, en éditant les souvenirs de sa grand-mère, qu'il serait difficile de ne pas rendre justice à la sincérité, à l'honnêteté, à l'esprit de l'auteur. Quelques

erreurs auraient dû être corrigées, et l'éditeur nous permettra de les indiquer. Tome I, p. 128 « Mme Bonaparte, veuve et *riche* », imprimer « veuve et pauvre » ; p. 134 « en *1790*, Lucien avait épousé... », imprimer « en 1794 » ; p. 145, 147, 155, lire Reubell au lieu de *Rewbel* ; p. 236-237 imprimer Mme de Talhouet (comme II, p. 98 et 384) au lieu de Mme Talhouet ; p. 330, lire Hulin au lieu de *Hullin ;* p. 341 et 343, pourquoi ne pas nommer Mme de la Rochefoucauld (citée d'ailleurs en toutes lettres II, 33 et 373) : p. 347 lire Marc Aurel pour *Marcorelle ;* p. 400-401 (et II, 33, 352, 374, lire La Vallette et non *La Valette*. — Tome II, lire p. 19 Rusillion et Lajolais au lieu de *Russillon* et *Lajollais* ; p. 183 Grant et non *Grand ;* p. 267 on pourrait aujourd'hui sans froisser personne, nommer Mme de C··· (Mme de Canisy). — A. C.

— M. S. Rocheblave, qui s'est déjà créé tant de titres à la reconnaissance des « Sandistes », consacre à *George Sand et sa fille, d'après leur correspondance inédite* (Paris, Calmann Lévy, s. d., in-18 de 299 pages) une étude documentaire dont on recueillera les pages ignorées qu'elle apporte, dont on appréciera surtout l'esprit de discrétion et d'équité. La déconcertante Solange avec ses caprices, ses fièvres et ses systématiques étourdissements, en face de Lélia devenue grand-mère et éducatrice et voulant éviter à sa fille des crises morales qu'elle ne comprenait pas toujours : le conflit est singulier et significatif. Pages 247 et 253, sur Sainte-Beuve, un incisif croquis de Solange, un ferme crayon de George Sand. Je crois que M. R. s'avance beaucoup (et c'est dommage) lorsqu'il annonce que c'est « prochainement » que doit paraître la suite du *George Sand* de Madame Komaroff. — F. Baldensperger.

— M. Rudolf Wessely a publié un recueil intitulé *Zur Geschichte der deutschen Literatur* (Leipzig, Teubner, 1905, in-8°, 169 pages). Ce recueil destiné aux élèves des gymnases, renferme des études littéraires de divers auteurs : Fr. Vogt, *L'Héliand* ; Uhland, *Walther de la Vogelweide* ; Treitschke, *La nouvelle littérature ;* Gervinus, *Lessing* ; Hettner, *Herder ;* Bielschowsky, *Gœthe et Schiller ;* Bellermann, *Le Don Carlos de Schiller ;* Brahm, *La Bataille d'Hermann, de Kleist* ; W. Scherer, *Grillparzer ;* Mayne, *Mörike* ; Erich Schmidt, *Gustave Freytag*. Les morceaux publiés sont bien choisis, utiles, intéressants. Lire p. 63 Diderot (et non *Didérot*) ; p. 64 manque une note à Lowth et à Dodd, et le livre de *Wood sur Homère* a paru en 1769, et non en 1719. — A. C.

— Il n'existe pas de dictionnaire de dialecte de Chioggia. Tout en reconnaissant loyalement que le *Dizionario del dialetto veneziano* de G. Boerio y supplée pour les 4/5, M. Lorenzo Padoan se propose d'achever la tâche. Il nous donne donc un premier volume de *Saggiuoli Clodiensi* (Chioggia, en latin, se dit Fossa Claudia. — Adria, Vidale, 1906, 84 p.). Parmi les mots qu'il cite et explique, il y en a qui diffèrent à peine de mots recueillis par Boerio ; mais il fait judicieusement remarquer que, les différences portant souvent sur les premières lettres, ces mots sont quelquefois impossibles à trouver dans la *Dizionario* en question. Il annonce un certain nombre de volumes ultérieurs : comme le 1er volume perdu contient déjà toutes les lettres et l'alphabet et que les autres seront probablement ordonnés de même, on dira peut-être qu'il eût mieux valu attendre que tout son matériel fût réuni pour ne pas exposer le lecteur à devoir consulter plusieurs volumes avant de trouver le mot désiré ; mais M. P. répondrait que les recherches comme les siennes sont très lentes et qu'il n'a pas voulu différer plus longtemps d'être utile. — Charles Dejob.

— M. Albert Soubies, continuant son *Histoire de la musique* (Paris, Flammarion, 1905, petit in-8°, 143 p.), vient de publier une histoire de la musique dans les Iles britanniques aux XVIIIe et XIXe siècles; il a, dit-il, essayé de donner une idée exacte d'un long effort, sincère, toujours courageux, et qui, avec Dunstable et Purcell, fut, selon l'expression de Carlyle, héroïque. — C.

— Nous avons reçu, de M. Georges Gazier, conservateur de la bibliothèque de Besançon, une conférence faite en mars dernier, en cette ville, sur *Gustave Courbet, l'homme et l'œuvre* (brochure in-8° de 43 p., à Besançon, avec quelques reproductions de tableaux). Elle est intéressante et d'un ton plus juste que certains tableaux du peintre, au sujet desquels M. Gazier semble s'être défié de trop de complaisance, mais qu'il juge avec goût. — C.

— Le nouveau volume de M. Paul Gaultier sur *le Sens de l'art*, sa nature, son rôle, sa valeur (Hachette, in-12, avec 16 planches. Prix, 3 fr. 50), dépasse autant en intérêt, à mon goût, celui que nous annoncions récemment sur *le Rire et la Caricature*, que l'ensemble d'une question dépasse l'un de ses détails. Cette étude d'esthétique pratique est des plus fines, tout en ne dépassant pas les bornes d'une causerie avec exemples à l'appui, et rendra d'utiles services aux critiques d'art qui seraient tentés de raisonner un peu leur savoir-faire et de contrôler leurs impressions. Trois parties la divisent : la *nature* de l'art, le *rôle* de l'art (moralité, enseignement, place sociale) et la *valeur* d'art (la critique), toujours avec des reproductions choisies elles-mêmes comme enseignement et synthèse des théories exposées dans le texte, (par parenthèse, ces « légendes » synthétiques placées sous les œuvres sont parfois un peu obscures ou incomplètes sans autre explication; et je n'aime pas non plus toujours telle façon d'affirmer que ceci est un chef-d'œuvre et ceci pas du tont, sans qu'on sache pourquoi l'un et pourquoi l'autre). La théorie qui sera la plus discutée, sans doute, c'est celle du premier chapitre, où M. G. affirme « qu'il est impossible, dans l'état présent des connaissances, de tenir la beauté pour quelque chose d'extérieur à nous, soit dans la nature, soit au dessus d'elle ». Mais ce n'est pas si paradoxal, si l'on admet avec lui que « le beau n'est pas autre chose que l'émotion esthétique, intérieure ou non », et que, « s'il n'y a pas d'art sans beauté, il n'y a pas d'art, je ne dis pas sans émotion, mais sans émotion esthétique ». Et rien n'est plus juste; comme aussi l'infériorité de l'imitation simple de la nature (où d'ailleurs tout n'est pas beau, ni en harmonie, bien loin de là) devant la transfiguration esthétique que lui fait subir la personnalité de l'artiste. « L'art n'est pas seulement l'homme ajouté à la nature : il est la nature interprétée par l'homme, pénétrée et exprimée par lui. Il est la beauté de la nature transformée en beauté véritable. » Je ne puis m'arrêter aux autres chapitres, dont les titres sont d'ailleurs assez parlants pour qu'on se doute de ce qu'ils contiennent, mais je tiens à déclarer excellente cette défense de l'art contre ceux qui l'attaquent sans en comprendre le véritable sens et le rôle essentiel. — H. de Curzon.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 11 Mars — 1907

NACHOD, Histoire du Japon. — Thucydide, p. Classen et STEUP, VI. — Tragédies grecques, trad. WILAMOWITZ, III. — SCHROEDER, La métrique d'Euripide. — Platon, Ménon, trad. RANGEL-NIELSEN. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les druides et les dieux celtiques à forme d'animaux. — TOURNEUR, Histoire des études celtiques. — JACOB, Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens. — Lettres secrètes et curiales de Jean XXII, p. COULON, 4. — Lettres communes de Jean XXII, p. MOLLAT, 6 et 7. — DIEHL, Figures byzantines. — LINCOLN, Le mouvement révolutionnaire en Pensylvanie. — MAC KINLEY, Le droit de suffrage dans les treize colonies. — LANZAC DE LABORIE, Paris sous Napoléon, III. — LANGSTROTH, STILZ et WEYL, Les tarifs des chemins de fer. — L'année cartographique, 16. — Académie des inscriptions.

O. NACHOD, **Geschichte von Japan.** Erster Band, Erstes Buch : die Urzeit (bis 645 n. Chr.) 1 vol. in-8. Gotha, Perthes, 1906.

En dehors de la petite histoire publiée en anglais en 1893 par la commission japonaise de l'exposition de Chicago, je ne connais pas d'histoire générale du Japon écrite en une langue européenne. Cette lacune devait être, à l'heure actuelle, plus vivement sentie que jamais; elle n'était qu'imparfaitement comblée et par les historiques à grands traits, véritables vues à vol d'oiseau que tant de voyageurs, d'artistes ou d'autres ont brossées dans leurs livres ou leurs préfaces, et par les études plus approfondies, vraiment scientifiques, qui ont pour objet bon nombre de points de détail. L'ouvrage de M. Nachod est donc, à ce premier titre, très bien venu. Mais il a d'autres mérites, grande clarté du style et du plan, sûreté de l'information, d'autant plus méritoires que l'auteur se déclare insuffisamment compétent en langue japonaise : ou il est trop modeste, ou la sévérité de sa méthode et sa parfaite connaissance des sources européennes, pour secondaires qu'elles soient, lui ont tracé une route sûre. J'ai relevé bien peu d'erreurs : qui de nous n'en a, et de plus graves, à se reprocher? Que M. Nachod me permette d'en citer deux : p. 238 *tai-si* dans le nom de Chôtokou-tai-si, veut dire prince héritier, et diffère de *dai-si* titre de divers religieux célèbres — p. 177 : les trois Han sont d'abord les tribus Sin-han au s. e. de la Corée, Man-hanau s. o., Pyen-han entre les deux autres, correspondant respectivement aux royaumes ultérieurs Sin-ra (s. e.) Päik-tjyei (s. o.), Mimana ou Kara entre les deux, séparé du Sin-ra par le Rak-tong kang ; tel est l'avis des historiens coréens les plus autorisés; plus tard seulement on a confondu les trois Han avec les trois royaumes, Sin-ra, Päik-tjyei, Ko-kou-rye et

on n'a plus rien compris à la situation indiquée pour les anciennes tribus.

Je tiens en terminant à répéter combien le présent volume est bien informé, consciencieux, facile à suivre : je souhaite que l'auteur nous donne bientôt les autres.

Maurice Courant.

Thukydides erklärt von J. Classen ; 6 ter Band, 6 tes Buch, mit zwei Karten von H. Kiepert, Dritte Auflage bearbeitet von J. Steup. Berlin, Weidmann, 1905, IV-295 p.

Le sixième volume du *Thucydide* de Classen, contenant le livre VI, a été publié en 1876; la seconde édition parut en 1881; M. Steup, à qui a incombé la tâche de revoir l'ouvrage entier, donne maintenant une troisième édition. Elle est, comme les précédentes, illustrée de deux cartes; l'une est la carte d'ensemble de la Sicile; l'autre se compose de deux cartons, Syracuse au 100000me, et ses environs au 400000me, de sorte qu'on peut suivre et comprendre tous les détails de l'expédition de Sicile. Les principes de M. S. ont été exposés avec beaucoup de précision, il y a déjà une dizaine d'années, dans un article de M. Hauvette sur la quatrième édition du livre I (*Revue* du 10 mai 1897). De même que dans les autres volumes, le commentaire explicatif est beaucoup plus ample (il occupe, avec le texte, 244 pages au lieu de 187 dans la seconde édition) et les vues de Classen sont modifiées en un certain nombre de passages. A titre d'exemple, VI, 13, dans la phrase ψηφίζεσθαι τοὺς μὲν Σικελιώτας... ξυμφέρεσθαι, τοῖς δ'Ἐγεσταίοις ἰδίᾳ εἰπεῖν, Classen fait dépendre ce dernier infinitif de ἀντιπαρακελεύομαι exprimé plus haut; M. S. estime que cette construction a quelque chose de forcé, et considère avec raison εἰπεῖν comme dépendant de ψηφίζεσθαι au même titre que ξυμφέρεσθαι. Ailleurs au contraire M. S. développe le commentaire pour défendre et justifier une construction et une interprétation de Classen, par exemple à propos de la phrase finale du § 10. Mais ce qui mérite surtout l'attention sont les discussions de nombreux passages, dans un appendice de 50 pages, dues pour la plupart au nouvel éditeur. Ce sont des observations critiques approfondies, où M. Steup défend le texte qu'il a adopté; on pourra parfois différer d'avis avec lui — je ne puis ici entrer dans un examen critique de certains points — mais ces explications sont d'une extrême importance pour l'étude et l'intelligence des difficultés qui se rencontrent dans le livre VI de Thucydide.

My.

Griechische Tragœdien, übersetzt von U. von Wilamowitz-Mœllendorff. Dritter Band. Berlin, Weidmann, 1906; 363 p.

Ce troisième volume des *Tragédies grecques* traduites par M. v. Wilamowitz a paru six ans après le second ; alors que le premier (1898), avec une pièce de Sophocle, contenait trois drames d'Euripide, et le second (1900) l'*Orestie* d'Eschyle, celui-ci est consacré en entier au théâtre d'Euripide : le *Cyclope*, *Alceste*, *Médée*, les *Troyennes*. Je ne crois pas nécessaire de louer la traduction ; si le Français instruit peut en goûter l'élégance, si l'helléniste y retrouve avec plaisir, dans des vers coulants et bien frappés, une image fidèle du texte et de son mouvement, ce n'est pas là ce qui, à proprement parler, doit retenir notre attention. M. v. W. a donné autre chose au philologue, et ceux qui connaissent les deux premiers volumes savent quel prix on doit attacher aux introductions qui précèdent la traduction de chaque pièce. Ce sont des pages de littérature dans lesquelles l'auteur, sans faire un vain étalage de science, sans entrer doctoralement dans de subtiles discussions, offre au public lettré le fruit de son érudition et d'un long commerce avec les tragiques grecs. Les pièces d'Euripide traduites dans ce volume sont pour M. v. W. l'occasion d'étudier, en même temps que les données des drames, d'intéressantes questions littéraires, où il apporte toute la vivacité de sa critique philolologique, sans perdre de vue l'action tragique et les situations créées par le poète. Le caractère de Médée, entre autres, est l'objet d'une étude psychologique très approfondie, et dans *Alceste* le personnage d'Admète n'est pas moins heureusement analysé. L'introduction du *Cyclope* donne une grande part, comme on doit s'y attendre, au drame satyrique, à son origine, à sa raison d'être dans les tétralogies, et, à propos des *Troyennes*, M. v. W. sait éclairer d'une vive lumière le génie même du poète, en nous représentant son attitude à l'égard des légendes nationales, de l'esprit de religiosité, des opinions régnantes dans la démocratie athénienne. Est-il vrai, comme il l'affirme, qu'Euripide, au moment où il écrivait cette tragédie, qui n'est guère qu'une série de scènes sans autre lien que la présence continuelle d'Hécube, prévoyait l'avenir prochain de sa patrie, la catastrophe finale où devait sombrer la suprématie d'Athènes, comme Troie s'abîme dans les flammes à la fin du drame ? Il est peut-être hardi de le croire, et il me semble préférable de ne pas se laisser entraîner par la lecture trop agréable des pages que M. v. W. a écrites à ce sujet ; mais par ces considérations, comme par celles qui terminent l'introduction de *Médée*, l'homme éclairé, l'ami de la paix, le porte-parole de la saine libre-pensée qu'était Euripide se trouve singulièrement rehaussé, et c'est là sans doute ce que M. v. Wilamowitz a eu à cœur de faire comprendre. Il serait utile à nos étudiants que ces introductions fussent traduites en notre langue.

My.

O. Schröeder. **De Tichoscopia Euripidis Phœnissis inserta**. (Eur. Phœn. 103-192). Leipzig, G. Fock, 1906; 15 p. (Progr. Gymn. r. Joachim, Berlin).

Etude de métrique que le titre ne fait pas pressentir. M. Schrœder prend pour sujet les vers 103-192 des *Phéniciennes* d'Euripide, et cherche à en retrouver le plan général, les grandes subdivisions et les concordances rythmiques. Il analyse pour cela les vers lyriques un à un, et obtient le compte des arsis (thésis selon l'usage allemand) que renferment chaque membre et chaque période, en excluant provisoirement les trimètres du pédagogue et ceux où Antigone lui donne la réplique. Dans une sorte de parenthèse sont examinées brièvement la question de l'équivalence des trimètres iambiques et des dimètres dochmiaques, qu'il résout par l'affirmative, et celle de savoir si les trimètres intercalés dans les parties lyriques doivent entrer en ligne de compte pour apprécier la conformation des périodes. Ceci également élucidé à l'aide de quelques exemples, M. Sch. expose la structure que l'on doit reconnaître dans l'ensemble de la *Teichoscopie* d'Euripide; la synthèse après l'analyse. En ne considérant que les vers lyriques, on n'a, selon lui, qu'une série de strophes qui se correspondent jusqu'à un certain point, mais dont l'ordonnance est troublée « ridendum in modum » par les vers 151-153 et 156-157, strophes 8 et 9 d'Hermann. Au contraire, si l'on admet les iambes dans la contexture des périodes, le tout s'harmonise et prend une allure majestueuse; le chant entier, autrement informe et sans régularité, revêt l'aspect d'une vaste strophe divisée en parties symétriques. Ces parties sont formées des vers suivants, groupés d'après le nombre des arsis, que je mets entre parenthèses : 103-110 (42), 111-118 (39), 119-130 (58); 131-138 (42) | 139-149 (58), 150-157 (42) | 158-174 (58 + 39, mais ici on ne voit pas bien la séparation indiquée) | 175-181 (42), 182-192 (58), les trois premières combinaisons se répétant ensuite en diversifiant les rythmes et, comme on le voit, en s'entrecroisant. On trouvera peut-être que M. Sch. a parfois recours à de petits subterfuges métriques; mais il est certain que le morceau, ainsi analysé, donne une impression singulière de variété dans l'unité. Il est regrettable toutefois que la dissertation de M. Schrœder manque souvent de netteté; elle est difficile à suivre non pas tant à cause de la nature ardue du sujet qu'à cause du latin parfois obscur dans lequel elle est écrite.

My.

Platons Menon, oversat af G. Rangel-Nielsen, udgivet med indledning og anmaerkninger af Hans Ræder. Copenhague, Tillge, 1906; 64 p. (*Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning*, n° 67).

Cette traduction du *Ménon* avait été laissée manuscrite par M. Rangel-Nielsen; M. Ræder, dont les travaux sur Platon sont connus, a

été chargé du soin de la publier. Il y a joint quelques notes explicatives, et une introduction dans laquelle, après une analyse du dialogue, sont indiqués brièvement sa portée, son rapport avec plusieurs autres dialogues, par exemple le *Protagoras*, et sa place dans le développement de la philosophie de Platon. Le *Ménon* est en effet dans une relation étroite avec la théorie des idées et la doctrine de la réminiscence, bien que cette doctrine ne soit ici qu'effleurée par Platon, et qu'elle intervienne dans le dialogue seulement par voie de digression. M. R. en montre néanmoins toute l'importance relativement à l'objet principal de la recherche, si la vertu peut être enseignée ; il montre également, d'une façon très claire, le lien qui existe entre cette théorie et la distinction faite par Socrate entre la science et l'opinion juste. La traduction est généralement exacte, mais elle pourrait serrer le texte de plus près; elle a, pour ainsi dire, une tendance à la paraphrase qui sans doute ne nuit pas à la clarté, mais qui parfois modifie assez sensiblement l'allure de l'original. Dans quelques lignes prémonitoires, M. Ræder nous avertit qu'il s'est écarté de l'interprétation proposée par le traducteur pour le passage 86 *e*-87 *a* (utilité de l'hypothèse). La question est pour lui, comme on le voit par la traduction, par la note p. 43, et par la figure p. 33, de transformer un rectangle en un triangle inscriptible ; mais quelle que soit l'explication que l'on adopte de ce passage difficile, il semble bien résulter, de certains termes du texte (τόδε τὸ χωρίον, τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμήν), qu'il s'agit non d'un rectangle, mais d'un carré, et vraisemblablement de l'un des carrés précédemment tracés par Socrate, c'est-à-dire le carré de côté 2.

MY.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, **Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux,** Paris, Champion, 1906, in-16, VIII-203 p.

Ce nouveau livre de M. d'A. de J. se compose de deux parties d'étendue inégale.

La première est une étude du druidisme (p. 1-142). Selon M. d'A. de J., le druidisme était une institution propre aux Gaëls, que les Gaulois, après avoir conquis la Grande Bretagne, apportèrent dans leur pays. De la conquête partielle ou totale de la Grande Bretagne par les Gaulois personne ne peut douter. Outre deux textes de César (II, 4; V, 12), nous en avons pour preuves des noms de peuples et de lieux qui sont communs à la Gaule et à la Grande Bretagne. Quant à l'origine du druidisme, nous ne la connaissons que par une phrase de César qui rapporte une opinion (*existimatur*) de son temps (VI, 13). Les dieux qui nous apparaissent comme propres aux Gaëls, Nodons (Nuadu), Briganti (Brigit), Dagda, Mider (Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100*

avant notre ère, p. 27 et suiv.), nous sont assez mal connus ; nous ne faisons que les entrevoir à travers la légende épique de l'Irlande. Les idées religieuses qui leur donnèrent naissance sont-elles conciliables avec les doctrines du druidisme? Pour résoudre cette question, les éléments essentiels nous font défaut. Il est peu vraisemblable que le druidisme soit dû aux peuples qui ont précédé les Celtes dans les Iles Britanniques, si l'on identifie ces peuples avec ceux de l'âge néolithique. Mais le druidisme pourrait avoir été introduit en Grande-Bretagne par des peuples étrangers à la race celtique; les mines d'étain devaient attirer un grand nombre de navigateurs étrangers, et nous ignorerons toujours quelles influences ont pu pénétrer par cette voie. M. d'A. de J. n'examine pas une autre hypothèse, fondée sur les *Philosophumena* d'Hippolyte (2, 17; cf. 24, 7), où il est dit que Zamolxis enseigna aux druides la philosophie de Pythagore, et d'après laquelle le druidisme serait d'origine continentale. On pourrait d'ailleurs, à la rigueur, concilier cette hypothèse avec le texte de César, rien ne prouvant que les Gaëls n'aient pas reçu d'un peuple du continent l'institution druidique. Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, elle n'occupe pas dans le livre de M. d'A. de J. une place disproportionnée à son importance. L'histoire du druidisme dans les Iles Britanniques et sur le continent remplit les chapitres IX-XIII; la question de l'immortalité de l'âme et de la métempsychose est traitée dans les chapitres XIV-XV, avec la science et la précision qui caractérisent l'auteur.

Sous le titre de « Les dieux celtiques à forme d'animaux ». M. d'A. de J. donne dans la seconde partie une étude sur six formes animales divinisées par les Celtes : oiseau, chien, taureau, cheval, sanglier et ours. Cinq de ces animaux figuraient sur les enseignes militaires des Romains. Nous ne pouvons malheureusement déterminer avec exactitude à quel degré de divinisation, si l'on peut dire, étaient parvenus en Irlande certains animaux; ce qui est sûr, c'est que nulle part il n'est question d'un culte rendu à ces animaux; nous trouvons seulement dans la légende irlandaise d'une part des génies, des fées ou des sorciers qui ont la faculté de se transformer en animaux; d'autre part des animaux à naissance merveilleuse, comme le taureau Donn. Quant au culte des animaux chez les Gallo-Romains, s'il semble bien prouvé par des monuments comme celui du Tarvos Trigaranus, on ne peut le plus souvent l'établir qu'à l'aide d'étymologies de noms propres, qui, quelque séduisantes qu'elles soient, n'entraînent pas une certitude absolue.

A la suite de cette étude, M. d'A. de J. publie (p. 164-190) la traduction de deux textes irlandais du moyen âge, *L'Enlèvement des vaches de Regamain* et *La génération des deux porchers*, dans lesquels figurent des personnages protéiformes. Un appendice (p. 191-200) contient une intéressante discussion sur le sens de *Gallia omnis*,

et sur le territoire attribué aux Celtes ou Gaulois chez César, *De bello gallico*, I. M. d'A. de J. fait remarquer que César a singulièrement restreint le sens du mot *Gallia*, traduction du grec Κελτική ; César est obligé d'ailleurs d'avouer qu'il y avait encore de son temps des *Galli* en Germanie (VI, 24).

Dans tout le livre de M. d'A. de J., les textes les plus importants sont reproduits en note ; des divisions nombreuses et des titres courants suppléent à l'absence d'index.

G. Dottin.

Victor Tourneur, **Esquisse d'une histoire des études celtiques** (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, XV). Liège, 1905, in-8°, XIV-246 p.

Dans cette histoire de la philologie celtique, M. T., après avoir déterminé quelle est la matière des études celtiques, a passé en revue les philologues et les historiens de la première période de l'érudition celtique, celle qui se termine en 1853, date de publication de la *Grammatica celtica*. Il termine son livre par une histoire des théories sur les Celtes et leur langue, et par deux courts chapitres sur la philologie celtique comparée et sur son enseignement dans les universités. Il se propose de donner dans un second volume une bibliographie de la période qui s'étend de 1853 jusqu'à nos jours.

On ne saurait reprocher sévèrement à M. T. les omissions inévitables qu'il a commises dans un ouvrage qui nécessitait des recherches si étendues. Le reproche le plus grave que j'aurais à lui adresser serait de n'avoir pas donné dans son ouvrage une place suffisante à l'archéologie celtique, qui est inséparable de l'histoire des Celtes. Il aurait, pour cette partie de son travail, trouvé tous les renseignements nécessaires dans l'*Esquisse d'une histoire de l'archéologie gauloise* par Salomon Reinach, *Revue celtique*, t. XIX, p. 101-116, 292-300. D'autre part, d'une manière générale, M. T. semble avoir négligé de consulter les travaux d'ensemble sur les littératures celtiques qui auraient pu lui faciliter sa tâche. De toutes les revues générales, il ne cite que l'article *Keltische Sprachen* publié par E. Windisch dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber. Le plan suivi par M. T. l'expose à des redites ou à des omissions. La date de la publication de la Grammatica Celtica (1853) est capitale pour l'histoire de la linguistique ; mais pour les autres branches des études celtiques, l'histoire et l'archéologie, il ne faudrait pas exagérer l'influence que la découverte du vieil irlandais a eue sur elles ; aussi la méthode de M. T. est parfois incertaine. Alors que, par exemple le *Sprachschatz* de Holder (1896), la *Chrestomathie* de J. Loth (1890) et l'*Histoire de Bretagne* de A. de la Borderie (1896) sont cités, et avec raison, on s'étonne de ne trouver aucune mention d'un ouvrage capi-

tal pour l'étude des anciens Celtes, l'*Éthnogénie gauloise* de Roget de Belloguet (1858-1868). Il était impossible, et M. T. s'en est bien aperçu, d'éliminer de sa bibliographie tous les livres postérieurs à 1853, mais alors d'après quels principes le choix a-t-il été fait? Je n'ai pu m'en rendre compte. D'autre part, le mot de Philologie celtique comparée me semble peu propre à désigner les publications de textes qui reposent sur une étude intérieure des langues celtiques; ce qui distingue Whitley Stokes de O'Curry ou de O'Donovan c'est la connaissance précise des formes et du vocabulaire moyen irlandais, et Whitley Stokes pourrait ignorer complètement la grammaire comparée que ses traductions n'en seraient pas moins exactes.

Je ne puis mieux témoigner de l'intérêt que je porte au livre de M. T. qu'en lui faisant part de quelques unes des observations de détail qu'il m'a suggérées : — P. 1-3. l'histoire des Celtes dans l'Antiquité est présentée sous une forme trop dogmatique, étant donné l'état de nos connaissances sur la question. — P. 12. César (VI, 14, 3) ne parle pas de poèmes religieux, mais d'un grand nombre de vers; sur la littérature poétique des Gaulois, cf. C. Jullian, *Revue archéologique*, t. XL, (1902), p. 304-327. — P. 12. Sur la disparition du gaulois, voir F. Brunot, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville, t. I, p. XIX-XLII. — P. 16. Sur les sources des littératures celtiques, voir *Revue de synthèse historique*, t III, p. 60-97; t. VI, p. 317-362; t. VIII, p. 78-104; et J. J. Dunn, *The Gaelic literature of Ireland*, Washington, 1906. — P.31. A propos de l'opposition du gouvernement français à l'enseignement du breton, il serait bon de mentionner que les associations pour la conservation des langues celtiques sont en même temps le plus souvent des foyers d'opposition politique. — P. 35. Sur la culture classique en Irlande au moyen âge, voir l'étude la plus pénétrante qui en ait été faite, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, par M. Roger, Paris, 1905. — P. 59. Sur les Irlandais en Bretagne, voir P. Parfouru. *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 524. — P. 37-91. Sur les livres irlandais imprimés de 1571 à 1820 voir la liste dressée par E. R. Mac C. Dix, *An Claideamh Soluis*, vol. V et VI. — P. 95. Sur les livres gaéliques imprimés jusqu'en 1832, consulter John Reid, *Bibliotheca Scoto-celtica*, Glasgow, 1832. — P. III. La grammaire d'Edeyrn Davod Aur est, d'après Morris Jones, antérieure à 1451 (*Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 113); y a-t-il des raisons suffisantes pour l'attribuer au XIIIe siècle? — P. 159. Sur la valeur du dictionnaire de R. Williams, consulter J. Loth, *Revue celtique*, t. XXIII, p. 237 et suiv. — P. 180. Citer le *Rudiment euz ar Finister* de T. Lejeune, Brest, an VIII; et la *Grammaire celto-bretonne* par M. Le Fèvre, Morlaix, 1818. — P. 181. Le recueil d'expressions vicieuses, surannées et rustiques du breton, publié par Le Gonidec dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France* t. IV, ne contient pas de

breton, mais seulement les mots en patois gallo commençant par A, B, C, D. — P. 184. Sur la question de l'authenticité du *Barzaz-Breiz*, renvoyer à la bibliographie donnée par P. Hémon dans les *Annales de Bretagne*, t. X, p. 350. — P. 185. La grammaire de l'abbé Hingant est une grammaire du dialecte trégorrois rédigée d'après la connaissance personnelle du breton qu'avait l'auteur et non d'après Le Gonidec. — P. 187. A. de la Borderie n'a jamais été chargé d'un cours à l'Université de Rennes au sens administratif du mot; il y a fait un cours libre de 1890 à 1894. Et puisque je touche à cette question de titre, j'en profite pour rectifier l'erreur consacrée par M. T. aux pages 220 et 221 de son livre et d'après laquelle J. Loth serait chargé de cours et G. Dottin, professeur titulaire de langues et littératures celtiques, à l'Université de Rennes. L'enseignement du celtique à l'Université de Rennes est donné depuis 1884 par J. Loth. Lorsqu'il fut question de créer pour le titulaire de littérature grecque, M. Loth, la chaire de celtique, et de titulariser le maître de conférences de grammaire et philologie que j'étais à ce moment, je fus nommé, pour des raisons d'ordre budgétaire qu'il est inutile d'exposer ici, en théorie professeur de langues et littératures celtiques, mais en fait je n'ai jamais enseigné à l'Université de Rennes depuis cette nomination d'autre langue que le grec.

Quoi qu'il en soit des imperfections qu'il contient, le livre de M. T. rendra de grands services aux celtistes. Il se termine par un bon index de 25 pages qui y facilite singulièrement les recherches [1].

G. Dottin

Le royaume de Bourgogne sous les Empereurs Franconiens (1038-1125). Essai sur la domination impériale dans l'est et le sud-est de la France aux XIe et XIIe siècles, par Louis Jacob... — Paris, H. Champion, 1906. In-8° de 159 p.

Étudier les rapports qu'entretinrent avec les empereurs Franconiens les prélats et seigneurs laïques des diverses provinces qui, de la Méditerranée aux Vosges, constituaient le royaume de Bourgogne, tel est le but que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage ci-dessus nommé. A vrai dire, ces relations, déjà peu fréquentes lorsque Conrad II, presque forcé par la nécessité, céda la souveraineté de ce pays à son fils Henri III, se relâchèrent de plus en plus sous le règne de cet empereur et de ses deux successeurs immédiats, Henri IV et Henri V. La faiblesse de l'Empire, l'anarchie dans laquelle il se débattait, les dissensions qui le déchiraient, la révolte de Rodolphe de Rheinfelden, l'ancien régent de Bourgogne, puis la querelle des investitures, favorisèrent les actes d'indépendance des seigneurs, évêques et abbés;

---

1. Signalons quelques fautes d'impression, p. VIII, *au lieu de* 1857 *lire* 1853; p. 12, n. 1. *au lieu de* celtique, *lire* celtique primitif; p. 18, n. 3, *au lieu de* Labhar *lire* Leabhar; p. 178, n. 3 *au lieu de* et *lire* ac; p. 185, n. 5, *au lieu de* de *lire* de la

l'heure arriva promptement où en Bourgogne on se soucia beaucoup plus du pape, surtout quand c'était un Calixte II qui ceignait la tiare, que du monarque allemand.

Au début, les églises principalement s'adressaient à l'Empereur et reconnaissaient sa domination; et cela s'explique facilement, car elles avaient besoin de son appui et de sa protection contre les comtes ou barons locaux, qui envahissaient leurs domaines et s'emparaient de leurs biens. Aussi quand les guerres religieuses éclatèrent, il n'y eut rien d'étonnant à ce que ces derniers tenants de l'Empire l'abandonnassent à leur tour : le moyen de faire autrement, entre un souverain éloigné et faible et des légats pontificaux, remuants et actifs, qui excommuniaient les fidèles de l'Empereur et les déposaient des sièges occupés par eux !

La rareté de plus en plus grande des relations du royaume de Bourgogne avec l'Empire est caractérisée par le petit nombre de documents que l'on trouve sur cette question : c'est à peine si l'on a conservé pour cette contrée quelques diplômes de chacun des empereurs Franconiens, c'est à peine si des chroniqueurs, avec une concision désespérante, mentionnent les faits qui l'intéressent. Malgré tout, M. Jacob s'en est tiré assez bien et a utilisé avec assez d'habileté les documents qu'il a eus entre les mains. Mais on sent que son livre est une œuvre de jeunesse : il manque d'expérience dans la présentation, dans son écriture. C'est un défaut dont il se corrigera certainement avec le temps. Ainsi on aurait aimé trouver plus de détails sur l'histoire du royaume avant le récit des événements de 1038, où le lecteur est jeté presque *ex abrupto;* on désirerait aussi avoir des renseignements plus complets sur les destinées des grands fiefs pendant la période étudiée, sur leurs rapports entre eux, sur ceux qu'ils eurent avec les pays voisins : M. L. J. en a bien parlé, mais un peu trop sèchement.

De plus amples dépouillements d'imprimés n'auraient sans doute pas apporté une documentation plus abondante; cependant j'ai été étonné de ne trouver cités nulle part les trois volumes de la *Gallia christiana novissima* de l'abbé Albanès, si bourrés de pièces importantes sur l'histoire de la Provence.

Maintenant un dernier reproche et j'aurai fini : il y a trop de fautes d'impression. Cela ne peut s'expliquer encore que par le défaut d'habitude de l'auteur, mais vraiment les épreuves paraissent avoir été corrigées trop discrètement. Quelques coquilles ont bien été rectifiées à la fin du volume, mais combien d'autres seraient à relever : « prétropolitain » pour « métropolitain » (p. 59); « Mausi » pour « Mansi » (p. 79, 80, 82, etc.); « puis » pour « pris » (p. 85), des « œ » innombrables pour des « æ », etc. Je n'ai pas compris non plus le calcul qui fait remonter à 1038 le compte des années du règne de Henri III, pour une charte de 1045, datée de la cinquième année de ce règne (p. 36).

Cependant, malgré toutes ces observations que je crois justifiées, il n'en reste pas moins que le livre de M. L. J. représente une bonne étude. On ne pourra pas l'ignorer quand on voudra s'occuper de l'histoire de l'ancien royaume de Bourgogne, et ses conclusions auront grande chance de devenir définitives.

L.-H. LABANDE.

Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII (1316-1334), relatives à la France, extraites des registres du Vatican par Auguste COULON,.. 4e fascicule... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4° de 364 col. (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

L'éditeur des *Lettres secrètes et curiales de Jean XXII* nous présente dans ce fascicule les bulles des années 5, 6 et 7 du pontificat; celles de la première de ces années sont peu nombreuses, leur registre n'ayant pas encore été retrouvé dans les archives du Vatican.

Les principales affaires qui, de 1321 à 1323, sollicitèrent l'attention du pape étaient les querelles entre la Savoie et le Dauphiné, la restitution par le vicomte de Lomagne du trésor de Clément V, les troubles de Gascogne, le divorce entre Charles le Bel, roi de France, et Blanche de Bourgogne, enfin et surtout la croisade avec les secours à porter aux royaumes chrétiens d'Arménie et de Chypre. M. Coulon publie tout au long les avis donnés par les cardinaux au sujet des propositions du roi de France relativement à cette croisade et les instructions remises par le pape à ses légats auprès de Charles IV et du comte de Valois.

Jean XXII n'avait pas pourvu de titulaire son ancien évêché d'Avignon et c'est tout au plus s'il en avait confié l'administration, le 3 février 1323, à Gasbert de Laval, évêque de Marseille, et à Géraud « de Capmulo ». Il s'occupait donc à peu près constamment des églises de ce diocèse et nous le voyons intervenir fréquemment, non seulement pour la fondation de chapelles, mais aussi pour la nomination des titulaires des bénéfices. L'histoire religieuse locale relèvera donc dans ce fascicule de nombreux documents. A signaler également les bulles relatives au palais pontifical édifié par le pape à Sorgues (union de l'église de cette localité, etc.) et à la monnaie qui y fut frappée.

L.-H. L.

Jean XXII (1316-1334). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, par G. MOLLAT,... Sixième et septième fascicules... — Paris, A. Fontemoing, 1906. In-4° de 200 et 128 pages (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Lettres communes des papes d'Avignon...)

M. l'abbé Mollat, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, doit avant tout être loué et remercié pour l'activité vraiment surpre-

nante qu'il déploie dans la publication des Lettres communes de Jean XXII. Il nous donne largement deux épais fascicules par an ; déjà près de 16,000 documents ont été analysés par lui. Il est vrai que la matière est vaste et que malgré la rapidité de son travail, l'éditeur en aura encore pour longtemps : il n'est à peine qu'au tiers de son ouvrage.

J'ai déjà eu l'occasion de dire comment et dans quel ordre il présente ses bulles et les principaux sujets qui sont intéressés par elles ; je n'y reviendrai donc pas. Je signalerai seulement les nombreuses promotions épiscopales qui eurent lieu pendant les cinquième et sixième années du pontificat, notamment pour pourvoir aux églises de Melun (n° 13035), Vienne (n° 13038), Bourges (n° 13039), Rieux (n° 13040), Aix (nos 13041 et 15786), Orléans (n° 13164), Amiens (n° 13379), Toul (n° 13837), Cavaillon (nos 15228 et 15297), Nevers (n° 15440), Autun (n° 15441), Carcassonne (n° 15598), Viviers (n° 15599), Lodève (n° 15787), etc. Puis la ratification de la prorogation des pouvoirs du roi Robert de Sicile à Rome (n° 13875), les documents sur le règlement de la succession de Clément V (nos 14308 à 14310, 14386, 14406 à 14408), sur la situation pécuniaire fort embarrassée des Hospitaliers qui tinrent une réunion générale à Avignon pour trouver les moyens d'acquitter leurs dettes aux banquiers florentins (nos 13407 à 13410, 14454, 14765 et 14766), sur les familles de Via, Judicis et Trian, alliées au pape (nos 12297, 12311, 15290, 13260, 13494, 14020, 14352, 14477, 14560 à 14563, etc.). Sont à remarquer également de véritables lettres de rémission concédées par Jean XXII (nos 13304 à 13309, 13493, 13693, 14075, etc.), les bulles nombreuses relatives à la création de la collégiale de Saint-Agricol d'Avignon, fondation qui tenait fort à cœur au souverain pontife (nos 12994 à 13003, 13005, 13006, 13160, 13194 à 13200, 13310 à 13316, 14235, 14236, 14452, 14458, 14501, 14634, etc.), à la construction ou réédification d'églises (Saint-Donat à Arezzo, n° 13241 ; Notre-Dame et Saint-Étienne à Auxerre, n° 13284 ; l'église de Gubbio, n° 13294 ; Saint-Barthélemy à Cahors, n° 13344 ; cathédrale de Chalon, n° 14740, etc.), aux réparations de Saint-Pierre de Rome et de sa toiture sur charpente (nos 14242 et suiv.), à l'établissement d'un pont sur le Rhône près de Vienne (n° 14032), etc.

Il ne s'agit donc pas uniquement dans ces lettres communes d'attributions de bénéfices réservés au pape, de dispenses canoniques et de privilèges religieux. Les appendices à chaque année, avec leurs séries de lettres curiales, sont particulièrement riches en documents d'intérêt général.

Une si prodigieuse quantité de bulles analysées, comportant une si grande abondance de noms de lieux et de personnes, ne va pas sans amener d'inévitables erreurs de lecture ou d'impression, d'autant plus que le copiste des bulles dans les registres a dûen commettre lui

aussi. M. Mollat s'est montré très attentif à les éviter, pourtant j'en ai encore relevé; j'en noterai ici quelques-unes : *Gordanitis* pour *Gordanicis* (nos 12391, 12974, 13174); *Peiro* pour *Petro* (no 12534); *Berventano* (no 12854), *Berbetano* (nos 13355 et 15187), *Barbarano* (no 14458), sans doute pour *Barbentana ; Sinhanitis* pour *Sinhanicis* (no 14236); *Mescagna* pour *Mesoagua* (no 14270); *Vinaudi* pour *Vivaudi* (no 14280); *Martegne* pour *Martegue* (no 14348); *Torreves* pour *Tourves* (no 14452); *Contelleto* pour *Coutelleto* (no 14946), etc. Je ne suis pas parvenu non plus à découvrir la forme véritable des noms de lieux aux diocèses de Carpentras et d'Avignon qui se dissimulent sous celles de *S. Gemis* (no 14020) et *de Ancelbuco* (no 14236; dans le même acte *Albanonum* est assurément *Albagnanum*, Aubignan). Il serait facile et oiseux d'allonger cette liste d'errata: ceux qui auront à utiliser les analyses de M. l'abbé Mollat, sauront rectifier les quelques noms qui n'auraient pas été écrits exactement.

L.-H. Labande.

Ch. Diehl. **Figures byzantines.** Paris, Colin, 1906; 342 p.

Nous savons depuis longtemps que M. Diehl est un connaisseur aussi délicat que profond des choses byzantines; voici qu'un nouveau livre, composé d'articles dont on a pu lire quelques-uns dans diverses revues, nous le montre comme un évocateur singulièrement fidèle des personnages. Ce livre est comme une scène sur laquelle passent successivement devant nos yeux quelques-unes des figures les plus marquantes qui ont habité le palais impérial; car c'est surtout d'impératrices que parle M. D., et l'ouvrage est justement qualifié, par l'auteur lui-même (p. 51 note), de « galerie de princesses byzantines ». Si plusieurs d'entre elles sont connues du public, comme Irène et Théodora, elles ne le sont que d'une manière voilée et assez imprécise; d'autres ne sont guère qu'un nom pour le grand nombre des lecteurs, comme Théophano et Zoé; et qui connaît Anne Dalassène, « la mère des Comnène », si ce n'est l'historien, ou encore Eudocie, l'impératrice poète, si ce n'est l'helléniste? Tous ces personnages, de même que le Macédonien Basile, que nous voyons s'élever jusqu'au trône, et Léon le Sage, dont les mariages successifs furent si habilement menés, revivent sous la plume alerte de M. D.; son érudition a su retrouver, dans les chroniques et mémoires du temps, leurs caractères et leurs mœurs, et les représenter dans leur vie impériale, au milieu des intrigues de cour et des révolutions de palais, avec toute la distinction du littérateur et l'impartialité de l'historien. Dans deux tableaux d'un genre différent, pour nous faire descendre de ces hauteurs et nous donner une idée de la société moyenne à Byzance, M. D. nous dépeint d'honnêtes bourgeoises, de pieuses mères de famille, toutes deux connues surtout par leur oraison funèbre, que

composèrent leurs fils. L'une est la mère du fameux moine Théodore Studite (VIIIe siècle); le fils de l'autre était Michel Psellos, le célèbre savant du XIe siècle, parvenu aux plus hautes dignités de l'empire, dont M. Diehl esquisse un portrait, trop sévère à mon sens, en un autre passage de son livre. Agréable et instructif, l'ouvrage met à la portée de tous des connaissances réservées jusqu'ici à un trop petit nombre; on ne saurait trop en recommander la lecture [1].

MY.

Publications of the University of Pennsylvania. Series in history n° 1.

I, Ch. H. LINCOLN. **The revolutionary movement in Pennsylvania, 1760-1776.** Philadelphie, 1901, Ginn., 300 p. in-8°.

II, n° 2. A. Ed. MACKINLEY. **The suffrage franchise in the thirteen English colonies in America.** Philadelphie, 1905, Ginn., V, 518 p. in-8°.

I. L'histoire du mouvement révolutionnaire en Pensylvanie de M. Lincoln est une de ces bonnes monographies d'histoire locale qui, dans le régime fédéral des États-Unis, sont le seul fondement solide d'une histoire nationale. Les historiens américains, dominés par la conception fédéraliste, se sont longtemps laissé absorber par les événements de la vie fédérale, le Congrès, l'armée continentale, la guerre, les négociations. Ainsi a été créée par G. Bancroft l'histoire traditionnelle qui, dans la Révolution d'Amérique, ne voyait que la déclaration d'indépendance, la création d'un gouvernement national et d'une armée nationale, la guerre et les négociations avec les États étrangers; les Américains en venaient ainsi à perdre de vue le caractère révolutionnaire de la Révolution Cette conception centraliste flattait la passion conservatrice des précédentes générations, heureuses de penser que leurs ancêtres avaient échappé au scandale d'un bouleversement social et politique.

Les Américains se sont enfin décidés à abandonner ce point de vue superficiel, ils ont essayé de se rendre compte en quoi la Révolution de 1776 a consisté dans chacun des États. Le travail a été fait d'abord pour les États de New-England, M. Lincoln l'a fait pour la Pensylvanie.

Il s'est servi avant tout des journaux contemporains de la Révolution (il en donne une liste critique dans son *Appendice*); c'est toujours une excellente source pour étudier des mouvements qu'il faut suivre au jour le jour. Il a fait usage aussi, surtout pour étudier l'opinion publique, des brochures conservées dans les bibliothèques des deux sociétés pensylvaniennes (Historical et Philosophical). Les collections

---

1. P. 45, l. 6 lire « je n'en *veux* tirer; 206, 4 les quatrièmes *races*, lire *noces*; 233, 20 « l'étonnement causé par le mariage ne fut pas moins vif, et le scandale plus grand » est incorrect; 276, l. dernière, la traduction (Rambaud) « elle possédait... le talent de savoir écouter » n'est pas le sens de εὐήκοος, comme le montre la suite du texte; cf. Psellos, *Chron.* éd. Sathas, 1899, p. 116, l. 23 svv.

déjà publiées, *Statutes, Pennsylvania Archives*, *Pennsylvania colonial records*, documents des assemblées depuis 1776, correspondances et biographies (dont la liste est donnée à l'Appendice) ont fourni une bonne partie de la matière. Chaque chapitre est précédé d'une notice critique sur les sources du chapitre.

L'exposé est chronologique. Dès l'abord la tradition est rejetée : « On commence à reconnaître... que « taxation sans représentation » n'a pas été la cause de la révolution américaine. Ce n'a été qu'un cri de guerre pour unir les forces hostiles à la Grande-Bretagne. » La vraie cause, c'est que les Américains étaient devenus un peuple différent des Anglais et plus démocratique. En Pensylvanie le gouvernement enlevé peu à peu à la famille de Penn avait passé à l'Assemblée où dominaient les quakers de l'Est qui employaient leur pouvoir à exploiter les nouveaux émigrants de l'Ouest, Allemands et Ecossais d'Irlande, et refusaient de leur fournir les moyens de faire la guerre aux Indiens et aux Canadiens. Ce sont ces Écossais-Irlandais, presbytériens, déjà mal disposés pour le gouvernement anglais, qui ont fait la révolution en haine de l'aristocratie quaker; les Allemands sont restés passifs, non par pauvreté mais par incapacité ou indifférence politique.

Le mécontentement (dont les causes et les caractères sont exposés avec beaucoup de précision) s'était accumulé pendant le conflit, surtout parmi les colons de l'Ouest et dans le bas peuple de Philadelphie écarté de la vie politique par le cens électoral. En Pensylvanie, comme en France, les partisans de la révolution furent, suivant l'expression de Graydon, « ce que dans les républiques on appelle le peuple et dans les monarchies la populace ou la canaille... Les classes supérieures tournaient leur opposition contre la politique anglaise, les basses classes en voulaient à l'oligarchie pensylvanienne ; leur but était non l'indépendance, mais « l'anarchie sanctifiée depuis par les phrases d'Egalité et Droits de l'homme. »

Le peuple, avec lequel opérait la masse des artisans et des petits marchands, profita de l'agitation contre l'Angleterre pour tenir des réunions, voter des résolutions et former des comités. Il s'agissait d'abord d'empêcher de débarquer la cargaison de thé envoyée d'Angleterre, et la décision fut prise sans attendre l'assentiment de l'Assemblée légale, ce fut une victoire du peuple sur les quakers qui « avaient l'aversion des meetings et s'y étaient toujours opposés » (Thomson). Ainsi se forma, en opposition à l'assemblée oligarchique, un « gouvernement extra-légal », il entra en relations avec les opposants des autres colonies en envoyant des motions de sympathies à Boston.

Les mesures du gouvernement anglais contre Boston précipitèrent la division en partis. Un meeting du peuple prit parti pour Boston et, passant par dessus l'Assemblée, élut un comité à Philadelphie, chargé d'entrer en rapport avec « les colonies sœurs ». Ce Comité prit l'ini-

tiative de faire élire une Convention de la colonie pour envoyer des délégués au Congrès de 1774, et l'Assemblée se résigna à approuver.

Cette procédure révolutionnaire se renouvela en 1776 quand le conflit avec l'Angleterre se fut aggravé : ce fut encore un comité issu d'un meeting qui imposa l'élection de la Convention d'où sortit l'indépendance. Mais le chef du parti démocratique de l'Ouest, Dickinson (dont M. L. analyse les motifs avec une intelligence très nette), craignait que le conflit entre les partis ne rendît impossible un gouvernement régulier en Pensylvanie et il aurait voulu attendre pour rompre avec l'Angleterre qu'un gouvernement fédéral fût organisé.

La révolution en Pensylvanie se compliqua d'un trait exceptionnel, quand il s'agit d'organiser une force armée. Les quakers qui dominaient l'Assemblée (et les Mennonites allemands) réprouvaient l'emploi de la force, ce fut un corps extra légal, « l'association militaire », qui obligea l'Assemblée à s'occuper de la milice.

La crise se dénoua par voie révolutionnaire quand l'Assemblée légale refusa d'adhérer à l'Indépendance ; les mécontents réunirent une « Conférence » provinciale des délégués des comités qui déclara le gouvernement insuffisant, et convoqua une Convention élue par un suffrage plus démocratique. Ce fut une élection révolutionnaire, car on priva du droit de vote quiconque refusait de faire une déclaration contre Georges III. Cette assemblée révolutionnaire prit le pouvoir et transforma la colonie en république, avec la Constitution démocratique de 1776.

II. Le livre de M. Mac Kinley est d'une portée encore plus grande ; il comble une grosse lacune dans l'histoire constitutionnelle des États-Unis. Le régime électoral des colonies qui ont formé les 13 États n'était connu que par le travail sérieux mais sommaire de Bishop. M. M. a entrepris d'étudier l'évolution du droit de suffrage depuis l'arrivée des colons jusqu'en 1776 ; et il s'est décidé pour la seule méthode historique qui soit correcte : il a pris séparément chacune des colonies.

Son ouvrage se compose de 13 monographies précédées d'un chapitre sur le suffrage en Angleterre et terminées par une courte conclusion où les régimes des diverses colonies sont comparés sous les points de vue suivants : âge, race ou nation, religion et moralité, résidence, propriété, corporation, droit de vote des bourgs, vote des Universités. En général le régime américain y apparaît comme une continuation du régime anglais ; non seulement les colons ont apporté avec eux les usages anglais, mais les autorités anglaises ont travaillé à introduire en Amérique les dispositions adoptées en Angleterre. Le modèle pour les conditions de propriété a été le régime des bourgs anglais. La tendance à retrécir le droit de vote en élevant le cens électoral, a été générale, même dans les colonies qui n'obéissaient pas au gouvernement anglais ; mais elle est plus marquée dans

les colonies royales, le gouvernement y a systématiquement restreint le corps électoral aux *frechelders*.

La proportion des électeurs à la population n'est pas connue, on n'est renseigné que sur le nombre des votants dans quelques cas vers le XVIIIe siècle; il varie de 9 o/o en Virginie, 8 o/o à New-York et Philadelphie à 2 o/o en Massachusetts et Connecticut; ce qui indique une vie politique très faible.

Il n'est guère possible d'analyser, encore moins de discuter, un répertoire chronologique de faits. Celui-ci paraît être le résultat d'un dépouillement consciencieux des documents indiqués en note (sans bibliographie générale). L'usage en est facilité par un index très détaillé des noms et des choses.

Ch. Seignobos

L. de Lanzac de Laborie. — **Paris sous Napoléon. La Cour et la ville. La vie et la mort.** Plon. 1906. 2 et 386 pages in-8.

Dans ce nouveau volume, qui est le troisième de la série, M. de Lanzac de Laborie passe successivement en revue les fêtes et les solennités publiques de l'époque impériale; la cour et le monde officiel; les usages sociaux et les mœurs; salons, bals, repas, duels; la sécurité publique, les accidents et les sinistres; les tribunaux et la basoche; les funérailles enfin et les sépultures.

La documentation est toujours de premier ordre, très étendue et souvent très neuve. M. L. de L. n'utilise pas seulement les richesses des dépôts publics, il se fait ouvrir les archives des familles. Les papiers de Barante lui ont fourni plus d'un détail curieux sur Madame Récamier et sur son salon, les papiers de Ségur sur la cour impériale.

La mise en œuvre est de tous points excellente. M. L. de L. est plus et mieux qu'un historien véridique et qu'un conteur habile, c'est à sa manière un moraliste et un philosophe. Il ne se borne pas à décrire les gestes extérieurs, il pénètre l'âme des acteurs, l'âme des foules et l'âme des individus. A chaque instant, il marque d'un trait sûr l'évolution des mœurs et des usages accompagnant l'évolution des institutions. La réflexion philosophique vient naturellement, sans affectation d'aucune sorte. Nulle monotonie dans le récit, rien de fixé ou seulement d'arrêté dans les tableaux. C'est la vie même qui coule et se transforme.

L'impartialité des jugements fait plaisir. Là même où je ne suis pas d'accord avec l'auteur, j'admire sa sincérité. Il ne cherche pas à embellir ni à décrier. Toute son ambition est de faire voir les choses comme il les voit et il s'efforce de son mieux de les voir comme elles furent. Il a dit précédemment, en appuyant un peu trop, que les fêtes républicaines étaient marquées de froideur et d'emphase; il dit aujourd'hui que les fêtes impériales tenaient le peuple et même la

bourgeoisie de plus en plus à l'écart. Il blâme sans ménagements les fontaines de vin, les distributions de victuailles dont le régime gorgeait et avilissait la foule aux grands jours. Il ne cache pas que la plupart des victoires impériales n'excitèrent qu'un médiocre enthousiasme et furent souvent fêtées dans l'indifférence. La nouvelle cour ne lui paraît pas mériter toutes les railleries jalouses des talons rouges de l'ancienne, mais il remarque que la police recrutait ses espions parmi les dames du meilleur monde. Il n'est à aucun degré dépourvu de sympathie pour l'armée, mais il nous montre les tares des militaires quand il les trouve sur son chemin. Il a vu dans les documents qu'assez souvent à Paris les soldats insultaient les femmes honnêtes, rossaient les bourgeois, brisaient les devantures, que les officiers en goguette renversaient les voitures des marchands des quatre saisons et mettaient les cafés à sac ; il le dit, sans croire pour cela fournir des armes aux antimilitaristes.

Combien différent ce livre de sang-froid et de bonne foi de ces ouvrages écrits sur le mode lyrique, remplis d'affirmations aussi tranchantes qu'invérifiables, en l'absence de toute indication de sources!

M. Lanzac de Laborie aura eu le mérite de commencer l'histoire scientifique des mœurs de l'époque impériale.

Albert Mathiez.

Publication of the University of Pennsylvania. Series in political economy and public law.

I. N° 15. Ch. S. Langstroth et W. Stilz. **Railway cooperation**... Philadelphie 1899 Ginn xv-210 p. 8.

C'est la réunion de deux mémoires d'étudiants écrits en vue du concours créé par M. Terry. M. M. A. Knapp, président de la commission de *l'Interstate commerce* (c'est-à-dire de la réglementation des chemins de fer) y a mis une introduction pour montrer l'utilité, dans le régime américain, de la concurrence et du morcellement fédéral, d'une entente entre les entreprises pour remédier aux maux que la législation est impuissante à empêcher.

Le mémoire de M. Langstroth (qui a eu le prix) étudie historiquement les tentatives faites par voie d'entente entre concurrents, soit pour maintenir les tarifs, soit pour se partager le trafic, puis les essais législatifs faits par les États dans les différentes régions pour empêcher les tarifs préférentiels. Les résultats ont été très faibles. L'auteur conclut qu'une règlementation est plus sage qu'une prohibition.

Le mémoire de M. Stilz (qui a eu l'accessit) étudie la coopération d'abord entre les entreprises dont les lignes étaient connexes, puis entre les entreprises concurrentes pour restreindre la concurrence. Il cherche ensuite les « besoins actuels » et propose sa solution : créer,

sur le modèle du *Clearing-house* anglais qui règle les comptes entre les banques, un établissement chargé de régler les comptes entre les entreprises de chemin de fer.

II. W. E. Weyl, **The passenger traffic of railways.** Philadelphie, Ginn. 249 p. 8°.

La composition de ce livre est un peu déconcertante : pas de bibliographie : la conclusion est mise en tête dans l'Introduction ; les 16 chapitres se suivent sans ordre apparent, comme autant d'articles séparés. Mais c'est un livre intelligent où les questions sont traitées avec une lucidité américaine, sans phrases et sans préjugés. L'auteur déclare qu'il avait entrepris son étude avec une arrière-pensée pratique : il espérait prouver que l'abaissement du prix des places de chemin de fer, avec le système du tarif par zones (adopté en Hongrie) n'est pas seulement une « démocratisation » des transports, mais une opération avantageuse pour le rendement financier ; il voulait « montrer par les statistiques comment le transport des passagers se développerait normalement par une réduction radicale des prix », tandis que les chemin de fer aux États-Unis ont adopté la méthode des prix élevés.

Il a donc examiné et comparé les statistiques des États-Unis et de la plupart des pays d'Europe (d'après les statistiques officielles et l'*Archiv für Eisenbahnwesen*). Il a étudié (après des considérations générales sur l'action sociale de l'accroissement des voyages, sur la « genèse » des voyages en chemin de fer et les stimulants des voyages), le système actuel des tarifs de passagers européens, le développement du transport, le rendement (*profitableness*) des transports, les éléments du coût, la longueur moyenne des voyages, l'augmentation du transport en 3e classe, les impôts sur les billets, l'avenir du trafic.

Sa conclusion est négative : les statistiques des différents pays sont établies par des méthodes trop différentes pour que la comparaison puisse donner des résultats précis ; le total du trafic diffère suivant la façon de compter les billets de tramways, les billets de saison, les billets militaires à prix réduits. On ne peut atteindre que des règles tout à fait générales, c'est-à-dire des approximations grossières. On voit bien que le transport s'accroît avec la densité de la population et avec la civilisation, en raison directe de la grandeur d'un centre urbain et en raison inverse de la distance (ou à peu près), que la longueur moyenne des voyages va en diminuant. Mais il n'est pas établi que la diminution des prix augmente toujours le trafic au point de compenser la perte ; cela dépend du prix antérieur des places, de la densité et de la richesse de la population, du confort et de la vitesse, de la longueur de la ligne, de la concurrence.

Ch. Seignobos.

— L'*Année cartographique*, supplément annuel à toutes les publications de géographie et d'atlas dirigé par M. Fr. Schrader, et le 16e de la collection (Hachette, 3 cartes doubles in-folio avec texte au dos. Prix : 3 fr.) contient cette année, comme résultats des travaux de 1905 : d'abord une très curieuse planche consacrée à l'*ethnographie de la Russie* (Europe-Asie) d'après le dernier recensement, ceci en 18 petites cartes colorées selon l'extension des principaux groupes ethniques, avec une notice documentée sur toute cette question de races et de population. Ce travail est l'œuvre de M. D. Aïtoff. Puis divers documents sur l'*Afrique*, réunis par M. Chesneau d'après les dernières expéditions : cours de l'Abaï ou Nil bleu, Nigéria, Cameroun et Congo français, chemin de fer d'Addis Ababa, Erg Iguidi. Enfin, des cartes pour les questions de frontières dans l'*Amérique du Sud* et les explorations en Bolivie, avec texte de M. V. Huot. — H. de C.

— Le cours pratique et élémentaire du Dr Paul Richer intitulé *Nouvelle anatomie artistique du corps humain* (Plon, in-12 de 180 p.) est tout à fait à recommander pour la clarté de la théorie ou plutôt de la description et la physionomie parlante des dessins, très nombreux, très fins et juste au point, comme le texte, qu'il faut pour faire entrer dans la tête des profanes les notions exactes qu'ils doivent posséder, sans les rebuter, par la technicité ou la phraséologie des traités spéciaux. Je ne connais pas, spécialement au point de vue de l'enseignement des artistes, manuel aussi bien compris. — C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 février 1907.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une note de M. Paul Gauckler sur la Niobide des Jardins de Salluste, à Rome. Cette statue, trouvée dans la villa Spithoever, avait été déposée au fond d'une cachette pour la soustraire aux barbares ou aux chrétiens iconoclastes. Elle est presque intacte ; seul, le bras droit était brisé ; mais la cassure était très nette, et le morceau détaché se raccordait si exactement au reste que la restauration n'a aucunement pu altérer le geste original. La figure est en marbre de Paros, de grandeur réelle, traitée avec sobriété et souplesse. Il semble évident qu'elle était adossée. Elle offre un type nouveau de Niobide. Sa coiffure est celle des jeunes Athéniennes au ve siècle a. C. M. Gauckler hésite à remonter aussi haut : elle lui paraît d'un art trop savant. Ce qui est certain, c'est qu'elle appartenait au même groupe que trois statues de la collection Jacobsen également découvertes à Rome : un Apollon, une Niobide debout, fuyant, les vêtements épars, un Niobide étendu à terre, inanimé. Ces quatre figures, accompagnées de beaucoup d'autres, ont dû orner le fronton de quelque temple d'Apollon en Grèce, d'où elles furent sans doute transportées à Rome après la conquête, peut-être dès le temps de Salluste.

M. Théodore Reinach communique une flûte de Pan âgée de 17 ou 1800 ans, trouvée dans les fouilles d'Alise-Sainte-Reine (Alésia). Il décrit cet instrument, seul spécimen connu de l'espèce, et en montre le très grand intérêt archéologique et musical. L'instrument est si bien conservé qu'on peut encore en jouer. Un amateur distingué amené par M. Reinach, M. Chabrier, exécute la gamme de la flûte de Pan qui est une gamme de sol défective d'un degré. — MM. Hamy et Pottier présentent quelques observations.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur un Cyclope en Irlande. Quand le demi-dieu Cûchulainn, le grand héros de la plus vieille épopée irlandaise, voulait faire un acte qui exigeait des forces surnaturelles, il se transformait par d'horribles contorsions, il prenait une taille gigantesque, un de ses yeux lui rentrait dans la tête et devenait invisible, l'autre œil sortait de l'orbite et la circonférence de cet œil était égale aux bords d'une coupe d'hydromel ou même à ceux d'un chaudron assez grand pour qu'on pût y faire cuire une génisse. Cet œil était donc énorme et rond comme celui du cyclope Polyphème, et momentanément Cûchulainn était borgne. Pourtant il avait alors près des femmes un succès si prodigieux que par amour plusieurs devenaient borgnes comme lui.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note du R. P. Delattre sur l'area chrétienne et la basilique de Mcidfa à Carthage.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — **18 mars.** — **1907**

HIRT, Les Germains, II. — Isocrate, p. DRERUP, I. — GUSTAFFSON, Le datif latin. — POUPARDIN, Les abbayes de Saint-Philibert. — LECACHEUX, Lettres d'Urbain V, 1-2. — Heures d'Anne de Bretagne, photogr. BERTHAUD. — Mgr. DOUAIS, L'Inquisition. — LEA, L'Inquisition en Espagne, II. — Émile PICOT, Les Français italianisants au XVIe siècle. — STOUFF, Le général Delort. — INGEGNIEROS, Le langage musical et ses troubles hystériques. — Académie des inscriptions.

Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur, von H. HIRT. II. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8, (viij-) 364 pp. (cotées 409-772) et 4 cartes géographiques. Prix : 9 mk.

Le tome II du grand ouvrage de M. Hirt [1] se divise en deux parties : la première (p. 409-550) est la suite et la conclusion de son exposition générale ; la seconde contient les additions et les notes documentaires, communes aux deux volumes, qui en suivent pas à pas le détail.

Les controverses sur la civilisation de nos premiers pères ont évidemment un côté subjectif, dont il est difficile de se déprendre : si, par exemple, M. Schrader enseigne que les Indo-Européens enterraient leurs morts (p. 734), c'est en vertu de préférences que n'appuie sans doute aucun témoignage positif ; mais encore le culte très ancien de la Terre, mère universelle, germe des vivants et matrice des défunts peut-être destinés à renaître, semble-t-il lui donner raison ; et, après tout, la question est secondaire. Toutefois, sur les points essentiels la lumière se fait peu à peu, et notamment, dans la constitution de la famille, la hasardeuse hypothèse du matriarcat primitif descend à l'oubli (p. 411 et 418). La « grande famille », dont les *gentes* romaines demeurent la survivance et dont la *zadruga* serbe nous a conservé une image, est un agrégat fondé exclusivement sur la parenté masculine, et dont l'ancêtre mâle est, de son vivant, le chef souverain, le prêtre, ajouterai-je volontiers, et en tout cas le dépositaire des secrets magiques, médicaux ou liturgiques, et reste après sa mort le héros éponyme [1]. C'est dire qu'il me paraît moins utile qu'à l'auteur

1. Cf. *Revue critique*, LXI (1906), p. 121.

2. M. H. est-il bien sûr que le caractère sacré du nombre 3 (p. 538) tienne à ce que, dans les cérémonies mortuaires, le vivant ne rappelle que la mémoire de ses *trois* plus proches aïeux ? Cette limitation hindoue me paraît une base bien fragile pour une croyance aussi générale. Ne serait-ce pas plutôt parce que longtemps les Indo-Européens ne surent compter que jusqu'à 3 ?

(p. 521) de tracer une ligne de démarcation originaire entre les trois fonctions du ministre du culte, du guérisseur et du sorcier : Caton n'est-il pas encore au courant de ce qu'il faut dire et faire pour remettre sur pied un malade ou un éclopé de la maison rustique ?

Les considérations sur l'art primitif sont intéressantes et en partie nouvelles : j'ai goûté particulièrement celles d'où il ressort que l'indigence du vocabulaire en termes communs à plusieurs langues ne prouve nullement que les Indo-Européens aient eu un sens du coloris inférieur au nôtre (p. 466) et pourrait aussi bien être invoquée en preuve du contraire; quant à la métrique d'où sont issues toutes les nôtres, j'ajouterai aux conclusions négatives de M. H. (p. 482) que non seulement l'allitération germanique, — et latine, probablement italique, — n'en faisait point partie intégrante, mais qu'elle n'est même aisément concevable que dans une langue où la syllabe initiale a pris, par rapport au corps du mot, une intensité d'articulation assez sensible. Et qu'on n'objecte pas les traces d'allitération qu'on relève dans le vers védique : elles sont rares, bien fuyantes, assez douteuses pour sembler accidentelles, ou relèvent plutôt du jeu de mots que d'un artifice prosodique voulu.

Je n'ai pas besoin de dire que les pages consacrées à la religion ancestrale ont par dessus tout attiré mon attention. Elles ne l'ont point déçue : M. H. professe comme moi l'opinion que la phonétique rigoureuse est une excellente chose, mais qu'elle ne doit pas sortir de son domaine, pour prétendre régenter, outre la linguistique dont elle est souveraine, la préhistoire des idées où elle n'a que faire; bref, les anciens rapprochements, injustement dédaignés, en faveur desquels j'ai rompu plus d'une lance, — *Gandharva* = Κένταυρος, *Varuna* = Οὐρανός, etc. (p. 512 et 736), — trouvent en lui un champion convaincu et solide. La science, pour positive qu'elle se croie, n'est pas plus que les autres domaines humains à l'abri des caprices de la mode. *On y reviendra.* On commence déjà; les outrances du scepticisme n'ont, elles aussi, qu'un temps.

Dans la riche documentation des notes, je choisis, presque au hasard, pour les signaler, de curieuses considérations sur l'analytisme sémantique de certaines langues sauvages (p. 637), l'origine de la science augurale tirée de l'observation des oiseaux migrateurs (p. 741 renvoyant à 518), et une piquante réfutation *per absurdum* (p. 645) de l'argument tiré, contre l'existence d'une agriculture indo-européenne, du petit nombre de termes agronomiques communs aux divers idiomes. Ce n'est pas à dire que M. H. échappe toujours à l'inévitable réserve formulée en tête de cet article : nous voyons (p. 566-567) donnée pour « sûre » une traduction qui, trois lignes plus bas, apparaît simplement « vraisemblable »; on cherche en vain (p. 494, 715 et 731) le passage précis de l'Atharva-Véda d'où résulterait irréfragablement la coutume déjà védique du sacrifice des veuves;

et, en revanche, les travaux les plus récents sur ce recueil, si précieux pour la connaissance de la magie et de la médecine préhistoriques, sont complètement absents des références des pp. 743 et 751. Je veux bien que le labourage ait été au début œuvre féminine, tandis que les hommes vaguaient en expéditions de chasse ; mais la fonction agricole de Démétêr (p. 640) en est une preuve bien précaire, puisque inversement l'invention de la charrue est attribuée à Triptolème ; et la stance R. V. IV. 18. 13 (p. 664) ne prouve guère davantage qu'on ait mangé du chien, puisqu'il s'agit ici d'une cuisson mythique, qui semble avoir incité l'aigle à « apporter la liqueur » et dès lors ressemble bien plus à un sacrifice qu'à un repas. Il n'y a rien de positif à tirer de ce thème de pur folklore [1] ; et tout au plus en inférerait-on qu'au contraire on ne mangeait point de chien, puisqu'il fallait « être en détresse » pour en rôtir les entrailles. Si l'auteur et son adversaire M. Schrader étaient bien pénétrés de ce qu'il y a nécessairement d'un peu subjectif dans leur manière d'interpréter les faits et les textes, peut-être les deux éminents ethnographes seraient-ils moins durs l'un pour l'autre [2].

A la fin de l'ouvrage, un index de vingt pages, et quatre cartes géographiques : 1° la diffusion actuelle des langues romanes ; 2° l'Europe linguistique ; 3° l'Éran dialectologique actuel ; 4° l'habitat primitif des Indo-Européens (vallées de l'Oder et de la Vistule) et leur expansion.

† V. Henry.

Isocratis Opera omnia, recensuit, scholiis, testimoniis, apparatu critico instruxit Engelbertus Drerup, vol. I, Lipsiæ, Theod. Weicher, 1906, CC-196 p. in-8.

M. Engelbert Drerup a une activité admirable, presque déconcertante : alors qu'on le croit tout occupé à l'étude historique de la prose et de la rhétorique en Grèce, il publie un volume sur Homère et les origines crétoises de l'épopée. Une édition des *Lettres* d'Eschine, un mémoire sur la tradition des discours de Démosthène, d'autres écrits encore le signalent à l'attention du monde savant, dans le même temps où il donne ses soins à une œuvre plus considérable, une édition critique d'Isocrate. Cet ouvrage, dont le tome I vient de paraître, représente, de l'aveu de l'auteur, quatorze ans de travail, auxquels il faut ajouter de nombreux voyages, en Italie, en Angleterre, en France,

---

1. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 246.

2. P. 700 (sur p. 405). — P. 592, ajouter le phrygien ζεμελω « terre », si important par ses affinités slaves. — P. 616 : en admettant que l'accent expiratoire explique le changement de ténues en aspirées, explique-t-il les autres processus de la mutation consonnantique germanique ? — P. 719 : le premier terme de Ἐγέφρων ne paraît ni phonétiquement, ni sémantiquement le même que celui de l'allemand *Sigufrid* ; le nom grec est un composé verbal, « qui a intelligence ».

en Autriche, consacrés à l'examen des manuscrits et des papyrus. Il est vrai que de puissants secours ne lui ont pas manqué : dès le début de ses études sur Isocrate, peu après la publication de son mémoire *De codicum Isocrateorum auctoritate* (*Leipziger Studien*, t. XVII, 1894), il a pu disposer des notes recueillies sur le même sujet par M. Henri Bürmann, auteur de deux programmes publiés à Berlin en 1885 et 1886 : *Die handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates*. Un autre travail a servi de base à ses recherches, les *Analecta Isocratea* (1885) de M. Bruno Keil, qui lui-même s'est intéressé à la future édition d'Isocrate. D'autres savants ont apporté à M. Drerup quelque contribution à son œuvre, MM. O. Hense, H. Schenkl, A. Elter, qu'il nomme avec reconnaissance dans sa préface. Il n'a pas dépendu de lui que l'*Index Isocrateus* de M. S. Preuss ne se rattachât aussi à cette édition nouvelle, au lieu d'avoir été imprimé deux ans plus tôt, en 1904, dans des conditions particulièrement défavorables. Aussi bien M. D. reproche-t-il à M. S. Preuss d'avoir trop réduit, dans son avant-propos, la part qui revient à Baiter dans l'exécution de cet index. Quel autre grief a empêché M. D. de faire imprimer son livre chez Teubner, comme c'était d'abord convenu ? Quelques mots de l'introduction (p. III) nous font entrevoir des difficultés, d'ordre personnel, qui n'ont pour nous qu'un intérêt secondaire. Il y a bien aussi quelques traces de mauvaise humeur ou d'impatience dans les différentes polémiques que M. D. soutient çà et là contre ses contradicteurs, en particulier contre ceux qui n'ont pas admis son attribution du discours Πρὸς Δημόνικον au rhéteur Théodoros de Byzance (p. CXXIV-CXL). M. Drerup, par sa vaste érudition comme par la vivacité de ses convictions philologiques, est de la race des savants de la Renaissance, qui ne se ménageaient guère les uns les autres : sans nous arrêter à ces vétilles, remercions-le d'avoir entrepris, et mené à bien, une tâche aussi lourde. Il nous annonce pour l'année prochaine le ch. VI de sa préface et le texte des huit derniers discours d'Isocrate : le premier volume nous offre déjà une riche collection de faits, de remarques, de théories, qui donneront lieu sans doute à des discussions, mais qui garderont toujours une haute valeur.

Qu'on en juge par une rapide analyse du livre. Le ch. I de la préface (p. IV-XLII) contient une description minutieuse des papyrus et des manuscrits d'Isocrate. Les papyrus, au nombre de 10, sont classés dans l'ordre chronologique des découvertes qui nous les ont fait connaître : la liste s'ouvre par le papyrus dit de Marseille, apporté à Paris en 1860 et déposé depuis 1861 au Musée Borély; M. Alfred Schœne en a donné, dans les *Mélanges Graux* (1884), la première recension complète. Quant aux manuscrits, rangés dans l'ordre géographique, M. D. en décrit 121, dont un très petit nombre seulement a échappé à son examen personnel. Dans le ch. II (p. XLII-LXIV), M. D. discute les rapports généalogiques de ces manuscrits entre eux, et il

se prononce, dans le ch. III (p. LXV-CXIV), pour la prééminence éclatante du *Codex Urbinas* Γ, en même temps que pour l'unité de la tradition d'où dérivent tous les manuscrits. Cette démonstration ne va pas, on le pense bien, sans une suite de discussions savantes sur toutes les questions que soulève le texte du Codex Urbinas : questions de l'orthographe (p. LXVI-LXXIV), de l'hiatus (p. LXXIV-LXXVI), des mots répétés à peu d'intervalle (p. LXXVI-LXXIX), de la stichométrie (p. LXXXI-LXXXII), de la double recension des discours d'Isocrate (p. LXXXIII-LXXXV). La comparaison des papyrus et des citations anciennes (*testimonia*) avec les données des manuscrits trouve aussi sa place dans ce chapitre, ainsi que l'étude de la traduction syriaque du Πρὸς Δημόνικον. Le ch. IV expose les vues de l'auteur sur la date des discours d'Isocrate et sur leur authenticité. L'ordre traditionnel, adopté par tous les éditeurs depuis Jérôme Wolf (1553 et 1570), lui paraît détestable, et il ne craint pas de se montrer audacieux (p. CXV) en rétablissant ce qu'il considère comme l'ordre chronologique. Ici commence une série de monographies, accompagnées chacune d'une bibliographie spéciale. M. D. y étudie tous les faits, tous les indices, qui peuvent servir à dater un discours : il nous faudrait entreprendre à notre tour autant de dissertations, pour exposer ces thèses une à une, à plus forte raison pour les discuter. Bornons-nous à dire que la présente édition publie les discours dans l'ordre suivant : *Discours judiciaires* (λόγοι δικανικοί), I. Πρὸς Εὐθύνουν ἀμάρτυρος (21), II. Παραγραφὴ πρὸς Καλλίμαχον (18), III. Κατὰ Λοχίτου αἰκείας ἐπίλογος (20), IV. Περὶ τοῦ ζεύγους (16), V. Τραπεζιτικός (17), VI. Αἰγινητικός (19) ; *Éloges et discours parénétiques* (ἐγκώμια καὶ παραινέσεις), VII. Κατὰ τῶν σοφιστῶν (13), VIII. Ἑλένης ἐγκώμιον (10), IX. Βούσειρις (11), X. Θεοδώρου τοῦ Βυζαντίου πρὸς Δημόνικον (1), XI. Πρὸς Νικοκλέα (2), XII. Νικοκλῆς ἢ Κύπριοι (3), XIII. Εὐαγόρας (9). — Le ch. V de la préface passe en revue toutes les éditions antérieures, et est suivi d'un index bibliographique, de deux pages d'*Addenda* et d'un *Conspectus siglorum*.

Am. Hauvette.

F. Gustafsson, **De datiuo latino.** Helsingforsiae, MCMIV, Weilin et Göös (programme). 75 pp. in-4°.

M. Gustafsson reprend la défense de la théorie localistique des cas et attribue aux cas indo-européens un sens local comme sens fondamental et primitif. En faisant porter l'effort sur le datif latin, il a bien choisi le point le plus dangereux de la doctrine qu'il soutient. Pour aucun autre cas de la déclinaison, il n'est, en effet, plus tentant de placer à la racine du sens une idée psychologique, celle de l'intérêt entendu largement. M. G. considère les groupes de mots qui se rencontrent avec le datif. Il débute par ceux qui expriment la proximité. C'est, pour lui, le point de départ. Le datif aurait, dans le principe,

indiqué le lieu voisin de l'action, la surface de l'objet sur lequel elle se passe, l'endroit général où il faut la situer; ce cas serait le locatif de la proximité. De là, il aurait été étendu aux verbes signifiant « donner, placer, faire, porter », etc., et enfin il aurait fini par impliquer l'idée d'intérêt. M. G. montre très ingénieusement que toutes ces constructions peuvent être ramenées à l'idée première de proximité.

Mais il est clair que si on peut passer de l'idée locale à l'idée psychologique ou à la fonction grammaticale du complément indirect, l'inverse est également possible. Telle est la faiblesse de toutes ces discussions. On peut aussi ramener les emplois de l'accusatif aux deux grandes catégories : lieu où l'on va, complément direct; mais les deux notions sont échangeables. Dans *amo Deum*, *Deum* indique si l'on veut, l'objet vers lequel tend le sentiment (emploi métaphorique du sens local), et dans *eo Romam*, on a pu représenter l'objet par *Romam* comme dans *amo Deum* par *Deum* (extension de la fonction grammaticale à l'expression d'un mouvement extérieur). De l'accusatif local ou de l'accusatif grammatical lequel est le plus ancien? Nous n'en savons rien : « nous n'y étions pas »! Il pourrait bien se faire, même, qu'ils fussent simultanés et que *eo* reçoive son complément de la même manière que *amo* Quoi qu'il en soit, les emplois généraux de chaque cas nous arrivent déjà existants et vivants. Tout un long passé de parole et de pensée a précédé nos plus anciens documents. Je suis loin de nier l'utilité qu'il y aurait à en savoir plus long; simplement, je n'en vois pas le moyen. M. G. s'est douté de cette difficulté. Car à ceux qui pensent : « uanas has esse opiniones de glottogonia, re non scibili, coniectantium », il répond : « quasi non hypothesis sit aeque incerta sententia antilocalistarum ». Certainement. Alors à quoi bon disputer de l'inconnaissable?

L'utilité de ces discussions n'est pas leur conclusion. Dans cette brochure, on trouvera de nombreux exemples, réunis d'une manière souvent originale, présentés sous un jour nouveau. Je ferais surtout des réserves sur les séries qui servent de base et de préliminaires à M. G. Une question qu'il eût été bon de discuter à fond, en épuisant autant que possible les textes, était la substitution du datif à une construction prépositionnelle chez les poètes (puis chez les prosateurs de l'époque impériale). M. G. n'a pas suffisamment distingué entre les poètes du théâtre et poètes dactyliques, ni entre les verbes, suivant qu'ils sont simples ou composés. *Adfigere cruci* (Plaute, *Persa*, 295) n'est pas comparable à *fixa fuit lateri aedis* (T. Live, VII, iii, 5) ni à *sternitur terrae* (Virg., *En.*, XI, 87). *Haerere in equo* (Cic.), *pugnus in mala haeret* (Ter., *Ad.*, 171) prouvent que telle était la construction de la langue soutenue; *homini huic haerere peccatum*, non cité par M. G., se trouve chez Cicéron, mais dans un discours de jeunesse (*Rosc. com.*, 17). En somme, *haerere capiti* semble être une innovation propagée par les poètes dactyliques, admise ensuite dans la prose

courante. Pomponius Méla et Pétrone sont de mauvais témoins de l'usage ancien. On peut comparer avec *haerere in equo* le tour *in equo uehi*, qui est l'expression cicéronienne (*De Diu.*, II, 140). Ces indications ont pour but, non de trancher complètement la question, mais de montrer qu'une statistique complète est un travail indispensable avant de conclure.

Enfin, une discussion de ce genre peut difficilement être menée en se bornant à une seule langue. M. G. cite (p. 19) l'expression *dare alicui in manus*. Le datif paraît être plus énergique que ne serait le genitif; *in alicuius manus* énoncerait simplement un fait. Le datif semble bien ajouter quelque chose, et, par conséquent jouer un rôle psychologique. La phrase de Varron, citée p. 18, confirme cette explication : *Exta deis cum dabant porricere dicebant* (*Rer. rust.*, I, XIX, 3) : non pas *ante deos ponere*, qui serait l'énoncé du simple fait matériel, mais *deis dare*, parce que cela les honore, ils y sont « intéressés ». Le grec offre un parallèle plus direct. Dans l'*Odyssée*, roman de mœurs courtoises, Ulysse, avant de quitter les Phéaciens, offre des présents d'hospitalité. A la reine Arétè, il fait le cadeau d'une coupe (ν 57) :

Ἀρήτῃ δ'ἐν χειρὶ τίθει δέπας ἀμφικυπέλλον.

Ἀρήτης serait banal et pourrait convenir si Ulysse, dans un repas, faissait passer à Arétè une coupe qui n'est pas à sa portée; la femme d'Alcinoüs reçoit avec une tout autre attention le présent de son hôte. Il est naturel que le datif, non le génitif, se soit fixé dans cette locution où *in manus*, ἐν χειρί, est déjà une addition surabondante pour la clarté, mais indispensable à l'énergie de la pensée [1]. On voit, en même temps, comment de la fonction psychologique on a fait évoluer le datif vers la fonction grammaticale. Des formules comme celle-ci ont fourni la transition.

La brochure de M. Gustafsson mérite d'être lue, justement parce qu'elle provoque la réflexion.

Paul LEJAY.

Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus), publiés d'après les notes d'Arthur Giry par René POUPARDIN. — Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8° de LIII-139 pages. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. 38).

S. Philibert, né dans le pays d'Eauze d'une famille noble, vivait, comme on le sait, au VIIe siècle. Compagnon ou ami des saint Éloi, des saint Germer, des saint Ouen, il entra dans la vie monastique. Devenu abbé de Rebais, il quitta vite ces fonctions pour voyager en

---

1. La différence du cas, *in manus*, ἐν χειρί, est secondaire. Il serait imprudent, je crois, de corriger le texte de la *lex Acilia repetundarum* (*C. I. L.*, I, 198, 51) : *In manu palam dato*, comme le propose timidement M. G.

Gaule et en Italie. Il s'arrêta pour fonder Jumièges, fut en butte aux persécutions d'Ébroïn qui le forcèrent à s'exiler et à se retirer dans l'île d'Herio (Noirmoutier) ; il y établit un second monastère. Plus tard, il revint à Jumièges et fit de nouvelles fondations, mais il retourna à Noirmoutier pour y mourir. Dès 819, les religieux qui gardaient son corps eurent à subir les attaques des Normands ; ils cherchèrent un refuge temporaire à Déas, dans le monastère qui avait été construit peu auparavant ; mais l'abbaye-mère ayant été incendiée en 846, ils décidèrent de quitter définitivement l'île et de transférer solennellement le corps de leur saint fondateur, avec son sarcophage de marbre, dans leur nouvelle résidence qui reçut le nom de Saint-Philibert de Grandlieu. Les Normands les en chassèrent encore : ils allèrent chercher à Cunauld un abri sûr qui leur manqua bientôt ; en 862, ils émigrèrent à Messay dans le Poitou, puis à Saint-Pourçain en Auvergne ; enfin ils obtinrent de s'établir à Tournus en 875, et là les malheureux terminèrent leur existence vagabonde.

La vie de Philibert nous est parvenue dans une rédaction du moine Ermentaire, qui s'est servi de récits à peu près contemporains du saint. L'histoire curieuse de la première translation à Déas du corps du fondateur de Noirmoutier et des nombreux miracles qui se produisirent tout le long du parcours, a fait l'objet d'un nouvel ouvrage du même auteur (*Miracula S. Filiberti*), composé vers la fin de l'année 837 ou au début de l'année suivante. Quand les précieuses reliques furent déposées à Messay, Ermentaire reprit la plume et ajouta un second livre aux *Miracula*. Enfin l'histoire du monastère de Saint-Valérien de Tournus et de l'établissement en cet endroit des religieux de Saint-Philibert a été racontée, au cours de la seconde moitié du XIe siècle, par un certain Falcon, dont la personnalité est assez difficile à pénétrer. Tels sont les monuments narratifs qui sont édités dans le présent fascicule.

Le regretté M. Giry en avait entrepris la publication, car ils sont vraiment importants pour l'histoire de l'ouest et du centre de la France à l'époque carolingienne. Il en avait copié le texte lui-même, sinon dans le manuscrit le plus ancien (M. Poupardin l'a retrouvé au Vatican et en a donné les variantes), mais dans un volume exécuté du Xe au XIe siècle dans l'abbaye même de Tournus. De plus, il l'avait commenté dans ses conférences de l'École des Hautes-Études et rapproché des diplômes pontificaux ou royaux concédés aux religieux de Saint-Philibert. Mais à sa mort, hélas ! on ne trouva que des notes incomplètes pour amorcer sa rédaction : ce fut à l'un de ses meilleurs élèves, M. Poupardin, que l'on dut confier le soin de mener à bien le travail et de présenter ce recueil. Il l'a fait avec beaucoup de méthode et il a montré une grande sagacité à solutionner tous les petits problèmes historiques ou chronologiques qui se rencontraient. L'introduction qui est entièrement son œuvre est parfaitement claire et pré-

cise. Oserai-je y relever la petite erreur typographique à propos de la qualification d' « archevêque » de Rouen appliquée (p. XXIII) à S. Ouen ?

L.-H. LABANDE.

Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V (1362-1370) se rapportant à la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican par Paul LECACHEUX,... Premier et deuxième fascicules... — Paris, A. Fontemoing, 1902-1906. 2 fasc. in-4° de 320 pages. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

La figure d'Urbain V est certainement une des plus intéressantes parmi celles des personnages du XIVe siècle. Succédant à toute une série de papes français, dont la résidence à Avignon pouvait paraître absolument définitive, il n'eut qu'une idée : pacifier l'Italie pour pouvoir transférer la cour romaine auprès du tombeau de saint Pierre, et laisser la France, sa patrie, dans un état de tranquillité qu'elle ne connaissait plus, hélas! depuis de longues années. Il eut bien en même temps l'objectif de la croisade, qui lui était commun avec ses prédécesseurs, mais cela venait en seconde ligne : d'abord, il fallait rétablir le Saint-Siège dans toute sa splendeur.

Malheureusement des événements fâcheux venaient constamment à la traverse de ses projets, et les deux premiers fascicules publiés par M. P. Lecacheux permettent déjà de se rendre compte des difficultés éprouvées. Les actes analysés dans le recueil que je présente actuellement ne concernent à proprement parler que la France, mais comme il est impossible de faire abstraction complète des incidents qui surgissaient dans les autres pays de la chrétienté, il s'ensuit que même ici on assiste aux efforts d'Urbain V pour venir à bout des adversaires de l'Église en Italie. Le plus rude, le plus habile, le plus difficile à soumettre était certainement Bernabo Visconti, qui avait fini par prendre nettement parti contre le pape : aussi la grande majorité des bulles analysées ou publiées par M. P. Lecacheux sur les provinces ilaliennes ont-elles trait à cette querelle si douloureuse pour le pontife. L'anarchie dans la péninsule était entretenue non seulement par les rivalités des princes des États, mais encore par les compagnies de routiers, assoldées par les belligérants et congédiées ensuite : Urbain V tenta de remédier à ce fléau, mais impuissant à le faire disparaître (d'autres que lui y renonceront aussi), il finit par en prendre lui-même à son service.

La France souffrait au moins autant de ce mal épidémique; quand Urbain V ceignit la tiare, il y avait un an à peine que les routiers s'étaient approchés d'Avignon, s'étaient emparés du Pont-Saint-Esprit et avaient causé à la cour romaine un effroi dont elle n'était pas encore remise. Le pape dont les États se trouvaient constamment en butte à leurs attaques, se préoccupa sans cesse de leurs excès,

mais il eut beau faire, employer la persuasion ou la force, provoquer les compagnies à la croisade, les lancer à la guerre contre les Turcs, faire lever des tailles pour leur expulsion, organiser des ligues contre elles, envoyer des gens d'armes au secours de ceux qui étaient plus particulièrement menacés : il ne réussit même pas à enrayer le mal. La multiplicité de ses bulles est une preuve d'ailleurs de leur peu d'efficacité.

Le traité de Brétigny avait amené pour un temps la cessation des hostilités ouvertes entre la France et l'Angleterre, mais bien des points du territoire français restaient ensanglantés. Urbain V, fidèle à sa politique de pacification, intervient partout où il avait chance d'exercer une action salutaire : il s'employa entre les comtes de Foix et d'Armagnac, il réconcilia la reine Jeanne avec le même comte d'Armagnac, il chercha à prévenir la guerre entre Jean le Bon et Charles le Mauvais à propos de la succession de Bourgogne, il s'entremit dans les négociations de Bretagne, etc. Tels sont les principaux objets des bulles dont M. P. L. nous a donnés d'excellents résumés et une bonne édition [1] dans ses deux fascicules : ce sont celles des trois premières années du pontificat, et encore la troisième année n'est-elle pas complète. Il est à souhaiter que les fascicules suivants soient publiés le plus rapidement possible : il n'est pas besoin de faire remarquer qu'ils seront de très grosse importance pour l'histoire de France.

L.-H. Labande.

Heures d'Anne de Bretagne. Reproduction réduite des 63 peintures du manuscrit latin 9474 de la Bibliothèque Nationale (en vente chez Ernest Leroux éditeur, rue Bonaparte).

Les historiens de l'art, les amis tous les jours plus nombreux de l'art français, et les simples curieux apprendront avec le plus vif plaisir que les 63 grandes miniatures des *Heures d'Anne de Bretagne* viennent d'être phothographiées par MM. Berthaud frères. L'original, qui est une des plus rares merveilles de la Bibliothèque Nationale, n'était connu que de quelques initiés. On le montre peu, on le montre de moins en moins, et on a mille fois raison. Il semble que chaque fois qu'on regarde ces belles miniatures on leur enlève un peu de leur léger duvet.

La reproduction chromolithographique publiée par Curmer, il y a soixante ans, pouvait donner à ceux qui ne l'avaient pas vu une vague idée de ce beau manuscrit. Mais le livre de Curmer est devenu fort rare et il est extrêmement cher. Désormais, quiconque s'intéresse à l'art français, pourra posséder et étudier à loisir le chef d'œuvre de

---

1. Correction à faire au nº 722 : le chanoine de Carpentras, trésorier du comté Venaissin, ne s'appelait pas Baudoin d' « Aera », mais Baudoin d'Acre, « de Acra ».

Jean Bourdichon. L'éditeur ne nous a donné que les grandes miniatures, il n'a pas cru devoir reproduire les pages ornées de fleurs, d'insectes et de papillons. J'avoue que le regrette. Il eut fallu choisir quelques pages de cette charmante Botanique de la reine Anne pour donner une idée complète de l'original.

Ce petit recueil n'en est pas moins très précieux. Il faut souhaiter que MM. Berthaud continuent à vulgariser les plus beaux manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Il serait à désirer, qu'après les *Heures d'Anne de Bretagne*, ils aient l'idée de photographier les *Heures d'Aragon*. C'est un livre exquis, qui est tout entier de la main de Jean Bourdichon, et qui l'emporte, par la perfection soutenue, sur les *Heures d'Anne de Bretagne*.

Émile Mâle.

Mgr Douais. **L'Inquisition. Ses origines. Sa procédure.** Paris, Plon, 1906. In-8, xi-366 p.

Cet ouvrage comprend trois parties : un essai sur les origines de l'inquisition au moyen âge, un autre sur la procédure inquisitoriale de la même époque, enfin des pièces justificatives. Ces dernières sont intéressantes : 1° édition, d'après le manuscrit de Dôle et la copie de Doat, du *Directorium* de Raymond de Penafort (1242) ; 2°-6° plusieurs consultations inquisitoriales tenues à Lodève, Pamiers, Carcassonne, etc., de 1323-1329 (Doat) ; 7° un petit recueil à l'usage des inquisiteurs (ms. de Dôle) ; 8° divers documents émanés de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel, en particulier contre les Juifs et le Talmud. Ces textes sont, à mon sens, insuffisamment annotés et ne sont pas commentés du tout. L'ouvrage où ils figurent s'adresse aux « profanes eux-mêmes », d'après l'*Avis* inséré sous la couverture ; les « profanes », et même les bacheliers, ne comprendront rien aux pièces justificatives. Le mieux — et le plus ennuyeux pour l'auteur — aurait consisté à les traduire.

Le premier essai développe une thèse qui a tout au moins l'attrait de la nouveauté. Suivant M. D., l'établissement de l'Inquisition (1229-1231) ne peut s'expliquer par une des nombreuses raisons qui ont été alléguées jusqu'à présent. C'est, en réalité, un épisode imprévu de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. Grégoire IX a cru que l'empereur Frédéric II, touche-à-tout césaropapiste, méditait de prendre en main le rétablissement de la foi chrétienne en sa pureté ; pour empêcher que les matières de foi et d'orthodoxie tombassent sous le contrôle des laïcs, au détriment de la religion et du Saint-Siège, le pape prévint l'empereur et créa l'Inquisition pontificale. Celle-ci s'inspira nécessairement, à ses débuts, des ordonnances de Frédéric II contre les hérétiques (1224), qui étaient d'une extrême sévérité, et

c'est la faute du Hohenstaufen si le supplice du feu fut infligé par les juges séculiers de l'Europe occidentale à ceux que leur *abandonnaient* les inquisiteurs. « Nous devons à la politique de Frédéric II l'établissement de l'Inquisition avec la peine du feu comme sanction pénale » (p. 137).

Je vous entends bien ; c'est la faute à Frédéric. Mais je ne vois, pour ma part, aucune raison de souscrire à une hypothèse que n'autorise — M. D. le reconnaît — aucun texte. Les développements où l'auteur est entré à ce sujet n'en sont pas moins fort intéressants; on doit particulièrement signaler la distinction, souvent méconnue, que comporte l'emploi des mots *inquisitio*, *inquisitor*. Il y eut des enquêtes et des enquêteurs au sujet de l'hérésie avant la création des tribunaux d'Inquisition et M. D. a sans doute raison de dire que S. Dominique n'a pas été inquisiteur dans le sens « canonique et complet » du mot (p. 26), qui implique « la qualité de juge délégué, permanent ou d'exception, en matière ecclésiastique criminelle (p. 38 ; cf. p. 133).

M. D. déclare, dans sa préface, que le fonctionnement du tribunal inquisitorial n'a pas fait encore l'objet d'un exposé complet. « On ne le connaît que par bribes ou par les écrits des pamphlétaires, ce qui ne paraîtra pas suffisant ». Il serait difficile d'être plus injuste envers les travaux de Lea et de Tanon (pour ne nommer que ceux-là), travaux que M. D. cite ailleurs avec estime [1] et qu'il ne peut pourtant pas considérer comme des « écrits de pamphlétaires. » En vérité, son exposé de la procédure inquisitoriale est clair, mais il n'ajoute à celui de Lea que certains détails d'importance secondaire sur la commutation des peines, la caution et surtout (cela est plus considérable) sur les consultations auxquelles procédaient souvent les inquisiteurs. Les lecteurs « profanes » de M. D. croiront qu'il est le premier à avoir classé et mis en français des extraits d'Eymeric et de Bernard Gui, ce qui les induira en erreur. Mais ils seront bien plus à plaindre s'ils s'en laissent imposer par l'imperturbable assurance avec laquelle M. D. présente à nouveau des arguments d'apologiste dont tout lecteur de Lea connaît la valeur. « Mon but, dit-il, n'est pas de défendre l'Eglise » (p. 263). Rien de plus suspect que ces professions d'impartialité sous la plume d'un historien qui tance vertement l'honnête abbé Vacandard (p. 144) pour avoir cédé du terrain aux adversaires de l'Église en admettant que « l'application généralisée de la peine du feu aux hérétiques pèse sur la mémoire de Grégoire IX. » Nous retrouvons ici tout le vieil arsenal des sophismes de Joseph de Maistre, l'Église innocente du sang qu'elle oblige à verser (sous la menace de l'excommunication), recommandant le condamné (pour

1. Il dit toutefois (p. 51) que M. Lea écrit *ad probandum*, ce qui est l'exact contrepied de la vérité.

éviter une *irrégularité* canonique) à la clémence du bras séculier, etc. (p. 204, 223, 262, 264). Contre l'évidence de multiples témoignages, M. D. voudrait faire croire que l'Inquisition a seulement poursuivi les actes qui troublaient l'ordre public (p. 160, 161, 224) et n'a pas violé le secret des consciences. Il est vrai que « l'inquisiteur interrogeait toujours le prévenu sur ses croyances, mais c'était plutôt pour s'éclairer lui-même » (p. 161). Lea a pourtant traduit, et j'ai traduit à mon tour, le long modèle d'interrogatoire d'hérétique qui se trouve dans la *Pratique* de Bernard Gui ; il suffit de le lire pour s'assurer que jamais plus abominables traquenards n'ont été tendus à des malheureux qui, n'étant pas logiciens comme le Diable de Dante et les inquisiteurs de Languedoc, devaient nécessairement s' « enferrer » dans leurs réponses. Comme l'accusé veut jurer qu'il n'est pas hérétique : « Vos serments ne vous empêcheront pas d'être brûlé », répond l'inquisiteur. Voilà les gens dont M. D. admire la modération et la bienveillance. « Il faudra louer l'Église d'avoir conduit une affaire aussi délicate (la répression de l'hérésie) avec dextérité, sans violence et au mieux des intérêts de Dieu et de César » (p. 273). « Sans violence » est charmant.

Ce dont M. Lea ne pouvait se douter et ce que M. D. a mis en pleine lumière, c'est que l'Église a établi l'Inquisition par intérêt et par compassion pour les hérétiques. Au XIe et au XIIe siècles, on voit souvent les foules (poussées par qui ?) s'ameuter contre les hérétiques et les brûler. « Il y avait là un danger... En une matière aussi grave, il était urgent de mettre de l'ordre... L'hérétique appartenait à l'Église... Elle avait l'obligation de le soustraire aux violences auxquelles il était exposé... L'Église n'avait qu'un moyen de le protéger, c'était de le poursuivre elle-même pour ce crime d'hérésie dont elle pouvait seule connaître » (p. 117, 142). Par une singulière inadvertance, les inquisiteurs eux-mêmes n'ont jamais dit un mot de cette théorie. C'est dommage. On m'excusera de ne pas la discuter — αἰσχύνομαι γάρ.

Salomon Reinach.

Henry-Charles Lea, **A History of the Inquisition of Spain.** Vol. II. New-York et Londres, Macmillan, 1906. In-8, XI-608 p.

Dans le premier volume de ce grand ouvrage (cf. *Revue*, 1906, I, p. 300), M. Lea a montré comment l'Espagne, jadis le pays le plus tolérant de la chrétienté, fut surexcitée par l'Église et poussée par elle dans la voie du fanatisme jusqu'à ce qu'elle fût mûre pour le régime inquisitorial qui l'étreignit et l'épuisa pendant trois cents ans. Ce régime ne put s'établir et durer que parce que le plus grand nombre des Espagnols, en particulier tout le bas peuple, étaient convaincus de sa nécessité. L'idée que l'hérésie de quelques-uns, crime contre la majesté divine, mettait en péril la sécurité de tous, avait len-

tement, mais sûrement, fait son chemin. Les Espagnols ont vu brûler les hérétiques ou soi-disant tels avec la même joie que des Français de nos jours, habitant un port de mer, verraient brûler les rats suspects de leur apporter la peste. L'illusion de la multitude, en qui le fanatisme se confondait avec l'instinct de conservation, fut-elle partagée par les gouvernants? Il est vraiment permis d'en douter quand on étudie, dans le second volume de M. Lea, l'organisation financière de l'Inquisition, la confiscation et le vol élevés par elle à la hauteur d'une institution de l'État, lorsqu'on suit le détail honteux des pratiques auxquelles Ferdinand, dès les débuts de l'Inquisition, eut recours pour en faire, à son profit, un instrument de chantage et de rapine. Bien entendu, la royauté espagnole n'était pas seule à en profiter. Vainement, à diverses reprises, les Cortès, les conseillers de Charles Quint demandèrent que les inquisiteurs et leurs innombrables agents reçussent de l'État des salaires fixes; on aima mieux laisser l'Inquisition s'entretenir elle-même, très grassement, du produit des confiscations et des amendes, vivre de la répression des crimes qu'elle poursuivait et, par une inévitable conséquence, en imaginer, là où les actes punissables faisaient défaut.

Un critique américain remarquait avec raison qu'un des enseignements les plus remarquables du livre de M. Lea est le rôle essentiel joué, dans l'Inquisition espagnole, par les diverses méthodes d'extorquer des fonds — *the prevalence of graft in the Spanish Inquisition.* Le mot *graft*, sans doute destiné à passer dans nos langues, est un néologisme créé par la politique aux États-Unis ; mais la chose est bien plus vieille, bien moins localisée que le mot, et, plus encore que l'appétit du pouvoir, sert à expliquer les tyrannies les plus atroces qui ont pesé à travers les siècles sur l'humanité.

Une fois l'Inquisition étroitement alliée à la puissance royale, il fallait qu'aucun Espagnol ne pût échapper à son étreinte. Pour les laïcs, même les plus hauts personnages de la noblesse, cela ne fit pas difficulté; mais il n'en fut pas de même quand l'Inquisition voulut étendre sa juridiction, aux dépens de Rome, sur les évêques, les clercs et les ordres religieux. Elle y réussit, en partie du moins, au prix de luttes très vives (1531, 1561); enfin, les Jésuites eux-mêmes furent soumis à l'autorité de la *Suprema* (1660). Pour les évêques, la question resta douteuse ; toutefois, en 1816 encore, un évêque fut jugé par l'Inquisition au Mexique. Ce qui doit étonner, dès lors, n'est point que cette domination odieuse se soit prolongée pendant trois siècles, mais qu'on ait jamais réussi à y mettre fin.

Les soupçons de l'Inquisition devaient se porter particulièrement sur ceux qui, descendants de Juifs ou de Mores convertis, ou encore de gens que l'Inquisition avait brûlés, emprisonnés ou molestés, pouvaient nourrir contre elle des desseins hostiles et travailler secrètement à sa ruine. Aussi s'appliqua-t-elle sans retard à jeter le discrédit

sur eux et à faire prévaloir en Espagne le préjugé de la *limpieza*, qui frappait d'exclusion, éloignait des dignités et des emplois tous ceux qui comptaient parmi leurs ancêtres même éloignés un Juif, un More ou une victime de l'Inquisition. La tache d'hérésie, comme une maladie honteuse, se transmettait par le sang et ne cessait pas de constituer un danger public. Cette doctrine était trop d'accord avec les préjugés populaires — de nature animiste, puisque l'hérésie était considérée comme une chose vivante — pour ne point l'emporter sur la raison. Une sorte de nationalisme exaspéré vint se greffer, dans la malheureuse Espagne, sur le fanatisme religieux. Comme les conversions forcées et les mariages mixtes avaient introduit du sang juif ou more dans presque toutes les familles haut placées ou simplement aisées, les dignités et les emplois furent réservés, en principe, à des hommes obscurs et sans fortune qui ne se connaissaient pas ou dont on ne connaissait pas d'ancêtres. Parmi les autres (les suspects), ceux qui échappaient à cette exclusion devaient avoir fourni la preuve que l'Inquisition pouvait compter sur eux. Pour n'être point écrasés par elle, ils se faisaient ses agents, ses espions, les pourvoyeurs de ses geôles et de ses bûchers.

Ainsi, non seulement l'activité politique et intellectuelle du pays fut paralysée par le mécanisme de l'Inquisition — un auteur catholique, Mariana, attribue à cette influence le caractère réservé et silencieux des Espagnols — mais le commerce et l'industrie n'étaient pas moins frappés, non seulement par la suspicion jetée sur les *conversos* et leurs descendants, victimes désignées aux autodafés, mais par l'horrible système des confiscations intégrales qui pouvaient, du jour au lendemain, réduire une famille à la mendicité, la rendre insolvable. Il suffisait, pour cela, de la preuve, authentique ou fabriquée, de l'hérésie d'un des conjoints, bien pis, de l'hérésie d'un des ascendants depuis longtemps morts, dont les ossements étaient exhumés et jetés au feu. Dire ce que l'Inquisition d'Espagne a osé contre la nature humaine m'obligerait à traduire ici de longues pages de M. Lea. Les misérables n'épargnaient ni l'extrême vieillesse, ni l'âge le plus tendre ; on vit condamner une centenaire, brûler deux petites filles de neuf à dix ans, dont l'une confessait avoir jeûné hors de propos, dont l'autre avait entendu dire à son père qu'il ne fallait pas manger de porc (1501). *Jamais* la papauté n'intervint pour réprimer ces abominations ; quand elle intervint, ce fut seulement pour sauvegarder son commerce. Ceci demande quelque explication.

Rome avait depuis longtemps habitué le monde à l'idée que la rémission des pêchés était une marchandise dont elle détenait le monopole. Ceux que l'Inquisition frappait de peines infamantes, comme la prison, les galères, le port du *sanbenito*, fournissaient une clientèle toute désignée au trafic de la curie romaine. Une clause fut insérée dans les taxes de la Pénitencerie, offrant les dispenses les plus

variées pour le crime de *Marrania*, c'est-à-dire de judaïsme caché. Mais les inquisiteurs trouvèrent que ces dispenses étaient concédées à trop bas prix et surtout qu'elles ne leur rapportaient rien ; ils insistèrent pour les vendre eux-mêmes beaucoup plus cher et furent secondés en cela par les rois d'Espagne, qui profitaient des rapines de l'Inquisition, mais non de celles de la Curie pontificale. On commença par transiger : les malheureux durent payer deux fois, acheter d'abord la dispense du pape et puis, pour la rendre valable en Espagne, celle de l'Inquisition. Bientôt les choses se gâtèrent de nouveau, car les inquisiteurs prétendaient que leurs pénitents pouvaient se passer des faveurs romaines ; le prix de ces dispenses était autant d'enlevé à leur pécule, que l'Inquisition guettait tout entier. La Curie répondit en accordant des réhabilitations avec clauses pénales à l'encontre de ceux qui en contesteraient le plein effet. Cette lutte de marchands d'indulgences, tantôt sourde, tantôt ouverte, dura pendant la première moitié du XVIe siècle ; vers 1546, la Curie romaine l'emporta, grâce à l'énergie du pape Paul III. Mais l'Inquisition se rattrapa en menaçant de ses rigueurs sans contrôle les bénéficiaires des dispenses pontificales et la plupart jugèrent prudent de demander leur réhabilitation définitive, moyennant finances, au roi et à l'inquisiteur général.

La question des appels à Rome ne se présente pas sous un aspect moins répugnant. La dispute commença sous Ferdinand ; de riches *conversos* ayant acheté au Saint-Siège des lettres d'indulgence, Ferdinand et Torquemada refusèrent insolemment d'en tenir compte. Le pape Sixte IV s'indigna, car il ne s'agissait pas cette fois d'innocents rôtis : les finances de la Curie étaient menacées. On peut dire qu'aucune des parties n'eut le dernier mot ; mais Rome, sans jamais céder sur le principe, finit par avoir le dessous sous les Bourbons. En 1705, Philippe V prohiba la publication des brefs pontificaux sans *l'exæquatur* royal et défendit à tous ses sujets d'en appeler à Rome. L'Inquisition espagnole s'était, dès son origine, nettement distinguée de l'Inquisition papale du XIIIe siècle ; elle resta espagnole et nationale jusqu'à la fin.

Voilà donc les affaires qui mirent aux prises la *Suprema* et la papauté. D'humanité, de tolérance, de simple justice, il ne fut jamais question. Certains apologistes ont prétendu que le Saint-Siège, dans un esprit de clémence, avait fait effort pour arrêter le zèle assassin des inquisiteurs. Il ne suffit pas de dire que ces apologistes se trompent. Chaque fois que la papauté fit obstacle à l'Inquisition d'Espagne, ce fut par cupidité ou par ambition.

De tous ces vilenies qui ont déshonoré les temps modernes et fait de leur histoire le plus affligeant spectacle qui fut jamais, l'admirable ouvrage du *great old man* de Philadelphie offre un tableau d'autant plus poignant que l'auteur est impartial jusqu'à la froideur. Il ne perd

jamais une occasion de signaler les rares exemples où les rois se laissèrent toucher par la pitié, où l'Inquisition espagnole parut moins féroce que celle du moyen âge, les quelques progrès que l'adoucissement général des mœurs apporta tant à la procédure qu'à l'infliction des pénalités et des supplices. Mais ceux qui liront ce volume jusqu'au bout excuseront, s'il n'y font écho, les cris de rage de Voltaire : « Si j'ai lu la belle *Jurisprudence de l'Inquisition !* Eh oui, mordieu, je l'ai lue et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de César sur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre puisqu'il y a encore du bois et du feu et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces monstres dans leurs infâmes repaires ! » (*A d'Alembert, février 1762*). Singulière contagion du fanatisme ! Voltaire s'irrite à bon droit contre les moines qui brûlent leurs semblables et il voudrait, pour mettre fin au scandale, le prolonger en faisant brûler les moines. Que ne demandait-il simplement que l'on versât de l'eau sur le feu et qu'on enseignât un peu de philosophie à la « canaille » ?

Salomon Reinach.

Emile Picot. **Les Français italianisants au XVIe siècle;** tome I; in-8°, VIII-380 pages; Paris, Champion, 1906.

Sous le titre *Des Français qui ont écrit en italien au* XVIe *siècle*, M. E. Picot a publié, de 1898 à 1901, dans la *Revue des Bibliothèques*, quarante et une notices sur des Français, depuis les plus connus, comme Marguerite d'Angoulême, Mellin de Saint-Gelais, Montaigne, jusqu'aux plus obscurs, qui s'exercèrent, avec un succès variable, à manier la langue italienne ; et ce travail si neuf, si curieux, fit apprécier alors, une fois de plus, la merveilleuse information de l'infatigable savant auquel nous devons tant de renseignements précis et variés sur la civilisation italo-française au XVIe siècle. C'est ce même ouvrage que M. E. Picot a entrepris de publier à nouveau, sous un format plus commode, avec des additions considérables, et sans doute un index à la fin du second volume, condition indispensable pour que des recherches biographiques et bibliographiques comme celles-ci atteignent pleinement leur but.

Le premier volume contient vingt et une notices dont huit ne figuraient pas dans la publication précédente ; elles sont consacrées à Claude de Seyssel, F. Rabelais, Jean de Vauzelles, Jean de Tournes, G. Roville, Lancelot de Carle, Nicolas Le Breton, J. du Bellay. Cette seule énumération fait comprendre tout ce que les historiens de l'humanisme, de la poésie et de la diplomatie au XVIe siècle ont à apprendre de M. Picot. D'instinct on ira droit, aux chapitres sur Rabelais et du Bellay, le premier très important au point de vue biographique, surtout en ce qui regarde les séjours de Rabelais en Italie ; le second rappelle les témoignages contemporains relatifs aux essais

de Joachim « sur la thusque lire »; ceux-ci sont malheureusement perdus et les débris que M. Picot a essayé d'en retrouver restent d'une authenticité discutable. Le sonnet *Chi vuol ritrar nelle sue dotte carte* est-il vraiment de lui? On n'en discerne pas d'indice notable. Quant au fragment de sonnet conservé dans un manuscrit de Paris, et que A. de Montaiglon attribuait à Joachim, ce n'est qu'une copie peu correcte et incomplète de la célèbre pièce *Superbi colli*, généralement attribuée à B. Castiglione (voir A. Morel-Fatio, *Revue d'histoire litt. de la France*, 1894, p. 97).

Les notices sur les imprimeurs et libraires lyonnais Jean de Tournes et G. Roville sont particulièrement importantes; on y trouve une bibliographie des ouvrages italiens publiés par eux, avec de longues citations de leurs préfaces ou dédicaces en italien. C'est l'amorce excellente d'un livre sur la librairie italienne et le commerce de livres italiens en France au XVIe siècle, qui fait encore cruellement défaut. Personne ne saurait mieux nous le donner que M. E. Picot.

H. H.

L. Stouff, **Le lieutenant-général Delort d'après ses archives et les archives du ministère de la guerre, 1792-1815.** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906. In-8° de 128-177 p., 4 planches et 5 croquis.

M. Stouff avait à sa disposition les archives personnelles du général Delort dont il est le petit-neveu. Il les a complétées par quelques souvenirs de famille, par des documents extraits des archives administratives du ministère de la guerre, par tous les renseignements que lui ont fournis les imprimés. Il a pu ainsi nous donner un livre attachant et complet. L'ouvrage, illustré de gravures et de croquis, est divisé en deux parties. La première est une biographie de Delort (1773-1846). Né à Arbois, Delort s'enrôla en 1791 dans un bataillon de volontaires du Jura; l'année suivante il entrait dans un régiment de ligne et combattait, comme lieutenant, à Valmy. Il passa ensuite dans la cavalerie qu'il ne devait plus quitter et en 1793 il devint capitaine. Attaché en 1797 au 22e régiment de cavalerie, il fit la campagne d'Italie en 1799 sous Joubert et Serurier, se distingua près de Vérone et surtout au pont de Lecco, et combattit en 1800 devant Mantoue. Colonel en 1806 du 24e dragons, baron de l'Empire en 1810, général de brigade en 1811, il fit en Espagne les campagnes de Catalogne (1808-1813) et en France celle de 1814; sa charge au pont de Montereau lui valut d'être nommé général de division. En 1815 il décida du gain de la bataille de Ligny et si Ney l'eût écouté, il n'eût pas imprudemment sacrifié une partie de sa cavalerie à Waterloo. Il couvrit la retraite jusqu'à Paris. Mis à l'écart par la Restauration, réemployé par le gouvernement de juillet, il fut inspecteur général d'infanterie, commandant d'une division,

aide-de-camp du roi, député. C'est, avant tout, le soldat que M. S. nous fait connaître. Il n'a pas été servi par les circonstances. Si, au lieu de guerroyer en Espagne, il avait servi sous les yeux de Napoléon, nul doute qu'il ne se fût acquis autant de gloire que Lasalle, Milhaud et autres « Grands Cavaliers du premier Empire ». Mais, comme dit M. S., il fait penser à Joubert, qu'il chercha à imiter. Delort, à la fois calme et passionné, sait unir la discipline à l'enthousiasme le plus ardent et ménager le sang de ses hommes comme les jarrets de ses chevaux. C'est un patriote, qui combat pour la gloire, mais qui songe à la France et veut la faire aimer. C'est un homme de guerre remarquable qui souvent, par la rapidité de sa manœuvre, détermina le succès. M. S. nous montre, en outre, dans son héros un lettré aimable, qui raconte ses campagnes en vers, traduit Horace et tourne volontiers l'épigramme. Delort est un disciple de Boileau et ne comprend pas les romantiques. « Le genre classique, dit M. S. avec finesse (p. 121), est celui qui convient le mieux au tempérament du militaire par la discipline imposée à l'esprit, la justesse, la logique et la simplicité des idées, l'héroïsme des sentiments ». La seconde partie de l'ouvrage comprend les papiers de Delort. Ce sont, soit des pièces officielles, soit des lettres, des relations, des poésies et des mémoires. Citons, parmi les plus intéressantes, l'éloge funèbre de Joubert et la relation de la bataille de Waterloo. Suit la liste des œuvres de Delort et une note sur les services militaires de ses frères, Auguste et Jean-Baptiste.

Louis Davillé.

Dr. J. Ingegnieros. **Le langage musical et ses troubles hystériques,** 1 vol. gr. in-8°, Alcan, 208 p.

Voici un livre qu'on pourrait abandonner à la discussion technique des physiologistes et des médecins, mais dont il importe de dire un mot ici, au point de vue purement philologique de la méthode générale et de la partie historique ou bibliographique du travail. M. Ingegnieros est professeur à l'Université de Buenos-Aires, et directeur d'un service d'observation des aliénés. Je ne lui reprocherai pas de faire état, comme tant d'autres, de certaines expériences de laboratoire où toutes les conditions du phénomène à étudier ne sont jamais réalisées et qu'on n'a pu considérer comme *musicales* que par un emploi incorrect et abusif de ce mot; je le louerai même très sincèrement de la grande habileté avec laquelle il manie la langue française, et de son érudition extra-médicale : il est au courant de tous les ouvrages importants qui, dans les vingt-cinq dernières années, ont paru en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Russie. Il y a seulement deux points sur lesquels je crois nécessaire de faire une réserve.

1° Le livre se divise en deux parties. La première est consacrée à l'étude des origines de la musique, de son pouvoir d'expression, de son « contenu sentimental » etc. La seconde contient un certain nombre d'observations faites par l'auteur sur des malades : altérations non-connexes dans les fonctions du langage musical (audition, lecture, écriture, chant, exécution instrumentale).

Un physiologiste qui a une doctrine sur les origines de la musique et qui exclut le point de vue intellectualiste, aurait dû suivre un autre ordre. Présenter d'abord une théorie, puis des observations cliniques, est — pour un médecin — le contraire de la méthode normale. C'est par les observations cliniques que le livre aurait dû commencer ; la thèse ne serait venue qu'en second lieu. Il faut commencer par les fondements, quand on bâtit sa maison.

2° La doctrine de M. le Dr I. n'est autre que la doctrine de celui qu'il appelle « le plus illustre philosophe des temps modernes » : Herbert Spencer. Elle considère la musique comme une systématisation des inflexions de la voix, des timbres et des mouvements, qui, dans la parole ordinaire, accompagnent instinctivement l'expression logique de la pensée.

Je ne veux nullement discuter ici la valeur de cette doctrine. Je ferai simplement remarquer à M. I. qu'Herbert Spencer n'a pas, comme il le croit, et comme on le dit habituellement, le mérite de l'avoir inventée. C'est une doctrine française. Elle a été exposée par J.-J. Rousseau dans son *Essai sur l'origine des langues*, ch. XII, dans *Émile*, liv. I, et dans la lettre XLVIII de la *Nouvelle-Héloïse* (il faudrait y joindre le manuscrit de la Bibliothèque de Neufchâtel reproduit par Jansen, *Rousseau als musiker*, 1884, p. 468). On la retrouve, sans parler du *Neveu de Rameau* de Diderot, dans la *Poétique de la musique* de Lacépède (1785, t. I, p. 13 et 51) et dans les deux forts volumes de Villoteau, *Recherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage*, t. I, p. 27, 29-31, p. 72 et ch. XVIII de la deuxième partie.

Jules COMBARIEU.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 1er mars 1907.* — M. Salomon Reinach essaie d'établir que l'aigle de Prométhée était, à l'origine l'aigle *prometheus*, c'est-à-dire « prévoyant » et « protecteur ». Les Grecs primitifs clouaient des aigles au-dessus des portes pour se préserver des influences mauvaises, en particulier de la foudre. Comme beaucoup de sauvages de nos jours, ils croyaient aussi qu'un oiseau de haut vol avait dérobé, pour l'apporter aux hommes, le feu du soleil. On en vint à considérer comme un châtiment et une expiation l'emploi prophylactique du corps de l'aigle. Quand, à une époque plus récente, Prométhée fut conçu comme un homme, les éléments dont il a été question donnèrent naissance à son mythe ; l'aigle lui-même ne disparut pas de la légende ; mais, de victime, il devint bourreau. — MM. Perrot, Ph. Berger et Foucart présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — **25 Mars** — **1907**

Carnoy, Le latin d'Espagne. — Dejob, La foi religieuse en Italie au XIV° siècle. — Brunot, Histoire de la langue française, Le XVI° siècle. — Lardé, La capitation. — Wahl, Avant la Révolution. — Histoire moderne de Cambridge, Napoléon. — R. Worms, Philosophie des sciences sociales, III. — Em. Michel, Les maîtres du paysage. — L. de Beauriez, Robert le Fort et les Capétiens. — Wauer, Les Clarisses. — Saint-Venant, Le combat de Fréteval. — Clouzot, Le seigneur de Saint-Ayl. — Boissonnade, L'industrie en Languedoc sous Colbert. — Parquez, Le vieux Poissy. — Uzureau, Andegaviana, V. — Joret, Villoison et la Provence. — Klein, Le Vieux Monde. — Académie des inscriptions.

A. Carnoy, **Le latin d'Espagne d'après les inscriptions.** Etude linguistique, deuxième édition revue et augmentée. — Bruxelles, Misch et Thron, 1906; un vol. in-8, de 293 pages.

M. Carnoy vient de donner une seconde édition de son étude sur les inscriptions latines de la péninsule Ibérique : j'ai parlé ici de ce travail lorsqu'en parurent les deux parties essentielles relatives au vocalisme et au consonantisme (voir *Revue Critique*, 29 juin 1903, et 21 mars 1904), j'en ai signalé l'utilité et fait ressortir le mérite. Je n'ai donc point à y revenir longuement. M. C. regrette dans un court avant-propos que certaines circonstances ne lui aient pas permis un remaniement complet de son livre : je n'estime pas qu'il en eût besoin. Ce que cette nouvelle édition apporte de nouveau, c'est une soixantaine de pages (p. 215-271) intitulées *Compléments sur la morphologie, le vocabulaire et la syntaxe.* On trouvera groupés dans ces pages des faits qui sont assez notables et complètent en effet le travail d'une façon heureuse. A la p. 219, M. C., citant quelques accusatifs pluriels en *-is* de la 3e déclinaison, constate qu'ils se rencontrent sur des inscriptions strictement officielles, et ajoute que cette forme n'a jamais été bien populaire. En Espagne, c'est possible, et le développement ultérieur des langues de la péninsule tendrait à le prouver. Mais en revanche je crois que cette flexion *-is* (à l'accusatif et aussi au nominatif) a pris pendant la période impériale une grande extension en Italie et en Gaule (voir notamment les *Formules d'Angers*) : c'est à cette circonstance que je rattacherais volontiers en partie la formation du pluriel italien, et même en Gaule la substitution d'un nominatif *imperatori* à *imperatores* (sous l'influence d'ailleurs de *domini*). Intéressant par les formes qu'il relève, ce travail le devient aussi par

celles dont il constate l'absence, — absence par exemple d'un nominatif pluriel en *-os* (p. 228) qu'on eût été en droit d'espérer : je ne sais pas trop toutefois si les exemples qu'on relève de ce pluriel dans les inscriptions d'Afrique ne sont pas valables aussi pour l'Ibérie. P. 233-35 M. C. donne, conformément à l'opinion de M. Cornu, et contrairement à celle de M. Baist, l'explication qui est évidemment légitime des patronymiques espagnols en *-ez*. Enfin p. 238-39, est exposée avec exemples à l'appui une déclinaison gothique de noms propres en *-a*, *-ani* : cette question a été beaucoup discutée ces dernières années, et on a cherché à écarter pour ces formes toute idée d'une influence germanique; j'avoue que les arguments donnés ne m'ont pas convaincu, et que je reste en somme de l'avis de M. C. C'est par erreur typographique qu'il est question p. 231 d'un neutre français *al* correspondant à *aliud* : il faut évidemment lire *el*. J'ai été surpris également de lire p. 256 que *eccum* était « inconnu en Gaule » : c'est un simple lapsus; l'auteur a voulu parler de la Gaule du nord, mais non pas assurément de celle du midi. En somme ce nouveau volume, qui réunit sous une même couverture les différentes parties de l'étude, sera d'un maniement commode et profitable : il faut remercier M. Carnoy d'y avoir joint un index de tous les mots étudiés, et notamment un relevé, qui sera précieux, de tous les noms propres d'origine barbare.

E. Bourciez.

Ch. Dejob, **La foi religieuse en Italie au** xive **siècle.** Paris, Fontemoing, 1906; in-12, 443 pages.

M. Dejob s'attache à démontrer dans ce livre que, contrairement à une opinion souvent exprimée, la foi religieuse, au xive siècle, était encore profondément enracinée en Italie, et que « l'action de cette foi sur la conduite, sur la manière de penser des individus, de la société, des gouvernements, était très forte ». « Dans une question si vaste, dit-il, il ne suffit pas d'être pleinement convaincu soi-même pour être sûr qu'on ne se trompe pas..... Faire réfléchir sur un grand sujet, dût-on confirmer les lecteurs dans l'opinion qu'on voulait ébranler, c'est la leur faire approfondir », c'est donc en tout cas frayer le chemin à la vérité. Cette bonne grâce et cette modestie, en présentant au public un ouvrage qui est le fruit de lectures considérables et de méditations prolongées, peuvent assurer M. Dejob du respect de ceux même qui opposeront, comme il le présage, une certaine résistance à sa manière de voir.

Voilà qui met bien à l'aise pour constater que, dans son ensemble, la thèse est parfaitement juste, encore que l'on doive formuler certaines réserves sur la façon de poser la question. Que le siècle de Dante et de sainte Catherine de Sienne, des Flagellants et des Fra-

ticelles ait été profondément religieux, il paraît impossible de le nier. M. D. s'en prend ici aux critiques « protestants » ou « libres-penseurs », surtout à Burckhardt et à Voigt, et aussi à divers Italiens qu'il ne nomme pas par courtoisie. Mais Voigt et Burckhardt, qui se sont appliqués à retracer dans son ensemble le développement de la Renaissance, et en particulier du xve siècle, dont l'indifférence religieuse, unie à un formalisme stérile, est une des caractéristiques les plus remarquables, devaient naturellement chercher au siècle précédent les origines de cet état d'esprit, et ils les y ont trouvées ; ils n'avaient pas à dire ce qui, au xive siècle, était une survivance du xiiie. A considérer « en soi », comme il le fait, le siècle de Dante, de Pétrarque et de sainte Catherine, M. D. a bien raison de réfuter certaines exagérations, et il y réussit victorieusement; on ne s'étonnera, j'imagine, que de l'ampleur qu'il a cru devoir donner à sa réfutation, par exemple sur la sincérité religieuse de Pétrarque (p. 225-245), et sur la place que tenaient l'Église et le clergé dans la vie publique et privée (passim). On voudrait surtout qu'il eût renoncé à quelques arguments, qui pourraient bien lui être reprochés avec vivacité de l'autre côté des monts, celui-ci en particulier : Dante et Pétrarque n'ont à aucun degré « l'esprit scientifique »; Boccace est un « ingénu », qui « ne se fait même pas une idée juste du style qu'exige le genre où il excelle » ; tous trois nous présentent l'esprit italien encore « fort loin de sa maturité » (ch. iii) [1]. Ces jugements ne paraîtront pas pénibles seulement aux dévots de la célèbre triade, mais encore à tous ceux qui ne croient pas le sentiment religieux incompatible avec la maturité du jugement et avec la science. D'autre part, il est difficile de souscrire au brevet de croyant, décerné, un peu rapidement cette fois, à Boccace (p. 246-250). On ne doit confondre sous aucun prétexte le converti des quinze dernières années avec l'impertinent auteur du *Décaméron*. M. D. croit enlever tout venin au conte des trois anneaux « simple malice de village, destinée à embarrasser M. le curé », en remarquant que Boccace ne l'a pas inventé, mais simplement « ramassé sur le sol » avec vingt autres quolibets du même genre; mais n'est-il pas plus grave que cette malice ait fait fortune chez ce peuple dévot, avant que Boccace l'eût consacrée par son talent? Et il faut voir dans quel bouquet le conteur enchâsse cette fleur de scepticisme, que l'on respire tout en allant à la messe : entre le récit des miracles opérés par « saint Ciappelletto », et l'édifiant pélerinage du juif Melchissédech à Rome !

Ce qui est dit de la conversion de Boccace, laquelle m'a toujours

1. Il y a encore au ch. vii quelques appréciations qui ne feront pas plaisir aux admirateurs du « Trecento », notamment sur Pétrarque qui, « en un sens a fait reculer la poésie italienne » et qui en aurait eu conscience (p. 242). — On est surpris de ne trouver cité nulle part le plus connu des représentants de l'esprit populaire florentin à la fin du xive siècle, Antonio Pucci. — P. 64, une simple faute d'impression fait de Léonce Pilate « Lorenzo Pilato ».

paru médiocrement digne, et surtout de la page célèbre où L. B. Alberti analyse en artiste et en païen le plaisir qu'il éprouve à se trouver dans le dôme de Florence (p. 214-215), donnerait à croire que le chrétien se reconnaît à ce qu'il fréquente volontiers les lieux du culte, respecte la hiérarchie de l'Église et se soumet à sa discipline. Ce n'est peut-être qu'une querelle de mots ; mais à ce signalement il ne manque que les points essentiels de la doctrine du Christ : si, au lieu de « Foi religieuse », M. D. avait parlé de « Fidélité à l'Église », toutes les objections tomberaient. Parmi ces fidèles catholiques, il y a eu certes de très grands chrétiens, et Florence, en plein xve siècle, a été touchée par la piété de saint Antonin, et remuée par la prédication ardente de Savonarole; mais dans la généralité des cas, l'esprit chrétien n'a pas vivifié cet attachement au ritualisme et à la discipline.

La stérilité de ce formalisme éclate dans la corruption qui se glisse alors dans toute la société italienne. M. D. ne parle à ce propos que de la décadence des mœurs publiques; la décadence des mœurs privées n'est pas moins frappante : le sentiment religieux n'avait plus de force pour conjurer le mal. Il est vrai que M. D. fait cette fine remarque de moraliste : « Les mœurs sont le soutien nécessaire de la religion » (p. 383); mais l'historien réclame, pour rappeler la puissance moralisatrice déployée par le christianisme au temps où la société païenne tombait en décomposition, et au milieu de la barbarie du haut moyen âge. Si au xive siècle, en Italie, la religion cesse de tenir en bride les passions déchaînées, c'est probablement parce que l'on ne connaît plus du christianisme que la forme la plus dégradée : certaines habitudes extérieures très tenaces, avec une notion de plus en plus rare de la vraie piété.

Enfin peut-on dire que l'Italie du xive siècle représente un aspect bien défini de la civilisation, ayant quelque unité? Sans parler des différences de province à province, trois générations s'y succèdent, qui se distinguent par des traits fortement accusés : celle de Dante, élevée à l'école du xiiie siècle, et qui disparaît entre 1315 et 1330; celle de Pétrarque et de Boccace, au centre du tableau ; celle enfin de G. Dominici, G. Dati, L. Bruni, etc... qui, née entre 1350 et 1370, déborde sur le siècle suivant. A suivre, à travers ces trois générations, l'évolution des idées, on arrive à la véritable physionomie du xive siècle, qui est une époque de transition, au point de vue moral et religieux, comme dans le domaine des lettres, des arts et de la politique : c'est un perpétuel tiraillement entre deux tendances opposées ; d'une part, la fidélité au christianisme médiéval, qui reste extérieurement le plus fort — M. D. a solidement confirmé cette vérité —, et de l'autre la révolte contre le mysticisme, le retour à « la bonne loi naturelle », l'assaut à la conquête de toutes les joies terrestres, et c'est ce qu'ont indiqué Burckhardt, Voigt et beaucoup d'autres. Ce conflit n'éclate pas seulement entre individus ou entre classes : il travaille sourdement

les consciences, et ne fait nulle part plus de ravages que dans l'Église elle-même. Voilà ce qui donne un si haut intérêt, une beauté si tragique, au XIVe siècle italien, qui s'accroche désespérément à un passé mort à jamais, et qui méconnaît les germes de Renaissance qu'il porte en lui.

Le plaisir de discuter m'a entraîné au-delà des limites que j'aurais dû m'assigner : mais la discussion est encore un hommage rendu à la sincérité du livre qui la provoque. Il n'est que juste d'ajouter que tous les chapitres n'appellent pas les réserves que j'ai cru pouvoir formuler : celui qui traite de sainte Catherine est particulièrement intéressant, et en général la description de la vie publique et privée, fondée sur un dépouillement minutieux des chroniques, des correspondances et des *Ricordi*, représente fidèlement un aspect, essentiel, de la civilisation italienne au XIVe siècle.

Henri HAUVETTE.

F. BRUNOT, **Histoire de la langue française,** des origines à 1900. Tome II, le XVIe siècle. — Paris, A. Colin, 1906; un vol. in-8 de XXXI-504 pages.

M. Brunot vient de faire paraître avec une louable diligence le second tome de son *Histoire,* dont j'ai analysé ici naguère le premier (voir *Revue Critique,* 21 octobre 1905). Ce tome II est consacré tout entier au XVIe siècle. Il reproduit d'abord, avec certains remaniements, additions ou corrections, les chapitres publiés jadis sous la direction de Petit de Julleville, et qui étaient relatifs notamment au vocabulaire, à l'orthographe, et surtout à la lutte du français contre le latin ; on se rappelle que cette dernière question avait été traitée par l'auteur d'une façon vraiment neuve, encore qu'avec une ampleur qui excède presque son importance. A ces anciens chapitres, M. B. vient d'ajouter toute une partie nouvelle sur la phonétique, la morphologie et la syntaxe : ce qui avait été résumé en huit ou dix pages, en occupe ici plus de deux cents. C'est donc une étude complète, rédigée un peu d'après le cadre tracé par Darmesteter il y a déjà trente ans, et qui conserve cependant encore sa valeur pédagogique. Ici la nouveauté consiste surtout en ce que, suivant l'exemple donné par Thurot pour la prononciation, M. B. a ajouté à son exposé des formes et du groupement des mots les principaux témoignages qu'on trouve sur toute cette histoire chez les grammairiens du XVIe siècle. On ne saurait trop le remercier d'avoir entrepris un relevé de ce genre, toujours si utile, et de l'avoir mené à bonne fin, en y ajoutant du reste toutes sortes de remarques personnelles et de détails qui ont leur intérêt. Il va de soi que, parmi tant de faits et d'exemples allégués, il se glisse forcément quelques erreurs ou quelques lacunes, et c'est le contraire qui serait surprenant. Voici donc quelques-unes des observations que j'ai faites au courant de la lecture, et je ne veux point d'ailleurs en grossir la

liste. P. 241, en note, *tanner* signifiant « ennuyer » est indiqué comme une nouveauté chez Jean Lemaire : mais ce sens apparaît déjà dans le *Renart*, chez Rutebeuf qui a dit : *le resveil me tane*, chez Froissart, etc., et je ne me targue point d'apporter là des exemples rares, car on les trouve relevés par Littré. P. 244, le passage de *e* à *é* dans *aimé-je* etc., semble s'être produit, au moins partiellement, avant le XVIe siècle, car on rencontre notamment la forme *fussei-ge* dans les chansons du XVe. P. 335, la phrase *J'avons esperance* est, d'après Talbert, attribuée à Marguerite de Navarre : il me semble bien qu'elle est de François Ier lui-même. P. 350, la forme *poise* (pèse) n'est pas fréquente seulement dans les textes de la première moitié du XVIe siècle, elle est courante encore chez Montaigne. P. 378, *mais* avec le sens de « ou plutôt » est fréquent aussi chez les poètes de la Pléiade, et notamment chez Ronsard : *Je devois servir, mais adorer vos yeux*, etc. P. 383, *à peu que* est une locution conjonctive encore très ordinaire dans Montaigne ; et inversement (p. 385) je ne sais trop si *pourtant* (pour cela) vieillissait à la fin du siècle, car il est d'un emploi presque constant chez le même auteur, et en réalité c'est le sens adversatif qui était assez rare encore. P. 408, M. B. a l'air d'estimer peu probable que le tour *couronné la teste* soit une imitation directe de l'antique : j'avoue que pour ma part le fait ne me paraît guère douteux, et j'en doute d'autant moins que, vers la même époque, cette imitation se retrouve chez les poètes italiens, le Tasse ayant dit par exemple *bianca il bel volto*. Je ne veux pas insister davantage sur ces menues remarques, mais voici pour finir un petit erratum : à la note 3 de la p. 335 on lit la singulière mention « Verdi, *Les Raccoleurs* » ; il faut lire « Vadé, *Les Racoleurs*, scène X ».

Maintenant, comme première critique générale, on pourrait observer que le XVIe siècle a reçu dans ce volume un développement aussi considérable — ou peu s'en faut — que celui que M. B. avait consacré dans le tome I aux quinze siècles précédents. Y a-t-il là une exacte proportion ? Je n'oserais l'affirmer. Car assurément le XVIe siècle est une grande époque, je n'en disconviens pas, c'est une époque où nous avons eu des penseurs et des écrivains de premier ordre ; mais je ne crois pas non plus que, tiraillée en des sens trop divers, altérée par des modes passagères, devenue un champ d'expérience pour ceux qui, sous prétexte de « l'illustrer », s'y lançaient à l'aventure comme en pays conquis, la langue de ce siècle ait été ni bien pure, ni bien définitive. C'est une langue de transition, fort intéressante à coup sûr et par où s'est préparée l'étape moderne, mais elle est encore singulièrement imparfaite et tâtonnante, tenant par bien des attaches au passé « gothique », et voilà du reste pourquoi on ne peut l'examiner en détail sans s'exposer à d'assez nombreuses redites par rapport à l'usage du XVe siècle. Ceci M. B. ne l'a point évité, et il ne le pouvait guère. D'autre part, nous devons reconnaître que ce

qu'il nous donne ici, se surajoutant aux anciens chapitres qui roulaient eux-mêmes sur des points techniques et en somme spéciaux, c'est essentiellement une « grammaire du XVIe siècle ». Tout cela est évidemment bien ordonné, nourri d'exemples, sera commode pour faire des recherches sur un point précis, et mérite par là-même d'être recommandé aux étudiants en philologie française; mais enfin c'est encore et toujours une sorte de « grammaire historique », disposée sur le plan traditionnel et connu d'avance, procédant par accumulation de faits, au milieu desquels les idées générales se trouvent éparses et comme noyées. Est-ce vraiment, dans toute la force du terme, ce qu'on peut appeler une « histoire de la langue »? Je ne le pense pas. Pour ma part, j'entendrais par là un ouvrage dont les divers chapitres seraient fondus harmonieusement; où, quitte à négliger des détails après tout secondaires, on se préoccuperait de dégager du reste l'essentiel, et de faire ressortir à chaque époque les grands courants dominants; une étude enfin qui serait, ou du moins tenterait d'être une contribution à la psychologie du peuple français. Cette dernière condition me semble de toute nécessité. Car assurément, c'est déjà beaucoup que d'amener les matériaux à pied d'œuvre, mais ce n'est pas tout, et il faut ensuite que de la poussière des faits un certain sens se dégage. J'avoue qu'en lisant le volume de M. B. j'étais un peu hanté par cette belle et forte pensée que Taine a jetée quelque part : « Quand on a établi la transformation des idiomes, on n'a fait que déblayer le terrain ; la véritable histoire s'élève seulement quand l'historien commence à démêler, à travers la distance des temps, l'homme vivant, agissant, doué de passions, muni d'habitudes, avec sa voix et sa physionomie. » Je sais bien que telle n'a pas été tout à fait la conception de M. B. quand il a commencé son ouvrage, et il s'est même expliqué à ce sujet dans la préface de son premier volume : or il est toujours un peu puéril, sinon injuste, de demander à un auteur autre chose que ce qu'il a voulu faire. Malgré tout — et tout en reconnaissant d'ailleurs les solides qualités du présent livre — j'ai tenu à dire mon sentiment sur ce que devrait être une histoire de notre langue sortant enfin des cadres de la grammaire historique. Je l'ai fait d'autant plus librement que, par ses antécédents, par sa fonction même, M. Brunot était tout désigné pour concevoir une ambition de ce genre, et vraiment ne serait-il pas temps qu'on essayât quelque chose dans ce sens ?

E. Bourciez.

Lardé, **La capitation dans les pays de taille personnelle,** Bonvalot-Jouve, 1906.

La thèse consacrée par M. Lardé à la capitation est l'étude la plus complète qui ait été consacrée jusqu'ici à cette imposition. Après en avoir indiqué les précédents historiques, M. L. expose en grands

détails l'histoire de son établissement comme impôt de classes en 1695, de son rétablissement en 1701, de la profonde modification qu'elle subit alors, de ses diverses vicissitudes jusqu'à la fin de l'ancien régime. M. L. met bien en lumière les faits essentiels : facilité relative de la perception de la capitation taillable, résistance obstinée des privilégiés (quelques exemples curieux en sont cités), assiette entièrement arbitraire de l'imposition, tendance de plus en plus marquée à l'abandon du système grossier de la répartition d'après les facultés présumées, et à l'adoption pour base des signes extérieurs, notamment du loyer. Tout cela est fort complet; on regrette seulement que l'auteur ait passé aussi brièvement sur les doublement et triplement de la capitation en 1760, sujet plus neuf, et sur lequel il aurait pu trouver probablement des détails curieux à donner. Passant ensuite à l'examen des questions plus spécialement techniques se rapportant à la capitation, M. L. consacre une seconde partie à tout ce qui concerne la répartition, le recouvrement, la comptabilité, de cet impôt : il parle avec abondance et précision des règles spéciales d'assiette pour les nombreuses catégories de contribuables, gens de cour, noblesse, villes franches, corps de communautés, etc., qui, étant exempts de taille, ne pouvaient payer une capitation simplement additionnelle à celle-ci, comme le commun de la population. Il eût bien fait de rappeler davantage, à propos de ces règles, qu'elles étaient en général bien mal observées dans la pratique, et qu'en somme l'inexécution des lois est la seule règle invariable dans la fiscalité de l'ancien régime. C'est pourquoi, quelque nombreuses qu'elles soient, les données recueillies par M. L. ne peuvent épuiser la question : il faudrait pour cela, comme il l'indique lui-même avec raison, une série de monographies financières pour les différentes parties de la France.

La documentation exceptionnellement abondante de M. L. n'en est pas moins très précieuse : elle rendra de grands services à ceux qui s'essaieront après lui à l'étude des divers impôts de l'ancien régime, étude qui tend, semble-t-il, à devenir en honneur parmi les aspirants au doctorat en droit, ce dont il convient de se féliciter. — Je lui signalerai toutefois une omission, inattendue dans un ouvrage où les indications relatives au département de la Nièvre sont assez nombreuses; c'est celle des cahiers du bailliage d'Auxerre (bailliage qui s'étendait jusque dans le département de la Nièvre), publié par M. Demay dans le *Bulletin des sciences de l'Yonne* en 1884 et 1885 : il est bien probable que ces cahiers, fort intéressants, n'ont pas été muets sur la capitation.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de M. L. est un travail méritoire et de valeur, très supérieur à la moyenne ordinaire des thèses de droit, plein de promesses pour la suite que l'auteur a, nous le savons, l'intention de lui donner, en étudiant, après la capitation des pays de taille personnelle (simple annexe de la taille dans l'immense majorité des

cas), cette même capitation dans les pays de taille réelle, à savoir dans les pays d'États et dans un petit nombre aussi de pays d'élections. Parmi ces derniers, c'est avec beaucoup de raison (quoique le point ait été contesté) que l'auteur a rangé les élections d'Agen et de Condom; la *réalité* de la taille, dans ces deux parties de l'ancienne Guyenne, est indubitable, et la capitation y était donc assise sur d'autres bases que dans le reste de la généralité de Bordeaux.

M. Marion.

Adalbert Wahl. **Vorgeschichte der französischen Revolution**, tome I. Tubingen, Mohr, 1905.

Le premier volume du nouvel ouvrage de M. Wahl contient un tableau d'ensemble de l'état politique, social, économique, de la France sous Louis XV, et une histoire du règne de Louis XVI jusqu'à la convocation des notables. Très au courant des travaux français parus sur la question, M. W. en expose les résultats avec beaucoup de sagacité et d'intérêt : il y ajoute peu, étant, semble-t-il, moins familier avec les documents d'archives, surtout d'archives provinciales. C'est d'ailleurs un bon résumé d'où l'on a la satisfaction de voir bannies, et où souvent même l'on voit condamnées, nombre d'erreurs tenaces qui n'ont pas encore disparu, malheureusement, de bien des livres et de bien des enseignements français. M. W. fait très bien ressortir, par exemple, combien il est faux de se représenter la France du XVIIIe siècle comme courbée sous un despotisme écrasant, combien le gouvernement était faible et l'administration entravée, combien la puissance des Parlements l'emportait sur celle du roi, combien la politique réformatrice du gouvernement valait mieux que leur opposition égoïste et tracassière. Il fait justice des reproches exagérés adressés à Calonne et vante, à juste titre, en ce ministre, opposé à tort aux ministres réformateurs du début du règne, un de ceux qui précisément ont le mieux mérité ce nom. Toutes ces choses, et bien d'autres, ne sont pas inutiles à répéter, et elles trouvent encore en France tant de résistance qu'il faut s'applaudir de les voir affirmer et populariser par un Allemand bien placé, par sa qualité d'étranger, pour en parler avec une impartialité non douteuse.

D'accord sur la plupart des points avec M. W., j'ai peu de réserves à faire sur sa méthode ou sur ses appréciations. Son scepticisme à l'égard de la valeur objective des cahiers de 1789 est vraiment un peu excessif. Il semble, au contraire, que sa confiance soit trop grande dans les remontrances parlementaires : les chiffres qu'elles avancent méritent rarement d'être pris en considération, comme il arrive à la p. 45 ; si, par delà le recueil de Flammermont, insuffisant pour donner une idée juste de la mentalité parlementaire, M. W. avait plus de connaissance des remontrances des cours souveraines de province, et avait

constaté les erreurs, les exagérations, les faits faux ou faussement présentés dont elles sont remplies, il n'aurait pas songé à en invoquer l'autorité. Le jugement de M. W. sur le rôle politique des Parlements est en général fort juste : mais on lui concèdera difficilement que ces cours aient été animées de tendances réformatrices, et plus difficilement encore qu'elles se soient montrées le plus souvent, pendant cette période, hostiles aux ordres privilégiés. — Les dispositions de M. W. envers ses devanciers français sont en général fort critiques, ce qui est une qualité, mais poussée peut-être ici presque jusqu'à l'excès : il aurait pu certainement tenir plus de compte d'ouvrages comme ceux de M. Gomel, ou même de Chérest : ce dernier, vieilli et non exempt d'erreurs, a répandu assez d'idées justes et rendu assez de services pour qu'on n'ait pas le droit de le mépriser. Me sera-t-il permis d'ajouter que mes propres travaux ont trouvé plus de grâce devant M. W., qui les cite souvent et presque toujours pour en adopter les opinions? Quelque satisfaction qu'il y ait pour moi à constater cet accord (au moins la plupart du temps) avec un homme aussi bien informé et aussi judicieux que M. W., il s'y mêle aussi un peu de regret ; car cela me gêne ici pour dire tout le bien que je pense de son ouvrage et pour en recommander la lecture autant qu'elle mérite de l'être [1].

M. Marion.

The Cambridge modern History. Vol. IX. *Napoléon.* Cambridge, University press, 1906, in-8°, xxviii-946 p., 16 sh.

Le tome VIII, paru en 1904, de cette importante collection avait prêté à certaines critiques de détail dont nous avons indiqué les principales ici-même. La plupart ne sauraient, il faut le reconnaître, être renouvelées à propos du t. IX. Cela tient apparemment à ce que les directeurs de la publication ont eu cette fois recours, dans une bien plus large mesure, à la collaboration de spécialistes. La majeure partie du travail a continué d'être attribuée à des auteurs anglais très qualifiés, comme MM. T. A. Walker, H. A. L. Fisher, A. W. Wilson, J. Holland Rose, A. W. Ward, C. W. Oman, le colonel Lloyd, etc. Mais l'histoire intérieure de la France de 1799 à 1814 a été confiée à M. Pariset, celle de la Suisse et des pays vassaux de Napoléon à M. Guilland, de Zürich, le récit des guerres d'Allemagne à

---

1. Quelques erreurs de détail à signaler, de peu d'importance d'ailleurs. P. 46, il ne faudrait pas parler du vingtième, mais du dixième, à propos des années 1730-1735, le vingtième n'ayant été établi qu'en 1749. P. 79, le président du tiers aux États de Bretagne de 1776 était M. de Tréverret et non pas *Trévenol.* P. 313, il faudrait substituer la date de 1783 à celle de 1781 comme celle de la formation de cette commission parlementaire des épices, qui fit si piètre besogne.

M. Pflugk-Harttung de Bâle et au major général allemand Aug. Keim, le chapitre sur la Russie à M. Stschepkin, d'Odessa.

Ce procédé de rédaction, le seul qui garantisse contre les erreurs et les développements incomplets ou superficiels, a aussi ses inconvénients, que le t. VIII avait mis en évidence. Ils ont été ici le plus souvent évités, sans doute par une entente entre les collaborateurs sur le plan et l'esprit de leurs travaux respectifs. Il n'y a pas en somme de lacunes importantes, et les répétitions inévitables ne sont ni très nombreuses ni très sensibles. On regrette seulement de devoir chercher au chapitre VIII (*La Maîtrise de la mer*) le développement sur les conséquences économiques du blocus continental qui avait sa place naturelle sous ce titre même, au chapitre XIII.

L'ordre choisi est généralement l'ordre chronologique. Il y a exception pour le chapitre II (la neutralité armée) qui se réfère aux dates 1780-1801, le chapitre V, qui place l'histoire intérieure de la France sous l'Empire avant celle du Concordat, et pour les chapitres XXII et XXIII, qui sont à la fin du volume et qui retracent l'histoire du Royaume-Uni depuis 1792 et de l'Empire britannique depuis 1783. Les auteurs ont choisi comme titre *Napoléon* parce que, dit l'avant-propos, « aucune autre période de l'histoire n'a été si complètement dominée par une seule personnalité ». C'est pour cette raison que neuf chapitres ont été à peu près exclusivement consacrés aux événements qui ont eu lieu à l'intérieur des frontières de l'Empire français, et un dixième au seul séjour de Napoléon à Sainte-Hélène. L'Empire britannique est, avec la Russie, le seul état autre que la France à l'étude duquel un chapitre distinct ait été réservé. Ce qui concerne les autres pays est mêlé au récit des événements diplomatiques et militaires ; d'où parfois un peu d'embarras dans le texte et de gêne pour le lecteur. Les auteurs ont du reste eux-mêmes aperçu cet inconvénient, et c'est sans doute en partie à y porter remède qu'est destiné le copieux index, établi avec beaucoup de soin, qui termine le volume.

Un effort très sincère, et la plupart du temps heureux, a été fait pour donner des événements un exposé impartial. Les jugements sont en général modérés et inspirés par une critique exempte de passion et de préjugé religieux, politique ou national. S'il y avait toutefois une réserve à faire, elle n'est guère que de nuance, et ne porte que sur deux ou trois passages (p. 575 sur la première restauration, p. 671, sur le congrès de Vienne, et p. 759-761, sur Hudson Lowe) dont le ton est du reste parfaitement correct et convenable.

Les sources utilisées sont naturellement presque sans exception les documents imprimés et les ouvrages de seconde main. Un dépouillement attentif paraît avoir été fait de la *Correspondance de Napoléon* et des recueils similaires, ainsi que des œuvres de Sainte-Hélène. Les auteurs semblent en général au courant des plus récents travaux. A noter pourtant, p. 437-38, une appréciation un peu trop

traditionnelle du rôle de Dupont à Baylen. Nous n'avons relevé nulle part d'inexactitudes graves. D'un passage du chapitre IV (p. 93-96), il semblerait résulter que la constitution helvétique rédigée par Ochs fut substituée à une autre constitution dont Brune était l'auteur et qui démembrait la Suisse. En réalité, la constitution de Pierre Ochs était rédigée dès le début de pluviôse an 6, et le Directoire, décidé à l'appliquer, la fit distribuer en Suisse à partir du 15. C'est le 9 ventôse seulement que Brune demanda et obtint la permission de céder « aux vœux des Valaisans et des Vaudois » qui voulaient former des républiques séparées. L'autorisation fut rapportée le 18 ventôse.

Certaines questions d'intérêt général n'ont pas été traitées, ni même posées avec assez de netteté. Par exemple, il est très important de savoir si les propositions de paix de Metternich à Napoléon après l'armistice de Pleswitz étaient sincères. Il n'en est rien dit, et les importantes conférences de Dresde ne sont pas mentionnées (p. 521). Les vues véritables des alliés lors du Congrès de Chatillon ne sont pas suffisamment indiquées (p. 546). Voulaient-ils la paix, ou cherchaient-ils seulement à dépopulariser l'Empereur ? L'auteur du chapitre sur le Concordat prononce bien aisément sur la question encore obscure des sentiments de la nation française à l'endroit des rapports de l'État et de l'Église (p. 186-88). Le passage sur les Juifs (p. 204-6) n'est pas au courant des récents articles de M. Ph. Sagnac. Par contre, il y a beaucoup de nouveau et d'excellent dans certains chapitres : par exemple VI (*Les Codes*), VIII (*La maîtrise de la mer*, surtout p. 240-43), XI (*L'apogée de l'Empire*), XVI (*La Russie*), XXIII (*L'Empire britannique*) et XXIV (*Sainte-Hélène*).

La bibliographie formerait presque un volume à elle seule. Les auteurs ont eu la bonne idée de demander à M. Ch. Schmidt, archiviste au Palais Soubise, une notice sur les sources manuscrites françaises de l'histoire de l'Empire. On peut regretter qu'ils ne nous aient pas donné aussi une indication sommaire d'ensemble des sources allemandes, autrichiennes, italiennes, espagnoles et surtout anglaises. La liste des livres à consulter n'est évidemment pas complète et n'y prétend pas; mais nous n'y avons pas trouvé de lacunes très importantes. Elle a été revue avec soin et ne contient guère de fautes. Elle contribue pour une bonne part à faire de ce volume un instrument de travail utile, commode et sûr [1].

R. Guyot.

---

1. La bibliographie des chapitres XVIII et XX est bien brève. On n'y trouve pas indiqués des recueils importants comme les deux volumes de correspondances publiées par M. Malet sous le titre *Louis XVIII et les Cent Jours à Gand*. Il est piquant de ne trouver mentionné ni au ch. VIII, ni au ch. XXIII, un curieux article de M. Holland Rose, l'un des collaborateurs du volume, sur l'expédition française au Cap en 1803 (*Engl. hist. Review*, 1900). Il faut lire dans l'Index et le texte : Azar*a*, Chabrol de Vol*vic*, Champ*m*ol, Aubert-Du*b*ayet, Du*r*oc, duc de Fri*o*ul, Fié*v*ée, Gard*a*ne, Lacuée comte de *C*essac, Malart*i*c, Rohan-Guémé*n*ée, Ros*i*lly,

Philosophie des sciences sociales par René Worms. **III. Conclusions des sciences sociales.** Paris, Giard et Brière, 1907. In-8°, 310 p.

« S'il est encore possible de s'entendre sur les principes généraux de la méthode en sociologie..., lorsqu'on arrive à formuler les conclusions de la science, les divergences éclatent nombreuses et, semble-t-il, irréductibles. C'est que les faits sociaux sont si divers, si multiples, si changeants, qu'ils révèlent à plusieurs observateurs, plusieurs mondes tout opposés. Deux hommes de science d'une égale bonne foi, mais placés à des points de vue différents, verront de la réalité sociale deux faces distinctes et traceront d'elle deux tableaux bien peu concordants. Une semblable constatation est faite pour nous inspirer la modestie. »

Elle devrait l'inspirer à tous les sociologues en général et M. R. Worms donne ici le bon exemple en proclamant lui-même la fragilité relative actuelle de la science à laquelle il a consacré « quinze ans de lectures, d'observations et de réflexion ». Non que cette science soit inutile ou ait été stérile. Elle a poussé ses pionniers à l'observation, aux recherches historiques, aux essais de coordination. Dans ses deux premiers volumes comme dans celui-ci [1]. M. W. a clairement résumé ces vastes travaux, indiqué l'état d'avancement des diverses sciences sociales, montré ce qui leur manquait encore pour permettre la prévision certaine, ce qui est le critérium des sciences vraiment faites; cherché, en attendant, « à dégager en quelque sorte la moyenne des jugements des hommes compétents et modérés » sans croire que les conclusions qu'il présente doivent valoir indéfiniment. « Elles reflèteront en quelque mesure, écrit-il, l'état contemporain des sciences sociales. Elles ne sauraient devancer le développement de ces sciences. Or, celles-ci, nées d'hier, croissent rapidement. Il est possible par conséquent, que dans peu d'années leur face se soit entièrement renouvelée. Les conclusions à en tirer devront, dès lors, être modifiées en tout ».

Prenons donc le volume de M. W. pour ce qu'il veut être, un inventaire résumé des chapitres essentiels de la sociologie actuelle. L'auteur en le dressant a évité quelques-uns des principaux défauts des écrivains sociologues, la bizarrerie ou l'obscurité dans le vocabulaire, l'excès dans l'emploi des métaphores, excès qui est à la base même de bien des théories sociologiques. Il n'a pu écarter autant qu'il l'aurait fallu un troisième défaut de la philosophie des sciences sociales, l'abstraction : car c'est elle qui permet d'instituer dans l'activité individuelle ou collective des hommes comme des comparti-

---

Sahuguet, Saliceti. *Romanzoff* et Rumiantzeff sont un seul et même personnage, et le *La Harpe* cité p. 581, 587 et 600 est le même Frédéric-César de La Harpe cité p. 95 et 97. *Jean-François* de La Harpe, l'auteur du *Cours de Littérature dramatique*, n'a aucune raison de figurer dans l'Index.

1. Voir *Revue critique*, 22 juin 1903 et 16 janvier 1905.

ments étanches auxquels s'appliquent à la fois des observateurs différents et des noms de sciences différentes. Il en résulte que ce qui devrait être une simple facilité donnée à l'étude engendre souvent une sorte de mythologie artificielle où l'unité de désir et d'action se voit morcelée en entités multiples et diverses, comme la nature unique le fut dans la variété des divinités antiques. L'infirmité de l'esprit humain à embrasser les ensembles, et la nécessité où il est d'y pénétrer par le détail et le partiel, le poussent ainsi à des vues unilatérales d'où il a ensuite bien de la peine à revenir aux notions synthétiques. Une fois qu'il a constitué des théories de la race, du milieu de la population, envisagé la vie individuelle, la vie familiale, la vie économique, l'influence de la religion, du droit, de l'art, de la Science, etc. ; il établit entre ces diverses formes de l'existence réelle des rapprochements, des oppositions, des hiérarchies, comme s'il s'agissait de créatures positives différentes et non des différentes faces d'une même évolution globale. J'en prends un exemple dans le procès que M. R. W. institue entre la Science et l'Art (dans le sens de l'art de l'action), pour décider lequel a précédé l'autre. C'est un bon modèle des logomachies auxquelles on se livre en sociologie faute d'une terminologie suffisamment précise et par cette tendance à l'abstraction qu'une bonne nomenclature décèlerait immédiatement. — M. W. met quelquefois trop de complaisance à profiter de ce manque d'exactitude dans le vocabulaire pour chercher à concilier des thèses de sociologues célèbres qui, au premier abord, semblent contradictoires, comme celles de H. Spencer sur le passage de l'homogène à à l'hétérogène, et celle de Tarde sur l'évolution de l'opposition à l'adaptation. Pourquoi ne pas dire tout simplement que les deux auteurs ont eu également tort de vouloir créer des formules abstraites avec des mots mal définis ou mal employés ?

Tout en se défendant de vouloir aborder l'Art, et se déclarant résolu à rester dans la Science, c'est-à-dire la constatation des faits acquis, M. W. ne peut résister à la tentation qui est celle de tout sociologue, et qui, à vrai dire, est la raison d'être de la sociologie, qui l'a engendrée avec Saint-Simon et Auguste Comte : celle de prédire l'avenir dans quelques-unes des grandes directions de l'activité sociale en religion, en politique intérieure, en politique internationale. Il est généralement plutôt optimiste dans ses prévisions et conclut peut-être un peu vite parfois des grandes tendances générales de l'humanité à ce qui arrivera dans un délai relativement court. Il adopte cependant la théorie de la marche en spirale du progrès qui admet, sinon des régressions, du moins des retardements et des complications. De l'aveu même de l'auteur, le lecteur devra donc souvent prendre ses vues d'avenir plutôt pour de « grandes espérances », que pour des déductions vraiment scientifiques.

Eugène d'Eichthal.

Les Maîtres du paysage, par Emile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette, gr. in-8° de 540 p., 40 héliog. et nomb. reprod. (Prix 40 fr.)

Les paysagistes par un paysagiste, tel pourrait être aussi le titre de ce beau volume, car chacun sait que M. Émile Michel est *de la partie*. Mais quand il prend la plume au lieu du pinceau, son dédoublement est tel que personne ne peut s'en douter : loin de trouver chez lui ce mélange de compétence trop spéciale et d'ignorance trop générale qui caractérise le plus souvent les écrits d'un artiste, piqué du désir de dire son mot comme un simple critique d'art, le lecteur qui feuillette les livres de M. Emile Michel se sent en présence d'une érudition abondante puisée non seulement aux livres mais aux œuvres mêmes de tous les pays, d'un goût sûr, affiné par toute une vie de fréquentation des chefs d'œuvre de l'art et de contemplation de la nature vivante, d'un don d'écrivain enfin, d'écrivain de carrière, dont la solidité s'est affirmée par de nombreux travaux ; toutes ces qualités trouvent seulement, dans l'éducation d'artiste qui les a précédées, une compétence particulière et comme latente qui les relève sans s'imposer.

De fait, ce n'est pas la première fois que l'auteur du *Rembrandt* et du *Rubens* dont nous avons apprécié ici l'extrême intérêt historique et artistique, se sent attiré vers les peintres anciens du paysage. Et déjà plusieurs monographies ont été publiées par lui dans des collections d'art et dans des revues, dont on retrouve ici avec plaisir les idées essentielles. Mais ce qui était particulièrement intéressant, et neuf, c'était d'envisager d'un même coup d'œil, à travers les âges, de dégager en quelque sorte, de l'évolution générale de la peinture, la succession des œuvres qui ont marqué l'histoire de la peinture de paysage. Bien que M. Michel se défende, et son titre le prouve, d'avoir voulu écrire une histoire complète de la peinture de paysage, cette histoire se coordonne toute seule et s'indique au moins dans ses lignes essentielles, en cette revue critique des Maîtres qui l'ont faite. Il fallait bien qu'il les mît dans leur ordre, et les traitât suivant leur importance relative. Il fallait bien, « n'ayant à parler que de ceux qui ont excellé, montrer, selon la suite des temps, d'où ils viennent, et mettre autant que possible en lumière, non seulement ce qui fait leur mérite propre, mais aussi l'action qu'ils ont pu exercer sur le développement de leur art. » Et cette étude suit d'ailleurs tout naturellement l'ordre chronologique parce que « l'éclosion et le développement de la peinture de paysage ne se sont pas produits simultanément, mais tour à tour, dans les diverses écoles, suivant les modifications qu'en se déplaçant ce genre a subies, suivant aussi l'aptitude des races ou le génie des maîtres dont la supériorité s'y est manifestée. »

On voit déjà toute la curiosité que peut offrir une pareille étude, et toute sa nouveauté. Entrer plus avant dans l'analyse critique de ce considérable travail serait à la fois inutile et peu de mise en notre

revue. Il suffira d'indiquer les lignes générales du livre et la façon dont l'auteur en a compris la mise en œuvre.

L'Italie, bien entendu, ouvre la marche. Le paysage fait sa première apparition dans les mosaïques et les miniatures de l'art chrétien, puis se laisse apercevoir, comme fond, souvent savoureux de ton sinon bien exact de nature, dans les chefs d'œuvre de Léonard ou de Raphaël, du Corrège et de Bellini ; le Giorgione, le Titien, Canaletto, ont même peint ou dessiné de vrais paysages. Avec l'Ecole flamande, pour le coup, le paysage cesse d'être un accessoire, un accident, il devient le but ; non pas tout de suite, mais avec les Brueghel, P. Bril, Rubens surtout, puis Téniers et Brouwer. Ici la personnalité d'Albert Dürer s'impose, comme représentant de l'Ecole allemande, tardivement éclose, et l'importance, la sincérité de ses études d'après nature, est analysée de très près par l'éminent critique. Notre XVIIe siècle français, notre glorieuse école de Poussin et de Claude Lorrain, sans oublier les débuts, Jean Fouquet, les Lenain, entre alors en ligne : pages éloquentes, où M. Michel peut enfin s'étendre un peu et étudier de plus près les œuvres avec les artistes ; ce chapitre est un des plus utiles du livre.

Mais voici les Hollandais qui surgissent, nombreux, variés, caractéristiques, nettement séparés de l'Ecole flamande avec le XVIIe siècle. Et ici encore, avec quel amour le critique ne pénètre-t-il pas dans ce domaine qu'il a déjà, depuis longtemps, exploré avec tant de souci et de compétence ! C'est Berchem et Karel du Jardin, Van Goyen et les Ruisdael, Hobbema, Cuyp, Paul Potter, Van de Velde, les peintres de la nature et ceux des villes, les animaliers et les maritimes ; c'est enfin Rembrandt, que la même plume analysait si éloquemment hier. — Et pour l'Espagne, une tard venue, l'admirable Velasquez n'a-t-il pas donné au paysage, dans ses œuvres, une importance qu'on ne saurait méconnaître ? — Quant aux Anglais, qui suivent après, dans la chronologie de l'art, ils ont aussi de grands noms parmi l'indifférence générale et qui méritaient le soin avec lequel le critique les a étudiés : c'est Turner et Constable.

Enfin voici le paysage moderne en France, le chapitre le plus considérable du livre, comme on pense bien, où il fallait une singulière dextérité pour définir les courants, caractériser les maîtres, faire justice des snobismes et des incapacités prétentieuses. Je ne puis trop féliciter M. Emile Michel du goût et de la fermeté qu'il a montrés dans les diverses questions que soulevait devant lui cette période si riche, soit pour faire mieux comprendre l'essence réelle de tel talent, soit pour signaler hautement le vice foncier de telle école. Il s'est d'ailleurs arrêté aux seuls artistes disparus et borné à indiquer dans sa conclusion quelques-uns de ces courants transitoires qui sévissent parmi les générations nouvelles. Après les précurseurs, les Watteau ou les Vernet, Bonington ou Decamps, c'est Corot, c'est Rousseau, bien d'autres à leur suite, qui sont ici interrogés et définis.

Une très nombreuse série de reproductions photographiques, dans ou hors texte, d'au moins 250 œuvres, généralement choisies parmi les plus caractéristiques et puisées dans les collections privées comme les galeries publiques, achèvent, avec une grande perfection de rendu, l'enseignement si heureusement entrepris par le texte.

Henri de CURZON.

— L'opuscule de M. L. de BEAURIEZ sur *Robert le Fort et les origines de la race Capétienne* (Paris, Perrin et Comp., 1906, 162 p. 180 prix : 2 fr. 50) ne peut guère prétendre à figurer parmi les travaux d'érudition; c'est une brochure de propagande royaliste, où il est question de bien d'autres choses encore que du fameux comte de Paris (celui-ci n'y parait que de la p. 16 à la p. 34), ou de son descendant, Hugues Capet, « le roi français de France », l'adversaire triomphant des « Karlings germanisés ». L'auteur veut montrer aussi comment « la descendance du Macchabée des Francs » après être morte pour la France, la « défend dans l'éternité », et persuadé que « les saints de la maison de France protègent au delà de la mort leur pays de la terre », il leur consacrera un travail plus étendu, dont la présente brochure n'est que l'introduction. La liste (qu'il donne, p. 127) de ces saints n'est pas bien longue et ne contient, en fait de monarques ayant régné sur notre pays, que l'unique Louis IX; mais, « au champs des lys de France les fleurs bénies abondent, en dehors des fleurs sacrées », c'est-à-dire que le nombre est grand des princes et des princesses qui, du XIIe au XIXe siècle, ont mérité de figurer dans les annales des bienheureux, et ce sont tous ces personnages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, rattachés de plus ou moins près à la race capétienne, que l'auteur se propose de présenter à notre admiration mystique, pour « réparer les apothéoses démagogiques et les glorifications impies ». Il nous semble douteux, qu'en dehors d'un public très spécial, il ait beaucoup de succès. — N.

— Un élève de M. Albert Hauck, M. Edmond WAUER, a entrepris sur les conseils de son maître de retracer le tableau des origines de l'ordre de Sainte-Claire et de la propagation rapide des monastères de Clarisses à travers l'Europe chrétienne au XIIIe et au XIVe siècle, au temps où elles furent, depuis Grégoire IX, les filles de prédilection (*filiae spéciales*) du Saint-Siège. La première partie, *générale*, s'occupe des destinées de l'Ordre, pris dans son ensemble, la seconde, *spéciale*, dresse l'inventaire chronologique des couvents qui se sont établis dans les différents pays de notre continent, parallèlement aux couvents des Frères-Mineurs. Le travail de M. W. (*Entstehung und Ausbreitung des Klarissenordens besonders in den deutschen Minoritenprovinzen*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1906, II, 179 p. 8°; prix : 6 fr.), basé sur un dépouillement consciencieux de toutes les sources imprimées accessibles, marque sur plusieurs points un progrès, quand on le compare aux travaux antérieurs de E. Lempp. (*Zeitschrift für Kirchengeschichte, 1892*) et de L. Lemmens (*Roemische Quartalschrift für christliche Altertumskunde*, 1902) sur le même sujet. L'auteur a joint à son opuscule un double catalogue des monastères de l'Ordre, l'un *chronologique* et *topographique* à la fois, l'autre *alphabétique*; sans doute les érudits locaux réussiront encore à fournir plus d'un nom à cette liste, mais on se rend compte déjà combien étendue était la sphère d'action de cette congrégation célèbre et quelle influence profonde elle dut exercer sur la

vie religieuse au treizième et au quatorzième siècle dans tout l'Europe occidentale et centrale. — E.

— Les *Nouveaux aperçus sur le combat de Fréteval du 5 juillet 1194*, que nous a présentés M. R. de Saint-Venant (Vendôme, imp. G. Vilette, 1905; in-8° de 35 pages), découlent bien un peu de l'étude des textes, notamment d'un passage très fautif d'une addition à la chronique d'Anjou, mais ils reposent surtout sur une connaissance précise des lieux où se sont rencontrées l'armée de Philippe Auguste et les troupes de Richard Cœur-de-Lion. Il y a assurément grande part faite à l'imagination. Les documents étant assez rares et peu précis cependant, on ne peut pas dire que M. de Saint-Venant en ait abusé plus que de mesure. Selon lui, le roi de France était au château de Lisle, dans une île du Loir, pendant que ses gens tombaient dans l'embuscade préparée par ses ennemis, et c'est de là qu'il serait parti précipitamment pour échapper à son vassal rebelle, se jeter dans la forêt de Fréteval et courir se réfugier à Châteaudun. Cela concorderait assez bien avec les itinéraires des deux corps d'armée. L'auteur donne en même temps des renseignements assez complets sur la famille qui possédait alors le château de Lisle. — L. H. L.

— M. Henri Clouzot, profitant de la découverte de documents très explicites faite dans les Archives du Loiret, vient dans un nouvel article de la *Revue des études rabelaisiennes*, dont il nous adresse un tirage à part (Paris, H. Champion, 1905, in-8° de 16 pages) d'élucider *Le véritable nom du seigneur de Saint-Ayl*, ami de Rabelais et de fixer la date du séjour que l'illustre écrivain fit au château de Saint-Ay en Orléanais. Avec quelques hypothèses qui paraissent d'ailleurs justifiées, mais surtout avec les dépêches et pièces officielles, il arrive à reconstituer l'existence assez aventureuse en somme de cet Etienne Lorens, ancien receveur de Soissons, qui prit part dès 1524 aux négociations diplomatiques avec les Cantons suisses, s'attacha ensuite à Langey et le suivit en Allemagne et en Piémont, gagna la faveur des du Bellay, collabora à leur politique, commanda la citadelle de Turin et fut chargé de missions à Strasbourg. Rabelais aurait fait avec lui le voyage d'Italie en 1539 et serait revenu en sa compagnie vers la fin de novembre 1541, pour être à Saint-Ay à la date du 1er mars 1542. — L. H. L.

— M. P. Boissonnade a repris un sujet qu'il avait déjà traité par un autre côté, dans une étude sur *La restauration et le développement de l'industrie en Languedoc au temps de Colbert*, extraite des *Annales du Midi* (Toulouse, Privat, 1906, 32 p. in-8°). Il nous avait exposé jadis les efforts du grand ministre pour créer la prospérité publique par l'établissement d'entreprises dirigées, surveillées ou même exploitées par l'État. Dans le présent opuscule, c'est de l'industrie vraiment privée que s'occupe M. B.; il nous fait, d'après les documents empruntés pour la plupart aux archives et aux collections locales, un tableau très détaillé de l'industrie textile surtout, très florissante avec ses lainages, ses soieries, ses serges, etc., répandus jusqu'en Allemagne et dans le Levant, de l'industrie dentellière, celle des peaux, des parfums, des raisins secs, etc. D'autres industries sont encore à peine dégrossies, restent purement locales et n'ont guère d'importance économique, ni d'influence sur le bien-être général; ainsi la plupart de celles qui touchent à l'exploitation des richesses du sol. « Les minerais sont trop chers, la clientèle trop limitée, l'usage des métaux très restreint; le bois règne en maître » (p. 31). Toujours est-il que dans ce Languedoc, aujourd'hui région essentiellement agricole, la production industrielle, considérée dans son ensemble, est *trois fois et demie* plus considérable que la production agricole. M. B. explique fort bien les

causes, en partie passagères, qui ont permis ce brillant essor, malgré les appétits dévorants du fisc. — R.

— M. Henri Parquez nous présente dans une brochure, luxueusement imprimée, de 55 pages petit in-8° (Paris, H. Leclerc, 1906), quelques notes sur *Le vieux Poissy, d'après des documents inédits*. Il les a extraites en grande partie des registres paroissiaux et des délibérations de la municipalité; c'est surtout la collégiale qu'elles concernent et ce sont principalement les événements de la Révolution qu'elles ont pour sujet. En somme, l'auteur semble avoir eu pour but de reconstituer simplement quelques aspects et quelques scènes du Poissy d'autrefois ; son livret aura de l'agrémentt pour les amateurs d'anecdotes locales, au sens le plus large du mot. — L.-H.-L.

— A peine nous avons rendu compte du dernier volume de M. l'abbé Uzureau, qu'il nous en arrive un nouveau, sorti de sa plume féconde. (*Andegaviana*, 5e série, Angers, Siraudeau, Paris, A Picard, 1906, 499 p. in-8°). C'est, comme ses prédécesseurs, une compilation des articles insérés par le directeur de l'*Anjou historique*, dans ce recueil, notes historiques, extraits de documents inédits, extraits aussi d'ouvrages imprimés, qui ne sont pas tous rares. Il nous semble superflu. par exemple, de reproduire, par tranches de dimensions notables, toute la *statistique du département de Maine-et-Loire*, du citoyen Montault, préfet. Cette série bien connue des statistiques départementales, commandées par le premier consul Bonaparte, n'est pas si rare que le volume spécial n'existe pas dans la collection de tout amateur d'histoire angevine. On trouvera aussi dans le présent tome le contingent habituel de curés et de nobles guillotinés, de femmes fusillées pendant la Terreur. La pièce de résistance est une biographie de messire Henri Arnauld, évêque d'Angers, mort à quatre-vingt-quinze ans en 1692, biographie écrite par un contemporain, le chanoine Guy Arthaud; elle n'a pas moins de cent vingt pages et s'arrête d'ailleurs en 1684. La plus intéressante des études de ce recueil est celle consacrée à Mme de la Rochejacquelein, et à la part de collaboration qu'eut M. de Barante à ses mémoires. M. A. a eu entre les mains de nombreuses lettres de la célèbre marquise, sur ce sujet (p. 353-392). Signalons encore un récit assez amusant (malgré la solennité légèrement prudhommesque de son style) de la réception des députés constitutionnels à Angers, après la dissolution de la Chambre par Charles X en mai 1830. Il est emprunté à des *Notes sur les événements d'Angers depuis 1792*, encore manuscrites sans doute, rédigées par Antoine Farran, ancien maire de la ville. — R.

— La correspondance et le journal de d'Ansse de Villoison que M. Charles Joret, membre de l'Institut, a soigneusement compulsés, lui ont permis d'écrire une fort intéressante notice sur les rapports que le célèbre helléniste eut avec les érudits provençaux (*L'helléniste d'Ansse de Villoison, et la Provence*, Paris, Picard et fils, 1906, in-8° de 50 pages). Ses premières relations semblent avoir débuté en 1774 : c'était avec le marchand marseillais Pierre-Augustin Guys, à qui les affaires avaient laissé assez de loisirs pour écrire un *Voyage littéraire en Grèce*. Un des fils de ce négociant, fixé à Smyrne, fut de la plus grande utilité à Villoison lorsque celui-ci, en 1784, fit son voyage en Orient. A son retour, il s'arrêta assez longuement en Provence, notamment à Aix, où se trouvait le président Fauris de Saint, Vincens, à Arles, où il vit le marquis de Méjanes et sa splendide bibliothèque, à Mormoison où l'attendait son collègue à l'Académie des Inscriptions et Beiles-Lettres, le baron de Sainte-Croix. Et dès cette époque le commerce épistolaire avec les Provençaux prit une plus grande activité : Villoison correspondit avec le prési-

dent de Saint-Vincens, puis avec son fils le président de Noyers et disserta longuement avec eux sur des médailles et inscriptions grecques; il écrivit aussi fréquemment à son ami Sainte-Croix, tant que celui-ci resta dans le comté Venaissin. Dans toutes ses lettres, où sa profonde érudition chercha à convaincre et à imposer ses convictions, on retrouve de nombreux documents que M. Ch. Joret a fort bien mis en relief et des renseignements multiples sur l'activité intellectuelle des savants provençaux à la fin du XVIIIe siècle. — L.-H.-L.

— C'est le titre qui est surtout piquant dans le volume de l'abbé Félix Klein : *La découverte du Vieux Monde par un étudiant de Chicago* (Plon, in-12); le texte même du livre le justifie assez peu. L'auteur a été en Amérique, peut-être été un peu étudiant de Chicago ; mais c'est un Français, qui juge avec des idées françaises, et non avec celles qu'aurait réellement (nous le savons par d'autres écrits, authentiques ceux-là) un Américain venu en France. Le cadre a été imaginé pour placer un certain nombre de théories, plus ou moins intéressantes, parfois hautement pensées, parfois très discutables, sur des questions sociales, religieuses, politiques, morales..., de notre régime actuel; puis encore des souvenirs historiques ou pittoresques (pleins de charme) et, à l'occasion, des tableaux ironiques ou satiriques (moins heureux). Mais il ne faut pas chercher un document quelconque, américain ou autre, dans ces pages alertes. — H. de C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 mars 1907.* — M. le marquis de Vogüé donne des nouvelles de la mission de M. Clermont-Ganneau en Egypte.

L'Académie procède, en comité secret, à l'élection d'un associé étranger. M. J.-H.-C. Kern, de Leyde, correspondant de l'Académie depuis 1899, est élu en remplacement de M. Ascoli, de Milan, décédé.

M. Louis Havet montre, par les vers de Plaute et par la prose métrique de Cicéron, que la seconde syllabe est brève dans *peculatus*, tandis qu'elle est longue dans *peculium*. — M. Havet explique ensuite *novicius* « nouveau venu » comme dérivant de *novus* et de *vicus*. *Vicus*, en latin préhistorique, aurait signifié « maison » au sens large (maison patriarcale) comme le grec *oikos*. — M. Havet montre enfin que Plaute, à la troisième personne plurielle du parfait, évite en principe la terminaison *ere* devant consonne. Dans un vers d'*Epidique*, il l'emploie pour parodier une formule juridique. Dans un vers du Carthaginois, il semble qu'il l'ait choisie pour donner à son capitaine fanfaron le ton de la tragédie.

M. Chavannes communique les décisions de la commission du prix Stanislas Julien. Le prix est décerné à MM. Aymonier et Cabaton, pour leur *Dictionnaire cam-français*. Une récompense de 500 francs est accordée à M. le capitaine Lunet de Lajonquière, pour son *Ethnographie du Tonkin septentrional*.

M. Edmond Pottier commence la lecture d'un mémoire sur des vases de style mycénien, trouvés en Crète et à Chypre, acquis par le Musée du Louvre. Il s'applique à interpréter l'ornementation de ces poteries et les idées religieuses qui s'y rattachent, en prenant pour base les découvertes récentes de Crète, d'Egypte, de Chaldée et de Susiane. — M. S. Reinach présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 mars 1907.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que, sur les indications de M. Saint-Clair Baddeley, M. Paul Gauckler vient de retrouver dans la villa Sciarra, à Rome, sur le versant E. du Janicule, en face de l'Aventin, et appartenant à M. Wurts, les restes du *lucus Furrinae*, où se tua Caius Gracchus. Les découvertes faites dans la villa lui ont permis de déterminer l'endroit précis où se termina l'existence tragique du tribun. Elles fixent l'emplacement du *lucus Furrinae*, et éclairent le caractère de cette déesse, nymphe latine, et, non pas furie à la manière des Erinnyes grecques. Elles prouvent que ce sanctuaire fut, à l'époque impériale, affecté au culte des divinités syriennes, Jupiter Keraunios, Jupiter Heliopolitanus, Adadus, Jupiter Maleciabrudus, ce dernier inconnu jusqu'ici. Il resterait à dégager l'édifice lui-même.

M. Edmond Pottier continue la lecture de sa communication sur des vases mycéniens de Chypre. — MM. S. Reinach et Hamy présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1er avril. — 1907

MANGENOT, L'authenticité mosaïque du Pentateuque. — BRIGGS et HÜGEL, La Commission pontificale et le Pentateuque. — BURKITT, Histoire de l'Évangile. — JACKSON, Le quatrième Évangile. — PREUSS, L'idée de l'Antéchrist. — NICOLE, Catalogue des vases cypriotes du Musée d'Athènes. — Aristophane, Lysistrate, Plutus, Pax, p. VAN LEEUWEN. — BLAYDES, Analecta comica graeca. — QUIGGIN, Le dialecte de Donegal. — VONDRAK, Grammaire comparée du slave, I. — Rôles gascons, III, p. BÉMONT. — NARDIN, Jacques Foillet. — Sir Frédéric MAURICE, La guerre dans l'Afrique du Sud, I. — La Bibliothèque Marcienne. — WISSEMANS, Code de l'enseignement secondaire. — STEUER, Le Compromis entre la Hongrie et l'Autriche. — VARADI et FALK, Souvenir de Toldy. — BEÖTHY, Petit miroir de littérature hongroise. — BÜRNER, Destouches et ses comédies. — KARMAN, Lettres de Renan et de Berthelot. — MELICH, Glossaire latin-hongrois de Skikszai. — KONT, Études Hongroises. — HOPE, La parodie aristophanesque. — Académie des inscriptions.

L'authenticité mosaïque du Pentateuque, par E. MANGENOT. Paris, Letouzey, 1907; in-12, 334 pages.

The Papal Commission and the Pentateuch, by C.-A. BRIGGS, and Fr. VON HÜGEL. London, Longmans, 1906; in-8°, IV-64 pages. En traduction française, Paris, Picard, 1907; in-8, 78 pages.

The Gospel history and its transmission, by F. C. BURKITT. Edinburgh, Clark, 1906; in-8°, VIII-360 pages.

The fourth Gospel and some recent German criticism, by H.-L. JACKSON. Cambridge, University Press, 1906; in-8°, XIV-247 pages.

Die Vorstellungen vom Antichrist im späteren Mittelalter, bei Luther und in der konfessionellen Polemik, von H. PREUSS. Leipzig, Hinrichs, 1906; gr. in-8°, X-293 pages.

Le 27 juin 1906, le Pape Pie X a approuvé une décision de la Commission pontificale des études bibliques, touchant l'origine mosaïque du Pentateuque. La Commission se prononce nettement pour l'authenticité; elle croit résoudre les difficultés que son opinion présente, en admettant que Moïse a eu des secrétaires, qu'il a utilisé des sources plus anciennes, et que certaines additions (*ab auctore inspirato*), gloses et fautes de copie (non inspirées) ont pu s'introduire ultérieurement dans son œuvre. M. Mangenot, qui est un érudit très consciencieux et un théologien circonspect, publie un volume à l'appui et en commentaire de cette décision, qui, selon lui, « aura un grand retentissement ». Le fait est qu'elle a passé presque inaperçue. Peut-être a-t-elle modifié dans un sens conservateur l'opinion de personnes bien pensantes qui n'avaient pas d'idées sur la question. L'invention des secrétaires de Moïse n'a même pas, que je sache, pro-

voqué un éclat de rire. Le monde savant, dans la mesure où il s'intéresse aux manifestations théologiques, en est arrivé sans doute à n'attacher pas plus d'importance aux réponses de la Commission biblique authentiquant la substance au Pentateuque, qu'à celles de la Congrégation du Saint-Office authentiquant le verset des Trois témoins célestes dans la première Épître de Jean.

Dans la première partie de son livre, écrite probablement avant le décret du 27 juin, M. Mangenot expose avec ampleur, précision et impartialité l'histoire de la critique et son état présent. Dans la seconde partie, il défend la thèse traditionnelle ; et, dans la troisième partie, il s'occupe de la note théologique qu'il faudrait donner à la thèse de l'authenticité mosaïque. Je crains fort que la première partie (nonobstant les bonnes intentions de l'auteur) ne fasse un tort considérable aux deux autres dans l'esprit du lecteur intelligent. Critiquement parlant, la tradition sur l'origine mosaïque du Pentateuque est une tradition légendaire, facile à expliquer, et qui ne pèse rien devant les conclusions certaines que suggère l'analyse du Pentateuque, ou plutôt de l'Hexateuque (Pentateuque-Josué). Mais, au point de vue de la théologie catholique, cette tradition a un poids considérable parce qu'elle se rencontre déjà dans la Bible, et que les écrivains du Nouveau Testament, Jésus lui-même ont regardé Moïse comme l'unique auteur des livres de la Loi. C'est pourquoi la Commission biblique, tribunal théologique bien plus que scientifique (car existe-t-il des tribunaux scientifiques ?) veut soutenir encore que les critiques se trompent, et non le Christ. Ses efforts et ceux de M. M., dans les deux dernières parties de son livre, sont une lutte courageuse contre l'évidence. Provisoirement ceux qui contestent l'authenticité mosaïque doivent se considérer comme « téméraires » en théologie.

Et voilà que, seul entre tous, un savant américain, qui a contribué plus que personne au progrès de la critique biblique dans les communautés protestantes des États-Unis, mais qui est hanté, comme beaucoup de grands chrétiens, par l'idée d'une réunion possible des Églises, M. Briggs, s'est ému de la réponse donnée par la Commission biblique. Dans une lettre adressée à un savant catholique, M. le baron von Hügel, il réfute sommairement et péremptoirement le décret pontifical, en montrant que les quatre grands documents dont se compose l'Hexateuque ne peuvent être ni du même auteur ni de la même époque, ni remonter à l'âge mosaïque. « La Commission n'a évidemment rien appris du magnifique travail de la critique biblique au siècle dernier. » La théologie scolastique espèrerait-elle se sauver en perdant l'Église ? — M. von Hügel répond à M. Briggs que la décision de la Commission n'est pas un décret dogmatique, mais une « simple direction » ; il reprend et complète l'argumentation contre l'authenticité mosaïque ; il observe, avec beaucoup de raison, que l'hypothèse des secrétaires de Moïse, comiquement

insuffisante au point de vue scientifique (autant vaudrait soutenir que saint Louis a ordonné la rédaction du code Napoléon), est aussi antitraditionnelle que possible (la tradition dit que Dieu a inspiré Moïse, mais pas du tout que Moïse ait inspiré Josué, Aaron ou quelque autre). Tout peut encore s'arranger. Le Dr Künstle, prêtre catholique allemand, a imprimé en 1905, avec l'approbation de son archevêque, une dissertation sur le *Comma Johanneum*, où il démontre que le fameux verset est l'œuvre de l'hérétique Priscillien..... Cela prouve au moins que l'Église est, dans une certaine mesure, impuissante à arrêter en elle-même le mouvement critique; mais cela ne prouve peut-être pas que la contradiction soit réductible entre le catholicisme officiel et la mentalité scientifique. Quoi qu'il en soit, la brochure de MM. Briggs et von Hügel, aussi bien que le livre de M. Mangenot, sont à signaler comme des documents sur la crise intellectuelle du catholicisme contemporain.

Les conférences de M. Burkitt se lisent avec intérêt. Elles contiennent une histoire assez complète de la littérature évangélique. Esprit de critique modérée. Marc serait une œuvre originale, sauf pour le c. XIII : opinion assez répandue mais très contestable ; Marc est un écrivain plus fruste, plus personnel, en son genre, que Matthieu et que Luc ; il traite plus librement ses sources, mais il en a ; je comprends de moins en moins comment des critiques, d'ailleurs trés clairvoyants, peuvent regarder comme primitive et procédant immédiatement de la tradition apostolique une compilation assez indigeste et non moins tendancieuse. Le troisième Évangile et les Actes seraient l'œuvre de Luc : thèse contestée, pour de bonnes raisons. Mais M. B. admet que Luc a connu les *Antiquités* de Josèphe, ce qui renvoie la composition de ses livres vers l'an 100. Et l'on peut trouver que l'ancien compagnon de Paul devait être alors un peu âgé. M. B. répond que Luc, en effet, suivait Paul vers l'an 50, mais qu'il pouvait bien n'avoir, en ce temps-là, qu'une vingtaine d'années. Peut-être..... M. B. reconnaît que le récit de la passion, dans le troisième Évangile, est préférable en plusieurs points à celui de Marc : mais il n'est peut-être pas trop difficile de voir que Marc est fondé sur la même relation que Luc, et qu'il en a seulement altéré davantage l'économie par ce qu'il y a de lui-même ajouté. Les applications de textes prophétiques, si familières au rédacteur du premier Évangile, viendraient du recueil de discours communément appelé *Logia :* hypothèse invraisemblable, et qui ne serait pas de nature à relever l'autorité de ce document ; beaucoup de ces citations se rencontrent dans les récits de l'enfance, qui appartiennent en propre à l'évangéliste ; si elles ne sont pas faites ordinairement d'après les Septante, c'est que le rédacteur suit une autre version grecque, ou l'hébreu, ou les targums araméens. Les indices sur lesquels M. B. s'appuie pour reconstituer la carrière de Jean l'Ancien, prêtre hiérosolymitain converti au

christianisme, et auteur du quatrième Évangile, sont extrêmement incertains. Enfin, il n'est pas exact de dire que Jésus de Nazareth a été condamné à un supplice infâme parce qu'il enseignait l'amour de Dieu et la bonté envers les hommes : c'est d'autre chose qu'il fut question au procès, et ce n'est pas cela qui réunit contre Jésus les scribes, les prêtres et Pilate.

Avec M. Jackson nous retombons à peu près dans l'apologétique traditionnelle, sauf que l'apologiste est disposé à admettre que l'auteur du quatrième Évangile ne serait pas l'apôtre Jean, mais un disciple originaire de Jérusalem, qui aurait terminé ses jours à Éphèse. Le quatrième Évangile ne laisserait pas d'être très authentique et très historique. Rien de nouveau dans ce plaidoyer d'ailleurs consciencieux, érudit et plein de bonne volonté.

Le mouvement d'idées analysé par M. Preuss n'est pas de ceux qui font le plus grand honneur à l'esprit humain. Issue de la littérature apocalyptique, fantaisie sans objet, l'idée de l'Antéchrist fournit matière aux spéculations scolastiques et acquit de l'importance par l'usage qu'en firent contre la papauté ceux qui, au XVIe s., essayèrent de réformer l'Église. En identifiant l'Antéchrist au Pape, Luther construisit une véritable machine de guerre contre le catholicisme romain. Il y a encore des protestants qui défendent son exégèse, M. P. se contente de l'admirer. Il a du moins le mérite de l'avoir exposée dans toutes les particularités de son développement. Mais un historien désintéressé aurait sans doute vu dans l'identification du Pape à l'Antéchrist tout autre chose qu'un trait de génie. Ce ne fut pas chez Luther habileté polémique, mais conviction. Et il faut bien avouer que cette conviction, respectable en plusieurs de ses motifs et dans sa sincérité, n'est, au point de vue de l'exégèse critique et de la raison, que l'application arbitraire d'un concept chimérique. On ne voit pas très bien comment M. P. peut espérer quelque chose d'une interprétation nouvelle de l'idée de l'Antéchrist, en rapport avec la situation religieuse au temps présent. Après l'avoir lu, on est plutôt tenté de conclure qu'il a été suffisamment divagué sur ce sujet.

Alfred Loisy.

Nicole, **Catalogue des Vases Cypriotes du Musée d'Athènes.** Genève, Kündig, 1906; in-8°, p. 5-42. Du même auteur, *Catalogue des Vases Cypriotes du Musée de Constantinople*, Kündig, 1906; in-8°, p. 5-43.

M. Georges Nicole a pris la peine méritoire de classer deux séries importantes de vases chypriotes; l'une de ces collections, achetée à Alexandrie en 1899, est entrée au Musée Central d'Athènes, l'autre, qui faisait depuis 1873 partie du Musée de Constantinople, provient des fouilles diverses effectuées, surtout à Hagia Paraskévi par le général de Cesnola. Le guide que N. a suivi pas à pas dans son travail est le

catalogue du *Cyprus Museum*, que nous devons à la collaboration de Myres et d'Ohnefalsch-Richter : on n'en pouvait souhaiter un meilleur, du moment que l'auteur ne prétendait pas à faire preuve d'originalité. Les descriptions, très sèches, paraissent exactes et précises : on regrettera seulement l'absence de toute illustration.

A. De Ridder.

Aristophanis Lysistrata, cum prolegomenis et commentariis edidit J. van Leeuwen. Leyde, Sijthoff, 1903. Un vol. in-8° de xiv-178 p.
Le même, **Aristophanis Plutus**, 1904. Un vol. in-8° de xxiv-182 p.
Le même, **Aristophanis Pax,** 1906. Un vol. in-8° de xi-201 p.
Analecta comica Graeca scripsit Fred. H. M. Blaydes, Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1905. Un vol. de 352 p. Prix 6 m. 80.

Aristophane [1] n'aura pas à se plaindre de la critique moderne ; les publications se multiplient sur la métrique, la grammaire, les idées politiques ou morales du grand comique. Voici enfin heureusement terminée l'édition entreprise par M. v. Leeuwen. Nous avons ainsi à présent deux grandes éditions modernes des onzes comédies qui nous sont parvenues d'Aristophane, l'édition Blaydes et l'édition v. Leeuwen. Il y en a bien une troisième, commencée longtemps avant les deux autres, en 1868, par M. A. v. Velsen ; mais cette édition interrompue presque aussitôt, reprise en 1881, interrompue peu après, reprise encore une fois par M. K. Zacher en 1897, se trouve de nouveau arrêtée ; pour combien d'années encore ? M. Blaydes et M. v. Leeuwen ont autrement mené leur travail. Le premier volume de l'édition Blaydes, *Lysistrate*, parut en 1880 ; la publication se continua dès lors sans interruption ; elle était terminée en 1893 par un volume consacré à la *Paix*. Juste cette même année paraissait le premier volume de l'édition v. Leeuwen, les *Guêpes ;* le dernier volume, la *Paix,* a été publié en 1906. Ainsi chacun des deux éditeurs a mis le même nombre de treize années à accomplir ce grand œuvre. Il y a là plus qu'une simple coïncidence ; il y a aussi la preuve de l'esprit de suite, de l'ardeur qui a animé les deux travailleurs.

Les deux éditions sont écrites en latin ; le fait n'est pas indifférent ; ce n'est pas en vain que les deux savants sont restés fidèles à la tradition de nos vieux humanistes. Leur œuvre, tout en gardant une empreinte bien personnelle, nous pourrions même ajouter locale, y a gagné d'avoir un caractère plus général et ainsi plus véritablement classique.

Il y a entre les deux éditions un autre trait commun : les correc-

---

1. Nous rendons compte ici des trois volumes de l'édition de M. v. Leeuwen, que nous venons de recevoir ensemble : les autres volumes ont déjà été examinés dans cette *Revue* sauf les deux consacrés aux *Thesmophoriazusae* et aux *Ecclesiazusae,* que nous n'avons pas reçus.

tions au texte grec y sont fréquentes. M. B. est sur cette matière de beaucoup le plus intempérant ; peu de philologues ont été possédés du « pruritus emendandi » à un degré aussi aigu ; peu ont à leur compte un nombre aussi considérable de conjectures. La plupart de ces conjectures sont inacceptables ; mais bon nombre d'elles méritent l'attention : souvent l'auteur a signalé le mal, montré la tare, jusque-là ignorée, qui gâtait sûrement maint passage ; plus d'une fois d'ailleurs il a trouvé le remède. M. v. L. est plus réservé : il cède moins souvent à la tentation ; mais, quand il le fait, il va beaucoup plus loin que M. B. : il est encore plus audacieux et ne recule pas devant des corrections qui sont quelquefois de véritables restitutions de tout un passage (cf. comme exemple une correction qui porte sur cinq vers, *Paix*, 503-507). L'appareil critique de l'édition Blaydes est de beaucoup le plus riche ; mais il n'est pas sûr ; pour les dernières pièces de son édition, M. v. L. a eu à sa disposition les reproductions phototypiques du *Ravennas* et du *Venetus*. Aussi donne-t-il, dès ce moment, soit dans la préface soit dans le cours de l'ouvrage, une plus grande place aux explications paléographiques.

C'est surtout dans le commentaire que se marque la différence des deux éditions. M. B. est resté un humaniste et un humaniste de l'ancienne école : il n'est pas au courant en histoire ; il néglige l'épigraphie, l'archéologie, et cet ensemble de connaissances que nous nommons les *antiquités* ; il s'en tient aux auteurs ; il ne connaît que les auteurs ; il est vrai qu'il les connaît admirablement ; son édition est sur cette matière une mine inépuisable de renseignements ; elle présente à chaque instant une série de rapprochements qui sont de la plus grande utilité ; sous ce rapport, elle est un secours indispensable ; il me suffira de renvoyer aux articles ναύφρακτον βλέπειν: *Ach.* 95 et ἔστιν εἶναι, *Plut.* 287. Toutes ces richesses sont souvent entassées sans ordre ; il faut faire un effort pour débrouiller cet amas confus ; mais le plus souvent on est bien payé de sa peine.

M. v. Leeuwen est un philologue au sens complet du mot ; son attention, toujours en éveil, porte sur tous les problèmes que soulève aujourd'hui l'explication d'un poète comme Aristophane. Ainsi, dès les premiers vers de *Lysistrate*, nous trouvons mentionnés, et très à propos, l'inscription sur les mystères d'Andanie (v. 47) ; une épigramme du recueil de Kaibel (v. 83), un passage de la loi de Gortyne (v. 93). Les questions grammaticales sont traitées avec la compétence qu'on pouvait attendre de l'auteur du Manuel de la langue épique. V. 156 de *Lsysitrate*, il a très justement rétabli le digamma au mot παραϝιδών[1] ; les variantes, que présentent nos manuscrits sur ce mot, sont une preuve sûre de la légitimité de la correction. Nous devons ajouter que déjà M. Blaydes avait pensé au digamma pour

1. On sait que M. v. L. a rétabli le digamma dans son édition de l'Iliade.

corriger ce passage. Parfois, en ce qui concerne l'histoire d'Athènes et surtout certains détails de la vie d'Aristophane, le commentaire de M. L. présente mainte assertion où perce cet esprit aventureux dont nous avons déjà parlé à propos des corrections au texte.

En somme, si l'édition Blaydes est un instrument de travail des plus utiles, c'est l'édition de M. v. Leeuwen qui répond le mieux aujourd'hui aux exigences de la science. Une telle œuvre fait le plus grand honneur à cette école hollandaise, pour laquelle nous devons en France éprouver tant de sympathie. Cette édition a d'ailleurs les qualités qui doivent nous plaire ; c'est un modèle de clarté ; le texte, les notes critiques, les notes exégétiques, les références, tout y est parfaitement ordonné ; le latin est d'une excellente langue, élégant et clair ; tout, en un mot, dans cette édition est ménagé pour la commodité du lecteur. C'est un genre de politesse auquel les philologues ne nous ont pas toujours accoutumés.

Le livre des *Analecta comica graeca* que vient de publier M. Blaydes n'est qu'un recueil de références. M. B. se plaît à ce genre de travail. Dans le nouveau volume, il y a des choses utiles : il y a aussi bien des redites (comparer par ex. la note sur le v. 32 de *Lysistrate* avec ce que dit M. B. dans son édition sur ce même vers) ; parfois le rapport n'est pas bien clair entre les références et le passage qu'elles servent à expliquer (cf. *Lysistrate*, 42).

Albert Martin.

E. C. Quiggin, **A dialect of Donegal,** being the speech of Meenawannia in the parish of Glenties, phonology and texts. Cambridge, 1906, in-8°, x-247 p.

Tandis que pour l'étude des dialectes du Connacht nous avons, depuis 1899, la grammaire et le vocabulaire de Finck, les autres dialectes irlandais ne nous étaient connus jusqu'à présent que par des travaux difficiles à utiliser. Je ne ferai pas exception pour la thèse de R. Henebry sur les sons du Munster ; l'examen approfondi que j'en ai fait il y a quelques années avec J. J. Dunn m'en ayant révélé toutes les obscurités et les inexactitudes. Le livre de M. Quiggin, au contraire, nous renseigne abondamment et avec toute la précision désirable sur la prononciation d'un dialecte de l'Ulster ; nous ne connaissions les dialectes de l'Ulster que par quelques études publiées dans *The Gaelic Journal*, t. IV, p. 43 ; 204 ; t. VI, p. 139, 145.

Ce livre se divise en deux parties : la première (p. 5-157), comprend l'étude des voyelles, des diphtongues, des consonnes, avec leur origine historique ; des groupes de consonnes, de la métathèse, des chutes de consonnes et de voyelles, de l'accent tonique ; elle est suivie de quatre index des mots cités ; la seconde, p. 194-247, se compose de proverbes, énigmes, formulettes, et de six contes. La transcription employée est

celle de l'Association phonétique, sauf pour trois voyelles particulières au gaélique. La seconde partie est transcrite à la fois en écriture phonétique et en orthographe historique. Le parler recueilli est celui de J. Hegarty, né en 1831, qui a passé toute sa vie, à l'exception de 18 mois, à Meewania, et ne semble pas avoir été influencé par l'irlandais des livres.

Ce parler présente un grand nombre de voyelles intéressantes qui n'avaient pas encore été relevées et dont la description théorique n'est pas aisée. L'une des plus curieuses est l'ʎ qui est la transformation moderne de l'ancien *oi* noté maintenant *ao* dans les livres. Je signalerai à M. Quiggin la description qui en est faite dans *An Claideamh Soluis*, march 26, 1904, p. 8, col. 4, et qui me semble plus exacte que toutes celles que l'on avait données jusqu'alors. Grâce à M. Quiggin, on pourra désormais s'aventurer sans crainte sur un domaine où des gens aventureux seuls avaient jusqu'ici tenté de pénétrer. Quand on aura, de plus, sur un dialecte du Kerry la monographie que prépare J. J. Dunn, on pourra commencer enfin, avec quelque sûreté, l'étude historique de la phonétique irlandaise.

G. Dottin.

W. Vondrak, **Vergleichende Slavische Grammatik.** I, Band. Lautlehre und Stammbildunsglehre, in-8°, x-532 p. Göttingen, chez Vaudenhoeck und Ruprecht, 1906.

Le grand ouvrage de Miklosich qui porte un titre analogue n'était guère qu'un assemblage de grammaires parallèles des principales langues slaves. Le progrès de la grammaire comparée générale, la publication d'anciens textes et les descriptions de parlers locaux, les recherches de détail sur un grand nombre de points et les exposés plus ou moins complets de l'histoire de chacune des langues slaves qu'on a publiés permettent maintenant de donner un premier aperçu du système des correspondances entre les diverses langues de la famille, c'est-à-dire de poser en quelque mesure le slave commun, qui n'est autre chose que l'ensemble de ces correspondances; de même l'indo-européen commun n'est pas une langue autonome, mais simplement le système des correspondances entre les diverses langues indo-européennes; M. Vondrak, dans sa préface, s'excuse de n'avoir pas posé systématiquement le slave commun sur ce qu'il est souvent impossible de le restituer; mais pareille restitution est et sera toujours impossible. Et en revanche, il aurait été facile de marquer d'une manière plus systématique et plus constante, plus commode par suite, les correspondances entre les dialectes slaves : c'est un grave défaut de l'ouvrage que le vieux slave y tienne trop de place, que des fragments de grammaire parallèle de langues slaves l'encombrent encore,

et que le slave commun n'y soit pas régulièrement posé. Mais on doit remercier M. V. d'avoir tenté le premier de résumer ce que l'on sait de la grammaire comparée des langues slaves.

M. V., qui s'est fait connaître par des études minutieuses et de bonnes éditions des textes vieux slaves, connaît la bibliographie occidentale récente; les beaux travaux de M. Gebauer lui permettent d'utiliser largement le tchèque; la langue russe et les travaux russes sont sensiblement plus négligés. Mais, en somme, le livre est propre à mettre le lecteur au courant de l'état actuel des questions de linguistique slave, et l'ouvrage rendra d'utiles services; l'exposé de l'accentuation slave par exemple est précieux.

Toutefois, sur beaucoup de points, l'ouvrage appelle la critique. Tout d'abord, en matière de grammaire comparée générale, il est trop dépendant des manuels. Quand M. V. cite du sanskrit, c'est de la manière la plus fautive ; il est entièrement brouillé avec l'*n* cérébrale; il laisse passer des barbarismes comme *açvasu* (p. 362); il juxtapose sans avertir des nominatifs comme *nâma* et des thèmes comme *bharman-* (p. 490 et suiv.), etc. En grec, il écrit νέφεσος, sans astérisque (p. 33). Pour le lituanien, il le cite avec l'accentuation de Kurschat ou avec celle de Baranowski, suivant l'auteur auquel il emprunte ses formes, et p. 328-330, on lit des mots accentués suivant les trois systèmes de Schleicher, de Kurschat et de Baranowski. — Les descriptions de procès phonétique sont rares et trahissent de l'inexpérience (par ex. p. 128 et suiv.) — La doctrine linguistique est sans rigueur ; et l'auteur ne se fait jamais scrupule d'admettre aux lois phonétiques des exceptions injustifiées. — En matière de linguistique générale, on devra donc toujours employer le livre avec réserve, si l'on n'est pas en mesure de le critiquer.

Faute plus grave encore, la bibliographie n'est citée qu'au hasard, sans plan, sans souci de tout donner, ni même de donner tout l'essentiel; parfois M. V. cite les dernières publications, parfois à peu près rien (ainsi, p. 134 et suiv.); jamais il ne fournit le moyen de dresser rapidement la bibliographie des questions étudiées; son manuel manque donc complètement à rendre l'un des principaux services qu'on attende d'un livre de ce genre; et c'est d'autant plus regrettable que la bibliographie de la linguistique slave est très dispersée et malaisée à réunir, et que Vienne, où travaille M. V., est un des endroits où tout est le plus facile à trouver.

Même au point de vue slave, la précision est insuffisante. Après avoir défini, p. 3, le vieux slave et le slave d'église, l'auteur ne se fait pas faute de citer comme vieux slaves des mots qui sont tout au plus slaves d'église, ainsi, p. 420 et 421 *medovina* et *dolina* sont classés comme vieux slaves; où ces mots sont-ils attestés ? Les prétendus aoristes *ved*u (p. 89), *nes*u (p. 123) sont de simples barbarismes; M. Brugmann et M. Leskien l'ont déjà reconnu. P. 286, on est sur

pris de ne pas voir constater le caractère panslave du développement de *l* mouillée dans les groupes de la forme labiale plus *yod* à l'initiale du mot; ce n'est pas une hypothèse de M. Fortunatov, mais un fait.

On ne peut discuter le détail des questions abordées par M. V., ce qui serait infini. Il suffira d'indiquer une question importante, celle de la yodisation des consonnes devant les voyelles prépalatales; M. V. conteste que ce soit un phénomène slave commun, p. 20 et suiv.; mais il ne tient pas compte de quelques faits décisifs. Pour établir cette yodisation, il faut prouver qu'elle se trouve dans tous les groupes dialectaux; or, elle est évidente en russe; pour les dialectes occidentaux, le polonais ne la présente pas moins clairement; enfin dans le sud, la graphie glagolitique l'atteste sans aucun doute, puisque *e* et *je* n'ont qu'une seule et même notation, et puisque le signe de *ê* sert à noter *ja* et de même pour la voyelle nasale prépalatale. Les dialectes méridionaux ont perdu cette yodisation, et toutes les distinctions qui en résultaient. C'est ainsi que, dès le début de la tradition, le serbe a confondu les deux jers, et que, de très bonne heure, il confond *i* et *y*. Ici, comme ailleurs, le tchèque présente un état intermédiaire entre les dialectes méridionaux et les dialectes occidentaux plus septentrionaux; il conserve trace de la yodisation, mais l'élimine pour la plus grande partie, ramène le *y* à *i* et confond les deux jers; la perte de la prononciation yodisée des consonnes devant *e* en slave méridional et en tchèque est une partie d'un grand ensemble d'innovations qui caractérise éminemment ces dialectes. Le traitement *ju* de l'ancien *eu* résulte de la yodisation slave commune des consonnes devant *e*; seulement, après la fusion des deux éléments de la diphtongue, la yodisation se trouvant devant la voyelle prépalatale *u* a été exagérée et rapprochée du yod. En niant le caractère slave commun de la yodisation des consonnes devant les voyelles prépalatales, M. V. s'est privé du moyen d'expliquer nombre de faits et a obscurci toute la théorie du développement des dialectes; car c'est méconnaître un des traits fondamentaux de la phonétique slave.

Le manuel de M. V. est donc trop visiblement l'œuvre d'un philologue qui fait de la linguistique; il ne saurait à beaucoup près être mis au rang de l'admirable grammaire sanskrite de M. Wackernagel par lequel a été ouverte la série publiée par MM. Vandenhoeck et Ruprecht; mais il comble, en une certaine mesure, une lacune fâcheuse, et facilitera l'étude de la linguistique slave.

A. Meillet.

Rôles gascons, transcrits et publiés par Charles Bémont, ... Tome troisième, 1290-1307. — Paris, imp. nationale, 1906. In-4° de cc-792 pages (Collection de documents inédits sur l'histoire de France...)

Les vingt rôles transcrits dans ce volume sont relatifs aux trente-cinq années du règne d'Édouard Ier : il n'y en a pas pour la première

année, le roi étant alors en Palestine, ni pour les quinzième et seizième, employées à des négociations avec la France, la Sicile, l'Aragon, la Castille et l'Empire. Presque tous concernent la Guyenne; 95 actes seulement se rapportent au Ponthieu, le roi de France ayant reconnu les droits du roi d'Angleterre ou plutôt de sa femme sur ce comté; enfin, quelques rares autres documents semblent avoir été insérés par mégarde dans ces séries et sont étrangers aux deux provinces.

L'éditeur s'est acquitté de sa tâche avec la compétence, le soin, l'attention et la science qu'on lui connaît. Dans une introduction développée, après avoir donné des indications sur l'aspect extérieur des rôles originaux, sur la paléographie et la diplomatique des actes, sur la chronologie et l'itinéraire d'Édouard Ier en France, il a présenté, en vue d'un tableau ultérieur de l'administration anglaise en Guyenne, une liste chronologique (de 1272 à 1307) des lieutenants du roi et des sénéchaux de Gascogne, ainsi que des connétables de Bordeaux. Chacun de ces fonctionnaires fait l'objet d'une notice aussi complète que possible, dont M. Bémont a puisé les éléments dans bien des sources étrangères aux rôles. Il a fait remarquer que pour gouverner la Guyenne, Édouard Ier n'employa, sauf une seule fois, que des agents venus du dehors : l'un d'eux profita de l'occasion pour s'y établir, Jean de Grilly, dont les descendants, sous le nom de Grailly, devaient prendre une importance capitale aux XIVe et XVe siècles. Les lieutenants du roi étaient de plus grands seigneurs même que les sénéchaux ; on vit un frère du roi, ses cousins et ses alliés, tenir cet emploi : Édouard Ier voulait qu'ils fussent qualifiés pour traiter avec les souverains des royaumes voisins et qu'ils tinssent leur rang avec honneur. Pour la connétablie de Bordeaux, il craignait moins d'employer des Gascons; il y mettait de préférence des clercs ayant conquis le grade de maître ou de docteur.

M. Bémont a encore établi les listes des sénéchaux particuliers pour : 1° la Saintonge ; 2° le Périgord, le Limousin, le Rouergue et le Quercy; 3° l'Agenais; 4° la Bigorre, et, enfin, la nomenclature des bailies, prévôtés, bastides, châteaux et châtellenies de la Guyenne ; on les reconnaîtra sur la carte insérée par lui dans son ouvrage.

Le chapitre III de son introduction est consacré à l'exposé de la guerre anglo-anglaise de 1293 à 1297. La Guyenne, à la suite d'une campagne diplomatique où Philippe le Bel avait eu le dessus, avait été confisquée assez facilement sur Édouard Ier, mais celui-ci, comme on ne l'ignore pas, n'épargna rien pour reconquérir ce fleuron de la couronne anglaise. Il est intéressant de lire dans le récit de M. Bémont tous les préparatifs qu'il fit pour cela en Angleterre, les moyens plutôt violents auxquels il recourut pour se procurer, coûte que coûte, de l'argent, les réquisitions qu'il adressa à ses vassaux et « amis » pour le service de guerre, les lettres de rémission qu'il promit aux crimi-

nels de droit commun en rupture de ban ou dans les prisons royales pour les engager à s'enrôler dans son armée. Les opérations militaires qui eurent lieu en Guyenne sont racontées avec précision ; grâce aux rôles, leur éditeur a pu ajouter beaucoup de détails à ce que les historiens précédents avaient déjà dit : il a montré ainsi que la ville de Bayonne et le pays des Landes apportèrent un très grand appui aux entreprises des Anglais et que c'est grâce à leurs partisans dans cette région que ceux-ci ont pu se maintenir en Guyenne. On sait que leurs campagnes militaires eurent relativement peu de succès et que l'armée française commandée par Charles de Valois réussit à les tenir en échec ; ils auraient eu fort à faire s'ils avaient dû reprendre le pays les armes à la main. Heureusement pour eux, ils furent servis merveilleusement par les événements de Flandre, et le traité de Paris leur rendit le duché.

L'édition des rôles est faite avec toute l'érudition exigée par la critique moderne : les personnages visés par les documents sont identifiés par des notices courtes, mais très suffisantes ; la forme moderne des noms de lieux est précisée : ce sont à peu près les seules notes qu'appelait, après une si copieuse introduction, l'intelligence des textes. J'aurai tout dit quand j'aurai ajouté qu'une table des mêmes noms de lieux et de personnes pour les tomes II et III des *Rôles gascons* est jointe à ce volume.

L.-H. Labande.

Léon Nardin, **Jacques Foillet,** imprimeur, libraire et papetier (1554-1619) d'après des documents inédits. Paris, Honoré Champion, 1906, 283 p. in-8° avec de nombreuses planches. Prix : 10 fr.

Le livre, très coquettement imprimé, de M. Nardin est une contribution, intéressante autant qu'utile, à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie, dans la seconde moitié du xvie et au commencement du xviie s. Elle est basée sur des recherches longues et très consciencieuses, qui ont permis à l'auteur de nous retracer la biographie à peu près complète d'un enfant de Tarare, qui fut successivement apprenti puis compagnon, à Lyon et à Genève, maître-imprimeur à Bâle, imprimeur de l'archevêché de Besançon, imprimeur et fabricant de papier de S. A. le duc de Wurtemberg-Montbéliard ; c'est en cette dernière qualité surtout que le nom de Foillet a été sauvé de l'oubli et que le souvenir de son activité professionnelle a survécu jusqu'à ce jour dans les milieux où elle s'exerça jadis. Les efforts patients et perspicaces de M. N. ont notablement élargi nos connaissances sur le compte de l'homme privé, comme de l'industriel et il n'est guère probable qu'on retrouve encore de nouveaux détails sur lui, après ceux que son biographe a colligés dans les archives de France, de Suisse et d'Allemagne. Nous connaissons maintenant les étapes

variées de sa carrière assez vagabonde, ses relations de famille, ses descendants et jusqu'à la physionomie de ses ateliers et de ses boutiques, pour autant que les ravages du temps n'en ont pas fait disparaître la trace. En soi, l'existence de l'homme n'a rien d'extraordinaire ; sa vie fut celle de beaucoup de ses contemporains, industriels nomades comme lui ; actif, entreprenant sans être toujours heureux en affaires, il a peiné longtemps, sans laisser grandes richesses à ses enfants. S'il a passé par bien des avatars religieux, catholique à Lyon, réformé à Bâle, catholique de nouveau à Besançon, puis luthérien à Montbéliard, cela encore ne le distingue pas foncièrement de beaucoup d'autres personnages, obscurs ou célèbres, de son temps, qui ont « mué » leurs convictions sous l'influence des circonstances ambiantes ou de nécessités professionnelles. Mais M. N. a su trouver suffisamment de détails topiques dans les sources découvertes par lui, pour donner une image vivante de l'homme privé comme de l'homme du métier. Peut-être pourrait-on signaler dans son livre une certaine inexpérience, qui s'explique par le désir de consacrer tout un volume à ce sujet, un peu mince en lui-même. Ainsi, après nous avoir longuement analysé l'*Inventaire des biens*, très curieux en effet, de Jacques Foillet (p. 165-179) et le non moins curieux inventaire de son fonds de librairie [1], il a cru devoir reproduire encore une fois, *in extenso*, ces documents dans l'appendice. Le catalogue des 161 numéros (volumes ou plaquettes) sortis des presses de Foillet sera le bienvenu, encore qu'un bibliophile de profession aurait dû s'astreindre à en donner les titres complets, et dans leur texte original, et non pas seulement par abrégé, ou en français, quand il s'agit de livres allemands. On aurait aussi désiré trouver, dans ce travail si consciencieux, quelques considérations plus générales sur le rôle littéraire de Montbéliard à cette époque, alors que les éditeurs de cette petite cité, française de langue, allemande de gouvernement, servaient pour ainsi dire de trait d'union entre la France et l'Allemagne, traduisant aux théologiens de langue française les ouvrages de leurs collègues germaniques et apportant en échange les romans à la mode, les *Amadis des Gaules* ou les *Bergeries de Juliette* aux lectrices d'outre Rhin. Mais évidemment le côté littéraire de son sujet a moins intéressé l'auteur que le côté technique. A ce dernier point de vue, nous signalons les intéressantes recherches sur les filigranes des papiers fabriqués par Foillet, avec planches à l'appui [2].

R.

1. Ainsi que l'inventaire du fonds de son fils Samuel, qui, déjà moins actif, semble s'être borné à la littérature religieuse et surtout scolaire. Ce dernier catalogue datant de 1633 (p. 267-273) donne une idée assez nette de ce qu'était la boutique d'un libraire de province à cette époque. On aurait désiré que l'éditeur eût un peu plus abondamment annoté les indications souvent imprécises de l'homme de loi qui dressa l'inventaire.

2. On trouve çà et là des fautes d'impression, dont j'ai noté quelques unes à la

History of the War in South Africa, 1899-1902; compiled by the direction of His Majesty's Government by Major General Sir Frederick Maurice, K. C. B., with a staff of officiers. Vol. I. London, Hurst and Blackett limited, 1906. In-8°, 526 p. avec 29 cartes et croquis.

Cette relation officielle de la guerre sud-africaine paraît quatre ans seulement après la fin des hostilités. Dans ce court espace de temps un nombre considérable d'ouvrages sur la même matière ont été publiés tant en Angleterre qu'à l'étranger, notamment la très importante histoire du journal le *Times*. Tous ces travaux souffrent de la proximité des événements qui empêche leurs auteurs de se défaire de toute partialité; le livre du général M. n'échappe pas à ce travers.

Le premier volume est divisé en deux parties : six chapitres traitent de la préparation de la guerre par les deux adversaires, les suivants sont consacrés au récit des opérations jusqu'à la prise de commandement de lord Roberts. Les causes du conflit sont passées sous silence « afin de ne pas froisser, dit la préface, les susceptibilités de ceux qui, après avoir longtemps combattu avec courage contre l'empire britannique, ont ensuite consenti à en faire partie en devenant sujets du roi Edouard ».

Le plus grande qualité du nouvel ouvrage est sa concision; l'auteur y a limité le développement à de justes proportions. Malgré sa répercution considérable sur la politique extérieure de l'Angleterre qu'elle a paralysée pendant trois ans, malgré l'influence qu'elle a exercée sur l'organisation de l'armée britannique et sur ses mœurs, la guerre sud-africaine n'en reste pas moins, au point de vue militaire, une campagne d'intérêt secondaire, en raison du caractère spécial de l'ennemi et du théâtre des opérations.

Le compte rendu des événements n'est accompagné d'aucune considération technique; c'est une simple chronologie, très précise en ce qui concerne les troupes anglaises, mais beaucoup moins documentée sur la composition et les mouvements des commandos républicains. Quoi qu'il en soit, le lecteur reste sans cesse sous l'impression qu'il ne s'agit pas d'une histoire, mais d'un plaidoyer. Les quelques remarques, très courtes d'ailleurs, qui terminent la plupart des chapitres ont pour but unique d'excuser les défaites de l'armée anglaise et les conceptions défectueuses de ses chefs. L'auteur s'attache de préférence à défendre les généraux encore vivants et réserve le peu de sévérité dont il est capable pour Symons et Gatacre qui sont

---

lecture : p. 22, lire *Traugott* pour *Trangott*. — P. 58 l. *Andreae* pour *André*. — P. 65 l. *Rittershofen* p. *Rittersholen* (qui d'ailleurs n'est pas « près de Strasbourg ». — P. 125 l. *Vogelmann* par *Vogelmau*. — P. 128, l. *Haffenreffer*, p. *Hafenroefer*. — P. 178, l. *Ledertz* p. *Leders*. — P. 196, le titre des *Orationes academicae* de Junius est très fautivement transcrit. — P. 240, lire *Hawenreutter* (prof. de physique, à l'Académie de Strasbourg), p. *Haurenreiter*. — P. 240 et 243, le même auteur est appelé *Couppé* et *Copper*. — P. 267, l. *Middelbourg* p. *Middebourg*, etc.

morts aujourd'hui. C'est ainsi qu'après avoir rendu compte du désastre éprouvé à Colenso par le général Buller, l'auteur se contente d'observer que son plan était « hasardeux »; il ne trouve aucun mot de reproche pour Lord Methuen et ne se permet aucune appréciation sur les dispositions follement téméraires qu'il prit à Magersfontein et dont le résultat fut le massacre de la brigade écossaise. Par contre une page et demie est consacrée à juger sans indulgence l'affaire de Stormberg et la responsablité des opérations de Dundee est rejetée totalement sur le malheureux officier qui y fut tué sans la faire partager à son chef qui l'avait envoyé à la mort. Le désir constant de pallier les fautes commises pendant cette première partie de la guerre conduit l'auteur à exagérer l'effectif des burghers. Dans l'évaluation des forces ennemies le général M. se fonde toujours sur des chiffres théoriques en comptant tous les citoyens en âge de combattre comme présents aux armées. Il paraît ignorer les hommes affectés à la garde du chemin de fer — un poste de trois burghers surveillait chaque ponceau de la voie — ceux qui restaient dans leurs fermes pour contenir la population noire, les employés du gouvernement, enfin les fractions détachées sur la frontière portugaise, aux mines et au camp de Waterval où étaient enfermés les prisonniers. Aussi les estimations de l'écrivain anglais présentent des écarts gigantesques avec celles des relations trop rares publiées par des Boers. Par exemple, au combat de Rietfontein, le 24 octobre, il fixe le nombre des Orangistes à 6,000 tandis que le général de Wet donne, dans ses mémoires, un total de 1,000 fusils.

Il était difficile pour un écrivain nouveau de faire preuve d'une grande originalité et d'apporter de nombreux renseignements inédits après la publication de l'histoire très documentée et très complète du *Times*. Néanmoins on est surpris de la rigueur, j'allais dire de la servilité, avec laquelle le général M. suit son devancier en reproduisant presque littéralement de très nombreux détails de son récit et en reprenant aux mêmes endroits des termes identiques. On relève dans le compte rendu de la bataille de Stormberg les analogies suivantes :

Times	Général M.
.... pas un éclaireur n'avait été envoyé en avant. L'infanterie en colonne par quatre, baïonnette au canon marchait en tête..... La sentinelle boer, fixant les yeux sur la vallée à ses pieds aperçut un mouvement dans l'ombre grise de la colline.....	L'infanterie resta par quatre sans autres éclaireurs qu'une avant-garde de huit hommes. Le poste boer, sur le Kissieberg, aperçut la ligne grise serpentant avec lenteur au pied de la colline.....

Et plus loin, lorsqu'il s'agit de l'entrée en ligne de l'artillerie :

Times	Général M.
La lumière les frappait au visage et tout le versant de la montagne était enveloppé d'une ombre noire.. ..	Le soleil se levait exactement derrière le versant occidental du Kissieberg de sorte que toute la partie supérieure présentait aux artilleurs anglais une cible noire.....

Ce sont deux exemples, on pourrait en citer bien d'autres. La plus grande partie de la nouvelle histoire n'est qu'une réduction aux deux tiers de l'ancienne : comme renseignements inédits on ne peut guère relever que ceux qui concernent les transports maritimes, les instructions du général Buller aux chefs des différentes colonnes, enfin les ordres donnés par Lord Roberts pour la réorganisation des trains régimentaires et des convois. Ces derniers documents mettent en lumière le contraste que présente l'irrésolution et la crainte des responsabilités dont fit preuve le vaincu de Colenso avec le discernement, l'esprit de suite et la fermeté du maréchal.

Le style du général M. est sobre et net. Il faut le louer d'avoir su se débarrasser presque complètement de la forme irritante adoptée en ces dernières années par les écrivains militaires anglais, à l'exemple des correspondants de guerre, qui fait de chaque événement une anecdote, et de chaque nom propre, un sobriquet.

Ajoutons que les travaux topographiques exécutés depuis la guerre par les officiers britanniques ont permis à l'auteur de joindre à son volume un lot important de cartes claires et exactes qui constitue certainement la partie la plus précieuse de l'ouvrage.

Réginald Kann.

— L'inauguration des nouveaux locaux de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, le 27 avril 1905, fait l'objet d'une belle publication (*La Biblioteca Marciana nella sua nuova sede*; Venise, 1906; gr. in-4°, 117, sept planches hors texte, nombreuses illustrations), dont l'intérêt dépasse celui d'une simple commémoration; car en dehors des discours qui furent prononcés dans cette circonstance — celui de M. J. Morpurgo, l'organisateur de la nouvelle installation, a une importance particulière —, on trouvera ici des notices historiques et bibliographiques sur les vicissitudes de la célèbre bibliothèque, par MM. S. Morpurgo, G. Coggiola (histoire des diverses installations avant le dernier emménagement) et G. Lavi (*Bibliografia marciana*). L'exécution matérielle du volume, due aux soins de l'*Istituto d'arti grafiche* de Bergame est d'une grande perfection. — H. H.

— Le personnel de l'enseignement secondaire saura gré à M. A. Wissemans d'avoir pris la peine de recueillir dans les décrets, arrêtés, règlements, circulaires, etc. l'essentiel des statuts qui régissent le corps. Son *Code de l'Enseignement secondaire* (Paris, Hachette, 1906, in-16, p. 288) sera pour chacun de ses membres un répertoire précieux à consulter, en particulier pour tout ce qui touche à leurs intérêts, comme classement, traitement, avancement, régime des retraites, etc. L'ordre chronologique adopté par l'auteur a sans doute le défaut d'éparpiller une matière assez incohérente par elle-même, mais une abondante table analytique à la fin du volume remédie largement à cet inconvénient. — L. Roustan.

— La brochure que M. Géza Steuer, avocat à Budapest, vient de publier, en français, sous le titre : *Le Compromis entre la Hongrie et l'Autriche. Étude de droit public* (Paris, Giard et Brière, 1907, 96 p.) rendra de grands services. Elle donne, en effet, la première traduction française du texte officiel hongrois du Compromis qui diffère sensiblement du texte allemand tel que les Chambres autrichiennes l'ont voté en 1867. Déjà M. Eisenmann dans son savant ouvrage *Le Compromis austro-hongrois de 1867* (1904) — que M. Steuer aurait pu citer comme preuve de l'intérêt toujours grandissant que les savants français portent à la Hongrie — a insisté sur les différences notables qui existent entre la rédaction hongroise et la rédaction allemande. Cette différence est, en grande partie, la cause des luttes entre les deux pays et de la fausse opinion qu'on se fait en France des justes revendications des Magyars. Il est vrai que les publicistes français puisent leurs renseignements aux sources allemandes, ordinairement hostiles à la Hongrie. Mais il sera difficile de changer cet état de choses tant que les écrivains politiques hongrois n'auront pas contrebalancé ces productions allemandes par des publications françaises. En ce qui concerne la constitution hongroise, l'exposé lumineux que le comte Albert Apponyi en a fait dernièrement dans son travail : *Le Parlement de la Hongrie* (Paris, Roustan) a déjà contribué à dissiper bien des erreurs. La brochure de M. Steuer devra être consultée par tous les publicistes qui s'occupent de la monarchie des Habsbourg. Ils y trouveront, outre le texte du Compromis accompagné de nombreuses notes, des considérations historiques très intéressantes sur la Pragmatique Sanction de 1723. Nous doutons cependant que les expressions « monarchie austro-hongroise » ou « L'Autriche-Hongrie » disparaissent prochainement du vocabulaire politique français, comme le désire M. Steuer. Ces termes sont justement nés grâce au Compromis et tant que la séparation entre les deux pays ne sera pas complète, on ne dira pas « l'Autriche et la Hongrie », d'autant plus que la diplomatie a consacré ces dénominations. M. Eugène Rákosi, directeur du journal le plus répandu en Hongrie, le *Budapesti Hirlap* et membre de la Chambre des Magnats, a mis à cette publication une belle préface où il se plaint amèrement de l'ignorance des Français en ce qui concerne l'histoire et la langue hongroises. « La plupart des Français, dit-il, s'imaginent vaguement — et la diplomatie autrichienne fait tout son possible pour maintenir le monde dans cette erreur — que la Hongrie est une simple province de l'empire d'Autriche, et que la langue des Hongrois, la langue magyare, n'est qu'un dialecte allemand ou slave. » Pour éclairer l'opinion publique, il trace un tableau succinct de l'ethnographie de la Hongrie et dit quelques mots de la langue magyare qui est d'origine touranienne et n'a aucune parenté ni avec l'allemand, ni avec les langues slaves. Il prouve que même au point de vue scientifique, cette langue mérite l'attention des savants européens. — I. K.

— On a fêté à Budapest avec éclat le Centenaire de la naissance de François Toldy, surnommé le père de l'histoire littéraire hongroise. Les meilleurs écrivains ont fait ressortir ses mérites qui sont multiples car, le premier, il a tracé le plan de l'histoire de la littérature magyare ; il a créé, par ses nombreuses publications, les bases solides d'une histoire du développement intellectuel de son pays. Les rédacteurs de la revue *Ország-Világ*, MM. Váradi et Falk ont publié à cette occasion un *Souvenir* (*Emléklapok*, etc. Budapest, 1906, 40 pages, in-folio) qui donne des contributions brèves, mais instructives à la vie du grand travailleur. Nous y relevons surtout les articles de MM. Ferenczy, Kacziány et Márki. L'Album contient aussi des pages inédites des Mémoires de Toldy et une centaine de portraits et de vues qui font de cette publication un souvenir des plus précieux. — I. K.

— M. Zoltán Beöthy qu'on peut considérer comme le successeur de Toldy, a fait pendant le Millénaire (1896) une série de conférences où il a traité les écrivains au point de vue national. Ces conférences ont paru sous le titre : *Petit miroir de la littérature hongroise*. L'Athenaeum vient d'en publier la troisième édition dans un format qui plaira aux amateurs (216 p. in-16). Ce livre est aujourd'hui classique, car c'est une synthèse brillante, écrite dans ce style nerveux et concis qui caractérise le talent de M. Beöthy. Les quarante dernières années sont un peu sacrifiées, mais au moins on trouve dans ce *Miroir* les noms de quelques Jeunes, tandis que dans les deux gros volumes que quarante professeurs ont rédigés sous la direction de Beöthy, l'exposé s'arrête avec l'année 1867, comme si les quarante dernières années n'avaient rien produit qui vaille la peine d'être étudié. — I. K.

— M. Alexandre Bürner vient de publier une thèse sur *Destouches et ses comédies* (Albe-Royale, 1906, 63 pages). C'est un de ces travaux honnêtes qui donnent la quintessence des recherches françaises et allemandes et dont les Universités hongroises se contentent pour décerner le titre de docteur. Il n'y a là aucune comparaison à établir avec les thèses françaises. M. Bürner rend compte d'abord de ce qu'on a publié jusqu'ici sur Destouches, puis il retrace sa vie, parle des caractères que le poète a portés au théâtre, de la morale de ses pièces et de la composition, le tout très brièvement avec de nombreuses citations françaises. Nous pouvons rappeler ici que *L'homme singulier* de Destouches a été le modèle du *Philosophe* de Bessenyei, une des premières comédies du théâtre magyar (1777). — I. K.

— La *Bibliothèque française* à l'usage des classes, dirigée par MM. Theisz et Matskássy, vient de s'enrichir d'un volume dans lequel le pédagogue, M. Kármán, a réuni les deux lettres de Renan et de Berthelot, la première sur les sciences de la nature et les sciences historiques, la seconde sur la science idéale et la science positive (Budapest, Lampel, 1906, 108 pages). Le texte n'est pas accompagné de notes, mais il est suivi d'une notice sur Renan, tirée de l'Histoire de la littérature de M. Doumic, d'une notice sur Berthelot due à M. Gaston Laurent (Les grands écrivains scientifiques), d'un vocabulaire où les élèves trouvent, en français, l'explication des termes philosophiques et scientifiques et des notes sur les noms propres contenus dans les deux lettres. Les portraits de Renan et de Berthelot ornent ce petit volume. — I. K.

— Dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise ont paru dernièrement : 1° *Le glossaire latin-hongrois de Blaise Fabricius Szikszai de l'année 1590* par Jean Melich (Budapest, 1906, 144 pages in-8°), Szikszai était professeur à la célèbre école de Sárospatak de 1561 à 1576. Il composa, à l'usage de ses élèves, un glossaire

manuscrit où les mots étaient rangés d'après le sens, en 101 groupes. Ce glossaire, supérieur à ceux qui étaient en usage au cours du XVIe siècle, fut imprimé pour la première fois en 1590 par Gaspard Pesthy et réédité jusqu'en 1630, mais les éditions ultérieures contiennent de nombreuses fautes. De la première édition, il ne reste qu'un exemplaire conservé à la bibliothèque du lycée de Késmárk. M. Melich vient de la faire réimprimer en y ajoutant une bonne introduction et un Index alphabétique des mots magyars. Ce travail rendra des services aux lexicographes et aux grammairiens, car le glossaire de Szikszai était en usage de 1561 à 1641 et a exercé une certaine influence sur les travaux du grammairien Albert Molnár du XVIIe siècle et sur les traducteurs hongrois de Coménius. — 2° *La continuation des Commentaires de Jules César et Asinius Pollion* par Joseph Cserép (38 pages). Ce mémoire contient une discussion serrée des hypothèses de Landgraf et arrive aux conclusions suivantes : Asinius Pollion avait des relations étroites avec la Ve légion pour laquelle l'auteur de Bellum Africanum montre beaucoup d'intérêt; le style de l'ouvrage est celui d'Asinius qui probablement en est l'auteur; la Ve légion de César fut dénommée plus tard légio Martia; c'est Hirtius qui a écrit le VIIIe livre du Bellum Gallicum depuis le 4 § du chapitre III jusqu'à la fin; le même a composé les événements d'Alexandrie jusqu'à la mort de César, mais Balbus et ses amis n'ont pas trouvé cette rédaction suffisante et l'ont remaniée en utilisant, pour le bellum Alexandrinum, les lettres et les notes de Jules César. — 3° *Les plus anciens monuments funéraires de la Pannonie conservés au Musée hongrois*, par Joseph Hampel (74 pages et 23 tables). Le Musée national prépare en ce moment une nouvelle édition des inscriptions latines que Floris Rómer et Ernest Desjardin avaient publiées en 1873. Depuis cette date, de nombreux monuments avec des inscriptions furent découverts et le Corpus Inscriptionum Latinarum, notamment le supplément au tome II, a jeté un jour nouveau sur beaucoup de points restés obscurs. Dans ce mémoire, M. Hampel, conservateur du Musée, donne le commentaire des plus anciennes inscriptions qui datent du Ier et du commencement du IIe siècle après J.-Chr. Le nombre des monuments expliqués et reproduits est de 48. — 4° *Études sur le Limes*, par Gabriel Téglás (106 pages avec une carte et 11 illustrations dans le texte). Les travaux de la Commission du Limes romain en Allemagne et en Autriche sont connus du monde savant. M. Téglás qui, depuis des années étudie la partie de Limes située en Hongrie, retrace dans ce mémoire les résultats obtenus par les savants allemands et autrichiens. Il fait appel à l'Académie et au gouvernement hongrois pour qu'ils ne se désintéressent pas de cette question, car avec une dépense annuelle de 10 à 15,000 francs le travail pourrait être mené à bonne fin dans l'espace de huit à dix ans. — I. K.

— Les *Études hongroises* que M. I. Kont vient de publier, contiennent une série de conférences faites à la Sorbonne sur les poètes Vörösmarty, Petőfi, Arany, Tompa, Gyulai, Szász, Lévay et sur l'homme d'État François Deák. (Paris, Rudeval, 1907. — 285 pages, in-8°). — X.

— Nous possédons divers ouvrages sur la parodie; ils traitent de sa nature, de ses effets, des conditions dans lesquelles elle se produit; nous ne possédions pas encore un recueil de mots employés par les poètes de l'ancienne comédie pour produire l'effet voulu. M. Edw. Will Hope a essayé de combler cette lacune dans une dissertation présentée à l'Université John Hopkin (*The language of parody, a study in the diction of Aristophanes*, Baltimore, 1906; 62 p. in-8°). Son livre

est une simple liste de mots susceptibles de prêter à la parodie et empruntés au style épique, lyrique ou dramatique, à certains dialectes, etc. Pour bien déterminer le caractère de l'ouvrage, je fais observer que, par exemple, le mot ἀρούραῖος, qui se trouve dans une parodie comprenant un vers entier (*Gren.* 840), manque dans la liste dressée par M. H. De plus, l'auteur exclut de sa recherche toutes les parties lyriques ; il ne s'occupe que des passagee écrits en trimètres iambiques, en tétramètres iambique, trochaïque et anapestique, en hexamètres. Voici quelques mots qui manquent dans la scène de dispute entre Eschyle et Euripide, qui forme la partie essentielle des *Grenouilles* : 929, ἱππόκρημνα est une parodie de ὑψίκρημνα, Esch., *Prom.* 421, fr. 28; 1017, ἑπταβόειος, cf. Hom. *H.*, VII, 219; v. 804, ταυρηδοί paraît une parodie d'Esch., *Choéph.*, 274. — A. M.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 mars 1907.* — M. Barth donne de bonnes nouvelles des résultats obtenus jusqu'ici par la mission de M. Pelliot au Turkestan.

M. le marquis de Vogüé donne également de bonnes nouvelles de la mission de M. Clermont-Ganneau, qui a découvert un certain nombre d'ostraka araméens et deux statues en diorite.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Estrade-Delcros (8,000 fr.), qui est décerné à M. Joseph Halévy.

M. H. d'Arbois de Jubainville expose que, suivant la grande composition épique intitulée *Enlèvement des vaches de Cooley*, le héros irlandais Cûchulain pensait que s'emparer des vêtements, des armes, des chars et des chevaux des ennemis vaincus aurait été un acte indigne de lui. Il se bornait à couper et à enlever les têtes. Diodore de Sicile dit que les Gaulois prenaient les têtes des ennemis tués et abandonnaient la dépouille à leurs serviteurs. Ces serviteurs ont dû pendant longtemps être des Germains. De là le sens du mot allemand *beute*, en français *butin*, d'un accusatif francique * *beutin*. C'est un dérivé du celtique *bheudi-boudi* — « victoire ». Les Gaulois se contentaient de la gloire, laissant le profit aux Germains qui, devenus riches, triomphèrent facilement des Gaulois ruinés.

M. Louis Havet étudie deux passages du *Capitaine fanfaron* de Plaute. Il montre que, dans l'un des deux, *equidem plane* est une faute de copiste pour *Ionem plane* « un vrai Ionien », c'est-à-dire un homme charmant. Dans l'autre, il restitue un composé inédit *praefaciunt* « ils font les premiers ». — M. Havet montre ensuite que Plaute emploie le collectif singulier *juventus* pour traduire le pluriel grec ἔφηβοι. D'un passage du *Curculion*, il conclut que l'organisation éphébique existait probablement à Epidaure comme dans d'autres villes de l'Argolide.

M. Maurice Croiset annonce les décisions de la commission du prix extraordinaire Bordin et de celle du prix Saintour, qui sont partagés de la manière suivante :

Prix extraordinaire Bordin : 1,500 fr. à M. Paul Monceaux, pour son ouvrage sur *L'Afrique romaine ;* 500 fr. à M. Mazon, pour son *Essai sur la composition des comédies d'Aristophane ;* 500 fr. à M. Pichon, pour son livre sur *Les derniers écrivains de la Gaule romaine ;* 500 fr. à M. Gaffiot, pour son travail sur *Le subjonctif de subordination en latin.*

Prix Saintour : 1,000 fr. à M. Homo, pour son *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien* ; 1,000 fr. à M. A. Merlin pour son livre sur l'*Aventin dans l'antiquité* ; 500 fr. à M. Audollent, pour son travail sur les *Defixionum tabellæ*; 500 fr. à M. Bourguet, pour son ouvrage sur *L'Administration financière du sanctuaire pythique au* IVe *siècle a. C.*; 500 fr. à M. Allègre, pour son ouvrage intitulé : *Sophocle ; les ressorts dramatiques de son théâtre.*

M. Antoine Thomas annonce que la commission du prix Honoré Chavée a décerné ce prix à l'*Atlas linguistique de la France*, ouvrage en cours de publication, de MM. J. Gilliéron et Ed. Edmont.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — **8 Avril** — **1907**

Jackson, La Perse. — Lermann, La sculpture grecque. — Milhaud, La pensée scientifique chez les Grecs et les modernes. — Fick, Les noms de lieux grecs.— Szanto, Études choisies. — Ferguson, Les prêtres d'Asklépios. — Martini et Bassi, Catalogue des manuscrits grecrs de la Bibliothèque Ambrosienne. — Guignebert, Manuel d'histoire ancienne du christianisme. — Pourrat, La théologie sacramentaire. — P. Passy, Petite phonétique comparée. — Köhler, Les noms de poissons en vieil-anglais. — Diplomes carolingiens, I. — Bréhier, Les croisades. — L. Thomas, Les leçons de Schwob sur Villon. — Lachèvre, Les satires de Boileau. — J. Greppi, La correspondance de Paul Greppi, II,-III. — Péroz, France et Japon en Indo-Chine. — d'Ollone, La Chine novatrice et guerrière. — Le Pointe, Les fastes militaires et coloniaux du Portugal. — Schrader et Gallouedec, Les principales puissances du monde. — Gaultier, Le sens de l'art.

A. V. William Jackson. **Persia past and present.** A book of travel and research with more than two hundred illustrations and a map. New-York et Londres 1906, chez Macmillan, in-8°, xxxi-471 p.

Le philologue moderne ne saurait plus se contenter de parler des choses anciennes d'après les textes seuls; le sens actuel de la réalité pousse les meilleurs des philologues à visiter les pays dont ils étudient le passé, à en examiner les vieux monuments, et, s'il se peut, à interroger les survivants qui ont en quelque mesure conservé les traditions et les anciens usages. On sait de quel profit a été pour la philologie de l'Avesta le voyage que James Darmesteter a fait dans l'Inde. M. Jackson, le distingué professeur de philologie indo-iranienne à Columbia-University, qui a consacré à l'Iran ancien le meilleur de sa très grande activité scientifique, a tenu à visiter la Perse même. Il est entré par la Transcaucasie russe; parti en hiver, il a gagné Tiflis par le chemin de fer et n'a pas eu occasion d'apercevoir le premier groupe iranien qu'il aurait eu occasion de rencontrer s'il avait traversé le Caucase, les Ossètes qui semblent être les seuls représentants du groupe scythique des Iraniens. Son itinéraire a été Tiflis, Erivan, Tabriz, Ourmia, Hamadan (avec une pointe à Kermanshah), Ispahan, Shiraz, Yezd, Teheran, Rescht, Bakou; le voyage a été très rapide; M. Jackson a passé en Perse du 15 mars à la fin de mai 1903, et le déplacement a nécessairement absorbé la plus grande partie de ce temps assez court; mais M. J. avait préparé son itinéraire avec soin, il a fait preuve d'une activité toute américaine, et il a su tirer de ce peu de temps un parti surprenant. Sans doute il lui arrive de ne voir que les

choses principales; par exemple passant à Etchmiadzin, il voit le couvent, mais il ne se détourne pas de sa route pour voir les belles ruines de l'église de Saint-Grégoire, et il ne pénètre pas dans l'exquise petite église de Sainte-Rhipsimé. Mais aussi, quand il s'agit de l'objet propre de son voyage, il n'hésite pas devant une recherche, même difficile et périlleuse : depuis Rawlinson, M. J. est le premier savant qui ait examiné la fameuse inscription de Béhistoun ; grâce à l'examen qu'il en a fait, on sait désormais qu'on peut se fier dans l'ensemble aux lectures de Rawlinson, et l'on est fixé sur un bon nombre de points de détail ; quand il ne serait sorti du voyage de M. J. que ces résultats, on lui devrait déjà une singulière reconnaissance; car c'est sur ce texte que repose l'essentiel de notre connaissance de la Perse ancienne tant au point de vue linguistique et qu'au point de vue historique ; il est à peine croyable que cette inscription si importante à tous égards, et qui est le premier texte daté de l'indo-iranien et même de tout l'indo-européen, n'ait été examinée en détail qu'une fois avant la revision de M. J. Même en dehors de ce précieux chapitre, on trouvera partout dans l'ouvrage des indications utiles pour le philologue ; M. J. a toujours l'Avesta présent à l'esprit, et chaque fois qu'il aperçoit un détail susceptible d'éclairer son texte, il s'empresse de le noter. Partout il recherche les Guèbres, décrit leur situation présente et s'efforce de déterminer ce que, avec un séjour plus prolongé et une étude plus attentive, on pourrait en espérer de profit pour l'étude du mazdéisme. Et en même temps, la Perse moderne l'intéresse ; il ne dédaigne même pas de noter en passant quels articles américains pourraient trouver en Perse un débouché. D'autre part, le livre sera le meilleur des guides pour qui visitera la Perse, car, en le rédigeant, M. J. a pris soin de recueillir les anciens témoignages sur chacun des sites visités (sur la reine Shirin, M. J. ne s'arrête-t-il pas un peu trop à des légendes qui attestent, il est vrai, la popularité de cette reine chrétienne? On a des témoignages historiques positifs, v. Macler, traduction de Sebêos, p. 28, et Labourt, *Christianisme dans l'empire perse*, p. 208 et suiv.). Pour ceux qui ne peuvent suivre les traces de l'auteur, les descriptions et les nombreuses figures, très réussies et toutes documentaires (sauf le frontispice qui n'est pas heureux), donneront de la Perse une image très vive. Les philologues y gagneront de trouver à l'Avesta quelque chose de plus réel, et le public de connaître mieux un pays séduisant et curieux ; le livre se lit d'un bout à l'autre avec intérêt, et il vient à son heure, au moment où la Perse, engourdie trop longtemps, reprend de l'activité et aspire à reprendre dans le monde la place que doivent lui valoir la vive intelligence et le sens artistique affiné de ses habitants.

A. Meillet.

Wilhelm LERMANN. **Altgriechische Plastik.** Munich, Beck, 1907. In-4°, XIII-231 p., avec 20 planches et 75 gravures dans le texte.

Ce n'est ni un manuel, ni une histoire détaillée de la sculpture grecque (jusque vers 460 av. J.-C.) que nous offre M. Lermann, mais une réunion d'essais relatifs à l'art plastique de cette époque, fondés sur une étude personnelle et directe des monuments. L'auteur, aidé de Mme L., s'est particulièrement appliqué, au cours d'un voyage en Grèce, à relever les traces mêmes les plus fugitives de la polychromie sur les statues et sur les bas-reliefs archaïques. Cette étude attentive — que n'a-t-elle été entreprise plus tôt ! — l'a conduit à de véritables découvertes, dont on trouvera, pour ainsi dire, le résumé graphique dans les vingt planches en couleurs qui reproduisent les ornements peints sur les statues archaïques de l'Acropole. M. L. a distingué beaucoup de détails et de motifs qui avaient échappé à ses devanciers et dont ne donnent idée ni les aquarelles de M. Gilliéron, ni les chromolithographies des *Antike Denkmäler*. Partisan convaincu de la théorie qui attribue à toutes les statues grecques une décoration polychrôme, M. L. n'a cependant pas découvert de nouveaux exemples attestant la peinture des parties nues ; il se contente de postuler pour elles le vernis, *ganosis*, dont il est question dans Vitruve et dans Pline. Reste à savoir comment cette coloration discrète des chairs s'harmonisait avec la coloration très intense des cheveux, des yeux, de la bouche, des vêtements. Peut-être s'harmonisait-elle imparfaitement; la lumière attique faisait le reste.

Les dix chapitres dont se compose l'ouvrage traitent des sujets suivants : 1° *L'ancienne sculpture en poros*. M. L. n'admet pas que la technique de la pierre molle dérive de celle du bois; ce sont, à ses yeux, deux styles contemporains, qui s'influencèrent réciproquement, mais ne doivent pas être considérés comme successifs ; 2° *La représentation de l'homme nu dans l'art archaïque* (surtout d'après l'ouvrage de Lange); 3° *La représentation de la femme vêtue dans l'art archaïque* (surtout d'après M. Lechat, mais avec indépendance ; très intéressants détails sur la polychromie) ; 4° *Le sourire archaïque*. M. L. met en présence deux théories, l'une esthétique, qu'il attribue à MM. Heuzey et Pottier, l'autre plutôt technique, qui a été proposée par MM. Lechat et Girard ; il se décide pour cette dernière et admet que le sourire archaïque a été l'effet d'un procédé avant de devenir la recherche consciente d'une expression. Je ne crois pas qu'il ait bien compris la thèse très finement nuancée de M. Heuzey, qui se rapproche beaucoup de la sienne, et il a oublié que la thèse « esthétique » avait eu pour premier avocat Félix Ravaisson ; 5°, 6° *Représentation des cheveux dans les statues d'hommes et de femmes* ; 7° *La représentation de l'homme à l'époque du style sévère* (les Tyrannicides, le Tireur

d'épine, l'Aurige de Delphes [1], Myron); 8° *La représentation de la femme drapée à l'époque du style sévère* (Vesta Giustiniani, Coureuse du Vatican, Pénélope). M. L., à l'exemple d'autres savants, place à cette époque l'original de la Vénus nue de l'Esquilin. Il insiste sur la « découverte » de la femme par l'art grec aux environs de l'an 500, sujet qui a été traité récemment d'une manière très neuve par un Danois, M. P. Hertz. Ici encore, la peinture a probablement été en avance sur la sculpture et lui a montré la voie; 9°, 10° *Les bas-reliefs archaïques et les frontons*. M. L. admet, pour les frontons d'Égine, l'arrangement auquel est arrivé récemment M. Furtwaengler ; pour le fronton occidental d'Olympie, il accepte les conclusions essentielles de M. Skovgaard et propose lui-même un nouveau dispositif pour le fronton oriental.

Je recommande vivement aux archéologues la lecture de cet ouvrage original et suggestif, dont chaque chapitre mériterait une discussion détaillée. L'illustration est très soignée et offre surtout l'avantage de fournir des vues nouvelles d'œuvres déjà connues, par exemple le profil ou le dos de certaines figures. A la p. 43, on trouve la première publication d'un Apollon archaïque sur une pierre gravée, d'après une empreinte prise dans le commerce ; c'est une œuvre de grand style [2].

Salomon Reinach.

G. Milhaud. **Etudes sur la pensée scientifique** chez les Grecs et chez les modernes. Paris, Société française d'imprimerie et de libraire, 1906, 273 p.

Sous ce titre, M. Milhaud, de l'Université de Montpellier, a réuni une série d'articles relatifs à la pensée scientifique et à son histoire. L'auteur s'est fait connaître par plusieurs ouvrages importants, non seulement comme mathématicien et comme philosophe, mais encore comme historien de la science, particulièrement de la science grecque ; et ces études, qui portent aussi bien sur la science grecque que sur la science moderne, montrent clairement quelle est la direction de sa pensée et de ses travaux. Elles ne sont pas inconnues du lecteur ; la plupart, en effet, ont été publiées dans diverses revues, de 1896 à 1906. M. M. les a fait précéder d'une communication faite au Congrès de Genève en septembre 1904, sur l'*Idée de Science*, où il essaie de caractériser et de définir la recherche scientifique. La science n'est pas uniquement l'expérience ; elle ne porte pas exclusivement sur les faits ;

---

1. Pages tout à fait remarquables; M. L. attribue ce chef d'œuvre à Onatas.

2. P. IV, M. L. oppose aux « Kleine Handbücher « les « Kompendiöse Zusammenfassungen »; il se sert donc du mot *kompendiös* sans le comprendre, comme cela se fait d'ailleurs couramment en France. — P. 176, il parle encore de l'Aphrodite de Fréjus, sans savoir que cette statue n'a point été découverte à Fréjus, mais près de Naples, et sans connaître ce qu'on a écrit en France à ce sujet (*Rev. archéol.*, 1905, I, p. 393 sq.)

il y a en elle de l'idéal, et notre âme y apporte une grande part d'activité créatrice. Elle est, en dehors du particulier et du subjectif, la suite normale des efforts pour atteindre « la vérité humaine indéfiniment perfectible » ; variée suivant les époques, les peuples et les individus, elle est néanmoins essentiellement une, parce qu'elle est l'œuvre de la raison elle-même, qui se continue à travers les siècles et que M. Milhaud étudie, dans quelques-unes de ses étapes, chez Platon et Aristote, chez Cournot, Kant et Auguste Comte.

MY.

August FICK. **Vorgriechische Ortsnamen** als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands. Göttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1905 ; VIII-173 p.

Si l'on remonte au-delà de l'histoire, que nous font connaître les documents littéraires, on est à peu près dépourvu de renseignements positifs sur les peuples, leurs migrations et leur habitat primitif. En ce qui concerne la Grèce, on connaît bien l'existence des Pélasges, des Lélèges, d'autres peuples encore ; mais comment déterminer avec certitude en quelles parties du pays ils étaient fixés ? Et même, d'une façon générale, comment savoir quelle était la population de l'Hellade avant que la race grecque y fût établie ? Les mythes et les légendes sont une source d'information insuffisante. M. Fick a recherché les traces de ces antiques habitants du sol grec dans la toponymie. Comme il le dit dans un mot d'avant-propos, il n'est pas le premier qui ait tenté cette enquête ; mais il essaie de confirmer les résultats obtenus et de les augmenter par ses propres observations. Les principaux de ces résultats, rendus visibles, pour ainsi dire, dans les tables de noms et de suffixes, grecs et non grecs, dressées à la fin du volume, peuvent se résumer de la manière suivante. La population primitive de la Grèce appartenait à la même race que les Hittites de l'Asie-Mineure, et formait deux grands groupes : le groupe hittite proprement dit, répandu en Crète et dans toute la partie est du continent grec ; et le groupe lélège, très proche parent du premier, établi dans l'ouest, et plus tard, sous la poussée des Illyriens venus du nord-ouest, dans les îles de la mer Égée. D'autres peuples, comme les Pélasges, un rameau des Pélagoniens, occupaient principalement la Thessalie et l'Arcadie. Ces recherches curieuses reposent cependant, dans leur ensemble, sur des bases assez indécises ; d'une part l'attribution d'un grand nombre de noms de lieux à un domaine ethnographique précis n'est rien moins que certaine ; de l'autre on sait combien il est périlleux de construire des hypothèses sur des ressemblances de mots et de formes dont beaucoup peuvent être fortuites. Déterminer ce qui est et ce qui n'est pas du fonds grec est déjà difficile, et nos données sur les idiomes de ces peuples antiques, dont on nous esquisse les déplacements, sont tellement minces et tel-

lement hypothétiques que la répartition est rendue encore plus aléatoire. Il est à espérer toutefois que la lumière se fera peu à peu, et le savant professeur, dont l'âge n'interrompt point les travaux, y aura contribué pour une très grande part.

MY.

Emil SZANTO, **Ausgewählte Abhandlungen** herausgegeben von H. SWOBODA (portrait). Tubingue, Mohr (P. Siebeck), 1906; XXIV-419 p.

Szanto est mort en 1904, à peine entré dans sa quarante-huitième année, au moment où l'on pouvait espérer, d'après ce qu'il avait produit, de nouveaux et importants travaux dans la science qu'il s'était choisie et qu'il enseignait à l'Université de Vienne. Il était l'un des savants les plus versés dans une partie de l'hellénisme qui n'est cultivée que par un nombre relativement restreint de chercheurs, dans la science du droit grec ; il n'est personne qui ne connaisse son ouvrage capital, *das griechische Bürgerrecht*, et les dissertations qu'il a publiées dans les *Wiener Studien* sur l'*Emprunt dans les états grecs* et sur l'*Hypothèque dans le droit grec*. Plusieurs de ses travaux ont plus spécialement rapport à l'histoire; le plus connu, *die griechischen Phylen*, qui n'a précédé sa mort que de quelques années, traite une question que les progrès de la science ont sans doute éclaircie de plus en plus après lui, mais n'a cependant rien perdu de sa valeur. Ses amis ont eu la pieuse pensée de réunir en un volume ses principaux articles de revues; M. Swoboda, qui s'est chargé de ce soin, les a répartis en quatre groupes : Droit grec, histoire grecque, sur Aristote, divers, en y ajoutant quelques notes ; et M. Löwy les a fait précéder d'une notice biographique. Une table chronologique des productions de Szanto est à la fin du volume ; on y trouvera entre autres le détail des nombreux articles qu'il a écrits pour la *Realencyklopädie* de Pauly-Wissowa.

MY.

W. S. FERGUSON, **The Priests of Asklepios,** a new method of dating athenians archons (*Univ. of California publications,* Classical Philology, vol. I, n° 5, p. 131-173, 14 avril 1906). Berkeley, Univ. Press.

M. Ferguson ajoute à ses travaux bien connus sur l'épigraphie attique une nouvelle série d'intéressantes observations. Il a remarqué que les prêtres d'Asklépios à Athènes se succèdent selon l'ordre officiel des tribus, règle qu'il avait déjà établie pour les secrétaires des prytanies, et qui est valable également pour les prêtres de Sérapis à Délos à la fin du second siècle. Mais alors que jusqu'en 322 le secrétaire et le prêtre étaient pris dans la même tribu, l'ordre officiel fut interrompu par l'établissement du gouvernement aristocratique, et à la restauration démocratique de 307 le prêtre fut choisi dans la pre-

mière tribu ; pour les secrétaires, au contraire, l'ordre ne fut rétabli que trois ans plus tard, et la coïncidence normale ne reprit qu'en 261, date à laquelle les deux fonctions se retrouvent dans la même tribu. Il y eut cependant des périodes, au second siècle, où la date connue de quelques prêtres d'Asklépios ne permet pas d'admettre qu'il sappartiennent à la même tribu que le secrétaire. Ces séries ont fourni à M. Ferguson des points de repère pour la chronologie des archontes athéniens, et en même temps il explique les discordances par les événements historiques qui amenèrent des perturbations dans l'ordre officiel des tribus. Il reste toutefois encore beaucoup d'incertitude.

MY.

Catalogus codicum græcorum bibliothecae Ambrosianae, digesserunt Aem. MARTINI et D. BASSI. Milan, Hœpli, 1906; 2 vol. de LI-592 et 593-1297 p.

C'est un grand service qu'ont rendu à la philologie, et particulièrement à l'hellénisme, MM. Martini et Bassi, en publiant le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan. L'inventaire sommaire dû à Montfaucon était insuffisant, et les trois autres index qui existent à la bibliothèque ne sont pas, à proprement parler, des catalogues, mais plutôt, nous dit la préface, des listes de titres par ordre alphabétique. Le cardinal Frédéric Borromée, le fondateur de l'Ambrosienne (1609), avait, paraît-il, interdit expressément la publication d'un catalogue ; pour quels motifs, on ne nous le dit pas; quels qu'ils fussent, il est certain qu'ils ne pouvaient plus avoir actuellement la même valeur, et l'ouvrage exécuté avec tant de soin et tant de dévouement par MM. M. et B. est plutôt un monument à sa mémoire qu'un manque de soumission à ses volontés. Les deux volumes du catalogue comprennent 1093 numéros (la bibliothèque, dit la préface, p. III, possède 1,098 manuscrits grecs); chaque manuscrit est décrit dans son contenu, dont l'analyse est accompagnée, s'il y a lieu, des noms des éditeurs qui l'ont utilisé ; puis viennent, en plus petits caractères, les indications relatives à la forme du document, à son âge, à sa provenance, à sa date d'acquisition, etc. Un tel catalogue n'aurait pas de valeur pratique s'il n'était muni de tables ; les auteurs en ont ajouté dix de diverse nature, dont la première, *Auctores et Opera*, et la seconde, *Vitæ et martyria Sanctorum*, seront particulièrement appréciées. D'ailleurs rien n'a été négligé de ce qui pouvait sembler utile; la préface rappelle l'histoire de la fondation de la bibliothèque, donne quelques détails sur les agents du cardinal chargés de rechercher et d'acquérir les manuscrits, et renseigne brièvement sur les possesseurs antérieurs, dont le plus connu fut l'érudit Giovanni Vincenzo Pinelli. Quelques pages enfin énumèrent les plus célèbres manuscrits de l'Ambrosienne. Nul n'ignore que ce n'est pas là le premier titre que MM. Martini et Bassi se sont acquis à la reconnaissance des philologues; ce ne sera sans doute pas le dernier.

MY.

Manuel d'histoire ancienne du christianisme, par C. Guignebert. Les origines, Paris, Picard, 1906; in-12, xxiii-549 pages.

La théologie sacramentaire, par P. Pourrat. Paris, Lecoffre, 1907; in-12, xv-372 pages.

Rien de plus utile à l'heure présente qu'un bon manuel d'histoire ancienne du christianisme. Celui dont M. Guignebert nous donne le premier volume, qui a pour objet l'histoire du christianisme pendant le Ier siècle, a toutes les qualités d'une œuvre véritablement scientifique. Aucun préjugé confessionnel ou d'éducation, comme il s'en trouve encore souvent dans les meilleurs travaux des écrivains protestants, même rationalistes; aucun de ces ménagements ou de ces habiletés qui, dans les œuvres les plus savantes des écrivains catholiques, servent à pallier et contribuent à voiler plus ou moins les faits embarrassants. Exposition claire, peut-être un peu touffue. Plus de discussion qu'il n'était nécessaire, ou bien une façon de discuter, en prenant à partie tel ou tel auteur, qui ne convient pas tout à fait dans un ouvrage de ce genre. Plan très simple et très satisfaisant : les sources; le judaïsme palestinien; le judaïsme de la dispersion; le monde gréco-romain; la carrière de Jésus; son enseignement; la communauté de Jérusalem; Paul, ses missions, ses écrits, sa doctrine, ses églises; l'influence de la spéculation juive, Épitre aux Hébreux, écrits johanniques; les Églises judéochrétiennes; l'Église de Rome; l'Église à la fin du Ier siècle.

On ne reprochera pas à M. G. d'accorder trop de crédit aux sources bibliques et aux documents de l'ancienne littérature chrétienne; il s'en défierait plus tôt un peu plus que de raison. Il écrit, par exemple (p. 182) : « Ce fut, semble-t-il, le voyage que Jésus fit à Jérusalem, qui hâta la fin de sa carrière ». On pourrait sans inconvénient supprimer le « semble-t-il », car rien ne paraît plus certain dans l'histoire évangélique. Mais M. G. ne s'est pas arrêté aux circonstances du ministère galiléen, et il n'a pas cru pouvoir dire l'intention particulière qui amenait Jésus à Jérusalem; il suspecte l'acclamation messianique sur le mont des Oliviers (dans Marc et dans Luc, la manifestation ne se prolonge pas dans les rues de Jérusalem, comme le suppose M. G.), et l'expulsion des vendeurs du temple : Jésus n'aurait fait qu'apporter à Jérusalem la prédication qu'il avait inaugurée en Galilée. Une considération plus attentive des textes aurait pu, je crois, fournir des indications un peu moins vagues et suffisamment vraisemblables. Bien que les évangélistes aient cherché à la dissimuler, il ne paraît pas douteux qu'Antipas commençait à s'inquiéter sérieusement de l'agitation provoquée en Galilée par la prédication de Jésus, et que là est la vraie raison du voyage que le Christ entreprend vers la Phénicie; quand il revient en Galilée, il veut passer inaperçu, toujours pour le même motif; mais, à ce moment, ses disciples sont instruits de sa vocation; la troupe se met en marche pour Jérusalem, non seulement

parce que Jésus veut prêcher aux Juifs venus de tous côtés pour la pâque, mais parce qu'il croit les temps accomplis et qu'il compte sur la manifestation du règne de Dieu. Marc (x, 32) laisse deviner cette persuasion, et Luc (xix, 11), en l'attribuant seulement à l'entourage, et en disant que Jésus l'a combattue, permet de soupçonner la signification des témoignages primitifs. Dans ces conditions, il n'est pas impossible que Jésus ait exécuté délibérément certaines parties de ce qu'on pourrait appeler le programme messianique, et qu'il y ait un fond historique aux deux incidents que veut écarter M. G. L'arrestation immédiate et publique de Jésus, venu avec un groupe assez considérable de pèlerins, n'aurait pas été sans difficulté. Quelques jours de prédication ardente et de polémique aiguë avec les docteurs de Jérusalem achevèrent de compromettre le prophète de Nazareth, et, Dieu manquant au messager du royaume céleste, la trahison de Judas permit à ses ennemis de s'emparer de lui sans fracas. Un Messie prisonnier n'était plus redoutable, et l'on pouvait être certain que Pilate n'hésiterait pas à prononcer la condamnation.

M. G. paraît aussi fort hésitant dans l'analyse des récits de la résurrection; il ne prend d'assurance que pour affirmer l'enlèvement du corps de Jésus, hypothèse un peu mécanique et nullement indispensable. Au fond, le rôle de Joseph d'Arimathée dans l'ensevelissement n'est pas mieux garanti que celui de l'ange qui annonce aux femmes la résurrection. Le tout se présente comme un argument de la foi contre l'incrédulité. Tous les amis de Jésus étaient consternés ou en fuite le soir de la passion, et les circonstances de la sépulture ont dû être telles que la représentation du cadavre était impossible, si tant est qu'on eût pris la peine d'y penser, lorsque, quelques semaines, peut-être quelques mois plus tard, les disciples galiléens, revenus à Jérusalem, commencèrent à dire que leur maître était ressuscité.

L'ouvrage de M. Pourrat est le fruit de recherches très consciencieuses, mais ce n'est, à proprement parler, ni une histoire du culte chrétien en tant qu'il se résume dans les sacrements de l'Église, ni une histoire suivie de la pensée chrétienne en ce qui concerne les rites et les usages traditionnels que l'on s'est accoutumé à désigner sous le nom de sacrements. On peut dire que M. P. formule les questions dogmatiquement, en partant de la théologie officielle de l'Église, et qu'il les développe historiquement, en remontant aux origines et en suivant les progrès de la tradition. C'est ce qu'on appelle de la « théologie positive », mais ce n'est pas précisément de l'histoire. La méthode engendre naturellement un peu de confusion, et l'on n'a pas une idée bien nette de l'évolution du système sacramentel, au cours des siècles chrétiens, quand on a lu les chapitres que M. P. consacre successivement à la définition du sacrement, à la composition du rite sacramentel, au caractère sacramentel, au nombre, à l'institution divine des sacrements (noter que la question d'origine vient ainsi

presque à la fin de l'ouvrage), à l'intention du ministre et à celle du sujet des sacrements. Ce qu'il y a de vraiment satisfaisant est l'analyse des doctrines scolastiques. Ce qu'il y a de plus défectueux est la façon de traiter les origines des sacrements ecclésiastiques. « Jésus, dit M. P., a institué immédiatement et *explicitement* le baptême et l'eucharistie ; il a institué immédiatement mais *implicitement* les cinq autres sacrements ». Il y a cinq sacrements que Jésus aurait institués sans le dire. Conception tout artificielle et dont l'auteur a bien raison d'observer qu'elle « diffère radicalement » des opinions que j'ai professées dans *L'Évangile et l'Église.* Historiquement parlant, Jésus n'a institué aucun sacrement, et le culte chrétien s'est formé graduellement, au fur et à mesure que le christianisme s'est constitué en religion indépendante du Judaïsme; il s'est développé ensuite sous diverses influences, et selon les besoins d'une Église principalement recrutée dans le monde païen.

Alfred Loisy.

Petite phonétique comparée par P. Passy, Leipzig et Berlin, Teubner 1906; 1 vol. in-12 ; 132 pp.; 1 mk., 80).

Ce livre n'est pas un ouvrage de science théorique, mais un recueil d'observations et de conseils pratiques : il relève avec une exactitude détaillée les défauts de prononciation auxquels sont sujets les Français qui parlent les langues étrangères et les étrangers qui parlent le Français, en distingue les causes avec pénétration, et en indique les remèdes avec un sens phonétique très délicat. Je dois dire que la « prononciation familière ralentie » me paraît observer généralement certaines liaisons négligées de parti pris par la notation de M. P., par exemple celle du *t* dans « il s'enfui*t* en courant » (p. 27) et de l'*s* dans « il n'est pa*s* ici » (p. 45). Cette légère restriction n'empêchera certainement pas le livre de M. P. d'être très utile aux étrangers qui apprennent le Français et de donner des indications précieuses aux professeurs de langues vivantes, auxquels l'auteur le destine en première ligne.

P. Doin.

Anglistische Forschungen, 21e fascicule : **Die altenglischen Fischnamen,** von Joh. Jak. Köhler. Heidelberg, Winter, 1906, In-8°, 87 pp.

Ce travail, consacré aux *noms de poissons en vieil-anglais,* fait suite aux études lexicographiques de M. Jordan sur les noms de mammifères et de M. J. van Zandt Cortelyou sur les noms d'insectes et de Crustacés (nos 12 et 19 de la même collection), dont Mr. Köhler a adopté du reste le plan et la méthode. Le traitement des noms de poissons offrait une difficulté particulière : aucun de ces noms, constate l'introduction, ne remonte à l'époque indo-européenne et un petit nombre seulement sont communs à tout le domaine

germanique. Aussi l'auteur nous avoue souvent son incertitude sur l'étymologie : mais, du moins, pour chaque mot, il nous met en possession de toutes les formes et de tous les documents qui nous renseignent sur son attribution ; il demande à l'histoire naturelle des indications auxiliaires pour en déterminer le sens exact et nous mettre sur la voie d'une étymologie probable. L'étude est conduite avec méthode et exactitude, et plusieurs articles (notamment : æl, farn, hacod, leax, myne) contiennent des essais d'interprétation étymologique ingénieux. L'auteur a droit à la reconnaissance des Anglicisants pour n'avoir pas reculé devant l'ingratitude d'un travail qui complète heureusement des études de vocabulaire fort utiles.

P. Doin.

Monumenta Germaniae historica... Diplomatum Karolinorum tomus I : Pippini, Carlomanni, Caroli magni diplomata. — Hannoverae, Hahnianus, 1906. In-4° de XII-581 pages.

La publication du tome Ier des diplômes carolingiens par la société des *Monumenta Germaniae* est tout un événement dans le monde historique. On la saluera avec joie et avec reconnaissance, car elle apporte aux érudits des textes à peu près définitifs, édités avec une grande attention et critiqués avec une rare compétence.

Elle avait été préparée par le regretté E. Mühlbacher, et je me souviens encore, qu'on me permette ce souvenir personnel, de la visite que ce savant fit jadis à un autre maître de l'érudition, disparu lui aussi trop vite, M. A. Giry, pour déterminer la part qui, dans l'édition des diplômes carolingiens, reviendrait aux savants allemands et français. C'est alors que M. Giry retint pour lui et ses élèves le règne de Charles le Chauve et de ses successeurs en France, ou plutôt dans le royaume de l'Ouest. Des deux côtés, on se mit rapidement à la besogne et voici le premier volume de toute une série : la société des *Monumenta* aura devancé quelque peu les savants français, dont les travaux sont, d'ailleurs, en excellente voie.

Si M. Mühlbacher n'a pu mener à bonne fin son entreprise, il a trouvé de dignes continuateurs de son œuvre dans MM. Tangl, Dopsch, Lechner et Hirsch, qui ont uni leurs efforts pour mettre au point la publication de ce tome Ier. Les trois premiers étaient, du reste, parfaitement qualifiés par leurs études antérieures et par la collaboration qu'ils avaient déjà donnée à M. Mühlbacher.

Les règnes des trois souverains, dont les actes sont ici rapportés, sont, comme on le sait, d'importance bien inégale : de Pépin-le-Bref, on n'a conservé que 42 diplômes, dont 6 en original, mais sur le nombre il y a 12 faux ; Carloman est plus favorisé, sur 12 diplômes il y en a la moitié d'originaux et un seul falsifié ; quant à Charlemagne, l'empereur le plus populaire du moyen âge, de qui toutes les églises et tous les monastères se faisaient gloire d'avoir reçu des

bienfaits, sur 262 diplômes qui lui ont été attribués, il y en a 98 faux, contre 41 originaux.

Chacune de ces séries est précédée d'une étude diplomatique, où sont examinés brièvement les usages de la chancellerie sous le règne en question, les formules pour le nom du souverain, la souscription, la « recognition » et la date ; les noms des notaires ou chanceliers en exercice sont relevés avec les dates de leur fonction ; les sceaux employés sont décrits, les modèles suivis pour la rédaction des actes sont indiqués, etc.

Quant aux diplômes, ils sont précédés d'une courte analyse, trop courte même (et M. A. Giry aurait certainement été de cet avis), de la nomenclature des manuscrits où le texte en a été conservé ou des éditions qui en ont été faites, enfin des notes plus ou moins développées pour la critique de l'acte tel qu'il nous est parvenu et la mention des formulaires ou des diplômes précédents qui ont servi à son élaboration. Le texte vient ensuite, avec en notes les variantes fournies par les copies quand l'original n'existe plus, et quand celui-ci a été conservé, les différentes particularités d'écriture. L'emplacement des chrismes, du monogramme, du sceau et de la ruche est soigneusement marqué; les notes tironiennes sont déchiffrées. Le tout se présente donc avec tout l'appareil d'érudition exigé.

Il me semble pourtant que, malgré tout le soin des éditeurs, quelques inexactitudes n'ont pu être évitées. Je ne veux prendre pour exemple que le diplôme de Charlemagne pour Saint-Aubin d'Angers, daté du mois de mai 769, publié après bien d'autres auteurs par M. Giry, dans son *Étude critique de quelques documents angevins*, et compris sous le n° 58 dans l'édition actuelle. Le texte en est donné, avec deux versions différentes, par le cartulaire de Saint-Aubin d'Angers; l'une serait exacte d'après M. Giry, l'autre falsifiée. D'après les *Monumenta*, toutes les deux seraient corrompues; mais ce n'est pas là-dessus que je veux entrer en discussion. Je remarque seulement que les derniers éditeurs indiquent comme sources : une copie du XIe siècle, dans le cartulaire cité ci-dessus, fol. 4 (B) ; une autre de 1038, dans une relation du procès de Saint-Aubin contre Saint-Nicolas d'Angers, conservée aux archives départementales de Maine-et-Loire (C), et enfin une copie du XIIe siècle dans le même cartulaire, au fol. 32 (B') ; leur texte est établi d'après B, leurs notes reproduisent les variantes de C. Mais M. Giry a dit formellement (p. 9 du tirage à part de son mémoire, note 1), que la relation de 1098 ne fait que citer le diplôme sans le transcrire, et que c'est tout à fait par erreur que M. Mühlbacher, dans ses *Regesta* (t. I, n° 131), a prétendu que ce texte y était inséré. De plus, toutes les variantes tirées soi-disant de C, sont exactement les mêmes que celles de B' (voir l'édition qu'en a donnée M. Giry, p. 35). Une affirmation aussi nette de la part du méticuleux professeur à l'École des chartes ne me laisse aucun doute : les nouveaux éditeurs ont certainement confondu C et B'.

Cette erreur, d'ailleurs, ne serait pas la seule ; dans les tables notamment, si développées et si intelligemment rédigées qu'on ne saurait jamais en trop louer l'ordonnancement [1], j'ai relevé aussi un certain nombre de corrections oubliées.

Il y aurait peut-être encore quelques observations à faire sur la méthode employée pour l'indication des sources et éditions, un peu de flottement se produisant quelquefois dans leur ordre et ces dernières n'étant pas toujours accompagnées de la mention de leurs références, mais je ne voudrais pas m'appesantir sur de trop petits détails : il me suffit d'avoir attiré l'attention sur ce point.

L.-H. Labande.

L'Eglise et l'Orient au moyen âge, Les croisades, par Louis Bréhier ; Paris, Gabalda (Lecoffre), 1907 ; xv-377 pp. 1907.

Nous n'avions pas, dans notre langue, de bonne histoire des croisades. Mais M. Bréhier a envisagé le sujet dans sa complexité, comme le prouve la disposition de son titre. Il a distingué les trois efforts successifs tentés par l'Eglise vers l'Orient, les pélerinages, les croisades, les missions. Il a marqué avec pénétration comment ces trois efforts s'enchaînent, comment les pèlerinages en nombre et en armes préparent les croisades, comment l'idée de la mission se dégage par opposition de l'idée de la croisade, comment les négociations rendues nécessaires par la croisade font naître les missions. Le rôle des papes est bien mis en lumière. M. B. n'a pas non plus oublié le caractère « colonial » et l'influence économique des établissements francs. Une riche bibliographie accompagne chacun des chapitres. Il prouve qu'il la connaît et qu'il sait la dominer. P. 9, aux cités occidentales qui ont reçu des évêques « syriens », ajouter Trèves et Milan. *Ib.*, Jean Cassien n'était pas « oriental », tout au plus était-il « scythe », ce qui est d'ailleurs discutable. P. 96, sur les Templiers : « En 1128, au concile de Troyes, leur règle fut composée par saint Bernard d'après celle de Clairvaux ». Les dernières recherches de M. H. Prutz sur la règle du Temple obligent à parsemer cette phrase de points d'interrogation ; voy. les *Sitzungsberichte* de Munich pour 1905.

M. D.

Louis Thomas. **Les dernières leçons de Marcel Schwob sur François Villon,** avec un fac-simile d'une page du manuscrit de Stockholm. Paris, éditions de « Psyché », 82, rue de Passy, 1906 ; in-8° de 47 pages.

Dans les notes du *Parnasse satyrique du* xve *siècle* et en quelques

---

1. Je réclamerai cependant contre l'ordre alphabétique suivi dans l' « Uebersicht der Urkunden nach Empfängern und Ueberlieferung », où je trouve mis à la suite les uns des autres les mots « Manfred », « Le Mans », « S. Marcel » près Chalon, « S. Maria in Organo », « St-Martin in Tours », etc. « Le Mans » devrait être à « L », les noms de lieux composés avec le mot « Saint » à l' « S » ; Saint-Martin de Tours devait être mieux encore à Tours.

autres endroits de ses derniers ouvrages M. Schwob avait rapproché de divers passages obscurs de Villon un certain nombre de passages d'autres poètes du xve siècle, propres, selon lui, à les éclairer, et il avait essayé de le faire dans un sobre et érudit commentaire. M. Thomas s'est borné à classer ces notes, à les délayer dans un style très « littéraire », dont les gentillesses, argotiques ou autres, m'échappent fréquemment (p. 11, 13, 47), à compléter les textes allégués ou incomplètement cités, à faire peut-être un ou deux rapprochements nouveaux (je n'ai pas retrouvé dans Schwob celui de la page 33). Le titre même est ou incorrect ou inexact : s'agit-il de leçons publiques professés par Schwob, ou de « leçons », au sens philologique du mot, qu'il proposerait d'introduire dans le texte de Villon? Si M. Th. croyait utile de relever dans les derniers travaux de Schwob les passages qu'auraient au reste su découvrir « ceux qui lisent Villon, et le sentent, et veulent comprendre » —, quinze ou vingt renvois suffisaient : ce qui revient à dire que, sur les 47 pages que compte cette plaquette, 46 et demie sont de trop.

A. Jeanroy.

Frédéric Lachèvre. **Les Satires de Boileau** commentées par lui-même et publiées avec des notes. Le Vésinet et Courménil, 1906, in-4°, p. 162 (tiré à 250 exemplaires).

M. F. Lachèvre a publié un curieux commentaire des satires de Boileau jusqu'à présent inédit. Ce sont des remarques dont un financier ami des lettres et grand admirateur du poète, Pierre Le Verrier [1], avait couvert un exemplaire de l'édition de 1701. Indépendamment de leur valeur intrinsèque, ces observations offrent le précieux mérite d'avoir été revues par Boileau lui-même qui les a accompagnées de notes et très souvent de corrections. Le ton net et affirmatif qu'il a apporté dans ces modifications au texte de Le Verrier, le soin qu'il a pris de noter tous les passages à rejeter ou à changer, nous permettent de considérer ce commentaire comme l'expression définitive de la pensée du satirique. Le recueil forme surtout un complément aux remarques analogues réunies par Brossette et qui ont été publiées à la suite de sa correspondance avec Boileau. Le commentaire de Brossette s'écarte cependant de celui de Le Verrier pour la date de composition des satires; pour l'interprétation de certaines allusions Le Verrier est plus précis, nomme les personnes, ajoute plusieurs menus traits, signale les passages empruntés des satiriques latins ou français; il contient aussi quelques détails biographiques nouveaux relatifs à Boileau ou à ses amis, à l'accueil que trouvèrent ses vers, de plus, çà et là, quelques traits de mœurs curieux à relever. L'éditeur s'est

1. M. L. eût pu signaler à ses lecteurs la brochure de M. L. G. Pélissier sur les *Correspondants du duc de Noailles* (Paris, Colin, 1905); elle renferme des lettres inédites de Le Verrier intéressant justement Boileau et ses satires.

acquitté avec une grande conscience de sa tâche : avec le texte de Le Verrier les passages raturés, les corrections, les surcharges et notes de Boileau ont été indiqués avec tout le soin typographique nécessaire. En outre de brèves notes au bas des pages signalent sans cesse ce que le commentaire nous apprend de nouveau en le rapprochant de celui de Brossette ou des remarques des différents éditeurs de Boileau. Un recueil d'observations analogues qui existait pour les dernières satires et les épîtres ne s'est pas conservé, mais M. L. nous communique des extraits des remarques, que Mathieu Marais avait adressées à Le Verrier sur ce nouveau commentaire en même temps qu'une lettre inédite intéressant directement Boileau. Tous les amis du XVIIe siècle remercieront le savant et généreux bibliophile de cette publication, et l'érudit auquel nous devrons — souhaitons qne ce soit sans trop tarder — une édition telle que Boileau la mérite, sera particulièrement obligé à M L. de son utile contribution.

L. R.

La Rivoluzione Francese nel carteggio di un Osservatore Italiano (Paolo Greppi), raccolto e ordinato del conte Giuseppe Greppi, Senatore del Regno (Volume II et III, in-18. Ulrico Hœpli, editore, Milano, 1902 et 04).

Si le tome premier des lettres de Paul Greppi publié par son petit-neveu, le sénateur comte Greppi, ancien ambassadeur d'Italie, avait excité un vif intérêt par les précieuses révélations qu'il contenait sur l'état d'esprit des classes dirigeantes en Italie à la fin du XVIIIe siècle et par les jugements qu'il portait avec une sérénité et une impartialité rares sur les hommes et les idées de la Révolution Française, que dire de l'attrait puissant qu'offrent les deux autres volumes de cette publication ? En effet, c'est la période où l'Italie même se trouve à son tour aux prises avec la Révolution qu'aborde Paul Greppi, et l'on remarque dans ses réflexions la même indépendance, la même largeur de vues, et surtout le même amour de la paix que respiraient ses premières lettres. Ce n'est plus seulement de loin, de Pise, de Florence ou d'ailleurs, par des conversations ou des correspondances avec son ami le ministre Manfredini ou avec son père, qu'il voit et qu'il juge les événements. Il est en contact direct avec eux. La paix de Bâle est signée, lui donnant déjà une part de satisfaction, et seule l'Autriche s'acharne à combattre la France. C'est attirer la guerre sur le territoire italien. Paul Greppi n'est pas de retour à Milan quand Bonaparte y paraît en vainqueur au lendemain de Lodi et que celui qu'on surnomme le « farouche proconsul », Saliceti, s'installe en maître dans le palais de sa famille. Comment va-t-il supporter cet état de choses, lui qui jusqu'alors a su garder son sang-froid et ne point accabler d'injures ces Jacobins de Français alors au ban de toute l'Europe ? Il a su se préserver de la rage anti-jacobine au point que le renvoi brutal de Carletti, le ministre de Toscane à Paris, par le Direc-

toire, n'a pas provoqué son indignation et qu'il y a cru voir, chose curieuse et qui révèle son état d'esprit, un tour de la perfidie anglaise. Mais aujourd'hui il va trouver l'étranger, le vainqueur, l'ennemi, logé chez lui, dans ses meubles, et parlant en maître. Il a rencontré à Rome un diplomate, le chevalier d'Azara, le ministre d'Espagne, épris avant tout de la paix, lui aussi. Paul Greppi et Azara étaient faits pour se comprendre et ils se lièrent de plus en plus étroitement. Azara allait servir d'intermédiaire entre la Papauté et Bonaparte; c'est dire que Paul Greppi se trouve aux premières loges pour apprendre ce qui se passe dans les coulisses. Tous deux prévoient combien l'invasion française va remuer l'Italie et combien de princes italiens regretteront de ne pas avoir accepté la médiation offerte par l'Espagne. Déjà la sage Venise a expulsé le prétendant, le prétendu Louis XVIII, dont le séjour à Verone pouvait attirer le courroux sur elle. Pour Greppi, il n'y a qu'un moyen de conjurer les maux qu'il pressent, c'est pour les divers états d'Italie, comme pour l'Autriche, c'est la nécessité de secouer le joug du cabinet anglais et de signer la paix avec la Révolution.

N'ayant pas la possibilité de faire prévaloir son opinion puisqu'il n'était rien, comme la plupart des Italiens lettrés à ce moment, peut-être aussi à cause de sa santé [1], il se borna à observer, à noter, et c'est le fruit de ses observations que nous livre aujourd'hui son petit-neveu. Grâce à lui, nous connaissons depuis son arrivée à Milan, à la fin de mai 1796, les dessous gouvernementaux. Fait à noter, c'est de ses compatriotes, les Jacobins milanais, que se plaint Paul Greppi, beaucoup plus que de Saliceti, son hôte forcé, qui lui témoigne de la déférence, même de la cordialité, et aux sentiments d'équité duquel il se plait à rendre hommage. Il avertit Azara qu'on veut pousser Saliceti aux mesures violentes, mais qu'il résiste, et l'on ne saurait douter que Greppi s'entremit efficacement entre le commissaire du Directoire français et les potentats d'Italie; il contribua ainsi à aplanir les difficultés, à rapprocher les adversaires, concourant à hâter l éclosion du rêve de la paix générale qui était encore si éloigné. La comtesse Greppi, sa mère, sœur de l'archevêque de Milan, le cardinal Oppizzoni, acquit rapidement une salutaire influence sur l'esprit de Saliceti et parvint souvent à adoucir les rapports entre Lombards, Vénitiens et Français. Un délégué aux finances, nommé Pinsot, logé aussi au palais Greppi, paraît d'humeur moins accommodante que le terrible Corse civil, devant qui tous tremblaient, comme devant l'autre Corse militaire.

1. Il mourut jeune, le 4 septembre 1800, non sans avoir rempli à Paris, près de Napoléon, de concert avec Marescalchi, , une m:ssion relative aux affaires de la République Cisalpine. Bonaparte l'appréciait du reste beaucoup et nul doute que si Paul Greppi eût vécu, Premier Consul ou Empereur, il eût fait appel à ses services. Dès 1797, Bonaparte songeait à lui pour le poste de membre du Directoire Cisalpin.

Finalement Pinsot est rappelé, et Paul Greppi multiplie ses interventions, non sans succès, en faveur des riches Milanais que la municipalité jacobine veut ruiner, des nobles qu'elle veut exiler, de Naples ou du Pape dont il soutient les représentants Belmonte et Azara. L'autre commissaire du Directoire, Garrau, est également logé au palais Greppi et Paul l'approche souvent. Il voit aussi Bonaparte et Joséphine et ce n'est pas trop de ses relations avec les puissances, pas trop de leur protection pour échapper aux menaces de mort que les révolutionnaires milanais formulent contre les modérés, tels que Paul Greppi et son ami Melzi. Et néanmoins il espère toujours que tout finira par s'arranger et que la tranquillité renaîtra !

On voit par ces quelques traits quelle source d'informations de tout premier ordre constitue le recueil mis à jour par l'éminent sénateur Greppi qui, en publiant les lettres de son aïeul conservées dans les Archives familiales, atteste nettement les sympathies étroites qui dès 1796, existaient entre Français et Italiens éclairés et patriotes.

FÉLIX-BOUVIER.

Lieutenant-colonel PEROZ, **France et Japon en Indo-Chine.** Paris, Chapelot, 1906, in-12, 278 pages. 3 fr. 50.

Capitaine D'OLLONE, **La Chine novatrice et guerrière.** Paris, Colin, 1906, in-18 jésus, 318 p. 3 fr. 50.

Henri LE POINTE, **Les fastes militaires et coloniaux du Portugal sous la maison de Bragance.** Paris, Chapelot, 1906, in-8°, 130 p.

SCHRADER et GALLOUEDEC, **Les Principales puissances du monde,** classe de philosophie. Paris, Hachette, 1906, in-16, 632 p. 4 fr.

Le titre donné par le lieutenant-colonel Péroz à son ouvrage indique clairement le but qu'il s'est proposé. L'auteur établit d'abord la nécessité inéluctable pour le Japon de conquérir ce pays béni du riz qu'est l'Indo-Chine française. Les chiffres alignés par M. P. sont impressionnants : ils nous montrent une région surpeuplée n'ayant pour grenier qu'une étroite bande de terrains le long de la mer, six millions d'hectares cultivés pour alimenter plus de cinquante millions d'habitants ! On s'étonne même que la famine ne règne pas à l'état endémique dans l'empire du Mikado. Pourtant n'a-t-on pas prédit au Japon le sort de l'Angleterre, et celle-ci ne nourrit-elle pas sans peine une population d'une densité supérieure avec une agriculture peut être moins productrice ? Le Nippon ne trouvera-t-il pas dans la pêche, le commerce, l'industrie pour laquelle M. P. nous paraît injuste, des ressources très considérables ? Ces facteurs économiques eussent dû être examinés de plus près, mais malgré leur importance il faut confesser que le péril de notre colonie, pour être moins imminent, n'en demeure pas moins manifeste.

M. P. passe ensuite à l'examen des moyens de défense, et, dans le

feu de la discussion, il se laisse aller à une longue digression (p. 193-253) sur l'infanterie coloniale. Il y dit d'ailleurs des choses excellentes sur le recrutement de la troupe et des cadres. Le tableau qu'il nous peint est malheureusement trop exact, mais les remèdes qu'il indique seraient-ils tout-à-fait efficaces ? En tout cas le lieutenant-colonel Péroz signale des maladies auxquelles il est urgent de veiller. Il faut lire son ouvrage, écrit d'une façon claire et agréable [1].

« Pour connaître où va la Chine, dit (p. 7) le capitaine d'Ollone, demandons au passé le secret de sa marche », et il résume, au commencement de son ouvrage, l'histoire officielle, les *Annales* de l'Empire. Pour beaucoup de lecteurs la Chine qu'ils découvriront sous sa conduite sera une surprise, et il aura rendu un grand service à l'Occident s'il déracine les idées généralement admises sur l'immobilité séculaire du monde jaune. M. d'O. a divisé en trois la partie historique son œuvre (p. 11-194) : l'histoire militaire, l'histoire religieuse, l'histoire sociale. Il y aurait sans doute lieu de critiquer cette façon de procéder qui montre mal la corrélation des événements. Quoi qu'il en soit, l'impression laissée par la lecture est bien celle qu'a voulu donner l'auteur : une Chine qui « n'est ni un peuple ni même une contrée géographiquement bien définie, mais simplement le berceau et le siège d'une civilisation distincte » (p. 240) et qui a vu nombre de révolutions et de guerres.

Le dernier tiers du volume est consacré à l'étude de l'évolution chinoise au contact du monde européen. M. d'O. y montre les progrès immenses accomplis, surtout pendant les dernières années. Il voit déjà le soldat chinois égalant son camarade japonais. Compte-t-il donc pour rien le *bouchido* ? ou pense-t-il que la doctrine de Confucius produira des résultats équivalents ? M. d'O. a des aperçus risqués sur la question monétaire ; il néglige trop la partie économique du péril jaune ; enfin, après avoir paru dans tout le cours de son ouvrage prédire une revanche éclatante de la race jaune, il hésite à conclure. Cependant on ne saurait lui reprocher cette timidité qui n'est peut-être que sagesse, et on doit lui être reconnaissant d'un livre qui fait réfléchir et qui apprendra au moins à mieux juger la Chine.

M. Le Pointe a entendu retracer l'histoire politique du peuple portugais depuis 1640 jusqu'à nos jours, mais il s'est laissé entraîner à remonter jusqu'à la fondation du royaume et à l'antique dynastie de Bourgogne. Comme il résume huit siècles en soixante-neuf pages il n'est pas plus complet que les grandes encyclopédies, d'autant qu'il enregistre dans les fastes militaires des traits dans le genre de ceux-ci (p. 68) : « Dom Carlos est épris d'art et de littérature. C'est un sportman émérite et le premier tireur de son royaume... Les fées ont doté

1. M. P. ne cite (p. 15) comme industrie florissante que la fabrication des allumettes moins importante que l'industrie textile.

la reine Amélie de tous les charmes de la beauté, de l'esprit et surtout de la bienfaisante bonté. » D'ailleurs son étude a des allures de panégyrique, on y lit par exemple (p. 52) que le génie de Napoléon, la bravoure de ses troupes, l'habileté de ses généraux n'ont pu triompher du valeureux petit peuple, et (p. 127) que « chaque fois que les Anglais n'étaient pas appuyés et soutenus par les Portugais ils étaient battus. »

La deuxième partie est consacrée à l'organisation de l'armée, de la marine et des colonies. On y trouve des détails tels que grâce à M. Le Pointe nous pouvons savoir jusqu'aux noms de chaloupes canonnières jaugeant quarante-cinq tonneaux !

Le livre de MM. Schrader et Gallouédec est l'heureuse exécution d'une heureuse partie de nos programmes scolaires. Il est tout à fait digne de ses auteurs et ne peut manquer d'être accueilli avec une faveur marquée par les professeurs et les élèves. Nous ne relèverons qu'une omission d'une certaine importance : il n'est pas parlé des trusts dans le chapitre consacré au commerce et à l'industrie des États-Unis.

Grâce à un appendice donnant des renseignements sur la France, on pourra comparer notre pays aux autres puissances. Personne ne jugera de trop ces quelques pages, on regretterait plutôt que ces comparaisons, non prévues par le programme, n'aient pas été plus développées. L'ouvrage se termine par un index alphabétique commode.

Il eût peut-être été à souhaiter que MM. Schrader et Gallouédec eussent un peu plus soigné la forme ; on y trouve de trop fréquentes répétitions de mots et quelques fautes d'impression qui parfois dénaturent le sens [1]. Ce sont des défauts faciles à faire disparaître dans une prochaine édition.

A. Biovès.

Paul Gaultier. **Le sens de l'art**. Sa nature, son rôle, sa valeur. Préface par Emile Boutroux. Avec 16 planches hors texte. Paris. Hachette, 1907, in-16, pp. xxxii-269. Fr. 3,50.

Les problèmes d'esthétique que M. P. Gaultier agite dans son livre ont été bien souvent discutés; il a essayé d'apporter à son tour une explication plus pénétrante de la nature de l'art, en lui donnant pour fonction essentielle d'être un jeu créateur de beauté et en faisant de la beauté elle-même une objectivation de l'émotion esthétique à l'aide de formes, de lignes, de couleurs ou de sons. Il rejettera donc la théorie de l'art réalisateur d'un idéal abstrait comme de l'art imitateur de la nature. Mais quelle est au fond l'essence de cette émotion esthé-

1. Dans le genre de celle-ci, p. 506 : « La région des Rocheuses est *très peuplée*. Les états qui y sont situés n'ont presque tous que 1 ou 2 habitants au kilomètre carré. »

thique qui est la pierre d'angle de tout son livre? et qu'est-ce que la beauté? M. G. nous laisse dans l'embarras : ou bien il nous paie d'images, ou bien il se borne à reprendre les concepts d'ordre, d'harmonie, de finalité, etc., dont l'ancienne esthétique s'est si longtemps servie. L'auteur envisage ensuite plusieurs questions du domaine de l'art en se plaçant au point de vue de sa nouvelle définition : l'importance du sujet représenté, le laid dans l'art, l'art et la nature, l'enseignement produit par une œuvre artistique; il s'étend longuement sur la valeur morale de l'art, son rôle social et sa position à l'égard de la critique.

Presque partout obligé, en vertu de son principe si profondément subjectiviste, d'affranchir l'art de tous les liens de dépendance qu'une esthétique, qu'il prétend dépasser lui avait imposés, M. G., par un reste d'attachement à cette même esthétique, trouve le moyen de renouer ces liens qu'il voudrait briser. Théoriquement, il reconnaît à l'art un fondement nouveau et ne se lasse pas de le répéter; dans la pratique il est tout disposé à garder, sous forme de concessions, des déductions qu'un raisonnement plus rigoureux n'autoriserait pas. Il en résulte une série de contradictions et un flottement de pensée où il n'est pas toujours aisé de savoir ce qu'il faut retenir du principe théorique ou abandonner des conséquences pratiques. M. Boutroux qui a mis en tête du volume une intéressante préface avec de sages et nets correctifs, a justement signalé ce caractère de l'étude de M. G. Son livre qui annonce un nouveau dogme n'a rien de dogmatique, mais il est suggestif. Il donnera aux lecteurs le désir de réfléchir sur ces matières si subtiles et si fuyantes abordées par l'auteur et présentées dans une forme agréable, non sans quelque préciosité parfois. Les exemples nombreux dont il a illustré ses développements — il les a d'ailleurs accompagnés d'une illustration au sens propre et qui est fort bien venue — sont heureusement choisis et, en gardant à la démonstration un tour concret, atténuent ce qu'elle a de trop peu serré et de confus. Quant à la bibliographie qui termine le volume, elle est trop copieuse et trop brève à la fois. Pourquoi s'embarrasser de tant d'obscurs esthéticiens oubliés aujourd'hui, les Sulzer, Bendavid, Bouterweck, etc., alors que des noms comme ceux de F. Vischer, R. Zimmerman, Volkelt, et bien d'autres ne sont pas mentionnés[1]?

L. R.

1. P. 36, le Parthénon est familier à chacun, mais lui opposer comme type d'art fleuri le *Zwinger*, sans plus, risque de n'être pas aussi clair; p. 86, Callot, mort en 1635, ne peut passer pour un contemporain du *grand Roi*; pp. 13, 113, 233, écrire Hanslick, Holzschuher, Helmholtz et non *Hänslik, Holzschuer, Helmoltz*.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — **15 avril.** — **1907**

GROTENFELT, L'échelle des valeurs en histoire. — DIELS, Les fragments des Présocratiques, 2e éd. I. — COLASANTI, Frégelles, histoire et topographie. — KALINKA, Monuments romains en Bulgarie. — MACDONALD et PARK, Les forts romains du Bar Hill. — Cartulaire de la ville de Gand, I, p. FAYEN. — Inventaire analytique des Diversa Cameralia des archives du Vatican, p. D. BERLIÈRE. — SABBADINI, Les découvertes des manuscrits grecs aux XIVe et XVe siècles. — La Kristnisaga, p. KAHLE. — MAIGRON, Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence. — ANCEY et EUSTACHE, Joseph Autran, sa vie et ses œuvres. — MAYNIAL, La vie et l'œuvre de Maupassant. — M. DUMOULIN, Figures du temps passé. — BÜCHER, L'évolution économique, 5e éd. — L.-M. HARTMANN, Du développement historique. — HINNEBERG, Les fondements généraux de la civilisation présente, I. — W. WACKERNAGEL, Poésie, rhétorique et stylistique, 3e éd. — Académie des inscriptions.

Arvid GROTENFELD. **Geschichtliche Wertmassstäbe in der Geschichtsphilosophie bei Historikern und im Volksbewusstsein.** Leipzig, Teubner, 1905; 311 pp. in-8°.

A. Grotenfelt, de l'Université de Helsingfors (Finlande), a publié en 1903 un premier ouvrage sur le jugement de valeur en histoire : « die Wertschätzung in der G. », dans lequel étaient examinés d'un point de vue purement théorique la nature et les conditions d'un tel jugement. L'ouvrage publié en 1905 sur l'échelle des valeurs en histoire a un but plus pratique qui est de chercher quels ont été en fait les étalons admis par les historiens ou par la conscience populaire dans l'appréciation des faits historiques et quel jugement il nous faut philosophiquement porter sur ces étalons. Le livre contient dix chapitres et un appendice. Le point de départ en est que l'idée de valeur s'impose nécessairement à l'historien parce que celui même qui se flatte le plus d'objectivité, et par conséquent d'indifférence par rapport à tout ce qui n'est pas un fait objectif, est obligé de choisir, entre plusieurs faits, ceux qu'il raconte et ceux qu'il passe sous silence, ce qui suppose un jugement sur leur valeur relative par rapport à quelqu'un ou à quelque chose. Ainsi le jugement de valeur est posé, et conduit de proche en proche à une vue plus ou moins systématique sur telle période de l'histoire que l'historien étudie, et peu à peu sur la totalité de l'histoire. Les anciens ont connu avant Aristote la notion de progrès et de déchéance et surtout de cercle; Aristote a retréci le champ de l'histoire en substituant le monde fini à l'infini, et le point

de vue statique au dynamique. Le moyen âge a substitué dans l'appréciation des valeurs l'idée de perfection spirituelle interne à l'idée de développement externe; et la Réforme, achevant ce cycle, a substitué à l'idée d'empire catholique extérieur l'idée de développement interne des âmes. Descartes est remarquable par son incompréhension historique. — Vico n'est pas nommé par Grotenfelt. — Le XVIIIe siècle développe jusqu'à l'abus l'idée de progrès dans la philosophie française. En Allemagne, Herder s'en tient à l'individu et ne s'élève pas à la notion de l'espèce. Kant apporte en histoire le moralisme pur; ses successeurs développent la notion de liberté; le naturisme de Gœthe s'oppose au kantisme de Schiller. Grotenfelt examine ensuite la conception hédoniste ou utilitaire — à laquelle il fait remarquer qu'Auguste Comte lui-même échappe (phil. pos. IV², 442) par ses vues sur les destinées théoriques de l'humanité — et en fait la critique de ce point de vue que toute théorie du bonheur suppose un partage du bonheur entre les individus, c'est-à-dire un partage juste, c'est-à-dire une idée de justice. Le principe anti-hédoniste qui est celui de perfection sous ses diverses formes (Paulsen, Schuppe, Eucken) implique une tautologie : « l'homme a pour but de vivre une vie humaine ». Les critères employés le plus souvent par les historiens n'échappent pas à des difficultés analogues. Mommsen juge toutes les actions et tous les personnages de l'histoire romaine d'un point de vue purement romain qui est le plus souvent opposé au point de vue moral universel. Ranke se flatte d'une objectivité absolue; il se défend de porter des jugements de valeur à la façon des philosophes et néanmoins juge toutes choses d'un point de vue analogue à celui de Mommsen, et qui est celui de la civilisation européenne en général. Breysig fait appel au sens de la vie; tout signe de vitalité dans la diversité des existences individuelles ou nationales est pour lui le signe du normal. Chez les anglais, Buckle et Carlyle s'opposent parce que, tandis que Carlyle exalte partout le rôle des individus et des héros, Buckle veut réduire toute l'histoire à la recherche impersonnelle des lois sociales; mais lui-même échappe, quoi qu'il en ait, à son effort d'objectivité, et là même où il admet que l'esclavage s'impose, aux Tropiques, par des lois inéluctables, il conclut que l'Europe est par conséquent la seule patrie possible de la civilisation : jugement de valeur. En résumé Grotenfelt veut établir partout l'insuffisance d'une méthode purement narrative et l'intervention nécessaire dans toute étude historique de l'idée d'un droit et d'un but. Les uns trouvent ce but dans un nationalisme étroit et prétendu réaliste, à la façon de Treitschke et Bismarck; les autres le trouvent dans des notions idéales de culture universelle ou de développement intérieur. Grotenfelt ramène de proche en proche tous les moyens relatifs à leurs fins les plus générales, les réalités contingentes à la réalité universelle. Le dernier critère auquel il aboutit est le sens de l'être — der Sinn des Daseins — dans lequel

coïncident les deux éléments en apparence contraires du développement du moi et de la culture universelle. Mais ces éléments se réconcilient dans l'idée supérieure de Dieu ; l'histoire doit être conçue comme une pensée de Dieu. Cette conception n'a pas d'ailleurs pour conséquence l'intolérance universelle parce que l'homme, esprit fini, sait qu'il ne connaît pas le tout des choses infinies, et parce que par conséquent la diversité des êtres et des actions lui apparaît comme la conséquence nécessaire des rapports du fini avec l'infini. — L'ouvrage se termine par l'examen de deux faits qui caractérisent le XIXe siècle : le développement de la démocratie et le principe des nationalités. Le développement de la démocratie signifie l'extension des lumières intellectuelles et morales à tous les hommes ; le droit des nationalités signifie le droit à l'existence des peuples les plus faibles pourvu qu'ils représentent, en face des grandes nations, un élément moral de culture. La tolérance des nationalités est le progrès à accomplir après la tolérance des religions.

Telle est l'échelle des valeurs historiques. Nous avons examiné cet ouvrage un peu longuement à cause de l'intérêt qu'il présente par les précisions de ses recherches et de ses doctrines ; et à cause de l'importance qui s'attache aujourd'hui à la querelle des historiens et des sociologues. Le livre de Grotenfelt — philosophe de la lignée d'Eucken et de Fichte — est une revendication des droits de l'histoire et de la philosophie contre la sociologie positive c'est-à-dire positiviste.

E. Thz.

H. Diels : **Die Fragmente der Vorsokratiker,** Griechisch und Deutsch. Berlin, Weidmann. Zweite Auflage, erster Band. x-466 pages.

En rendant compte de la première édition des *Vorsokratiker* (1903, n° 22), la *Revue critique* a fait connaître le plan, la méthode et le but de ce recueil, qui renouvelle, avec la connaissance des présocratiques, une des parties les plus difficiles et les plus attirantes de l'histoire des idées. Il serait oiseux de recommencer ici un éloge que le succès de l'ouvrage rend superflu. Des comptes-rendus parus dans les revues les plus diverses ont fait ressortir, avec l'extraordinaire complication de la tâche, la grandeur de l'effort qui a permis à M. Diels de l'exécuter si bien.

Le deuxième édition est faite d'après le même plan que la première. La pratique a montré que ce plan était bon. Mais les additions sont considérables. D'abord, il y aura deux volumes au lieu d'un. Le second comprendra ce qui formait l'appendice de la première édition (poésie cosmologique et astronomique, prose cosmologique et sophistique ancienne), la justification du texte adopté dans les fragments, et enfin, les tables tant souhaitées *Sach-Wort-und Stellenregister*.

En parcourant le volume, on constate que, presque à chaque page, une révision minutieuse a amené des changements. Pour les données doxographiques et biographiques, M. Diels n'avait pu et voulu citer que l'essentiel : il s'était astreint par là à faire un triage souvent bien embarrassant. C'était la partie la plus ingrate de la tâche. Si réfléchi qu'il fût, son choix ne pouvait manquer de provoquer des critiques. Pourtant, on s'est contenté, à peu près unanimement, d'approuver. Dans sa seconde édition, M. Diels ajoute quelquefois; plus souvent, il resserre, il retranche. Parmi les accroissements, je signale la notice consacrée au pythagoricien Okkelos, p. 264 (7 textes); les trois ou quatre témoignages nouveaux relatifs à Timée, p. 265 ; p. 266, 38, un renvoi à l'ép. 9 de Platon; p. 268, 22, un extrait des scholies de Nicandre sur Lykon; p. 298, deux extraits nouveaux sur la vie d'Anaxagore. P. 324, 31, l'édition nouvelle d'Héphestion fournit une donnée de plus sur la doctrine d'Archélaüs; p. 368, 32, la doxographie de Démocrite s'enrichit d'un texte assez considérable, retrouvé récemment dans les cartonnages d'une momie de Hibeh. P. 323, 6 et 458, 7 M. Diels adopte décidément la correction Ἀνάξαρχος, etc., etc. Partout, l'on voit la trace d'une critique vigilante exercée par l'auteur lui-même sur la première forme de son œuvre.

Même dans les fragments proprement dits, les additions sont notables. Le lot d'Héraclite ne compte pas moins de cinq numéros nouveaux : l'un (67a), tiré d'un scholiaste inédit de Chalcidius (Héraclite compare l'âme de l'homme à l'araignée veillant sur sa toile), et quatre autres, douteux ou apocryphes (126a, 126b, 138 et 139). Ces quelques exemples suffisent. On voit que M. Diels ne se repose pas sur ses lauriers. La première édition dépassait toute attente. La seconde édition réussit encore à dépasser la première.

J. Bidez.

Giovanni Colasanti. **Fregellae, storia e topografia, con prefazione di G. Beloch** (Biblioteca di Geografia storica, volume I), Rome, Lœscher, 1906, 227 pages et 1 planche.

M. G. Beloch, professeur à l'Université de Rome, non content de diriger depuis 1891 les *Studi di Storia antica*, qui renferment plusieurs bons mémoires d'histoire grecque et romaine, vient de fonder une Bibliothèque de géographie historique, où seront publiées les *tesi di laurea* des élèves qui suivent son cours de géographie antique, créé en 1901. Le volume qui inaugure cette collection est une étude sur Frégelles. M. Beloch nous annonce. dans une courte préface, qu'il sera suivi d'autres monographies analogues, consacrées de préférence à celles des villes d'Italie dont l'histoire n'a pas été traitée encore avec toute la rigueur des méthodes scientifiques modernes.

Frégelles, vieille cité du pays des Volsques, transformée par les

Romains en colonie, a de bonne heure disparu ; elle fut détruite de fond en comble à l'époque des Gracques ; son emplacement même est resté longtemps incertain. M. Colasanti a réuni tous les textes anciens qui se rapportent à son histoire et toutes les données d'ordre archéologique qui éclairent sa topographie. Si le butin paraît maigre parfois, on n'en doit accuser que le sujet, un peu restreint, et non l'auteur, qui n'omet rien. Celui-ci a du moins le mérite, assez rare en pareille matière, d'éviter les digressions inutiles; l'exposé des vicissitudes de Frégelles ne lui est pas un prétexte à nous raconter toute l'histoire des Volsques et toute l'histoire de Rome : il s'en tient strictement aux justes limites d'une monographie.

Un premier chapitre décrit à grands traits la région du Liris : géologie, géographie, préhistoire; il est suivi de quelques pages sur le nom du fleuve et ses transformations à travers les siècles. La discussion des données topographiques occupe 70 pages (p. 29-104) ; c'est l'un des deux chapitres essentiels du livre. Frégelles se trouvait au Sud-Est du bourg actuel de Ceprano, sur la rive opposée du Liris. Une carte hors texte accompagne le volume; les vestiges de constructions antiques, le périmètre probable de la ville, le tracé de la voie romaine, la position du pont de Fabrateria nova y sont marqués en rouge. De l'histoire de Frégelles avant l'établissement des Romains dans la vallée du Liris, on sait fort peu de choses. En revanche, l'histoire de Frégelles sous la domination romaine est bien connue (p. 129-181). M. Colasanti fait ressortir l'importance de la cité au IIe siècle avant J.-C., son développement économique et sa richesse; elle était alors la plus florissante des colonies latines. En 125, exaspérée par la résistance qu'opposait le Sénat aux revendications les plus légitimes du parti démocratique et des Latins, elle prit l'initiative d'un soulèvement contre Rome, devançant de vingt-cinq ans l'explosion de la guerre sociale ; elle ne fut pas suivie dans sa révolte et périt misérablement; Ceprano, qui lui succéda, n'était qu'un *praedium* de la *gens Caeparia*. En conclusion, l'auteur, s'aidant avec raison des textes du moyen âge, essaie de déterminer les confins du territoire de Frégelles, devenus ensuite ceux du *praedium Caeparianum* ou *Ceparanum ;* du côté d'Arpinum, il conteste vivement la thèse soutenue par Schmidt dans une dissertation qu'il déclare très médiocre (*Arpinum, eine topographisch-historische Skizze*, in : *Jahresbericht der Fürsten-und Landesschule St. Afra in Meissen*, 1900).

Maurice Besnier.

Ernst Kalinka, **Antike Denkmäler in Bulgarien**, Vienne, 1906, in-4°, 439 p., une carte, 162 fig. dans le texte; Chez Hölder.

Cette publication qui fait partie des *Schriften der Balkancommission* (Antiquarische Abtheilung, IV) de l'Académie de Vienne contient la

reproduction par l'imprimerie ou le dessin d'un grand nombre de monuments romains découverts en Bulgarie au cours d'une expédition scientifique spéciale, ou conservés dans les musées du pays. Les noms de tous ceux qui ont aidé l'auteur figurent sur la couverture. Ces monuments sont de trois sortes : fragments d'architecture qui sont signalés au début du livre, fragments de sculpture rapportés à la fin pour la plupart et inscriptions grecques ou romaines. Naturellement tous ces documents ne sont pas inédits ; ils ont été publiés, soit par les organes de l'Académie de Vienne, soit par des revues locales; ainsi sur les 458 numéros consacrés aux textes épigraphiques, 120 seulement sont édités, pour la première fois : mais l'obligation que s'est imposée l'auteur de donner des fac-simile de tout assure, même aux rééditions, une certaine nouveauté. De ces textes inconnus jusqu'ici peu ont une véritable importance (lettre mutilée d'un gouverneur? à une ville [n° 111]; dédicaces à des empereurs signalant des gouverneurs du pays [n°s 50, 51, 66, 67, 162]); le reste ne vaut que par le détail ; il suffira pour en juger de se reporter aux excellentes tables qui terminent le volume.

Les monuments figurés ne sortent pas non plus de la banalité ordinaire aux bas-reliefs provinciaux : groupes mythologiques, banquets funéraires, cavaliers thraces. Le plus curieux est peut-être une stèle de Varna (n° 149, cf. p. 371) ou l'on voit le buste d'Hélios entouré de divinités diverses; M. Kalinka lui a consacré une discussion intéressante. En somme, publication très soignée, digne du corps savant dont elle émane.

R. Cagnat.

G. Macdonald et Alex. Park. **The Roman Forts on the Bar Hill.** Glascow, 1906, in-8°, chez James Maclehose et fils, 150 p. et 4 planches.

Ce livre contient le résultat des fouilles opérées en 1902-1905 aux frais de M. Whitelaw de Gartshore, possesseur du terrain exploré. Elles ont mis au jour les restes d'un fortin du vallum d'Antonin, occupé par la cohorte I *Baetasiorum civium romanorum*. Ce fortin a succédé à un camp plus petit, orienté différemment et formé d'une simple levée de terre, qui serait une création d'Agricola (81 ap. J.-C.). La forteresse qui le remplaça remonte, au contraire, à Antonin le Pieux. On y a retrouvé les édifices habituels à ces établissements, le *praetorium*, avec sa division tripartite, les portes, des thermes et la trace des campements des soldats, construits, semble-t-il, en bois, ce qui est digne d'être noté. Peu d'objets ont été retirés des décombres. A signaler cependant quelques chaussures.

R. C.

Cartulaire de la ville de Gand (Oorkondeeboek der stad Gent), publié par ordre de la Commission des Archives de Gand, sous la direction de V. Van der Haeghen et H. Pirenne. Deuxième série : chartes et documents. Tome I : Liber traditionum Sancti Petri Blandiniensis, publié par Arnold Fayen. — Gand, F. Meyer, Van Loo, 1906. In-8° de XIII-311 pages.

La ville de Gand s'honore grandement en publiant les monuments de son histoire. Le Cartulaire qu'elle a entrepris comprend dans une première série les comptes de la cité, commençant en 1280 ; comme début de la seconde série des chartes et documents nous avons aujourd'hui le livre des anciens actes de donations en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre. Ce recueil rédigé au XIe siècle d'après un texte analogue, d'un siècle antérieur, et d'après les documents originaux, a été continué jusqu'à la fin du XIIe ; même une charte de 1219 y a été insérée. En l'absence de la plupart des originaux, il revêt une importance exceptionnelle, en nous faisant connaître l'histoire et l'organisation primitive de l'abbaye en question, si riche et si célèbre à l'époque carolingienne. A la vérité, il n'était pas resté inconnu et plusieurs auteurs récents l'avaient étudié ou publié en partie, mais il était réservé à l'excellent paléographe qu'est M. Arnold Fayen, membre de l'Institut historique belge de Rome, de nous en donner une édition définitive. Les notes et les références qu'il y a ajoutées aideront à corriger les défectuosités du texte, à dater l'époque où les originaux ont été rédigés et à reconnaître les personnages qu'ils intéressent ou les événements auxquels ils se rattachent.

L.-H. Labande.

Inventaire analytique des diversa Cameralia des Archives vaticanes (1389-1500), au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, par D. Ursmer Berlière,... — Rome, institut historique belge ; Namur, V. Delvaux ; Paris, H. Champion, 1906. In-8° de IX-328 pages (Institut historique belge de Rome).

L'activité de Dom U. Berlière, digne des Bénédictins de la grande époque, vient de gratifier l'histoire de la Belgique d'un recueil de documents, que leur enfouissement dans les 53 premiers volumes des *Diversa Cameralia* aux Archives du Vatican, avait rendus inaccessibles jusqu'aujourd'hui. On sait que les scribes de la Chambre apostolique conservaient dans ces recueils tous les actes qu'ils ne pouvaient, dès la fin du XIVe siècle, faire rentrer dans les séries déjà existantes. Aussi, comme le dit fort bien D. Berlière, « c'est un fouillis de documents de tous genres, où l'on trouve les correspondances des camériers avec leurs agents, des mandats et des décisions en matière financière, les nominations d'employés, ordres de paiement, passeports et franchises, des lettres de recommandation, des actes concernant l'administration des douanes, des engagements militaires, des visites *ad*

limina, des lettres de sacre et d'ordination, les procès d'exemption pour les *curiales* dispensés de la résidence personnelle dans leurs bénéfices, des vidimations d'actes tirés des registres d'obligations et de quittances, au milieu desquels se sont parfois glissées des copies de bulles et de motu proprio. » Les recherches de documents sur tel ou tel sujet y sont pour ainsi dire impossibles : grâce au savant directeur de l'Institut historique belge, les érudits possèderont au moins la substance de ceux qui s'y trouvent concernant les personnages, églises, monastères ou bénéfices des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai. Bien mieux même, 57 pièces, particulièrement caractéristiques ou importantes, ont été publiées intégralement en annexe à l'inventaire.

Ces documents sont évidemment précieux pour la connaissance de la curie romaine, de ses fonctionnaires, l'administration des finances pontificales, mais ils ont cet intérêt plus particulier qu'ils montrent les relations des prélats et bénéficiers avec la cour de Rome et la place occupée par les Belges dans les bureaux de la chancellerie pontificale ou dans la chapelle papale. A plusieurs points de vue, ces derniers renseignements sont à noter et les historiens de l'art devront en faire leur profit. Les migrations des peintres flamands ou hollandais vers le midi de la France et l'Italie leur deviendront plus explicables; le milieu où ils se transplantèrent leur apparaîtra plus familier. Dans cet inventaire de titres recueillis par des agents financiers, on ne peut guère cependant espérer trouver des documents précis sur les artistes eux-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. D. Berlière a signalé d'abord, puis publié un contrat passé par Jean Hasemant, du diocèse de Tournai, pour l'exécution de tapisseries de haute lisse destinées à François de Conzié, archevêque de Narbonne, camérier du pape et son légat à Avignon (20 juin 1430). Déjà l'on savait que les tapisseries d'Arras avaient au xve siècle grande vogue dans l'ancienne ville pontificale ; on sera heureux de connaître un des propagateurs de cet art dans le midi de la France. Mais, je le répète, c'est là un document isolé et l'on regrette que les clercs de la Chambre apostolique n'en aient pas eu de nombreux à enregistrer dans ce genre.

L.-H. Labande.

R. Sabbadini. **Le scoperte de' codici latini e greci nei secoli XIV e XV.** — Florence, Sansoni, 1905; ix-233 pages in-8°.

La « Biblioteca storica del Rinascimento », dirigée par M F. P. Luiso, avait fort heureusement débuté en 1903 avec les *Précurseurs de la Renaissance* de E. Müntz, remis au point, et élégamment traduits en italien par les soins de M. G. Mazzoni; elle continue avec un bonheur égal, pour le moins, par une œuvre d'érudition solide due à l'infatigable historien de l'humanisme, M. R. Sabbadini. Celui-ci,

dont les volumes antérieurs, les dissertations et les moindres articles sont si légitimement appréciés, a voulu présenter ici, en une synthèse vraiment suggestive, l'histoire de la découverte des manuscrits grecs et latins depuis l'aurore du XIVe siècle jusqu'à l'extrême fin du XVe. On ne peut qu'admirer l'information vaste et précise dont témoignent ces pages; il faut s'être essayé à ce genre de recherches pour se figurer quelle quantité de fiches, patiemment recueillies au cours de dépouillements méthodiques, représente un ouvrage comme celui-ci! Et de la multitude des faits adroitement groupés, se dégagent des idées générales : sur l'influence médiocre, en fin de compte, exercée sur la Renaissance par le génie grec, si on la compare à l'influence latine, sur le chemin qu'a suivi cette passion pour les livres anciens, née à Vérone dès le début du XIVe siècle, merveilleusement cultivée à Florence et à Rome, et qui n'atteint Naples qu'à une époque relativement tardive. Les renseignements nouveaux, les points de vue originaux abondent dans chacun de ces chapitres, dans la moindre de ces notes. Pour n'en citer qu'un seul exemple, M. R. Sabbadini relève sensiblement le rôle de Boccace comme « découvreur » d'œuvres classiques : très inférieur à son grand ami Pétrarque par la maturité de l'esprit et par la largeur des vues, Boccace a pourtant, comme érudit, des titres de premier ordre à faire valoir [1].

Un double index — des œuvres et des personnes, indispensable d'un livre de cette nature — complète cette très importante publication.

Henri HAUVETTE.

Altnordische Sagabibliothek. XI. Kristnisaga, etc. herausgegeben von B. Kahle. Halle a. S. Max Niemeyer, 1905. M. 5.

En ce XIe volume de la « Altnordische Sagabibliothek », que dirigent MM. Cederschiöld, H. Gering et E. Mogk, M. B. Kahle publie quatre sagas particulièrement importantes pour l'histoire religieuse de l'Islande. La première, la « Kristnisaga », dit les événements compris depuis la mission envoyée par l'évêque saxon Friedrich (981-985) jusqu'à la mort de l'évêque Gizurr Isleifsson, en 1118. Dans la deuxième, « Thattr Thorvaldsens vidhförla », nous avons toute la vie de Thorvaldr Kodhransson : sa jeunesse passée en

1. Peut-être le plaisir que j'ai pris à trouver ce point de vue développé magistralement par M. R. Sabbadini est-il tout personnel : je me souviens en effet d'avoir écrit il y a quelque treize ans (*Mél. d'arch. et d'Histoire*, Rome, t. XIV, 1894, p. 52) à propos du ms. Laur. 33. 31, dont M. Sabbadini fait ici grand état : « Il ne serait pas sans intérêt, au point de vue de l'érudition de Boccace, d'examiner ce recueil de textes copiés et minutieusement annotés par lui. » M. S. a pu négliger les indications très insuffisantes que j'avais données alors sur ce manuscrit; mais je crois devoir rappeler qu'avant l'article fort inexpérimenté auquel je me reporte, personne n'avait affirmé, ou plutôt prouvé, que le ms. Laur. 33. 31 fût un autographe de Boccace.

expéditions avec les vikings; son baptême par l'évêque Friedrich ; sa mission en Islande, durant laquelle, s'il ne réussit pas à convertir l'île, il posa du moins les fondements sur lesquels son successeur put bâtir ; enfin ses dernières années à l'étranger et sa mort. La troisième, « Thattr Isleifs biskups Gizurarsonar », donne quelques détails de la vie de l'évêque Isleifr ; tandis que dans la quatrième, « Hungrvaka », l'auteur fait l'histoire du premier évêché islandais, celui de Skalaholt, de sa fondation par l'évêque Isleifr en 1056, jusqu'en 1176. Indépendamment de l'intérêt politique et religieux que présentent ces sagas, il s'y trouve nombre de détails sur les mœurs et coutumes du temps, sur les croyances et pratiques du passé païen. Curieuse strophe par exemple que celle dans laquelle il est fait à l'évêque Fridrekr et à Thorvaldr les mêmes reproches qu'Odin adressait à Loki : à l'évêque de s'être changé en femme et à Thorvaldr d'en avoir eu neuf enfants ; et ce passage, où un bersekr provoque l'évêque en combat singulier afin de prouver si réellement le Dieu nouveau est plus fort que les anciens. Le texte de ces quatre sagas, dont le nom de M. Kahle garantit l'exactitude et la correction, n'est pas seulement accompagné de nombreuses notes explicatives; il est, en outre, précédé d'une introduction sur l'auteur, la composition, le style, les sources, l'âge, les manuscrits et éditions de chaque saga et suivi de deux index des noms de personnes et des noms de lieux ainsi que d'une table chronologique de 981 à 1176.

Léon Pineau.

Louis Maigron. **Fontenelle.** L'homme, l'œuvre, l'influence. Paris, Plon, 1906. In-8°, p. 432. Fr. 7,50.

Fontenelle semble redevenir populaire : après MM. Glachant et Laborde-Milaà, M. Maigron vient de lui consacrer une copieuse étude. Elle ne paraît pas cependant avoir utilisé des matériaux plus neufs et ses conclusions ne diffèrent pas trop non plus de celles où étaient arrivés ses prédécesseurs. M. M. s'est étendu plus qu'ils n'avaient pu le faire sur la biographie et l'œuvre littéraire de Fontenelle. Il a traité en d'agréables chapitres de la jeunesse de son auteur, élève précoce des Jésuites et lauréat des concours provinciaux, de ses débuts au *Mercure* et au théâtre, de son entrée à l'Académie des sciences, enfin de sa longue et brillante carrière d'aimable égoïste et de philosophe à la mode. Cette première partie, bien qu'elle empiète parfois sur les divisions suivantes, était néanmoins utile pour situer les différentes œuvres de Fontenelle et donner une vue d'ensemble de son activité. Seulement le biographe aurait dû user avec plus de ménagement de ses sources : tous ces témoignages louangeurs de Trublet, Le Cat, Garat et autres, malgré les réserves qu'y ajoute M. M., ne nous apprennent rien d'assez précis et manquent d'objectivité. Quant

à l'œuvre littéraire, elle est si pauvre, qu'il ne valait pas la peine d'y tant insister et de reprocher si souvent à Fontenelle de relever des fadeurs de Mascarille la fatuité de Trissotin : pourquoi s'attarder à ce jeu si facile d'accabler Cydias? Un peu plus de rapidité eût été ici à sa place, comme aussi pour l'esthétique de Fontenelle, si sèche et si étroite, et sans nous faire grâce de l'éternelle discussion de la supériorité des Modernes sur les Anciens, l'auteur eût pu sans inconvénient se dispenser de reprendre avec tant de détails une question si rebattue.

Les deux parties suivantes sont consacrées à l'œuvre philosophique et scientifique de Fontenelle ; ce sont les plus solides du livre. L'auteur a longuement analysé et avec justesse les *Dialogues des Morts*, le traité *De l'origine des fables* et l'*Histoire des Oracles*, en y montrant l'écrivain paradoxal et impertinent, le cartésien raisonneur, le maître de scepticisme de notre dix-huitième siècle et l'aïeul des Encyclopédistes. M. M. semble s'exagérer parfois la qualité de la pensée de son philosophe ; il y a bien des raisonnements spécieux et superficiels dans beaucoup de passages qu'il cite. Quant à l'œuvre scientifique, je ne sais si l'interprétation satisfera tous les lecteurs; d'ailleurs ce serait à un savant à traiter le problème. Le biographe s'abrite bien derrière l'autorité de M. Bertrand, mais le jugement de l'historien de l'Académie des sciences est trop sommaire pour nous éclairer dans la matière. Après tout ce que dit M. M., la valeur scientifique de Fontenelle reste bien suspecte, et si nous suspectons le savant, quelle confiance mérite le vulgarisateur ? Au lieu de faire de si nombreux emprunts aux *Éloges* et de s'arrêter si complaisamment sur des anecdotes, j'aurais aimé que M. M. prît un cas scientifique ou deux, et les étudiant en détail à l'aide de ce que l'information moderne a solidement établi, montrât comment Fontenelle les avait compris, s'il les avait réellement bien jugés et quelle idée il avait contribué à répandre d'eux. Le dernier chapitre enfin, l'influence de Fontenelle, n'est guère qu'une reprise des conclusions des parties précédentes. C'est d'ailleurs la marque générale du livre : il eût dû être plus serré ; involontairement il rappelle l'ordonnance lâche et l'allure lente d'un cours public de Faculté avec toutes les généralités élégantes que comporte le genre. M. M. dont l'information est très abondante, a disséminé dans ses notes de précieux renseignements sur les éditions, les traductions, les imitations, la popularité des œuvres de Fontenelle ; il avait là les éléments essentiels pour ajouter plus d'autorité à sa conclusion. Il ne nous en a pas moins donné de l'homme, du bel esprit et du philosophe une étude nourrie, un peu indulgente peut-être, mais très consciencieuse et agréablement présentée.

L. R.

G. Ancey et E. A. Eustache. **Joseph Autran.** Sa Vie et ses Œuvres. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-16. pp. xv-291.

Nous étions très peu renseignés sur Autran : on n'avait sur lui que de brefs articles de journaux ou de revues et les souvenirs qu'il nous a laissés lui-même dans l'autobiographie de sa *Maison démolie* [1]. MM. Ancey et Eustache ont comblé une véritable lacune en recherchant dans les archives municipales et familiales et dans la presse locale tous les documents nécessaires à une biographie que l'auteur des *Poèmes de la Mer* eût depuis longtemps méritée. Toute la carrière d'Autran est exclusivement littéraire : elle débute par une représentation tumultueuse d'*Antony* qui fut la bataille d'Hernani des Marseillais et égara dans le camp romantique le cousin de Chénier ; elle s'écoula tout entière au cœur du vieux Marseille ou dans des châteaux-bastides de Provence, à Pradine et à la Malle, cadre intime que le gendre d'Autran, M. Jacques Normand, a su faire revivre devant nous dans une agréable préface ; à peine s'interrompit-elle par de courts voyages, une excursion en Italie et quelques visites à Paris, dont celle de 1848 fut marquée par le grand succès dramatique de *la Fille d'Eschyle*. A sa ville natale Autran dut avec ses premières inspirations d'illustres rencontres : Lamartine en 1832, Chateaubriand en 1838, le jeune duc d'Aumale en 1843, Liszt l'année suivante, plus tard les deux Dumas; mais ce ne furent que de brillants et rapides épisodes dans son existence, tandis que de solides amitiés, celles de Méry, Laprade, Reboul, Pontmartin, y furent longtemps et intimement mêlées. Si l'on doit féliciter les auteurs d'avoir avec une rare conscience relevé les incidents de cette vie simple et active, il est presque permis de regretter que la biographie intérieure, la formation du caractère, des idées, du talent d'Autran, n'aient pas davantage attiré leur attention. La seconde moitié du livre qu'ils ont consacrée à étudier son œuvre eût mieux signalé tout ce qui la rattache à la réalité et ce qui est aussi en elle, il faut bien l'avouer, convention et jeu d'esprit. Malgré leur indépendance de jugement, ils se sont montrés peut-être un peu indulgents au talent d'Autran, si abondant et si facile. Mistral qui certainement l'a fait oublier, le louait pour son « parfum agreste et maritime », pour « la couleur et la poésie provençales qu'il avait mises plus que tout autre dans le vers français ». Sans manquer aux devoirs de la piété provinciale, les auteurs auraient pu rechercher si ces éloges étaient fondés et si Autran peut encore passer pour l'interprète autorisé de la Méditerranée et de la Provence.

L. R.

---

1. Il eût fallu du moins ne pas oublier l'excellent livre que M. Biré a écrit sur Pontmartin (Paris, Garnier, 1904) et qui est plein de documents et de souveuirs relatifs à Autran.

Edouard MAYNIAL. **La vie et l'œuvre de Guy de Maupassant.** Paris, Société du Mercure de France, 1906; in-12 de 299 pages.

Une contradiction apparaît, au moins dans les termes, entre l'introduction et la conclusion de cette biographie de Maupassant. « Toute sa vie n'appartint pas à la littérature, écrit M. Maynial, page 7; entre l'une et l'autre, il avait établi une distinction scrupuleuse qu'il faisait jalousement observer... » Et au contraire, page 295 : « Sa vie entière appartint à l'œuvre qu'il portait en lui, qui le maîtrisait et l'entraînait impérieusement... » Je me demande si M. M. s'est mis d'accord avec lui-même sur ce point essentiel : s'il admet, avec M. Roujon, qu'en Maupassant « l'œuvre et l'homme ne font qu'un », n'a-t-il pas le devoir de violer sur certains points la « discrétion hautaine où se renfermait Maupassant » et de compléter, s'il se peut, son information biographique ? S'il estime, avec l'auteur de *Fort comme la mort* lui-même, que l'auteur ne doit rien au public que ses livres, et que le public n'a pas le droit de connaître de lui autre chose que son œuvre, n'est-il pas indiscret en consacrant un quart de son volume à la maladie et la mort du malheureux écrivain? De cette discordance, qui a peut-être son origine dans la répartition fort inégale des renseignements que nous possédons, résulte pour le lecteur une certaine gêne.

Cette incertitude d'intention mise à part — et elle frappe moins au cours de la lecture qu'une fois le livre refermé — il faut louer à peu près sans réserve le soin, l'intelligence et le ton de cette étude où pour la première fois se trouve retracée dans son ensemble la carrière de l'admirable réaliste. Une documentation fondée sur le gros livre de M. Albert Lumbroso [1] et sur les aimables dialogues où deux amis de Maupassant se sont conté naguère, pour l'agrément de leurs lecteurs, leurs souvenirs respectifs (cf. *Revue*, 1903, t. LV, p. 278), et augmentée de tout ce que les journaux et les périodiques peuvent révéler d'intéressant; une franche sympathie qui ne se guinde jamais, dans l'expression, jusqu'à l'hyperbole; les quelques « milieux » essentiels où s'est développé Maupassant, pays normand, Seine canotière, Côte d'azur, évoqués sobrement [2]; une juste appréciation du mérite littéraire de ces œuvres qui offrent, dit M. M., « très peu de prise au bavardage de la critique » : autant de qualités qui assurent les consonnances désirables entre cette biographie et son objet. Le recul fait

1. Certains détails auraient pu être précisés : comment doit-on mettre d'accord, p. 17 : « les Maupassant vinrent se fixer en Lorraine à la suite de Marie Leczinska » et p. 18 : « la famille de Maupassant s'établit en Normandie vers le milieu du XVIIIe siècle » ?

2. Quelque longueur dans le récit des négociations entre Maupassant et l'éditeur Havard (p. 141 et suivantes). Les pages consacrées à la guerre de 70 et à son influence sur l'écrivain devraient, en bonne justice, être développées : car il y a eu, là aussi, une sorte de « milieu » dont l'emprise devait être singulièrement durable sur l'imagination et la pensée de l'auteur de cet inachevé *Angelus*.

sans doute encore défaut pour une estimation définitive de la grandeur littéraire du maître conteur : M. M. aurait pu marquer davantage ce qui, dans son œuvre, témoigne d'un effort vers des formes d'art plus générales et plus compréhensives que cette franche observation du réel qui avait été son point de départ et qui reste son incontestable supériorité [1].

F. Baldensperger.

Maurice Dumoulin. **Figures du temps passé.** Paris, Alcan, 1907, in-16, 284 pages, 3 fr. 50.

M. Dumoulin s'excuse dans l'avant-propos d'avoir inscrit sur la couverture de son livre un sommaire qui semble promettre plus qu'un volume ne peut tenir; il a voulu simplement « noter ce qui dans des publications récentes pouvait apporter une contribution utile et nouvelle à ce que nous savions déjà ». Ainsi les mémoires de Mme du Hausset lui permettent de donner un peu de vigueur au portrait généralement effacé que l'on retrace de Louis XV et de relever « le fatalisme morbide et triste qui le fit ce qu'il fut » (p. 59); la correspondance du bailli de Virieu de fixer « l'action puissante et prépondérante » (p. 123) de la foule dans certaines journées de la Révolution; les souvenirs du marquis d'Hautpoul d'expliquer le caractère du comte de Chambord (p. 202-212).

A côté de comptes rendus que nous ne pouvons énumérer, nous indiquerons certains chapitres plus personnels ou même tirés de documents inédits : un essai sur les livres de raison dans lequel nous lisons quelques extraits (p. 33-36) d'un cahier écrit par un modeste vigneron et découvert par l'auteur; une notice sur les lettres de noblesse de Claude Périer, père de Casimir Périer (p. 46); un fragment intitulé assez improprement conspiration du général Malet car les premières pages sont consacrées à la vie [2] du général avant sa disgrâce, et les dernières à Louis Boccheciampe, préfet de la Seine pendant quelques heures; des souvenirs personnels sur le premier et dernier amour de Berlioz dont M. D. a connu l'objet, une dame Estelle Fornier que l'on n'avait pas identifiée jusqu'à ce jour. Citons encore une étude sur le président Krüger, et, à notre tour, nous aurons signalé « les traits nouveaux épars » dans le livre de M. Dumoulin [3].

A. Biovès.

---

1. Il semble probable que Tourgueneff, en proposant à Maupassant, quelques mois après la mort de Flaubert, d'étudier une série de grands écrivains étrangers, avait en vue cet élargissement de l'art chez son jeune ami; on pourrait trouver ailleurs d'autres indices du même souci.

2. Les renseignements sur la vie du général Malet en 1792-1793 auraient pu être complétés.

3. P. 68 « Joseph II, son *père* », lire son frère; p. 280, les Baussi Rossi sont non à *Nice*, mais en Italie; Krüger habitait le quartier Garavan à Menton.

Karl Bücher, **Die Entstehung der Volkswirtschaft,** 5e èd., fortement augmentée et améliorée. Tübingen, Laupp, 1906. In-8°, xi-463 p. Index.

Ludo Moritz Hartmann. **Ueber historische Entwickelung.** Gotha, 1905, Andreas Perthes. In-8°, vi-82 pp.

I. Les éditions du livre célèbre de M. B. se succèdent avec une rapidité qu'expliquent la nouveauté des thèses qui y sont soutenues et le brillant talent de l'auteur. La 4e, parue en 1904, avait 456 p. Celle-ci n'en compte qu'une douzaine de plus et cependant l'ouvrage s'est accru de deux chapitres nouveaux; mais on a gagné de la place en allégeant l'appareil des références.

Je ne reviendrai pas sur ce qu'il y a de solide ou de fragile dans les conceptions générales que M. B. se fait de l'évolution économique. Pour les deux chapitres nouveaux, l'un, *Morphologie sociale d'une ville médiévale*, est la reprise d'une étude, insérée dans la première édition, sur la ville de Francfort; mais M. B. fait de cette monographie locale le point de départ d'un exposé d'ensemble sur la composition démographique et professionnelle des villes d'autrefois. Il a même fait précéder cet exposé d'un chapitre plus général encore[1], *Types de grandes villes pendant cinq millénaires*, esquisse hardie de sociologie comparée. M. B. retrouve le type de la ville égyptienne dans les capitales soudanaises. Il ne parle que par allusion des agglomérations chinoises. Pour le Moyen Age, il généralise trop les résultats de l'expérience allemande : si les villes allemandes sont nées surtout de communes rurales, cela est moins exact des pays plus fortement romanisés et surtout des pays méditerranéens. De même si les villes allemandes ne dépassaient pas, au xve siècle, la population d'une *Kleinstadt* (20,000 h. au plus) cela n'est vraisemblablement pas applicable à la France ou à l'Italie[2].

Si M. B. expose avec ampleur l'évolution du type urbain, par contre, il néglige complètement l'analyse, si magistralement menée par Ratzel, des causes du phénomène urbain. L'absence des considérations géographiques conduit M. B. à établir entre les établissements humains des distinctions factices. Il dit (p. 378) que de nos jours le concept de ville est devenu vide de sens, et qu'on ne doit plus distinguer les lieux habités que par le chiffre de la population. C'est ne pas tenir compte du caractère spécifiquement urbain ou rural de ces établissements, et du mode de peuplement. Une commune bretonne, composée de hameaux dispersés et populeux, et dont le bourg n'a qu'une existence périodique comme centre administratif, cultuel et commercial, n'est pas une ville, malgré le chiffre relativement élevé de ses

1. Lire à la table : « *Register*, S. 453 » et non 435.

2. Pour montrer le rapport des *Grossstädter* à l'ensemble de la population dans les colonies, M. B. cite l'exemple des Élats-Unis, mais non l'exemple australien qui est bien plus stupéfiant.

habitants; une petite bourgade provençale, dont les maisons se serrent sur un piton, est, même avec une faible population, une petite ville.

II. Il faut avoir la franchise de l'avouer : la pratique de la langue allemande et une certaine habitude de la gymnastique philosophique ne suffisent pas toujours à rendre intelligibles les six conférences de M. Hartmann sur l'Évolution historique, « introduction à une sociologie historique [1] ». Et quand on a enfin pénétré ces mystères abstrus, le résultat auquel on aboutit est assez mince. L'auteur croit avoir expulsé tout élément mystique et métaphysique de l'histoire parce que « le concept de finalité est remplacé par celui d'évolution, le vouloir conscient par l'adaptation et la sélection »; il néglige de se demander si le concept d'adaptation n'implique pas lui même une sorte de finalité subconsciente. Il emploie de longs détours pour arriver à établir qu'il faut faire une part au hasard dans l'histoire. On s'en doutait quelque peu. Et il n'était peut-être pas nécessaire d'une philosophie si compliquée pour établir que c'est le besoin qui pousse les colons à se réfugier sur la terre du gros propriétaire, le besoin qui crée le commerce, le besoin d'un marché permanent et d'une suffisante sécurité qui conduit aux « synœkismes » urbains. On savait aussi par ailleurs que la ville permet la division du travail, la distinction des professions, la spécialisation, les associations plus vastes, la manufacture, la fabrique; que « l'esprit capitaliste n'est pas une cause de ces phénomènes, mais un phénomène d'adaptation de la conscience humaine à cette évolution ».

Faut-il croire que la sociologie n'est autre chose que l'art d'enfermer en des formules hérissées les vérités les plus courantes de l'histoire?

H. Hauser.

Die allgemeinen Grundlagen der Kultur der Gegenwart von W. Lexis, Fr. Paulsen, G. Schöppa, A. Matthias, H. Gaudig, G. Kerschensteiner, W. v. Dyck, L. Pallat, K. Kraepelin, J. Lessing, O. N. Witt, G. Göhler, P. Schlenther, K. Bücher, R. Pietschmann, F. Milkau, H. Diels. Berlin et Leipzig, Teubner, 1906, gr. 8°, p. 671. Relié. Mk. 18.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent la vaste entreprise dont M. Hinneberg a pris l'initiative : quelques-unes de ces larges synthèses de nos connaissances actuelles qu'il a demandées à la collaboration des spécialistes les plus compétents leur ont été déjà signalées. Le présent volume qui ouvre la collection se propose de présenter une description complète des assises sur lesquelles repose l'édifice de la civilisation contemporaine : c'est-à-dire, en première ligne, les écoles à tous

1. Ces six conférences sont groupées deux à deux sous trois chefs : Loi et hasard, Evolution, Progrès.

leurs degrés, puis tout ce qui, à côté d'elles, est agent de culture, musées, expositions, musique, théâtre, presse, livre et bibliothèques. Les auteurs de ces 18 chapitres ont eu tous le souci de retracer d'après les meilleures sources l'évolution dans le passé de chacun de ces organes spéciaux de notre civilisation moderne. Peut-être cette préoccupation du point de vue historique a-t elle été excessive, d'autant que ces esquisses rétrospectives peuvent se lire ailleurs. Dans certaines de ces monographies, la part réservée à la période actuelle s'est trouvée par là même bien trop restreinte : dans l'article sur le Livre, par exemple, elle a obtenu une page à peine et en fait quelques lignes seulement. On n'a donc pas assez un tableau de la civilisation « contemporaine », comme le promet le titre général. Le lecteur sera moins surpris d'y rencontrer surtout la description de la culture allemande, quelquefois même plus particulièrement prussienne, et seulement d'une façon isolée et inégale des aperçus sur l'évolution parallèle des peuples voisins. La tâche eût été énorme, il est vrai, et on ne saurait songer à reprocher sérieusement cette réduction de plan aux collaborateurs de M. Hinneberg. D'ailleurs, quelques uns d'entre eux ont fait de très intéressants rapprochements entre l'Allemagne d'une part et de l'autre la France (en particulier pour l'enseignement technique), l'Angleterre ou l'Amérique, et ces regards jetés sur l'étranger ajoutent un mérite de plus à leur étude. Les considérations théoriques ont reçu parfois aussi un développement excessif et quelques auteurs ont trop remplacé une analyse patiente et désintéressée de ce qui est par un *hoc erat in votis* que le cadre de l'ouvrage ne paraissait pas admettre dans ces proportions; c'est vrai surtout du chapitre sur l'Enseignement secondaire des jeunes filles et de celui sur la Musique. Les étrangers ne seront pas étonnés de la tendance nationaliste ou étatiste de ces pages et de bien d'autres; elle est la caractéristique générale des conclusions des divers chapitres et donne comme une empreinte officielle à ce livre dédié à l'empereur d'Allemagne par son éditeur.

Il ne m'est pas possible de passer en revue chacun des articles dont se compose le recueil, mais je tiens à signaler ceux qui m'ont paru le plus suggestifs, ou le mieux documentés. En tête, M. Lexis, qui a écrit la Préface de cette nouvelle Encyclopédie, a traité d'une façon très attachante des conditions de la civilisation, des forces individuelles et sociales qui la dirigent, des influences géographiques et ethnographiques qu'elle subit et des lois de son évolution. M. Paulsen a fourni le second chapitre sur la culture moderne et le septième sur l'Enseignement à l'Université. La monographie de M. Schöppa sur l'École primaire est une des mieux venues du livre avec celles de M. Pallat sur les Musées et de M. Lessing sur les Expositions. Il y a un parallèle assez neuf des écoles protestantes et des écoles catholiques dans l'article de M. Matthias sur l'Enseignement secondaire avec une apologie des collèges des Jésuites dont l'érudition allemande n'est pas

coutumière. M. Schlenther a écrit sur le Théâtre une esquisse bien vivante où l'on sent l'homme de métier; on y trouvera des aperçus originaux et des conseils un peu inattendus, comme le souhait qu'il exprime d'un retour aux troupes nomades. L'article de M. Bücher sur le Journalisme est un de ceux qui offrent le plus de points de comparaison entre l'Allemagne et les autres États, il est plein de menus détails et terminé par une importante bibliographie. Un des derniers chapitres enfin, sur les Bibliothèques, dû à M. Milkau, a droit aussi à une mention pour son esquisse savante et pittoresque du régime des bibliothèques au XVIIIe siècle. Il faudrait entrer dans plus de détails que ne le permet la place dont je dispose pour signaler tout ce qui, dans le reste des autres contributions, mériterait d'être relevé. Toutes offriront aux lecteurs des renseignements précis et sûrs, agréablement présentés et d'une forme plus soignée que dans la plupart des ouvrages analogues en Allemagne. Un index termine le volume dont l'exécution est très satisfaisante [1].

L. R.

Wilhelm Wackernagel. **Poetik, Rhetorik und Stilistik.** Dritte Auflage. Halle a. S. 1906. Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. In-8°, pp. XIV, 605. mk. 10.

Cette œuvre du savant et si fécond germaniste remonte déjà bien loin, puisqu'elle doit son origine au cours que Wackernagel professa à l'Université de Bâle, en 1836-1837; mais le manuscrit qui ne fut édité qu'après sa mort — la 1re édition est de 1873 — avait été constamment pendant plus de trente ans enrichi de corrections et de notes qui la rapprochent de nous. M. L. Sieber l'avait publiée pour la première fois et en avait donné en 1887 une deuxième édition; voici la troisième, due aux soins de M. Jakob Wackernagel. Elle est conforme aux précédentes, à quelques détails extérieurs près, mais elle s'est heureusement augmentée d'un index.

Le livre a certainement vieilli, en particulier pour tout ce qui touche aux questions de principes; il est fondé sur une esthétique qu'il est difficile aujourd'hui de ne pas trouver trop étroite. Mais il n'en conserve pas moins une réelle valeur grâce à l'information si étendue et si sûre de W. Il n'a pas voulu, dit-il, faire œuvre didactique, mais écrire comme « l'histoire naturelle de la poésie », en en décrivant les genres, en étudiant l'origine de chacun de leurs caractères et surtout leur évolution. Sur l'épopée, la poésie lyrique et le drame et toutes les variétés nées d'un de ces types primordiaux ou de leur fusion, la Poétique abonde en pages substantielles, intéressantes surtout par les rapprochements constants que fait le critique des diverses littératures. Celles de l'antiquité classique ne lui étaient pas

1. P. 277, une citation de Gréard est inintelligible; p. 399, revanche *pour* Sadowa est un germanisme.

moins familières que les littératures germaniques et il ne s'interdit même pas des incursions dans la poésie des peuples romans ou slaves. De plus on sait que W. appartenait à cette génération de savants qui ne se contentaient pas d'étudier la poésie, mais la cultivaient aussi et le lecteur devine que la science de l'érudit s'accompagne partout du sens délicat du poète. On ne manquera pas sans doute de trouver çà et là des démonstrations infirmées par des études plus récentes et cette rigueur qu'a mise l'auteur à établir sa doctrine d'un évolutionnisme littéraire pourra sembler sur certains points excessive. Il est regrettable que le dernier éditeur de la *Poetik* n'ait pas sobrement indiqué dans des notes ces côtés par où l'ouvrage est dépassé; cette mise à jour, sans rien lui ôter de son mérite, en eût fait un livre encore utile à consulter.

Les deux autres parties, la *Rhetorik* et la *Stilistik*, forment deux études de moindre étendue et elles ont aussi moins de valeur. W. dans la Rhétorique fait pour les genres de la prose ce qu'il a fait dans la première partie pour les genres poétiques; mais ici on sent trop que sa démonstration est insuffisante. Quand il traitait de la poésie, il se trouvait devant un développement plus arrêté, immobilisé pour ainsi dire, et il l'a analysé presque toujours avec beaucoup de bonheur; pour la prose il n'en était pas de même, et ce qu'il dit par exemple de l'histoire ou du roman est trop en contradiction avec les formes que l'une et l'autre ont revêtues dans la période contemporaine. La Stylistique enfin — nour l'appellerions plutôt Rhétorique avec nos habitudes de langage — étudie dans trois chapitres les différentes qualités du style, suivant qu'il appartient à des genres s'adressant à la raison, à l'imagination ou au sentiment : style de la prose didactique, style de l'épopée et du drame, avec l'étude très complète des différentes figures et tropes, enfin style de l'éloquence et de la lyrique. Ici encore c'est par le détail historique, par les remarques puisées dans son immense lecture, par les rapprochements ingénieux que cette dernière partie de l'ouvrage mérite de n'être pas oubliée. Comme les précédentes, elle est un complément au *Lesebuch* qu'avait publié W. et qui a gardé sa valeur; avec elles aussi elle pourra, mais imparfaitement, remplacer l'histoire de la littérature qu'il ne lui fut pas donné d'achever.

L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 mars 1907.* — M. Héron de Villefosse communique un télégramme du R. P. Délattre annonçant la découverte, au cours des fouilles de Carthage, de la pierre tombale des saintes Perpétue et Félicité. Malgré des lacunes, on y lit les noms des martyrs Saturus, Saturninus, Rebocatus, Secundulus, Felicitas, Perpetua. M. Héron de Villefosse rappelle, à ce propos, qu'en 1902, M. Gauckler a découvert, à Carthage, dans une construction byzantine, une mosaïque ornée de médaillons et portant les noms de plusieurs martyrs, *sanctus Saturus, sanctus Saturninus*, en pendant desquels figuraient probablement, dans une partie détruite, ceux de [*Sancta Perpetua*] et de [*Sancta Felici*]*tas*.

M. Maurice Croiset lit un mémoire sur l'aventure d'Ulysse chez Éole dans l'*Odyssée*. Il démontre que le récit odysséen laisse encore apercevoir la superposition et le mélange de plusieurs éléments, qu'il est possible de discerner. Le plus ancien est un conte de matelots; ce conte, recueilli par un poète antérieur à l'*Odyssée*, semble avoir été traité par lui sous une forme plus simple que celle qu'il a prise dans ce poème. — M. Henri Weil présente quelques observations.

M. Louis Leger communique un travail sur la vie de Gorges de Rayn dit aussi Georges d'Esclavonie, un Slave, qui étudia à l'Université de Paris dans la seconde moitié du xve siècle, fut chanoine d'Auxerre et mourut pénitencier de la cathédrale de Tours. Parmi les documents qui le concernent, ceux de la Bibliothèque de Tours contiennent des textes slaves, cyrilliques et glagolitiques, qui prouvent que l'auteur n'avait pas durant son long séjour en France oublié sa langue maternelle.

M. J. B. Mispoulet communique un travail où il essaie d'établir que les statuts miniers du xiie et du xiiie siècle en Saxe, à Trente, en Moravie, et en Bohême, en Toscane et en Sardaigne, se rattachent étroitement au statut romain récemment découvert à Aljustrel (Portugal) et qui date du règne d'Hadrien. Du rapprochement de ces divers documents, M. Mispoulet conclut que la coutume des mines au moyen âge n'est autre que la coutume romaine qui avait survécu aux invasions.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 avril 1907.* — M. Léopold Delisle communique un fragment de manuscrit qui présente un intérêt exceptionnel. C'est le dernier cahier d'un exemplaire de la Bible moralisée, de très grand luxe. C'est l'œuvre picturale peut-être la plus considérable qui subsiste du xiiie siècle : plus de cinq mille petits médaillons, destinés à faire comprendre le commentaire allégorique, ont été peints en regard du texte. On connaît d'ailleurs depuis longtemps cette œuvre par un exemplaire complet, exécuté dans le même atelier que les feuillets en question, exemplaire aujourd'hui découpé en trois volumes, le premier à la Bodléienne d'Oxford, le second à la Bibliothèque nationale de Paris, et le troisième au Musée Britannique ; mais rien, dans ces trois volumes, n'aide à connaître dans quelles conditions le manuscrit a été exécuté. Le cahier aujourd'hui possédé par M. Pierpont Morgan permet de combler cette lacune. Sur un des feuillets a été peint, sur fond d'or, un grand tableau, dans les deux compartiments supérieurs duquel on voit un roi assis sur un trône, couronné, portant un sceptre dans la main droite et un petit globe dans la gauche. A sa droite est assise une reine couronnée, qui se tourne vers le roi, les bras ouverts. Dans les deux compartiments inférieurs, du côté gauche un religieux assis près d'un pupitre qui supporte un livre ouvert; de la main droite il semble donner des indications à un scribe assis devant lui sur un escabeau. Ce scribe écrit une page qui doit trouver place dans la Bible moralisée, puisqu'on y distingue parfaitement le contour des médaillons réservés pour l'illustration du texte. On a donc affaire au compilateur et au scribe préparant l'exemplaire destiné au roi qui accorde sa protection à l'entreprise. Le travail a été exécuté en France, probablement à Paris ou dans un couvent des environs, au milieu du xiiie siècle. Le roi doit être saint Louis, bien connu pour avoir encouragé l'œuvre de Vincent de Beauvais; la reine est soit sa mère Blanche de Castille, soit sa femme Marguerite de Provence.

M. Babelon lit un mémoire relatif à la stylis, attribut naval, sur les monnaies. Ce travail a pour but de préciser le moment où débute la frappe des monnaies d'or d'Alexandre le Grand et de démontrer que la croix que porte constamment la Victoire au revers de ces pièces n'est pas une hampe de trophée, mais l'un des éléments du gréement des navires antiques appelé *stylis*. Les Athéniens, en souvenir de leur ancienne puissance maritime, placèrent ce symbole à la main de la Victoire sur les amphores panathénaïques de l'année 336, date de l'avènement d'Alexandre. C'est pour plaire aux Athéniens qu'Alexandre leur emprunta cet emblème dès le début de son règne; de même, il plaça, au droit de ses pièces d'or, la tête d'Athéna des monnaies corinthiennes, parce que l'émission en commença immédiatement après la réunion de la diète panhellénique de Corinthe : c'est en effet dans cette assemblée qu'Alexandre fut proclamé stratège général de toutes les forces grecques et chargé de diriger la guerre contre les Perses.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — **22 Avril** — **1907**

Rott, La France et les cantons suisses, III. L'affaire de la Valteline, 1. — Mémoriaux du Conseil de 1661, II, p. J. de Boislisle. — Franz, La colonisation de la vallée du Mississipi. — Lasserre, La participation collective des femmes à la Révolution. — Lecanuet, L'Église de France sous la troisième République. — Millien, Chants et chansons du Nivernais. — Henderson, Poèmes de Burns. — Pétrarque, De ignorantia, p. Capelli. — Zangroniz, Montaigne, Amyot et Saliat. — Beaumont et Fletcher, Œuvres, IV. — Le Cid, p. Eve. — Moorman, Introduction à Shakspeare. — Breul, L'enseignement des langues étrangères. — Noblemaire, La République libérale. — Wyzewa, Les maitres italiens. — Germain, Les Clouet. — Rosenthal, Carpaccio. — M. Reymond, Michel-Ange. — Duc d'Orléans, A travers la banquise. — Boeck, Aux Indes et au Népal. — Niedieck, Mes chasses. — Pazdirek, Littérature musicale, C.-E. — Publications scandinaves. — Académie des inscriptions.

Edouard Rott, **Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons Suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés.** III. 1610-1626. L'affaire de la Valteline (1re partie) 1620-1626. Paris, Félix Alcan, 1906, 1163 p. gr. in-8°.

Tous ceux de nos lecteurs qui se sont occupés de l'histoire de la France et même de l'histoire générale de l'Europe au XVIe et au XVIIe siècle, connaissent les premiers volumes de l'œuvre monumentale de M. Edouard Rott, son *Histoire de la représentation de la France auprès des Cantons suisses*. Il vient de publier le tome III de cet important travail, mis au jour sous les auspices et aux frais des Archives fédérales suisses, et nous y offre une foule de matériaux précieux pour l'histoire de tous les peuples de l'Europe occidentale durant la première moitié du règne de Louis XIII. Les historiens français, allemands, italiens, espagnols trouveront, autant que les savants suisses, à puiser dans les douze cents pages de son nouveau volume, car toutes les nations, à peu près, ont participé, activement ou passivement, aux débats et aux querelles suscitées par le libre passage d'un versant des Alpes à l'autre, réclamé par l'Espagne. La question de la possession de la Valteline, cette obscure vallée tributaire de la Ligue des Grisons, peu marquante, elle aussi, par sa puissance effective, a été pendant toute une génération la question centrale de la politique des grandes puissances d'alors.

On ne saurait donc s'étonner de l'ampleur donnée par M. Rott, au récit qu'il nous fait de cette période, relativement courte, et quand

on voit la quantité de renseignements inédits, tirés des archives et des bibliothèques, qu'il nous apporte, on ne peut que le remercier bien vivement de la patience qu'il a mis à extraire, à grouper et à commenter un pareil amas de matériaux et à les fondre en une narration toujours lucide. Il faut le féliciter surtout d'avoir déployé dans ce travail délicat une grande sagacité critique et d'y avoir fait preuve d'une impartialité que je qualifierais volontiers d'absolue. Dans sa courte préface, l'auteur a fort justement caractérisé l'impression que devait donner aux contemporains — nous la ressentons encore un peu aujourd'hui — cette première moitié du règne de Louis XIII, où l'on voit d'abord « les éléments politiques anciens se combattre sans plan et sans but apparents », où la France semble vouloir se jeter, une fois de plus, dans les guerres religieuses et civiles, laissant « le colosse espagnol écraser la chrétienté de son poids ». Il exerce en tout cas une influence des plus marquées sur la politique française durant la régence de Marie de Médicis et même plus tard encore, quand Richelieu aura définitivement saisi d'une main impérieuse les rênes de l'État qu'il n'abandonnera que sur son lit de mort, cette situation assez secondaire de la France ne semble pas devoir cesser nécessairement. Comme le fait remarquer avec raison M. R., « rien en somme ne préparait Richelieu à reconnaître la voie dans laquelle il fallait engager la monarchie française. » Prêtre catholique, engagé très avant dans les luttes confessionnelles de son pays, combattant les huguenots par la controverse et l'épée, il aurait pu lui paraître absurde ou criminel — et beaucoup de ses compatriotes le lui reprochèrent, en effet, non sans amertume — de combattre à outrance Sa Majesté Très Catholique, de tendre une main secourable aux hérétiques d'Allemagne, de s'allier étroitement à celui qu'ils appelaient « le Josué du Septentrion », puis de s'engager, corps à corps, contre les Habsbourgs de Vienne et contre ceux de Madrid. Que, sans la provoquer à la légère, il ait compris la nécessité de cette lutte; que, choisissant l'heure propice, il ait amené le roi, la majorité de la cour, la nation presque tout entière, à la soutenir; que sa volonté tenace et la souplesse de son génie politique aient triomphé de tous les obstacles amoncelés sur sa route, c'est là, précisément, ce qui fait sa grandeur dans l'histoire. M. R. a eu bien raison de montrer aussi que Richelieu lui-même n'a pas été, dès le premier jour, le joueur consommé sur l'échiquier politique qu'on s'imagine d'ordinaire. Détourné par des questions intérieures ou personnelles, il a commis une erreur capitale, au début de son ministère en n'attachant pas toute l'importance qu'il aurait fallu, à « la question de savoir qui, du Louvre ou de l'Escurial, réussirait à faire prévaloir son influence sur les quelques lieues de pays conquis entre le lac Majeur et l'Umbrail », alors qu'il voyait pourtant « combien cette question passionnait tous les États de l'Europe, dans un sens comme dans l'autre; à La Haye comme à Venise, à Madrid

comme à Vienne, à Turin comme en Suède, à Zurich comme à Innsbruck, à Munich et à Bruxelles comme à Rome et à Florence, tous les gouvernants avaient les yeux fixés sur la Valteline, se renseignaient, négociaient, intriguaient, agissaient, en vue soit d'en assurer, soit d'en empêcher l'annexion déguisée à l'Espagne ». On ne s'étonnera donc pas que M. R. ait cru pouvoir consacrer un gros volume de près de douze cents pages à l'histoire de ces seize années de diplomatie franco-suisse, qui appartiennent en réalité à l'histoire générale de la diplomatie européenne.

Le présent volume est divisé en six livres qui se subdivisent en nombreux chapitres, ayant chacun son sommaire détaillé spécial. Le premier embrasse les années 1610-1617 (p. 1-197); le second les années 1617-1621 (p. 201-409); le troisième les années 1621-1624 (p. 413-722). Le quatrième livre est consacré tout entier à l'année 1624, alors que se corse le problème de la Valteline (p. 725-789); le cinquième comprend la fin de l'année 1624 et le commencement de l'année suivante (p. 793-915); le dernier, enfin, les faits de guerre et les négociations de 1625 à 1626, jusqu'au traité de Monçon (p. 919-971). Il est évident que nous ne pouvons entrer ici dans l'analyse, même succincte, de toutes les missions, officielles ou officieuses, qui durant ce laps de temps se sont succédé auprès des cantons helvétiques, des républiques des Grisons, de Genève et du Valais. Quelques-uns de ces ambassadeurs ou envoyés étaient et sont restés des personnages obscurs, comme Eustache de Refuge, Pierre Jeannin de Castille, etc. D'autres, comme Charles Paschal, Etienne Gueffier, Robert Miron, ont exercé une influence considérable et parfois désastreuse sur le cours des événements ; quelques-uns, comme François d'Estrées, marquis de Coeuvres et le maréchal de Bassompierre, sont connus de tous, soit par leurs actes, soit par leurs mémoires. Presque tous, durant les années de la Régence, alors que la politique extérieure était dirigée surtout par le vieux Villeroy, plus « espagnolisé » que « bon français », ont agi, dans leur maniement des hommes et des choses, avec une indépendance d'allures que Richelieu ne permettra plus, et trop souvent avec un aveuglement, soit politique, soit confessionnel, qui a permis aux diplomates de l'Escurial de jouer durant bien des années les représentants de la couronne de France, soit en Suisse, soit chez les Grisons. L'Espagne a suivi, malgré sa décadence déjà visible, avec une fixité de dessein qu'il faut admirer, son plan d'accaparer les voies militaires alpestres, pour transporter ses vieilles bandes de la péninsule italique dans les plaines de l'Europe occidentale. Selon que la France était plus ou moins embarrassée au dedans, elle lui barrait le chemin avec plus ou moins d'énergie, montrant les complaisances intermittentes d'une politique à courtes vues, « faite surtout d'hésitations et de contradictions » (p. 142).

On suivra avec intérêt, mais non sans une impatience patriotique

légitime, les nombreux tâtonnements qui se sont produits, de 1612 à 1626, dans l'attitude de la diplomatie française, au milieu de l'imbroglio croissant des affaires de la Haute-Italie (de la Savoie au Milanais, de Venise à la Rhétie et aux archiducs de Gratz et du Tyrol), avec celles des vieux cantons primitifs catholiques et des cantons protestants ; c'est un vrai fouillis de contestations et de querelles locales, où les antipathies religieuses jouent d'ordinaire un grand rôle et que les distributions de livres tournois ou de ducats d'Espagne, excitent ou calment tour à tour, plus souvent que les arguments de raison. La marche de la politique française au dehors ne devient pas plus assurée après la mort de Villeroy, en novembre 1617; la dynastie des Brulart, le vieux chancelier Sillery, son fils le marquis de Puysieux, semblent encore plus décidés à aider au triomphe du catholicisme en Europe, aux dépens des intérêts de la France, quand la révolution bohême vient inaugurer la guerre de Trente Ans. Après la célèbre *Saint-Barthélemy* valteline de juillet 1620, organisée par l'exilé Robustelli, l'activité fiévreuse du duc de Féria, gouverneur espagnol du Milanais, met, pour ainsi dire, la clef de la maison entre les mains de Philippe III, et assure la liberté de communications complète entre le Tyrol et la Lombardie ; on voit alors nos représentants en Suisse, Miron et Gueffier, toujours dupés par leur collègue espagnol Casati, se réjouir aveuglément des succès du cabinet de Madrid, tandis que leur attitude inepte et louche ruine pour longtemps la confiance des Grisons en l'appui de la France. Le malencontreux traité de Madrid, signé par Bassompierre en avril 1621 semble confirmer le triomphe de l'Escurial. En octobre 1621, Feria et Léopold d'Autriche envahissent simultanément l'Engadine, les Grisons, occupent Coire et un nouveau passage des Alpes, celui du Splügen, est ainsi mis à la disposition des *tercios* d'Espagne.

Ce n'est qu'en 1623 que les conseillers de Louis XIII ouvrent enfin les yeux sur le danger croissant qui les menace. L'alliance entre la France, Venise et la Savoie amène le roi d'Espagne à remettre provisoirement la Valteline entre les mains du pape Grégoire XV. En avril 1624, le cardinal de Richelieu revient siéger au Conseil ; dorénavant le gouvernement français n'allait plus être, comme le dit un pamphlet du jour, « en disposition de s'arrester aux spéculations des moines ni du nonce » (p. 720). Le marquis de Coeuvres entre en nombre dans le pays des Grisons pour le libérer de la tutelle terroriste des Habsbourgs et force le général du pape à évacuer la Valteline. Mais il est mal soutenu par la cour ; autour de lui les passions locales s'enflamment, les querelles et les intrigues renaissent ; en Suisse même « les pensionnés de France et les pensionnés d'Espagne faillirent en venir aux mains » (p. 851). Toute la roublardise et l'apparente rondeur militaire de Bassompierre ne parvient pas à concilier les esprits échauffés et finalement tout s'effondre encore une fois. Le

traité de Monçon (1626) abandonne à l'influence espagnole les cantons catholiques, sacrifie les Grisons, laisse Venise et la Savoie exposées aux représailles de Madrid et les passages de la Valteline aux mains des ennemis de la France.

Là s'arrête pour le moment le beau travail de M. Rott; on n'y trouvera pas seulement une histoire diplomatique, un tableau des relations extérieures de la Suisse d'alors, mais aussi de nombreux détails sur l'histoire intérieure des Cantons helvétiques à cette époque passablement troublée de leur existence. Un triple index (table des matières, table des noms de lieux, table des noms de personnes) de cent soixante pages facilite singulièrement, par le soin avec lequel il a été établi, les recherches de quelque lecteur pressé de retrouver certains détails. J'avouerai pourtant que j'aurais aimé voir reproduits aussi, dans une *table des matières* d'un autre genre, les sommaires en italiques placés par l'auteur en tête de ses divers chapitres. Cela aurait donné à la fin de l'ouvrage, une *récapitulation* de son contenu certainement utile [1].

R.

Mémoriaux du Conseil de 1661, publiés pour la Société de l'histoire de France, par Jean de Boislisle, tome II. Paris, Renouard, 1905, 393 p. in-8°. Prix : 9 fr.

Nous avons parlé dans la *Revue* du 26 mars 1906 du premier volume de cette importante publication et nous avons signalé tout l'intérêt que présentaient ces *Mémoriaux du Conseil* en même temps que nous rendions justice au soin scrupuleux et à la compétence dont M. Jean de Boislisle avait fait preuve dans sa copieuse annotation de ce texte inédit. Nous ne pourrions que répéter pour ce tome II ce que nous disions du premier. Il nous donne les procès-verbaux des séances du 1er juin au 30 juillet 1661. On verra, en les parcourant, jusque dans quels détails le jeune Louis XIV, désireux de faire enfin son métier de roi, obligeait ses ministres à entrer devant lui et comment il entendait que sa volonté dominât en toutes choses. L'éditeur a placé ses notes à la fin de chaque procès-verbal, l'*illustrant* par maint emprunt à d'autres documents également inédits. Parmi les appendices placés à la fin du volume je signalerai le quatrième, *Les ambassadeurs et autres ministres du Roi à l'étranger*, revue sommaire du corps diplomatique français de l'époque et le cinquième, *La marine royale en 1661*. Le neuvième appendice [2] se rapporte aux négociations secrètes, tentées en faveur d'un Condé pour la succession au trône de Pologne. Il est regrettable que des raisons, financières sans doute, aient amené

---

1. La correction des épreuves a été faite avec un soin extrême. Dans ce volume si compact, je n'ai relevé à la lecture qu'une seule faute d'impression, tout insignifiante d'ailleurs. A la p. 476, il faut lire *une* pour *un*.

2. Numéroté VIII, par erreur, à la page 342.

la *Société de l'histoire de France* à couper en deux cette étude curieuse et très détaillée, dont nous n'avons ici que les quarante premières pages, tandis que la suite est réservée pour le tome III. On aurait mieux fait de l'y placer tout entière.

R.

Die Kolonisation des Mississipitales bis zum Ausgang der franzoesischen Herrschaft, eine kolonialhistorische Studie von Alexander Franz. Leipzig, G. Wiegand, 1906, XXIII, 464 p., in-8°, carte; prix : 12 fr. 50.

A l'occasion de la célébration du centenaire de la réunion de la Louisiane aux États-Unis de l'Amérique du Nord, un Allemand, né sur les bords du Mississipi, mais revenu dans la mère-patrie, a eu l'idée de retracer en un tableau d'ensemble l'histoire de la colonisation de l'immense vallée du grand fleuve. Il s'est mis au travail, poussé surtout par le désir de faire profiter ses compatriotes, devenus colonisateurs sur le tard, des expériences positives et négatives de leurs devanciers. Le présent volume, qui sera suivi plus tard d'un second, s'arrête à la date où les territoires qui auraient pu devenir une France nouvelle, passent entre les mains des Espagnols, pour appartenir bientôt aux Anglais et finalement aux Anglo-saxons des États-Unis. M. Franz n'a point utilisé de documents inédits pour cette étude, bien qu'il ait trouvé, dit-il, l'accueil le plus prévenant auprès des administrations françaises (p. XII); mais ses occupations professionnelles dans l'enseignement secondaire ne lui ont pas permis de longues recherches aux Archives parisiennes. Par contre, on s'aperçoit bientôt à la lecture, qu'il a consciencieusement étudié la littérature imprimée de son sujet, tant française qu'américaine, anglaise, espagnole, etc., et qu'il s'efforce de le traiter avec une impartialité méritoire. On peut dire, que, dans son ensemble, l'ouvrage de M. F. est un bon résumé de l'histoire de la colonisation française de la vallée du Mississipi.

Il débute par une description du pays lui-même, de sa flore, de sa faune, des ressources naturelles du sol, trop négligées par les premiers colons; il raconte ensuite sa découverte par les Espagnols et les premières tentatives d'y créer des établissements français (1670-1690). Il passe ensuite à la fondation de colonies plus stables sur les côtes du golfe du Mexique dans les dernières années du XVIIe et les premières du XVIIIe siècle. Dès alors commencent aussi la lutte entre les gouverneurs militaires et les intendants civils, les malentendus entre la métropole avide de gains et les colons exploités. La situation ne change guère quand l'administration des territoires français est confiée à la Compagnie des Indes (1717-1731), si ce n'est que les nouveaux administrateurs, plus pratiques, s'entendent mieux à mettre en valeur les ressources du pays, et réussissent surtout à développer l'agricul-

ture en multipliant le nombre des esclaves. Mais vers la même époque naît aussi pour la colonie le danger résultant du voisinage des Anglais, et ce danger va croissant durant les vingt années, où la Louisiane, replacée sous l'autorité directe de la couronne, est administrée par M. de Bienville, puis par M. de Vaudreuil (1733-1753). Puis vient la lutte définitive entre la France et l'Angleterre [1], la fin de la domination française, la cession à l'Espagne, la révolte des créoles contre leurs nouveaux maîtres et leur écrasement quand le roi d'Espagne se décide enfin à prendre possession du pays (1769).

Tel est le contenu des onze premiers chapitres. Le douzième nous retrace le développement économique de la colonie et son administration intérieure sous le régime français. Le treizième et dernier résume, pour ainsi dire, à l'usage des colons allemands du xxe siècle, le caractère général et les résultats, plutôt négatifs, de la colonisation française. Peut-être bien l'auteur y exagère-t-il « l'incapacité colonisatrice » de nos nationaux (*die mangelhafte wirtschaftliche Veranlagung der Franzosen*, p. 437) ; mais il indique pourtant quelques-unes des principales causes de leur insuccès : l'indifférence profonde des *intellectuels* français vis-à-vis des problèmes de la colonisation au XVIIe et au XVIIIe siècle; le petit nombre des colons perdus sur un espace immense; la température énervante, la présence des esclaves, font perdre aux colons leurs qualités militaires et le goût du travail; surtout ils n'ont rien fait, — et on n'a pas voulu qu'ils fissent quelque chose — pour développer leurs facultés intellectuelles. Déjà Volney relevait « leur ignorance, égale à leur paresse [2] ». Quant au fait qu'il n'y eut pas, en ces contrées si favorisées par la nature, un développement normal des richesses du sol, profitable aux colons, mais qu'elles furent exploitées par des financiers véreux ou des monopoles oppresseurs, il n'y a rien qui soit particulier en cela à la colonisation française; l'historien et l'économiste observent les mêmes phénomènes dans la plupart des autres colonies au XVIIIe siècle, qu'elles soient espagnoles, hollandaises ou portugaises.

M. F. a placé, comme morale, sans doute, à la dernière page de son livre, la violente sortie, bien connue d'ailleurs, du marquis de Mirabeau : « Le Français est..... dans ses colonies, marqué au coin de son gouvernement et malheureusement aussi au coin de son génie. Un gouverneur, un intendant, se prétendant tous deux maîtres et jamais d'accord ; un conseil pour la forme ; gaîté, libertinage, légèreté, vanité, force, fripons très remuants, honnêtes gens souvent méconnus et presque toujours inutiles ; au milieu de tout cela des héros nés pour

---

1. Comme naguère M. Villiers du Terrage, dans les *Dernières années de la Louisiane française* (Paris, 1904), M. F. défend l'administration de M. de Kerlérec, le dernier gouverneur (1753-1763), fort maltraité par les historiens, leurs devanciers.

2. La première gazette ne se crée qu'en 1764, au moment du départ des Français.

faire honneur à l'humanité et d'assez mauvais sujets, capables dans l'occasion de traits d'héroïsme; le vol des cœurs, pour ainsi dire, et le talent de se concilier l'amitié des naturels du pays; de belles entreprises et jamais de suite; le fisc qui serre l'arbre naissant et déjà s'attache aux branches; le monopole dans toute sa pompe; voilà nos colonies et nos colons! [1] » — De ces traits, il y en a plusieurs qui sont toujours vrais; mais ils ne se rencontrent pas seulement dans les colonies françaises; ils font partie malheureusement de la pratique coloniale de tous les temps et de tous les pays [2].

R.

A. Lasserre, **La participation collective des femmes à la Révolution française,** Paris, Félix Alcan, 1906, 349 p. in-8°. Prix : 5 francs.

Assurément l'idée de nous donner un travail d'ensemble sur le rôle de l'élément féminin dans l'histoire de la Révolution était bonne et l'on ne peut que remercier M. Adrien Lasserre d'avoir voulu nous le présenter. Seulement on sera moins d'accord avec l'auteur sur la manière dont il a cru devoir traiter son sujet. Il nous expose ses idées là-dessus avec une entière franchise, dans son introduction : « Je me suis uniquement appliqué à réunir tout ce qui constitue l'actif des femmes, c'est-à-dire l'apport qu'elles ont fait à l'œuvre de transformation et j'ai rejeté hors du cadre de mon étude ce qui constitue leur passif, et qui consiste soit en exagérations ou violences inutiles, soit surtout en actes d'hostilité contre la Révolution » (p. 16). Cela est fort galant, assurément à l'égard du beau sexe, mais une pareille manière de procéder est ce qu'il y a de plus contraire aux règles élémentaires de tout travail historique et lui enlèvera toute autorité pour les esprits sérieux. Après avoir déjà mis de côté la moitié des matériaux nécessaires à la construction de son édifice, M. L. rend son ouvrage encore plus imparfait, de propos non moins délibéré, en écartant précisément les types les plus marquants de l'action féminine à l'époque révolutionnaire. « Quant aux femmes célèbres, dit-il, je ne m'en suis préoccupé qu'à l'occasion des événements auxquels elles ont participé avec les autres femmes ». Et si on lui demande la raison de cet ostracisme bizarre, il répond « qu'on n'est pas d'accord, qu'on ne sera jamais d'accord pour fixer la valeur des femmes célèbres de la Révolution, ou évaluer l'influence qu'elles exercèrent sur la marche des événements, sur l'essor des idées nouvelles » (p. 17). J'accorde qu'il est difficile de mettre un royaliste et un jacobin, un philosophe ou un clérical d'accord sur Marie-Antoinette et Mme Roland, sur Charlotte Corday et

---

1. L'Ami des hommes, p. 530.

2. La longue guerre dans le sud-ouest de l'Afrique ne prouve pas, en tout cas, que les Allemands sachent « se concilier l'amour des naturels du pays. »

Mme de Staël. Mais l'auteur s'imagine-t-il par hasard qu'il arrivera plus facilement à la vérité vraie sur le compte des personnalités plus obscures de l'époque, d'une Mme Robert, d'une Olympe de Gouges, d'une Rose Lacombe, etc.? Les difficultés seront identiquement les mêmes, ou plutôt, faute de renseignements précis, il restera plus de latitude encore pour les broderies fantastiques des admirateurs lyriques ou des détracteurs de parti pris.

Enfin, je dois signaler une troisième raison pour laquelle le livre de M. L., quelque sympathique que puisse être son enthousiasme féministe, ne saurait représenter pour nous une véritable *Histoire de la participation des femmes à la Révolution française*. Sauf en quelques détails et faits divers, beaucoup trop rares, je n'y rencontre pas la *femme française*; je n'y vois presque partout que la *Parisienne*, charmante sans doute à ses heures, mais très excitable et généralement surexcitée, qui ne saurait prétendre personnifier en elle — et alors moins encore qu'aujourd'hui — les traits caractéristiques du sexe féminin dans notre pays. Je ne fais pas un reproche d'ailleurs à notre auteur d'avoir ainsi placé la Parisienne en vedette; il ne pouvait guère faire autrement, s'il ne voulait s'astreindre à un très long et très pénible dépouillement de tant de volumes consacrés à l'histoire locale de la Révolution, qui lui auraient fait connaître un nombre, limité d'ailleurs, de provinciales qui se distinguèrent soit par leurs vertus, soit par leurs excès. En réalité le dépouillement de nos archives provinciales et municipales n'est encore de longtemps assez avancé pour qu'on puisse traiter, sur une base suffisamment solide et large, le sujet choisi par M. Lasserre. En s'astreignant à ce double dépouillement, ne fût-ce que pour l'une ou l'autre région de notre pays, l'auteur aurait enrichi facilement son thème d'exemplifications nouvelles, tandis que, dans sa forme présente, son récit ne nous apporte pas un seul fait nouveau, mais soustrait, au contraire, à la connaissance du lecteur, qui pourtant y a droit, des séries entières de faits qu'il aurait besoin de connaître pour juger les hommes, je veux dire les femmes et les choses, en connaissance de cause.

Aussi ne serait-il guère utile d'entrer ici dans une analyse plus détaillée des différents chapitres du volume de M. L. qui semble bien d'ailleurs, dans la pensée de l'auteur, n'être qu'une espèce de prologue épique à une histoire des conquêtes du féminisme contemporain. Une bienveillance sereine ne le quitte, pour ainsi dire, jamais. Il admire la femme de la halle qui soufflette le sergent Bernadotte; la mégère qui, la trique à la main, mène un inspecteur militaire, comme on mène au gibet un patient; les paysannes angoumoises qui viennent bravement voter dans une assemblée primaire; Henriette Legros, la mercière, « la femme sublime qui a porté le premier coup de sape à la Bastille »; les folles hystériques qui « courent comme des lionnes furieuses, poussant des cris frénétiques, faisant honte aux hommes de

leur lenteur à exécuter les vampires du peuple », participent à l'incendie des châteaux et des archives, « vrai sabbat dont les bûchers forment un immense phare, dont les rayons se projettent sur l'Assemblée Nationale ». La Madeleine anonyme elle-même qui, « ayant amassé quelque chose en aimant » comme elle l'écrit à la Constituante, vient offrir les deniers de la prostitution à la patrie, lui semble « devoir vivre dans l'histoire. » Pour se rendre compte des exagérations auxquelles un parti pris d'optimisme peut entraîner un esprit que je crois très sincère, il faut lire le chapitre IV sur les événements du 5 et 6 octobre 1789 à Versailles, « événements éternellement glorieux pour la Parisienne ! [1] » ou celui qui raconte l'invasion des Tuileries au 20 juin, où « la demeure royale ne fut pas violée dans le sens strictement criminel » (p. 256), la foule « ne laissant percer aucune intention hostile, nul sentiment de violence » car si beaucoup d'hommes et de femmes avaient pris des armes, c'était « uniquement pour se défendre [2] ».

Assurément ces états d'âme féminins peuvent s'expliquer par les circonstances, par l'exaltation mentale des unes, l'ivresse des autres, l'ignorance naïve du plus grand nombre, la bestialité native de plusieurs. Mais une pareille analyse psychologique doit être faite froidement, scientifiquement, et sans ces perpétuels élans de lyrisme qui produisent sur le lecteur plus calme un effet absolument contraire à celui que désirait produire sans doute notre auteur.

Cela est d'autant plus regrettable qu'à la fin de son volume, M. Lasserre résume son idée dominante en une phrase à laquelle tout le monde, même le critique le plus grincheux, peut souscrire. « L'action féminine, dit-il, soit individuelle, soit collective, ne fut dépourvue ni de grandeur, ni d'utilité » (p. 340). En réduisant à des termes aussi mesurés (qui, dans notre pensée, ne s'appliqueraient qu'aux élans vraiment patriotiques, à ceux de la Fédération de 1790, de la Patrie en danger, de 1792), l'éloge outrancier des femmes révolutionnaires, les historiens futurs de la Révolution auront suffisamment payé le tribut qui est dû au féminisme du passé. C'est un mauvais service à rendre aux féministes contemporaines que de leur chercher des ancêtres jusque parmi les tristes excentriques de 1789 à 1794, ces déséquilibrées que M. Lasserre a mis fort habilement tout à l'arrière-plan, mais qui n'en exercèrent pas moins une influence néfaste, soit dans les tribunes de la Convention, soit autour de la guillotine.

R.

---

1. L'auteur accorde que ces Parisiennes ont travaillé le régiment de Flandre « en joignant aux prières les larmes et les baisers », mais il affirme que ce fut « sans enveloppement lascif et corrupteur », vu qu'elles étaient incapables d'une action séductrice et de « démonstrations érotiques ».

2. Quand elles crient, au 10 août : « Exterminez cette race de vipères ! » (p. 263), quand elles portent en triomphe la tête de Mandat (p. 265) les héroïnes de M. L. nous semblent pourtant laisser « percer des intentions hostiles » assez accentuées.

E. Lecanuet, **L'église de France sous la troisième république (1870-1878).** Paris, Poussielgue, 1907. VII et 567 pages in-8°.

Cédant aux encouragements « d'évêques et de catholiques éminents » (p. v), M. Lecanuet reprend au point de vue catholique libéral le sujet traité récemment par M. Debidour au point de vue laïque et républicain. M. Debidour avait cru pouvoir dégager de l'étude des faits cette conclusion que les différents gouvernements français qui se sont succédés au pouvoir depuis 1870 n'ont jamais réussi à contenter l'Église ou à prévenir ses attaques, quelle que sincère envie qu'ils en eussent. Cette thèse est-elle ébranlée par le présent livre ? Pas le moins du monde. Elle s'en trouve au contraire confirmée et renforcée. M. L. confirme que la politique de Pie IX et de l'épiscopat français était de ramener le monde aux régimes du Moyen âge (p. 46), que la théocratie était le programme de l'ensemble du clergé Il reconnaît que le gouvernement de la Défense fût rempli de prévenances pour l'Église, que Gambetta, par le décret du 16 octobre 1870, protégea les congrégations, même non autorisées, même les jésuites ; que l'archevêque Guibert, sous le nom du juif Crémieux et par sa créature Silvy, fut le véritable ministre des cultes de ce gouvernement ; que Jules Favre refusa d'accorder aux Italiens la dénonciation de la convention de septembre, c'est-à-dire l'entrée à Rome. M. L. reconnaît que l'Assemblée nationale, « la meilleure chambre que la France ait eue dans son histoire » (p. 130) « a constamment cherché à faire œuvre chrétienne et donné à la religion la place éminente qui lui convient dans la société et dans les lois » (p. 224). Il ajoute que le gouvernement de Thiers regardait le pouvoir temporel comme nécessaire à l'indépendance du Saint-Père et « ne négligea rien pour être agréable à Pie IX » ; que Jules Simon, pour lui faire plaisir, ne nommait à l'épiscopat que les prêtres ultramontains les plus intransigeants (p. 142 et p. 271), ce qui lui attirait les félicitations de Louis Veuillot lui-même.

Et M. L. reconnaît que le pape et les évêques récompensèrent Thiers, Simon, De Broglie, de leur zèle en multipliant les difficultés sous leurs pas ; qu'en 1873, par exemple, au moment où la guerre était sur le point d'éclater avec l'Allemagne, Pie IX, au lieu de ménager le duc de Broglie, lui suscitait au contraire les embarras les plus graves (p. 176). Il ne juge pas moins sévèrement que M. Debidour les manifestations politiques de l'épiscopat, les conseils de violence donnés au comte de Chambord, l'intervention tapageuse dans la campagne monarchique de 1873, dans la crise du 16 mai. Il déplore que l'Église ne se soit pas tenue à l'écart de la mêlée électorale, mais il avoue mélancoliquement : « Qui eût osé vers 1875 exhorter les prêtres à se rallier à la République eût été honni » (p. 481). Et, en face des imprudences, des provocations, des violences du pape et du clergé,

il est obligé de noter la modération des gouvernants de la République, les cajoleries de Jules Simon, la piété de Dufaure!

En quoi ce livre diffère-t-il donc du livre auquel il prétend répondre? M. Lecanuet est catholique libéral. Il proclame qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la doctrine catholique et la forme républicaine, il repousse les exagérations du *Syllabus*, il juge sévèrement la politique de Pie IX et des jésuites. Mais il admire Dupanloup, Falloux, Montalembert et il s'efforce de montrer que les lourdes fautes commises par l'Église de 1870 à 1878 ne sont pas le fait de son parti, de son groupe. Son livre est à la fois une apologie de la tactique catholique libérale et une leçon très claire, quoique discrète et indirecte, à l'adresse des ultramontains de l'heure présente.

On peut trouver que cette préoccupation constante de répartir les responsabilités entre les catholiques libéraux et les autres fait justement la nouveauté et l'intérêt de l'ouvrage. Le parti catholique, qui nous apparaissait un peu comme un bloc dans le livre de M. Debidour, est ici dissocié en ses éléments constitutifs. Nous sommes initiés à ses grandes et petites querelles, à la « petite terreur » organisée par les jésuites pour fermer la bouche aux rares prêtres libéraux (p. 302), et, chemin faisant, nous apprenons plus d'un détail curieux ou piquant[1].

En somme, M. L. ne contredit pas M. Debidour, il le complète. A part quelques chicanes de détail sans grande importance, il s'accorde avec lui sur les faits, sur le fond des choses. Il n'est en désaccord, mais en désaccord presque permanent, que sur les doctrines et les programmes. Dans les jugements à porter sur les hommes politiques et sur leurs actes, l'opposition des deux auteurs est presque symétrique. Tous deux cependant se disent libéraux, mais il y a longtemps déjà que ce mot ne veut plus rien dire. Au nom de la liberté, M. L. condamne les enterrements civils qui lui paraissent « un scandale » (p. 42), au nom de la liberté, il reproche au gouvernement de la Défense d'avoir toléré qu'on attaquât la religion dans les clubs et dans la presse (p. 82), il respecte la forme républicaine et il écrit que « les républicains disparurent dans la gloire de l'Empire comme les insectes nocturnes devant le soleil » (p. 2),

M. Debidour ne s'était proposé d'étudier que les rapports de l'Église et de l'État, M. L. lui, a élargi le sujet. Toute la seconde partie de son volume, la plus neuve à mon avis et la plus intéressante, est un tableau assez précis et vivant de la vie intime de l'Église, de son personnel, de ses moyens d'action, de ses écoles, de ses journaux, de ses œuvres, de ses missions, de ses cercles ouvriers, de ses adversaires aussi, maçonnerie et libre pensée. On y trouvera des statistiques

1. Pour un motif futile, M. de Falloux fut bel et bien excommunié par son évêque qui était Freppel (p. 341).

utiles, des jugements sensés et même pénétrants. M. L. a parfaitement discerné que si l'Église, qui était toute puissante jusque vers 1880, a finalement perdu la partie, c'est à elle-même surtout qu'elle doit s'en prendre. Ses prêtres, nous dit-il, ne reçoivent au séminaire qu'une culture fort médiocre distribuée par des professeurs improvisés : « Dans la plupart des séminaires il n'existe aucun cours de sciences, qui permette aux jeunes clercs de résoudre scientifiquement (!) les objections contre la révélation : aucun cours de droit civil ou canonique ; chose plus incroyable et qu'on ose à peine écrire, en plusieurs séminaires, aucun cours d'histoire de l'Église! Quant à l'Écriture Sainte, on se contente, une heure ou deux par semaine, de commenter les psaumes ou l'Évangile au point de vue de la piété. On regarderait comme un scandale de faire connaître les travaux de la critique historique qui, depuis un siècle, rongent par la base nos Livres Saints et nos traditions chrétiennes. La critique historique, c'est l'hérésie des hérésies ! » (p. 293). Les professeurs des collèges ecclésiastiques sont très inférieurs à leurs collègues des établissements de l'État, « les licenciés y sont rares » (p. 359). Les cercles ouvriers, organisés par les jésuites sous le couvert du comte de Mun, ne sont animés d'aucune vie propre. « L'ouvrier français a le sentiment profond, excessif si l'on veut, de l'égalité ; il est démocrate dans l'âme. Flatté peut-être quelque temps de se trouver en relations avec les hommes des hautes classes, il est vite gêné au milieu d'eux ; il y manque d'initiative, ne s'y sent pas à l'aise, pas assez chez lui. De plus, il s'accommode mal des règlements minutieux dont on l'enveloppe ; il a le sentiment qu'on veut l'embrigader, faire de lui un chrétien accompli et il n'aime pas être gêné sous ce rapport » (p. 422). Qu'y a-t-il d'étonnant que la vie se retire de l'Église ? « Dans dix diocèses au moins, constate M. L., les seuls hommes que le curé ait sous les yeux, lorsqu'il prêche, sont ses chantres et son sacristain » (p. 332). Les vocations ecclésiastiques se font de plus en plus rares et le recrutement des prêtres très difficile (p. 292), etc.

Il faut savoir gré à M. Lecanuet de sa courageuse franchise qui lui vaudra sans doute d'être placé sur le même pied que M. Debidour dans les *Etudes* des R. P. Jésuites [1].

La documentation, empruntée pour une part à M. Debidour, est abondante. M. L. connaît la littérature de son sujet. Il a eu entre les mains des papiers inédits qui ne sont pas sans valeur, des lettres de Falloux et de Dupanloup, des papiers du comte de Blois, du baron d'Yvoire qui dirigea le *Français*, organe inspiré par Dupanloup, du

---

1. M. Pierre Bliard a commencé dans les *Études* du 5 janvier 1907 une réfutation de M. Debidour, où il me fait l'honneur de citer à plusieurs reprises mon compte rendu de la *Revue critique*.

baron Brunet, qui fut ministre au 16 mai. J'ajouterai enfin que l'exposé clair et sobre se lit avec agrément [1].

Albert MATHIEZ.

Chants et Chansons du Nivernais recueillis et classés par A. MILLIEN avec les airs notés par J.-G. PÉNAVAIRE. Tome I. Complaintes, chants historiques. Grand in-8 de XIV-328 p. Paris, E. Leroux, éditeur, 1906.

M. A. Millien, le poète nivernais bien connu, nous promet toute la littérature populaire et les traditions de sa province : chants et chansons, contes, légendes, usages, croyances et coutumes, qu'il a commencé de recueillir à une époque où, dit-il, les travaux des Tarbé, Puymaigre et Bujeaud n'avaient pas encore paru. Cette date lointaine, la nature de la région explorée, l'amour du poète pour tout ce qui touche à la vie du peuple, nous garantissent d'avance l'importance particulière de cette moisson. Le premier volume, qu'il vient de publier, ne contient que des chansons, complaintes et chants historiques. Les airs en ont été notés par M. Pénavaire qui, pendant une douzaine d'années, a consacré une partie de ses vacances à cette tâche. Les complaintes sont divisées en trois catégories : 1. Les sujets religieux; les miracles, le merveilleux. 2. Les complaintes légendaires, tragiques et dramatiques. Pour de multiples raisons d'étymologie et d'origine j'aurais donné à un certain nombre de celles-ci le nom de ballades. 3. Les complaintes criminelles. En tout une centaine de sujets, dont quelques-uns avec des variantes. Les chansons historiques sont beaucoup moins nombreuses, une douzaine au plus, dont aucune n'est propre au Nivernais. J'aurais classé sous ce titre pas mal de chansons des catégories précédentes, telles que la Marquise empoisonnée, par exemple. M. A. Millien lui-même en a eu l'idée, p. 313.

La plupart de ces chants et chansons étaient évidemment connus déjà. Mais, outre l'intérêt qu'il y a à en constater l'existence dans tel ou tel endroit déterminé, certaines versions de Jean Renaud, de l'Amant noyé en plongeant, de La triste noce, du Retour du mari, etc., etc., sont réellement précieuses autant par les détails nouveaux qu'elles nous apportent, que par leur ton original et leur savoureux coloris. Plus d'une peut donner lieu à des observations sur les origines et la transmission de la poésie populaire. Tout le monde connaît la ballade de La fille changée en cane. Un chanteur, qui l'a entendue n'importe où, a mal compris et dit : La fille changée en « caille ». La chanson est sur ses lèvres devenue un non-sens. Un autre chanteur alors, plus

---

1. A signaler des citations sans références ou avec références insuffisantes (p. 7, 9, 18, etc.); des jugements intempérants (Godefroy Cavaignac classé parmi les jacobins et les anarchistes (p. 4), les socialistes et leur armée de 35,000 repris de justice (p. 80), etc.); quelques inexactitudes, par ex. p. 42 note 1, il confond l'Internationale avec l'Alliance démocratique universelle de Bakounine ; — etc.

intelligent, la corrige, en prenant la « caille » comme point de départ et en éliminant tous les détails qui ne sauraient se rapporter à cet oiseau. C'est la version B donnée par M. Millien. La transformation ne s'arrête pas là. Peu à peu tout le merveilleux primitif disparaît ; et, finalement, la jeune fille, ne pouvant plus être changée en « cane », ni en « caille », prie simplement la sainte Vierge de la faire mourir pour son honneur garder. Mais où donc est le thème original ?

Et c'est ainsi que les recueils « sincères », comme celui de MM. Pénavaire et Millien, qui « ne se sont permis aucune retouche à tout ce qu'ils ont entendu chanter », constituent une contribution de premier ordre à l'histoire poétique de notre peuple de France.

Léon Pineau.

T. F. Henderson. **Robert Burns' Poems** (selections), Heidelberg. Carl Winter. 1906, in-12° pp. xxxv-171. — 3 mk.

Ces extraits de Burns, édités avec une Introduction et des notes en anglais, font partie de la collection de textes classiques (*Englische Textbibliothek*) publiés sous la direction du prof. Johannes Hoops. Ils sont judicieusement choisis et bien adaptés à leur usage. L'introduction, à côté des faits biographiques, indique les influences qui ont contribué au développement intellectuel du poète paysan, et esquisse une appréciation critique des éléments de sa poésie. Les principales variantes sont données au bas des pages, et un glossaire termine le volume. On ne saurait donner de meilleure recommandation à ce petit volume, que de rappeler que M. H. est un des deux éditeurs de l'excellent *Centenary Burns* (1897). Nous exprimerons seulement le regret qu'à côté des études de Meyerfeld (*Studien zu R. Burns' dichterischer Entwicklung*) et de Ritter (*Quellenstudien zu R. Burns*), M. H. n'ait pas fait mention du livre si pénétrant et si complet de M. Angellier.

C. C.

— La « Bibliothèque littéraire de la Renaissance » s'est enrichie en 1906 de deux nouveaux volumes, portant respectivement les nos VI et VII. L'édition du traité de Pétrarque *De sui ipsius et multorum ignorantia*, d'après le ms. autographe de la Bibliothèque vaticane (*Vat.* 3359), due à M. L. M. Capelli, est, croyons-nous, le premier fruit de la campagne que menèrent quelques savants éminents, en 1904, lors du sixième centenaire de la naissance de Pétrarque : « La vraie manière de célébrer un grand écrivain, fit-on observer alors, n'est pas de lui élever des statues et de prononcer des discours, mais bien de rafraîchir le souvenir de ses œuvres. On a déjà beaucoup fait pour les *Rime* de Pétrarque, mais rien encore — ou à peu près — pour son œuvre latine, à laquelle il attachait cependant une grande importance : c'est elle qu'il faudrait tirer de l'oubli ». Ces exhortations ont été entendues de plusieurs côtés, et c'est l'honneur d'une publication française d'avoir accueilli ce premier essai d'édition critique d'une parcelle de cette œuvre considérable. Il s'agissait de bien choisir : or le traité *De*

sui ipsius et multorum ignorantia se prêtait excellemment à cette première expérience, tant à cause de l'intérêt que présente son contenu et de sa brièveté, qu'en raison de la qualité du manuscrit du Vatican, un autographe soigneusement revu et corrigé par Pétrarque lui-même. Le rôle de M. Capelli s'est borné à le transcrire et à en relever toutes les particularités avec une exactitude qui semble irréprochable. Au texte sont jointes des notes, la plupart renvoyant aux œuvres mêmes de Pétrarque ou à ses sources; mais ici la précision nous paraît faire quelque peu défaut. La note 249 par exemple contient une confusion à propos de Barlaam de qui Boccace aurait reçu des leçons de grec avant Pétrarque : cela est vrai de Léonce Pilate ; mais Boccace, que je sache, n'a pas connu Barlaam. — Le volume VII, *Montaigne, Amyot et Saliat*, par M. J. de Zangroniz, porte comme sous-titre : Étude sur les sources des Essais. C'est un travail consciencieux, mais qui dénote une grande inexpérience; peut-être l'auteur, qui doit être très jeune, a-t-il été trop pressé de le publier tel quel. Son point de départ — d'où le titre du volume — est que Montaigne a cité Plutarque et Diodore de Sicile d'après les traductions d'Amyot, Hérodote d'après celle de Saliat, et qu'il a fait passer dans le texte des *Essais* beaucoup de phrases et d'expressions de ces traductions. C'est la partie solide et neuve du travail ; l'étude des autres citations, abordée superficiellement, eût exigé de bien autres développements, et surtout une autre méthode. Non content du champ, assez large déjà, qui s'offrait ainsi à ses recherches, M. J. de Z. a cherché encore à caractériser, d'après les citations ajoutées en 1588 et en 1595 à l'édition de 1580, l'évolution de la pensée de Montaigne : voilà des généralisations bien ambitieuses et hâtives, qui répondent peu au point de départ modeste de ce travail utile, encore que gauchement présenté. — H. H.

— Le quatrième volume des œuvres de Beaumont and Fletcher (Cambridge, University Press, 1906, pp. VI-412, 4 s. 6 d.) qui vient de paraître, contient les pièces suivantes : *The Tragedy of Valentinian, Monsieur Thomas, The Chances, The Bloody Brother, The Wild-Goose Chase.* Nous avons déjà à plusieurs reprises loué comme il convenait cette admirable édition. Elle ne peut que rendre les plus grands services à tous ceux qui s'intéressent à la littérature anglaise. — Ch. Bastide.

— M. H. W. Eve ajoute aux nombreuses éditions de classiques français qu'il a fait paraître, *Le Cid* de Corneille (Edited with Introduction and Notes. Cambridge. University Press, 1906). L'introduction contient l'essentiel et quelques-unes des notes sont intéressantes. L'impression du texte est excellente. Je n'y ai relevé aucune faute. — Ch. Bastide.

— Nous avons déjà rendu compte du travail de M. F. W. Moorman, professeur à l'Université de Leeds, sur *L'interprétation de la nature dans la poésie anglaise*. Le même auteur vient de publier une introduction à l'étude de Shakespeare (*An Introduction to Shakespeare*. Teubner, Leipzig. 1906, 82 pp. 1 M.) où il résume avec beaucoup de soin le résultat des travaux les plus récents sur la vie et les œuvres du poète. Ce manuel renferme quatre chapitres principaux : Vie de Shakespeare. Le théâtre au temps d'Élisabeth. La prosodie de Shakespeare. La langue de Shakespeare, suivis d'analyses de Henry IV, première partie, de Jules César, de Macbeth. C'est un excellent petit livre à mettre entre les mains des élèves. — Ch. Bastide.

— M. Karl Breul, lecteur à l'Université de Cambridge, s'est déjà signalé par plusieurs travaux de détail sur l'enseignement des langues étrangères. Voici la troisième édition d'un petit volume qui méritait l'accueil qui lui a été fait pour

les excellents conseils et l'abondance d'indications pratiques qu'il renferme : *The Teaching of Modern Foreign Languages and the Training of Teachers.* Third Edition revised and enlarged (Cambridge, University Press, 1906, in-8°, p. 156). Les observations de M. B. sur l'état de l'enseignement des langues vivantes dans les écoles anglaises ne nous intéressent qu'indirectement, mais ce qu'il dit de la préparation des maîtres chargés de donner celui de l'allemand chez nos voisins peut être pour leurs collègues de France précieux à recueillir et d'un intérêt aussi immédiat que si l'auteur eût écrit pour eux. J'appelle en particulier leur attention sur l'excellente bibliographie critique que M. B. a dressée à la fin du volume (p. 115-144) des livres et matériaux d'enseignement les plus nouveaux et les plus utiles à pratiquer. — L. R.

— Le volume que M. Georges Noblemaire a publié sous le titre de *La République libérale* (Paris, Plon, 1906, in-16, p. 425. Fr. 3,50) est un recueil de quelques conférences faites par l'auteur la veille ou au lendemain des dernières élections législatives. Sur le rôle de l'armée, la part de l'État dans l'éducation, les réformes sociales les plus pressantes, les services que la cause du libéralisme peut attendre de la presse, M. N. a donné d'entraînantes causeries, empreintes d'une cordiale rondeur. Une moitié du livre environ est consacrée à la question de la séparation des Églises et de l'État que l'auteur avait déjà étudiée dans un volume accueilli avec succès ; son livre le complète ainsi de trois discours prononcés à la veille de la discussion de la loi, au moment des inventaires et après les déclarations du pape. Un appendice donne le texte de la loi et des encycliques avec quelques autres pièces. Quant au fond même de ces discussions, les amis politiques de M. Ribot retrouveront dans ces « souvenirs de campagne » des idées qui leur sont chères, les autres feront des réserves. — L. R.

— Il serait difficile de parler en peu de mots du nouveau livre de M. Teodor de Wyzewa, intitulé : *Les Maitres Italiens d'autrefois, Ecoles du Nord* (Paris, Perrin, in-8° de 355 p. Prix : 5 francs), si d'ailleurs ces études, nourries d'une expérience personnelle et relevées d'un goût très fin, n'avaient été provoquées par diverses monographies spéciales parues en ces derniers temps et dont nous n'avons pas à rendre compte à notre tour. Les énumérer suffira pour faire connaître l'intérêt du recueil, qui présente, en somme, un ensemble caractéristique et complet sur la question des écoles anciennes du Nord de l'Italie, et qu'appuient à la fin des relevés très substantiels des principales œuvres de chacun des maîtres étudiés ici, classées selon les dates et les collections. Ces maîtres sont Giotto, Fra Angelico, Fra Bartolomeo, Botticelli, Verrocchio, Mantegna, Ferrari, Juste d'Allemagne (ces deux peintres groupés sous le titre : Les influences allemandes dans l'art italien), Carpaccio, Albert Dürer (ici, comme « Vénitien de Nuremberg », rapprochement très curieux en effet), les deux Antonello de Messine (le vrai et l'imitateur, Antonello de Saliba), Titien, Tiepolo. Deux chapitres sont à noter, en plus de ceux qui portent les noms de ces divers artistes : l'âme Siennoise, définition de l'art si poétique de Sienne, et préface heureuse à l'étude de l'âme Florentine; et La Mort de Venise, revue attristée, comme funèbre, des monuments et des souvenirs glorieux de la vieille ville, successivement supprimés ou vendus au nom de l'utilité, du snobisme et du bénéfice. 18 bonnes reproductions photographiques ornent et commentent le volume. — H. de C.

— Voici trois petits volumes à ajouter à la collection des *Grands Artistes* (Paris, H. Laurens, pet. in-8°. à 2 fr. 50) : *Les Clouet*, par M. Alphonse Germain, *Carpaccio*, par M. et Mlle Rosenthal, et *Michel-Ange*, par M. Marcel Reymond. Jean,

et surtout François Clouet sont l'objet de la première de ces études, dont l'auteur s'est appliqué d'abord à dégager l'œuvre respective du père et du fils, couramment confondue naguère sous le nom d'un unique Janet Clouet, puis l'a étudiée avec goût et information, dans son époque et son milieu. La tâche était particulièrement délicate pour Jean Clouet, le père, à qui peu d'œuvres authentiques, en somme, doivent être rattachées aujourd'hui. A cette époque de vogue des portraits, peints ou dessinés, l'empreinte des Clouets, surtout de François, est essentielle sur les autres artistes qui ont profité de la même veine : aussi M. Germain a-t-il profité de l'occasion pour passer ceux-ci en revue, et d'ailleurs toutes les écoles françaises du XVIe siècle. — Comme plus d'un maître italien, la gloire actuelle de Carpaccio est comme une résurrection : un long oubli, et qui avait commencé de son vivant même, grâce sans doute à son inégalité décevante, enveloppait depuis des siècles l'incomparable Vie de sainte Ursule avec toutes ses autres toiles. Bien que sa défense ne soit plus à porter devant l'opinion, bien que l'artiste et son œuvre aient eu déjà leurs analystes épris, M. et Mlle Rosenthal ont su mettre à leur petite monographie un talent personnel, et l'on pourrait presque dire de leurs pages ce qu'ils disent de l'œuvre de Carpaccio, pour conclure, qu'elles sont faites de sincérité, de vérité et de jeunesse. Les scènes sont décrites avec goût, et l'audace en même temps que la saveur raffinée du pinceau heureusement soulignées, tandis que d'intéressants détails sur la Venise du XVe siècle et le milieu où évolua le peintre suppléent aux détails biographiques qui manquent. — M. M. Reymond a cherché à peindre en Michel-Ange le Dante du XVIe siècle, un chantre de puissance et de douleur, infatigable dans sa recherche de la vie intense et même outrancière, dans son expression du mouvement et du geste même excessif; travail surtout documentaire d'ailleurs, car, que dire de neuf sur Michel-Ange, et en 100 pages? mais où les qualités distinctives et les défauts propres du peintre et du sculpteur sont suffisamment caractérisés, où l'admiration ne ferme pas les yeux sur les erreurs de jugement et les erreurs esthétiques du maître, créateur de formes parfois en désaccord avec la nature. — Suivant le plan de cette collection, 24 photographies ornent chacun des volumes. — H. de C.

— Trois récits de voyages nous parviennent à la fois, que nous signalons ici, moins pour le charme ou la curiosité de leurs récits, que pour la documentation qu'y pourront rencontrer nos lecteurs. C'est le voyage d'exploration du duc d'Orléans, *A travers la banquise, du Spitzberg au Cap Philippe* (Paris, Plon, gr. in-8°. Prix : 20 francs); c'est l'étude pittoresque et philosophique du Dr Kurt Boeck, *Aux Indes et au Népal* (Paris, Hachette, in-8°. Prix : 10 francs); c'est enfin le récit mouvementé de l'Allemand Paul Niedieck, *Mes chasses dans les cinq parties du monde* (Paris, Plon, in-8°. Prix : 10 francs), ces deux derniers volumes traduits par MM. F. Ricard et L. Roustan. Le plus documentaire, s'il faut le prendre par là, est assurément celui de M. le duc d'Orléans, qui, à bord de la Belgica (en mai-août 1905), n'a pas seulement exploré des terres nouvelles et poussé la connaissance des côtes orientales du Grœnland jusqu'à deux degrés de plus au Nord (près de 79 de latitude), mais a dressé des cartes minutieusement précises, donné des tableaux de sondages, et fourni toutes sortes de renseignements, avec planches, sur les collections zoologiques qu'il a pu faire, les observations scientifiques qu'il a notées au jour le jour, l'armement de l'expédition, etc. Une véritable profusion de photographies, très réussies, explique le texte, ainsi que diverses planches en couleurs du peintre Mérite, qui était de l'expédition, et les cartes dressées par le commandant de Gerlache, qui commandait le navire. — Un

autre genre d'intérêt se dégage des observations du Dr Kurt Boeck, celui que donne l'étude des races et des coutumes; les voyageurs d'aujourd'hui cherchent plus volontiers « l'âme des peuples » que ceux de jadis, que touchait surtout la nouveauté, l'étrangeté du spectacle. Ces pages, qui nous promènent de Ceylan à l'Himalaya, sont le récit coordonné et condensé des notes prises au cours de quatre voyages successifs, de 1890 à 1898, qui, à force d'opiniâtreté et de protections, permirent enfin au touriste de pénétrer dans le Népal toujours si fermé. 48 photographies ajoutent leur prix aux indications très neuves du texte. — Le livre de M. Niedieck, plein d'entrain, de jeunesse et de simplicité aussi, ne manque pas non plus d'utilité au point de vue scientifique, car l'auteur, qui d'ailleurs décrit bien, et se documente avec soin partout où il va, donne maintes indications techniques sur toutes les bêtes qu'il tue, autant en collectionneur qu'en chasseur, et d'excellentes photographies, ici encore, émaillent toutes ses pages. Elles ont pour théâtre le Japon et la Chine, Ceylan et l'Inde, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, l'Afrique Australe et l'Afrique Orientale portugaise, Terre-Neuve et les Montagnes Rocheuses, l'Alaska et l'Amérique du Nord. — H. DE C.

— Le *Manuel universel de la Littérature musicale*, guide pratique de toutes les éditions classiques et modernes de tous les pays, rédacteur en chef François Pazdirek (Vienne, et à Paris, chez Costallat, vol. in-8° à 20 fr.) poursuit sa publication d'un pas assez lent mais sûr. Depuis que le l'ai signalé ici, les lettres C et D ont paru, avec une partie de la lettre E. On se doute bien des proportions que peut prendre un pareil catalogue : la lettre C comprend 700 pages à 2 colonnes, et, dans la lettre D, *Donizetti* représente à lui seul 42 de ces pages au texte si serré. Mais il faut redire l'utilité de ces indications (on y a même ajouté des dates parfois, en tout cas les numéros d'œuvre) pour tous les historiens de la musique, qui trouvent là les références les plus pratiques pour guider leurs recherches. — H. DE C.

— A Copenhague, à la librairie Tillge, la *Société d'histoire et de philologie* a publié les numéros 70 et 71 de ses *Studier Spfra rog-og Oltidsforskning*. Le premier de ces fascicules contient un choix d'environ le tiers des odes d'Horace traduites en vers danois par Alf. GLAHN, d'après ce principe qu'il faut chercher non pas à reproduire les rythmes du latin, ce qui n'est pas possible en danois, mais à faire éprouver au lecteur moderne la même impression qu'ont dû ressentir les contemporains du poète : je ne saurais dire si l'auteur y a réussi; mais ce que je sais bien, c'est que je préfère, et de beaucoup, l'original à la traduction. Dans son introduction M. Glahn sign ale le fait curieux d'une ode (III, 9), devenue une chanson populaire norvégienne. — Ce fasc. 81 est une traduction par MM. Cai VIALE et Anton THOMSEN de la *Natural History of Religion* de Hume, que M. A. Thomsen fait précéder d'une introduction historique et d'un excellent résumé de cet important ouvrage.

— A la librairie Emil Wiene, *Madame de Staël og theatret*, in-8° de 257 p. par Carl BENZON. L'ouvrage est divisé en trois parties: I. Les idées de Mme de Staël sur le théâtre; II. L'analyse des œuvres dramatiques de Mme de Staël; III. Mme de Staël actrice. L'auteur a pu consulter les archives du château de Coppet et a eu la bonne fortune d'y retrouver une copie de « La Mort du duc de Montmorency », tragédie, que l'on considérait comme perdue, ainsi que les manuscrits de deux morceaux complètement inconnus.

— A la librairie Gleerup, à Lund, le 8e fasc. de *Vårt Språk* (VII, 1) la monumentale grammaire suédoise de A. Noréen. Ce fascicule commence la Mythologie.

— Chez Ljus, à Stockholm, les *Noms de lieux du département de Ælosborg*, fasc. XII, canton de Väne, petit in-4° de 180 p. Intéressant non seulement au point de vue de la langue, mais aussi de l'ethnographie et de l'histoire.

— *Sverges Ortnamn. Ortnamnen i Ælvsborgs Län*, III, *Bjärke Härad*. Stockholm, Ljus, 1906. In-4° de 67 p. Pr. 1 kr. 25. Contient : A. tous les noms de localités du district de Häred avant 1567 et depuis en leurs formes successives jusqu'à nos jours ; B. les noms des lacs, cours d'eaux, hauteurs, forêts, etc. avec explications historiques, ethnographiques et géographiques. Important pour la préhistoire du pays et l'histoire de la langue.

— *Tables de la navigation et du transport des marchandises passant par le Sund, 1497-1660. Première partie. Tables de la navigation.* Copenhague, libr. Gyldendal, 1906. In-4° de x-404 p. avec avant-propos en danois et en français par Nina Ellinger Bang. Ce gigantesque travail de patience, fait d'après les comptes de péage du Sund conservés aux Archives nationales de Copenhague, sera une précieuse contribution à l'histoire du commerce international. — L. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 avril 1907.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, sur le monument qu'il a trouvé il y a quelques années à Carthage et où sont mentionnés sainte Perpétue, sainte Félicité et leurs compagnons.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du R. P. Delattre qui donne de nouveaux détails sur l'inscription funéraire de sainte Perpétue, de sainte Félicité et de leurs compagnons. Les fragments retrouvés sont actuellement au nombre de 33. L'inscription paraît bien désigner l'emplacement de la sépulture des martyrs, mais le texte a été probablement gravé plus d'un siècle après leur mort. Cette découverte permet de fixer l'emplacement de la *basilica major* où, d'après Victor de Vite, furent ensevelis les corps des deux martyres.

M. Philippe Berger, au nom de la commission du prix Bordin (Orient), annonce que cette commission a partagé ce prix entre les auteurs suivants : M. Doutté, pour son ouvrage sur *Merakech*, 1000 francs ; M. Adamantios Adamantiou, pour son édition de la *Chronique de Morée*, 500 francs ; M. Guérinot, pour sa *Bibliographie du Jaïnisme*, 500 francs ; M. Migeon, pour son *Manuel d'art musulman*, 500 francs ; M. Touzard, pour sa *Grammaire hébraïque*, 500 francs.

M. de Mély communique et commente des inscriptions des miniatures des *Très riches heures du duc de Berry*, conservées à Chantilly. Il croit y voir deux signatures H. B. et H. R. répétées dans une suite de peintures qu'il attribue avec décision à la même main. Ces deux signatures, il les retrouve dans un tableau du Louvre, le Martyre de saint Denis, attribué à Jean Malouel (1400). Mais il montre que le tableau a été commandé en 1416 à Henri Bellechose, peintre du duc de Bourgogne, qui l'a pareillement signé H. B. Comme le faire du tableau et des miniatures lui paraît identique, et qu'il y retrouve un Christ similaire, M. de Mély en conclut que les miniatures du manuscrit de Chantilly ont été exécutées par Henri Bellechose antérieurement à 1413.

M. Louis Havet montre que, dans Plaute, l'impératif futur *salveto* est une formule de salutation servant à répondre un autre salut. Si le vers 103 du *Cordage* est trop court, c'est qu'un premier salut *salve* a disparu devant le salut de réponse *salveto*. Une conclusion analogue est applicable à un passage du *Persan*. — M. Havet étudie ensuite un passage des *Ménechmes* où il est dit, à propos d'un prétendu fou, que ses yeux deviennent livides, *oculos lurere*. Il montre qu'il ne s'agit pas des yeux, mais de certaines taches, de certains points, et qu'il faut remplacer *oculos* par *loculos*. Dans un passage analogue des *Captifs*, relatif à un prétendu épileptique, il faut de même remplacer *maculis luridis* par *loculis luridis*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — **29 avril.** — **1907**

Proverbes du peuple finnois. — SALMINEN, La paroisse de Kœyliœ. — AILIO, Les habitations de Loppi. — PAULAHARJU, Les constructions d'Uusi Kirkko. — SCHUCHARDT, Basque et roman. — Em. BONNET, Antiquités et monuments de l'Hérault. — Gilles le Muisit, p. H. LEMAITRE. — Jean le Bel, II, p. VIARD et DÉPREZ. — SAMARAN et MOLLAT, La fiscalité pontificale en France au XIV° siècle. — AULAGNE, La réforme catholique au XVII° siècle dans le diocèse de Limoges. — LEBLOND, La collection Bucquet. — BELIN, L'ancienne Université de Provence, II, 1. — DAUZAT, Méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans; Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne. — YOUNG, Péril de passion. — Académie des inscriptions.

Kokoelma Suomen kansan Sananlaskuja. Helsingfors, 1906, 28-432-42 p. gr. in-8, formant le t. CXIII des *Toimituksia* (*Publications*) de cette Société.

Ce recueil de *Proverbes du peuple Finnois* diffère essentiellement, sinon dans le fond, du moins dans la disposition, de celui que la même société avait fait paraître dans le t. IV de ses *Publications*. Dans l'édition de 1842, en effet, l'illustre E. Lœnnrot avait mis les proverbes les uns à la suite des autres dans l'ordre alphabétique du mot initial, qui n'est pas toujours la plus caractéristique. Dans celle-ci, A.-V. Koskimies qui dans l'introduction passe en revue les travaux préliminaires faits depuis 200 ans surtout dans la seconde moitié du XIX° siècle, et coordonnés par le Dr Eliel Aspelin et une quinzaine de ses collaborateurs, a rangé les adages sous quinze grandes catégories : Dieu, l'homme, le bien et le mal, l'âme et le corps, l'État et l'Église, les sexes, la famille, le foyer et la patrie, la vie sociale, le chant et la parole, le travail et les aliments, les patrons et les serviteurs, les industries, les animaux et les plantes, le temps et les phénomènes. En outre un index alphabétique de tous les mots importants, remplissant non moins de 41 pages à deux colonnes, renvoie à toutes les pages où ils figurent, de sorte que l'on peut facilement et rapidement se rendre compte de ce que le sens commun professe en Finlande sur tel ou tel sujet et voir, par des comparaisons avec la sagesse des nations chez d'autres peuples, combien variées sont les manières d'exprimer la même idée. On constatera qu'en cette matière les Finnois ne le cèdent ni aux autres Européens ni aux Asiatiques soit pour le nombre, soit pour le fond ou la forme de leurs proverbes, généralement concis et bien frappés, consistant le plus souvent en un distique avec allitération, parfois même avec rime. Aussi les proverbes forment-ils une des branches les plus importantes de la littérature populaire de

la Finlande. Dès que celle-ci eut attiré l'attention des lettrés, Laurentianus Tammelinus en fit un recueil de 1,525 numéros publié à Abo en 1702 par H. Florinus; au commencement du XIXe siècle la collection fut presque quintuplée par Juteini, Gottlund, Lœnnrot qui en publia 7,077; depuis, ce chiffre a plus que doublé et le présent volume contient 14,700 proverbes. Il est dédié à la mémoire de J.-V. Snellman; le centenaire de ce grand patriote a été également célébré par l'excellente revue finnoise de Helsingfors dont le numéro de mai [1] est rempli d'articles où sont exposés par dix collaborateurs les traits les plus saillants de l'œuvre philosophique, littéraire et politique de l'éminent publiciste et homme d'État.

Eug. Beauvois.

Suomalaisen kirjallisunden Seuran Toimituksia. Helsingfors, Imprimerie de la Société de Littérature Finnoise, in-8, t. XLVII : *Fitæjænkertomuksia.* VII : *Kœyliœn pitæjæn historia*, kirjoittanut V. Salminen. 1905. 200-p. in-8, prix : 4 m. ou fr.

T. LXXXI. **Kansantieteellisiae kertomuksia.** V : *Lopen asunnot eri kehitysasteissaan*, kuvaili Iulius Ailio. 1896. 120 p. prix : 3 m. — VI : *Asuinrakennuksista Uudellakirkolla, Vipurin læænissæ*, kokoillut Samuli Paulaharju. 1906, 154 p. prix : 3 m.

Outre son périodique le *Suomi* qui contient des mémoires variés, la Société de Littérature Finnoise donne dans son volumineux recueil de *Toimituksia* (Publications) des séries de textes, de dictionnaires, de grammaires, de manuels, de traductions, de descriptions de paroisses et d'opuscules démomathiques traitant de ce que le peuple sait et de ce que l'on sait de lui. L'*Histoire de la paroisse de Kœyliæ* est la septième du tome réservé aux *Descriptions de paroisses* (sans parler de dix autres qui avaient paru dans le Suomi). Son titre d'histoire doit d'ailleurs être pris dans le sens le plus général, car le présent opuscule embrasse aussi l'archéologie, la topographie, la statistique ancienne et récente; il est accompagné de figures d'objets d'antiquité, de vues de monuments et de paysages, de portraits des seigneurs et des pasteurs sur planches phototypiques fort nettes et, si l'on doit regretter avec l'auteur qu'il n'ait pu poursuivre ses recherches dans les Archives générales de la Grande Principauté, on doit le féliciter de ne pas s'être arrêté devant d'inévitables lacunes que pourront remplir ses émules, mais d'avoir passé outre pour donner au public le fruit de ses recherches locales, notamment dans les collections manuscrites et la bibliothèque du baron Axel Cedercreutz, à la libéralité duquel sont dues les illustrations nombreuses et variées.

Dans le fascicule IV (1896, 139 p. avec 93 fig. dans le texte) des *Kansatieteellisiæ Kertomuksia* (*Études démomathiques*) paru sous le

---

1. J.-V. Snellmanin *muisto. Valvojan juhlajulkaisu*, Helsingfors, Impr. de la Soc. de litt. finnoise, 1906, gr. in-8°, p. 263-390, avec un portrait et quatre facsimilés.

pseudonyme de J.-E. Ax, J. Ailio avait déjà traité des dépendances des maisons (fournils, granges, magasins, greniers, remises, hébergenges, étables) dans la paroisse de Loppi. Dans le Ve fascicule il étudie *les Habitations de Loppi* aux divers degrés de leur développement, depuis la hutte en branchages jusqu'aux confortables maisons à deux étages, faites de madriers couchés ou debout et couvertes de planches ; depuis le foyer primitif, creusé en terre et entouré de quelques moellons, avec trou dans le toit pour laisser passer la fumée, jusqu'aux cheminées en pierre et aux poêles, n'oubliant ni l'intérieur des maisons, ni la disposition respective des bâtiments, ni leur agglomération en villages. 79 vues et plans facilitent l'intelligence du texte.

Dans le fascicule VI de la même série, S. Paulaharju passe très méthodiquement en revue les modes de *construction dans la paroisse d'Uusi Kirkko* : choix de l'emplacement, disposition des bâtiments, orientation, travaux préliminaires, agrandissements successifs, fondations, caves, parois, combles, plafond, planchers, foyers, perches transversales pour étendre le linge, portes, fenêtres, vestibule, escaliers, chambres, intérieur et ameublement, réparations, revêtement des murs, constructions primitives. Les descriptions sont émaillées de dictons en l'idiome local où s'expriment les réflexions des paysans, et accompagnées de vignettes (298), trois fois plus nombreuses que dans l'ouvrage précédent, mais moins soignées et même parfois confuses.

Ces opuscules prendront utilement leur place dans une branche de littérature que A. de Caumont pour les anciens temps, Viollet-Le-Duc et Ch. Garnier ont mise en honneur chez nous et qui l'est également dans une bonne partie de l'Europe et notamment dans les pays Scandinaves. Ils permettent dès maintenant de constater que divers modes primitifs de construction ont des analogues en France, même au XXe siècle, dans les huttes de nos bûcherons et certaines maisons rurales.

Eug. Beauvois.

H. Schuchardt, **Baskisch und Romanisch** zu de Askues baskischem Woerterbuch I Band. Halle, M. Niemeyer, 1906 ; un vol. in-8° de 61 p.

A propos du tome Ier (A-L) du Dictionnaire basque de M. de Askue, M. Schuchardt vient de publier une étude, qui forme le t. VI des *Beihefte* de la *Zeitschrift* de Groeber, et qui est d'un vif intérêt linguistique. Il y a longtemps, comme on sait, que ce problème des rapports entre Euskariens et Romans préoccupe l'éminent philologue, il l'a déjà abordé à diverses reprises, surtout par ses côtés lexicographiques : nul d'ailleurs n'est plus apte que lui à faire quelques percées lumineuses dans cet obscur domaine. Ici, après avoir un peu parlé du nouveau dictionnaire, fait ressortir ses mérites et ses desiderata, M. S. expose quelques considérations sur les rapports possibles de

structure entre le basque et le gascon : il montre notamment que la présence de la particule *que* devant le verbe peut être un fait d'origine purement romane, et c'est tout à fait mon avis. Il arrive d'ailleurs vite aux mots, qui sont évidemment ce qui l'attire, et ce qu'il vise. Il commence, dès la p. 10, par poser le fameux type *cuscolium* que nous a conservé Pline, puis donne la longue série de ses représentants actuels dans les régions méditerranéennes ; bien plus, faisant intervenir des mots comme *cochlea*, *coccum*, il indique les croisements qui ont pu en résulter. Il y a là un matériel lexicographique si riche, disposé d'une façon si prestigieuse, qu'on en serait presque effrayé, si l'on ne sentait à chaque instant que l'auteur domine son sujet et les rapprochements signalés. Vers la fin de son petit volume encore (p. 41 et suiv.), M. S. a donné des exemples de ces contaminations entre mots empruntés par les Basques, qui sont possibles sans doute, mais parfois bien étonnants, comme il le dit lui-même : ainsi *akikulu* représenterait la finale de *aitzaki* (esp. achaque) combinée avec celle de *estakulu* (obstaculum), ce qui est possible après tout ; mais peut-on bien tirer *kaletra* d'une fusion entre les mots espagnols *carrera* et *calle?* Notons aussi, p. 44, un rapprochement intéressant entre le verbe basque *laga* (en labourdin on dit plutôt *larga*) et le roman *lagare*, vfr. *laier :* seulement où s'est produit l'effacement de *r* dans *largare*, puisqu'on ne saurait guère supposer ici une influence du basque sur le roman? Au milieu de son étude, M. S. a signalé certains faits importants et d'allure déjà plus générale, comme l'agglutination fréquente de l'article, ou encore la prosthèse de l'*s* détachée de l'article pluriel, ce qui fait que tant de mots euskariens commencent en *z*. Il a dégagé aussi quelques lois phonétiques, ainsi le passage de *nd* à *ng*, mais celle-là valable surtout pour la Biscaye, semble-t-il. Puis un affaiblissement des consonnes initiales : mais, à vrai dire, il y a encore bien des incertitudes sur la géographie et sur la chronologie de ces affaiblissements. Ainsi, pour prendre le *c* comme exemple, n'est-il pas étonnant de le voir représenté de trois façons différentes : dans *gerecia* (qui est *ceresea*) ; dans *tipula* (qui est *caepulla*, emprunté avec un *c* à l'étape *t'*, comme M. S. l'a démontré lui-même autrefois) ; enfin, dans *zeru* (qui est *caelum*, qui doit être lui aussi ancien, qui ne représente ni le gascon *ceu*, ni l'esp. *cielo*, et qui offre entre parenthèse la grande loi de $r = l$ analogue à celle du roumain). Si je ne m'abuse, ce sont ces grandes lois, reposant sur les mots les plus connus et les emprunts les moins contestables, qu'il s'agirait avant tout de dégager, de codifier en quelque sorte, et de dater si faire se peut. La philologie romane aurait beaucoup à espérer d'une enquête de ce genre, méthodiquement entreprise. Ce qui n'empêche pas naturellement que la présente étude de M. Schuchardt ne soit déjà en elle-même très précieuse et infiniment suggestive : si l'on hésite parfois à le suivre dans la hardiesse de ses hypothèses, il n'en est pas moins

vrai que, avec sa science lexicographique universelle, lui seul peut-être était capable de les concevoir et de les rendre plausibles.

E. Bourciez.

Antiquités et monuments de l'Hérault, par Émile Bonnet, ... — Montpellier, Ricard frères, 1905. In-8° de 558 pages.

L'auteur du présent volume a exposé dans quelques pages d'introduction le but qu'il s'était fixé : « Signaler les restes tangibles du passé qui subsistent encore dans le département de l'Hérault, rechercher ceux qui y ont été découverts autrefois et qui sont actuellement détruits, perdus ou dispersés dans les collections publiques ou privées. » Il laisse de côté les temps préhistoriques, mais surtout parce qu'ils ont été « magistralement » étudiés par M. Cazalis de Fondouce. Il a délimité le champ de ses recherches, à l'origine par la période préromaine, au point d'arrivée par la fin de l'époque gothique. C'est encore beaucoup, car cela suppose des connaissances extrêmement variées : non seulement, en effet, M. E. Bonnet examine les monuments d'architecture et de sculpture, rapporte les inscriptions, signale les sépultures anciennes et leur mobilier, décrit les monnaies, mais il donne encore la géographie antique des pays qui ont formé le département de l'Hérault, énumère les tribus et leurs territoires, essaie de retrouver leur localisation, recherche dans les noms de lieux les souvenirs de l'antiquité, retrace l'itinéraire des anciennes voies. En même temps, il établit une doctrine, présente les caractéristiques, fait œuvre de véritable historien et de critique d'art. Cette doctrine on la sent solide, surtout si l'on examine d'un peu près ce qu'il dit des monuments du moyen âge : qu'on lise par exemple la discussion sur la survivance à l'époque actuelle de monuments d'architecture carolingiens. Avant lui, différents auteurs et non des moins écoutés, avaient cru devoir en reconnaître un certain nombre; M. E. Bonnet démontre leur erreur et prouve qu'il n'en reste plus que des vestiges plus ou moins défigurés, avec des fragments de plaques décoratives et quelques rares chapiteaux. L'époque romane, par contre, a laissé de multiples cathédrales, églises paroissiales, monastères ou chapelles. M. E. B., formé à excellente école et très attentif dans ses observations, établit, en quelques pages serrées, les principaux caractères de leur construction et de leur ornementation. Resserrée entre les sphères d'action des styles auvergnat, provençal et toulousain, cette région n'offre pas, à vrai dire, une physionomie bien tranchée, elle subit trop d'influences, elle vécut avec trop de relations avec les provinces voisines. Même M. E. B. relève dans quelques monuments des importations directes de la Lombardie et il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure. Sous ce rapport, j'aurais désiré qu'il essayât de noter encore l'apport des congrégations religieuses venues d'ailleurs pour y fonder leurs monastères. Il est absolument démontré que les Cisterciens, par

exemple, s'en tenaient aux procédés en honneur au berceau de leur ordre, en Bourgogne, et c'est à eux que, à peu près sûrement, nous devons attribuer le système de retombée des doubleaux sur des piédroits à encorbellements s'arrêtant à une certaine distance du sol. J'ai constaté en Provence qu'ils ont été les propagateurs de la décoration bourguignonne. L'ont-ils été aussi dans les anciens diocèses de Maguelonne, Agde, Béziers et Lodève?

La matière était trop vaste pour que M. Bonnet ait pu s'arrêter longuement sur chacune des périodes étudiées par lui; il semble cependant qu'il ait un peu trop écourté justement ses chapitres sur l'art roman et l'art gothique, ceux pour lesquels on peut dire qu'il avait le plus de documents. J'aurais désiré pour mon compte qu'il donnât plus de détails sur chacun des monuments qu'il signale : il est vrai qu'il a dit l'essentiel dans ses paragraphes consacrés aux caractères généraux de ces édifices.

En définitive, c'est, je ne dirai pas un répertoire, car ce mot serait affaiblir ma pensée, mais un tableau d'ensemble des civilisations anciennes et modernes qui, depuis le commencement de l'ère historique jusqu'à la Renaissance, ont laissé leurs souvenirs dans le département de l'Hérault. M. E. B. a fait un bon livre, surtout un livre de grande utilité : on ne le refera pas, on ne pourra qu'y ajouter au fur et à mesure de nouvelles découvertes.

L.-H. Labande.

Chronique et Annales de Gilles le Muisit, abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352), publiées pour la Société de l'histoire de France par Henri Lemaître. — Paris, H. Laurens, 1905. In-8° de xxxiii-336 pages.

Gilles le Muisit, appartenant à une famille qui a tenu des emplois fort honorables dans l'administration de la ville de Tournai, naquit en cette ville au mois de janvier 1272, revêtit l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Saint-Martin, en 1289, et fit un séjour de quelques années à Paris à la fin du xiiie siècle ; après avoir rempli quelques fonctions subalternes il finit par devenir prieur, puis abbé (30 avril 1331) de son monastère. Aimant la société, curieux des choses de son temps, il eut le loisir d'apprendre beaucoup auprès des hauts personnages laïques ou ecclésiastiques qui s'arrêtaient fréquemment à Saint-Martin de Tournai, il compulsa les anciennes chroniques, les archives de sa ville et de son abbaye, il nota les événements remarquables qui s'accomplissaient de son temps. Son activité, qui lui avait permis de relever son monastère et de lui rendre une prospérité nouvelle, se trouva par suite de la perte de la vue, vers 1345, obligée de se tourner vers de nouveaux travaux. Il se fit relire ses notes d'autrefois, il les condensa dans sa mémoire et il entreprit de dicter à des scribes une chronique qui, tout en remontant à la création du monde, avait surtout pour but de rappeler les faits historiques accomplis de son temps,

notamment à Tournai et dans les Flandres. Or, il se trouve que justement c'était une des périodes les plus importantes de l'histoire de cette région, avec les guerres de Philippe le Bel et de ses fils et le début de la guerre de Cent ans. La chronique que Gilles le Muisit dicta d'abord ne commence guère qu'à l'année 1214 et s'étend jusqu'à la fin de 1348 ; la suite des événements fait le sujet d'annales moins développées qui vont jusqu'en 1352. L'abbé de Saint-Martin de Tournai s'y montre exactement renseigné, soucieux de ne pas trahir la vérité et de garder un ton impartial, non pas qu'il se soit tenu à l'écart des passions qui agitaient ses contemporains ; au contraire, il ne dissimule pas ses préférences pour le parti français et son hostilité contre les gens de métier ; mais, quand même, il a essayé de garder dans son récit la mesure qui convient à un historien digne de ce nom.

L'édition de son œuvre, élaguée des hors-d'œuvre, dissertations, méditations et poésies, allégée des passages trop particuliers à l'abbaye de Saint-Martin, a été faite avec grand soin par M. Henri Lemaître. L'introduction qu'il a imprimée est très sobre, mais dans sa précision elle suffit pour bien faire connaître l'auteur de la chronique et apprécier ses travaux historiques.

L.-H. Labande.

Chronique de Jean le Bel, publiée pour la Société de l'histoire de France par Jules Viard et Eugène Déprez. Tome second. — Paris, H. Laurens, 1905. In-8° de xlv-404 pages.

Le tome second et dernier de la chronique de Jean le Bel que nous présentent MM. Viard et Déprez, contient le récit des événements accomplis en France, Flandre, Bretagne et Angleterre pendant les années 1342 à 1361 ; il renferme donc par conséquent les plus grands épisodes de la guerre de Cent ans sous les règnes de Philippe VI de Valois et de Jean le Bon. L'œuvre est close par l'annonce du départ pour l'Italie des grandes compagnies, bandes licenciées après le traité de Brétigny, qui étaient venues dans la vallée du Rhône s'emparer du Pont-Saint-Esprit et menacer le pape dans Avignon.

Ce même volume est enrichi de la table générale, d'une série de pièces annexes, extraites du Record Office, relatives aux opérations militaires et maritimes d'Édouard III, et surtout de l'introduction que M. J. Viard a écrite sur Jean le Bel et son œuvre. On n'ignore plus maintenant combien Froissart dut à celui que j'appellerai son précurseur, mais il y avait lieu de signaler l'importance des emprunts qu'il lui a faits. La chronique de Jean le Bel méritait d'ailleurs d'être utilisée ainsi : son nouvel éditeur montre avec quelle attention il cherchait à recueillir ses informations et à se garer des bourdes commises par des auteurs de son temps. Bien que ses préférences l'inclinassent plutôt vers Édouard III, il avait la conscience de ne rien dissimuler

de ses fautes et il se faisait scrupule d'altérer sciemment la vérité, même si la mémoire de son héros devait en souffrir.

Par contre, dans ses récits, il n'a laissé que peu de témoignages pour sa propre biographie. S'il dit qu'il a pris part à telle expédition, c'est pour certifier l'authenticité des faits qu'il a vus lui-même. Aussi, sa vie n'est-elle pas encore complètement connue : c'est à peine si l'on a relevé quelques pièces d'archives où il figure. Mais par bonheur, un de ses contemporains, Jacques de Hemricourt, a tracé de lui un portrait assez amusant, qui nous le représente sans doute très fidèlement; ce chanoine de Saint-Lambert, qui ne craignait pas de faire campagne avec l'armée d'Édouard III, aimait plus que de raison le faste et le luxe; ses mœurs étaient loin d'être ecclésiastiques et il put laisser de grands biens à deux bâtards. Né à Liège, vers 1290, il mourut le 15 février 1370, après avoir écrit son testament, le 10 août de l'année précédente. Il ne reste de son œuvre, à la renommée de laquelle les chroniques de Froissart ont fait le plus grand tort, qu'un seul manuscrit conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Châlons-sur-Marne. Une première édition en avait été faite par M. Polain, membre de l'Académie royale de Belgique. Celle plus correcte, que vient de nous donner la Société de l'histoire de France et qu'enrichissent des notes très précieuses, rectifiant ou complétant le texte original, répond tout à fait aux exigences de l'érudition moderne.

L.-H. Labande.

La fiscalité pontificale en France au XIVe siècle (Période d'Avignon et du grand schisme d'Occident), par Ch. Samaran et G. Mollat. — Paris, A. Fontemoing, 1905. In-8° de XV-278 pages et 2 cartes en couleurs (Fasc. 96 de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

Depuis quelques années bien des publications avaient été faites sur la Chambre apostolique au XIVe siècle, sur sa composition et ses attributions, sur certaines parties de l'administration des finances pontificales, la perception des revenus de l'Église, les modifications opérées par tel ou tel pape; mais, outre que la plupart de ces ouvrages intéressaient plus souvent les pays étrangers que la France, on ne possédait pas encore de tableau d'ensemble. C'est ce que viennent de nous présenter deux des meilleurs travailleurs de ces dernières années aux Archives du Vatican : M. Samaran, ancien élève de l'École française, et M. l'abbé Mollat, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français. Leur étude, très claire et très complète, paraît devoir être définitive.

Ils ont débuté par un exposé de l'administration centrale de la Chambre apostolique, à la tête de laquelle se trouvaient le camérier et le trésorier. Avec les clercs de la Chambre, ils formaient un conseil supérieur, auquel ressortissaient toutes les contestations d'ordre financier et auquel appartenait une véritable juridiction sur les autres agents.

Les revenus du trésor pontifical, en dehors bien entendu de ceux des domaines appartenant à la papauté et des droits acquittés par des feudataires, se composaient : 1° de taxes payées directement à la curie par les contribuables (services communs, droits de chancellerie, redevances à l'occasion des visites *ad limina*, droits de pallium), 2° de taxes levées sur place par des envoyés extraordinaires ou des fonctionnaires spéciaux. Ce sont ces dernières, d'un caractère plus général, qui forment l'objet du livre dont je rends compte. Elles comprenaient d'abord les décimes perçus sur les bénéfices, mais comme presque toujours cet impôt était abandonné au roi de France, sous le fallacieux prétexte d'une croisade, il fallut recourir à de nouvelles taxes, principalement quand Jean XXII, ceignant la tiare après deux ans d'interrègne, se trouva devant des coffres vides, avec d'énormes dépenses en perspective. Les papes prirent donc l'habitude de percevoir les annates, c'est-à dire les revenus de la première année de tous les bénéfices réservés à la Chambre apostolique ; on leva les procurations, c'est-à-dire que les agents du pape se firent remettre le montant du rachat du droit de gîte qu'exerçaient les évêques visitant leurs diocèses ; on recueillit les dépouilles ou la succession des clercs morts intestats, des titulaires de bénéfices réservés, des prélats et agents de la curie, etc. ; on encaissa les revenus des mêmes bénéfices réservés et devenus vacants pour une cause ou pour une autre ; on demanda enfin au clergé, qui s'y prêta plus ou moins bénévolement, des subsides caritatifs. La plupart de ces impositions étaient inconnues au XIIIe siècle, elles se développèrent dans le cours du siècle suivant et les papes avignonais, pendant la période du Grand Schisme, les exploitèrent toutes avec une véritable maîtrise.

Sur ces différentes taxes, MM. Samaran et Mollat donnent les détails les plus circonstanciés, exposant leurs origines, leur extension et leurs progrès, montrant quelles catégories de prélats ou de clercs elles atteignaient. Pour les percevoir, les papes avaient divisé la France en circonscriptions ou collectories, dont l'organisation devint tout à fait régulière à partir de Clément VI : là fonctionnaient le collecteur, les sous-collecteurs et les agents subalternes délégués par la curie romaine ; ils rivalisaient de zèle avec les représentants du fisc royal et même se rendaient parfois coupables des mêmes exactions. Les auteurs du livre sur la *Fiscalité pontificale en France* exposent, avec de nombreux documents, leur rôle, leur action et leurs pouvoirs ; ils les montrent ensuite rendant compte de leur mission à la Chambre apostolique ; ils marquent leurs rapports avec les banquiers, qui étaient surtout d'origine ultramontaine. Leur ouvrage se termine par une longue liste des fonctionnaires financiers de la papauté au XIVe siècle et par une série de 31 pièces justificatives, très correctement éditées. Ils ont eu bien raison de montrer, dans une conclusion très nette et très ferme, le mal qu'apporta à l'Église une fiscalité aussi rapace et aussi

développée, le mécontentement qu'elle provoqua de tous côtés, les désordres qui se propagèrent, la négligence des évêques qui, privés de leurs anciens droits de procuration, ne se soucièrent plus de visiter leurs diocèses. Après l'extinction du Grand Schisme et sous la pression des événements, les papes relâchèrent un peu de leurs exigences : ils n'eurent pas la sagesse d'entreprendre une réforme radicale et de couper ainsi les germes du protestantisme.

L.-H. Labande.

Un siècle de vie ecclésiastique en province. La Réforme catholique du XVIIe siècle dans le diocèse de Limoges, par G. Aulagne,... — Paris, H. Champion; Limoges, Ducourtieux et Gout, 1906, in-8° de XXXVI-652 pages.

La situation de l'Église catholique dans le diocèse de Limoges, comme d'ailleurs dans toute la France, n'était rien moins que brillante quand Henri IV, promulguant l'édit de Nantes, mit fin pour un temps aux guerres de religion. Les ruines matérielles étaient grandes, mais la désolation spirituelle et les ruines morales les dépassaient encore en intensité. Évêques non résidants, chapitres indisciplinés, bénéficiaires indignes, moines vagabonds, curés et desservants ignorants ou mourant de faim, fidèles n'ayant retenu de leur religion que des pratiques superstitieuses et un fanatisme haineux, ayant oublié la vraie dévotion et la charité chrétienne, tel était à grands traits le tableau général. Mais pour la France entière, le XVIIe siècle fut une époque de rénovation et si les folies de Louis XIV n'avaient pas compromis irrémédiablement les destinées de la nation et tari les sources mêmes de sa vie, il aurait pu être d'un bout à l'autre une époque des plus heureuses dans les fastes de l'Église catholique et de la France. A Limoges, en particulier, l'action d'évêques dignes de ce nom, des Henry et Raymond de la Martonie, mais surtout des François de la Fayette et des Louis de Lascaris d'Urfé, le rétablissement de la discipline ecclésiastique, l'influence des Jésuites nouvellement installés, la réforme des anciens ordres religieux, la fondation de nouveaux couvents appartenant à des ordres plus sévères ou plus instruits, le développement des confréries et associations pieuses, la réorganisation de l'assistance publique, la création de séminaires, la tenue de synodes fréquents, l'institution de conférences ecclésiastiques et surtout les exemples donnés de haut réveillèrent la foi endormie et changèrent promptement l'aspect du diocèse. Par malheur, les désastres de la politique royale, l'accumulation des impôts, les disettes, famines et épidémies vinrent assombrir la fin du siècle, qui avait vu s'accomplir tant de belles choses.

Cette histoire de la réforme religieuse d'un vaste diocèse a été écrite avec soin par l'abbé Aulagne, qui semble avoir épuisé la documentation de son sujet. On pourrait seulement lui reprocher les trop grandes proportions données à son livre : il oublie quelquefois, en

effet, que ce n'est pas la biographie particulière d'un évêque qu'il a à nous raconter, et que ce personnage ne nous intéresse que par son action sur son troupeau. Et puis, il est un peu trop souvent panégyriste, il voit trop en beau, ses évêques et leurs collaborateurs ont à peine quelques défauts qui les rendent humains. Enfin, on aimerait à voir résumer, à la fin d'un si gros ouvrage, dans un court exposé, quelle était la situation religieuse à la fin du règne de Louis XIV, et quelle influence avaient sur elle les malheurs du temps. Moins de petits détails, moins de récits de petites querelles, plus d'idées générales, et ç'aurait été parfait.

L.-H. Labande.

Inventaire sommaire de la collection Bucquet-Aux-Cousteaux comprenant 95 volumes de documents manuscrits et imprimés rassemblés au XVIIIe siècle sur Beauvais et le Beauvaisis, rédigé par le docteur Victor Leblond,... — Paris, H. Champion; Beauvais, imp. départementale de l'Oise, s. d. [1906]. In-8° de XXII-360 pages.

Il n'était pas rare, au XVIIIe siècle, de voir dans les villes françaises quelques nobles, ecclésiastiques ou magistrats, s'adonner à des recherches historiques très sérieusement conduites, former des collections de pièces originales, recueillir des copies d'autant plus intéressantes que souvent les originaux ont disparu depuis, et s'essayer à écrire une histoire détaillée et précise de leur cité ou de leur province. A Beauvais, c'était le chanoine Gabriel Danse, le lieutenant général au bailliage et siège présidial Eustache-Louis Borel et le magistrat Jean-Baptiste Bucquet, qui unissaient leurs efforts pour élever à leur patrie un monument digne de son passé. Mais ils ne purent mettre à exécution leur projet et la masse énorme de matériaux qu'ils avaient accumulée a été pieusement recueillie par leurs descendants. Les documents qui étaient la propriété du chanoine Danse sont aujourd'hui au château de Troussures, ceux d'Eustache-Louis Borel au chateau du Vieux-Rouen près d'Aumale.

La collection de Bucquet, enrichie des notes et copies des Le Mareschal, dont l'un, subdélégué de l'intendant, avait copié ou longuement analysé les délibérations des conseillers de la ville de Beauvais, se trouvait il y a quelque vingt ans entre les mains de M. Charles Aux Cousteaux, à Paris. En mourant, celui-ci la confia à M. le chanoine Renet, auteur de plusieurs travaux estimés sur l'histoire du Beauvaisis. Celui-ci la fit relier en 95 volumes, sans respecter toujours l'ordre chronologique ou méthodique; sur les instances du Dr Leblond, président de la Société académique de l'Oise et membre de la commission de la Bibliothèque de Beauvais, il se décida à la remettre à ce dernier établissement, où elle a trouvé, espérons-le, un asile définitif.

Maintenant le Dr Leblond nous en présente un inventaire sommaire,

très suffisamment détaillé et très précis, qui en fait connaître les richesses et apprécier toute l'importance pour l'histoire locale. On y retrouve une notable portion des archives de l'évêché, notamment celle qui concerne les fiefs épiscopaux, des archives du chapitre de la cathédrale, dont la série de registres capitulaires formait jadis un recueil des plus précieux, enfin de très nombreuses pièces en original ou en copie sur la commune de Beauvais depuis son origine jusqu'à la Révolution française. D'autres documents intéressent les abbayes de la région beauvaisine : on notera surtout la correspondance originale de Bossuet, abbé de Saint-Lucien. Des volumes entiers ont trait aux cours judiciaires et tribunaux, aux assemblées provinciales, etc.

Une partie des pièces de cette splendide collection a déjà été utilisée, mais elle n'a pu l'être que par certains privilégiés. Maintenant la voici en entier accessible à tous et l'inventaire du Dr Leblond sera pour ceux qui voudront y recourir un guide singulièrement précieux.

L.-H. Labande.

Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou histoire d'une Université provinciale sous l'ancien régime, d'après les manuscrits et les documents originaux, par F. Belin,... Deuxième période, première partie : 1679-1730. — Paris, A. Picard et fils, 1905. In-8° de xix-338 pages.

L'épigraphe mise par M. F. Belin en tête de ce second volume : *Ab una disce omnes*, indique bien le but qu'il a poursuivi. Tout en racontant l'histoire intérieure d'une Université déterminée, il a prétendu nous montrer l'action directe de la royauté sur toutes les Universités françaises depuis la réorganisation générale de l'enseignement du droit opérée en 1679 et l'attribution au chancelier de France du service de l'enseignement supérieur. Et en effet, nous voyons clairement dans cet ouvrage les partisans de l'ancien état de choses (les docteurs agrégés de l'Université) et ceux du nouveau régime (les professeurs) recourir constamment au pouvoir central pour faire reconnaître leurs droits et leurs privilèges, et de plus en plus l'autorité royale se substituer à l'ancienne autonomie et intervenir dans les affaires de l'Université, établissant des règlements, nommant directement les officiers, réorganisant les chaires, instituant les professeurs. Le pouvoir central, à la fin du xviie siècle, avait déjà trop de force pour rencontrer sur place des résistances sérieuses : à vrai dire, à Aix, il n'y en eut pas, et si la vie de l'Université fut pendant une quarantaine d'années plus particulièrement troublée, les querelles ne portaient que sur l'interprétation des édits, chaque parti cherchant à capter la faveur du Parlement, du Conseil d'État ou du chancelier, et à obtenir des avantages au détriment de ses rivaux. Mais l'ancien corps des docteurs agrégés, jadis souverain maître de l'Université, s'obstinant dans la conception archaïque de son rôle, devait être fatalement battu ; le roi et ses représentants avaient plus d'intérêt à élever en

dignité les professeurs et à leur donner une place prépondérante ; ils avaient aussi plus d'action sur eux et ils avaient cet avantage de les choisir à peu près complètement.

Cette lutte entre ce que j'appellerai les anciens et les nouveaux organes de l'Université se compliqua, dans la ville d'Aix, par les prétentions de l'archevêque de conserver à vie l'office de chancelier et de désigner lui-même un vice-chancelier qui le représenterait dans tous les actes où il ne pourrait assister, — par celles du Bureau du Collège Bourbon, qui voulait maintenir ses anciens privilèges dans la nomination des titulaires des chaires et considérait d'un mauvais œil la nouvelle indépendance des professeurs soustraits à leur tutelle ; — par celles des consuls de la ville, qui avaient fondé jadis des chaires dans l'Université, etc. ; aussi certaines années assistait-on à de véritables levées de boucliers et toutes les affaires se trouvaient-elles dans une confusion sans égale. Les querelles finirent cependant par s'apaiser et les arrêts du Conseil d'État de 1712 et 1729 établirent, non sans nouvelles protestations et sans quelques modifications ultérieures, le règlement qui fut suivi par l'Université d'Aix jusqu'à la Révolution.

Tout cela, prouvé par de nombreux documents, est exposé clairement et nettement, sans phrases inutiles et sans prétention, par M. F. Belin, qui n'a eu qu'à continuer à suivre sa méthode pour nous donner de nouveau un livre excellent. Ses comparaisons avec les autres Universités provinciales soumises au même régime de réglementation par arrêts du Conseil d'État et à la même tutelle du chancelier de France, lui ont permis d'établir une synthèse, de mieux faire comprendre l'action du pouvoir royal et d'entrer plus intimement dans la vie universitaire à l'époque étudiée par lui. Son livre, qui sera complété, dans une seconde partie à paraître, par le tableau des modifications opérées après 1730, restera donc un des plus précieux à consulter pour l'histoire de l'enseignement supérieur dans l'ancienne France.

L.-H. Labande.

A. Dauzat, **Essai de Méthodologie linguistique** dans le domaine des langues et des patois romans. — Paris, H. Champion, 1906 ; un vol. in-8, de VIII-295 pages.

A. Dauzat, **Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne.** — Paris, H. Champion, 1906 ; un vol. in-8, de 94 pages (avec 8 cartes).

I. — Sous ce titre un peu technique de *Méthodologie* [1], M. Dauzat vient de publier un livre important, qu'on ne pourra manquer de lire avec profit, et que j'ai lu pour ma part d'un bout à l'autre avec le plus vif intérêt. Peut-être au point de vue de la composition, pourrait-on dire qu'il y a dans ce livre deux parties de dimension presque égales,

1. Au lieu de *langues et patois romans*, il eût peut-être été plus exact de mettre dans le titre *langues et patois gallo-romans*.

et qui restent un peu distinctes, ne se complètent pas forcément l'une l'autre : ce n'est là qu'un léger inconvénient. Je ne partage pas toujours — tant s'en faut — toutes les idées de l'auteur; mais je reconnais d'autant plus volontiers qu'il expose ses théories avec vigueur, avec intrépidité même, allant jusqu'au bout des principes une fois posés. Encore qu'il soit jeune, ceci prouve que M. D. a un esprit déjà mûr. Il a évidemment éprouvé le besoin de se résumer à lui-même la conception générale qu'il se fait de la linguistique, et n'a pas cru devoir ajourner plus longtemps cette « heure de synthèse » que le regretté Victor Henry opposait quelque part aux longues années d'analyse préparatoires. C'est là ce qui fait précisément que sa tentative est intéressante, et je dirai presque d'un bon exemple.

A la base de sa conception linguistique M. D. a posé l'inconscience absolue, totale, des sujets parlants. Qu'il ne soit donc pas question, à aucun degré, de l'intervention de la volonté humaine dans le langage, ni par exemple de cette semi-conscience grâce à laquelle M. Bréal cherchait à apporter quelques tempéraments à cette théorie, constatant qu'après tout « entre les actes d'une volonté réfléchie, et le pur phénomène instinctif, il y a une distance qui laisse place à bien des états intermédiaires » : M. D. ne veut à aucun prix de ces ménagements, il les considère comme dangereux, et les bat en brèche d'un bout à l'autre de son exposé. Pour lui, ce ne sont pas seulement les faits phonétiques qui sont d'ordre purement mécanique; l'évolution intellectuelle des idiomes participe à la même fatalité originelle, et cela l'entraîne loin. Nous allons voir s'il n'en résulte pas dans son livre certaines lacunes et même des inconséquences.

Il y a d'abord un point sur lequel je me sépare nettement de l'auteur, c'est à propos de ce qu'on appelle communément la « loi du moindre effort ». Cette loi, M. D. la rejette d'une façon bien sommaire et bien dédaigneuse (p. 90); il croit l'avoir réfutée en disant qu'on avait tort autrefois de croire le *b* plus facile à prononcer que le *p*, et il ajoute : « Cette hypothèse est radicalement contredite par les données de la phonétique expérimentale. » Mais en réalité, cette réfutation n'est rien moins que victorieuse, et elle montre simplement qu'ici la question a été mal posée. Le langage articulé ne se compose pas de phonèmes isolés, mais de sons groupés entre eux et formant des séries. Ce n'est donc pas le *b* pris en lui-même qu'il a été à un certain moment plus commode de prononcer que le *p*, c'est le *b* placé dans de certaines conditions : autrement dit *sapa*, je suppose, est devenu *saba*, parce qu'entre deux *a* une sonore est proférée plus facilement que la sourde qui interrompt le courant vocalique. Les chanments phonétiques sont conditionnés par des ambiances qu'il ne faut jamais perdre de vue. Aussi j'en dirai autant du second exemple que prend M. D. dans le même passage : « *C* latin devant *a* exigeait bien moins de contractions musculaires que *tchy*, par lequel nombre de

patois l'ont remplacé. » Je le crois sans peine! Mais ici encore le triomphe remporté sur les arguments adverses n'est qu'apparent ; il l'a été en prenant les deux termes extrêmes d'une longue série et en supprimant tous les intermédiaires. Ce qu'il faudrait faire ressortir au contraire dans un cas de ce genre, c'est qu'il y a eu un processus d'assimilation, les phonèmes voisins ayant une tendance à s'emprunter leurs caractères respectifs. Comme à un moment donné, dans une certaine région, l'*a* avait changé de nature, le *k* lui aussi s'est palatalisé, et il a été « plus facile » de prononcer *k'a* que *ka* : puis ensuite sont venus *kya*, *tya*, *tcha*, etc., et l'évolution s'est opérée par une sorte de glissement insensible entre les générations. Bref, c'est au point d'arrivée que nous trouvons, par rapport au point de départ, une complexité plus grande : mais il n'en est pas moins vrai que chaque étape de la série semble avoir été vaguement sentie comme plus commode relativement à celle qui la précédait. En ce qui concerne l'évolution physiologique des sons, je crois bien que la théorie du moindre effort explique les faits — je ne dis pas toujours — mais du moins dans une large mesure. Et maintenant, si nous envisageons les formes grammaticales, qu'est-ce donc, par exemple, que leur égalisation progressive? Qu'est-ce, sinon la recherche instinctive, si l'on veut, — semi-consciente, si l'on préfère, — de ce qui est « plus semblable »? En tout cas, il est assurément plus commode et plus facile de se rappeler une terminaison unique, toujours la même, que des désinences multiples : inutile de donner des exemples. Pour la syntaxe, où nous arriverons à déterminer des lois, — je l'espère bien avec M.D., et ne saurais partager à cet égard le scepticisme de quelques-uns, — qu'est-ce donc encore que le croisement syntaxique, qui a été très justement considéré ici comme un procédé essentiel? C'est une accommodation, de même que l'analytisme a eu pour résultat de substituer quelques tours simples à des formes souvent divergentes. Tous ces points, M. D. les a abordés, signalés tout au moins, mais sans les envisager par le biais que j'indique, de sorte qu'en le lisant on a un peu la sensation de complications qui se succèdent, se remplacent ou se surajoutent les unes aux autres d'une façon assez capricieuse. Pour moi, la loi du moindre effort — qu'on l'appelle de ce nom, ou bien encore « principe d'économie », dénomination que quelques-uns préfèrent, — reste capitale : elle se retrouve et se vérifie à tous les étages, pour ainsi dire, de la linguistique ; elle est ce qui dirige l'évolution. Dirons-nous qu'elle est une preuve de la paresse inhérente à l'esprit humain? Il y a bien peut-être au fond, si l'on veut, quelque chose de cela : mais il est certain que d'un autre point de vue elle s'ennoblit, car on peut la considérer comme l'expression d'une tendance qui consiste à produire avec un minimum d'effort le maximum d'effet possible. N'oublions pas que les langues sont faites pour que les hommes communiquent entre eux, et puissent se transmettre

leurs pensées; que si elles évoluent, c'est pour mieux se prêter à cette communication, — ce qui peut se produire, je le reconnais, d'une façon inconsciente.

M. D. s'en est-il assez souvenu? Pas toujours semble-t-il, ni d'une façon assez constante. Il a, d'après moi, donné trop peu de place dans son exposé, si tant est qu'il ne les ait pas méconnues, aux lois de l'imitation (je prends le mot au sens où l'entendait Tarde). Ceci demande à être un peu expliqué : ma critique portera sur un point général, qui est la façon même de concevoir la transmission du langage; puis sur un point particulier, qui a été largement développé dans ce livre, je veux dire l'évolution des patois en France. Aussi bien, nous pouvons commencer par là.

M. D. s'en tient plus que jamais à une conception que j'ai jadis signalée ici-même, celle d'un latin vulgaire qui, à l'origine à peu près uniforme, se serait répandu à travers toute la Gaule, puis y aurait évolué ensuite sur chaque point, dans un isolement complet. A partir de quelle époque s'est produit cet isolement? Il ne le dit pas, que je sache, mais laisse entendre que ce fut de très bonne heure, vers le temps de Charlemagne, sinon plus tôt. Dès ce temps-là nos communes, ou pour mieux dire nos paroisses ont vécu chacune chez elle, chacune pour elle, séparées de leurs voisines par des sortes de cloisons étanches qui n'ont rien laissé passer et empêché toutes communications. Et cette séparation absolue, radicale, des différents groupes peuplant la France n'a pris fin qu'il y a un demi siècle, vers 1850 environ. Dès lors on pourrait être étonné que certains phénomènes linguistiques, évidemment postérieurs à cette séparation par groupes, se soient produits sur chaque point particulier, et arrivent ensuite à coïncider sur des aires très vastes, car le fait n'est guère niable. Pour parer à cet inconvénient, comme M. D. n'admet point une propagation de faits phonétiques, par exemple, à travers des cellules si rigoureusement closes [1], il est forcé de les supposer conditionnés par une altération identique des organes vocaux, provenant elle-même d'une certaine fusion entre les populations, — ce qui ne va pas sans quelque difficulté, car lui-même dans d'autres passages a déclaré ces mélanges très rares; puis comme les limites de deux évolutions phonétiques ne coïncident jamais, on ne voit pas pourquoi tel fait s'est propagé jusque-là, et tel autre jusqu'ici seulement. Il faudrait supposer que les organes ont été modifiés partiellement, dans des proportions variables, et tout cela n'est pas très clair. La vérité, c'est que M. D. a

1. A la p. 88, il incrimine la théorie que j'avais esquissée ici (*Revue Critique*, 21 février 1898), il déclare que c'est une conception *a priori*, et qui ne s'appuie sur aucun fait. Il me semble pourtant que, précisément dans ce passage, je donnais pour exemple la diffusion des formes comme *auʒet* et *radin* dans l'Entre-deux-Mers; j'aurais pu alléguer la répartition en Gascogne des formes correspondant à *-ariu, -aria*, et bien d'autres faits.

exagéré, je crois, l'impossibilité de toute communication entre les groupes sociaux. Je sais qu'à certaines époques de notre histoire les relations ont été presque nulles, et notamment au xe siècle ; que les paroisses ont vraiment formé alors des unités économiques, se suffisant tant bien que mal à elles-mêmes. Mais des brassements de populations ont cependant toujours été possibles, pour des raisons très diverses, et je ne puis me résoudre à croire que, pendant un millénaire, les hommes aient vécu attachés à la glèbe dans l'isolement farouche qui est ici décrit. Cette conception, à vrai dire, tient peut-être à ce que M. D. a étudié les faits linguistiques dans des régions montagneuses, et là en effet — en Auvergne aussi bien que dans les Pyrénées, je suppose, — les groupes sont très isolés : si le hasard lui avait fait examiner les choses dans des pays de plaine, sa théorie du même coup s'en serait peut-être trouvée modifiée. Je ne crois donc pas qu'en tout cas une telle théorie soit valable pour l'ensemble des patois français.

Et ceci m'amène tout naturellement à une critique d'ordre plus général encore que la précédente. C'est qu'en vérité, après s'être moqué quelque part de l'*inflexionnal instinct* de Sayce, M. D. aboutit lui-même, et pour son propre compte, à une sorte de *linguistical instinct*, si l'on me passe l'expression. Il arrive à considérer le langage comme étant essentiellement le résultat d'une prédisposition organique : et je veux bien qu'il y ait quelque chose de cela, mais il ne faut pas non plus rien exagérer. Pour que cette prédisposition arrive à éclore dans un certain sens, il y faut encore un milieu déterminé. Ceci est de toute nécessité. Si l'on s'avisait de refaire l'expérience de Psammétichus, l'enfant isolé de ses semblables n'arriverait qu'à proférer de vagues sons articulés. D'autre part, si l'on transportait en naissant un jeune Anglais à Madrid, et qu'il y vécût uniquement avec des Castillans, cet enfant au bout de deux ans parlerait espagnol, et ainsi de suite. Bref, le langage est avant tout un fait social, un phénomène d'imitation, chez l'enfant surtout, mais aussi chez l'adulte. Voilà le grand point que d'un bout à l'autre de son exposé, M. D. a vraiment trop méconnu, ou cherché du moins à restreindre aux limites étroites de la « commune ». Car il nous dit : « Les habitants des différentes localités se jalousaient trop entre eux pour jamais rien emprunter au langage de leurs voisins ». Mais qui parle d'emprunts conscients ? S'ils l'ont fait, c'est sans le vouloir, sans s'en apercevoir, et peut-être était-ce le cas de faire intervenir cette théorie de l'inconscience qui est présentée avec tant de force dans d'autres parties du volume.

J'ai dit qu'il y avait aussi dans ce livre quelques inconséquences. Elles ne sont pas très graves, puisqu'en général l'auteur va avec beaucoup de suite jusqu'au bout de ses raisonnements, et sait aussi choisir habilement les exemples sur lesquels il s'appuie. Cependant je me demande si, avec une théorie aussi rigoureuse que la sienne, procé-

dant par une sorte de déterminisme linguistique, M. D. avait le droit de s'apitoyer sur « ces beaux mots qui meurent opprimés par la tyrannie de l'usage », comme le disait Vaugelas ? Il le fait parfois, du moins en ce qui concerne la langue française littéraire, et je ne vois pas pourquoi (p. 103) il regrette la disparition de *destre* et *senestre*, les trouvant mal remplacés par *droit* et *gauche* : au fond ces derniers, une fois que la même idée s'y est attachée, n'ont-ils pas valu les autres? Quant au remplacement de *tenēre* par *tenire* au nord de la France (qui est allégué dans le même passage), il n'était d'aucune utilité lui non plus, mais qu'est-ce que cela prouve ? C'est un fait d'analogie qui aurait pu ne pas se produire ; et effectivement il n'a pas eu lieu au Midi, tandis qu'au Sud-ouest les choses se sont passées d'une façon inverse, et que par là *venire* s'est changé en *venēre* sous l'influence de *tenēre*.

Je ne chicanerai pas M. D. sur quelques vétilles de rédaction, et dire par exemple, comme ici p. 49 « qu'en français *l* devant consonne s'est vocalisé en *u* vers le XIIIe siècle », c'est indiquer une date singulièrement contestable. On s'étonne aussi que, dans une étude de ce genre, un livre comme *Les changements phonétiques* de P. Passy n'ait pas été utilisé, ni cité dans la bibliographie où figurent cependant des grammaires historiques élémentaires. Enfin il est certain qu'un problème capital en linguistique, la division des phrases en mots ou groupes de mots, n'a pas été ici nettement posé, et c'est une lacune assez grave. Pour indiquer la disposition des matières dans une étude linguistique, M. D. s'en est tenu à la division traditionnelle en Phonétique, Morphologie, Lexicologie, Syntaxe : peut-être était-ce le plus sage, car malgré bien des tâtonnements on n'est pas arrivé à grouper encore d'une façon plus scientifique les matériaux. On y parviendra, je l'espère, et en tout cas on peut déjà s'efforcer de partir toujours de la phrase, et montrer dans une certaine mesure comment s'entrecroise tout ce qui concerne la partie intellectuelle du langage. M. D. ne l'a pas indiqué assez fortement : en revanche, je ne puis qu'adresser des éloges à toute la seconde partie du volume, celle où il donne des conseils très sages et très minutieux sur la façon dont doivent être étudiés nos patois.

II. — C'est que dans ce genre d'études, l'auteur est vraiment passé maître, et en même temps que son livre de théorie générale, pour mieux illustrer par un exemple ses conseils, il vient de nous donner une étude de phonétique très spéciale sur une région de l'Auvergne. Cette étude est relativement courte, puisqu'elle ne comprend pas tout à fait cent pages, et cependant les résultats qui s'y trouvent consignés, ont demandé des recherches longues et pénibles, une enquête poursuivie pendant plusieurs années. M. D., qui naguère avait étudié déjà par le menu la phonétique et la morphologie du patois de Vinzelles, a élargi cette fois-ci le cercle de ses investigations : il les a fait porter sur une région arbitrairement découpée au sud de Clermont, qui

s'étend à l'est et surtout à l'ouest d'Issoire, et qui est du reste heureusement choisie pour fixer les limites de certains faits importants (traitement de *c* devant *a*, de *d* intervocalique, etc.). Nous pouvons avoir toute confiance, je crois, dans les observations minutieusement faites par l'auteur, et, en tout cas, pour combattre telle ou telle de ses conclusions, il faudrait avoir examiné soi-même les choses sur place et de très près. Je me borne à deux ou trois remarques, portant sur des points tout à fait accessoires, et par exemple est-il exact (p. 17) de placer au VIe siècle l'assibilation de *t* latin devant *y*? J'en doute fort. Il ne me paraît pas plus juste de dire (p. 16) que le phénomène du « démouillement » n'a « pas encore été signalé dans les patois » : car en vertu de quel principe alors *oreille* est-il devenu *orèle* en Picardie? D'autre part, je vois qu'à la page 12, M. D. pose comme absolument certain qu'au IXe siècle l'*u* avait encore sa valeur latine. Je ne le crois pas : mais admettons l'hypothèse, et comment alors a pu se propager l'évolution de *u* en *ü*, puisque dès ce moment tous les villages vivaient absolument isolés l'un de l'autre? Une pareille propagation tiendrait du miracle; car de dire que le changement s'est produit partout simultanément en vertu de certaines prédispositions organiques partout les mêmes, je n'en crois rien non plus. Dans le même ordre d'idées, je pourrais invoquer encore les divergences que M. D. signale (p. 33) entre le développement phonétique de *audire* et celui de *alauditta* : est-ce que tout cela s'accorde bien avec une évolution historiquement enfermée dans les limites étroites de la commune, et ici n'est-ce pas l'auteur lui-même qui, en citant des faits, s'est chargé de critiquer les théories exposées dans le premier volume dont nous avons parlé? Je terminerai par une simple réflexion. M. D. constate que la zone qu'il a étudiée est à peine grande comme un arrondissement, et que cependant, pour l'explorer à fond, il y faudrait une vie de savant. Or il y a 362 arrondissements en France, si j'ai bonne mémoire. J'en conclus que, pour arriver à une enquête définitive sur nos patois, il faudrait que trois ou quatre cents savants, tous imbus des mêmes méthodes, se missent simultanément à la tâche. Mais c'est là un idéal que nous n'atteindrons pas — soit dit sans décourager personne, — car chez nous malheureusement les hommes du zèle et de la valeur scientifique de M. Dauzat ne se comptent pas à la douzaine.

E. Bourciez.

— Conduire une action, à travers des scènes de passion, de séduction, d'adultère, d'impudeur élégante, de divorce et de remariage, à une conclusion où l'on invoque pieusement le nom de Dieu, balancer en un équilibre subtil le décadentisme dans l'art et dans la vie et une morale de sermon, peindre en regard l'un de l'autre un écrivain idéaliste qui pousse le détachement jusqu'à sacrifier les siens, et un écrivain voluptueux qui pousse le raffinement jusqu'au vice contre nature, c'est ce qu'a fait M. Smart Young dans le roman que nous annonçons (*Passion's Peril*, *a*

Romance. Londôn, The Hermes Press, 1906), où se rencontrent d'ailleurs, dans les détails, une expérience vécue de la passion, une fougue haletante de réalisme amoureux, des traits observés de psychologie perverse, des paradoxes brillants, un véritable talent de style. Guéri d'une prédilection un peu inquiétante pour l'anormal, du goût des contrastes forcés, et d'une tendance à l'effet mélodramatique, M. Young pourra donner une seconde œuvre pleine de vie et d'esprit, nuancée d'une teinte poétique dans l'expression. — C. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 avril 1907*. — M. S. Reinach, président, annonce le décès de M. Adolphe Neubauer, ancien « sub-librarian » de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, correspondant de l'Académie depuis 1889.

L'Académie désigne M. Héron de Villefosse pour la représenter à l'inauguration du monument qui sera élevé à Cannes en l'honneur de Prosper Mérimée, le 28 avril prochain.

M. Clermont-Ganneau, de retour de la Haute-Égypte, rend compte à l'Académie de la mission archéologique que, d'accord avec le Ministère de l'instruction publique, elle l'a chargé d'entreprendre à Eléphantine. Il a été secondé dans ses recherches par un de ses anciens élèves, M. Clédat. Parmi les plus importantes découvertes qu'il a faites, il convient de citer deux grandes statues en diorite couvertes d'inscriptions de l'époque de Thoutmès III, d'un intérêt exceptionnel pour l'art et la religion de l'ancienne Egypte. Non loin du lieu de la trouvaille, on a exhumé un sanctuaire décoré d'obelisques en miniature et recouvrant une nécropole de béliers momifiés et ensevelis dans des cuves de granit. Les gaines des momies, gaufrées et dorées, sont ornées à profusion de scènes mythologiques et d'inscriptions. Le bélier était l'animal sacré du Khnoum criocéphale, le grand dieu d'Eléphantine. M. Clermont-Ganneau a, en outre, recueilli une quantité considérable de textes hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, grecs et coptes, écrits la plupart sur des fragments de poterie que l'on désigne sous le nom d'*ostraka*. Dans le nombre, une centaine, écrits en lettres et en langue araméennes, ont pour auteurs des Juifs établis à Eléphantine au ve s. a. C. M. C.-G. insiste sur ce dernier point, parce qu'il constituait l'objectif spécial de sa mission. La présence des Juifs à Eléphantine, à cette haute époque, était déjà indiquée par des papyrus. Il s'agissait de déterminer sur le terrain le quartier de la ville antique dans lequel pouvait être fixé ce groupe de Juifs araméens. Grâce à la découverte de ces ostraka araméens provenant tous d'une région étroitement circonscrite, cette partie du problème est aujourd'hui résolue. C'est là qu'on aura chance de retrouver le sanctuaire de Jéhovah qui, au dire même des documents en question, s'élevait dans l'île à l'époque de Darius, Artaxerxès et Xerxès. Cette recherche fera l'objet d'une seconde campagne que M. Cl.-G. se propose d'entreprendre, dès l'hiver prochain.

M. Senart est désigné comme délégué de l'Académie à la session de l'Association internationale des Académies qui aura lieu, le mois prochain, à Vienne (Autriche).

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur le double sens du mot celtique qui signifie *forgeron*. Dans ces langues, l'art du forgeron, ses produits, la poésie et la musique peuvent s'appeler de la même façon.

M. B. Haussoullier annonce, au nom de la commission du prix Allier de Hauteroche, que ce prix a été partagé entre le Dr Hugo Gaebler, de Berlin, pour son mémoire « sur l'étude des monnaies de la Macédoine » composé de cinq articles parus de 1898 à 1905, et M. George Macdonald, de Glasgow, pour son *Catalogue of greek coins in the Hunterian collection* (Glasgow, 1899-1905, 3 vol. in-8°).

M. Louis Havet corrige un passage corrompu du *Carthaginois* de Plaute. Des serviteurs du Carthaginois, qui paraissent vieux, il est dit non pas qu'ils sont chargés de colis, *sarcinatos*, mais qu'ils sont voûtés, *arcuatos*. Les anneaux qu'ils portent aux oreilles font dire d'eux qu'il manque à leurs mains non pas tous les doigts, *digitos*, mais bien le doigt annulaire, *quartum digitum*. M. Havet examine ensuite le vers 338 du *Cordage*. Il corrige *verum omnes* « mais tous » en *verum omen* « un présage vrai ». Accessoirement, il montre que la faute *omnes* pour *omen* a entraîné l'altération du mot suivant, qui doit être lu *sapienti* et non *sapientes*.

M. Paul Monceaux fait une communication sur l'*Isagogé* de Marius Victorinus.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **6 Mai** — **1907**

Travaux offerts à M. Codera. — GUSTAFFSON, Le gérondif. — Les Petits Prophètes, II, p. DRIVER. — MICHEL, La Chanson de Roland. — G. PARIS, Esquisse de la littérature française au moyen-âge. — SANTI, Le Canzoniere de Dante. — HATSCHEK, Les institutions en Angleterre. — SERAPHIM, Histoire de Livonie, I.— DIERAUER, Histoire de la confédération suisse, III. — HEYWOOD, Roi et sujet, p. TIBBALS. — Wentworth Smith, L'Hctor de Germanie, p. PAYNE. — ROCA, Le règne de Richelieu. — Pepe, Mémoires, p. MOUTON. — MELVILLE, Romanciers anglais. — Schmoller, Principes d'économie politique, 2, tome IV, trad. POLACK. — RYDBERG, Le développement du pronom Ego. — PLATTNER, Grammaire française, III. Le pronom. — Miscellanea Ceriani.

Homenaje a D. Francisco Codera en su Jubilacion del Profesorado; estudios de erudicion Oriental, c. introd. Ed. Saavedra; Zaragoza. Escar. 1904, XXXVIII-656 pp.

Dans son Introduction, M. *Saavedra* a montré, en termes excellents, quelle place éminente M. *Codera* occupe dans l'érudition espagnole; par une sorte de fière coquetterie nationale, il laisse aux étrangers le soin de redire que le renom de son maître a depuis longtemps franchi les frontières de la péninsule; ce volume même, auquel ont collaboré de nombreux savants étrangers, en est une preuve tangible. — La table des matières occupe quatre pages; on ne donnera ici que quelques titres.

Les travaux de linguistique pure sont en petit nombre; après une comparaison des verbes défectifs en arabe, hébreu, chaldéen, syriaque et éthiopien, de M. *Viscarillas y Urriza*, c'est une note de M. *L. Gauthier* sur la racine arabe *ha*, *kaf*, *mim* : exemple finement présenté des éléments nouveaux que l'étude des textes philosophiques peut apporter à la linguistique arabe; oserai-je dire que j'aurais une confiance plus complète en une étude qui prendrait pour guide la chronologie des textes étudiés, c'est-à-dire l'histoire de la langue, et le langage vivant, c'est-à-dire la psychologie naturelle? — Il dut plaire à M. Codera qu'on lui dédiât surtout des travaux historiques, et particulièrement des études sur l'Espagne; c'est ce qui fut fait. — La description de l'Espagne, extraite par M. *René Basset*, de l'œuvre du géographe anonyme d'Alméria (XII° s.), est un document fort important, dont le texte et la traduction sont publiés avec une parfaite sûreté d'érudition. — Le chapitre d'Ibn Fadl Allah sur l'Andalousie, traduit par M. *Ahmed Zeki*, manque dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris et n'a donc point pris place dans le

travail de Quatremère; la traduction de M. *Ahmed Zeki* est excellente, mais on peut regretter qu'il se soit interdit le commentaire qui aurait montré la nouveauté de certains renseignements, tels que l'énumération des ponts de Grenade et celle de ses portes; cette dernière diffère des indications données par M. Simonet (Descripcion del reino de Granada, p. 74); le manuscrit d'Oxford me paraît, en outre, fournir de petites variantes, qu'il importera d'étudier. J'indique dès maintenant que, dans la description d'Alméria, il faut commencer ainsi l'avant-dernier paragraphe de la p. 469 : « Elle touche vers l'Est à la vieille ville, « et aussi à la troisième cité, que l'on nomme le « *Moçalla* d'Alméria et qui est la plus grande des trois. La citadelle, « etc. ». — M. *H. Derenbourg* donne une notice sur les manuscrits arabes de Madrid, qui vient s'ajouter aux utiles travaux qu'il poursuit depuis longtemps déjà sur la bibliographie arabe de l'Espagne; — MM. *Pablo Gil* (manuscrit aljamiades), *Garcia de Linares* (paléographie arabe), *Carreras y Candi* (Barcelone), *Chabas* (Denia), *Eguilaz y Yanguas* (Garnata e Illiberri), *Ferrandis* (Templiers), *Gaspar* (Cordouans en Crète), *Gomez-Moreno* (art chrétien à Grenade), *Gonzalvo* (musulmans madrilènes), *Hinojosa*, *Ibarra*, *Lopes, Saavedra Ureña* (juristes cordouans), manifestent, par d'excellents mémoires, la vitalité des études historiques en Espagne. — Il faut mettre à part un travail très important de M. *Asin* sur Averroës et saint Thomas-d'Aquin. — M. *Alemany* a indiqué les principaux traits d'un sujet fort intéressant, qui mériterait l'honneur d'un volume, les milices chrétiennes, qui jouèrent un rôle si important dans la vie des princes musulmans du Maghreb. — M. *Barrau-Dihigo* a cherché à infirmer le jugement de Dozy sur l'historien Conde; son travail réunit des faits intéressants et bien présentés; mais il a ignoré un article de M. Jacqueton qui est terriblement fort pour la thèse contraire. — Le mémoire de M. *Menendez y Pelayo* est de première importance pour l'étude des rapports entre les littératures arabe et espagnole. Encore, un article de M. *Nallino* sur Al Bayan du jurisconsulte Ibn Rochd, et une intéressante note géographique de M. *Seybold*. En dehors du cadre de l'Espagne, on trouvera des études de MM. *de Goeje* sur le feu grégeois, *Guidi* sur un manuscrit syriaque, *Houdas* (protestation des habitants de Kano contre Mohammed Bello), *Macdonald* (Évangiles), *Mehren* sur l'astrologie et le destin d'après Avicenne, *Ribera* (Collège Nizami à Bagdad), etc.

Ce n'est pas l'un des moindres mérites de ce livre d'avoir montré à tous que M. Codera, au cours d'un long enseignement, a su donner à l'Espagne un groupe d'arabisants qui lui font le plus grand honneur.

M. G.-D.

F. Gustafsson, **De gerundiis et gerundiuis latinis; thesin apud philologos Vpsaliae a. 1902 congressos proposuit** (Ex « Erani » vol. V seorsum expr.); Vpsaliae, 1904; pp. 81-97.

M. Gustafsson veut surtout montrer que le gérondif proprement dit (substantif, *amandum*) est antérieur à l'adjectif en *-ndus* (*amandus*). C'est l'inverse de la doctrine généralement admise.

Il n'explique pas pourquoi les autres langues italiques n'ont que l'adjectif en *-ndus* et se rejette sur la pénurie de nos documents.

Son principal argument est tiré du fait que les emplois de l'adjectif s'étendent au détriment de ceux du substantif. Cependant, à prendre les statistiques en gros, l'argument n'a peut-être pas la portée que M. G. veut lui donner. Voici les chiffres : forme nominale : 183 exemples dans Plaute, 107 dans Térence, 1020 dans les discours de Cicéron; forme adjective : 201 exemples dans Plaute, 102 dans Térence, 2048 dans les discours de Cicéron. Ainsi : 1° il y a déjà majorité des formes adjectives dans Plaute; 2° il y a fléchissement dans Térence (102 contre 107), ce qui est assez inattendu chez ce précurseur du latin classique. Dans Plaute, les formes adjectives l'emportent au nominatif, à l'accusatif et au datif (le double environ); les formes nominales au génitif et à l'ablatif (38 et 55 contre 11 et 17). Dans Térence, les formes adjectives et les formes nominales l'emportent respectivement aux mêmes cas; mais on voit déjà poindre la répugnance de la langue pour certains tours : il n'y a pas un seul exemple du datif de la forme substantive. Dans les discours de Cicéron, les formes adjectives l'emportent partout, sauf au génitif où les deux chiffres se rapprochent sensiblement (304 contre 343). Et cependant, à l'époque classique le tour nominal *ad diripiendum concessit* tend à usurper la place du tour avec accord *bona diripienda concessit*. M. G. remarque lui-même (p. 93) que Plaute emploie très fréquemment l'adjectif avec *dare* (*utendam filiam dare*). Malgré ces observations on doit reconnaître qu'à l'époque classique, le plus souvent, les constructions avec accord se substituent aux constructions nominales. Mais le phénomène a une cause générale qui atteint tous les groupes susceptibles de l'accord : *amissa Sicilia* remplace *Siciliae amissio* comme *bona diripienda* remplace *bona diripiendum*; dès longtemps, on disait *formosa Amaryllis* au lieu de *Amaryllidos uenustas*. On ne peut donc pas se servir de ce phénomène pour prouver l'antériorité de *diripiendum* sur *diripiendus*.

Accessoirement, M. G. suppose (p. 86-87) que les formes gérondives avaient d'abord un sens final et que leur extension est due à l'oblitération de cette fonction dans les infinitifs. Les textes allégués ne prouvent pas cette hypothèse. Le sens final y est introduit, non par la forme gérondive, mais par le cas employé, par la préposition *ad*, par le contexte.

Je crois que la naissance et l'expression du gérondif sont dus, en

effet, à l'incapacité de l'infinitif pour certaines fonctions, mais à une incapacité plus générale et plus certaine. L'infinitif, en latin, a été arrêté dans son essor par l'absence d'article. Il ne pouvait être le véritable substantif qu'il était devenu en grec. Le gérondif a pris sa place partout où il ne pouvait la tenir. Bien plus, le gérondif a fini par usurper des rôles que l'infinitif latin aurait pu défendre, comme dans les types *dare portandum aliquid* et *uidere est*. Certaines restrictions d'usage ne s'expliquent pas autrement pour l'infinitif.

Cette dissertation ne me paraît donc pas atteindre son but. Cependant des résultats secondaires doivent être enregistrés. M. Gustafsson a rapproché constamment le gérondif et les substantifs verbaux. Cette comparaison est intéressante et utile.

Paul Lejay.

The Minor Prophets, Vol. II (*Nahum*, *Habakkuk*, *Zephaniah*, *Haggai*, *Zechariah*, *Malachi*, ed. S. R. Driver. Edinburgh and London, 1906. 2 s. 6 d.

Ce petit volume qui fait partie de la *Century Bible*, est admirablement édité par le docteur S. R. Driver, le savant professeur royal d'hébreu à l'Université d'Oxford. C'est une œuvre de vulgarisation destinée à mettre les lecteurs de la Bible au courant des travaux les plus récents. Le docteur Driver adopte dans son commentaire des petits prophètes la méthode historique. Il les replace successivement dans les circonstances où ils ont vécu et écrit, et bannit de ses introductions et de ses notes toute considération homilétique. Le résultat est extraordinaire : ces figures incertaines, enveloppées d'une brume théologique, s'animent sous la main patiente du savant. Nous voyons revivre leurs craintes patriotiques, leurs haines, leurs espoirs ; et, en fin de compte, il ressort de la lecture de ce simple commentaire historique plus d'édification que d'un commentaire où les préoccupations du prédicateur auraient eu le pas sur celles du savant. La traduction adoptée est celle de la « version revue ». Deux cartes, dont une en couleur, accompagnent le texte. Une bibliographie, une table chronologique complètent un livre dont la probité scientifique et la clarté sont les qualités dominantes. L'exécution typographique est irréprochable.

Ch. Bastide.

Marius Michel. **La Chanson de Roland et la littérature chevaleresque.** Paris, Plon, s. d.; in-12 de II-319 p.

Dans ce volume, dont le titre, comme on va le voir, est assez mal choisi, la part personnelle de l'auteur consiste en une élégante analyse et une judicieuse appréciation de la *Chanson de Roland*. Les autres chapitres (sur l'origine des chansons de geste, leur diffu-

sion à l'étranger, les romans bretons et ceux imités de l'antiquité [1]) ne sont guère qu'une collection de fiches, assez agréablement reliées. Ils témoignent au reste de lectures nombreuses et variées qui ont fourni à l'auteur des rapprochements parfois inattendus, mais souvent piquants. Malheureusement M. M. emprunte trop aisément de toutes mains et croit souvent résolues des questions encore pendantes. C'est, en somme, malgré d'assez nombreuses erreurs de détail, un travail méritoire de vulgarisation [2].

A. JEANROY.

G. PARIS. **Esquisse historique de la littérature française au moyen âge** (depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle). — Un vol. in-18 jésus de xi-319 pages. Paris, A. Colin, 1907.

Le volume publié en 1888 par G. Paris, sous le titre de *La Littérature française au moyen âge* [3], était surtout un répertoire, aussi complet que possible, où les œuvres étaient classées par genres, et qui, au reste, s'arrêtait en 1328. Le présent ouvrage, qui est le dernier travail d'ensemble écrit par G. Paris, ne fait pas double emploi avec lui : c'est en effet un tableau, sommaire, mais complet, de notre ancienne littérature [4], où les œuvres essentielles sont mises en relief et étudiées dans leurs rapports avec les autres manifestations de la vie nationale ; l'histoire littéraire y apparaît donc comme un complément de celle des institutions, des mœurs, et même des arts. Notre littérature y est en outre étudiée dans ses relations avec celles des nations voisines et on y peut suivre non seulement son évolution propre, mais l'étendue et la profondeur de son influence. On conçoit tout l'intérêt que présente un pareil tableau, tracé par un tel maître.

---

1. A ces deux genres seuls peut s'appliquer l'étiquette de « littérature chevaleresque ». De là mes réserves sur l'exactitude du titre.

2. P. 3, n. 2. Il ne reste aucun doute sur l'inauthenticité de la charte d'Alaon. P. 20. On ne voit pas du tout en quoi le *Dolopathos* peut « servir de transition entre les romans d'aventures du cycle breton et le cycle antique ». — On croit vraiment rêver en lisant (p. 45) que les renseignements fournis par *Ciperis* « témoignent de l'importance que, dès Dagobert Ier, avaient prise les bourgeois dans les grandes villes ». — P. 72, *Girart de Roussillon*, dans ses plus anciennes rédactions n'est pas de la fin du xiiie siècle, mais de la fin du xiie. — Plusieurs noms propres estropiés : *Lembke* (pour *Lemcke*), *Vilmotte* (pour *Wilmotte*), *Leclerc* pour *Le Clerc*, *Stehlier*, pour *Stehlich*, etc.

3. Cet ouvrage avait déjà paru en anglais, sous le titre de *Mediaeval French Literature*, dans une collection anglaise (Londres, Dent, 1902). C'est l'original du travail de G. Paris qui paraît ici ; M. P. Desjardins lui a seulement fait subir, conformément aux indications de l'auteur, quelques modifications de style ; il y a introduit une division en paragraphes, et l'a fait suivre d'un index complet. En outre, on a rétabli ici quelques pages que le cadre étroit de la collection anglaise avait forcé d'écarter.

4. Il faut noter que la littérature provençale y tient aussi sa place.

G. Paris avait sans doute d'abord l'intention de se borner aux œuvres les plus saillantes ; mais il s'est laissé entraîner à en citer un assez grand nombre de second ordre, qui, étudiées ailleurs à un point de vue purement érudit, n'avaient jamais été l'objet d'un jugement littéraire approfondi, ni rattachées, comme ici, au grand courant dont elles dépendent. Quant aux œuvres et aux auteurs de premier plan, G. Paris a su les peindre en traits dignes du sujet : les pages sur *Aucassin et Nicolette*, le *Roman de la Rose*, Joinville, Froissart, Villon, Charles d'Orléans sont merveilleuses de précision et de relief. Un autre attrait enfin de ce livre est de nous faire connaître le dernier état de la pensée de G. Paris sur certaines questions controversées : il n'est pas sans intérêt de voir, par exemple, que s'il avait fait quelques concessions (p. 76) aux adversaires de la fameuse « hypothèse anglo-normande » (sur l'origine des romans arturiens), il maintenait sans restriction sa théorie de l'origine provençale du cycle de Guillaume (p. 45 et 73).

Les notes, qu'il n'avait pu achever d'écrire, consistent surtout en brèves additions au texte ; M. P. Meyer, qui s'est chargé de les compléter, a visé plutôt à donner des renseignements bibliographiques. On peut regretter que celles même de G. Paris n'aient pas reçu quelques additions de ce genre : il eût été commode au lecteur de trouver l'indication des meilleures et plus récentes éditions des textes cités dans le volume. C'est une lacune qu'il serait utile de combler dans une édition prochaine [1].

A. Jeanroy.

Antonio Santi, **Il Canzoniere di Dante Alighieri**; vol. II. Rome, E. Lœscher, 1907 ; in-8°, 506 pages.

Ce volume est le second d'une édition nouvelle des poésies lyriques de Dante, accompagnées de dissertations historiques et critiques très développées et de notes explicatives. Il renferme toutes les pièces que M. Santi considère comme composées pour le deuxième et le troisième amours du poète, pour la « Donna Gentile » et pour la « Pargoletta », qu'il identifie avec la « Pietra », entre la fin de 1291 et 1309 ; le premier volume, qui paraîtra plus tard, contiendra les poésies consacrées à Béatrice.

---

1. Dans l'impression, qui est remarquablement correcte, je ne vois à relever qu'une faute grave : xiie [siècle] au lieu de xiiie (p. 179. l. 14). Il est dit (p. 277) que Jean Michel « parait avoir inventé une scène entre la Vierge et son fils, qui est restée fameuse ». S'il s'agit bien, comme il est vraisemblable, de la scène où la Vierge supplie son fils d'adoucir les rigueurs de la Passion, il y a là une erreur, provoquée sans doute par quelque confusion de notes, car cette scène est déjà amplement développée par Greban (p. 214 ss.), qui lui-même l'avait empruntée à des textes antérieurs (voy. E. Roy, *Les Mystères de la Passion en France*, p. 249-62).

Quelle était la préparation de M. Santi pour entreprendre ce grand travail, nous l'ignorons. Ce qui ressort des déclarations semées d'un bout à l'autre de son livre, c'est qu'il n'entend pas se plier à la prudente, sévère et modeste lenteur des démonstrations scientifiques, auxquelles nous ont habitués les maîtres les plus experts en l'art de faire parler les vieux textes et de les éclairer par l'étude impartiale des manuscrits et des documents. Sa façon de présenter son volume est fort extraordinaire : « J'ai voulu aborder directement les problèmes les plus difficiles, ceux où avaient échoué tous les efforts de la critique, en cherchant à les résoudre dans la mesure de mes forces. Et dans l'ensemble, je dois le dire, j'ai été heureux ». Peut-être pensera-t-on que ce bonheur a été de découvrir quelque glose inconnue ou mal comprise, quelque document encore inutilisé ? Nullement : avec les éléments traditionnels, mais dont ses infortunés prédécesseurs n'avaient su tirer aucun parti (p. 13-17) [1], il a édifié une construction qui lui paraît d'une merveilleuse logique : cela est si raisonnable, si naturel, si simple, si vraisemblable que cela « doit » être vrai. Et le système est exposé sur un ton d'affirmation presque impérative, qui ne produit pas tout à fait l'impression qu'en attend l'auteur : se tromperait-il dans la détermination des 14 canzoni qui *devaient* être commentées dans le *Convivio* [2] ? « La réponse est négative » (p. 37) ; et qui a classé ces canzoni dans un certain ordre ? « Dante *a dû* être l'auteur de cette classification » (p. 41). Entre temps M. S. nous avertit qu'il ne perd pas son temps à faire des hypothèses : « on marche ici sur un terrain sûr, aussi vrai que deux et deux font quatre » (p. 39). Et il nous expose sa méthode : avant tout, il faut un peu de bon sens, de raison, de bon goût, de « criterio naturale », et même à la rigueur cela peut suffire pour la recherche de la vérité (p. 46, 64, 114, 243, etc...) ; le témoignage des manuscrits est pour lui vérité d'évangile « lorsque l'on n'a pas d'arguments plus solides, ou que le bon sens n'autorise pas à les démentir » (p. 64) ; d'ailleurs il y a des vérités « qui n'ont pas besoin de preuves », parce que « l'esprit, la nature se révoltent » (p. 106, 107), et les critiques qui méconnaissent ces vérités (dans ce cas particulier : Giuliani et Fraticelli) le font « sourire » ou « rire », ou même lui donnent « la nausée » (ibid.). Les découvertes de M. S. sont comme des inspirations subites, dont il reconnaît aussitôt la justesse (p. 127), comme par enchantement (p. 95).

On comprendra sans peine que les raisonnements de ce critique soient assez déconcertants, d'autant plus qu'il y mêle des arguments

---

1. Chemin faisant M. S. malmène aussi A. Bartoli, coupable d' « affirmation gratuite » (un reproche qu'il paraît très sûr de ne pas mériter lui-même), et G. Carducci qui « ne comprend pas le sens » d'un sonnet dont il parle (p. 87).

2. Pourquoi M. S. s'obstine-t-il à dire *Convito*, quand tous les explicits de mss. qu'il rapporte sont d'accord sur la forme *Convivio* ? Et encore pourquoi fait-il un « Valdelli » du scrupuleux G. Vandelli (p. 241 et s.) ?

franchement mauvais [1], et que son style n'a guère plus de sévérité que sa méthode. Quand on ouvre son livre sans le connaître, et avec un très vif sentiment de curiosité, ce qui était notre cas, on ne peut se défendre d'une espèce d'effarement. Et cela est d'autant plus fâcheux que M. S. n'est pas seulement très ingénieux : il y a des choses qu'il voit et qu'il sent fort bien ; il a tiré des manuscrits des renseignements qui sont utiles, et quelques-unes de ses interprétations sont vraiment intéressantes. Si seulement il y avait dans tout cela plus de critique, et si, à l'égard de ses trouvailles, M. S. appliquait plus rigoureusement ce doute méthodique que Descartes nous a enseigné il y aura bientôt trois cents ans !

Nous ne discuterons donc pas par le menu la thèse de M. S. ; la voici brièvement résumée. Les quatorze canzoni du *Convivio* existent, et nous en pouvons reconstituer l'ordre ; il s'y trouve des pièces composées pour la « Donna Gentile » et pour la « Pargoletta », mais Dante aurait essayé d'en dénaturer le sens primitif au moyen de l'interprétation allégorique. La « Donna gentile » est Gemma Donati, la femme du poète, et la « Pietra » doit se confondre avec la « Pargoletta », que l'on ne peut d'ailleurs identifier autrement. M. S. nous raconte, telle qu'il la reconstitue, l'histoire de ces deux amours ; et si beaucoup de ses remarques sont dignes d'attention, il y déploie surtout d'appréciables qualités de romancier.

Henri Hauvette.

Englisches Staatsrecht, mit Berücksichtigung der für Schottland und Irland geltenden Sonderheiten, von Dr. Julius Hatschek, Professor der Rechte an der k. Akademie zu Posen. II Band : *die Verwaltung*. Tübingen, Mohr (Paul Siebeck), 1906. In-8°, VII-710 pages. Prix : 22 m.

Cet ouvrage fait partie d'une série de volumes consacrés à l'étude du droit public actuel dans les divers pays de l'Europe, en Amérique et au Japon [2]. Le tome I, paru en 1905 [3], se rapporte aux institutions

---

1. Par ex. l'expression *canzone distesa*, employée par Boccace à propos des canzoni du *Convivio* (p. 19-20), prouverait que les 14 canzoni destinées par Dante à cet ouvrage (interrompu après la troisième) étaient déjà rédigées (*distese*), avant que fût commencé le commentaire en prose. Mais M. S. aura-t-il un seul lecteur assez ignorant de la poésie du XIVe siècle pour ne pas relever aussitôt que sous le nom de « canzone distesa » ou « a stanze divise » on désigne simplement un certain type de canzone ? Le moindre traité de métrique en fait foi. — Je note encore que M. S. ne connaît le travail capital de E. Moore sur l'Astronomie de Dante que par l'article publié dans la *Quarterly Review* de 1898 sans nom d'auteur, suivant les traditions de cette revue ; aussi pour lui M. Moore est-il « un anonimo inglese », dont il apprécie le travail en ces termes : « il ne fait que répéter ses prédécesseurs sans apporter d'arguments nouveaux » ! Évidemment M. S. n'a suivi que d'un regard distrait les publications dantesques de ces dernières années.

2. Sous la direction de M. M. Jellinek, de Heidelberg, Laband, de Strasbourg, et Piloty, de Wurzbourg. Pour la France, la partie relative aux institutions politiques est réservée à M. Fardis, et la partie administrative à M. Lebon.

3. Je ne l'ai pas reçu.

politiques (*die Verfassung*) ; le présent volume aux institutions administratives (*die Verwaltung*). Depuis Rudolph Gneist, cet important sujet n'avait pas été traité dans son ensemble avec une aussi grande maîtrise. En France [1], en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, on a publié nombre de travaux de détail que M. Hatschek mentionne soit en note et en tête des chapitres [2], soit dans le corps même du texte. On en retrouve ici la substance, avec quelque chose en plus, car l'auteur publie quelques morceaux inédits [3] empruntés à des manuscrits du British Museum [4]. La documentation du livre est très étendue; il ne semble pas qu'aucun ouvrage important, même parmi les plus récents [5], soit omis ; et, comme le droit administratif en Angleterre est au moins autant formé par l'usage et les précédents que fondé sur des lois ou des règlements publics, l'auteur a pris soin de se renseigner aux bons endroits sur certains points particuliers de l'administration [6]. La matière, très abondante, est bien distribuée, avec quelque abus des divisions et des subdivisions [7]. Mais l'exposé est précis et

---

1. Je pense aux ouvrages de M. le comte de Franqueville dont le nom a été plusieurs fois mal reproduit (*Francqueville*, p. 158, 173). C'est une vétille. J'ajouterai, dans une citation en français, le mot *exèrce*, mal accentué deux fois (p. 98 ; il ne faut pas d'accent). Page 93, dans la phrase « Schon Thomas rühmt in seiner *Utopia* » on comprend sans doute qu'il s'agit de Thomas More; il valait encore mieux le dire.

2. Il eût été préférable de donner en tête du volume une liste alphabétique des ouvrages cités. Avec le système d'abréviation à outrance employé par l'auteur, il n'est pas toujours facile de reconnaître ceux dont il parle.

3. Par exemple page 63, 108, 114, 174.

4. Le P. Record office ne lui aurait-il rien fourni?

5. On ne saurait lui reprocher l'omission de *English local government from the Revolution to the municipal corporations act*, tout récemment publié par M. et Mme Webb (1906).

6. Pages 452-458, longue note sur l'organisation actuelle des Lois sur les pauvres, l'hygiène publique, les finances et la législation locales, etc.

7. Voici le plan du présent volume, qui est consacré à la 4e partie : l'Administration (Government). 1re division (*Abteilung*) : le gouvernement des partis et le Cabinet; chap. I, le système des partis; chap. II, le Cabinet et le Ministère; chap. III, les usages observés par les partis de gouvernement; chap. IV, lien entre le cabinet et les partis de gouvernement; section 1, lien extérieur (le premier ministre chef ou « leader », de la Chambre basse; les ministres et chefs des départements ministériels considérés comme appartenant à un parti ; l' « Opposition de Sa Majesté ») ; section 2, lien intérieur; des principes auxquels obéit le Cabinet; section 3, le principe de la responsabilité ministérielle. Chap. V, nature, fonctions et travail du Cabinet. — 2e division : des fonctionnaires publics et du droit qu'ils appliquent. Chap. I : histoire de l'organisation administrative. Chap. II, le Conseil privé. Chap. III, le Chancelier et l'administration judiciaire. Chap. IV, les secrétaires d'état; section 1 : le Ministère de l'intérieur (*Home office*) et la législation sociale ; section 2 : le Ministère des Affaires extérieures (*Foreign office*) ; section 3 : l'Office colonial ; section 4 : l'Office pour l'administration de l'Inde ; section 5 : le Ministère de la guerre (*War office*). Chap. V. Les fonctionnaires de la cour. Chap. VI. Les anciennes administrations (*Boards*); section 1, la Trésorerie et l'administration financière ; section 2, l'Amirauté et l'administration maritime.

lumineux. Ce n'est pas exclusivement l'état actuel des choses qu'il nous expose; il lui faut bien faire çà et là des retours en arrière, parce qu'en Angleterre, plus qu'en aucun autre pays, c'est le passé qui explique le présent. Ses résumés historiques, généralement brefs, sont exacts. Il ne remonte guère plus haut que les Tudors, mais il insiste à plusieurs reprises sur l'administration de Henri VIII et d'Élisabeth, parce que c'est d'eux que procède en grande partie le régime qui s'est perpétué jusqu'au XIXe siècle. Ce régime n'a guère subi de changements considérables que depuis l'avènement de la reine Victoria; c'est lui qu'on retrouve dans les ouvrages de Gneist (*Englisches Verwaltungsrecht*, 1867; *Selfgovernment in England*, 1871). Malgré les modifications introduites dans trois éditions successives, le *Selfgovernment*, autrefois si justement célèbre, est aujourd'hui très vieilli. Il fallait le refaire. C'est la tâche que s'est imposée M. Hatschek et dont il s'est acquitté d'une façon remarquable.

Une double préoccupation domine son exposé. Esprit essentiellement juridique, M. Hatschek veut tout ramener, du moins autant que possible, aux règles du droit administratif; d'autre part, il établit des parallèles entre les institutions anglaises et celles qui ont été ou qui sont en vigueur sur le continent, en particulier en Allemagne. Il insiste avec force sur les emprunts faits par l'Angleterre aux autres systèmes politiques; il montre que les Tudors ont pris modèle sur la France des Valois quand ils ont voulu organiser la centralisation administrative. Ailleurs (p. 257), il met en lumière ce fait, assez peu connu, que l'organisation du service militaire de 1757 est un emprunt fait au règlement donné par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I, à ses États, en 1733. Mais il marque aussi les différences, par exemple en ce qui concerne la police, qui, en Allemagne et en Angleterre, a été organisée dans un esprit tout à fait opposé : en Allemagne, la police est un des organes essentiels du pouvoir central; en Angleterre, elle n'est plus aujourd'hui qu'un ensemble de débris; depuis la grande Révolution du XVIIe siècle, elle a été peu à peu désarmée; les tribunaux en ont usurpé les fonctions principales. Elle est essentiellement aux mains des autorités locales, soumises à leur tour au pouvoir judiciaire. La liberté de la presse, le droit de réunion sont sortis en fait de ses ruines; c'est pourquoi elles ne consti-

---

Chap. VII. Survivances du système provincial dans l'organisation administrative de la Grande-Bretagne (le secrétariat pour l'Écosse; le régime spécial de l'Irlande). Chap. VIII. Les Administrations nouvelles : section 1, le Ministère du Commerce (*board of trade*); section 2, le Ministère de l'Agriculture et de l'économie rurale. Chap. IX. Selfgovernment : section 1, l'Administration locale et le *Local government board*; section 2, la Police; section 3, l'Enseignement et le Board of Education. Chap. X. Le service de l'État. — 3e division : de la protection contre les abus de l'administration; le contrôle exercé par les tribunaux et la routine administrative. Chap. I, le contrôle de l'administration par les tribunaux. Chap. II. La routine administrative.

tuent pas un droit organisé. Généralisant cette observation, M. Hatschek conclut en déclarant, ce qui est exact seulement par comparaison, qu'à vrai dire il n'y a pas en Angleterre de droit administratif ; il n'y a que ce qu'il appelle expressément la Routine (*die Verwaltungsroutine der Zentralstellen*). Dans un manuel de droit public, ces considérations et comparaisons sont tout à fait à leur place. Elles contribuent à l'intelligence des institutions. Elles sont un élément d'attrait dans un livre plutôt sévère par nature et par destination.

Ch. Bémont.

Geschichte von Livland von Dr Ernst Seraphim, Band I. Gotha, F. A. Perthes, 1906, V, 293 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

L'*Histoire de la Livonie* fait partie de la collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte* de Heeren et Uckert, actuellement continuée par M. Lamprecht; elle appartient à la nouvelle section de cette vaste entreprise, intitulée *Territoires allemands*, que dirige plus particulièrement M. Armin Tille. On aurait le droit de s'étonner quelque peu de voir figurer parmi les *Deutsche Landesgeschichten* un territoire qui, depuis plus de trois siècles appartint successivement à la Pologne, à la Suède et à la Russie, et qui, même au moyen âge, n'eut que des rapports assez peu suivis avec le Saint-Empire romain. Mais l'auteur de notre ouvrage, dédié *Patriae resurgenti* [1], réclame très énergiquement la Livonie comme terre allemande, puisqu'elle n'aurait été colonisée que par les Allemands et qu'elle est jusqu'à ce jour dominée par la civilisation germanique (préface).

Ayant ainsi restreint dès le début son cadre, l'auteur a pu raconter les longs siècles de l'histoire primitive de sa province natale en une vingtaine de pages, sans s'arrêter aux premiers possesseurs du sol ni même à ceux qui les suivirent avant l'arrivée des Allemands, dont le premier représentant fut un moine augustin du Holstein, le frère Meinardus. Celui-ci, vers 1184 bâtit une modeste chapelle près d'Uxkull et fut ensuite le premier évêque des Livoniens. Les arborigènes payens refusant de se convertir, une croisade est prêchée contre eux en 1200, Riga est fondée l'année suivante, et en 1204 apparaît la « milice du Christ » également appelée « Porte-glaives » (*Swertbrüdere*). Alors commencent des siècles de luttes sauvages et toujours renouvelées, dans lesquelles les vainqueurs brutaux et les vaincus haineux s'entredéchirent, appellent les uns et les autres des alliés du dehors. Les « chevaliers porteglaives», écrasés par leurs incessantes batailles contre leurs sujets rebelles et leurs alliés lithuaniens et russes, font place à l'Ordre Teutonique, qui continue le même système de compression et réussit d'une part à limiter l'autorité de l'Église dans le pays et de l'autre, à réduire à l'obéissance jusque vers le milieu du

1. Est-ce de la Livonie, est-ce de l'Allemagne qu'il est question ?

XIVe siècle, les Livoniens et les Esthoniens révoltés. Mais avec la fin du siècle, la situation change, et après le désastre de l'Ordre Teutonique à la bataille de Tannenberg (1410) et la victoire de Jagellon, la décadence s'accentue en Livonie, comme en Prusse, les chevaliers sont réduits à la défensive, leur nombre diminue, leur autorité vis-à-vis des évêques et des villes s'affaiblit, et l'Empire et l'Empereur ne pouvant leur venir en aide que par « des intercessions sur le papier » (p. 169), il leur devient impossible de maintenir à la longue leur autonomie, surtout quand le mouvement de la Réforme saisit, là bas aussi, les bourgeoisies des rares villes, puis la noblesse laïque. Si, vers 1525, le grand-maître Walter de Plettenberg avait voulu imiter Albert de Hohenzollern, à Koenigsberg, peut-être aurait-il pu constituer, comme lui, un état plus ou moins allemand, dans ses classes dominantes, mais il n'osa point rompre avec l'Église, et bientôt l'Ordre Teutonique, envahi par les hordes tartares en 1558, pour se sauver d'une ruine complète et pour échapper au tsar, se résigne à disparaître. Le 28 novembre 1561, ses membres prêtaient le serment d'allégiance au roi de Pologne, Sigismond-Auguste, et leur principal représentant Gotthard Ketteler, devenait un vassal comme duc héréditaire de Courlande et de Semigalle.

C'est à cette date que s'arrête le premier volume de l'ouvrage de M. Séraphim ; le second retracera les destinées de la Livonie sous ses nouveaux maîtres successifs, polonais, suédois et russes. L'auteur jouit d'une grande réputation d'historien, méritée par sa science, parmi ses concitoyens de langue allemande. Il a publié de nombreux travaux sur le passé de sa province natale et l'on n'a qu'à lire son *Étude sur les sources* (p. 1-17) pour se rendre compte de sa compétence en fait d'érudition. Mais je ne sais si les très nombreux enfants de la terre livonienne qui ne sont pas d'origine germanique, partageront sa façon de concevoir et de raconter l'histoire de leur pays [1]. De nos jours les nationalités primitives de ces régions, opprimées et comprimées si longtemps par la féodalité germanique persistante à travers tous les régimes, se révoltent contre le joug politique, économique, intellectuel qu'on leur a fait si longtemps porter ; elles réclament leur place au soleil, et elles déclarent avec raison que nulle race n'a plus le monopole de la « civilisation ». Un futur historien de la Livonie sera tenté sans doute de commencer son histoire quelques siècles plus tôt et d'en raconter les péripéties avec une sympathie moins soutenue pour ceux qui en furent les conquérants bien plus que les colonisateurs [2].

E.

1. Il est absurde par exemple de reprocher (p. 51) aux Livoniens tyrannisés de ne pas s'être laissé massacrer pour défendre (à la bataille de Saale, 1236) leurs oppresseurs *die sie feige im Stiche liessen.*

2. C'est la grande différence entre la conquête de la Prusse et celle de la Livonie. Dans la première région, l'Ordre teutonique réussit à faire venir de Saxe, de Bran-

Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft von Johannes Dierauer. Dritter Band. Gotha, F. A. Perthes. 1907, xvi, 567 p. in-8°. Prix : 15 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, paru il y a vingt ans déjà, embrassait l'histoire des cantons helvétiques depuis les origines jusqu'en 1415 ; le second, publié en 1892, racontait l'histoire d'un siècle seulement et s'arrêtait à la veille de la Réforme. L'ouvrage avait été bien accueilli par le public compétent et il le méritait, car c'est un travail, sinon brillant par le style, du moins solide et bien documenté, agréable à consulter par ses dimensions restreintes et on peut le signaler comme une des meilleures histoires nationales de la grande collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte*, publiée depuis 1829 par la maison Perthes, de Gotha, et que dirige aujourd'hui M. K. Lamprecht.

Après un intervalle de quinze ans, M. Dierauer met au jour le tome III de son *Histoire de la Confédération helvétique.* Il nous y expose l'histoire suisse depuis les débuts de la réforme zwinglienne jusqu'à la séparation définitive des XIII cantons d'avec le Saint-Empire romain en 1648. C'est une des périodes les plus mouvementées de l'histoire de la confédération, l'une des plus riches en querelles et en conflits, sinon édifiants du moins dramatiques. L'auteur a partagé la matière de ce volume en deux divisions principales. La première (le livre VI de tout l'ouvrage) nous raconte la naissance et le développement des idées nouvelles, d'abord à Zurich, puis à Berne, à Bâle, à Schaffhouse, à Glaris, en Thurgovie, dans les Grisons, etc.; nous y voyons la résistance immédiate des cantons primitifs, leurs alliances avec la maison d'Autriche, les préparatifs de la lutte confessionnelle, la guerre de 1531 et la défaite des Zurichois à Kappel, puis la *localisation* quasi définitive de l'*ancienne* et de la *nouvelle* foi, jusqu'à l'adoption de la première confession helvétique. Les derniers chapitres de ce premier livre sont consacrés au mouvement réformiste dans la Suisse occidentale, soutenu par l'influence de la seigneurie de Berne, et à l'établissement du calvinisme à Genève.

Le livre VII nous expose la *Contre-réformation catholique*, qui s'est fait sentir entre les Alpes, le Jura et le Rhin, tout comme dans le reste de l'Europe, quand une fois le premier effroi causé par la révolution religieuse fut passé et que l'Église, sous l'habile direction de la papauté et de la Société de Jésus, essaya, là comme partout, de reconquérir, avec une habileté opiniâtre, les positions perdues. Elle réussit en effet, grâce à l'appui matériel des deux branches de la maison de Habsbourg (et parfois avec celui de la couronne de France), à reprendre pied dans certaines régions du territoire helvétique où ses

---

debourg, etc., de nombreux colons ruraux ; sauf à Riga, Réval et quelques autres villes, il n'y eut pas de travailleurs de race germanique dans ces régions plus septentrionales.

adversaires la croyaient vaincue. A partir de 1560 environ, la rupture entre les deux camps est à peu près complète ; le sentiment national n'est pas encore, ou n'est plus assez développé, malgré tant de vieux souvenirs communs, pour que les haines ou les méfiances confessionnelles n'envahissent pas la plupart des esprits. Cette méfiance, plus ou moins justifiée, rend pendant longtemps impossible toute action politique commune un peu durable entre les grandes cités, devenues toutes protestantes (sauf Lucerne et Fribourg) et les petits cantons, absolument ruraux, dirigés par le nonce du Saint-Siège ou l'ambassade d'Espagne, qui leur fait signer la fameuse *Alliance chrétienne* de 1586. Ce n'est qu'après que Henri IV fut solidement établi sur le trône, que les cantons réformés et leur alliée, Genève, purent trouver en lui un appui contre les embûches de Turin, de Milan, ou les menaces des archiducs d'Autriche ; ce n'est que lorsque Richelieu dirige enfin résolument la politique de Louis XIII contre celle des Habsbourgs, que la balance des pouvoirs entre cantons catholiques et réformés se rétablit un peu, en faveur de ces derniers.

La neutralité des confédérés helvétiques fut respectée, non sans quelques légers accrocs, pendant la longue lutte trentenaire. Le spectacle des maux inouïs qu'elle attirait sur l'Allemagne, alors qu'ils jouissaient de tous les bienfaits de la paix, fut pour les Suisses des deux confessions une leçon de choses salutaire. Il leur fit comprendre la nécessité de s'entendre pour se mieux protéger, et peu à peu (bien lentement, il est vrai) s'affaiblit le souvenir des rancunes profondes qui séparaient les deux partis. On voit se préparer ainsi un ordre de choses nouveau, une réconciliation, que prêchent certains hommes d'État, protestants pour la plupart, de tempérament pacifique ; tel ce Rodolphe Wetstein, bourguemestre de Bâle, qui, représentant de sa ville au Congrès de Westphalie, en rapporta pour la confédération tout entière la reconnaissance de sa neutralité perpétuelle et de son indépendance absolue à l'égard du Corps germanique.

Le récit de M. Dierauer est écrit très simplement, en une prose un peu nue ; il est forcément aussi un peu sommaire en certains endroits, où l'on aurait désiré connaître plus en détail sa manière de voir [1]. Mais il a bien marqué les grandes lignes de son sujet, et se montre d'une impartialité scrupuleuse en exposant les conflits perpétuels, religieux ou politiques, de ces temps si agités. Son ouvrage peut donc être recommandé comme un excellent manuel à tous ceux qui auraient à vérifier quelque donnée du passé de la Confédération helvétique [2].

R.

---

1. Ainsi l'auteur ne consacre à Calvin et à l'établissement du calvinisme à Genève, à son activité, à toute l'histoire de la petite république, de 1536 à 1564, qu'une vingtaine de pages,

2. Je dois pourtant exprimer un regret. Il manque au livre de M. D. quelques chapitres ou quelques paragraphes consacrés à la vie intellectuelle aussi bien

Thomas Heywood, **The Royall King and Loyal Subject** (ed. K. W. Tibbals) Philadelphia. Publications of the University. 1906.
Wentworth Smith, **The Hector of Germanie** (ed. H. W. Payne) Philadelphia. 1906.

Le professeur Schelling a su grouper autour de lui des élèves distingués dont les efforts se portent sur l'étude du théâtre anglais du XVIe siècle. Les deux éditions critiques que nous venons de recevoir sont excellentes. Le texte est établi avec soin, l'introduction prouve une érudition sagace, les notes sont substantielles sans être trop abondantes. La pièce de Heywood est une transposition anglaise assez adroite d'un conte oriental qui se retrouve avec des variantes dans Fletcher et dans Shirley. La tragi-comédie de Smith offre moins d'intérêt, c'est une pièce de circonstance occasionnée par le mariage d'une fille de Jacques Ier avec l'Électeur palatin. On n'y voit nul souci de l'histoire, nul désir de renseigner le spectateur sur les pays étrangers où l'action se passe. L'intrigue est puérile, les personnages n'ont aucune réalité, l'exécution enfin paraît des plus faibles. C'est de journalisme dramatique. On peut relever dans cette dernière édition quelques fautes d'impression (p. ex. *texual* pour *textual* dans la préface ; pp. 21 et 22 plusieurs lignes déplacées). Pourquoi l'éditeur omet-il d'expliquer le mot *Trier*, p. 23? Quelle est cette ville de Mazières qu'il place au sud de la Loire « in eastern middle France »? Pourquoi ne pas admettre une faute de copiste qui se répète : Mazières pour Nazières (Nazers, Najarra, en français Navarette) ou plus simplement Mazières pour Mezières, que le siège de 1521 avait dû rendre célèbre même en Angleterre?

Ch. Bastide.

Le Grand Siècle intime. Le règne de Richelieu (1617-1642) d'après des documents originaux, par Émile Roca, Paris, Perrin et Comp., 364 p. In-8°. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur présente lui-même son livre au public comme « un travail anecdotique et sans prétention aucune »; on serait donc mal venu de le juger comme une œuvre d'érudition. Peut-être y aurait-il lieu de s'étonner à son tour de « l'étonnement de l'auteur, en constatant combien la vie intime des personnages historiques est souvent peu en harmonie avec le rôle qu'ils ont tenu sur la scène du monde ». Il semble pourtant qu'on n'ait pas besoin de longues études scientifiques ni d'avoir vécu de longues années pour constater, tout autour de soi, dans la vie publique et privée, que les masques et les visages sont rarement identiques et que, le premier tombé par mégarde ou

---

qu'à l'existence matérielle des *Eidgenossen* au cours du siècle qu'on nous raconte, l'*histoire de la civilisation helvétique* fait trop complètement défaut et le public de nos jours veut qu'on ne lui parle plus exclusivement guerre, politique ou religion.

arraché par violence, on aperçoit le plus souvent un être tout différent de celui qu'on croyait connaître. Que Richelieu ait risqué une sarabande, déguisé en danseur espagnol, pour plaire à la reine Anne d'Autriche, que le bourreau Laffemas ait été, à ses heures, un causeur très aimable, cela n'étonnera pas ceux qui savent combien de cas analogues pourrait fournir notre histoire même contemporaine.

La plupart des anecdotes et des faits divers que M. Roca a recueillis dans son volume, sont de vieilles connaissances pour tous ceux qui se sont occupés d'un peu plus près du règne de Louis XIII. C'est que c'est une période de notre passé pour laquelle les mémoires de tout genre abondent; c'est aussi l'époque des chansons gaillardes anonymes, dont M. Roca a utilisé plusieurs recueils manuscrits, soit à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal, soit encore à Toulouse et à Castelnaudary. Il a distribué ses glanes, manuscrites et imprimées, sous un certain nombre de rubriques et en a formé les différents chapitres de son ouvrage, dans l'ordre suivant : *Origines; protecteurs et parents; amis et protégés; le Cardinal et les femmes*; *Résistances, intrigues et complots; les mœurs, la galanterie et les précieuses; le Roi et son frère; les derniers jours du Cardinal; les détracteurs et les apologistes du Cardinal*. Le volume se termine par un répertoire alphabétique copieux. qui permet de vérifier rapidement s'il y est question de tel personnage obscur ou bien connu.

Le grand public parcourra sans doute avec plaisir ce recueil d'anas relatif au grand cardinal, ne fut-ce qu'à cause de la verdeur du style de certaines de ces historiettes, dont les narrateurs en prose ou en vers n'ont pas épargné le sel gaulois. L'auteur aurait rendu son travail plus utile encore aux historiens un peu pressés, en indiquant chaque fois à quelle source elles sont puisées, parce qu'en définitive, c'est de l'autorité du narrateur que dépend la valeur de l'anecdote. Or les renvois aux sources et les citations précises des noms d'auteurs manquent à peu près complètement à ce volume.

R.

Mémoires du général Guillaume Pepe (1783-1846), publiés d'après l'édition originale par Léo Mouton, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Paris, Perrin, 1906, in-8°, 422 p.

Les Mémoires du général Pepe ont paru en 1847, en trois volumes in-8°. Le présent ouvrage est une pure et simple réimpression, très abrégée. M. M. a supprimé « tous les impedimenta qui, sans concourir à l'éclaircissement de la vie de l'auteur, arrêtaient et coupaient l'intérêt du récit ». Quelle règle a présidé au choix des passages conservés, au retranchement de ceux qui « rebutaient le lecteur », nous n'en savons rien. On nous avertit seulement que le livre ne contient plus « l'énorme quantité de considérations générales, d'appréciations

militaires, techniques et autres digressions dont ces *Mémoires* sont remplis ». Rien n'indique où commencent les coupures, ni quelle est leur étendue. L'éditeur n'a pas ajouté au texte une seule note, même pour donner le nom des personnages qu'en 1846, Pepe croyait ne devoir désigner que par leurs initiales. Son avis au lecteur, qui a trois pages et demie, n'est qu'une apologie vague de l'auteur, sans indications suffisantes sur la fin de sa vie. Il contient une erreur de date (la révolution constitutionnelle de 1821) et cette affirmation ingénue : « Le fait que Pepe fut officier d'ordonnance de Murat et qu'il commanda un régiment en Espagne dans l'armée de Suchet donne à ses *Mémoires* une saveur historique ». Les sommaires des chapitres doivent aussi être de M. M. quoiqu'il y emploie toujours la première personne (Pepe n'a parlé nulle part de la république *parthénopéenne* qui n'a jamais porté ce titre). On peut dire du présent ouvrage qu'il est un modèle de la façon dont il ne faut pas éditer un texte.

R. Guyot.

Lewis Melville, **Victorian Novelists** (with portraits). London, Constable, 1906. In-8°, 321 p. pp. 12 s. 6 met.

Au visiteur de villes célèbres ou de lieux historiques, qui ne dispose que de quelques jours de la saison d'été, et qui d'ailleurs ne demande à sa visite qu'une distraction d'un moment ou la satisfaction d'avoir vu à son tour ce dont tout le monde parle, un ouvrage de critique originale ou de large érudition sera moins utile qu'un « Guide » bien fait, contenant des informations précises et rassemblant un petit nombre de jugements généraux heureusement choisis parmi les opinions établies. C'est un « Guide » de ce genre qu'offre M. M. à ceux qui ont conservé, au milieu d'occupations absorbantes, le goût de lire les bons romans et qui n'ont pas le temps ou qui ne veulent pas courir le risque de se jeter au hasard dans la production touffue de la littérature romanesque anglaise de 1830 à 1860. Nous ne nous étonnerons donc pas que les études particulières, consacrées par M. M. à dix-sept écrivains, ne soient pas précédées d'une introduction, suivies d'une conclusion, ou reliées entre elles par une idée générale. Pourtant nous nous demanderons pourquoi l'auteur, qui réveille, à juste titre, des gloires assoupies, telles que celles de Bulwer Lytton et de Disraeli, et qui met en lumière des talents obscurs comme ceux de Lover, de Whyte-Melville et de J. S. Le Fanu, ne fait pas place à Dickens et à George Eliot, alors qu'il donne un rang d'honneur à Thackeray. La raison en est sans doute que la plupart des chapitres du livre sont des réimpressions d'articles publiés dans les Revues. Telles quelles, les dix-sept monographies contiennent les dates importantes et les faits caractéristiques, donnent la liste complète des œuvres accompagnée de bons résumés et d'appréciations justes, placent

à leur rang les chefs-d'œuvre et établissent le mérite comparé des écrivains. Le style en est agréable et rapide. Par la beauté des illustrations (douze portraits), la clarté de l'impression, le format noble et l'élégance de la reliure, les éditeurs ont fait un volume de luxe d'un ouvrage qui sera bien accueilli du grand public.

C. C

Principes d'économie politique par Gustav Schmoller, 2e partie. Tome IV, traduit par Léon Polack. Vol. in-8°, 1-489 p. Giard, éd. 1907.

M. Polack vient de nous donner la traduction du IVe vol. des *Principes d'Economie politique* de M. Gustave Schmoller, sans nous dire quand l'ouvrage touchera à sa fin. Il ne faut pas se plaindre d'ailleurs de cette abondance : car la matière utile qu'on trouve dans les volumes qu'il traduit est énorme. Cette fois, il s'agit des questions ouvrières et de la répartition des revenus. M. S. possède sur ces sujets une inépuisable érudition, et les faits et chiffres qu'il rapporte peuvent servir même à ceux qui ne partagent pas sur tous les points son opinion. Il se place souvent pour envisager les rapports du travail et du capital à un point de vue plutôt juridique qu'économique, et ne tient pas toujours assez compte de la répercussion des réformes dites sociales sur la productivité. Il combat cependant avec énergie les doctrines proprement socialistes, met en plein relief les avantages que les progrès de la technique et ceux de l'organisation démocratique, ont valus aux classes laborieuses, et la part immense qu'ont eue et que gardent dans le progrès industriel l'initiative et le génie de combinaison des entrepreneurs. Il y a d'intéressants chapitres sur la rente foncière et ses variations. Ses conclusions contrastent avec le pessimisme habituel à tant d'écrivains économiques de nos jours. « Il est faux, écrit-il, que les pauvres deviennent de plus en plus pauvres, de plus en plus nombreux, et les riches de plus en plus riches, de moins en moins nombreux, et que les revenus moyens disparaissent : chacune de ces assertions a pu se vérifier dans les deux derniers siècles, à certains moments et dans certaines contrées ; mais le résultat général est cependant essentiellement autre... »

Eugène d'Eichthal.

G. Rydberg, **Zur Geschichte des franzoesischen E.** II, 4. Monosyllaba in franzoesischen : die Entwickelung des lat. EGO. — Almqvist et Wiksells, Upsal, 1906; un vol. in-8, pp. 619-754.

J'ai parlé trop souvent ici des études délicates et minutieuses de M. Rydberg (voir en dernier lieu la *Revue Critique* du 9 septembre 1905) pour avoir besoin de recommander longuement ce nouveau fascicule : on y trouvera les qualités habituelles de l'auteur, le même

soin, la même ingéniosité pénétrante, s'appliquant à démêler des faits qui sont en eux-mêmes d'une nature très tenue et très complexe. Cette fois-ci, M. R. expose d'une façon détaillée quelles ont été les destinées du pronom latin *ego* dans le nord de la France, et il aboutit à des conclusions qui sont, comme toujours, d'un véritable intérêt pour l'histoire dialectale de notre ancienne langue. A vrai dire, ces conclusions sont-elles absolument définitives, et ne subsiste-t-il aucune obscurité dans cette question ? En tout cas, voici, très brièvement résumée, la thèse qui est ici soutenue. A l'origine, il n'y avait pas de pronom sujet atone : on a donc eu partout une forme *éo* qui s'est normalement diphtonguée en *ieo*. Ensuite, dans les régions où *ie* se réduit à *i*, — notamment au nord-est, en Picard et en Wallon, — *ieo* est passé à *ió*, puis *jo;* ailleurs, au contraire, ce même *ieo* est devenu *gieo*, puis par effacement de la finale *gié*, ou même *gé, jé*. Ce n'est que postérieurement que, par enclise et proclise, *jo* passe à *jou,* et *jé* à *je*, cette dernière forme atone se généralisant peu à peu sous des influences surtout littéraires, à ce qu'il semble. Il en résulterait que notre *je* n'a aucune attache avec *jo*, et aussi que dans bien des textes anciens il faudrait en réalité lire *gé*, *jé*, non point *ge, je*. Tout ceci est fort ingénieux, appuyé sur des exemples bien classés, et je ne peux point reprendre ici le détail des faits qui est, je le répète, infiniment complexe. Cependant j'avoue qu'à priori ce n'est pas sans quelque répugnance que je renoncerais à la conception de *jo* pouvant au moins partiellement et sur certains points s'affaiblir en *je*, — ce qui me paraît tout à fait conforme à l'évolution de *ço* en *ce*. De plus je me demande si, à propos de l'histoire de *eo*, M. R. a assez tenu compte des transformations parallèles en partie d'un mot comme *Deum*. Enfin, au point de vue phonétique, il reste bien quelque obscurité sur la production de la palatale initiale dans *gié* par rapport à *ieo*. Il est vrai que ce n'est pas la faute de M. R., qui, en dehors de cette théorie sur les transformations locales de *ego*, nous a encore donné des pages très fines (p. 668 suiv.), très nourries d'exemples et d'observations, sur le degré de résistance qu'ont offert devant une initiale vocalique *jo* et *ço*, *je* et *ce*. Voilà qui s'accorde bien avec le titre général que portent les divers fascicules, et décidément toutes ces études de M. Rydberg sont très suggestives.

E. Bourciez.

Ph. Plattner, **Ausführliche Grammatik der franzoesischen Sprache.** III. Teil : Das Pronomen und die Zahlwoerter. — Fribourg (Bade), A. Bielefeld, 1907 ; 1 vol. in-8°, de 210 pages.

J'ai rendu compte ici naguère (voir *Revue critique* du 6 août 1906) de la partie de cette grammaire consacrée à la théorie du verbe. Le nouveau fascicule traite du Pronom, après quelques pages sur les

noms de nombre (p. 1-26) : je lui adresserai les mêmes éloges et les mêmes critiques qu'au précédent. L'auteur ne semble avoir cherché à se placer ni à un point de vue historique, ni à un point de vue strictement didactique et moderne : de là un certain décousu dans l'exposé, malgré un grand luxe de subdivisions, ou peut-être à cause de cela. Et assurément, c'est une excellente idée que de faire sa place, dans une grammaire, au français populaire; seulement ici encore le groupement des faits prouve parfois que certaines nuances échappent à M. P., et des lecteurs non avertis, des étrangers surtout, pourront bien s'y tromper. Ainsi, pour citer un exemple, il ne faudrait pas (p. 154) ranger dans la même division et sur le même plan des tours tels que : *Dis-moi où ce que tu vas*, et : *Je ne vois pas qui est-ce qui l'aurait tué.* La première phrase est d'un usage tout à fait vulgaire; quant à la seconde, on en trouve au contraire l'équivalent chez beaucoup de nos écrivains, et non les moindres. Tout ce qui est dit (p. 51 et suiv.) sur l'emploi de *soi* pour *lui*, *elle*, a trait à un usage essentiellement littéraire, et ainsi de suite. En revanche, ce qui est bon dans cet ouvrage, et ce qui sera utile — quoique les références précises manquent toujours ainsi que je l'ai dit, — c'est une collection vraiment très riche de faits et d'exemples. A la p. 35, M. Plattner cite la série d'expressions familières *se la fouler*, *la connaître dans les coins*, *il ne faut pas me la faire*, etc., et explique chacune d'elles par l'ellipse d'un substantif. Il se peut qu'il y ait eu à l'origine quelque chose de cela : mais actuellement nous sentons dans ce féminin *la* une sorte de pronom neutre, et le fait est assez curieux.

E. Bourciez.

— Miscellanea Ceriani. — Tous ceux qui ont eu à consulter les trésors de l'Ambrosienne de Milan n'oublieront jamais la science et l'obligeance du savant préfet de cette bibliothèque Mgr Antonio Ceriani, qui s'est éteint au début du mois de mars dernier. Afin de rendre hommage à sa mémoire, un groupe de savants italiens, MM. Cipolla, Guidi, Martini, Mercati, Pascal, Ratti et Sabbadini, ont eu la pieuse pensée de composer un volume de *Mélanges*, pour la publication duquel il est fait appel à la collaboration des savants italiens et étrangers. Les mémoires destinés à ce volume ne devront pas dépasser 16 pages d'impressions in-8° et pourront être écrits en latin, italien, allemand, anglais ou français. Ils devront être envoyés avant le 1er janvier 1908 à M. l'abbé A. Ratti, préfet de l'Ambrosienne à Milan. Chaque collaborateur recevra gratuitement un exemplaire du volume qui sera orné du portrait de Mgr A. Ceriani.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — **13 mai.** — **1907**

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Les bucoliques grecs. — RAMSAY, L'histoire et l'art de l'Asie-Mineure. — HERZOG, Textes des dialectes français. — PLESSOW, La Fable en Angleterre. — Mémoires de Souvigny, I, p. L. de CONTENSON. — OBSER, Inventaire des Archives grand-ducales de Bade, II, 2. — DUTENS, La simplification de l'orthographe. — BERGMANN, L'esprit et l'expression des Français. — BONNERY, Le maître des Dieux. — MARIE, Mysticisme et folie. — HÉBERT, Le Divin, expériences et hypothèses. — STRACK, Annuaire de la mission protestante auprès des Juifs, I. — ENGERT, La Bible, I. — E. KÖNIG, L'idéal des prophètes. — BÜCHLER, Le judaïsme galiléen au IVe siècle. — FIEBIG, Le traité des bénédictions et Le sang de Jésus. — HUCK, Synopse des trois premiers Évangiles. — KNOPF, Le texte du Nouveau Testament. — JÜLICHER, La critique de la tradition évangélique. — SCHMIEDEL, La personnalité de Jésus. — FUNK, Les Pères apostoliques, 2e éd. — ZURHELLEN, La façon de raconter les histoires bibliques. — LABANCA, L'avenir de la papauté. — LE MORIN, La théologie traditionnelle et les critiques catholiques. — J. de BONNEFOY, Les leçons de la défaite. — GIBSON, L'Église libre dans l'État libre. — TYRRELL, Une lettre dont on a dit beaucoup de mal.

U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. **Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker.** Berlin, Weidmann, 1906; IX-263 p. (*Philol. Unters.* herausgeg. von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff, XVIII).

Bucolici græci recensuit et emendavit U. de WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Oxford, Clarendon, s. d. (1905 à la fin de la préface), XVI-170 p. (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Ces deux ouvrages vont marquer une nouvelle étape dans les études sur les bucoliques grecs et en particulier sur Théocrite. Dans le premier, M. von Wilamowitz recherche et découvre l'origine du texte, étudie la valeur et les affinités de chaque manuscrit, et pose d'après cela les principes critiques sur lesquels doit s'appuyer l'éditeur; la préface de l'édition résume les résultats obtenus. Les manuscrits de Théocrite sont nombreux, et, quoique d'une valeur bien inégale, fournissent pour la plupart quelque chose d'utile; mais en général le texte de ses idylles — c'est le terme consacré par un long usage — a été sollicité si souvent et de tant de manières qu'il s'est sensiblement éloigné de la saine tradition. Il n'est pas besoin d'être très versé dans la bucolique grecque pour se rendre compte des discordances fréquentes qui existent entre les différentes éditions; mais ceux qui ont eu l'occasion d'étudier de près les nombreux écrits où les hellénistes et pseudo-hellénistes de tous les temps se sont occupés du texte de ces petits poèmes, ceux-là savent encore mieux à quel point une critique intempérante l'a transformé et déformé, sous le prétexte de le rendre plus intelligible. Ahrens lui-même, à qui les études théocritéennes sont si

redevables, n'est exempt ni de fantaisies ni d'erreurs. Il convient toutefois de reconnaître que la plupart des corrections et conjectures proposées contrairement à toute méthode sont tombées dans un juste oubli, et que l'on commence à revenir à des principes plus sains; M. v. W., avec l'autorité qui s'attache à son nom, va singulièrement fortifier ce nouveau courant d'idées. Le volume intitulé *die Textgeschichte* se compose de deux parties, dont la première (p. 1-129) étudie à proprement parler l'histoire du texte; la seconde renferme une dizaine d'appendices, dont la plupart ont pour objet de justifier certaines lectures de l'auteur [1]. Il s'agissait avant tout de rechercher la véritable tradition, ce qui est particulièrement délicat pour Théocrite, car cette tradition est différente selon les morceaux, qui ne sont pas donnés par les mêmes manuscrits, et pour chacun desquels les manuscrits n'ont pas la même valeur. Le célèbre Ambrosianus 222 (K) ne contient que les 17 premières idylles, plus 29 et les épigrammes, dans un ordre différent de la vulgate, le Vaticanus 915 (M) doit être considéré comme le meilleur après lui pour 1, 3-13. D'autres manuscrits moins importants ont cependant une valeur particulière, lorsqu'ils s'accordent entre eux, par exemple le Laurentianus XXXII, 37 (P), le Parisinus 2835 (Q) et le Vaticanus 38 (T), qui donnent le groupe 1, 3-13 soit seul, soit avec quelques morceaux de plus. Ce sont là les principaux manuscrits qui doivent servir à établir le texte des idylles théocritéennes à proprement parler bucoliques, et, c'est ici, en effet, que K est le meilleur témoin; mais à partir de l'idylle 14, que suivait l'idylle 2 (on voit que les trois mimes 14, 2, 15 étaient réunis dans la tradition), il semble que les manuscrits, sauf K, qui garde toujours de l'autorité pour ce qu'il renferme, représentent une tradition différente; M. v. W. y distingue une famille Φ, dont les principaux représentants sont V et Tr (Vatic. 1824 et Paris. 2832, ms. de Triclinius), et une famille Π, composée de trois manuscrits; elles seules ont conservé plusieurs des poèmes rangés parmi les idylles, et avec eux les morceaux qui portent, à plus ou moins juste titre, les noms de Bion et de Moschos. Enfin un manuscrit maintenant perdu, mais dont on peut avec vraisemblance retrouver les leçons dans les éditions de Rome et de Florence, pour lesquelles il a été utilisé, est le manuscrit noté B, qui dans le groupe 1, 3-13 s'accorde généralement avec K, et a encore une certaine importance pour le reste de la collection. L'étude des variantes fournies par ces manuscrits a amené M. v. W., qui en a sévérement examiné les témoignages, à conclure que, malgré le grand nombre de lectures différentes et malgré le désaccord fréquent des manuscrits entre eux, nous avons cependant, dans le groupe des douze premières pièces bucoliques (c'est-à-dire 1, 3-13, les *Magiciennes*

1. On lira avec intérêt, dans cette seconde partie, le troisième appendice, où M. v. Wilamowitz essaie de déterminer la date des poèmes de Théocrite; la discussion y est assez serrée, mais on saura toutefois y faire la part de l'imagination.

étant à part) une tradition unique qui remonte à une édition ancienne accompagnée de variantes et de scholies ; et que pour un second groupe, formé des idylles 14, 2, 15-18, où nous sommes en présence d'un double courant, un texte également un existait avant la séparation des familles, K et autres d'une part, Φ de l'autre. Quant au groupe Π, qui seul donne les *Bacchantes* et l'*Oaristys*, il aurait contenu, quoique séparé de Φ dès l'antiquité, une collection de Βουκολικὰ identique à cette famille ; cette collection, dépourvue de commentaire, existait en même temps que l'édition de Théocrite dont se servaient les grammairiens. Celle-ci, à en juger par les imitations de Virgile et par d'autres témoignages, remonte à environ 40 avant notre ère ; et d'autre part nous savons, par l'épigramme de l'Anthologie IX, 205, que la grande collection de poèmes bucoliques a été faite par le grammairien Artémidore.

Je n'ai pu donner qu'une idée générale de la discussion de M. v. W. ; son édition montrera mieux, pour ce qui est du texte, les résultats acquis. Non seulement il a changé l'ordre des poèmes pour revenir à celui de la tradition manuscrite, ce qui d'ailleurs n'a qu'un intérêt historique, mais encore il a résolument laissé de côté le texte vulgaire pour se conformer à cette tradition, autant qu'il est possible de la retrouver. Ce n'est pas qu'il s'abstienne systématiquement de corriger ; les manuscrits, même les meilleurs, ont un bon nombre de leçons incorrectes et insoutenables, à travers lesquelles il arrive de ne pouvoir discerner la véritable ; mais cela n'a lieu qu'en cas de nécessité absolue, et encore M. v. W. a laissé tels quels plusieurs passages que sans doute il aurait pu restituer. Mais cela eût été contraire au but de l'édition. L'annotation critique, bien qu'elle soit débarrassée d'une foule de variantes inutiles, donne d'ailleurs tout ce qu'il importe de connaître. Et cependant M. v. W. n'a pu résister, comme tant d'autres, quoique à un bien moindre degré, au désir d'interpréter, et de corriger par suite d'après son interprétation. Le passage suivant servira d'exemple. *Theocr.* XX (Wil. *App.* VI) Βουκολιστός 21-22 (cf. *Textgesch.*, p. 81 et 254) : καὶ γὰρ ἐμοὶ τὸ πάροιθεν ἐπάνθεεν ἁδύ τι κάλλος | ὡς κισσὸς ποτὶ πρέμνον, ἐμὰν δ' ἐπύκαζεν ὑπήναν ; c'est le texte des manuscrits. « La comparaison, dit M. v. W., ne peut se rapporter à ce qui précède, parce que la beauté ne s'applique pas sur l'homme comme quelque chose d'étranger ainsi que le lierre sur un tronc d'arbre ; elle se rapporte donc à ce qui suit, et la particule δέ a été introduite à tort après ἐμάν ». C'est pour le moins subtil ; il ne s'agit pas de la beauté en elle-même, qualité abstraite, mais d'une beauté concrète, si je puis ainsi parler, κάλλος τι, c'est-à-dire quelque chose de beau. La comparaison alors n'a rien que de naturel, et il n'y a plus de raison suffisante pour expulser δέ. Poursuivons. « Où prendre un sujet à ἐπύκαζεν ? Ce verbe signifie étymologiquement *épaissir*, et seulement par métaphore *couvrir*, bien que ce soit là son usage le plus répandu ; τὴν ὑπήνην

πυκάζειν est donc *laisser sa barbe pousser épaisse*. Personne ne fait cela si ce n'est le porteur de la barbe, donc ἐπύκαζον; puis, naturellement, κισσόν ». Je cite en entier pour que le lecteur puisse mieux juger; et d'abord on voudrait avoir un exemple de πυκάζειν τὴν ὑπήνην avec le sens admis; ensuite ὑπήνη ne signifie pas exclusivement *la barbe*. Hésychius donne du mot cette explication entre autres : ὅς ἐστιν ὑπὸ τὴν ῥῖνα τόπος, et des expressions comme ἄχνους ὑπήνη et ἀνίουλος κύκλος ὑπήνης, quoique de grécité inférieure, prouvent néanmoins qu'une telle métonymie, d'ailleurs connue également pour γενειάς, n'était pas, en effet, étrangère à la langue grecque. Alors le sujet du verbe n'est autre que κάλλος τι, et l'expression est fort simple. Il y a d'autant moins de motif pour s'écarter des manuscrits que ce n'est pas dans *Theocr.*, III, 14 τὸν κισσὸν διαδὺς καὶ τὰν πτέριν ᾗ τυ πυκάσδεις que l'auteur du Βουκολιστής, comme le pense M. v. W., a pris son modèle; s'il y a imitation, ce serait bien plutôt, à mon avis, dans l'Odyssée qu'il faudrait chercher, λ 319 sv. πρίν σφωιν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους | ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς ἐυανθέι λάχνῃ. Est-il bien sûr, en outre, que πυκάζω ὑπήνην ὡς κισσὸν πρὸς πρέμνον soit d'une grécité irréprochable? κισσόν ne peut se construire qu'avec ἐπύκαζον, ce qui est inadmissible; et si l'on remarque enfin que tous les autres verbes sont à la troisième personne, c'est une raison de plus pour ne pas introduire une première personne qui interrompt brusquement le développement de l'idée, et par suite pour laisser intact le texte des manuscrits. Si ce passage me paraît peu heureusement corrigé, cela ne veut pas dire toutefois que M. v. Wilamowitz n'ait pas réussi ailleurs; je pourrais citer, en effet, plusieurs exemples de très bonnes corrections, qu'une simple lecture suffit à reconnaître. Mais le mérite de l'édition consiste principalement, comme je l'ai dit, en ce qu'elle a écarté du texte beaucoup de conjectures inutiles, et qu'elle s'attache fermement à la tradition manuscrite. Complétée par la *Textgeschichte*, où l'on trouvera disséminées d'intéressantes explications de passages jusqu'ici peu compris, elle va devenir indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper des bucoliques grecs et de leurs imitateurs latins [1].

MY.

Studies in the History and art of the Eastern Provinces of the Roman Empire. Edited by W. M. RAMSAY. Aberdeen, University Press, 1906. Gr. in-8, XIII-391 p., avec 11 planches, 3 cartes et de nombreuses gravures dans le texte.

A l'occasion du quatrième centenaire de l'Université d'Aberdeen, le professeur (aujourd'hui *Sir* William) Ramsay et ses élèves ont publié un volume de mémoires relatifs à l'Asie-Mineure, pays dont l'exploration a été dans une large mesure, depuis vingt-cinq ans,

1. Dans la table de l'édition, p. XII-XIII, a été omise l'indication « Append. 11 εἰς νεκρὸν Ἄδωνιν, p. 126 ». Id. V, 38 lire κύνας. — *Textgesch.*, p. 40, l. 1, lire 1 au lieu de 2 (numéro du vers); il y a une quinzaine de fautes de ce genre. P. 74 note l. γλυκερωτέρα; 82 note 2 fin, l. ὦι.

l'œuvre de cette Université écossaise. Les articles qui composent ce recueil offrent un si grand intérêt qu'ils méritent une analyse un peu détaillée.

1° Miss Margaret Ramsay, *L'art de l'Isaurie et de la Phrygie orientale au* IIIe *et au* IVe *siècle ap. J.-C.* Certaines parties de l'Asie-Mineure, qui n'étaient pas en communications directes avec les grandes villes hellénisées, semblent avoir vu naître, vers le IIIe siècle, un art nouveau, inspiré des idées et des symboles du christianisme, où l'exubérance de la décoration des surfaces, caractère qu'a conservé l'art oriental, marque une réaction contre l'hellénisme (des faits analogues ont été constatés en Gaule et dans l'Afrique romaine). Les sarcophages et les pierres tombales, en partie déjà connus, dont Mlle Ramsay a réuni des croquis, sont très importants pour l'histoire du symbolisme chrétien ; on y trouve des poissons, des colombes, des rosaces, des croix gammées, etc. Sur des monuments presque identiques, on voit alterner la croix gammée, le chrisme et la rosace. Mlle Ramsay, d'accord avec son père, croirait volontiers que la rosace est un développement du chrisme (IX) et que la croix gammée est une variété de la croix simple. Mais comme ces deux motifs sont extrêmement anciens, je serais tenté d'admettre le contraire, c'est-à-dire que les chrétiens d'Anatolie les ont employés à nouveau, après une longue période d'obscurité, à cause de leur ressemblance apparente avec les emblèmes proprement chrétiens. Il y aurait eu lieu de mentionner, à cet égard, l'apparition imprévue de la croix gammée dans les catacombes de Rome. Les plus anciens exemples de la croix gammée, inconnue en Egypte et en Assyrie, sont précisément anatoliens (Hissarlik).

L'art chrétien barbare de l'Isaurie du nord ne s'est pas répandu en Phrygie, mais a pénétré, en suivant la route de terre, jusqu'à Tarse ; de Tarse il gagna Rome par la route de mer et paraît avoir été une des sources de l'art byzantin.

2° W. M. Calder, *Smyrne et l'orateur Aristide.* Essai de topographie de Smyrne ; l'auteur démontre que le Mélès d'Aristide ne peut être que la rivière des Bains de Diane, et non celle du Pont des Caravanes.

3° A. Petrie, *Epitaphes en grec phrygien.* Cinq inscriptions funéraires versifiées, avec traduction et commentaire (IIe-IIIe siècle ap. J.-C.)

4° J. Fraser, *L'héritage par adoption et mariage en Phrygie, d'après les épitaphes de Trophimos et de ses parents.* Traces de succession dans la ligne féminine, ainsi que d'un usage encore constant en Arménie : la maison du père continuait à être celle des fils mariés ; une fille mariée entrait au foyer de son mari ; mais pour conserver dans la famille une fille héritière, son mari était adopté par le chef de famille.

5° T. Callander, *Explorations en Lycaonie et en Isaurie* (1904). L'auteur a déterminé les sites de plusieurs bourgades et découvert trois importants bas-reliefs hittites à Emir-Ghazi.

6° J. G.-C. Anderson, *Paganisme et christianisme dans la haute vallée du Tembris* (affluent principal du Sangarios). Etude intéressante sur un petit groupe d'inscriptions chrétiennes, où le christianisme (contrairement à ce que se voit ailleurs avant Constantin) est nettement affirmé par la formule Χριστιανοὶ Χριστιανοῖς. Les auteurs de ces inscriptions étaient des paysans d'un domaine impérial, affiliés à la secte montaniste, qui furent l'objet de persécutions au début du IVe siècle.

7° W. M. Ramsay, *Rapport préliminaire aux Wilson trustees sur des explorations en Phrygie et en Lycaonie* (déjà publié en partie dans les *Jahreshefte* de Vienne et dans l'*Athenaeum*). La « route impériale à Lystra », mentionnée dans la légende de Thécla, a été retrouvée par M. Ramsay. Des inscriptions d'Iconium ont établi que cette ville n'était devenue colonie romaine qu'au second siècle et qu'elle comprenait quatre tribus, dont trois connues par leurs noms. Vérinopolis, fondée vers 474, doit être identifiée au château de Zengijek; cette place forte devint, sous la menace des invasions, le chef-lieu de la Lycaonie du nord, à la place de Savatra, qui manquait de défenses naturelles. Sinanli a fourni à M. Ramsay d'importantes inscriptions phrygiennes, entr'autres la formule nouvelle que voici : *ios ni semoun knoumani kakoun addaket, gegreimenan egedoutios outan* (quiconque endommagera cette tombe est passible de la pénalité prescrite), où le professeeur Sayce identifie *outan* au grec αὔταν, ἄτην, dans le sens de *peine*. Le site de Bin-Bir-Kilisse (1001 églises, en turc), autrefois Barata, a été étudié par M. Ramsay, qui, réfutant les dates admises par M. Strzygowski, prouve, par des témoignages épigraphiques, que les ruines d'églises appartiennent aux environs des années 800-1000, non pas au début de l'époque byzantine. Des églises plus anciennes existent près de là à Daoulé. L'exploration complète de cette région, que projette miss Gertrude Bell, doit fournir des points de repère assurés à l'histoire de l'architecture byzantine en Asie-Mineure. Je signale encore, dans le même rapport, une lecture complète des inscriptions peintes de la Porte d'or à Constantinople, une dédicace à Zeus Dagousténos (de Dagoutta, en Bithynie), découverte en Phrygie, et une curieuse dissertation sur les monuments funéraires d'Asie Mineure (p. 273) : « La vieille coutume anatolienne considérait les morts comme absorbés par la divinité et la pierre tombale comme une dédicace au dieu; les hommes les plus religieux et les moins instruits conservèrent cette coutume. En Grèce, au contraire, l'ex-voto diffère tout à fait du monument funéraire. L'influence grecque pénétra en Asie Mineure, mais sans y prévaloir... Là où elle ne prévalut pas, on n'enterrait pas les morts le long des routes, mais dans des nécro-

poles entourant le temple principal... Il est donc oiseux de discuter pour savoir si le monument de Midas est un tombeau ou un temple; il est l'un et l'autre. Chrétiens et Musulmans d'Asie ont hérité de la coutume anatolienne. » — P. 251, la bourgade *Bardetta* porte un nom anatolien comme *Troketta;* elle a été, par hasard, le théâtre de la défaite de Bardas Phocas en 971 (ἥττα, *défaite*), d'où l'étymologie populaire donnée par Léon Diacre. Une inscription a fait connaître dans les environs une *Bardakômê*. L'opinion de M. Ramsay ne diffère peut-être pas de celle que j'exprime; mais il n'a point parlé, à ce propos, d'une étymologie populaire (analogue à celle qui a donné le nom de ville *Hadrianoutherae,* cf. *Temenothyrae*), ni rappelé les noms anatoliens en *-etta*, *-essa*, sur lesquels j'ai plusieurs fois insisté.

8° W. M. Ramsay, *La guerre des musulmans et des chrétiens pour la possession de l'Asie Mineure*. L'avantage est resté finalement aux Osmanlis parce qu'ils ont opposé aux chrétiens d'autres chrétiens (les Janissaires); c'est seulement ainsi qu'ils ont pu constituer une armée puissante. « La lutte pour la possession de l'Asie Mineure n'est pas finie; mais aujourd'hui elle se poursuit à l'aide des chemins de fer et des écoles. Les écoles et collèges américains sont le grand agent civilisateur, parce qu'ils cherchent seuls à créer une classe instruite recrutée parmi toutes les nationalités et ne visent pas à la propagande religieuse. » Voilà un programme pour la *Mission laïque française*.

9° W. M. Ramsay, *Les hôtes tecmoriens, une société anti-chrétienne dans les domaines impériaux d'Antioche en Pisidie*. Les grands domaines impériaux en Asie Mineure ne sont autre chose que les territoires possédés par les dieux des grands sanctuaires (Comana, Tyana, etc.) antérieurement à la période hellénique. Les rois grecs et les empereurs romains y établirent des colonies, mais ne les dotèrent pas, en général, d'une organisation grecque ou romaine; les habitants restèrent les sujets directs du souverain, payant l'impôt à son représentant. Le prêtre de l'ancien sanctuaire pré-hellénique conserva une situation élevée et exerça une autorité politique dans le *vicus*. Dans un de ces domaines religieux, celui d'Antioche en Pisidie, une série d'inscriptions a fait connaître une association religieuse du IIIe siècle après J.-C., dont les membres s'appelaient *Xenoi Tekmoreioi*. On vit d'abord, dans le second mot, une désignation locale; mais l'hypothèse de M. Ramsay, qui y reconnut le vieux mot grec τέκμωρ, « signe », a été brillamment confirmée par la découverte d'un texte où il est question d'un individu ὃς τεκμορεύσας. Il s'agit donc de quelque rite religieux qui se rapportait probablement au culte des empereurs, quelque chose comme le culte des enseignes impériales; M. Ramsay donne de bonnes raisons de croire que ce culte se développa en opposition avec le christianisme et insiste sur les « renaissances » païennes qui précédèrent la tentative de Julien. Enfin, étudiant la condition économique des habitants des villages anatoliens, il a montré que, pendant le

IIIe siècle, des citoyens de villes helléniques de l'Asie Mineure sont allés vivre dans les villages et s'y « orientaliser » à nouveau, en partie sans doute pour échapper au poids de la fiscalité romaine dans les villes. Tout cela est nouveau et d'un intérêt capital.

C'est surtout à M. Ramsay que le volume fait honneur. Je ne puis penser sans émotion que je l'ai vu arriver en Anatolie au printemps de 1880 pour rechercher des monuments hittites aux environs de Smyrne, que j'ai vu naître et grandir en lui la double passion de la géographie militante et de l'épigraphie qui l'a conduit à de si belles découvertes. Depuis vingt-six ans, il est l'homme de l'Asie Mineure; il y est revenu plus de vingt fois, il en a fait sa province et de l'Université d'Aberdeen, où il enseigne, le grand centre des études anatoliennes. Tout cela avec infiniment d'énergie, mais peu d'argent. « En Écosse, écrit-il, le professeur qui fait des recherches est considéré comme gaspillant le temps qu'il devrait donner à l'enseignement élémentaire... En France et en Allemagne, mais non en Grande-Bretagne, on sait que les recherches exigent non seulement de l'intelligence et de l'acquit, mais de l'argent... Une seule fois, depuis 1883, j'ai pu, au cours d'un voyage en Asie Mineure, jouir de la certitude que j'aurais les ressources nécessaires pour voyager l'année d'après. » Espérons que ces plaintes si légitimes seront entendues et que le fonds destiné à des recherches scientifiques, que cherche à créer en ce moment l'Université d'Aberdeen, trouvera assez de souscripteurs pour faire oublier la pénurie du passé.

Salomon Reinach.

E. Herzog, **Neufranzoesische Dialekttexte** mit grammatischer Einleitung und Woerterverzeichnis. — Leipzig, Reisland, 1906; un vol. gr. in-8, de XII-79 et 130 pages.

Ce volume est le premier d'une *Sammlung Romanischer Lesebuecher* qui va se publier sous la direction de M. Herzog à l'usage des Séminaires de linguistique, et qui annonce d'ores et déjà des textes dialectaux d'italien moderne, de roumain, d'ancien français, etc. Nous souhaitons bonne chance à cette collection, qui ne peut manquer d'être intéressante et commode. M. H. a bien fait de l'inaugurer par une sorte de Chrestomathie de nos patois français actuels : c'est là un instrument de travail utile, mais qui manquait encore; nous l'aurons désormais, et il se présente dans d'excellentes conditions scientifiques. Ici ont été groupés soixante morceaux d'étendue variable et d'allure simple bien entendu, historiettes, petis contes ou chansons populaires, qui offrent presque toujours un intérêt suffisant. La moitié environ de ces textes ont été transcrits d'après une notation phonétique rigoureuse et uniforme (ils sont d'ailleurs empruntés pour une bonne part à l'ancienue *Revue des Patois Gallo-Romans*); les autres sont donnés

dans l'orthographe conventionnelle dont se contentaient les premiers collecteurs, mais toujours précédés de quelques observations sur les faits de prononciation les plus notables. Le classement de ces divers morceaux est géographique, cela va de soi ; il me semble cependant suivre une courbe quelque peu capricieuse, commençant par le Wallon pour terminer par le Picard, qui ne vient ainsi qu'après le Poitevin, tandis que le Franc-Comtois se trouve intercalé, largement séparé du Jurassique par où s'ouvre la section du Franco-Provençal (qui est appelé ici *Burgondo-Français*). Mais à vrai dire ce sont là des inconvénients auxquels il est très difficile d'obvier dans la pratique, et qu'il ne serait pas juste de reprocher à l'auteur.

M. H. ne s'est pas contenté de nous offrir un recueil de textes en somme commode; un bon tiers du volume est occupé par une longue introduction de quatre-vingts pages très compactes (peut-être un peu trop pour l'œil et pour la facilité des recherches), et c'est cette introduction qui constitue en somme la partie originale du livre. Elle est une étude de dialectologie française, je ne dirai pas complète, mais du moins détaillée, basée sur un dépouillement attentif et minutieux des textes de la Chrestomathie : M. H. a montré là avec quelle habileté il manie les méthodes de la linguistique romane, et il est arrivé à maîtriser en un sens ce difficile sujet. Cependant je me demande par ailleurs si un tel effort était indispensable, ou même si les résultats en sont proportionnés à la peine qu'il a dû coûter. Un relevé complet des formes et des mots, rangés alphabétiquement (dans un Glossaire plus étendu naturellement que la courte *Woerterverzeichnis* qui termine le présent volume), eût peut-être suffi à la rigueur, et je ne sais même pas si ce simple relevé alphabétique, préjugeant moins les résultats, n'aurait pas rendu de meilleurs services aux travailleurs. Certes il est beau d'avoir voulu nous orienter à travers la masse des patois modernes de la France, d'en faire en quelque sorte la synthèse, et d'en présenter un tableau d'ensemble au moins provisoire : c'est bien là une entreprise qui devait tenter l'excellent élève de M. Meyer-Lübke qu'est M. H., et il y a réussi dans la mesure du possible. Si je fais cette réserve, c'est qu'il est vraiment bien ardu de tracer un tableau comparatif de ce genre : on se trouve forcément en face d'idiomes qui sont bien de même souche, mais qui, au bout de leur longue évolution, présentent des points d'aboutissement singulièrement divergents, et quelle commune mesure y a-t-il aujourd'hui par exemple entre le Wallon et le Poitevin, ou bien encore entre le Tourangeau et les parlers de la Suisse romande ? Il est évident que nous n'avons plus à faire qu'à des analogies assez lointaines, et de la comparaison de parlers si différents il ne peut guère résulter autre chose que quelque idée confuse. Le moment est venu. semble-t-il, où il faudra se résoudre, pour faire œuvre scientifique, à examiner isolément chaque groupe de patois : l'étude d'ensemble n'est plus possible

qu'appliquée à des phases de différenciation très antérieures. Ceci bien entendu n'est point dit pour diminuer l'effort de synthèse si remarquable que M. H. vient de tenter encore une fois. Il se peut qu'à l'usage on découvre dans son travail certaines lacunes ou même quelques erreurs : mais ce travail, malgré tout, est incontestablement très solide, singulièrement pénétrant, et je ne cite que pour mémoire trois ou quatre menues observations, faites au courant d'une première lecture forcément un peu rapide. Au § 289, le mot *gallinas* devrait être écrit *galinas*, puisque c'est en réalité de cette forme qu'il faut partir dans la Gaule du nord. Au § 446 la forme *savô* (dans la phrase *se vô savô* = si vous saviez) est considérée comme obscure, et elle l'est en effet : peut-être, étant donné qu'il s'agit d'un texte bourguignon pourrait-on y voir une 2e p. pl. de l'indicatif présent, ce qui impliquerait du reste en même temps une sorte de confusion syntaxique. Au § 525, la forme du déterminatif poitevin *thiellé(s)* etc., est notée, mais non expliquée : elle est difficile, et je me demande si pour l'éclaircir, il ne faut pas faire intervenir une fusion avec l'article. Au § 535, M. H. déclare peu claire la formule *k i k sa fe :* je l'expliquerais tout simplement pour ma part à l'aide de *què* (ki) *que ça fait.* Enfin (§ 547), il voit un mélange de suffixes dans *soldar* pour *soldat*, et c'est vrai : toutefois il ne faut pas oublier que cette dernière forme est un emprunt fait à l'italien vers 1530, tandis que *soudart* est le type vraiment français, datant du XIVe siècle, et encore courant pendant tout le XVIe. Dans le petit glossaire de la fin, je relève le substantif *balin* qui est expliqué par « *Bettuch* (?) » : le point d'interrogation mis entre parenthèse est à supprimer, car ce sens de « drap de lit » est absolument sûr pour l'Ouest de la France.

Tous les textes admis dans ce recueil sont modernes ou contemporains, c'est-à-dire qu'ils datent de la seconde moitié du XIXe siècle. A cette règle je ne vois guère que deux exceptions notables : l'une en faveur de la *Flippe Mitonno* lorraine (p. 21-27), qui est de 1709; l'autre à propos de la *Muse Normande* de Louis Petit (p. 68-71), qui remonte jusqu'à 1658. Et certes il est intéressant de trouver ici des fragments étendus de ces deux textes, mais en un sens c'est trop ou pas assez. La vérité, c'est qu'à côté d'une Chrestomathie contenant des textes contemporains, comme est celle de M. H , il y aurait place pour un autre recueil, où seraient admises celles de nos productions patoises qui s'espacent depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, ou même jusqu'à 1850. Et il serait très utile, presque indispensable, d'avoir un recueil de ce genre, pour pouvoir suivre l'évolution de nos parlers provinciaux, pour combler précisément la lacune qui s'étend entre l'époque actuelle et celle des anciens dialectes français. Il serait à désirer que cette Chrestomathie intermédiaire fût entreprise en France, et que nous n'en laissions pas le soin à d'autres : il y a là un travail digne de tenter quelqu'un qui réside à Paris, et qui

dans nos grandes bibliothèques pourrait trouver ces textes patois qui existent, mais qui sont très disséminés et qu'il est devenu difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer ailleurs. Je livre cette idée à qui de droit. — En attendant, remercions M. Herzog de la Chrestomathie si bien faite et si commode qu'il vient de publier ; souhaitons que celle qui concernera le Midi de la France, et sera le pendant nécessaire de l'autre, ne se fasse pas trop longtemps attendre.

E. Bourciez.

Max Plessow. — **Geschichte der Fabeldichtung in England bis zu John Gay,** 1726. Berlin, Mayer et Müller, 1906, CLII + 391 pp. 15 M.

Ce gros volume qui fait partie de la collection *Palæstra* publiée, on le sait, sous la direction de MM. A. Brandl, G. Roethe et E. Schmidt, comprend deux parties absolument distinctes. Dans l'introduction qui ne compte pas moins de cent cinquante pages, M. Plessow a écrit une monographie sur la Fable en Angleterre. La deuxième partie est une réimpression des livres aujourd'hui rarissimes de Bullokar, *Fables of Æsop*, 1585 ; *Booke at Large*, 1580 ; *Bref Grammar for English*, 1586 et *Pamphlet for Grammar*, 1586. A signaler dans l'introduction des développements intéressants sur Gay fabuliste, sur la langue de ses Fables, sur l'influence de la Fontaine en Angleterre. Bien entendu la traduction d'Esope attribuée à Locke (p. LXXXIII) est apocryphe.

Autant qu'on peut le conjecturer, William Bullokar n'était pas un lettré ; c'est en apprenant à lire à ses enfants qu'il remarqua les inconvénients de l'orthographe courante et rêva d'y substituer une orthographe phonétique. Dès que ce projet s'empare de lui, sa vie devient un apostolat. Jamais puritain ne mit autant de ferveur à évangéliser l'Angleterre que Bullokar à réformer l'orthographe. L'appel qu'il adresse « à son pays », en tête du *Booke at Large*, fait penser parfois à Bunyan ; c'est la même conviction, les mêmes phrases savoureuses, la même imperturbable naïveté. Bullokar ne se contentait pas de publier des manuels, comme aurait fait un homme de cabinet ; à l'homme d'action qu'il était il fallut des moyens de propagande populaires. Ses procédés étaient ceux des prédicants : la conférence, la distribution des *tracts* où les bienfaits de « la nouvelle manière d'écrire » sont vantés « en prose et en vers », de feuillets contenant l'alphabet « amendé », imprimé en cinq caractères différents. M. Plessow a eu l'excellente idée de reproduire deux de ces feuillets en fac-simile. Néanmoins, la tentative de Bullokar échoua. Si l'on réimprime ses travaux, c'est qu'on y trouve de précieux renseignements sur la prononciation de l'anglais au XVIe siècle et qu'on tient à préciser la question, ne fût-ce que pour mieux connaître la langue et le système de versification de Shakespare. Avec les traités de deux

autres phonéticiens, Chester et Sir Thomas Smith [1], universitaires ceux-là et nourris des lettres classiques, on peut arriver à des résultats. Nous croyons savoir que le Professeur W. Viëtor prépare sur la prononciation de l'anglais au temps de Shakespare un travail qui complètera les indications données par M. Ellis et M. Sweet. Un peu du zèle extraordinaire de Bullokar anime son éditeur M. Plessow : celui-ci n'a épargné aucune peine pour que la réimpression fût parfaite. Si l'on songe qu'il lui a fallu employer une foule de caractères spéciaux, on ne lui refusera pas les éloges qu'il mérite.

Ch. Bastide.

Mémoires du comte de Souvigny, lieutenant-général des armées du Roi, publiés d'après le manuscrit original par le baron Ludovic de Contenson. Tome I. Paris, Renouard, 1906, 367 p. in-8°. Prix : 9 francs.

Ces mémoires de Jean Gagnières, mis au jour par M. de Contenson, sont publiés d'après une copie, exécutée par des secrétaires de l'auteur, corrigée par lui-même, et conservée jusqu'à ce jour par l'un de ses descendants, M. le comte de Souvigny. Rédigés pour l'instruction de ses enfants et pour leur édification (p. 2. 4), dans sa tranquille vieillesse, alors sans doute qu'il résidait à Monaco, les souvenirs du vieux général sont parfois un peu confus et l'éditeur se voit obligé de le rectifier sur plus d'un point de détail ; mais son récit nous donne bien l'impression d'un brave homme, aussi désireux de dire la vérité, au déclin de la vie, que désireux de ne pas pêcher dans sa jeunesse, sans y réussir toujours.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire de ce comte, lieutenant-général des armées du Roi, c'est qu'il est sorti de la petite bourgeoisie provinciale. Son grand-père Aignan Gagnières était un marchand boucher de Jargeau (Loiret), qui devait avoir quelque fortune car « il avait été en dévotion » à Jérusalem, et, dans les guerres de religion, où il se montra « l'arc-boutant des catholiques contre les religionnaires », il put être condamné, par le gouvernement royal, à payer une amende de quatre cents livres, pour s'être joint aux ligueurs révoltés de sa ville natale. Le père du narrateur, François Gagnières, est également encore qualifié de marchand boucher dans les actes paroissiaux, mais, à en juger d'après certaines indications des Mémoires, il devait être fort à son aise ; un de ses frères s'est déjà décoré d'un titre nobiliaire et la plupart de ses fils adoptent également des dénominations analogues (MM. de Champfort, du Fresnay, de la Motte, etc.) soit que ce soient les noms de terres acquises par le vieux Gagnières, soit que ce soient de simples surnoms de fantaisie, adoptés au moment d'entrer au service, car presque tous suivent la carrière militaire. Mais aucun n'y figure avec le succès de leur aîné, Jean, l'auteur de nos Mémoires. Engagé à seize ans, comme simple

---

1. M. Plessow réimprime en appendice, l'*Alphabeticum anglicum* de ce dernier.

soldat, dans le régiment où sert son oncle, il se bat pendant quarante ans partout où figurent les étendards royaux, contre les grands révoltés, durant la minorité de Louis XIII, contre les protestants un peu plus tard; surtout en Italie, où sa bravoure et son dévouement lui valent des charges supérieures et lui procurent, en 1643, des lettres de noblesse qui ne seront confirmées et vérifiées d'ailleurs qu'en 1665. Il continue le métier des armes sous Louis XIV, sur les frontières d'Espagne et des Pays-Bas, devient maître d'hôtel du Roi, est employé momentanément dans la diplomatie et finalement est nommé en 1660 lieutenant-général de la forteresse de Monaco, où il est mort en 1673

Les Mémoires s'arrêtent en 1660; le premier volume embrasse les années 1613-1638. L'auteur, confiné dans la masse, ou n'ayant atteint encore que des grades subalternes, ne peut fournir naturellement dans cette partie de son récit des contributions bien notables à l'histoire politique du temps. Mais on y trouvera quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse naïvement retracés, et grâce aux détails multiples sur les aventures variées, succès et déboires, du jeune soldat de fortune, on pourra se faire une idée très nette et très vivante de la vie militaire d'alors et recueillir plus d'un trait curieux sur l'organisation des armées de Louis XIII. Le second volume aura sans doute une importance plus considérable pour l'histoire générale de la première moitié du règne de Louis XIV. L'éditeur a mis de nombreuses notes au bas du texte, généralement utiles, mais dont quelques-unes exigeraient des rectifications [1].

R.

Inventare des Grossherzoglich Badischen General-Landesarchivs. Zweiter Band, zweiter Theil. Karlsruhe, Müller, 1907, VIII, p. 195-394, in-8°.

On a déjà parlé ici, à deux reprises, de cet *Inventaire sommaire des Archives grand-ducales de Bade*, dont M. Frédéric de Weech (mort en 1905) avait commencé la publication, continuée aujourd'hui par M. le Dr Karl Obser, son successeur à la direction de cet important dépôt [2]. J'ai expliqué pour quelles raisons, surtout topographiques, le

1. Ainsi, la note p. 116, sur Ernest de Mansfeld, en quatre lignes, renferme cinq erreurs. Mansfeld n'était pas fils *naturel* du prince Pierre-Ernest de M., mais issu d'une union *morganatique* avec Anne d'Eycken ; il ne s'est jamais « attaché à la Réforme », étant né et mort catholique ; il n'a pas levé son armée « avec l'aide de plusieurs princes allemands », mais en recrutant, par l'appât du pillage, des mercenaires débandés. Il n'avait nullement l'intention de pénétrer en ennemi sur le territoire de la Champagne; il ne demandait qu'à entrer au service de Louis XIII ; il passa sur le territoire des *Provinces-Unies*, après avoir battu *Corduba* dans les *Pays-Bas espagnols*; il finit par s'établir non pas dans le comté de *Minden*, mais dans le comté d'*Ost-Frise*. — P. 283, l'éditeur nous dit que « d'après *la plupart* des historiens » Waldstein aurait été assassiné dans sa chambre. En connaîtrait-il un seul qui ait jamais supposé le contraire ? L'assassinat de W. n'est d'ailleurs pas du 15, mais du 25 février.

2. Cf. *Revue critique* du 13 juin 1904.

Landesarchiv de Karlsruhe comprenait un assez grand nombre de pièces intéressant l'histoire de notre pays, et comment, à partir du XVIe siècle surtout, les margraves, prédécesseurs des grands-ducs actuels, se sont assez fréquemment trouvés en rapports avec les Valois et les Bourbons, et ont figuré dans la clientèle de la couronne de France. Je relève encore dans cette seconde moitié du deuxième volume de l'*Inventaire*, qui vient de paraître, des indications qui pourront être utiles à l'un ou l'autre historien français.

— P. 207. Négociations du margrave Charles II de Bade-Dourlach avec Charles IX (1564-1570), pour levée de troupes au service du roi.

— P. 212. Rapports au margrave Ernest-Frédéric, sur les troubles occasionnés par les mercenaires engagés par Henri de Navarre (1587-1588).

— P. 222. Papiers relatifs au margrave George-Frédéric. Ses rapports avec la cour de France. Mission de son agent Diodati à Paris; correspondance avec Louis XIII et Richelieu, Bassompierre et Schomberg (1629-1638). Ses agents Ponikau et Polhelm à Paris.

— 238. Rapports du margrave Frédéric V avec la France (1624-1659). Il fut pensionnaire de Louis XIV.

— P. 255. Rapports du margrave Frédéric VI († 1677) avec la France. Il fut membre de la Ligue du Rhin et pensionnaire, lui aussi, de Louis XIV.

— P. 275-283. On trouvera l'indication de nombreuses correspondances du margrave Frédéric-Magnus († 1709), relatives aux guerres contre Louis XIV, et (p. 285-208) une série de dossiers se rapportant aux négociations avec la France (1680-1708).

— P. 323. Parmi les papiers relatifs à Charles-Frédéric, dernier margrave et premier grand-duc (1736-1811) se trouvent des correspondances de l'époque révolutionnaire (prince de Condé, Mallet du Pan) et de l'époque impériale (Lefebvre, Murat, etc.).

Parmi les manuscrits (acquisitions nouvelles) mentionnés dans l'appendice, il faut mentionner surtout les papiers de Jean-François Mone et de son fils Fridegar Mone, les deux archivistes et savants badois qui, pendant plus d'un demi-siècle se sont occupés principalement de l'histoire de leur pays et dont les notes et la correspondance scientifique ont été incorporées au dépôt que Mone le père avait si longtemps et si fructueusement exploité dans la longue série des volumes de sa *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins.*

Une bonne *table onomastique* permet de s'orienter rapidement dans le volume et de constater si, dans cette première division des Archives, maintenant mise entièrement à jour, il se trouve des pièces relatives à tel personnage ou à telle localité. Nous souhaitons que M. Obser et ses collaborateurs puissent bientôt nous donner la suite de leur utile répertoire.

R.

A. Dutens, **Etude sur la simplification de l'Orthographe.** Paris, de Rudeval, 1906; un vol. in-8, de 483 pages.

L'auteur de cet ouvrage semble avoir oublié que ce ne sont pas les gros volumes qui font les révolutions, mais les brochures à quatre sous. Ceci n'est point une critique. En somme M. Dutens se fait une certaine conception de la réforme orthographique; il nous l'expose ici, avec preuves à l'appui, un peu longuement peut-être : c'était son droit. Seulement je remarque que cette conception n'est pas tout à fait la même que celle qui se dégage des rapports semi-officiels publiés naguère par M. Paul Meyer et par M. Brunot, sans parler des propositions formulées par M. Clédat et par tant d'autres. Voilà qui m'inquiète un peu, et je ne sais plus trop à qui entendre. Dès qu'il s'agit de cette réforme de l'orthographe française, il y a beaucoup de gens de bonne volonté qui s'y attellent, ou qui poussent à la roue : mais les uns veulent une chose, et les autres en préconisent une autre; c'est probablement une des raisons — non la seule — pour laquelle la voiture n'avance pas très vite. Il serait trop facile de triompher de ce désaccord ou de ces contradictions : je m'en garderai bien, et je suis loin d'ailleurs d'être hostile de parti pris à toute idée de réforme. Revenons au livre en question. En l'ouvrant, et en voyant dès la première page, dans une note, l'Académie française blâmée pour sa timidité, je m'attendais à trouver ici toutes les audaces. Il n'en est rien pourtant. M. D. sait reculer à l'occasion devant les partis extrêmes et les graphies trop purement phonétiques; parfois on pourrait presque le trouver trop timoré, pour ne pas dire « réactionnaire » ou tout au moins « conservateur ». Il est surtout arrêté à chaque instant par une crainte des « homogrammes », qui lui dicte des compromis singuliers, et lui fait conserver par exemple *encre* à cause de *ancre*, *chaine* à cause de *chêne*, etc. Combien chimérique est en réalité cette crainte! Comme si le *son* de bois n'était pas un « homogramme » par rapport au *son* acoustique, sans parler de notre adjectif possessif, et je ne sache pas qu'en lisant nous ayons jamais couru le risque de confondre tous ces mots entre eux. Hâtons-nous d'ajouter qu'en général M. D. est beaucoup plus conséquent avec ses principes : il discute posément et d'une façon claire les réformes qu'il propose, en indique le pourquoi, et joint à son exposé des considérations historiques (où çà et là quelques détails seraient contestables, mais peu importe). Toutefois il ne donne pas des listes complètes de mots, orthographiés à la mode nouvelle, — ce qu'on eût été presque en droit d'attendre, étant donnée l'importance du volume : d'autant plus qu'il y a d'autres listes qui sont un luxe vraiment inutile, comme celle de la p. 301, où l'on trouvera vingt exemples du changement de *c* latin en *g* à propos du seul mot *reine-claude*. Je ne puis ni discuter ici, ni même énumérer toutes les modifications que propose M. D. : je préviens seulement le lecteur pressé, et qui voudrait prendre une idée rapide de ces réformes,

qu'il en trouvera vers la fin du volume un résumé en dix pages (p. 457-468), très substantiel et très clair. Voici d'autre part trois ou quatre des observations que m'a suggérées la lecture de l'ouvrage : je les présente sous forme de doutes, n'attachant à ces questions qu'une importance très relative. M. D. croit-il avoir été bien inspiré en aboutissant à l'orthographe *as'similer*, avec une apostrophe qui coupe le mot en deux, et cela sous prétexte que dans *assister* la prononciation de l'*s* est simple ? Est-il urgent d'écrire *fatiga*, puisqu'on conserve *fatiguer* ? Est-il bien sûr qu'en voyant écrit *calesson* (puisque d'autre part *paresse* est conservé), on n'aura pas une tendance à prononcer *calè-son* ? Enfin je trouve que M. Dutens s'attache beaucoup trop scrupuleusement à vouloir nous faire observer les nuances de la prononciation anglaise. Ainsi pourquoi nous forcer à prononcer *claoun* le mot *clown*, qui certes est anglais, mais francisé, et pour lequel le Dictionnaire Général indique très justement l'épellation *kloun'* ? D'autre part je sais que certains prononcent *scouère* (square) : mais n'y a-t-il pas là un peu d'affectation et de snobisme ? Nos aïeux étaient plus sages, eux qui ont fait *redingote* de *riding-coat* : cette francisation des mots passés dans l'usage me semble un contre-poids nécessaire à notre anglomanie persistante.

E. Bourciez.

K. Bergmann, **Die sprachliche Anschauung und Ausdrucksweise der Franzosen.** Fribourg (Bade), A. Bielefeld ; un vol. in-8, de x-133 pages.

M. Bergmann a eu raison de donner à son livre une épigraphe tirée de *La Vie des Mots* d'A. Darmesteter, car c'est évidemment là qu'il a puisé les théories qu'il s'efforce de vulgariser ici sous un titre un peu abstrait et philosophique. D'ailleurs l'ouvrage ne l'est pas autant que le titre semblerait l'annoncer : il est au contraire d'une lecture facile, procédant par longues listes d'exemples, et je ne nie pas qu'il ne soit de nature à faire pénétrer un peu dans le génie de la langue française et de ses procédés d'expression. Mais il faut bien dire aussi qu'en un sens il n'est pas très nouveau : nous retrouvons là, figurant comme en-tête de chapitres, les divisions connues, l'Euphémisme, la Tendance péjorative, la Métaphore (traitée longuement, comme il était naturel), et quelques tendances secondaires. Ce sujet ne sera renouvelé — dans la mesure où il peut l'être — que le jour où l'on se placera à un point de vue strictement chronologique, ce que Darmesteter lui-même n'avait pas toujours fait : il faudra localiser les choses dans le temps, rechercher non seulement à quelle tendance de l'esprit français, mais aussi à quel moment de son évolution, à quelles mœurs, à quelles habitudes sociales correspond l'éclosion de telle ou telle métaphore. Assurément, M. B. nous donne des listes intéressantes, métaphores empruntées à la marine (p. 73), métaphores venues de la chasse (p. 78), etc., mais tout cela forme un peu

bloc, parce qu'il s'est uniquement préoccupé de noter nos moyens actuels d'expression. Encore ne faudrait-il pas y faire figurer *courir après l'éteuf* (p. 63), qui était très vivant à l'époque classique, mais tombé depuis longtemps dans l'oubli. Et il serait bon aussi d'observer certaines nuances auxquelles les étrangers se trompent trop facilement, de ne pas citer sur la même ligne *avoir une sauterelle dans la guitare, une araignée dans le plafond* (p. 16) : la seconde de ces expressions a bien réellement droit de cité dans la langue familière, à Paris ou ailleurs ; mais il n'en est pas de même de la première, qui reste une combinaison de mots tout à fait occasionnelle. On pourrait enfin reprocher à M. Bergmann quelques étymologies bien vieillies et bien improbables : il était inutile, à propos de *cagot* (p. 30), de rappeler le fameux *canes Gothi* ; à propos de *boire à tire-larigot* (p. 33), de citer l'archevêque de Rouen Odon Rigault, et jusqu'à nouvel ordre le plus sage est de se tenir sur la réserve. Il n'est pas juste non plus de tirer *couard* de l'italien *codardo* (p. 24) ; l'inverse serait même plus probable, et l'histoire de ce mot est bien curieuse. Il doit être fort ancien, et c'est sans doute le premier mot formé à l'aide du suffixe des noms propres germaniques. Pour ma part, je soupçonne qu'un type *codardus* a dû circuler en Gaule dès la fin de la période mérovingienne : peut-être, dès ce temps-là, était-ce le surnom donné au lièvre dans ces contes d'animaux que se racontaient les femmes, au fond des gynécées, en filant la laine.

E. Bourciez.

— *Le maître des Dieux*, « étude d'entente sociale », par M. L. Bonnery (Paris, Bibliothèque indépendante [?], 1906; in-12, 49 pages) est une brochure à couverture noire, blanche et rouge; sorte d'apocalypse anticléricale; ton violent, mauvais style; rien d'une *étude*. — A. L.

— Il est des sujets qui ne relèvent pas d'une spécialité scientifique, M. le Dr A. Marie paraît l'avoir oublié en écrivant son livre *Mysticisme et folie* (Paris, Giard, 1907; in-8, xi-342 pages). La première partie : « généralités sur l'origine des conceptions religieuses et mystiques », déborde grandement le titre de l'ouvrage et la compétence de la médecine. La deuxième partie, au lieu d'être une étude bien ordonnée et documentée sur la folie mystique et le sentiment religieux, contient encore des « généralités sur les psychoses mystiques et religieuses ». Pour l'auteur, religion et mysticisme sont synonymes d'aberration mentale. Autant vaudrait entamer en bloc le procès de l'esprit humain, et, de ce point de vue étroit, déclarer que tous les hommes sont fous, avec seulement une différence de degré dans la démence. M. M. est si sûr de son principe, qu'il n'a pas vu que c'était un postulat, et qu'il regarde dès l'abord comme acquis ce qu'il a pensé démontrer. L'ouvrage est d'ailleurs assez mal composé, ce qui ne laisse pas de faire tort aux idées justes et aux observations utiles qui s'y trouvent encadrées dans des vues systématiques. — A. L.

— Le livre de M. M. Hébert sur *le Divin, Expériences et hypothèses* (Paris, Alcan, 1907; in-8, 316 pages) est conçu dans un autre esprit et rédigé dans un

meilleur style, quoique peut-être il manque un peu d'unité. Première partie : la croyance au divin, ses formes multiples. Deuxième partie : vues générales sur l'abus des termes « évolution et survivance » dans l'étude des problèmes religieux, et sur la manière de poser le problème de l'origine et des transformations du sentiment religieux. La première partie renferme des considérations très remarquables sur le mysticisme ancien (Ruysbroek) et sur le mysticisme moral de Tolstoï, sur la métaphysique religieuse (critique des « preuves » de l'existence de Dieu; discussion des problèmes de la personnalité divine, de la finalité, de la liberté), sur le rapport du sentiment religieux et du sentiment moral. Le problème des origines et des transformations du sentiment religieux est aussi très bien posé dans la seconde partie. — A. L.

— Nous avons reçu : *Jahrbuch der evangelischen Judenmission*, I Band, herausgegeben von H. L. Strack (Leipzig, Hinrichs, 1906; gr. in-8, 129 pages). Documents (conférences et statistiques) concernant la propagande protestante auprès des Juifs. Un de ces documents, la conférence de M. Strack sur l'essence du judaïsme (*Das Wesen des Judentums*; Leipzig, Hinrichs, 1906; gr. in-8°, 23 pages), nous a été envoyé aussi en tiré à part. — Z.

— Dans les débats qui se sont produits autour de la question biblique en ces derniers temps, les catholiques allemands se sont fait remarquer surtout par leur circonspection ou leur abstention. Il faudra désormais faire une exception pour M. T. Engert, qui, dans sa dernière publication, *Die Urzeit der Bibel* (I. Die Weltschöpfung; München, Lentner, 1907; gr. in-8, 53 pages), prend une attitude résolument scientifique et vraiment critique. Bonnes considérations générales sur le caractère de l'ancienne littérature hébraïque. Commentaire judicieux et érudit du premier chapitre de la Genèse, avec comparaison des mythes babyloniens. — A. L.

— La question traitée par M. E. König, le rapport du judaïsme et du christianisme avec l'idéal des prophètes (*Prophetenideal, Judentum, Christentum*; Leipzig, Hinrichs 1906; in-8, 92 pages), n'est peut-être pas aussi simple qu'elle lui paraît. Sa thèse est que l'idéal prophétique était en train de se perdre quand le christianisme l'a sauvé. Affaire de foi et de polémique interconfessionnelle autant que d'histoire. Beaucoup d'érudition au service de conclusions acquises d'ailleurs. Le christianisme a été une adaptation du judaïsme à l'esprit du monde gréco-romain, et cette adaptation peut sembler, à beaucoup d'égards, un perfectionnement; mais on peut trouver que M. K. se trompe en la supposant déjà réalisée entièrement dans l'Évangile de Jésus. — A. L.

— Beaucoup d'érudition dans le livre de M. A. Büchler sur le judaïsme galiléen au IIe siècle (*Das galiläische 'Am ha-A'res des zweiten Jahrhunderts*; Wien, Hölder, 1906; gr. in-8, 338 pages). Mais l'auteur fait effort pour remonter du second siècle au premier, sur lequel les documents font à peu près complètement défaut, et, par une argumentation plus subtile que convaincante, il essaie de prouver que les textes évangéliques concernant les observances de pureté légale sont en rapport avec des controverses rabbiniques qui se produisirent en Galilée vers 60-70. Recherches consciencieuses, conclusions systématiques. — A. L.

— M. P. Fiebig continue son utile publication des principaux traités de la Mischna; il nous donne maintenant le traité des « bénédictions » (*Berachoth. Der Mischnatraktat « Segenssprüche » ins Deutsche übersetzt*; Tübingen, Mohr, 1906; in-8. VI-43 pages). En appendice, le *schema* et anciennes prières juives. A comparer avec prescriptions et formules de prières dans le Nouveau Testament. — A. L.

— Nouvelle édition de la Synopse des trois premiers Évangiles, par M. A. Huck (*Synopse der drei ersten Evangelien*; dritte, gänzlich umgearbeitete Auflage; Tübingen, Mohr, 1906; gr. in-8, xxxviii-208 pages). Disposition du texte grec notablement modifiée par répétition de morceaux, quand il en est besoin pour maintenir la continuité de la rédaction dans chaque Évangile. Apparat critique très augmenté. Bon instrument de travail. — A. L.

— Bonnes considérations sur le développement et l'état présent de la critique textuelle du Nouveau Testament, dans la conférence de M. R. Knopf (*Der Text des Neuen Testaments. Neue Fragen, Funde und Forschungen der Neutestamentlichen Texkritik*; Giessen, Töpelmann, 1906; in-8, 48 pages). Sages conclusions sur le caractère et la valeur respective des textes dits alexandrin et occidental. — A. L.

— M. A. Jülicher apprécie avec autant de modération que de compétence les positions prises, dans la critique des Évangiles et de l'histoire évangélique, par MM. Wrede, Wellhausen, Harnack (*Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung;* Giessen, Töpelmann, 1906, in-8, 76 pages). Il observe, en finissant, que, si l'on additionnait les négations de ces critiques, le résidu de la tradition se chiffrerait par zéro, mais que le procédé n'aurait rien de rationnel, et qu'il faut savoir prendre de chacun une certaine orientation plutôt que des conclusions définitives. — A. L.

— Conférence de M. P. W. Schmiedel sur la personnalité de Jésus (*Die Person Jesu im Streite der Meinungen der Gegenwart;* Leipzig, Heinsius, 1906; gr. in-8, 31 pages). L'auteur prend pour point de départ de son esquisse historique les passages des Synoptiques qui ne sont pas en rapport avec la haute idée qu'on ne faisait du Christ dans le temps où les Évangiles furent écrits : procédé un peu artificiel et nullement infaillible; on peut contester, par exemple, l'exactitude de *Matth.* xii, 32, et l'historicité de *Marc*, xv, 34. Tendance apologétique dans la façon de présenter l'enseignement de Jésus, pour le dégager de l'eschatologie. — A. L.

— Seconde édition des « Pères apostoliques » de M. F. X. Funk (*Die apostolichen Väter*; Tubingen, Mohr, 1906; in-8, xxxvi-252 pages). Même texte que la première édition; introduction complétée. Publication soignée, utile et peu coûteuse (1 m. 50). — A. L.

— On sait que, d'après le Nouveau Testament et la théologie traditionnelle, la mort de Jésus a été un sacrifice propitiatoire pour les péchés du monde. Ce n'est pas maintenant un petit embarras, pour les penseurs chrétiens, d'expliquer comment et pourquoi. M. P. Fiebig (*Jesu Blut*; Tubingen, Mohr, 1906; in-8, 78 pages; dans les *Lebensfragen* de M. H. Weinel) analyse d'abord assez exactement l'idée de l'expiation dans la Bible, et montre qu'elle tient peu de place dans les Évangiles (on peut dire, je crois, qu'elle n'a tenu aucune place dans la pensée de Jésus); ce qu'on lit ailleurs, notamment dans les Épîtres de Paul et l'Épitre aux Hébreux, est en rapport avec les idées communes de l'antiquité sur le sacrifice. M. F. constate que ces idées n'ont plus de sens pour nous, que la mort de Jésus n'a été un sacrifice qu'au sens moral du mot, et qu'elle agit sur les croyants à la manière d'un grand exemple. Conclusions sensées, bien qu'elles ressemblent fort à l'hérésie du vieux Pélage. — A. L.

— Il n'est pas aussi facile que l'on pourrait croire de fonder sur la Bible seule l'éducation morale des enfants. Ce n'est pas ce que veut prouver, mais c'est l'im-

pression que donne le livre, d'ailleurs plein d'expérience pédagogique, de M. et Mme Zurhellen sur la façon de raconter les histoires bibliques (*Wie erzählen wir den Kindern die biblischen Geschichten?* Tubingen, Mohr, 1906; in-8, 559 pages; dans la même collection que le précédent). Un choix, une adaptation s'imposent, et la matière est délicate; on insinuera graduellement, non dès le début, la distinction à faire entre légende et histoire : telles sont, à peu près, les conclusions générales de nos auteurs. Assurément la Bible seule vaut mieux que rien; mais peut-être serait-il préférable de ne pas s'y enfermer. — A. L.

— La royauté papale est morte et ne revivra pas, dit M. B. Labanca; la papauté politique est en train de sombrer; la papauté religieuse pourrait se soutenir, si la précédente, en s'obstinant à ne pas mourir, ne l'entraine dans sa ruine. Traduit de l'italien en allemand (*Die Zukunft des Papsttums*; autorisierte Uebersetzung von M. Sell; Tubingen, Mohr, 1906; in-8, 128 pages). Prévisions faciles et nullement invraisemblables. — A. L.

— Sous ce titre : *Vérités d'hier? La théologie traditionnelle et les critiques catholiques* (Paris, Nourry, 1904; in-12, xix-345 pages), M. l'abbé J. le Morin (pseudonyme) développe une série d'antinomies entre l'enseignement officiel de l'Église et les conclusions de la critique. Il touche à beaucoup de sujets (révélation, preuves de la religion, institution de l'Église, des sacrements, dogme christologique, destinée humaine), et il met, pour ainsi dire, l'Église en demeure de s'expliquer. Comme elle n'en a pas la moindre envie, mieux vaudrait étudier, librement et objectivement, les questions dont il s'agit. — A. L.

— Paroles de bon sens, d'un bon sens un peu diffus, dans *Les leçons de la défaite, ou la fin d'un catholicisme* (il s'agit du catholicisme clérical; mais, par malheur, il n'y a guère que celui-là qui fasse parler de lui), par l'abbé J. de Bonnefoy (encore un pseudonyme, certainement). — Paris, Nourry, 1907; in-12, 112 pages). — A. L.

— La brochure de M. W. Gibson, *l'Église libre dans l'État libre*, où l'on compare l'idéal de Lamennais à celui de l'abbé Grégoire (Paris, Nourry, 1907; in-12, 115 pages), semble être un effort pour ramener le catholicisme français dans les voies du gallicanisme du xve siècle, avant le concordat de François Ier. L'idée peut être très bonne en soi, mais ce n'est pas en ce sens que va le catholicisme contemporain pris dans son ensemble. Il s'enferme dans la logique inflexible du système ultramontain, sans égard aux multiples contingences qui montrent aux observateurs comme M. Gibson que ce système conduit l'Église à sa perte. — A. L.

— Ceux qu'intéresse la crise intérieure du catholicisme contemporain devront lire la brochure de M. G. Tyrrell, *A much-abused Letter* (London, Longmans, 1906; in-12, 104 pages). Il s'agit d'une lettre à un professeur d'Université, écrite par l'auteur alors jésuite, et le plus justement réputé de sa Compagnie en Angleterre, sur la nature des dogmes catholiques. La lettre n'était pas publique; elle fut néanmoins connue en partie; et le P. Tyrrell fut exclu de la Société. Il publie maintenant sa lettre, avec introduction et notes. Documents importants pour l'histoire religieuse du temps présent. — A. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 Mai — 1907

Ranke, Textes babyloniens. — Raeder, Le développement philosophique de Platon. — Donat, p. Georgii, II. — Dottin, Manuel de l'antiquité celtique. — Perdrizet et Jean, La Galerie Campana et les musées français. — H. Schmidt, Jonas. — Resch, Agrapha. — Voyages de Le Forestier, p. Derby. — Voyages de Topliff, p. Bolton. — Carroll, L'esthétique d'Aristote. — Capps, Fragments sur l'histoire de la comédie attique. — Véis, Articles divers. — Hertel, Les Perses de Timothée. — Curtius-Hartel, Grammaire grecque, 25e éd. p. Weigel. — Furtwaengler, La gymnastique grecque. — Le Limes, Kapersburg. — Monseur, Moines et Saints de Gand. — Jagic, Le Psautier slave de Bologne. — Leger, Le cycle de Kralievitch. — Soubies et Carette, Les régimes politiques au xixe siècle. — Parmentier, Album historique. — Gillet, Raphaël. — Wizewa, L'œuvre d'Ingres. — Leger, Prague. — Diehl, Palerme et Syracuse. — Brunetière, Études critiques, VIII. — Textes espagnols, p. Alaux et Sagardoÿ. — Académie des inscriptions.

H. Ranke. **Babylonian legal and business documents from the time of the first dynasty of Babylon, chiefly from Sippar : The babylonian expedition of the university of Pennsylvania;** Séries A : cuneiform texts, vol. VI, part I, Philadelphia, published by the Department of Archaeology, University of Pennsylvania, 1906, 1 vol. 79 p. in-4°, 71 pl. autographiées et XIII pl. en simili.

Les textes publiés par M. Ranke ne proviennent pas des fouilles de *Nippur*, mais d'achats faits à Londres, Bagdad et Hillah pour le musée de l'Université de Pennsylvanie ; ils ont dû être découverts à Sippara, comme M. Ranke le soutient avec beaucoup de vraisemblance. Ces 119 tablettes se répartissent sur une période de plus de 250 ans, d'*Iluma-Ilu* à *Samsu-itâna* et *Ammi-ditâna* (?). L'époque de Hammurabi est représentée par 23 documents. Plusieurs tablettes portent des empreintes de cachet très intéressantes qui fournissent des points de repère pour la chronologie de la glyptique. Du fait que *Sumu-la-il* et *Zabium* sont nommés dans un même serment, M. Ranke conclut, avec raison semble-t-il, que *Sumu-la-il*, devenu vieux — il pouvait avoir soixante-six ans à la fin de son règne — appela son fils à régner avec lui. Il est moins sûr que *Bîl-ṭabi*, contemporain de *Sin-muballiṭ*, soit un gouverneur d'Assyrie. M. Ranke a repris la question, si souvent agitée, de la dénomination des années babyloniennes. Jusqu'à la dynastie cassite, les années ne sont pas numérotées, mais nommées d'après un événement important, construction de temple, mise en état d'un canal, destruction d'une ville. Comment donc pouvait-on dater les faits antérieurs à l'événement « éponyme »? M. Ranke suppose ingénieusement que, pour les tra-

vaux, faciles à prévoir, on se contentait d'exécuter le premier jour de l'an une cérémonie symbolique, comme notre pose de la première pierre. L'année recevait en même temps son nom et le gardait jusqu'à ce qu'un fait de guerre important en fit prévaloir un autre : nous trouvons en effet quelquefois deux noms pour la même année. — Les textes de M. Ranke traitent d'achats d'esclaves, échange de maisons, louage de domestiques, location de champs, prêts d'argent, donations, adoptions, partage d'héritage; huit sont des décisions judiciaires, quarante-deux sont des reçus ou des listes. Suivant le principe adopté dans la publication de l'Université de Pennsylvanie, M. Ranke a transcrit et traduit une vingtaine des textes publiés par lui et dressé un index des noms propres et une liste des signes de l'écriture babylonienne à l'époque de la première dynastie. Les copies paraissent très fidèles.

C. Fossey.

H. Ræder. **Platons philosophische Entwickelung.** Leipzig, Teubner, 1905; IV-435 p.

Le sujet de ce travail fut mis au concours par l'Académie royale de Danemark en 1902, et M. Ræder fut couronné. Il en était digne : dans son ouvrage, primitivement écrit en danois, puis publié en allemand, le jeune auteur montre qu'il a étudié à fond l'œuvre de Platon, qu'il a soumis à une critique sérieuse les doctrines du philosophe, leur développement et leurs variations, et qu'il est parfaitement documenté pour résoudre les questions de chronologie. C'est en effet de chronologie qu'il s'agit dans son livre, dont le but principal, dit-il, notamment p. 395, est d'éclaircir les relations mutuelles des différents dialogues platoniciens. Déterminer l'ordre chronologique des dialogues est d'un intérêt à la fois historique et psychologique; il ne saurait être indifférent, lorsqu'on se trouve en présence d'un des plus grands génies de l'humanité, d'assister à l'élaboration de ses théories esthétiques, morales et métaphysiques, de les voir se préciser ou se modifier, et de surprendre ainsi le mouvement de sa pensée dans ses phases successives. On n'ignore pas quels nombreux travaux a suscités cette irritante question de l'ordre des dialogues de Platon, ni combien de méthodes ont été employées pour la résoudre. C'est par une critique des avantages et des défauts de ces méthodes, depuis Schleiermacher jusqu'à Lutoslawski et Gomperz, que M. R. commence son ouvrage, après quelques pages sur la nature du problème posé et sur les questions d'authenticité [1]. Il ne se dissimule pas cependant qu'un exposé systématique de la philosophie de Platon est

1. M. R. rejette, outre les écrits reconnus apocryphes dès l'antiquité, les dialogues suivants : *Hipparque*, *Minos*, les *Rivaux*, *Alcibiade II*, *Théagès*, *Clitophon*, et *Alcibiade I*, ce dernier toutefois avec réserves.

aujourd'hui encore d'une difficulté presque insurmontable ; il faut, en effet, avant d'aborder une pareille tâche — entreprise il y a plus d'un siècle par Tennemann et reprise depuis par d'autres savants, comme Zeller — comprendre un à un les différents dialogues, en élucider le but et la pensée dominante, et leur attribuer, si possible, leur place exacte dans la suite des dialogues platoniciens ; tout au moins, si l'on ne peut arriver à classer chaque dialogue en particulier, doit-on s'efforcer de distinguer des groupes dont on puisse ramener la composition à une même période de la vie de leur auteur. C'est ce qu'avait vu Schleiermacher, bien qu'en réalité il ait mal posé la question et soit arrivé, par suite d'un mauvais point de départ, à des conclusions inadmissibles; c'est aussi ce que M. R. a essayé de faire. Mais les systèmes employés jusqu'ici ne lui semblent pas offrir des garanties suffisantes. Soit par la méthode stylométrique, soit par l'étude de la forme extérieure, soit par un examen attentif des théories, soit encore en combinant les allusions de Platon aux faits historiques et littéraires, on a obtenu des résultats acceptables et même certains, surtout lorsque ces résultats se trouvent fournis en même temps par les différents critères. C'est ainsi, par exemple, que la forme, l'idée philosophique et la langue concourent à rapprocher des *Lois* le *Sophiste*, le *Politique* et le *Timée*. Mais nous n'atteignons pas, par ces méthodes, le maximum de probabilité possible, et M. R. insiste à nouveau sur la nécessité de considérer chaque dialogue séparément, comme formant un tout par lui-même; et alors, par l'étude de leur objet fondamental et de leurs rapports avec d'autres dialogues de sujet voisin, par l'étude non seulement du contenu philosophique, ce qui s'impose, mais encore de toutes les autres particularités de pensée qui peuvent servir de points de repère, il y a chance de déterminer un ordre chronologique qui permette de se faire une représentation raisonnable et claire du développement de la pensée platonicienne. Conformément à ce principe, M. R. entre alors dans le cœur même de son sujet.

On comprendra que je ne puis entrer ici dans une critique de détail; il faudrait un article spécial pour suivre M. R. à propos de chaque dialogue ou de chaque groupe, et pour apprécier les arguments qui le conduisent à donner à chacun sa place dans l'ensemble. Sa discussion est serrée et d'une logique remarquable, bien que tous les points intéressant chaque sujet ne soient pas examinés avec le même degré de précision. Ce qui le préoccupe surtout, c'est le progrès rationnel qu'il voit dans la succession des dialogues telle qu'il l'a établie, même quand Platon est amené à modifier sa doctrine. Platon a varié ; il a abandonné quelques-unes de ses conceptions, en a transformé d'autres selon les divers moments de sa carrière; mais il n'a jamais renoncé à ses idées fondamentales, qui se sont affirmées de plus en plus, avec les changements nécessités par ses changements de point de vue, de sorte qu'il y a eu, dans la marche de sa pensée

vers l'idée du bien, qui domine toute sa philosophie, des hésitations et des directions différentes, mais jamais de recul. Si M. R. place, par exemple, le *Phédon* avant la *République*[1], c'est parce que, entre autres raisons d'ailleurs également probantes, il voit dans ce dernier ouvrage un progrès de la théorie de l'âme; s'il juge le *Parménide* écrit avant le *Sophiste*, c'est que ce dernier entre plus profondément dans la critique des Éléates et de la théorie des idées; et s'il considère le *Théétète* comme postérieur au *Banquet*, au *Phédon* et à la *République*, d'accord en cela avec les recherches stylométriques, ce n'est pas seulement parce que le *Théétète* suppose ces dialogues, mais parce que la conception de la science et de l'opinion y est présentée d'une manière plus exacte et plus élevée. Je ne pense pas toutefois que l'ordre obtenu par les analyses et les discussions de M. R. soit acceptable dans toutes ses parties sans hésitations et sans doutes. En ce qui concerne l'*Euthyphron*, par exemple, il le place, notamment avec Gomperz, après le *Protagoras* et même après le *Gorgias*, parce que dans ces dialogues la piété (ὁσιότης) est mise au nombre des vertus cardinales, ce qui n'est pas le cas dans l'*Euthyphron*, où cette vertu n'est considérée que comme une part de la justice. La raison paraît solide en elle-même; dans la République, en effet, qui est postérieure, Platon ne connaît que quatre vertus cardinales, parmi lesquelles la piété a cessé de figurer; mais elle est cependant discutable. Le passage du *Gorgias* 507 *b* n'implique pas une distinction nécessaire entre δίκαια et ὅσια, qui n'indiquent que deux faces d'une même vertu, τὰ προσήκοντα πράττειν; et si dans le *Protagoras* la piété a une place à part à côté de la justice, il n'en suit pas logiquement que la recherche d'une définition de cette vertu, et sa subordination à la justice, soit postérieure — ni d'ailleurs antérieure — à ce dialogue. On notera en outre que par sa forme, par le genre de son argumentation, par sa conclusion négative, l'*Euthyphron* présente de grandes analogies avec l'*Hippias minor*, le *Lachès* et le *Charmide*. Quoi qu'il en soit, et quelques réserves que l'on puisse faire sur un certain nombre de points, l'ouvrage de M. R. se place au rang des meilleurs qui aient été écrits sur la chronologie des dialogues de Platon. S'il reste des doutes sur l'exactitude de la place assignée à quelques-uns d'entre eux, les grandes lignes de la suite proposée sont du moins très vraisemblables, et de nombreuses vues de détail feront une vive impression sur l'esprit du lecteur. M. R. défend très ingénieusement l'authenticité de l'*Épinomis*, qui renferme, dit-il, un grand nombre des

---

1. Nous lisons p. 78 : « Il est déraisonnable d'admettre que le *Phédon* a été écrit après le *Phèdre*, mais avant la *République* ». M. R. s'exprime ici fort mal, car la *République* vient bien pour lui après le *Phédon;* le lecteur ne doit pas s'y tromper, et ce qu'il faut entendre, c'est que la suite chronologique *Phèdre*, *Phédon*, *République* est inadmissible.

idées que Platon se proposait d'exposer dans le *Philosophe*[1]; il insiste avec raison sur le caractère polémique du *Phèdre*, qu'il place — résultat obtenu également par la stylométrie — après la *République*, et par conséquent après l'*Euthydème*; il se montre partisan convaincu, et cela grâce à d'excellentes raisons, de l'unité de composition de la *République*, tout en admettant la possibilité que l'ordre actuel des différents livres ne soit pas celui dans lequel ils ont été composés. Avant tout, on louera M. Ræder d'avoir su se dégager de l'esprit de système, qui a parfois conduit, comme on le sait, à de si étranges résultats; que l'on songe seulement aux théories de Schleiermacher, qui voyait dans le *Parménide* une œuvre de jeune homme, et dans le *Phédon* le premier ouvrage de Platon.

MY.

Tiberi Claudi **Donati** ad Tiberium Claudium Maximum Donatianum filium suum **Interpretationes Vergilianae.** Primum ad vetustissimorum codicum fidem recognitas edidit Henricus GEORGII. Vol. II. Aeneidos libri VII-XII. Teubner. Leipzig, 1906. 688 p. in-12. 12 m.

M. Georgii[2] n'aura pas trop tardé à nous donner la fin de son Donat. Les lecteurs goûteront surtout dans ce nouveau volume les deux Index (Index latinitatis Donatianae [15 p.], Index nominum ac rerum [26 p.]) qui permettent de dépouiller rapidement ce recueil de scolies; la ressource est appréciable pour ceux qui n'en pourraient supporter la lecture continue. A la fin deux pages d'Addenda et Corrigenda aux deux volumes. Grâce à M. G., nous avons désormais, pour la lecture de Donat, dans un format commode, une base manuscrite, certaine et complète; car il ne faut pas oublier que les éditeurs précédents avaient supprimé et remanié nombre de petites phrases.

Pour les six derniers livres le texte est fondé naturellement sur le Vaticanus qui les contient en entier. Dans ce manuscrit, comme dans tous les autres, longue lacune vers la fin du livre VIII (455 à 729). Les petites lacunes que contient le Vaticanus sont indiquées avec précision, en notant le nombre des lettres que peuvent contenir les blancs. La méthode est la même que dans le premier volume; les conjectures personnelles de M. G. sont assez rares et plutôt reléguées au bas des pages. Le soin, avec lequel a été préparé le nouveau travail, fait, ce semble, ressortir davantage les défauts de ce commentaire : verbosité fatigante, paraphrase perpétuelle, idées et thèmes

---

1. De même il énonce cette conjecture, déjà émise par Pfleiderer, que l'on pourrait chercher dans les *Lois* le contenu de l'*Hermocrate*, cette suite du *Timée* et du *Critias* que Platon n'a jamais écrite.

2. Voir la *Revue* du 15 janvier 1906, p. 26.

d'école, admiration de commande portant sur tous les points et sur tous les mots, bref le vide presque parfait. Et à travers ces pauvretés, que d'idées bizarres et de purs contre-sens ! [1] Disons-nous que c'est la marque laissée par les anciens grammairiens. Pour nous sauver, nous avons du moins la langue de l'auteur qu'on peut étudier de plus près grâce à l'*Index Latinitatis*. Ce sont ces pages qui vont sans aucun doute piquer et retenir l'attention et l'on peut prévoir l'article ou les articles de l'Archiv de Wœlfflin. On y relèvera des mots, aussi des sens dont, en dehors de Donat, on ne trouve aucun exemple [2]. Plusieurs de ces leçons viennent du Vaticanus et avaient été supprimées par les éditeurs. On remarquera surtout dans ces listes les nombreux emprunts à la langue des juristes. L'index n'est pas et ne pouvait être complet pour personne ; à chacun d'y ajouter les remarques que lui suggérera la lecture du commentaire [3].

Voici quelques objections de détail. Je regrette çà et là des obscurités ou équivoques dans quelques notes de l'apparat critique ; elles portent heureusement en général sur la leçon des éditeurs et l'on peut recourir aux livres [4]. — Les renvois d'une partie à l'autre du commentaire sont rapportés aux vers de Virgile qui souvent ici ne sont pas numérotés, ou ne le sont que de loin en loin ; gêne surtout sensible naturellement dans les Index. Avec le système de M. G. les numéros des vers auraient dû tout au moins être indiqués bien plus souvent. Plus d'une fois la raison même des rapprochements que fait M. G.,

---

1. P. 177 au bas, *hoc* expliqué comme pronom à joindre à *caelo*. Pour résoudre une équivoque apparente (XI, 535, *tristis*, nominatif singulier ou accusatif pluriel) recours baroque au remède spécifique de ce commentateur : un *bis intellectum* (p. 495 en haut). Pour prévenir une critique, recours à une explication symbolique : p. 176, 5 : huic famulas dedit quas nos *manus debemus accipere* quae ancillarum vice laborabant. — Bizarre préjugé d'école : p. 497, 24 : ubi *ecce* ponitur, est aliquid *mali* (ce dernier mot est la leçon de V que, par scrupule, les éditeurs avaient changé en *novi*). P. 129, 19, explication imaginée pour prévenir les objections portant sur *pauper senatus*. P. 27 au bas, construction baroque de : *curvam servans... falcem* appliqué à *Saturnus* (VII, 180); p. 503, 6 : *pastorum* joint au vers précédent, et construction (il eût fallu la noter à l'index) de *consenire* avec l'infinitif etc.

2. Formidare = terrere ; artare = angere ; abjurare = auferre ; ictum erogare (notre : *parer*) ; excusabilis (sens actif) ; *inritatu* telorum ; *latus*, au figuré, dans le sens de *point*, partie ; pars *media* (= dimidia); perconfundere ; quodquod (= quidquid); p. 551, 1 : *excarnificare*, blesser à vif; p. 552, 4 : *magis*, bien plutôt, ou : une fois de plus, encore; 129, 22 : adunati. P. 658, à l'article de *tantum* pour tam, ajouter X, 45 (p. 297, 9).

3. Pluriel de mots abstraits, comme p. 216, 7, diligentias; p. 217, 6, persuasionibus; p. 218, 14 : aestibus ; p. 508, 25, obtutibus; p. 178 au bas et 181, 33, speciebus; p. 180, 7. specierum ; p. 118, 30 (et sans doute aussi p. 123, 22) affatibus ; p. 216, 10 et 294, 5 : conspectibus etc.

4. Sur lequel des deux *novum* porte la variante de la p. 9, 25 ? P. 630, sur 26 : Juppiter... *infra* pro lemmate scripsit V, est bien trop vague : à quelle place est le mot dans le ms. ?

n'est pas claire [1]. Dans la constitution du texte M. G. serait plutôt conservateur à l'excès [2]. L'impression est très soignée [3].

Émile Thomas.

G. Dottin. **Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.** Paris, H. Champion, 1906, VI-407 p. in-8°.

M. Dottin s'est proposé dans ce *Manuel* de résumer en 400 pages tous les renseignements que l'antiquité nous a transmis sur le monde celtique, en les contrôlant sans cesse par les résultats de la science moderne. Dans cette tâche ardue, il a pleinement réalisé ce qu'on pouvait attendre de sa méthode judicieuse, de sa riche et précise érudition. Linguiste depuis longtemps connu et apprécié, il a dû se faire pour la circonstance archéologue, historien, anthropologue, et ce n'est pas un mince mérite que dans chacun de ces rôles il ait pu apporter une documentation aussi exacte que variée. Des spécialistes découvriraient peut-être au cours de l'ouvrage quelques traces d'une préparation hâtive et superficielle ; mais ce sont là de ces livres qu'il faut juger sur l'ensemble. Lorsque l'ensemble est bon, il suffit d'une seconde édition pour corriger les erreurs de détail et rendre le livre excellent de tous points en effaçant les menues taches [4]. D'ailleurs,

---

1. P. 299 au bas, je ne comprends pas le sens du renvoi à 11, 74 ; de même, p. 173, le renvoi de la l. 7 ; et encore moins, p. 302, note sur 20, le renvoi à 8, 497, partie du commentaire qui n'existe plus.

2. Je doute qu'on puisse conserver tel quel : p. 134, 15, interveniens *inventus* ausus (le second mot n'est-il pas une variante ou une corruption du premier ?) ; 133, 14 : *meritis* amplexuum *religione*. P. 179 au bas, il eût fallu, dans le texte même, rétablir [*tollite*]. P. 496, 17, *nullum* ne peut sûrement pas être maintenu dans le texte. P. 507, 20, *excludí* doit certainement être corrigé en *emitti* ou quelque mot analogue. Je ne comprends pas comment M. G., pour éviter la correction des éditeurs (*casa*), explique le texte (*causa*) de V, p. 503, 23. P. 188, 23 : pourquoi ne pas corriger en *qua*rum ? P. 381, 18 : il faut ponctuer après *Laurentia* ; je ne vois dans ce qui suit qu'une maladresse de rédaction prouvée par l'omission de *pastus*, et je ne puis à priori croire Donat capable de l'énorme faute de quantité que supposerait la construction : *Laurentià* silvā. P. 190, 22 : il faut écrire : qu*alia*... *dis*cessurus prae*ce*perit, car c'est ici une anticipation sur 192, 30 : ita *disce*dens *praece*perat... Les deux passages rapprochés aux notes visent tout autre chose : le départ de Troie. — Par contre je trouve malheureuse la correction de M. G. 501, pos*itis*; il s'agit des Troyens qui viennent attaquer la ville (opp. les Latins qui la défendent : venientibus obvii).

3. Lire : p. 195, 15 : imm*ode*rate; n'y a-t-il pas quelque lacune ou quelque altération : p. 563, 10 : *regi*... ? P. 388, 28, lire sans doute, comme Fabricius, cult*orem*. P. 131, 33, lire ostendis*se*. Ponctuation oubliée, p. 186, 31, avant *metus*.

4. Voici quelques corrigenda qui pourront servir à une seconde édition : P. 22. Il ne faut pas dire que le futur des verbes dérivés est de formation italo-celtique. L'italique a un futur en *-b-*, mais l'irlandais a un futur en *-f-* (écrit parfois *b* dans certaines conditions), et il n'y a aucun moyen de concilier phonétiquement les deux formations. — P. 26. Les *Senones* de Gaule étaient, semble-t-il, des *Sĕnŏnes* (avec *ĕ* et *ŏ* brefs) ; ceux d'Italie, des *Sēnōnes* (avec *ē* et *ō* longs). Il est un peu hardi

l'auteur s'est imposé avec un soin scrupuleux de renvoyer toujours aux sources et de citer au bas des pages les ouvrages de première main dont il s'est servi. Chacun peut donc aisément compléter les informations qu'il donne. Il est un point cependant où ses scrupules de savant l'ont mal servi. Par un excès de conscience scientifique sans doute, lorsqu'il ne se trouve pas sur un terrain familier, il évite de prendre personnellement parti et se borne à enregistrer l'opinion des spécialistes. De là, une certaine indécision de fond et de forme qui rend à la fois la suite des idées un peu confuse et la rédaction assez fatigante. Cette dernière consiste trop souvent en une succession de petites phrases, découpées à droite et à gauche, où l'on retrouve la forme même des fiches dressées par l'auteur. Le classement est méthodique, et le choix judicieux; mais, sur plus d'une question, on aimerait à trouver une doctrine nettement formulée, à obtenir de l'auteur un jugement plus personnel et plus décisif.

L'ouvrage comprend sept chapitres respectivement consacrés aux sources et à la méthode, à la langue, aux personnes et aux coutumes, à l'état, à la religion, aux bardes, vates et druides et à l'empire celtique. Une conclusion générale, suivie de copieux index, termine le volume. On ne saurait trop méditer cette conclusion, où l'auteur reconnaît si franchement, mais non sans tristesse, la médiocrité des résultats obtenus. Malgré les progrès réalisés contre eux par la philologie celtique depuis un demi-siècle, malgré les coups que leur ont portés les Gaidoz et les d'Arbois de Jubainville, la race des celtomanes n'est pas éteinte. Que de philologues, que d'historiens méconnaissent encore trop souvent les véritables conditions dans lesquelles

---

de les confondre. — P. 55, lire gallois *rhwydd*. — P. 81. Aux mots des inscriptions gauloises que l'on peut expliquer par les langues celtiques, joindre peut-être *sosin*. — P. 88, l. 19, lire *buaid* « victoire ». — P. 96, l. 5. Le nom de *Vercingetorix* doit-il se décomposer en *Vercingeto-rix*, « roi des grands guerriers » ou en *Ver-cingeto-rix*, « grand roi des guerriers »? L'existence du nom *Cingetorix* rend la seconde hypothèse plus vraisemblable; l. 10, l. *hypocoristiques* — P. 100 et suiv. Après qu'il a été question à plusieurs reprises de mots gaulois et de langue gauloise, le terme de vieux-celtique pour désigner des mots gaulois n'est pas heureux et prête à confusion, — P. 100, l. 28. Citer plutôt le verbe *ebaim* sous la forme du vieil-irlandais *ibim* « je bois »; l. 31, l. *buwch*. — P. 101. La formule de mutation *g*> γ est incompréhensible à un profane s'il se rapporte à l'exemple donné *gafr*> *dy afr*; il fallait un mot d'explication. — P. 102. Il n'est pas juste de dire que les mutations ne soient pas notées par l'écriture dans les plus anciens textes gaéliques : le vieil-irlandais fournit de nombreux exemples au moins de la mutation nasale (éclipse), et cela suffit à garantir l'antiquité du phénomène. — P. 103, l. 6-8. *At-ci* ne peut signifier que « il le voit (lui) »; il faut écrire *ad-ci* « il voit » et *atob-ci* « il vous voit ». *Ro-d-chluinethar* signifie « qui l'a entendu (cela) » et non « il l'a entendu ». — P. 169. La phrase sur Ambiorix, roi des *Eburones* revient p. 174 presque dans les mêmes termes; l'exemple se trouve ainsi cité deux fois. Est-ce à dessein? — P. 211, l. 3, l. *Hispani*. — P. 226. Le surnom de Mercure est-il *Dumiatis* ou *Dumias*? Cf. p. 228 où le nom de *Dumias* est attribué à tort à la montagne elle-même. — P. 228, l. 23, l. *Vasso-caletus*.

se présentent les Gaulois dans l'histoire! Que de celtisants sont encore trop disposés à construire de brillantes hypothèses sur un fait isolé souvent mal attesté, sur un mot unique de forme douteuse ou de sens inconnu! Ce que nous savons de la langue des Gaulois, de leur vie privée ou publique, de leur religion, de leur histoire, se réduit, tout compte fait, à bien peu de chose. Il était bon que cela fût dit à nouveau et il faut savoir gré à M. D. de l'avoir dit. Peut-être cependant se montre-t-il parfois trop sévère. Dans tout le chapitre sur la langue, il a l'air de reprocher au gaulois son infériorité; il l'écrase par exemple sous la comparaison du gotique. Mais il ne faut pas réclamer au gaulois ce qu'il n'est pas capable de donner : un long texte suivi comportant un ensemble de faits grammaticaux. Cela, le gotique le donne. Et cependant, il est des points de vue auxquels le gaulois est plus intéressant que le gotique; et la variété, si incohérente qu'elle soit, de son vocabulaire vaut mieux souvent que l'uniformité un peu artificielle de la langue d'Ulfilas. Grâce à la comparaison des langues congénères et des dialectes celtiques modernes, le vocabulaire gaulois peut fournir des données de la plus haute valeur; il éclaire notamment de façon lumineuse la toponomastique française, et, au point de vue purement linguistique, il reste le témoin le plus ancien et le plus fidèle du vieux celtique. On aimerait à voir M. D. rendre une plus grande justice aux faits sûrs, et les mettre davantage en lumière. Le même scrupule scientifique signalé plus haut l'a rendu encore ici trop timide : par crainte de généralisations injustifiées, il évite de tirer des faits une conclusion positive, et la forme même qu'il a donnée à son exposé accuse ce qu'il y a de fragmentaire et d'incertain dans les documents. Quand on arrive au bout de ce gros livre, où tant de faits sont rassemblés, et qu'on le regarde d'ensemble, on a un peu l'impression d'une rangée infinie de petits tas de poussière. Est-ce la faute du sujet, qui ne comportait que de la poussière de faits, ou bien celle de l'auteur, qui n'a pas voulu dégager de cette poussière les quelques matériaux solides qui y sont noyés? Cette question est simplement ici l'expression d'un regret, que légitime le talent de l'auteur, pour lequel on est en droit de se montrer exigeant; il va sans dire qu'elle ne tend nullement à rabaisser la valeur pratique du livre, qui est de premier ordre. Il n'existe rien de semblable ni à l'étranger ni en France. Tous ceux qui s'intéressent aux choses celtiques pourront consulter avec fruit ce manuel, bien informé, clair et précis, auquel on ne peut reprocher peut-être — rare et beau reproche — qu'un excès de conscience et de défiance scientifiques.

J. Vendryes.

P. Perdrizet et R. Jean, **La Galerie Campana et les Musées français.** Bordeaux, Feret, 1907. In-8°, 71 p., avec 4 planches.

C'est un grand service rendu à la muséographie et à l'étude de l'art italien de la première Renaissance, d'avoir publié un catalogue des tableaux de Campana, avec l'indication des divers musées français auxquels ils ont été attribués. Vingt-sept œuvres seulement, sur plus de six cents, ont échappé à cette consciencieuse enquête, pour laquelle M. R. Jean a eu le bonheur de découvrir, aux archives de la Direction des Beaux-Arts, des listes, musée par musée, des envois faits par l'État en 1863, 1872 et 1875. En 1905, lorsque j'écrivais mon *Esquisse d'une histoire de la collection Campana*, j'avais vainement réclamé ces listes à la direction compétente ; on crut sans doute plus simple de me répondre qu'elles n'existaient pas, sans prendre la peine de les chercher.

MM. P. et J. se proposent de publier un catalogue illustré des peintures de la collection Campana. Ce serait une œuvre fort utile, mais qui nécessiterait de longs voyages, car je sais par expérience que, dans la plupart de nos chefs-lieux, il est impossible d'obtenir une photographie convenable d'après un tableau.

La brochure que nous annonçons n'est pas seulement un catalogue ; elle est précédée d'une introduction, suivie de cinq petits mémoires d'iconographie et pourvue de tous les index nécessaires. On n'aurait qu'à louer si MM. P. et J. s'étaient abstenus de polémiques au moins superflues ; ils ont appelé ainsi la critique sur les menues inexactitudes qui leur ont échappé. P. 13, les lignes malveillantes au sujet de l'article de M. Besnier (sur la collection Campana dans les musées de Normandie) sont absolument injustifiables : « On se demande l'intérêt que la *Revue archéologique* a pu trouver à publier ces listes de pots ». D'abord, M. Besnier n'a pas énuméré que des « pots » ; puis, une fois que l'on essaie de reconstituer l'ensemble de la collection Campana, il faut tenir compte de tous les objets distribués, fussent-ils médiocres. On se demande — pour reprendre la formule — si le grand défaut du mémoire de M. Besnier (qui est loin d'être parfait) n'est pas d'avoir paru le premier. — P. 14 (17), premier exemple de railleries chicanières à l'adresse de l'excellent érudit que fut Castan. Mais MM. P. et J. n'ont pas connu le catalogue des peintures de Besançon par Castan (7e éd., 1886), qu'ils ne citent pas dans leur bibliographie des catalogues, et leurs critiques, outre qu'elles sont déplacées, portent souvent à faux. « On l'admire d'avoir deviné [dans l'*Inventaire des richesses d'art*, t. V] que cette icône était du commencement du xve siècle ; on ne savait ni que Castan s'entendît en peinture byzantine, ni que des icones non datées permissent une datation si précise. » Or, dans le catalogue cité, n. 148, Castan a écrit : « de la fin du xive ou du commencement du xve siècle » ; il n'a donc pas été téméraire ; l'eût-il été qu'en une si mince affaire cela ne justifiait pas des lignes ironiques et déplaisantes. — P. 19 (99) : « Le *Catalogho*

Campana dit que le saint anonyme serait *un santo florentino*. Nous ne savons ce que cela signifie ». C'est peut-être faute d'y avoir réfléchi, car il y a plusieurs saints particuliers à Florence et à la région de Florence qui paraissent, à titre presque exclusif, dans les œuvres d'art de la Toscane. — P. 27 (225), il est question d'un panneau de la collection Morelli; cette collection est à Bergame, ayant été léguée il y a longtemps à la ville. — P. 30 (283), à propos d'une réplique de la *Circoncision* de Bellini, MM. P. et J. insèrent une lettre sans intérêt au sujet d'une gravure du tableau cru original, autrefois dans la collection d'Orléans [1]; il fallait dire que cet original est probablement la peinture signée, donnée en 1895 à la National Gallery par l'earl of Carlisle (n. 1455). — P. 36 (379), le tableau de Lisieux a été publié par M. Besnier (*Rev. archéol.*, 1906, I, p. 438), ce qu'il ne fallait pas taire. — P. 36 (380), puisque les auteurs tiennent aux vétilles, je leur ferai observer qu'ils ont par deux fois appelé l'auteur du *Cicerone* « Burckardt », de même qu'ils ont écrit *Garibel* (p. 11), et *Sauvaje* (p. 12). Si ce pauvre Castan avait fait cela! — P. 37 (415), à propos du prétendu Pintorricchio de Nantes, les auteurs n'ont pas connu le catalogue des peintures de ce Musée par M. Pommier (9e éd., 1903), où il est question de cette œuvre (n. 221) comme d'un envoi de l'État (1872). — P. 37 (424) : « Ce panneau... est adjugé par Cornu à un peintre ombrien nommé l'Ingegno, qui serait mort vers 1546. Mais, d'après CC, l'Ingegno ne serait autre que Fiorenzo di Lorenzo. » Comprenne qui pourra. Andrea Alovigi, dit l'Ingegno, a parfaitement existé, puisque Rumohr a vu de lui des quittances datées de 1505 à 1511; seulement, Vasari s'est certainement trompé sur les mérites de ce personnage et l'on n'est même pas bien sûr qu'il ait été peintre. Il est d'ailleurs impossible d'attribuer à Fiorenzo les faibles peintures ombriennes qu'on a mises un peu au hasard sous le nom d'Andrea [2]. — P. 41 (530) : « L'original paraît être au Belvédère à Vienne ». Il y a de longues années qu'il n'y a plus de tableaux au Belvédère. — P. 59, MM. P. et J. prétendent que dans les deux tableaux de Traini à Pise et de Benozzo au Louvre l'hérétique foulé aux pieds de saint Thomas est Averroës. Ils n'ont peut-être pas consulté l'excellente notice des tableaux du Louvre par Villot (1857, p. 42), où il est établi que l'hérésiarque du tableau de Traini est bien Averroës, mais que celui du tableau de Benozzo est Guillaume de Saint-Amour; cela est d'autant plus évident que l'on y voit aussi le pape Alexandre IV, présidant l'assemblée d'Anagni, tenue au sujet des luttes mémorables de Guillaume de Saint-Amour contre saint Thomas d'Aquin.

---

1. Cette gravure est d'ailleurs bien connue, ayant été exécutée pour l'œuvre célèbre de Jacques Couché (*Galerie du Palais Royal.*) Elle est mentionnée même dans le *Dictionary* de Bryan (t. 1, p. 110 de l'éd. de 1903.)

2. Cf. l'ouvrage de Weber sur Fiorenzo et la notice du n° 1220 de la Natione Gallery.

Sur la planche I, visée dans cette notice, on a imprimé *Louvre* au lieu de *Musée de Besançon*. C'est la revanche de Castan ! — P. 66, dans leur très intéressante notice sur la *Vierge à la massue*, qui apparaît pour défendre un enfant contre le Diable, MM. P. et J. déclarent avoir vainement cherché un texte légendaire qui autorise cette représentation. Voici comment je l'expliquerais. La Vierge est dite *terror daemonum*, *daemonis quae jacula fregit cum vigore, femina fortis et ad bella doctissima*, *bellatrix egregia*, *brachium defensionis, mater timoris* [1]. Mais pourquoi lui prête-t-on comme arme une massue ? Je crois que c'est l'effet d'un jeu de mots. La Vierge est *clavigera*, parce qu'elle ouvre le ciel et qu'elle est la clef de la sagesse ; un clerc n'a-t-il pu, volontairement ou involontairement, confondre *clava* et *clavis?*

Salomon Reinach.

Jona, eine Untersuchung zur vergleichenden Religionsgeschichte, von H. Schmidt. Göttingen, Vandenhoeck, 1907 ; gr. in-8, viii-194 pages.

Agrapha, aussercanonische Schriftfragmente, in zweiter völlig neu barbeiteter Auflage herausgegeben von A. Resch. Leipzig, Hinrichs, 1906 ; gr. in-8, xvi-426 pages.

La singulière histoire du prophète Jonas prête, il faut l'avouer, à des rapprochements mythologiques. M Schmidt en prend l'épisode la plus caractéristique, Jonas absorbé par le monstre marin, et le compare à différents mythes anciens et modernes, où il est également question de monstres marins et de personnages engloutis et délivrés. Qu'il y ait dans Jonas adaptation d'un thème mythologique à un conte moral, comme il est arrivé pour Tobie, rien n'est plus vraisemblable. La discussion du mythe d'Andromède et de Persée, localisé à Joppé, comme l'histoire de Jonas, est très satisfaisante. On ne se plaindra pas trop que l'auteur déborde un peu son cadre, et que, de mythe en mythe, il en vienne à la descente du Christ aux enfers. C'est l'évangéliste Mathieu qui lui ouvre la voie en disant que Jésus a passé trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, comme Jonas a passé trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Transformations d'un vieux mythe solaire qui aurait eu son origine dans les îles ou sur les côtes de l'Océan indien. Il va de soi que cette localisation est hypothétique. Mais les analogies signalées par M. Schmidt sont réelles, et ses observations sont très suggestives.

M. Resch est bien connu par ses importants travaux sur le texte des Évangiles, et par ses efforts, très méritoires sinon très fructueux, pour reconstituer les sources des Synoptiques, l'évangile de l'enfance et le grand évangile, qu'il suppose avoir existé l'un et l'autre en hébreu, et

---

1. On peut rappeler, à ce propos, un singulier tableau de Klosterneuburg (Drexler et List, pl. III), où la Vierge paraît armée de pied en cap, conduisant au combat des anges armés de lances. Ce tableau provient d'un couvent des Carmélites à Vienne.

d'où procéderaient les trois premiers évangiles du Canon. Il réédite le premier volume de la série qu'il a publiée, à savoir le recueil des paroles attribuées au Christ par la tradition, et qui ne se retrouvent pas dans les textes canoniques. Ses recherches ont leur valeur et leur utilité indépendamment de sa thèse sur l'origine des Évangiles. Le présent recueil est très complet et bien documenté. Dans la première édition, la distribution des matériaux laissait passablement à désirer. Bien que leur abondance se soit grandement accrue, et que l'auteur ait étendu ses investigations et ses rapprochements à l'ensemble du Nouveau Testament, le tout s'encadre maintenant en un plan régulier : *agrapha* contenus dans les livres canoniques (citations ou références dont la source est inconnue ou douteuse, par exemple, *Matth.* II, 23 ; *Act.* XX, 35, etc.); *agrapha* introduits dans certains manuscrits (additions telles que la finale de Marc, la section de l'Adultère dans le quatrième Évangile, etc.) ; *agrapha* liturgiques (comme la doxologie annexée à l'Oraison dominicale dans beaucoup de manuscrits grecs), *agrapha* patristiques (citations des Pères qui ne se trouvent pas dans les livres canoniques) ; apocryphes (fragments connus de l'Évangile des Hébreux, de l'Évangile des Égyptiens, etc.) ; *agrapha* et apocryphes de l'Ancien Testament (partie nouvelle, où on a recueilli les citations patristiques d'apocryphes tels que la Prière de Joseph, l'Assomption de Moïse, etc., ou de livres inconnus, et certaines interpolations notables des livres canoniques).

Ces collections ont leur intérêt pour l'histoire de la Bible et des textes bibliques ; elles en offrent déjà beaucoup moins pour l'histoire de la tradition évangélique ; et elles en ont infiniment peu pour l'histoire du Christ lui-même et pour la connaissance de son enseignement. M. Resch retient comme authentiques trente-six *agrapha*. Peu de critiques se montreraient aussi généreux. Plusieurs de ces textes sont insignifiants et ressemblent à des gloses ou à des doublets de passages évangéliques ; d'autres semblent provenir de traditions ou d'écrits apocryphes et ne présentent pas la moindre garantie d'historicité. Tout bien compté, l'on pourrait en garder deux ou trois, qui ne sont pas précisément des *agrapha* : la citation d'*Act.* XX, 35 ; la péricope de l'Adultère ; peut-être aussi l'histoire sabbatique rattachée à *Luc.* VI, 4, dans le ms. D. Malgré l'énergique protestation de M. R., la condamnation des *agrapha*, en tant que paroles du Seigneur non gardées dans les Évangiles, paraît justifiée.

Alfred Loisy.

Le Forestier's relation, a recently discovered manuscript edited by Hasket Derby. M. D., in-8°, 77 pages. The Boston Athenaeum 1904.

Topliff's Travels, Letters from abroad in the years 1828 and 1829, edited with a memoir and notes by Ethel Stanwood Bolton, in-8°, 246 p., The Boston Athenaeum, 1906.

Le Forestier, picard transplanté dans l'île de France à la suite

d'aventures peu intéressantes, y devint, en l'an XII, receveur des contributions et du timbre. En 1808, un déficit considérable, dont M. H. Derby (p. 53) n'a pu nettement établir l'origine, l'obligea à fuir en Amérique où pour vivre il donna des leçons de français. En 1812, Le Forrestier se décida à retourner dans l'île de France devenue l'île Maurice sous la domination anglaise, ce qui l'assurait contre les poursuites. Pendant la traversée, il rédigea, en français, la relation publiée aujourd'hui. Elle était destinée à une de ses jeunes élèves de Portland. Il y retraça non seulement les circonstances monotones d'un voyage au long cours, mais encore les grandes lignes de son existence agitée. Il n'y a malheureusement que peu de profit à tirer de ce récit très bref [1].

Les lettres de Topliff méritent un peu mieux l'honneur que leur a fait *the Boston Athenaeum.* Topliff, bien connu dans son pays comme créateur et directeur d'une sorte d'agence de renseignements pour les négociants et les marins, vint en Europe soigner sa santé. Débarqué à Liverpool, il visita l'Irlande, l'Écosse, l'Angleterre, la Hollande, remonta le Rhin, habita quelque temps Paris, poussa jusqu'à Rome, puis retourna s'embarquer à Liverpool. M. Ethel Stanwood Bolton publie les lettres écrites pendant ces pérégrinations. Topliff n'est qu'un observateur bien superficiel, il se contente trop souvent de copier un guide quelconque et de donner à ses compatriotes les dimensions des monuments qu'il rencontre. Pourtant on trouvera dans cette correspondance de curieux détails sur Abbotsford où résidait Walter Scott (p. 68-69), sur le château de la Grange où La Fayette l'hébergea pendant trois jours (p. 136-144). Il y a aussi à signaler quelques réflexions sur les coutumes hollandaises (p. 90-91), sur les mœurs italiennes et françaises (p. 188-201). On pourrait en tirer enfin des données sur la vie des Américains contemporains de Charles X.

L'éditeur a ajouté des notes surtout consacrées à ceux de ses compatriotes cités dans le texte. Ce sont en général d'honorables commerçants du Massachusetts, fort indifférents pour tout autre que leurs parents. M. Bolton aurait plus utilement relevé les fréquentes et grossières erreurs [2] de Topliff qui confessait lui-même les lacunes de son instruction.

Ces deux ouvrages, d'une très belle exécution, ont été imprimés avec les revenus de la fondation Robert Charles Billings.

A. Biovès.

---

1. P. IX, lire général Decaen et non général Decatur.

2. P. 243, le monument du maréchal de Saxe élevé par *Louis XIV.* — P. 181, le comtat Venaissin repris au Saint-Siège par *Henri V.* — P. 123, lire Bruche et non *Breusch*, p. 126, Sainte-Menehould et non *Sainte-Menauld*, Epernay et non *Impernay*, Dormans et non *Dormant.* — P. 122. Lauterbourg et non *Laurenbourg.* — P. 136, Tournon et non *Tournas*, etc.

— M. Carroll, professeur à l'Université de Washington, recherche dans la *Poétique* d'Aristote s'il ne serait pas possible, d'après les allusions faites par le philosophe, d'y retrouver une sorte d'esthétique de la peinture et de la sculpture (*Aristotle's Æsthetics of Painting and Sculpture* [Extr. du *Bulletin de l'Université*, vol. IV, n° 3]; Washington, 1905, 10 p.). Plusieurs fois, en effet, Aristote établit des comparaisons entre elles et la poésie; M. C. réunit ces données éparses et les commente; il conclut que les principes d'Aristote relatifs à la poésie peuvent s'appliquer également à la peinture et à la sculpture, et que, par conséquent, nous avons bien dans la *Poétique*, sinon une théorie, du moins l'esquisse d'une théorie de ces deux arts. Ce sont là des idées justes, mais dont il serait peu exact d'exagérer l'importance. — My.

— Dans un article de la nouvelle revue américaine, *Classical Philology* (vol. I, n° 3, p. 201-220 juillet 1906), intitulé : *The roman fragments of Athenian comic didascaliæ*, M. Capps essaie de retrouver, sinon le texte même, du moins la forme d'un document épigraphique important pour l'histoire de la comédie attique, dont on possède trois fragments très mutilés (IG., XIV, 1097, 1098, 1098 *a*). La disposition générale de l'inscription, telle qu'il la conçoit, diffère de celles qui ont été déjà proposées, notamment de celle de Körte, en ce qu'il considère les lignes comme beaucoup plus longues, environ 56 lettres; il en résulte un aspect tout nouveau de la carrière de chaque poète mentionné. Ces conclusions reposent sur des calculs et sur des combinaisons toutes de détails, où l'on retrouve la sagacité et la pénétration habituelles de M. C., mais qu'il n'est pas possible de répéter et de discuter ici. L'ensemble de la reconstruction paraît moins certain pour le n° 1098 *a*. — My.

— Nous avons reçu de M. Nikos Véis deux tirages à part de l' Ἐπετηρὶς τοῦ Πάρνασσοῦ, 9me année (Athènes, typ. Hestia, 1906) : 1) Παρατηρήσεις εἰς τὸ « Σύνταξάριον τῶν εὐγενικῶν γυναικῶν καὶ τιμιωτάτων ἀρχόντισσων » (11 p.); ce sont quelques annotations et corrections au texte du *Weiberspiegel*, publié par Krumbacher; 2) Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Ἀροανείᾳ μονῆς τῶν ἁγίων Θεοδώρων (40 p.); le couvent en question est situé à quelque distance du village d'Anastasova, éparchie de Kalavryta dans le Péloponnèse; les 23 manuscrits qui s'y trouvent sont de médiocre intérêt. — My.

— Les *Perses* de Timothée viennent d'être traduits en danois, en vers autant que possible de même mesure que l'original, par M. Hertel (*Timotheos : Perserne. Den græske Nomospoesi* [*Stud. fra Sprog-og Oldtidsforskn.*, n° 72; t. XVII, fasc. 1]; Copenhague, Tillge, 1907; 29 p.). Cette traduction, qui, autant que j'en puis juger, ne manque pas d'élégance, est précédée d'une introduction dans laquelle M. H. a résumé tout ce que nous savons sur la découverte du papyrus, sur le nome et sur Timothée. Il donne en même temps son opinion sur la valeur littéraire du poème et sur le lieu de sa première récitation; ici il s'inspire fréquemment de l'article de Maurice Croiset dans la *Rev. Et. gr.*, XVI (1903), comme on peut le voir par le passage où il se prononce pour Delphes, et surtout par certaines expressions qui sont directement traduites du français. M. H. cite d'ailleurs cet article, à la fin du volume, parmi les ouvrages dont il s'est servi. — My.

— La 25e édition de la *Griechische Schulgrammatik* de Curtius — v. Hartel, revue par M. Fl. Weigel (Vienne, Tempsky, 1906 : IV-299 p.), a subi d'assez importants remaniements. L'un des plus notables est qu'au § 94 (verbes à thème consonantique) il n'est plus distingué qu'une seule classe de verbes dont le thème du pré-

sent est le même que le thème verbal, au lieu de deux, subdivision qui reposait uniquement sur les variations du vocalisme dans quelques-uns de ces verbes ; les §§ suivants, qui traitent de la formation des temps, ont été également modifiés d'après cette nouvelle conception. Dans la déclinaison, le paradigme πῆχυς a été supprimé; de même quelques observations peu utiles dans la syntaxe, qui est d'ailleurs demeurée sans changements essentiels. Des rectifications nécessaires ont été faites, comme οἰκτίρω, μείγνυμι; la faute, § 177, μὴ φθονῆς a été corrigée ; celle du § 62, ἀκολαστέρως (l. ἀκολαστοτέρως) subsiste encore. Cette grammaire devient de mieux en mieux appropriée à son but.

— En même temps paraissait une édition abrégée (Curtius — v. Hartel, *Gr. Schulgr. kurzgefasste Ausgabe* bearbeitet von Dr Fl. Weigel; Vienne, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1906, 176 p.). Elle ne conserve que ce qui est strictement nécessaire : le duel est supprimé dans les modèles de déclinaison et de conjugaison, pour être traité sommairement dans des §§ spéciaux; l'appendice sur la langue d'Homère et d'Hérodote a été éliminé; on a également laissé de côté la plupart des observations relatives à l'histoire de la langue. Les modifications de détail, qui sont principalement d'ordre pédagogique, ont d'ailleurs été indiquées dans un fascicule séparé de 7 pages, intitulé : *Bemerkungen zur kurzgef. Ausg. der gr. Schulgr.* Cet abrégé est imprimé en caractères romains, sur papier mince, et l'on nous informe que le poids du livre ne dépasse pas 220 grammes. — My.

— Le mélange d'un élément éthique avec la gymnastique, dit M. Furtwaengler, est absolument propre à la grande époque de la civilisation grecque. Pour les Grecs, en effet, la musique et la gymnastique doivent se compléter mutuellement; et c'est à cette conception que sont dues les plus belles productions des arts plastiques, dont le but le plus haut a toujours été, au moins au ve siècle, la représentation de la force et de l'énergie masculines. C'est le corps de l'homme, et non celui de la femme, qui est alors l'idéal de l'art; mais l'art grec, dit encore M. F., ne peut se comprendre sans la gymnastique grecque; celle-ci est la base sans laquelle l'art de représenter le corps humain ne pouvait se développer. Ces idées sont exposées brièvement dans un tirage à part de la revue pédagogique *der Säemann* (*Die Bedeutung der Gymnastik in der griechischen Kunst*, Leipzig, Teubner, 1905, 15 p.), et illustrées par quelques exemples empruntés à la sculpture et à la peinture des vases (8 figures dans le texte). — My.

— Un nouveau fascicule du *Obergermanisch Raetische Limes des Römerreiches* vient de paraître à la librairie Otto Peters d'Heidelberg. Il est consacré tout entier à la description du Castellum de Kapersburg. Dix planches en dessins ou en phototypies illustrent le texte. Prix 6 m. 40. — R. C.

— M. Eugène Monseur a laborieusement « transposé » et complété une étude de M. Oswald Holder-Egger sur les saints honorés à Saint-Bavon de Gand (*Les Moines et les Saints de Gand, croquis d'histoire religieuse dessinés pour la plupart d'après une étude de M. O. H. E...*, Bruxelles, Bibliothèque de Propagande, 1907; in-12, viii-131 p.). L'auteur nous avertit qu'il a refait son travail sur épreuves « suivant une habitude, dit-il, à laquelle je ne puis résister. » (p. v). En réalité, il y a là trois opuscules, dont les éléments sont distribués impartialement entre le texte, les notes et des appendices en petits caractères. Cela fait trois opuscules illisibles sous une couverture. — S. R.

— M. V. Jagic, professeur de philologie slave à l'Université de Vienne, vient de publier avec une subvention de l'Académie des Sciences de cette ville une magni-

fique édition du *Psautier Slave de Bologne* (Psalterium Bononiense, Vienne, librairie Gerold). Cette édition à laquelle ont collaboré plusieurs élèves de M. Jagic, est accompagnée d'une préface latine, de variantes et d'un index greco-slave. Elle fait suite aux nombreux travaux que M. Jagic a déjà données sur les anciens textes du Nouveau Testament. M. Jagic va célébrer prochainement le soixante dixième anniversaire de sa naissance. A cette occasion ses disciples, ses admirateurs et ses amis préparent un volume collectif qui renfermera uniquement des travaux consacrés à la philologie slave. Peu de carrières ont été aussi fécondes que celle de M. Jagic. Il a enseigné successivement au gymnase d'Agram, aux Universités d'Odessa, Pétersbourg, Berlin, Vienne. A Vienne il continue dignement l'œuvre de Miklosich et il a formé des philologues dans tous les pays slaves. Il a fondé en 1876 l'*Archiv für Slavische Philologie* et n'a cessé de le diriger depuis cette époque. — L. Leger.

— La bibliothèque slave elzévirienne publiée par la librairie Leroux, vient de s'augmenter d'un volume de M. Louis Leger, *Le Cycle épique de Marko Kralievitch*. L'auteur y analyse les légendes relatives à ce héros populaire dont les exploits ont été chanté chez les Serbes et chez les Bulgares, même chez les Roumains et dans la Petite Russie. C'est la première fois que la figure de ce curieux personnage, qui joue chez les Slaves balkaniques un rôle analogue à celui de Roland dans notre littérature ou du Cid dans la littérature espagnole, est étudié en France. Il mériterait peut-être une monographie plus considérable. En attendant, le petit volume de M. Leger sera le bienvenu : il complète les travaux que MM. Dozon et d'Avril ont consacrés à l'époque et au cycle de Kosovo. — A. C.

— MM. Albert Soubies et Ernest Carette viennent de faire paraître le tome II de leur ouvrage : *Les Régimes politiques au* xx*e siècle* (Paris, Flammarion, in-8° de 230 p. Prix : 6 fr.). Le premier avait été consacré aux Républiques parlementaires ; un troisième est en préparation sur les monarchies parlementaires ; celui-ci est entièrement pris par la seule République démocratique qui soit au monde : la Suisse. Elle est très étudiée ici, dans son gouvernement, ses assemblées, ses réformes constitutionnelles et le sujet, très neuf en somme, est des plus intéressants dans son actualité comme dans l'histoire de l'évolution de chacun de ses éléments. Une table de ces éléments, disposée de manière à enseigner déjà et résumer d'un coup d'œil, achève heureusement l'ouvrage. — H. de C.

— *L'Album historique*, publié, sous la direction de M. E. Lavisse, par M. A. Parmentier, à la librairie Armand Colin, est actuellement terminé, Le t. IV a paru, comprenant les xviii*e* et xix*e* siècles de l'histoire (1 vol. pet. in-4° de 306 p. Paris : 15 fr.). On sait d'après quel plan cet ouvrage a été conçu : c'est essentiellement l'enseignement par l'image : c'est, en 18 chapitres, la vie publique et privée, les classes d'individus, les spécialités de peuples et de races, les armées et le commerce, l'église et les cours, les lettres et les sciences, l'industrie et l'art, les cérémonies et les fêtes, racontés par les documents graphiques du temps. Ces documents ne sont pas toujours, sont même assez rarement artistiques, mais l'important est qu'ils soient authentiques et renseignent indépendamment de leur mérite d'art. De fait, il vaudrait même mieux qu'il n'y eût pas de véritable œuvre d'art reproduite, comme il y en a que trop ici pour le xix*e* siècle. Dans les dimensions et l'à-peu-près de ces reproductions, le choix aussi qui en est fait, ce n'est vraiment pas la peine. Il est vrai qu'on ne sait comment traiter l'époque contemporaine comme les anciennes : ce n'est plus du document qu'on offre, mais de

l'actualité de journal illustré. La même observation s'était imposée naguère pour une autre publication analogue : « Paris de 1810 à 1900 ». année par année. Revenons à M. Parmentier. Malgré la profusion des vignettes, il a su rédiger un texte suffisamment explicite, puisé aux sources, et intéressant par lui-même. De copieuses tables, des noms et des choses, ajoutent d'ailleurs à l'ouvrage une utilité qu'il n'aurait certainement pas sans elles, et qui le rend tout à fait pratique. — H. DE C.

— La monographie que M. Louis GILLET a consacré à *Raphaël* dans la collection des *Maîtres de l'Art* (Libr. de l'Art. in-8° de 188 p. av. 24 phot. Prix : 3 fr. 50) a de la vie, de la personnalité, et, en dépit de ses proportions bien restreintes, donne une assez juste et complète impression du personnage, du caractère et du génie de l'artiste. Il a su mettre en relief les qualités essentielles de son talent et expliquer son évolution, discutant au besoin les œuvres qui appellent certaines réserves, comme il l'a fait aussi (mais peut-être était-ce moins la peine) pour les partis-pris de certains critiques contre cet art de beauté dont la perfection même les choquait. Je ne lui reprocherais guère que d'employer parfois, à ses descriptions de tableaux, à ses définitions de types ou d'œuvres, un style vraiment bien moderne et peu d'accord avec la grâce de son sujet. Tel personnage montre « un mufle brusque et néronien, lancé avec colère sur un fanon de bœuf comme une pierre hors de sa fronde » ; tel autre « une gelée de chairs douillettes, basse sur pieds... » Je sais bien que c'est le héros du portrait et non le portrait même qui est ainsi décrit, mais enfin... Un bon tableau chronologique de la vie et de l'œuvre de Raphaël, ainsi qu'un index des noms, terminent avantageusement le volume. — H. DE C.

— *L'œuvre peint de J. D. Ingres*, 42 photographies, est un album cartonné, gr. in-8°, tel que compte en publier plus d'un, à très bon marché, l'éditeur Fr. Gittler (rue Bonaparte). Celui-ci est précédé d'une introduction et suivi de notes dont l'auteur est M. Teodor de WIZEWA et qui portent la marque de cet esprit indépendant et critique. Son portrait d'Ingres en 12 pages est très approfondi comme caractère et très fin comme analyse. Il a très heureusement défini les qualités et les défauts *organiques* en quelque sorte de cet artiste d'ailleurs génial. Et si je trouve qu'il va peut-être un peu loin dans la critique de certaines œuvres, dont c'est vraiment trop dire de les qualifier de « manquées », je souscris complètement à ses appréciations si clairvoyantes, si subtiles, des chefs-d'œuvre de grâce, de couleur et de vérité du maître. Les photographies, généralement bien prises et qui nous montrent plus d'une œuvre peu connue, sont aussi, comme j'ai dit, accompagnées d'une note documentaire qui les explique et les date. — H. DE C.

— Trois nouvelles *villes d'art*, en deux volumes, viennent de paraître dans la jolie collection publiée par M. Henri Laurens (Vol. gr. in-8° carré, à 4 fr. : ce sont les tomes 26 et 27, si je ne me trompe) : *Prague* a été étudiée, décrite, racontée, par M. Louis Leger, un maître qui connaît si bien toutes ces contrées de nous si mal connues, et n'a pas séjourné moins de huit fois dans la capitale Bohême, — et illustrée de 111 reproductions photographiques charmantes de netteté. *Palerme et Syracuse* ont été évoquées, avec un goût artistique et pittoresque, un sens très fin de l'antiquité, par M. Charles Diehl, et illustrées de 129 reproductions. Voici donc encore deux « voyages dans un fauteuil » aussi attrayants à faire qu'utiles comme enseignement. Celui qu'il fera ainsi à Prague piquera peut-être particulièrement la curiosité du lecteur, car la vie même de

cette ville, dans son histoire, ses mœurs, ses monuments, ses arts, y est évoquée avec une grande vérité, elle est des plus intéressantes, et on trouverait difficilement ailleurs pareille source de renseignements. La Sicile, au point de vue de l'art même, offre d'autre part un attrait de premier ordre; l'art du moyen-âge, les monuments de l'école Normande qui est si bien représentée à Palerme, valent, ou peu s'en faut, l'art et les monuments antiques de Syracuse, et d'autres écoles y ont laissé des traces appréciables. Mais ce n'est plus la vie actuelle et agissante de Prague ; la Sicile reste dans le passé. — H. DE C.

— Un nouveau tome, une *huitième série*, vient de paraître dans la série des *Études critiques sur l'histoire de la Littérature française* de Ferdinand Brunetière (éditées par la Libr. Hachette, 1 vol. in-12 ; prix : 3 fr. 50). Il contient essentiellement d'importants articles, parus en ces derniers temps dans la *Revue des Deux-Mondes*, et relatifs à Montaigne, à Bourdaloue, à Joseph de Maistre, ou intitulés : La maladie du burlesque, les époques de la comédie de Molière, l'Orient dans la littérature française, les transformations de la langue française au XVIIIe siècle. Ce n'est pas sans regret qu'on les relit, si pleins, si neufs, si vivants et si informés ; car on pense trop qu'ils sont les derniers et que la plume qui les écrivit s'est brisée si tôt ! Quelques autres volumes pourtant sont encore en préparation et annoncés. Même, une note spéciale est jointe à celui-ci, qu'il nous faut transcrire : elle prie « les personnes qui auraient connaissance de discours, conférences, articles, n'ayant pas encore été recueillis dans les œuvres de F. Brunetière, ou de comptes rendus sur des conférences non publiées, de vouloir bien les communiquer » (à Mme F. Brunetière, 4, rue Bara). La commission est faite. — H. DE C.

— Pour répondre aux nouveaux programmes du Brevet supérieur relatifs à l'étude de l'Espagnol, MM. Th. Alaux et L. Sagardoÿ viennent de publier (à la libr. Ed. Privat, Toulouse, in-18 cart. prix : 2 fr. 80) une édition critique et annotée, augmentée d'ailleurs de petites biographies littéraires, de tous les textes espagnols, en prose et en vers, inscrits pour le concours (années 1907, 1908, 1909). J'ai déjà signalé le soin avec lequel ces professeurs, et quelques autres, préparent aux étudiants les divers manuels d'enseignement, grammaire, exercices, éditions de textes, qui leur sont nécessaires et que publie la maison Privat. Ce nouveau volume, où paraissent, et sont suivies de près, des œuvres d'Iriarte (40 fables), d'Alarcon, Caballero, Echegaray, Espronceda, Frontaura, Pardo Bazan, Rivas, Trueba, Valera, sous le titre général : *L'Espagnol au Brevet supérieur*, sera accueilli avec reconnaissance et ne mérite que des éloges. On remarquera que le programme ne comporte que des auteurs modernes, contemporains : ce ne sont pas les plus faciles à réunir, pour les étudiants. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 26 avril 1907.* — M. Léopold Delisle communique une lettre de M. Macon, conservateur adjoint du musée Condé, qui exprime des doutes très graves au sujet de l'opinion émise par M. de Mély sur les peintres des Très riches Heures du duc de Berry. Il voit dans les soi-disant signatures H. R. ou H. B. un simple motif de décoration et estime qu'il faut s'en tenir aux termes de l'inventaire de 1416 qui désigne comme auteurs de ces peintures Pol de Limbourg et ses frères.

M. le comte Paul Durrieu parle sur le ms. de Munich qui contient la traduction française du *De casibus* de Boccace et qui est orné de 91 belles miniatures, en partie attribuées à Jean Foucquet. Plusieurs d'entre elles portent la devise d'un

possesseur : SUR LY N'A REGARD. On avait cru pouvoir rapporter cette devise à Etienne Chevalier. En réalité, le volume a été exécuté pour Laurens Gyrard, notaire et secrétaire de Charles VII et contrôleur de la recette générale des finances royales. Son nom a été lu par M. Durrieu à la fin du volume, sous un grattage, et il se retrouve, en anagramme, dans la devise qui figure dans les peintures du manuscrit.

M. l'abbé Breuil présente, au nom de M. Cartailhac et en son propre nom, les résultats de leur commune exploration des cavernes de Niaux (Ariège) et de Gargas (Hautes-Pyrénées). A Niaux, ils ont relevé un grand nombre de figures symboliques et de signes peints en rouge, des bisons, des chevaux, des bouquetins, des cerfs, la plupart percés de flèches, peints en noir. A Gargas, ils ont découvert les dessins de cent vingt mains humaines aux doigts repliés. Cette décoration remonte aux plus anciens temps de l'âge du renne.

M. Max. Collignon communique une étude sur une tête d'Athéna en marbre, provenant d'Egine, et qui appartient aujourd'hui à M. le marquis de Vogüé. Postérieure aux statues des frontons d'Egine, cette tête s'en rapproche cependant par la technique. Elle doit dater du ve s. et montre l'influence de l'art attique sur l'art éginète.

M. Gustave Schlumberger étudie une médaille inédite du jurisconsulte français André Tiraqueau, l'un des amis de Rabelais. Jusqu'ici on ne connaissait de ce personnage qu'une médaille uniface.

M. Louis Havet montre que, dans les mss. de Plaute, les copistes ont souvent été induits en erreur par la notation archaïque *mei* pour *mi*, datif de *ego*. Ne comprenant pas cette vieille forme, ils en ont tiré, suivant les diverses circonstances, les divers cas du possessif *meus*. Dans de nombreux passages, les difficultés de sens et de métrique disparaissent par la seule restitution du datif monosyllabique *mei*. M. Havet restitue ensuite dans Plaute divers exemples de *mis* ou *tis similis*, avec le vieux génitif pronominal. Au v. 334 du *Stichus*, il restitue *min fastidis*, où *min* serait pour *misne* comme *vin* pour *visne*, au lieu du *mihin fastidis* des mss. Au v. 248 du *Cordage*, il restitue *mist* au lieu de *mest*, *mist* représentant *mi est* (*mihi est*).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 3 mai 1907*. — M. le Dr Capitan rappelle qu'il a communiqué, en 1905, des silex néolithiques incontestablement égyptiens qui, d'après l'abbé Arnaud d'Agnel, avaient été découverts par lui dans l'île Riou, au S. de Marseille. Un aveu récemment recueilli par M. Clerc, conservateur du Musée Borély à Marseille, prouve que ces silex avaient été déposés dans l'île dans l'intention de tromper M. Arnaud d'Agnel.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Charles Bémont, pour sa publication des *Rôles gascons*; le second, à M. Halphen.

M. Salomon Reinach a observé que, dans les figures de femmes dues à l'art grec, la distance entre les seins, comparée au diamètre des seins, est très variable : elle peut être supérieure à ce diamètre dans l'art archaïque, y compris les figures du Parthénon ; elle devient insignifiante ou même nulle dans l'école de Praxitèle. L'étude des statues dont on connaît la date permet d'affirmer qu'il n'y a pas eu changement brusque, mais évolution, l'intervalle entre les seins a diminué progressivement dans la sculpture grecque entre 480 et 350 a. C. Plus tard, ainsi que dans l'art ds la Renaissance et l'art moderne, c'est généralement le *canon* de Praxitèle qui a prévalu ; les statues sculptées par Michel-Ange pour le tombeau des Médicis marquent toutefois un retour inconscient vers le *canon* archaïque. L'application du critère proposé par M. Reinach introduit un élément nouveau dans la nécrologie de l'art grec. Ainsi la Vénus de Milo descend au milieu du IVe siècle, tandis que la Callipyge de Naples, considérée comme alexandrine ou romaine, doit être attribuée à une époque beaucoup plus ancienne, peut-être à l'école de Scopas.

M. Louis Havet montre que dans le *Cordage* de Plaute, au v. 529, il faut changer *ullum* en *ullus*. La périphrase *ne... quidem ullus*, avec négation séparée, est comparable au composé *nullus* dans des tournures comme *nullus venit* « il n'est pas venu du tout ».

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — **27 Mai** — **1907**

STRACK, Grammaire hébraïque et vocabulaire hébreu-allemand, 9e éd. — POWEL, Erichtonius et les trois filles de Cécrops. — MAHAFFY, L'âge d'argent du monde grec. — KROLL, Catalogue des manuscrits astrologiques grecs, V, 2. — SCHANZ, Histoire de la littérature latine, I, 3e éd. — MERLIN, L'Aventin dans l'antiquité. — PICHON, Les derniers écrivains profanes, Panégyristes, Ausone, Querolus, Rutilius. — ARMINJON, Enseignement, doctrine et vie dans les universités musulmanes d'Égypte. — BASTIDE, Les emprunts modernes faits par l'anglais à notre langue. — P. A. BECKER, Histoire de la littérature espagnole. — DES COURTIS, De Port-Arthur à Tsou-Chima. — A. de MADEY, Le droit des femmes au travail. — FAGUET, Le socialisme en 1907. — TRÜBNER, Minerva, XVI. — GOTTHEIL, Textes syriaques. — Curtius, Grammaire grecque, p. HARTEL-WEIGEL, 26e éd. — Platon, choix, p. M. SCHNEIDER. — Thucydide, Extraits, p. HARDER. — Schubert, Œdipe Roi, p. HÜTER. — Revue bénédictine, Table des matières. — Enéide, p. KLOUCEK. — COTTINO, La flexion des noms grecs dans Virgile. — Académie des inscriptions.

Hebräische Grämmatik mit Uebungsbuch von Prof. Hermann L. STRACK, 9e édition. Munich, Oskar Beck, 1907, petit in-8°, p. VIII, 152 et 128.

Hebräisches Vocabularium in grammatischer und sachlicher Ordnung von Prof. Hermann L. STRACK, 8e et 9e édition. Munich, Oskar Beck, 1907, in-8°. p. 46.

C'est un beau succès pour ces deux manuels d'être arrivés en quelques années à la neuvième édition ; leur utilité pour les premières études de la langue hébraïque est ainsi confirmée d'une manière brillante, et le rôle du recenseur est borné à un bref examen du contenu.

La grammaire hébraïque, corrigée et augmentée, est divisée en cinq parties : la première comprend l'écriture et la phonétique, puis la morphologie et la syntaxe; la deuxième donne des références suffisamment complètes sur la littérature ; la troisième présente la transcription des paradigmes arabes et facilite par là l'intelligence des paradigmes hébreux imprimés dans la quatrième partie; la dernière partie est consacrée à des exercices qui aideront l'élève à lire le texte biblique et lui permettront d'écrire en hébreu ; en vue de ces exercices, l'auteur a ajouté un vocabulaire allemand-hébreu et un vocabulaire hébreu-allemand. C'est, on le voit, sous une forme condensée, un petit manuel qui contient beaucoup de matières.

Le vocabulaire hébreu-allemand que renferme le second manuel, a pour but de remédier aux difficultés que les commençants éprouvent à s'assimiler une langue dont ils ignorent les termes courants. La première partie présente les mots disposés suivant l'ordre de la grammaire ; dans la deuxième partie, les mots sont classés par matières,

sous les rubriques : Religion, Création, Vie terrestre, Noms propres. La nouvelle édition a environ deux cents vocables de plus que précédemment.

Le texte est correct et bien imprimé.

R. D.

B. Powell. **Erichthonius and the three daughters of Cecrops** (*Cornell Studies* in classical philology, n° XVII). Published for the Univ. by the Macmillan Company, 1906; IV-86 p.

L'auteur de cette dissertation, M. Powell, est mort prématurément, avant de l'avoir livrée à l'impression ; c'était sa thèse de doctorat, que les éditeurs des *Cornell Studies* se sont chargés de publier. M. P. a voulu étudier d'aussi près que possible le mythe d'Érichthonius, en rechercher les origines et en découvrir la signification. Voici ce qu'il est arrivé à dégager, après une sérieuse discussion des nombreux témoignages anciens et de quelques interprétations modernes, notamment celle de miss Harrison. Érichthonius est une divinité chthonienne, un dieu-serpent, dont le culte fut postérieurement rattaché à celui d'Athéna ; il était primitivement le même qu'Érechthée, Cécrops et Poseidon, dont la légende le sépare plus tard en faisant de lui le fils d'Héphaistos et d'Athéna, né de la manière que l'on sait : la virginité de la déesse devait rester intacte. Le culte de ce dieu-serpent, quelquefois mi-serpent mi-homme, était célébré par des femmes aux Thesmophories et par des jeunes filles aux Arrhéphories ; c'est l'un des rites de cette dernière fête qui donna lieu à cette partie du mythe, selon laquelle Érichthonius est enfermé dans une boîte après sa naissance, et confié par Athéna aux trois filles de Cécrops (originairement deux). L'ensemble du mythe, essentiellement agricole, est dû à une confusion, probablement sous des influences orientales, des divinités olympiennes avec d'antiques divinités chthoniennes. Un des mérites de M. P. est d'être parfaitement documenté ; un autre est d'avoir appelé l'attention sur un point qui jusqu'ici n'a pas été, que je sache, discuté à fond en ce qui concerne le mythe d'Érichthonius, à savoir sur les rapports entre les serpents et les femmes, et sur les effets attribués à certaines pratiques des femmes pour la fertilisation des champs et la sauvegarde des récoltes. M. Powell cite à ce sujet quelques exemples de croyances populaires qui, combinés avec plusieurs traits de la légende athénienne, lui donnent à penser que le sexe et la condition sociale des femmes ont été d'importants facteurs dans le développement de certains rites chez les peuples anciens.

My.

MAHAFFY. **The silver age of the greek world.** Chicago, Univ. Press; Londres, Fisher Unwin, 1906; VII-482 p.

M. Mahaffy nous donne dans ce volume, destiné à suppléer son ouvrage *Greek World under Roman Sway* épuisé, et à faire suite à son *Greek Life and Thought*, une série d'intéressantes études sur le monde grec aux débuts de la domination romaine. La période qu'il embrasse va depuis la réduction de la Grèce en province romaine jusqu'à la fin du premier siècle après J.-C., période courte, assez mal caractérisée par le titre, et dont les traits distinctifs sont plutôt fuyants et indécis. M. M. a réussi toutefois à les dégager avec assez de précision; grâce à une vaste documentation et à des lectures étendues, il a su peindre, sinon un tableau d'ensemble de l'hellénisme à cette époque, au moins une série de tableaux partiels dont le dessin et la couleur laissent peu à désirer. Il a puisé ses informations aux meilleures sources, dans les écrivains du temps qui furent le mieux placés pour connaître la vie publique et privée des Grecs, leurs idées philosophiques et religieuses, leurs aspirations, leurs relations avec les Romains et avec les autres peuples sujets; Cicéron surtout, parmi les Latins, et parmi les Grecs Strabon, Dion Chrysostome et Plutarque, Josèphe encore et saint Paul, avec d'autres moins importants; les inscriptions enfin lui ont fourni d'amples renseignements sur ce monde grec déchu politiquement, dont le contact avec la civilisation de ses vainqueurs devait si profondément modifier les mœurs et la condition sociale. En revanche, l'influence de l'hellénisme dans les différents milieux où pénétrèrent les Grecs, chez les peuples barbares de l'Orient, dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, en Syrie et en Égypte, et naturellement dans la société romaine, était une partie du sujet que M. M. n'a eu garde de négliger. L'ouvrage, comme plusieurs autres du même auteur, est plutôt un ouvrage de vulgarisation; on s'en aperçoit non seulement à ce que M. M. s'abstient le plus souvent de toute discussion, mais encore au soin tout particulier qu'il prend d'entremêler son développement d'anecdotes et de traductions évidemment destinées à tenir en éveil l'attention du lecteur, d'ajouter de temps en temps, soit dans le texte, soit dans les notes, quelques réflexions plaisantes et humoristiques, et même de s'excuser de citer trop de grec (p. 197, note). Un bref chapitre, qui résume l'histoire de la littérature pendant la période étudiée, termine cet ouvrage, où le lecteur louera, je ne dis pas la profondeur de la pensée, mais la justesse des vues, l'originalité des appréciations, et l'agrément d'un style qui, sans être exempt de recherche, est en général souple et naturel.

MY.

Catalogus codicum astrologorum græcorum. *Codicum romanorum* partem secundam descripsit G. Kroll. Tomi V pars II. Bruxelles, Lamertin, 1906; v-163 p.

Le tome cinquième du Catalogue des manuscrits astrologiques grecs doit comprendre en tout trois fascicules; le premier a été publié en 1904 (V. *Revue* du 30 septembre 1905); voici le second, où est décrit un manuscrit, le Vaticanus 191 (V), n° 15 des *Codices Vaticani*. C'est à cause de son intérêt particulier que ce manuscrit occupe seul tout le fascicule; il contient en effet, dans ses ff. 89-107, des extraits d'un ouvrage astrologique de Vettius Valens, que les scribes ont transmis avec le titre Οὐάλεντος Ἀντιοχέως ἀνθολογίαι. M. Kroll, qui publie dans ce volume de nombreux morceaux de ce manuscrit, prépare en ce moment une édition de Valens, qui paraîtra à la librairie Weidmann; nous y serons renseignés, plus amplement qu'il n'est fait ici, sur l'état actuel de V et sur les manuscrits qui en dérivent, dont un entre autres, le Seldenianus 22 (S), fut copié sur V alors que celui-ci était peut-être encore intact; car V a perdu maintenant plusieurs feuillets, et quelques-uns des morceaux publiés dans l'appendice le sont d'après S [1]. A la fin du volume, M. Bidez nous donne, d'après le même manuscrit ff. 229 svv., un traité astrologique sur la création des douze signes zodiacaux et des sept planètes, curieux pour les détails qu'il fournit notamment sur les sept âges du monde et sur les sept chiliades d'années gouvernées à tour de rôle par chacune des planètes. Un dernier morceau, contenant une sorte de géographie astrologique, est publié par M. Cumont. Les morceaux de l'appendice sont publiés avec soin, et je n'y ai guère relevé qu'une vingtaine de fautes d'impression [2]. Quant au texte, la publication en présentait certaines difficultés; d'abord la lecture du manuscrit du Vatican n'est pas très aisée, et ensuite la langue de Valens n'est pas précisément un modèle de clarté; la pensée est souvent obscure par elle-même, et le style dans lequel l'auteur la développe est par endroits plein de confusion et d'embarras; les fautes assez fréquentes du manuscrit ne sont pas pour remédier à ces imperfections, et il résulte de là quelque incertitude en de nombreux passages. Je communique ici plusieurs des observations que j'ai recueillies au cours d'une première lecture. P. 31, 10 sv. ἃ δέ (il s'agit de vases qui contiennent du vin)... μὴ εὐτονοῦντα διαϑαστάζειν ἡπερ ἐξεδή-

1. Des extraits de Valens ont déjà été publiés dans le tome II du Catalogue, d'après le Marcianus 314, ainsi que dans le tome IV, d'après des manuscrits de Naples.

2. La plupart sont des accents omis, comme 30, 26 κατα, ou des écritures défectueuses comme 33, 4 ἐπιστήμης, 53, 33 Ἄρης, 59, 17 ζῴδίου. Les suivantes sont plus graves : 48, 18 ταῖς, l. τοῖς; 49, 28 ἐρρίζωνται, l. —ζωται; 82, 4 τῆς, l. τοῦ; 108, 29 γινόμενοι, l. —μεναι; 136, 18 τεσσαροκοστήν; 105, note, dern. l. lire *mariti*.

μησαν τὸ ἀνθηρότατον καὶ οὔτε μὴν τῆς ἡδονῆς μετέβαλεν οὔτε etc.; les deux mots corrompus qui précèdent τό sont corrigés en ὑπερεκζέσαν par M. K. (Usener a proposé ἅπερ ἐξίδισεν), qui supprime en outre καί. La construction serait assez insolite; de plus la correction est bien loin du manuscrit, et la suppression de καί arbitraire. Nous avons là certainement un verbe à la 3e pers. sing. de l'aoriste, quelque chose comme ὑπερεξεχύμισεν ou ὑπερεξήθησεν, *laisser échapper, laisser filtrer,* peut-être encore ὑπερεξήτμισεν, *laisser évaporer;* mais de toute façon un indicatif, et non un participe; alors καί est nécessaire, cf. d'ailleurs 71, 11 καὶ οὔτε μήν... οὔτε. 38, 3 πολλοὶ μάτην εὐχόμενοι τὸ ζῆν, etc. est conservé dans le texte, mais ne plaît pas à l'éditeur, qui propose ἐχόμενοι τοῦ ζῆν, tandis que M. Cumont corrige τὸ <εὖ> ζῆν. L'une et l'autre correction est à rejeter, et altèrerait singulièrement ce texte très clair : « Beaucoup de gens souhaitent en vain de vivre; accablés de maux ils appellent la mort » etc.; la force de l'expression est dans μάτην : « Malgré leur désir de vivre, la grandeur de leurs maux les pousse à se donner la mort. » 50, 32 (*id.* 129, 17) lire καινοποιίαν <ἂν> διετέλει. 58, 8, ἐνοχλοῦνται δὲ καὶ αἱμορροΐσι καὶ περὶ αἰδοίων ἢ δακτύλων πάθος ἰσχάνουσιν; « nempe αἰδοῖον ἢ δάκτυλον », dit justement une note; cependant le *doigt* ne me semble guère à sa place ici, et je lirais volontiers δακτύλιον. 63, 11 ἐὰν δὲ διάμετρος ἢ ἐν κεκακωμένοις ἢ μοίραις S; l'éditeur se borne à corriger le second ἢ en ᾗ, sans remarquer l'incorrection qui en résulte; le Marcianus 314 donne la vraie lecture : ἐὰν δὲ διάμ. ᾗ ἐν κεκακ. ζῳδίοις ἢ μοίραις, cf. 62, 20 sv., 63, 14 sv. etc. 80, 18 lire τὰ ἐλάχιστα. 94, 14 ὡς ἐπίβουλοι διαλαμβάνονται; la correction διαβάλλονται est inutile, cf. 112, 14 ὡς μανιώδεις διαλαμβάνονται; de même 97, 17 je lirais ὡς μανιώδεις <δια>λαμβάνονται; la correction συλλαμβάνονται proposée par M. Cumont ne donne pas le sens exact. 100, 7 αἰνιγματώδη (τὰ ἀποτελέσματα) κατεζητημία V; M. K. corrige peu heureusement καὶ ἐπιζήμια, ce qui est loin du manuscrit et ne fournit pas un bon sens. Je propose καὶ ἐζητημένα (ou encore καὶ κατεζητημένα), mot aimé de Valens; cf. 50, 8 μὴ κατεζητημένως μηδὲ ἐπεσκοτισμένως; 75, 4, ἐζητημένον καὶ ἀποκεκρυμμένον; 125, 3 σκολιὸν καὶ κατεζητημένον, et ailleurs. 105, 10 M. K. se demande si le mot αἰσθήσεις (νεύρων) ne signifierait pas *dolores*, et M. Cumont propose ἀναισθησίας; je pense qu'il s'agit plutôt de ὀλισθήσεις « luxations ». 116 § 30 les chiffres sont troublés presque partout et ne sont pas toujours corrigés exactement; p. 117, 2 il y a entre Aphrodite et Séléné une lacune qui doit être remplie ainsi : Ἑρμῇ τνδ' δ'. 124, 24 ἀκτίον S, corr. ἀρκτέον; je lirais ἀκτέον, qui donne un meilleur texte. 126, 28 lire καὶ <τῷ> γλυκεῖ. 135, 25 ajouter (entre μίαν et ἕως) Ζεὺς ὥραν μίαν. 137, 1 παρὰ τὴν οε', lire τόν. 140, 5 ψηφοφορίας; le manuscrit ne donne-t-il pas plutôt ψηφηφορίας? C'est la forme généralement employée dans ces textes, cf. 134, 35 et 140 *pass.* Je voudrais encore attirer l'attention sur un passage intéressant, où l'éditeur a cru devoir introduire une correction, et que je crois au contraire

inaltéré, au moins dans le mot en question. P. 122, 31 on lit dans le texte ὁ δὲ ἵππος ἕξει σταδίῳ διαθλεύσας ἀγάλλεται, en note : ἕξει σταδίῳ dubium. Ces mots sont en effet, inintelligibles, et le reste a un sens acceptable à première vue, bien que διαθλεύω en parlant d'un cheval soit assez étrange, même en présence de la fin de la phrase καὶ ἄθλων πόνους διαλαμβάνεται. Mais διαθλεύσας n'est qu'une correction dont il faut d'autant plus se défier qu'elle est plus facile à faire, car le manuscrit porte διαθεύσας; et si l'on remarque que la phrase s'oppose à celle-ci qui précède, l. 26 sv., οὐδέ γε ἵππος χωρὶς σταδίου... τρέχων ἔπαινον οἴσεται, on voit alors qu'une correction n'est pas nécessaire. On connaît en effet de θέω un futur θεύσω (*Lycophr.* 1119), et il n'y a pas lieu de refuser à la langue de Valens, qui en dit bien d'autres, un participe διαθεύσας. Quant à ἕξει, l'itacisme et la position du mot devant σταδίῳ semblent bien indiquer ἑξῆ<ς>, « tout d'un trait ». J'ai déjà parlé, à propos d'un des volumes précédents, de corrections trop rapidement faites; j'ajoute ici que de telles émendations, dans des textes de ce genre, courent risque d'écarter des formes précieuses pour l'histoire de la langue.

MY.

Handbuch der Klassischen Altertums-wissenschaft herausg. von Dr Iwan von Müller. Achter Band. **Geschichte der Römischen Literatur** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Von Martin SCHANZ, ord. Prof. an der Univ. Würzburg. Erster Teil : Die Römische Litteratur in der Zeit der Republik. Erste Hälfte: Von den Anfängen der Literatur bis zum Ausgang des Bundesgenossen-Kriegs. Dritte ganz umgearbeitete und starkvermehrte Auflage. Mit alphabetischem Register. München 1907. Oskar Beck, in-4°, VI-362 p. 7 m., geb. 8, 80.

Le premier volume de l'histoire de M. Sch. qui, dans la seconde édition, était, comme le tome III, en une seule partie, cette fois se dédouble; le premier fascicule s'arrête à la fin de la guerre sociale.

M. Sch., dans la préface, présente son livre comme étant en fait pour le lecteur un volume nouveau : il n'a pas tort. Au lieu d'une révision, il y a eu bien plutôt refonte entière de cette partie de l'ouvrage. Si, pour l'ensemble, l'auteur n'a pas changé d'avis, il a très remanié le détail; beaucoup de paragraphes nouveaux [1], des chapitres mêmes ont été ajoutés aux anciens et ceux-ci ont été presque tous plus ou moins retouchés. D'ailleurs il suffit de dire que les 83 paragraphes du présent volume ne formaient que 151 pages dans le livre de 1898 : ils en comprennent ici plus du double [2].

---

1. Dans le nombre, beaucoup avec le titre : Fortleben des...

2. Notez surtout les additions aux paragraphes sur Plaute où M. Sch. a analysé les travaux de Lindsay et de Leo; aussi le relevé de ce que les papyrus nous ont appris sur les originaux de Térence; un long article sur le commentaire de Donat, sur l'édition Wessner et les travaux de M. Sabbadini, où M. Sch. me paraît bien optimiste, etc.

M. Sch.. d'abord préoccupé d'être bref, s'est donné cette fois plus de place et il a voulu mettre le lecteur à même de se faire lui-même une opinion sur toutes les questions importantes. L'état de nos études présentes sur chaque point est exactement indiqué, avec un retour sur le passé, où il était utile. La distinction est soigneusement faite entre ce qui est attesté ou sûr et ce qui n'est que vraisemblable ou seulement possible. Sur les questions discutées dans ces derniers temps, M. Sch. nous donne des analyses très soignées et très développées. Le lecteur peut ainsi, dans la mesure où le permettent des extraits, connaître les opinions et aussi les raisons des savants. Il est assez rare qu'on nous laisse en plan ou dans l'équivoque [1]. Parce qu'il prend soin de nous bien informer, M. Sch. ne s'asservit nullement aux thèses courantes ; il en montre les faibles et donne très nettement son opinion où se reconnaît presque toujours un vrai critique et un esprit vigoureux.

Passim rapprochements avec la littérature allemande. Pour Livius et la période primitive, nombreuses citations du livre de la Ville de Mirmont. Comme parties nouvelles correspondant aux discussions récemment soulevées parmi les savants, je cite le paragraphe sur l'authenticité des douze tables (p. 41) [2]. Pour établir, à défaut de témoignages directs, des faits et surtout des dates, M. Sch. recourt à des « combinaisons », mais très claires, simples et naturelles, d'ordinaire à celles-là seulement qui s'imposent.

Le livre est parfaitement au courant et c'est à peine si, sur un point, on peut prévoir une modification à bref délai. Tout le paragraphe 43, 2 (p. 143) sur les rapports de l'Hécyre avec les Ἐπιτρέποντες de Ménandre, sera naturellement à remanier plus tard par suite de la découverte des 500 vers de la pièce trouvée à Kom Ichgaou [3]. Mais c'est le cas de dire qu'une telle exception confirme la règle.

Sur certains points (surtout p. 101 et suiv. : métrique et langue de Plaute) la bibliographie arrive à une pléthore qui touche à l'extrême limite. Le moindre degré au-delà et il y aurait nécessité absolue d'élaguer. Les parenthèses ne manquent pas; par endroit elles s'accumulent dans les notes ; mais presque toujours M. Sch. s'arrête où la clarté risquerait trop de disparaître. Les points touchés sont partout distingués par des signes commodes, et dans la densité de toutes ces

1. On ne voit pas quelle est cette hypothèse de Krahner, à laquelle il est fait allusion p. 121 un peu avant le bas. — Je n'ai pas sous la main le programme de Hertz, et j'ai peur que, comme moi, plus d'un lecteur ne comprenne pas clairement la note de la p. 21. — Je ne connais pas le livre cité (p. 79 au milieu) de Mahrenholz sur Molière; mais je me demande quel rapport l'auteur a pu chercher entre la *Cistellaria* et les Femmes savantes.

2. Conclusion : la bizarre hypothèse (de Lambert) n'a pas trouvé de représentant en Allemagne. Les juristes lui sont nettement opposés.

3. Voir la communication de Maspero, Comptes rendus de l'Ac. des Inscr., oct. 1906, p. 498 au bas.

masses, on se retrouve aisément. Relevons la remarque finale : de tous les auteurs étudiés dans le volume, il n'en est que trois, Plaute, Térence et Caton, dont nous ayons autre chose que des fragments.

Donc les mêmes qualités que dans les autres volumes, avec plus de sûreté, plus d'égalité, et une correction quasi parfaite [1].

Émile Thomas.

A. Merlin, **L'Aventin dans l'antiquité,** Paris, Fontemoing, 1906, 476 p. 8°.

Ancien membre de l'Ecole française de Rome, M. A. M., comme ses prédécesseurs MM. Besnier et Homo, a traité, dans sa principale thèse de doctorat, un sujet *romain*. Après l'histoire de l'*Ile Tibérîne*, après celle de l'*Enceinte de Rome* qui tient une place considérable dans l'œuvre d'Aurélien, voici l'histoire d'une des hauteurs les plus importantes de la ville antique, l'*Aventin*. La science française prend donc une part active et brillante à l'œuvre qu'ont entreprise MM. Huelsen et Lanciani; il faut en louer les jeunes érudits qui la représentent dignement.

Le volume de M. M. se recommande par des qualités remarquables : connaissance complète et approfondie des documents; méthode rigoureuse dans leur emploi; critique pénétrante des textes et des monuments; appréciation judicieuse et personnelle des opinions antérieures; — composition à la fois ferme et souple soit du sujet tout entier, soit de chacune des parties dont il se compose; distribution logique, mais sans raideur aucune, des idées et des discussions critiques; — style clair, exposition nette et facile, sans prétention à la vaine littérature, mais sans dédain non plus de la phrase bien construite ou de l'expression originale. Nous insistons avec plaisir sur ces qualités du livre de M. A. M., parce que ce sont des qualités éminemment françaises et parce que trop souvent on les dédaigne aujourd'hui, pour admirer, sous les noms de science et de profondeur, ce qui n'est qu'entassement confus, indigeste et obscur de matériaux à peine dégrossis.

---

1. Aux Nachträge und Berichtigungen (p. 349 et 350) de M. Sch. je note comme supplément : p. 7, § 3, sur l'Histoire de l'Afrique chrétienne de Monceaux, tome III, ajouter : « Le IVe siècle d'Arnobe à Victorin, 1905 ». — La thèse de Reure, indiquée p. 8 à la première ligne, a bien été imprimée à Paris, mais soutenue à Aix. — P. 15, l. 24, ponctuer : « quo di evocantur, cum... » — P. 25, 3 l. avant la fin de la première remarque, lire dans la citation de Varron, sinon, avec Müller, *ad luctum*, tout au moins : *quae conduceretur... caneret*. — P. 72, à la fin de la rem. *d :* les mots « die zweite und dritte klasse » sont équivoques, et auront, pour le lecteur, un sens autre que celui que leur donnait Ritschl à la *page citée*. — P. 79, l. 19, supprimer la virgule après *perdite*. — P. 111, l. 6 : *emeruit*. — P. 311, l. 11, lire *quæ* au lieu de *quo*. — A la ligne 5 de la p. 321 les mots : « ... Stellen vorlesen die er als widersprechend deutete » sont très mal rédigés et inexacts : voir De Or., II, 55, 224 et suiv. — P. 346, l. 18, lire *Gallum*.

L'Aventin a joué un rôle particulier dans l'histoire de Rome. Il fut pendant toute l'époque républicaine le quartier plébéien par excellence; après Auguste, il devint au contraire l'un des quartiers aristocratiques de la ville. Sous ce double aspect, il a exercé une grande influence sur les destinées de l'État. M. A. M. l'a étudié 1° à l'époque primitive; 2° à l'époque républicaine jusqu'à la fin de la seconde guerre punique; 3° aux deux derniers siècles de la République; 4° sous l'Empire. Dans chacune de ces quatre parties sont passées en revue, avec une précision parfaite, les transformations matérielles qu'a subies l'Aventin, la vie religieuse et l'évolution des cultes qui s'y célébraient, les vicissitudes politiques, économiques et sociales qui ont eu pour théâtre la colline voisine du Tibre. Nous signalerons, parmi les questions que M. A. M. a élucidées, celles qui sont traitées dans les chapitres intitulés : *L'Aventin et le Pomerium; l'Aventin quartier plébéien; Caractères généraux des cultes étrangers établis sur l'Aventin*; *La politique des marchands de l'Aventin; L'Aventin quartier aristocratique; Les légendes chrétiennes, Sainte-Prisca.*

Les pages consacrées dans la seconde partie, aux principales divinités de l'Aventin, Cerès, la Bona Dea, Diane Aventine, abondent aussi en vues ingénieuses.

On jugera d'ailleurs du haut intérêt que présente l'étude de M. A. M. par ces dernières lignes de sa conclusion : « ... Ce qui fait l'intérêt de l'Aventin, c'est le cachet plébéien qu'il a revêtu à l'époque républicaine. Pendant plus de quatre siècles, il a eu sa vie à part : dans les questions religieuses et politiques, dans l'histoire comme dans la légende, il a incarné un élément spécial du populus Romanus, la plèbe, tour à tour humiliée et insolente, mais toujours consciente de ses droits et sur la brèche pour les protéger. Ces plébéiens de l'Aventin, qui par leur infatigable énergie, réussissent à faire accepter de l'Etat leurs dieux et leurs personnes, leurs idées et leurs ambitions, sont d'une condition particulière ; ce sont des marchands. Toute leur conduite est subordonnée aux besoins du trafic, à la conquête de débouchés plus ou moins lointains. Plébéien et commerçant, plébéien parce qu'il était commerçant, tel apparaît l'Aventin depuis la lex Icilia jusqu'aux réformes d'Auguste. Le trait distinctif du quartier, c'est d'avoir servi d'intermédiaire entre la Rome républicaine et l'extérieur, d'avoir facilité et imposé à la cité patricienne le contact avec l'étranger. »

Le volume est complété par trois appendices fort utiles : I. *Aperçu sommaire des principales découvertes faites sur l'Aventin du* XVIe *siècle jusqu'à nos jours ;* — II. *Iconographie* ; — III. *Bibliographie.*

L'œuvre de M. M. est une œuvre solide, bien construite, d'un abord agréable. Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes se fassent sur l'Aventin, elle restera définitive; c'est là qu'il faudra désormais aller chercher tous les renseignements utiles, toutes les données archéolo-

giques et historiques que, dans l'état actuel de la science, on possède sur cette fameuse colline.

J. Toutain.

Études sur l'histoire de la Littérature latine dans les Gaules. **Les derniers écrivains profanes.** Les panégyristes. Ausone. Le *Querolus*. Rutilius Namatianus par René Pichon, docteur ès lettres, prof. de première supérieure au lycée Henri IV. Paris, Leroux, 1906, 322 p. gr. in-8°, 7 fr. 50. Sur la couverture. En préparation : t. II, Les premiers écrivains chrétiens; t. III : Les écrivains du ve siècle.

Qu'on puisse dire beaucoup de bien du livre dont on vient de lire le titre, personne n'en doutera rien qu'au nom de l'auteur: partout clarté, élégance, textes étudiés; extraits habilement choisis; traductions soignées, impression en général très correcte, tout cela est fort bien; mais notre métier est de voir et de faire voir l'autre côté des choses. M. P. me pardonnera, alors que je dois ici être bref, d'insister sur ce qu'on peut critiquer dans son nouvel ouvrage.

Sur le sujet, la méthode, les arguments, la forme, je crois qu'il y a à dire, et que ceci est loin de valoir le Lactance.

Sujet d'abord. De toutes les parties de l'histoire de la littérature latine qu'on pouvait désirer de voir traiter ou reprendre, l'histoire de la littérature dans les Gaules était-elle vraiment parmi celles qu'aurait attendues le lecteur? Il semble plutôt qu'elle pouvait attendre, pour plus d'une raison. M. P. aura visé, je pense, à donner un pendant à l'Afrique chrétienne de M. Monceaux. Mais y a-t-il eu vraiment, au point de vue littéraire, une Gaule chrétienne, surtout aussi intéressante, aussi caractéristique que l'Afrique, et que vaut cette queue de la Gaule païenne? Supprimez le sous-titre de notre volume : combien de lettrés en retrouveront d'abord le contenu?

Laissons les vues littéraires contestables [1]; laissons les à peu près, les rapprochements où ce qui frappe surtout, ce sont les différences; tant d'argumentations où le lecteur pense surtout à la réplique toute présente; laissons les demi-preuves, quarts ou fractions de preuves; ne disons rien des répétitions, des contradictions de détail, rien des textes que M. P. tire à lui. Je suis frappé de voir comment, quand il touche à une question purement scientifique, notamment dans les Appendices, M. P. devient verbeux, indécis et vide; on croirait qu'il

---

1. P. 40 au bas, charge à fond contre Pline le jeune, bien étrange préambule à un livre comme celui-ci; p. 41, mention du *Pro Marcello*, où M. P. semble mal apprécier ce chef d'œuvre de paroles mesurées et de beaux mouvements dans une occasion difficile; j'ajoute que le passage cité ici p. 287, notes 7 et 8 est une réminiscence et une imitation de la fin du *Pro Marcello*. — Décisions fâcheuses dans des questions controversées : p. 218 et suiv. sur l'identification « très probable » du Rutilius auquel est dédié le *Querolus* avec Rutilius Namatianus; identification rejetée par tous les historiens de la littérature; les « descriptions du cercle de Rutilius », qu'on lit p. 232 et suiv., ne reposent que sur des hypothèses.

est dépaysé [1]. Comment aussi ne pas remarquer la maigreur des conclusions? Est-ce là tout ce que laisseront des études qui ont coûté, ce semble, quelque peine? Mais comme l'effort de l'auteur s'est porté ailleurs, suivons le sur le terrain qu'il a choisi.

Pour traiter son sujet M. P. s'est placé à un point de vue presque uniquement littéraire. C'était ici, suivant moi, plus dangereux que jamais; recueillir, détailler, soupeser les éloges hyperboliques adressés aux empereurs et les compliments que se font entre eux ces fonctionnaires ou orateurs officiciels, n'est-ce pas au fond perdre son temps? Se fonder sur des allusions pour identifier et dater les Panégyriques, n'est-ce pas chercher des points fixes dans le vide? La caractéristique de toute cette littérature est bien pour tous celle que donne M. P. pour certain panégyrique (le XIIe, ici p. 136) : « sa valeur intrinsèque n'est pas en rapport avec son étendue; il contient beaucoup de délayage et de banalité », très peu « de réalité historique »; « abondance surtout verbale, au fond stérile » qui ne nous apprend presque rien. Prendre à la lettre des textes, des gens qui ne dépassent pas la lettre, qui restent même en deçà, est tout à fait anti-critique. C'est par trop se rapprocher d'eux. M. P. peut bien s'efforcer de faire valoir les Panégyristes par « les défauts choquants *qu'ils n'ont pas* » et que l'on trouve souvent chez les auteurs espagnols ou africains (p. 59 au milieu); il peut chercher, dans leurs discours « des *documents d'histoire psychologique* » (p. 75 en haut); louer « *leur patriotisme, leur sens politique* » (p. 70 en haut); je crains que ce ne soit là le meilleur moyen pour ruiner d'avance leur cause; et de même qui se soucie de la manière « dont la *question du destin* est posée et... *résolue* » dans le Querolus (p. 237)?

Dans son exposé M. P. a cru retenir le lecteur en prodiguant les expressions à la mode, en risquant toutes sortes de rapprochements même les plus imprévus [2]; autant de taches à mon avis.

Enfin et surtout M. P. ici travaille trop d'après d'autres; il en dépend trop; tout le fonds utile du chapitre V vient du livre de M. Vessereau; M. Martino est la source pour ce qui regarde la religion d'Ausone; qui ne connait les ouvrages d'où a été tiré le premier chapitre sur le monde des écoles, et de même ou à peu près pour les autres? La sauce est de M. P.; sans doute; mais pour nous, le chou

1. Par ex. qui ne préférera la note de Baehrens : BCV à la traduction de M. P. (p. 293) : « le texte du Monacensis, du Marcianus, du Reginensis, du Vindobonensis et du Vaticanus 1776 ». Qu'y a-t-il ici de plus? — Nous sommes bien avancés quand nous lisons p. 296 : « le passage est très embarrassant ». « Le texte est fort douteux ». Tout l'Appendice II où M. P. se borne à relever telles fins qui seraient plus métriques, avance-t-il la question?

2. P. 235 : *Querolus* et Alceste; p. 187, Ausone et Philinte; p. 208, la mythologie paienne dans Ausone et dans Ronsard, ou Racine et Boileau; p. 124, à propos de Constance et de Julien, Louis XIV et Louis XV et les pages de Taine sur le luxe de Versailles; etc.

n'en est pas moins réchauffé. Surtout en un tel sujet, j'aurais voulu plus de critique, plus de simplicité, plus de fonds.

Voilà mes objections, je souhaite qu'elles soient démenties par les volumes annoncés; mais en conscience je dois avouer que pour un autre que M. P., je ne les aurais certainement pas accentuées comme je viens de le faire.

Émile Thomas.

Pierre Arminjon, **L'enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Egypte,** Paris. 1907, Alcan, in-8°, 294 pages, 6 fr. 50.

M. Arminjon, professeur à l'école khédiviale de droit du Caire, était des mieux placés pour cette étude, et il a profité heureusement des ressources à sa disposition. Ses recherches ont porté surtout sur la grande école d'El Azhar, mais sans négliger les autres centres universitaires. Il retrace d'abord les origines et les vicissitudes de l'instruction supérieure en Égypte, et ici nous lui ferons le léger reproche de passer trop rapidement sur l'état qui a précédé immédiatement les réformes des deux derniers khédives. Après avoir peint à grands traits la vie scolaire, M. A. complète le tableau par la biographie de deux talabah (étudiants), c'est une habile manière de nous faire mieux pénétrer l'existence des élèves d'El Azhar. L'auteur aborde ensuite la doctrine islamique elle-même et, autant qu'il est possible en quatre-vingts pages (103-184) il résume l'histoire de son développement et en expose les points principaux. Chemin faisant, il relève (p. 178) une erreur couramment admise, partagée par Renan lui-même, qui fixe aux environs de l'an 1200 la disparition de la philosophie dans le monde musulman, M. A. nous assure qu'un cours libre de hikmah est encore professé de nos jours à El Azhar. A la vérité il est peu suivi et « beaucoup de cheikhs ignorent volontairement tout de cette science qui leur semble inutile et dangereuse. » La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au programme actuel ainsi qu'à la façon d'enseigner et d'étudier dans les medressehs.

M. A. se montre, dans ses conclusions, assez sévère pour les universités islamiques; des réformes y sont indispensables et il faut persévérer dans la voie ouverte par les ordonnances de Tewfik pacha et d'Abbas-Hilmi pacha dont les principales sur la matière sont réunies dans un appendice. Ainsi le savant livre de M. Arminjon s'adresse à ceux qui gouvernent l'Égypte, comme à ceux qui étudient l'Orient. Il ne passera inaperçu ni des uns, ni des autres.

A. Biovès.

Ch. Bastide. **De recentiore Gallicorum verborum usu in Anglica lingua.** Paris, E. Leroux, 1906, 76 pp. in-8°.

M. Bastide, dans la thèse latine qu'il soutenait récemment en Sorbonne, étudie les emprunts modernes faits par l'anglais à notre langue : son travail contient nombre de constatations curieuses et instructives. Après avoir classé les emprunts dûs aux importations commerciales, à l'influence de la littérature, des arts, des sciences, de la politique et du journalisme, il examine dans quelle mesure ces emprunts deviennent anglais, se conforment à la prononciation, l'accent, l'accord grammatical de l'anglais, et fait entrevoir, sinon des règles, du moins des tendances, là où nous étions tentés de ne voir que désordre et arbitraire. Une fois assimilés, et déformés en partie, ces emprunts suivent les lois de la langue où ils sont entrés, mais en même temps tendent à la modifier. M. B. ne dissimule pas le caractère barbare de beaucoup de ces adaptations et l'inutilité d'un grand nombre d'emprunts dûs à des raisons d'euphémisme ou de pure mode, contre lesquels une série d'écrivains a protesté avec raison, mais sans effet, depuis Selden jusqu'à Alford. Dans sa conclusion, il constate, d'une part, que les Anglais ont en général peu de souci de la pureté de leur langue, d'autre part, qu'il y a en Angleterre, de nos jours aussi bien qu'à l'époque de la formation du peuple anglais, deux langues, celle de la vie commune et des classes illettrées, et celle de la vie intellectuelle et raffinée, où l'élément néo-latin tend à remplacer en grande partie l'élément germanique.

P. Doin.

Geschichte der Spanischen Literatur von Philipp August Becker. — Strasbourg (K. J. Trübner), 1904, petit in-8°, 151 pp.

Cette histoire de la littérature espagnole a paru d'abord en hongrois, d'où elle a été traduite en allemand. Pour se limiter au cadre fixe d'une collection, M. Becker a dû se borner à une esquisse assez brève et dépourvue de tout appareil scientifique. Il ne faut donc lui demander ni références, ni bibliographies permettant l'étude plus poussée d'un détail. Ceci admis, M. Becker a tiré bon parti du petit nombre de pages où il devait se renfermer, et il a même su ne pas donner trop de sécheresse à son travail. Il s'agissait de donner au lecteur une idée de cette littérature en en faisant saillir les traits originaux et essentiels. M. Becker a sagement sacrifié les énumérations trop détaillées d'auteurs et d'œuvres d'arrière-plan. Il s'est ainsi ménagé l'espace suffisant pour crayonner adroitement quelques biographies, pour marquer avec justesse, ce semble, les mérites, les défaillances, le caractère des œuvres et des auteurs qui méritent de retenir l'attention

dans une première prise de contact avec la littérature espagnole. Ce petit livre de vulgarisation est habilement fait et point du tout rebutant à lire ; ce qui, en ce genre, est assez méritoire.

H. Léonardon.

Comte Marc des Courtis. **De Port Arthur à Tsou-Chima,** Paris, 1907, librairie académique Perrin et Cie, in-16, 336 p., 3 fr. 50.

M. des Courtis étudie « le conflit russo-japonais dans ses faits et ses conséquences maritimes. » Son récit intéressant, impartial, détaillé, se lit avec facilité et constitue, à notre avis, la meilleure histoire que l'on puisse avoir, pour le présent, des luttes de Togo contre ses adversaires successifs. Nous disons pour le présent, car il est évident que nous sommes loin de posséder tous les documents indispensables à la rédaction d'une histoire définitive. M. des C. fait le premier ses réserves à ce sujet, et reconnaît que si seulement les Japonais consentaient à communiquer tout ce qu'ils savent, il y aurait bien des lacunes à rectifier. Il a utilisé les rapports publiés dans les grandes revues techniques françaises, allemandes, anglaises, et on ne pouvait rien lui demander de plus. Ses jugements paraissent équitables : tout en proclamant son admiration naturelle pour les amiraux et les marins nippons, il n'accable pas les vaincus ; on est même un peu surpris de le voir si indulgent pour Nebogatov (p. 237), tandis qu'il se montre sévère pour le prince Outkhomskiï et encore plus pour l'amiral Stark. Peut-on inculper celui-ci de négligence grave pour n'avoir pas prévu l'agression inqualifiable des Japonais en pleine paix? Vraiment M. des C ne stigmatise pas comme il le mérite l'attentat au droit des gens du 8-9 février (p. 46-47).

Quant aux enseignements de la guerre, M. des C., partisan des cuirassés, en déduit des arguments en faveur des gros bateaux. Il prouve sans trop de peine que les victoires des Japonais ont été remportées par le canon, et « en marine, dit-il (p. 284), le canon implique le cuirassé », et celui-ci reste toujours l'instrument le plus précieux, le roi de la bataille. Cependant M. des C. n'est nullement intransigeant, et, tout en établissant que ni les Japonais, ni les Russes n'ont tiré tout le parti possible de leur torpilleurs, que ni les uns ni les autres n'ont eu de sous marins, il proclame l'importance de ces engins dans les campagnes futures, surtout lorsque l'on aura perfectionné les submersibles.

A. Biovès.

Le droit des femmes au travail. Etude sociologique par le Dr André DE MADAY, 1 vol. in-18, 260 p. Girard et Brière, éd. Paris, 1906.

L'étude de M. André de Maday est une thèse intéressante par la netteté de ses conclusions relatives à la nécessité du travail pour les femmes : nécessité non seulement pour les faire vivre, mais pour les faire vivre dignement. L'auteur combat le préjugé qui veut que le rôle naturel de la femme consiste exclusivement à tenir son ménage et à élever ses enfants. Il montre que le progrès du machinisme et de la division du travail a supprimé — ou supprimera — une foule d'occupations domestiques qui étaient de véritables professions (le blanchissage par exemple, ou la confection des vêtements); et qu'il est logique que de nouveaux champs s'ouvrent à l'activité des femmes. Leur dignité d'ailleurs, et leur liberté relative exigent qu'elles ne dépendent pas, pour leur subsistance,du travail d'autrui. L'auteur ne dissimule pas les difficultés d'hygiène ou autres qui accompagnent le travail féminin : mais il croit qu'elles peuvent être plus aisément résolues dans l'atelier vraiment industriel — soumis à la règlementation dans laquelle M. de M. a trop de confiance — que dans la mansarde où la mère de famille ou la jeune fille sont trop souvent confinées loin de tout contrôle. Sous un appareil sociologique un peu pesant, et quelques défauts de méthode dans l'exposition, il y a beaucoup d'observations ingénieuses et de statistiques intéressantes dans le livre de M. de Maday.

Eugène D'EICHTHAL.

FAGUET (Émile), **Le socialisme en 1907.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie. 1907. In-8 de 372 p.

A voir les premières pages de ce nouveau livre, quelques lecteurs croiront M. F. acquis au socialisme. Il n'en est rien; le ton seul a changé. A la vivacité polémique a succédé la bienveillance qui s'impose un dernier effort pour découvrir ce qu'il pourrait y avoir de juste dans des théories qu'il continue à estimer dangereuses ; et c'est tout.

M. F. résume d'abord, avec vigueur et relief, l'histoire du socialisme. Il constate qu'il est né d'hier, que l'antiquité ne l'a pas connu, ni même, à proprement parler, la Révolution française. La Révolution française a même renforcé la propriété en la dégageant des liens féodaux; il est vrai qu'elle l'a affaiblie en la déplaçant (Les pages relatives à Platon, aux publicistes et hommes d'État de la Révolution sont particulièrement frappantes). Les concessions que M F. propose à la fin sont prudentes : il admet que l'État règle les heures de travail des femmes, des enfants. même des hommes, mais dans la mesure où

le feraient les autres nations ; il admet certaines faveurs pour les associations ouvrières à leur début; il verrait avec plaisir créer une classe d'ouvriers fonctionnaires engagés pour toute leur vie en vue des grands travaux d'utilité publique, mais il reconnaît qu'il y aurait bien du danger à cette réouverture des Ateliers Nationaux. Il est vrai qu'il paraît accepter en outre une participation des ouvriers aux bénéfices sans répondre à l'objection : « Participeront-ils aussi aux pertes ou garderont-ils leurs économies intactes le jour où les créanciers de leur patron vendraient jusqu'à sa dernière chemise ? » Il ne paraît pas voir non plus d'inconvénient pour les patrons dans la communication qu'il faudrait dès lors faire du livre de caisse aux ouvriers ; ét pourtant le secret est la base du négoce : ébruiter une augmentation de bénéfice, c'est éveiller l'attention sur tel procédé auquel on vient de la devoir ; ébruiter une diminution de gain, c'est ébranler la confiance. Et comment le secret ne transpirerait-il pas si on le confiait à des milliers d'hommes, même intéressés à le garder ?

Ce qui est plus dangereux, ce sont les concessions du début M. F. accorde que le socialisme s'inspire de l'amour de la pauvreté (p. 310) ; chez tel théoricien, ce sera exact ; mais pour l'école en général, il suffit de voir sa colère au moindre mot qui sente le renoncement. (M. F. a bien autrement raison de dire, p. 370, que c'est la doctrine de nations épuisées qui ne veulent pas se retremper.) Il nie que la richesse soit un signe de mérite ; il a raison pour le prodigue qui sera ruiné demain ; mais les trois quarts et demi des gens riches ou bien ont gagné leur fortune ou bien la conservent grâce à des qualités dont les trois quarts des pauvres qui demeurent pauvres auraient été incapables. Il dit que l'égalité devant la loi n'est rien si l'on n'y joint l'égalité des fortunes : n'est-ce rien qu'un principe qui rend la pauvreté aussi sacrée que la richesse ? — Oui, mais en pratique le pauvre aura nécessairement tort devant les tribunaux. — C'est le contraire qui est à craindre en régime de suffrage universel ; demandez plutôt à la Justice de Paix et tâchez de ne pas avoir de procès avec votre concierge. M. F. verrait avec plaisir l'intermédiaire coûteux qu'on appelle le négociant remplacé par un commis des fabricants (p. 73-4, 101, 125-6) ; mais l'art d'acheter exige un flair, un talent diplomatique, que développe seul l'espoir de s'enrichir. Il démontre que la *loi d'airain* ne sévit pas partout ; ce n'est pas encore assez dire, car une profession cesserait bientôt de se recruter dans une région où elle serait insuffisamment rétribuée.

Ces concessions n'égarent pas le lecteur non prévenu qui va tout à l'heure trouver chez M. F. une admirable réfutation du collectivisme. Mais, comme la réfutation d'une théorie ne peut consister qu'en inductions, en déductions, il ne faut pas laisser croire qu'on a contre soi les faits acquis.

M. F. se rassure parce que, comme il le prouve avec une force

surprenante, toute mesure socialiste qui n'est pas le collectivisme pur tourne contre lui : par exemple, tous les moyens artificiels et violents par lesquels on élève les salaires ne tuent les petits patrons qu'au profit des gros (p. 275, 278-9) ; mais, et il le rappelle éloquemment à certains endroits, ajourner l'avènement du collectivisme n'est pas nécessairement ajourner la ruine du pays où l'on en essaie des contrefaçons.

C'est trop insister sur des objections que le premier venu est en état de faire et auxquelles M. F. ne prête le flanc que par une tendresse vive pour la classe dont il combat les meneurs (V. sur la condition de l'ouvrier moderne, p. 72-3). Ce qui eût été malaisé pour un autre que M. F., c'était d'écrire les belles réflexions sur le bien que les associations libres peuvent produire et de démontrer que ce n'est pas l'envie haineuse mais la fraternité qui établira, dans la mesure où l'humanité le comporte, le règne de l'égalité (p. 354-7, 359).

Charles Dejob.

Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt, hrsg. von Dr. K. Trübner. Sechzehnter Jahrgang, 1906-1907. Strasbourg, K.-J. Trübner, 1907. In-8°, xlvii et 1544 p.

Le seizième volume de la *Minerva*, consacré à l'année scolaire 1906-1907, fait de nouveau le plus grand honneur à son infatigable éditeur Karl Trübner. Il est encore plus considérable que les volumes précédents, et, pour nous, Français, nous n'avons qu'à nous en féliciter. Cette fois, M. Trübner a réussi à donner la liste complète de nos sociétés savantes, accompagnée de l'indication courte et précise de leurs publications. Il fera de même, l'année prochaine et les années qui suivront, pour les sociétés savantes de l'Allemagne et des autres pays. Inutile d'insister. Ajoutons seulement que le volume est précédé d'un aperçu géographique des « instituts », — ainsi que d'un beau portrait de M. Nicholas Murray Buttler, président de la Columbia University de New-York — suivi de corrections et suppléments, d'une statistique des étudiants, d'une table des noms de personnes, de notifications et annonces des Universités, et, de nouveau, et comme tous les ans, félicitons M. Trübner de cette publication faite et poursuivi avec tant de soin, tant de persévérance, et qui rend de si grands services [1].

A. C.

---

1. Lire, p. 885 et 1411 Kont et non *Kout ;* p. 902 et 1388 corriger *Derenbourg Hartwig* en Hartwig Derenbourg (comme p. 889-891 et 903).

— Sous le titre général de « Semitic Study series » MM. R. Gottheil et J. Morris Jastrow ont commencé la publication d'une suite de textes choisis, destinés à servir de Chrestomathies aux étudiants dans les diverses branches des études sémitiques. Le premier volume relatif au syriaque a pour titre : *A Selection from the Syriac Julian romance*, édité par R. Gottheil. (Leiden, J. Brill, 1906; in-12, pp. XII-100; 3 sh.). Il comprend 800 lignes de texte, reproduisant divers passages de l'édition de Hoffmann (Leide, 1880. Cet ouvrage a été choisi, non à raison de son intérêt particulier, mais à cause de la pureté du style. Le texte est suivi d'un dictionnaire complet de tous les mots en anglais et en allemand. Les mots n'étant pas vocalisés, la prononciation est donnée en transcription. Le tout est imprimé avec soin. — J.-B. Ch.

— La 26me édition de la *Grammaire grecque* de Curtius — v. Hartel-Weigel a suivi la 25mo à moins d'un an de distance (*Griechische Schulgrammatik*; Vienne, Tempsky, 1907; IV-299 p.). Les modifications apportées à cette édition sont de peu d'importance : quelques exemples mieux choisis, comme § 12, 2; quelques explications plus rationnelles, comme § 133, 2 (εἶ); des exemples ajoutés, comme § 211, 4 *a*; certaines remarques supprimées, entre autres §§ 211, 4 *a*; 237, 3; 272, 4. Au § 158 Ἀκούεις est sans esprit; § 227, 2 ἄνθρωπος sans accent; § 62, 3 rem. 1 la faute ἀκολαστέρως subsiste toujours. — My.

— La librairie Freytag-Tempsky (Leipzig-Vienne) nous a adressé récemment trois livres classiques faisant partie de sa collection de textes avec commentaires séparés. L'un est la seconde édition du *Schülerkommentar zu Platons Apologie des Sokrates und Kriton, nebst den Schlusskapiteln des Phaidon und der Lobrede des Alkibiades auf Sokrates aus dem Symposion*, par M. Schneider (1906; 93 p.). Ce commentaire est déjà connu de nos lecteurs (*Revue* du 24 février 1902); il a été remanié en ce sens que certaines notes superflues ont été supprimées; mais cependant M. Sch. n'a pas craint d'en développer quelques-unes et d'en ajouter d'autres, notamment pour le *Phédon*. J'estime qu'il n'a pas tort, ces ouvrages étant destinés plutôt à la lecture qu'à l'explication; les élèves, allemands comme français, ont besoin de notes bien comprises, et comme j'ai eu déjà l'occasion de l'exprimer, s'il ne faut pas leur faire tout le travail, il faut au moins le leur rendre facile. Ce commentaire, qui est fait pour l'édition de Christ dans la même collection, s'est augmenté, parallèlement à la quatrième édition du texte, de notes sur les chapitres 57, 62 et 63 du *Phédon*, et sur le discours d'Alcibiade dans le *Banquet*. — Les notes aux Extraits de Thucydide (*Thukydides, Ausgewählte Abschnitte für den Schulgebrauch*, par Chr. Harder, 2e partie, *Schülerkommentar*, 2e éd. 1907; 104 p.) ne donnent au contraire peut-être pas assez de secours aux élèves; certains mots auraient dû être expliqués, et des passages difficiles être traduits en plus grand nombre; des constructions purement grecques comme οἱ ἐκ τῶν νήσων κακοῦργοι ἀνέστησαν I, 8 sont insuffisamment analysées. Je sais bien que la nécessité de ne pas grossir les volumes oblige à un choix, mais le texte de Thucydide exige plus d'éclaircissements; il n'y avait qu'à restreindre légèrement le nombre des morceaux du texte. — La 3e édition de l'*Œdipe Roi* de Fr. Schubert a été revue par M. Hüter (1907; LXI-58 p.) sur le modèle, nous dit-on, des nouvelles éditions d'*Antigone*, *Ajax* et *Électre*. Ne connaissant pas celles-ci, je ne puis juger de l'importance de cette révision que par les indications de la préface. Le texte généralement plus voisin de la tradition manuscrite, suit à peu de chose près celui de Wolff-Bellermann; les entrées et sorties des personnages sont indiquées par une dispo-

sition spéciale, et les chœurs sont précédés, dans le texte même, de leurs schémas métriques. L'introduction a été totalement remaniée, autant que je puis le supposer par la comparaison avec la 2e édition du *Philoctète*, que j'ai entre les mains. M. H. est en effet beaucoup plus explicite sur l'origine et le développement de la tragédie grecque, sur sa structure, sur la vie de Sophocle, et sur le théâtre athénien; tout cela constitue un ensemble qui instruira mieux les élèves, de même que le plan du drame, le résumé des événements qui le précèdent, et quelques observations sur les caractères leur aideront à mieux apprécier l'œuvre de Sophocle.—MY.

— Nous avons reçu : *Revue bénédictine*, *Table des matières*, *années I-XXI*, *1884-1905*; Abbaye de Maredsous (Belgique) et Paris, Champion; 1905; 2 pp. et 254 pp. in-8°. Ce volume contient trois tables : des articles, par noms d'auteurs; des matières; de la bibliographie. Ces tables sont très détaillées. On sait quelle valeur scientifique ont donnée à la *Revue bénédictine* de Maredsous des collaborateurs comme dom Morin et dom U. Berlière (voy. *Revue*, 1901, I, 66). Cette table montre toute la richesse du recueil. L'histoire ancienne du christianisme, la littérature chrétienne, l'histoire monastique, en particulier, devront aux bénédictins de Maredsous un notable enrichissement. — P.-L.

— Les éditeurs (Tempsky à Vienne, Freytag à Leipzig) nous envoient la sixième édition de : *Vergils Aeneis nebst ausgewählten Stücken der Bukolika und Georgika für den Schulgebrauch ;* herausgegeben von W. KLOUCEK (1907; XIII-406 pp. pet. in-8°; prix cartonné : 2 Mk. 20) : notice sur Virgile, analyse de chaque chant de l'*Enéide*, texte sans notes, index explicatif des noms propres. Le volume est d'aspect élégant et l'impression est soignée. — P. L.

— M. G. B. COTTINO étudie : *La flessione dei nomi greci in Virgilio :* Torino, F. Casanova, 1906; 55 pp. in-8°; prix : 2 fr. Nous avons déjà sur ce sujet, un travail, qui concerne non seulement Virgile, mais les poètes depuis Ennius jusqu'au temps d'Ovide, et qui est l'œuvre de M. Sniehotta. M. C. oppose sa méthode à celle de M. Sniehotta. M. C. établit l'authenticité des formes de Virgile sur l'accord des manuscrits. M. Sniehotta se règle d'après un principe qu'on pourrait formuler ainsi : une forme grecque attestée par un seul témoin, que ce témoin soit un grammairien ou un ms., doit être *a priori* regardée comme authentique. Je crains bien que M. Sniehotta n'ait raison. D'où viennent les divergences des témoins ? de la distraction ou de l'ignorance de quelques-uns d'entre eux. Et voit-on un copiste du ve ou du vie siècle de l'ère chrétienne, écrivant en Occident, substituer aux formes latines et banales les formes de type grec, *Atlas* à *Atlans*, *Daphnidos* à *Daphnidis*? Il est clair que si une innovation se produit, ce sera dans le sens inverse. — « Non ne vedo la ragione », répond M. C. J'en suis bien fâché. En tout cas, il fallait discuter le principe, ce qui aurait entraîné M. C. un peu loin et hors du texte de Virgile. Enfin, je ne vois pas, à mon tour, la raison de compter comme témoins du texte nos mss. et de refuser aux commentateurs cette qualité. M. Sniehotta exagère en disant : « Seruii quidem testimonium pluris aestimo quam codices ». Mais Servius lisait *Atlas* dans ses mss.; sa remarque est tout élémentaire, sans arrière-pensée systématique (ce que l'on peut craindre toujours chez un grammairien) : « Nullum nomen graecum *ns* terminatur » renseignement à l'usage de ceux qui ne savent pas le grec. C'est par ce cas d'*Atlas* que M. C. débute. On pouvait mieux tomber. La brochure contient douze pages de généralités, assez peu utiles et non dépourvues de redites; une première partie, statistique; une deuxième partie d'argumentation et de discussion; une conclusion. Il semble qu'une dizaine de pages eussent suffi pour contredire et rectifier la mémoire de M. Sniehotta. — A cette brochure, sont jointes trois pages du

Bolletino di filologia classica, XIII, juillet 1906, n° 1 : *Claudio Unimano fu governatore della Spagna Citeriore.* M. Cottino s'attache à démontrer cette thèse, soutenue déjà par Mommsen, et place les fonctions de Claudius en 146-145 avant J.-C. — P. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 mai 1907.* — M. Léopold Delisle, dans une note que lit M. Reinach, président, annonce la mise en vente, à Londres, d'un volume qui aurait appartenu à la bibliothèque du roi Charles V. Ce volume n'a jamais fait partie de la librairie du Louvre ; c'est un manuscrit assez ordinaire, qu'un faussaire adroit a augmenté de mentions et de signatures attribuées au roi et au duc de Berry.

M. Collignon présente une tête d'Eros en marbre trouvée à Rome, en 1872, dans des fouilles faites près de la voie Appienne par M. le baron des Michels. Cette tête a fait partie de la collection de la comtesse d'Harcourt et appartient aujourd'hui à M. de Bioncourt. C'est une excellente réplique de la tête de l'*Eros tendant son arc,* connu par de très nombreuses reproductions, et dont l'original paraît être l'Eros de bronze exécuté par Lysippe pour un temple de Thespies.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur l'antique nécropole juive d'Alexandrie. Lors de son dernier voyage en cette ville, en visitant les fouilles entreprises par M. Ch. Breccia, directeur du musée local, dans les nécropoles antiques situées à l'E. de cette ville, il avait noté sur la paroi d'un sépulcre une inscription peinte qui lui avait paru être écrite en caractères sémitiques. Depuis lors, les fouilles ont amené la découverte, au même endroit, d'une autre inscription similaire dont M. Breccia vient de lui envoyer un calque. M. Clermont-Ganneau y a reconnu l'épitaphe d'un personnage appelé Akabyah, fils de Elioénaï, deux noms juifs des plus caractérisés, dont le second, qui signifie : « mes yeux sont dirigés vers Jéhovah », se rencontre plusieurs fois dans la Bible. L'alphabet de cette inscription rappelle d'une façon frappante l'alphabet araméen employé par les Juifs pendant la période perse achéménide. L'inscription peut remonter à la première époque ptolémaïque. C'est un indice précieux qui permet de fixer à Ibrahimiyé, à 3 kil. environ à l'E. d'Alexandrie, l'emplacement jusqu'ici inconnu de la vieille nécropole juive antérieure à notre ère.

M. Senart donne des nouvelles satisfaisantes de la mission de M. Pelliot.

M. Charles Normand établit que le mur antique du boulevard du Palais et du quai des Orfèvres, récemment reconnu et fouillé par lui, constitue une découverte importante pour l'histoire et la topographie de Paris. Il avait conclu, de la trouvaille de débris romains faite en 1845 par MM. Duc et Dommey, qu'ils avaient dû découvrir un de ces murs faits de matériaux romains qui, mis au jour depuis lors en divers points de la Cité, ont été qualifiés de murs de Lutèce. Pour confirmer son opinion, M. Normand devait retrouver le prolongement de ce mur : en surveillant les démolitions des maisons actuellement jetées à terre pour l'agrandissement du Palais de justice, il a reconnu, dans une cave, un mur remplissant parfaitement les conditions voulues. Après avoir soumis son opinion au jugement de M. l'abbé Thédenat et de M. Héron de Villefosse, qui ont visité le lieu de la découverte, M. Normand a entrepris de fouiller le revers opposé, et il a constaté, conformément à ses prévisions, que le mur atteignait une grande épaisseur. Il a, en outre, trouvé non loin de là des fragments gothiques très élégants, provenant de la « Maison du Trésorier » de la Sainte-Chapelle.

M. Longnon annonce que la commission du prix La Grange a décerné ce prix à M. Constans, professeur à l'Université d'Aix, pour les deux volumes, publiés en 1904 et 1906, de son édition du *Roman de Troie.*

M. le Dr Hamy annonce que la commission du prix Loubat a partagé ce prix de la manière suivante : 2,000 fr. à M. Henry Vignaud, pour l'ensemble de ses travaux sur Christophe Colomb ; 600 fr. à M. Jules Humbert, pour ses études sur les *Origines vénézuéliennes* ; 400 fr. a M. Léon Diguet, pour ses publications relatives aux résultats de ses missions dans le centre et l'ouest du Mexique.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 mai 1907.* — M. le Directeur de l'Enseignement supérieur annonce, au nom de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de la régence de Tunis, qu'au cours des fouilles entreprises dans la nécropole punique de Bord-Djedid, à Carthage, on a découvert dans un tombeau un vase égyptien portant le cartouche du roi Amasis. Ce même tombeau contenait des monnaies d'or puniques et un nombreux mobilier.

M. Héron de Villefosse communique un télégramme de M. l'abbé Leynaud annonçant que l'on vient de découvrir, dans les fouilles des Catacombes de Sousse, un hypogée païen contenant des inscriptions et des peintures.

M. Salomon Reinach, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. Jules Lair, membre libre depuis 1901. Il lève la séance en signe de deuil. — Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin. — 1907

UHLE, L'anacoluthe chez les écrivains grecs. — FALTER, Philon et Plotin. — GOMPERZ, Contributions, IX. — LANDGRAF, GOLLING, BLASE, Grammaire historique de la langue latine, III. — Nouveau Testament, p. NESTLE. — L. DELISLE, Le Liber floridus de Lambert de Saint-Omer. — VOSSLER, La Divine Comédie, I. — H. SÉE, Les classes rurales en Bretagne du XVI° siècle à la Révolution. — Pascal, p. A. GAZIER. — BASTIDE, Locke, ses théories politiques et leur influence. — WITEHOUSE, La princesse Belgiojoso. — Seymour de RICCI, Catalogue de la bibliothèque de lord Amherst. — Aucassin et Nicolette, trad. BOSELLI. — COOK, L'étude supérieure de l'anglais. — Erasme, Colloques, p. EDWARDS. — Bulletins du Comité de publication des documents économiques sur la Révolution et de la Bibliothèque et des Travaux historiques de Paris. — FRÖHLICH, Bibliographie internationale de l'art, III.

H. UHLE. **Bemerkungen zur Anakoluthie** bei griechischen Schriftstellern, besonders bei Sophokles (Progr. Gymn. *zum heiligen Kreuz* à Dresde, année 1904-1905). Dresde, impr. Lehmann, 1905; 35 p.

M. Uhle ne prend pas le mot *anacoluthe* dans le sens étroit qu'on lui donne ordinairement, celui de changement, dans une même phrase, de la construction commencée ; il entend par là toutes les constructions où les rapports grammaticaux sont exprimés d'une façon irrégulière, aussi bien par suite de l'emploi des mots que par suite de leur place dans le discours. Avec cette valeur donnée au terme (c'est en somme le sens général du grec ἀνακόλουθον, ἀνακολουθία), il fait rentrer dans son travail un certain nombre de cas qui se rattacheraient plus particulièrement à la théorie du pléonasme, ainsi que d'autres constructions qu'on appellerait plus exactement des brachylogies. Il expose ses observations sous cinq chefs : répétition pléonastique d'un terme, substantif ou adverbe; répétition d'un verbe; emploi d'un mot ou d'un membre de phrase unique dans une double fonction ; place irrégulière d'un mot dans la phrase (il s'agit spécialement de la particule τε); anacoluthe proprement dite. Le but de l'ouvrage est d'étudier ces irrégularités dans Sophocle; mais M. U. cite fréquemment des exemples analogues chez d'autres écrivains, pour donner à ses remarques une portée plus générale. Ses analyses sont d'un bon grammairien, compétent et connaissant bien la langue; mais il se montre parfois trop subtil et trop porté à voir des difficultés, d'où il résulte qu'à côté d'heureuses explications comme celle de *Trach.* 57 (καλῶς πράσσειν rapporté à Hyllos, et non à Héraklès, comme le montrent d'ailleurs les vers 65-66), d'autres interprétations sont embarrassées et inexactes, par exemple celle du passage connu de Platon, *Apol.* 40 *d*;

il y considère en effet αὐτόν comme une reprise pléonastique de τὸν μέγαν βασιλέα, alors qu'il représente très régulièrement τινά du commencement de la phrase (εἴ τινα δέοι... εἰπεῖν.., οἶμαι ἄν — μὴ ὅτι ἰδιώτην τινά, ἀλλὰ τὸν μέγαν βασιλέα — εὐαριθμήτους ἂν εὑρεῖν αὐτὸν ταύτας). Le lecteur devra y regarder à deux fois avant d'accepter toutes les explications de M. Uhle; mais cette dissertation ne sera pas inutile pour l'étude du texte de Sophocle.

My.

Gustav Falter, **Beiträge zur Geschichte der Idee**. Teil I : Philon und Plotin. Giessen, Töpelmann, 1906; 66 p. (*Philos. Arbeiten* hgg. von H. Cohen und P. Natorp, t. I, fasc. 2, p. 37-102).

Intéressante dissertation, où l'auteur se propose de rechercher comment les grands penseurs ont travaillé à découvrir les lois de la raison humaine, et de déterminer historiquement l'évolution de l'idée. C'est un chapitre de l'histoire de la philosophie, spécialement de la philosophie grecque; M. Falter s'y occupe de Philon et de Plotin, et dégage de l'œuvre de ces deux grands hommes, séparés par un intervalle de deux siècles, les traits principaux de leurs systèmes. C'est surtout en se plaçant au point de vue platonicien qu'il les considère; en métaphysique, comme en esthétique et en morale, le but suprême, à peine accessible à l'esprit de l'homme, c'est l'idée du bien, source du beau et de la vertu, fondement théorique de toute connaissance. M. F. procède par une série de citations, choisies parmi les plus caractéristiques, pour nous orienter dans les spéculations des deux philosophes, dans leurs théories de la connaissance, dans leur marche ascendante vers la conception de l'un et de l'être; et de ces citations, logiquement reliées et commentées, ressort un aperçu nettement intelligible des pensées fondamentales de Philon et de Plotin, en même temps que l'on discerne chez eux le développement et l'interprétation des doctrines platoniciennes. Je note toutefois que plusieurs des traductions données par M. Falter pourraient être plus exactes [1]; mais ces erreurs portent surtout sur des détails, et il serait peu juste d'en exagérer l'importance.

My.

---

1. Par exemple, p. 100, τοιχωρύχοι est rendu par *Städtezerstörer*. — P. 98 ὅταν... ψυχὴ πράττῃ τι καὶ ὁρμᾷ οἷον τυφλῇ τῇ φορᾷ χρωμένη, οὐχὶ ἑκούσιον τὴν πρᾶξιν... λεκτέον est bien mal traduit par Wenn nun die Seele... etwas schafft und in Angriff nimmt, steht sie unter blindem Antrieb, und etc. — P. 49 die Sechs ist am meisten entstanden nach den Gesetzen der Natur der Zahlen est un contre-sens; texte ἀριθμῶν δὲ φύσεως νόμοις γεννητικώτατος ὁ ἕξ. — Lire p. 51, note 3 νόμῳ; 55, 3 χρώμενος; 64, 5 αἰσθήσεως; 82, 5 σημαίνοι; 85, 4 ὤν; 90, 3 ἄμοιρος; 98, 4 πρᾶξιν; 100, 1 τοιχωρύχοι.

Th. Gomperz, **Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller,** IX (Sitzungsber. d. kais. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Klasse, t. CLIV, 4). Vienne, Hölder, 1906; 9 p.

M. Gomperz avait annoncé, dans le huitième fascicule de ses *Beiträge*, qu'il en interrompait la publication; les hellénistes se féliciteront de le voir revenu sur une décision qu'ils avaient apprise avec regret. Ces fascicules étaient toujours remplis de bon grain, et le neuvième en contient aussi sa part. Ce sont des observations et des corrections sur deux passages d'Aristote, deux de l'*Hécube* d'Euripide (320 σεμνῶν pour τὸν ἐμόν, Weil στεφῶν; 847 explication du texte), une douzaine de Musonius Rufus, et un des Oracles Sibyllins. Musonius, p. 67, 9 Hense M. G. lit ἅμα μὲν <σὺν> ἀλλήλοις βιοῦν, ἅμα δὲ παιδοποιεῖσθαι, ce dernier mot avec Peerlkamp, texte ποιεῖσθαι. Mais σύν n'est pas nécessaire; ἀλλήλοις se reprend fort bien avec le second ἅμα. Il est vrai qu'avec παιδοποιεῖσθαι cette construction n'est pas tolérable; mais aussi παιδοποιεῖσθαι n'est pas à sa place, le texte continuant par καὶ κοινὰ δὲ ἡγεῖσθαι πάντα καὶ μηδὲν ἴδιον μηδ' αὐτὸ τὸ σῶμα. D'ailleurs, comment croire que παιδο a pu disparaître du texte? Je ne doute pas qu'il ne faille lire πονεῖσθαι, « les époux doivent s'unir pour vivre ensemble, travailler ensemble, mettre tout en commun », etc. « Car il s'agit d'une chose importante », continue Musonius, « de la procréation d'un être humain, que ce couple doit accomplir » μεγάλη μὲν γὰρ γένεσις ἀνθρώπου, ἣν ἀποτελεῖ τοῦτο τὸ ζεῦγος. M. G. s'étonne que personne n'ait trouvé à redire aux premiers mots de cette phrase; on s'étonnera plutôt qu'il se soit laissé égarer, dans une construction si simple et si grecque, par l'idée d'un grave changement d'une sorte de rénovation de l'homme (gewaltige Verwandlung oder Erneuerung des Menschen), ce qui l'amène à proposer καίνισις ou καίνωσις. La suite d'ailleurs n'est pas moins simple, et justifie pleinement mon interprétation : « Mais cela n'est pas tout encore pour les époux, car cela pourrait avoir lieu (à savoir γένεσις ἀνθρώπου) par un simple accouplement δίχα γάμου, comme chez les animaux; ce qu'il faut dans le mariage, c'est la vie absolument commune, la sollicitude mutuelle de l'homme et de la femme, qu'ils soient bien portants ou malades (ceci rappelle πονεῖσθαι), en toute circonstance, etc. » Les textes doivent être étudiés objectivement, je ne saurais trop le répéter.

My.

Historische Grammatik der lateinischen Sprache, herausgegeben von G. Landgraf. Dritter Band, *Syntax des einfachen Satzes*; Erstes Heft, Einleitung in die Geschichte der lateinischen Syntax (Golling); Literatur zur historischen Syntax der einzelnen Schriftsteller (Landgraf und Golling); Tempora und Modi, Genera Verbi (Blase). Leipzig, Teubner, 1903. XI-312 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

La grande grammaire historique de la langue latine, entreprise par la maison Teubner, sera le pendant, quand elle sera terminée, du *Thesaurus linguae latinae*. Mais nous sommes loin du terme de ces

deux monuments. Les deux premiers fascicules de l'*Historische Grammatik*, dûs à M. Stolz, ont paru en 1894 et 1895 [1]. Huit ans après, nous avons reçu ce troisième fascicule, et c'est tout encore jusqu'ici. Dans l'intervalle, des changements de personnes sont survenus. M. Landgraf devient seul directeur. M. Wagener s'est tout à fait retiré, et le volume de morphologie, promis par lui, est annoncé sous le nom de M. Herbig. La syntaxe des cas, promise par MM. Golling et Landgraf, puis annoncée en 1903 comme l'œuvre de M. C. F. W. Müller, retombe, après la mort du regretté cicéronien, sur M. Landgraf. La subordination passe de M. Schmalz à M. Dittmar. Dans ce fascicule même, M. Blase s'est annexé les voix du verbe, réservées dans le principe à M. Wagener. La liste des éditions qui devait y figurer, est simplement supprimée. Elle aurait augmenté le volume sans grand profit ; celle du *Thesaurus*, si encombrante d'ailleurs, rend inutile un travail analogue.

La première partie du présent fascicule est une histoire de la syntaxe, dans l'antiquité, le moyen âge, la Renaissance, les temps modernes. M. Golling a pris chaque auteur et chaque œuvre, les a patiemment analysés, cite des assertions caractéristiques, apprécie et critique les idées et les systèmes. C'est un travail très consciencieux, dont il faut remercier d'autant plus vivement M. G. qu'il était plus fastidieux. Cette histoire n'est d'ailleurs pas superflue. Nous subissons encore une tradition d'école que l'antiquité a élaborée et que le moyen âge a « catégorisée ». Plusieurs de nos « idoles » sont un héritage d'un long passé : l'inaptitude à considérer le nominatif et le présent comme un cas et un temps semblables aux autres, et non comme une caste aristocratique ou comme un principe générateur; la doctrine de la construction, qui nous fait chercher dans « Bonjour ! » le verbe sous-entendu; surtout la théorie de l'ellipse, fille de la doctrine de la construction, fléau de la syntaxe, tampon qui nous empêche d'entendre le parler vivant et de saisir en nous même la réalité de notre parole. Est-ce que des livres estimables, comme les *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, par Riemann et Cucuel d'après A. von Bamberg, ne supposent pas encore, au xxe siècle, l'ellipse de μέρος devant le génitif partitif et d'ὀσμήν dans ὄζειν μύρων ? Si l'on passe de cet ouvrage élémentaire, où la plupart de nos étudiants et futurs maîtres puisent leur connaissance du grec, à un livre scientifique comme la syntaxe comparée de M. Delbrück, on ne trouve pas, sans doute, des survivances aussi naïves de la scolastique antique et médiévale ; mais un chapitre est consacré à l'ellipse; la notion du « supprimé » et du « sous-entendu » y règne; on nous propose de « suppléer » et de « compléter », « ergänzen ». Tout ce qui, dans le langage, est inexprimé est réintroduit pour la beauté des ordonnances symétriques et

1. *Revue*, 1897, t. I, p. 284.

pour la satisfaction des logiciens. Aussi M. Golling eût-il dû mentionner et mettre en belle place le mémoire de Godefroy Hermann, *De ellipsi et pleonasmo in graeca lingua* (1808), dont la portée dépassait singulièrement le cadre du grec et qui complétait les observations ajoutées par le même philologue à son édition de Viger. Hermann, encore trop souvent logicien et philosophe, travaillait contre ses propres tendances. En revanche, quelles que soient la puissance et la cohérence de la *Minerua* de Sanchez, l'admiration que témoigne M. Golling me paraît bien exagérée. Il reconnaît que l'étude de l'ellipse forme un tiers de l'ouvrage. Au fond, l'esprit de la scolastique, plus ancien que le moyen âge, inspire encore la *Minerua*, comme il inspire les œuvres théologiques des confrères de Sanchez, d'un Suarez ou d'un Vasquez.

Après l'introduction historique, MM. G. et Landgraf donnent une liste des travaux d'ensemble sur la syntaxe de chaque écrivain. Cette liste ne rend pas inutile la bibliographie, beaucoup plus large, de la syntaxe latine donnée par M. Schmalz (Stolz et Schmalz, *Lateinische Grammatik*, 2e éd., 1900, p. 202-213). P. 259, le titre de l'ouvrage de M. Pirson est : *La langue des inscriptions latines de la Gaule.*

La deuxième partie du volume est due à M. Blase. Il y a introduit quelques-unes de ses théories sur les modes et les temps, déjà connues par ses ouvrages sur le plus-que-parfait et sur l'irréel. Ce n'est pas le lieu de les discuter à fond. Mais avant tout, il faut reconnaître le mérite de l'exécution. L'exposé des doctrines est parfaitement clair. Les divisions sont nettes et facilitent les recherches. Les exemples cités sont nombreux, bien choisis, toujours classés par genres ou par époques. Une bibliographie de chaque question rajeunit le *Grundriss* de Hübner, auquel M. B. renvoie pour les publications anciennes. On peut être en désaccord avec l'auteur sur tel ou tel détail; la clarté et la précision font de cette partie du livre un manuel indispensable et toujours prêt.

Voici quelques notes marginales.

P. 110, il aurait fallu mettre à part ou éliminer complètement de la série B des exemples du présent pour le futur, ceux du type *uolo, licet, flagitiumst*, où le présent de l'indicatif représente autre chose (Riemann, *Syntaxe*, § 158). — P. 116 : quand on emploie le futur de l'indicatif au lieu de l'impératif, c'est qu'on a une raison. M. B. a donc tort de nier qu'il y a une nuance, bien que cette nuance soit souvent assez faible. Il cite des phrases où les deux modes sont mélangés. Elles ne prouvent pas qu'ils sont de sens identique. C'est méconnaitre la souplesse de la pensée que de niveler dans la confusion ce que le sujet parlant a senti différent. Les origines lointaines du futur latin ne jouent là aucun rôle, pas plus qu'en français ni, je pense, en allemand (*non impune feres*, « tu ne l'emporteras pas en paradis »). Il faudrait citer et ranger à part les formules interroga-

tives : « Nemon oleum *feret* ocius? » (Hor., *Sat.*, II, vii, 34). De plus, dans cette liste, Tér., *Andr.*, 205, est discutable : « Ne temere facias : neque tu haud dices tibi non praedictum : caue » ; *neque tu... praedictum* est une réflexion placée comme entre parenthèses. — P. 127, dans Virg., *En.*, IV, 625, rétablir l'ordre : « aliquis *nostris ex ossibus* ultor ». — P. 133, on pourrait montrer avec plus de netteté comment *ita* et *sic* sont devenus des particules introduisant un souhait. Elles ont d'abord servi à justifier le vœu par une raison ; Cic., *Dei*, 21 : « Di te perduint...: *ita*... amens es »; Plaute, *Mén.*, 596. On a alors établi une comparaison en forme avec *ita... ut...*, et cette comparaison, à nouveau disloquée par l'asyndète, a pu être abrégée : *Sic* te diua potens Cypri *regat!* » voy. Riemann, *Syntaxe*, 4e éd., p. 268, note. — P. 138, l'exemple de Plaute, *As.*, 854, n'est pas un exemple de *neque* pour *neu*, car on a *neque diuini neque humani ;* il faut le classer dans la série des exemples où *ne* est remplacé par *non* ou un de ses équivalents (il faudrait régulièrement : *Ne aut diuini aut humani*). Même cas dans Sén., *De ira*, III, 7, 2, *nec paruae nec audaces*. Quant à Salluste, *Jug.*, 85, 45, *capessite neque ceperit*, il présente un emploi de *neque* conforme aux habitudes de Cicéron, le premier ordre étant positif. D'ailleurs, le plan suivi, pp. 138 et 139, n'est pas clair, et M. B. paraît avoir mêlé les espèces. — P. 140, dans *modo ut sciam* (Plaute, *Persa*, 575), *sciam* n'est pas un potentiel. Voy. O. Seyffert, dans la *Berliner phil. Woch.*, 1898, 1399. J'en dirai autant du subjonctif après *forsitan*, bien que ce subjonctif (de l'interrogation indirecte) soit tout différent de celui qu'on a dans *sciam* (optatif). Le subjonctif après *forsitan* rentre dans la syntaxe de la subordination. — P. 149, § 22, il faudrait renvoyer au § 63. — P. 151 suiv. Le chapitre consacré au parfait de l'indicatif n'est ni complet ni clair. M. B. s'embarrasse dans des distinctions aussi contestables que celles du sens de l'aoriste et du parfait, et laisse dans l'incertitude des faits aussi précis que l'emploi de *fuit* dans la narration (« il était »). — P. 198, l. 2 à partir du bas, lire : *Mét.*, XII, 450 (non 455). Il y a encore ici un mélange d'exemples, différents. Celui des *Métamorpohses*, *Nec tu credideris*, est en tête d'un développement, tandis que dans le suivant, *Am.*, II, 2, 25, on a *nec .. nec...* — P. 246, la formule électorale de Pompéi doit être lue *o(ro) u(os) f(aciatis)*, non *f(acite)*. On lit *faciatis*, non abrégé, *C. I. L.*, IV, 456, 618. Quand il y a *facite*, cet impératif est rajouté à la fin de la phrase, pour insister, alors que la formule complète a déjà été employée ; ainsi, 336 : « Sallustium Capitonem aed(ilem) *o. u. f.*, caupones *facite* » ; de même, 189, 609, 1147. — P. 258, § 63, il eût fallu renvoyer aux §§ 22 et 48. M. B. a d'ailleurs eu tort de disjoindre des faits de même nature. Ce défaut de plan ne lui a pas permis de classer clairement les faits, d'une part l'usage habituel des écrivains classiques dans l'emploi de *possum*, *debeo*, etc., là où le français se

sert du conditionnel, d'autre part la double série des irrégularités dans le choix du temps (*potueram* pour *poteram*, etc.), et dans le choix du mode (*possim* pour *possum*). La remarque de la p. 260, emploi de la 2e personne du subjonctif au sens de « on », n'est pas à sa place. M. B. a raison de classer ici (p. 264) *numquam putaui* (Cic., *Cat.*, IV, 6). Il faut donc faire rentrer dans cette catégorie *non putaram* et *malueram* égarés p. 216. — P. 259, l. 9, lire : *Müssens*, non *Wissens*. — P. 289 suiv., la question du moyen est écourtée, à peine traitée. En revanche, M. Blase donne un supplément utile aux listes de déponents établies par M. Wagener, dans la troisième édition de Neue. On peut cependant se demander si c'était sa place dans une syntaxe.

Nous espérons qu'un jour un nouveau fascicule nous apportera l'index de cette partie. Nous n'avons jusqu'ici qu'une table des matières, d'ailleurs très détaillée.

Paul Lejay.

Nouum Testamentum graece et latine. Vtrumque textum cum apperatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto imprimendum curauit Eberhard Nestle. Stuttgart, Priviligierte Württembergische Bibelanstalt, 1906, xxx-655-657 pp. et V cartes. In-16. Relié toile; prix : 3 Mk.

Nouum Testamentum. Textum Vaticanum cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto imprimendum curauit Eberhard Nestle. Stuttgart, même éditeur, 1906, xx-657 pp. et V cartes. In-16. Relié chagrin plein, papier indien; prix : 3 Mk. 50.

M. Nestle a déjà publié un *Nouveau Testament* grec, et un autre, grec-allemand. Ces deux livres, exécutés avec un soin particulièrement minutieux, ont eu le plus grand succès. On avait cependant été un peu étonné, dans les milieux compétents, de le voir citer en note constamment les éditions de Westcott et Hort et de Tischendorf et le *Resultant text* de Weymouth, mais de ne trouver qu'exceptionnellement les variantes des manuscrits, après tout unique source du texte, avec et avant la tradition indirecte. M. N. s'est rendu aux observations qui lui ont été faites et a donné plus de développement à la série de notes, qui forme l'apparat critique de cette édition manuelle. Il a ajouté aux éditions de Tischendorf et de Westcott et Hort celle de M. B. Weiss.

Une autre nouveauté de cette édition est le texte latin. C'est la première fois qu'une librairie biblique protestante publie la Vulgate. Ce fait prouve une appréciation plus juste des formes variées qu'ont prises la foi et le sentiment religieux dans les églises chrétiennes. Il prouve aussi que l'on commence à considérer la Vulgate et ses éditions officielles comme des documents de l'histoire plutôt que comme des matières de controverse. Le texte publié par M. N. est le texte officiel de 1592. Mais il y a joint la collation de la Sixtine de 1590 et de l'édition Wordworth et White. Comme cette dernière publication n'est pas

terminée, pour la deuxième partie, Épîtres et Apocalypse, M. N. nous donne la collation des éditions de Lachmann (1850) et de Tischendorf (1854), des mss. *Amiatinus* (commencement du VIIIe siècle, d'après Tischendorf et Tregelles) et *Fuldensis* (milieu du VIe siècle, d'après Lachmann et Ranke). On trouvera, en outre, les concordances établies par saint Jérôme d'après Eusèbe et la lettre aux Laodicéens. On pourrait peut-être demander à M. N. d'ajouter, sinon les prologues hiéronymiens (il a reproduit l'*Epistula ad Damasum*), au moins la bulle liminaire de Sixte V et la préface de l'édition clémentine écrite par Bellarmin. Ce sont des documents et ils ne manquent pas de saveur (voy., en dernier lieu, Turmel, *La Bible de Sixte V et Bellarmin*, dans la *Revue du clergé français*, 15 février 1905, p. 431 suiv.).

M. Nestle a rendu aux études bibliques et à l'histoire religieuse un nouveau service dont nous devons lui être profondément reconnaissants. Ces deux volumes serviront la cause de la science : chez les protestants, dont l'histoire des versions pourra contribuer à diminuer l'absolutisme biblique; chez les catholiques, qui ont des éditions grecques-latines ou trop chères ou déplorablement incorrectes (la plus répandue omet quatre mots dans un verset, Luc, VI, 22), et qui, eux aussi, ont besoin de savoir qu'un texte officiel n'est pas toujours un texte infaillible.

Paul Lejay.

Notice sur les manuscrits du « Liber floridus » de Lambert, chanoine de Saint-Omer, par Léopold Delisle (*Notices et Extraits des manuscrits*, XXXVIII, 577-791). Paris, Klincksieck. 1906 ; 215 pp. in-4°. Prix : 8 fr. 60.

En 1120, Lambert, chanoine de Saint-Omer, achevait une compilation bizarre. Elle était formée d'extraits, souvent fort courts, et accompagnée d'illustrations. Le ms. original, conservé longtemps au monastère de Saint-Bavon de Gand, où il était dès la fin du XIIIe siècle, a passé à la Bibliothèque de l'Université de Gand; c'est le ms. 92. Certaines parties sont palimpsestes. Il a des lacunes. Mais la compilation eut un certain succès. M. Delisle en a retrouvé neuf copies, qui permettent de rétablir le contenu des feuillets perdus par le ms. original. Ces copies sont : 1° B. N. lat. 8865, provenant de la chartreuse de Montdieu (diocèse de Reims), XIIIe s.; 2° Leyde, Voss., F. 31, fin du XIIIe s., qui a appartenu à Alex. Petau ; 3° Wolfenbüttel, Gud. 1, seconde moitié du XIIe s. ; 4° Gênes, bibliothèque du marquis Durazzo, XIVe s. ; 5° Chantilly, Musée Condé 1596, milieu du XVe s., provient de Saint-Pierre-de-Gand; 6° La Haye, Y 392, daté de 1460; 7° La Haye, Y 407, daté de 1512 ; traduction française; 8° B. N. lat. 9675, daté de 1429 ; 9° Douai, 796, milieu du XVe siècle.

Tous les manuscrits dérivés ont reçu des additions étrangères. Mais ils gardent leur valeur parce qu'ils permettent de combler les lacunes de l'original et de suivre les développements de l'illustration.

Ainsi le ms. 8865 de Paris et celui de Leyde sont seuls à nous offrir une reproduction du plan de Jérusalem et de la figure du Saint-Sépulcre que Lambert avait fait entrer dans sa copie de l'abrégé de Foucher de Chartres. Le ms. de Leyde, outre certains morceaux du texte, nous a transmis bien intactes beaucoup de notes marginales ajoutées par Lambert. Le ms. de Gand a perdu les peintures relatives à l'*Apocalypse*; nous en avons l'équivalent dans le ms. de Chantilly, dont quinze pages sont couvertes de scènes tirées des seize premiers chapitres de l'*Apocalypse*.

Le rapport de ces manuscrits est assez étroit. Une copie du *Liber floridus* a servi au copiste du ms. de Leyde pour une revision de son travail. Cette copie est l'ancêtre des mss. Durazzo, de Wolfenbüttel, de Chantilly et La Haye. A ce groupe se rattache la traduction française, faite servilement sur le texte du ms. de La Haye. Un autre groupe est formé par les mss. 9675 de Paris et 796 de Douai. Il est caractérisé par de nombreuses additions aux annales de Saint-Omer, relatives, pour la plupart, à l'histoire ecclésiastique de la Belgique et du Nord de la France. M. D. croit que ces additions ont dû être rédigées à Gand, peut-être dans la collégiale de Sainte-Pharaïlde.

Les notes de Lambert concernaient la concordance des évangiles, la géographie, l'astronomie, les nombres, la médecine populaire, l'histoire générale et locale, l'exégèse. Des listes de papes, d'évêques et de princes, des généalogies, des figures astronomiques, des cartes géographiques s'y rencontrent pêle-mêle avec des extraits de lapidaires et de bestiaires, des renseignements de droit, des listes de plantes, l'image du labyrinthe. Dans cette compilation, on trouve la curiosité précise et sèche que la fin de l'antiquité a léguée au moyen âge et dont les *Origines* d'Isidore, citées d'ailleurs par Lambert, sont un monument caractéristique. La plus grande partie des notes d'histoire et la chronique de Saint-Omer ont été publiées. Mais on n'a pas toujours suivi l'original. C'est la première fois que l'on voit clair dans les relations des manuscrits. M. D. a eu le mérite de les préciser, de faire connaître les différentes copies, de déterminer l'original et sa date, de séparer l'auteur de nombreux homonymes avec lesquels on l'avait confondu.

L'objet principal du mémoire de M. D. est une table détaillée du recueil, avec référence à tous les manuscrits connus. On obtient 372 numéros. Quelques-uns de ces morceaux sont des additions, que M. D. a signalées comme telles.

En appendice, il publie le prologue ; des passages des *Gesta romanorum pontificum*, pour établir la différence du texte de Lambert avec le ms. 2021 de Cambridge; les rubriques des *Gesta Francorum Ierusalem expugnantium* de Foucher de Chartres; *Imperatores*, liste de Charlemagne à Henri V; *Nomina regum francorum* (deux listes); *Francorum regum genealogia; Francorum regum genealogia et his-*

toria; genealogia comitum Normannorum; De sancto Audomaro; Morinorum episcopi, deux listes tirées des manuscrits de Selincourt (écrit vers 1140; nouv. acq. lat. 706) et de Saint-Bertin (XIVe siècle.; Saint-Omer, 710; la liste du *Liber floridus* a été publiée, *Mon. Germ. Script.*, XIII, 389); *Arbores et herbae* : liste de 486 noms de plantes.

Ce volume est intéressant pour l'histoire générale. Il montre ce qui a subsisté de la culture antique, le choix fait par le moyen âge, ce qu'il y a ajouté. Un recueil comme celui-ci nous renseigne mieux sur les préoccupations intellectuelles d'une époque que toutes les histoires de la civilisation. La grande difficulté d'une étude détaillée est d'assigner leur origine à tous ces fragments. M. D. a surtout concentré son attention sur les renseignements souvent précieux qu'ils apportent à l'histoire du moyen âge. Il serait à désirer que les dessins et les peintures fussent l'objet d'une enquête par un savant versé à la fois dans l'histoire de l'art et dans celle de l'enseignement au moyen âge, M. Dorez, par exemple[1]. Un certain nombre de pièces pourront aussi recevoir le nom de leur auteur, ou leur attribution par Lambert à Bède, Augustin, Isidore, Grégoire le Grand, devra être vérifiée par une identification précise.

Je ne crois mieux témoigner notre reconnaissance à l'auteur qu'en ajoutant deux ou trois observations sur des points particuliers.

N° 89. Les *Dicta septem sapientum* sont la première partie d'un poème souvent édité et attribué à tort par les modernes à Ausone; voy. Baehrens, *Poetae latini minores*, III, p. 159. Lambert attribue un vers à chacun des sept sages. Dans le poème complet, ces sept vers sont rapportés à Bias de Priène et le tout est formé de sept morceaux de sept vers chacun. L'abréviation du *Liber floridus* se retrouve dans un manuscrit étudié par Wattenbach, *Neues Archiv*, t. II, p. 401, voy. p. 403. — N° 109. Texte très intéressant, surtout étant donné sa date, sur les chiffres « arabes », *De figuris caracterum*. Ils sont figurés de 9 à 1, c'est-à-dire d'après une écriture qui allait de droite à gauche, comme dans l'addition espagnole à Isidore (*Neues Archiv*, VIII [1882], 357) et encore dans le *Liber abaci* de Léonard de Pise. Noter que le zéro manque, ce qui était à peu près attendu. Le dernier signe est X, le chiffre romain. Ici, l'écriture occidentale reprend ses droits et X est placé à la fin (pour nous) de la ligne, à côté de 1. Lignes 5 et 10, Lambert a commis une faute et écrit *municie, munitie* au lieu de *minutiae;* de même, ligne 5, il aurait dû écrire *minuantur* au lieu de *muniantur*. Les *minutiae* s'opposent aux *numeri integri*,

1. Je pense à sa belle publication : *La canzone delle virtù e delle scienze di Bartolomeo di Bartoli da Bologna;* testo inedito del secolo XIV tratto dal ms. originale del Museo Condé ed illustrato a cura di Leone Dorez (Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, MDCCCC IIII; 152 pp. dont 15 pl. et 3 vignettes). Le sujet est fort différent. Mais l'auteur y montre une réunion de connaissances qui semble le rendre apte à conduire un travail analogue sur les miniatures du *Liber floridus*.

les nombres entiers. — N° 146, *Ex concilio Laodiciae, cap. LX, De libris recipiendis. Non oportet ab idiotis...* Décret fameux qui forme le canon 60 de ce qu'on appelle le concile de Laodicée. Le texte provient d'une collection canonique. — N° 147. *De VIIII praefationibus.* Fragment d'une lettre de Pélage II sur les préfaces de la messe, qui doit avoir la même origine. Voy. MIGNE, *P. L.*, t. LXXII, 759 A.

Paul LEJAY.

Karl VOSSLER. **Die göttliche Komödie.** Entwicklungsgeschichte und Erklärung. I Band, I Teil : Religiöse und philosophische Entwicklungsgeschichte. — Heidelberg, C. Winter, 1907; in-8°, XI-265 pages.

Notre époque est apparemment propice aux grandes études d'ensemble sur la divine Comédie. Tandis que M. F. Flamini achève le troisième volume de sa pénétrante interprétation du poème (*I significati reconditi della D. C. e il suo fine supremo;* I, 1903 ; II, 1904), M. K. Vossler entreprend, sur un plan tout différent, une œuvre historique et critique pour le moins aussi vaste. Elle comprendra quatre volumes — ou plus exactement demi-volumes — semblables à celui que nous annonçons aujourd'hui. Le plan en est tracé d'avance avec une remarquable netteté; il comporte deux grandes divisions : d'une part l'histoire du développement intellectuel et psychologique quiaboutit à la formation de la personnalité de Dante, de l'autre l'étude de l'œuvre considérée comme création artistique. La première partie elle-même se subdivise ainsi : histoire des idées religieuses et philosophiques (c'est le volume que nous avons sous les yeux), et histoire des idées morales, politiques et littéraires. Cette vaste entreprise sera conduite avec une ampleur et une sûreté d'information dont le premier volume est un témoignage éclatant. M. Vossler a le grand talent — et ses publications antérieures, notamment sur les antécédents du *Dolce stil nuovo*, en font foi — de se mouvoir à l'aise au milieu de l'histoire des idées au moyen âge. Rien de plus complexe et de plus aride que cette étude; nous n'irons pas jusqu'à dire que M. V. la rende toujours attrayante, du moins la débrouille-t-il avec une remarquable clarté : l'usage des divisions et des subdivisions, indiquées à la table et reproduites dans le corps des chapitres, ne permet pas un instant à l'esprit de s'égarer. Combien de savants ouvrages allemands qu'il nous souvient d'avoir étudiés, non sans impatience, auraient gagné à être ainsi « aérés » par une ingénieuse disposition des matières! Mais on entend bien qu'il ne s'agit pas d'une disposition purement extérieure ; c'est la pensée de l'auteur qui organise ainsi et différencie heureusement les résultats de son travail.

Le livre s'adressant au public allemand, M. V. l'a fait précéder, en guise d'introduction, d'un très suggestif parallèle entre la Divine Comédie et le Faust de Gœthe ; il y développe ce point de vue, certainement juste, que les Allemands exercés à interpréter l'art et la

pensée de Gœthe, à en pénétrer tous les dessous, à en explorer les origines, à en apprécier la portée, possèdent une initiation qui manque à d'autres peuples pour aborder l'étude de la Divine Comédie. Nous ne nous sentons pas le courage de réclamer pour la France : notre public, très sensible à la beauté de certains épisodes, toujours les mêmes, paraît peu capable de s'intéresser à la savante conception de l'œuvre, considérée dans son unité idéale. C'est pourquoi sans doute l'Italie et l'Allemagne sont actuellement les deux seuls pays où puissent être publiées des œuvres d'exégèse dantesque comme celles de M. Flamini et de M. Vossler.

Henri HAUVETTE.

Henri SÉE, **Les classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution.** Paris, Giard et Brière, 1906. XXI et 544 pages, gr. in-8°. Prix : 10 francs.

M. Henri Sée, qui s'est fait une spécialité de l'histoire des classes rurales [1], réunit aujourd'hui en volume une série d'études très documentées, très précises et très neuves sur la condition des paysans, l'organisation de la propriété foncière, le régime seigneurial, les divers modes de location des terres, la fiscalité royale, l'exploitation agricole, la vie matérielle et morale des habitants des campagnes d'une de nos provinces qui a gardé jusqu'en 1789 une physionomie des plus originales.

Le plan de l'ouvrage n'est peut-être pas irréprochable. Il semble que les classes rurales auraient dû être campées au premier plan et que le tableau de leur vie matérielle et morale eût dû précéder et non suivre l'étude de leur condition juridique. Le lecteur eût ainsi passé insensiblement du concret à l'abstrait, de l'effet à la cause, au lieu qu'il éprouve quelque peine à se retrouver de prime abord parmi la foule des termes du droit féodal qui ne sont définis que plus loin. Par suite de l'ordre extérieur adopté, la distribution des matières est quelque peu flottante et arbitraire. Le chapitre XI, d'ailleurs si curieux, de la IIIe partie sur les devoirs des nouveaux mariés, la quintaine, le droit de soule, aurait eu sa place naturelle dans la première partie consacrée à la condition personnelle des paysans, puisque la plupart de ces usages sont des vestiges de servitude personnelle. De même, le chapitre II de la IVe partie sur le domaine congéable aurait tout aussi bien trouvé sa place dans la description du régime seigneurial (IIIe partie), puisque le domaine congéable est probablement d'origine servile et que les domaniers sont astreints à la plupart des obligations des tenanciers. Il semble enfin que l'exposition eût été plus serrée et mieux enchaînée si elle avait eu pour point de départ et pour guide une classification rationnelle des aveux et des baux.

---

1. Cf. ses précédents ouvrages. *Étude sur les classes rurales en Bretagne au Moyen Age*, 1896. *Les classes rurales et le régime domanial en France au Moyen âge*, 1901.

L'aveu et le bail précisant les conditions de la tenure, la classification des aveux et des baux aurait donné immédiatement la classification des tenures et la connaissance complète du régime de la terre, noble ou roturière (car les vassaux sont tenus de rendre aveu à leur suzerain comme les roturiers à leur seigneur).

L'ordre suivi par M. S., un ordre méthodique et extérieur, lui a sans doute été imposé par les documents sur lesquels il travaillait. Sur le XVIe et le XVIIe siècle, ses sources n'étaient pas assez abondantes pour lui permettre de tracer une esquisse un peu précise de l'évolution du régime féodal et de la vie agricole. Il n'a pu essayer de déterminer des périodes et des courants que pour le XVIIIe siècle et son livre est avant tout un tableau de la Bretagne à la veille de la Révolution.

S'il est peu de provinces qui ait conservé plus jalousement ses vieilles « libertés », il en est peu aussi qui ait été plus misérable. Le paysan y a été libre plus tôt qu'ailleurs, les derniers serfs, les mottiers ont disparu dès la fin du XVe siècle, mais à quoi sert la liberté sans la propriété? Or le paysan breton ne possède qu'une très petite partie du sol, des parcelles nombreuses, mais infimes et encore il ne les possède pas en toute propriété mais comme tenancier. Le reste appartient aux nobles qui fourmillent, à l'Église, aux bourgeois. Dans la Basse-Bretagne domine le domaine congéable [1]. Le domanier n'a que la propriété des édifices et des « superfices » (haies, fossés). Il peut être congédié d'un moment à l'autre par le seigneur simplement tenu dans ce cas au remboursement des droits réparatoires. Dans le comté de Nantes, planté de vignes, règne la tenure en comptant. Le vigneron n'est propriétaire que du cep de vigne. S'il cesse de le cultiver pendant une année, il est dépossédé. Dans la Haute-Bretagne, le paysan est un tenancier héréditaire. S'il paie au seigneur des rentes en argent, assez légères parce qu'invariables, il lui doit aussi des rentes en nature très lourdes (terrage à la 6e ou même à la 3e gerbe dans certains cas), il continue d'être astreint aux banalités, corvées, péages, droits de foire et marchés, de chasse, de pêche, de colombier, aux dîmes, plus lourdes encore que les rentes seigneuriales. En cas de mutation, il paie les lods et ventes qui sont en général du 1/8 du prix de vente. Enfin il est complètement dans la main de son seigneur, parce que tout seigneur breton a conservé le droit de justice. Nulle part en France, il n'y a autant de justices seigneuriales, 2 en moyenne par paroisse. Elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et se hiérarchisent selon 7 degrés de juridiction. Leur compétence très étendue retient les neuf dixièmes des affaires. Autour d'elles s'agite une nuée de procureurs, sénéchaux, sergents, officiers de toute sorte qui ne reçoivent pas de gages du seigneur qui leur a vendu leur office et

1. M. S. ne paraît pas connaître la brochure que Lequinio fit paraître en 1790 sur le domaine congéable.

vivent aux dépens des tenanciers qu'ils mettent en coupe réglée. Ce sont leurs exactions qui rendent le régime féodal si dur.

Les seigneurs résident d'ordinaire dans leur manoir, beaucoup ont du mal à vivre, mais peu nombreux sont ceux qui « tiennent en mains » leur domaine propre, leur réserve. La plupart l'afferment à des régisseurs qui se montrent généralement sans pitié pour les paysans.

Aux redevances féodales se superposent les impôts royaux, tous les jours plus nombreux et plus écrasants. Le centième denier sur les successions, le nouvel acquêt s'ajoutent aux lods et ventes. Les fouages s'élèvent sans cesse et n'atteignent ni les nobles, ni leurs métayers, ni les bourgeois des villes. La capitation, les vingtièmes, les droits d'enregistrement et de franc-fief s'aggravent d'année en année. La corvée, la milice sont des charges nouvelles dont sont exempts tous ceux qui ont quelque aisance.

La plupart des paysans ne pouvant vivre de leur tenure trop exiguë sont obligés de se faire métayers ou fermiers. Beaucoup grossissent le prolétariat agricole des journaliers qui forme le 1/4 ou le 1/3 de l'ensemble de la population.

Les mendiants et les indigents augmentent en nombre à la fin du siècle avec l'aggravation du régime seigneurial. En 25 ans, les fermages ainsi que les rentes des domaines congéables subissent une hausse formidable (du tiers et du double à partir de 1774), hors de toute proportion avec la hausse de la viande et du blé. Les seigneurs et les riches bourgeois s'emparent des communaux, les partagent par des conventions de triage, ou les transforment en fiefs par les affléagements. Les paysans pauvres sont ainsi dépossédés de leurs anciens droits d'usage. Aux dîmes accaparées par les gros décimateurs ou inféodées à des laïques, se surajoutent les droits paroissiaux, destinés à fournir au culte les ressources que les dîmes devraient lui fournir normalement (prémisses, casuel, etc.). Les seigneurs reconstituent leurs terriers comme dans le reste de la France. La réaction féodale est cependant moins forte en Bretagne qu'ailleurs, parce que les privilégiés n'y ont jamais laissé périmer leur puissance. Les « libertés » laissées à la province ne servent qu'aux privilégiés. Le Parlement, dont les membres sont seigneurs justiciers, favorise l'extension des justices seigneuriales. Les États, où les paysans ne sont pas représentés, refusent de transformer la corvée en une taxe pécuniaire qui retomberait sur toutes les classes.

L'égoïsme et l'oppression des classes possédantes a réduit la Bretagne à la misère, à une misère qui rend impossible toute amélioration de l'exploitation agricole. Les terres incultes occupent les 2/3 de la surface. Tous les 20 ans, on écobue un coin de la lande. Partout règne le système des jachères. Faute d'attelage (on attelle les vaches), les labours sont peu profonds. Faute de bétail, l'engrais manque et les rendements sont faibles. Le froment est une céréale de luxe. On ne

cultive guère que le seigle et le sarrazin. La pomme de terre est encore presque inconnue en 1789. Seuls, les riches propriétaires, groupés en une société d'agriculture, peuvent profiter des progrès de la science agricole. La masse croupit dans la routine. Certains tenanciers ne possèdent même pas leur charrue et sont réduits à louer un attelage pour les semailles. Les paysans mourraient de faim s'ils ne tissaient la toile à domicile pendant l'hiver [1].

Ce résumé très bref et très incomplet ne donne qu'une idée imparfaite de la multiplicité et de la complexité des questions élucidées dans cette monographie dont les conclusions dépassent de beaucoup la Bretagne. Tel paragraphe, telle note ont dû coûter à l'auteur de longues et laborieuses recherches [2]. Un pareil livre n'est pas de ceux qu'on feuillette, mais qu'on étudie de près et qu'on médite. La lecture en serait rendue plus facile avec une carte appropriée. Quelques photographies bien choisies, représentant des scènes agricoles de la Bretagne d'aujourd'hui, aideraient aussi à comprendre les scènes analogues du temps passé et seraient en outre une récréation pour les yeux [3].

Albert MATHIEZ.

Pensées de Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets. Édition de Port-Royal, corrigée et complétée d'après les manuscrits originaux avec une introduction et des notes par A. GAZIER. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907. 4 ff. non chiffrés, 607 pp., 5 gravures. In-18.

M. Gazier a voulu publier un Pascal pour le public, et non un Pascal pour les étudiants. Il estime que l'édition de Port-Royal répond, de toutes, le mieux à cette fin. Il en reproduit les titres et la suite, mais non le texte qui est celui du manuscrit. Il place à la fin de chaque division ou titre, les pensées qui s'y rattachent et n'ont pas été publiées par les premiers éditeurs. On a donc le nouveau texte des *Pensées*, tel qu'il est sorti des mains des savants modernes, depuis Cousin jusqu'à M. Brunschvicg, dans le vieux cadre du XVIIe siècle.

Cependant, M. Gazier est érudit, philologue, historien; il possède des documents précieux; personne, mieux que lui, ne connaît Port-Royal. Aussi fait-il précéder cette édition d'une savante notice sur l'histoire littéraire des *Pensées*. Le texte de la *Vie de M. Pascal* par Mme Périer est le texte correct, établi par M. G. d'après une bonne copie. Celui des *Pensées* a été revu minutieusement sur l'original et sur les deux copies de la Bibliothèque nationale; une table de concor-

---

1. M. S. ne nous dit pas s'il y en a dans le nombre qui demandent à la pêche des ressources supplémentaires. Cette étude des rapports de la pêche et de l'agriculture est une des rares lacunes de son livre.

2. On voit (p. 171), d'après le rentier du chapitre de Saint-Brieuc, que les édits du roi augmentant la portion congrue des curés et vicaires, ne furent pas appliqués en Bretagne. Tel recteur ne recevait que 100 livres par an.

3. Certaines statistiques de la répartition de la propriété noble, bourgeoise et paysanne, établies d'après les rôles des vingtièmes, ne sont pas datées (cf. p. 65,67).

dance donne la page des trois manuscrits pour chaque pensée. La lettre de Pascal sur la mort de son père, publiée par Victor Cousin sur deux anciennes copies, est ici collationnée sur une troisième, faite aux environs de 1810 d'après l'autographe, alors tombé dans les mains d'un avocat, M. Meunier, demeurant dans l'île Saint-Louis. Cette copie est très soignée et achève de mettre en lumière « comment MM. de Port-Royal croyaient pouvoir et devoir publier les œuvres de leur illustre ami ». Le texte de la prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies a été amélioré d'après une excellente copie du XVIIe siècle. L'entretien avec M. de Saci a été revu soigneusement sur l'édition de Cologne des *Mémoires* de Fontaine. Bien entendu M. G. a reproduit fidèlement la préface de Port-Royal, les approbations et le privilège ; ces documents ne sont pas dépourvus d'intérêt.

Le texte est sobrement annoté et donne ce qui est indispensable à son intelligence. Une partie des notes a pour objet aussi l'établissement du texte, les variantes des sources, les corrections introduites par Port-Royal.

Au titre, est reproduit le cachet de Pascal avec la devise : *Scio cui credidi*. Les gravures hors texte sont le portrait de Pascal par Quesnel, gravé par Edelinck (frontispice) ; celui de Mme Périer, conservé à l'hôpital de Clermont-Ferrand, reproduit en 1904 dans une revue de province ; le masque mortuaire de Pascal, dont l'original appartient à M. G. ; le fac-similé de la première page de l'édition de Port-Royal, avec la vignette et l'exergue : *Pendent opera interrupta* ; enfin une page du manuscrit des *Pensées*.

Le but de M. Gazier paraît atteint. Son édition est un livre de lecture, d'accès facile, où l'on se retrouve. Ce qu'il n'a pu s'empêcher d'y mettre de neuf le rend cependant indispensable aux études des « pascalisants ».

A.

John Locke. **Ses théories politiques et leur influence en Angleterre.** Thèse pour le doctorat par Ch. Bastide, professeur au lycée de Beauvais, 1 vol. in-8° 1,357). Leroux éd. 1906.

« Notre sujet, écrit M. Bastide, ne comprend en aucune façon la philosophie générale de Locke. C'est l'apologiste de la Révolution de 1688, c'est l'apôtre de la tolérance qui nous intéresse ici, et non l'auteur de l'*Essai sur l'entendement*. » Ainsi délimité par avance, l'auteur a traité son sujet d'une façon intéressante et qui prouve une profonde connaissance, un contact intime, de l'Angleterre politique, religieuse et philosophique du XVIIIe siècle. M. B. met bien en relief l'influence de la vie de Locke, de ses relations, de ses voyages, de ses fonctions sur le caractère général d'*expediency*, ou d'opportunisme, de ses théories politiques, par où il a déposé un germe fécond dans le champ des études sociologiques. L'auteur a extrait des notes de voyage de Locke

en France quelques lignes, saisissantes dans leur sèche précision, sur la misère des paysans. Un de ceux-ci, des environs de Bordeaux, gagne 7 sous par jour, sa femme 3, ils ont trois enfants. Leur chaumière, une chambre sans fenêtre avec les tuiles du toit pour plafond, leur coûte 12 écus, la taille leur prend 4 livres. Le fisc a saisi leur vaisselle. Ils mangent du pain d'orge. Quand leur salaire leur permet un repas plus copieux, ils festoient avec les entrailles de quelque bête. « La condition de ces paysans est très florissante si on les compare à ceux de la Saintonge. » — Voilà un La Bruyère à esprit exact et qui confirme l'autre.

Après une étude détaillée de la vie de Locke, de ses ouvrages politiques, de ses idées religieuses, l'auteur examine l'influence de libéralisme qu'il a exercée — surtout après sa mort — sur les publicistes anglais et sur les opinions anglaises jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Je regrette qu'il n'ait pas fait la même étude pour la France, notamment pour Montesquieu et Rousseau qui directement ou indirectement ont pris à l'auteur du *Gouvernement civil* sans comprendre toutefois son caractère essentiel [1] et comme son tempérament d'anti-dogmatiste [2]. Peut-être M. B. réserve-t-il pour un autre volume une enquête sur le rayonnement de Locke dans les pays autres que l'Angleterre [3]. Il a en tous cas fourni une première étape qui lui fait grand honneur. Peut-être aurait-il pu condenser les chapitres sur l'histoire de l'Église en Angleterre, dont les développements ne paraissent pas toujours se rattacher très nettement à une étude sur l'auteur de la *Lettre sur la Tolérance*, et qui semblent parfois extraits d'une autre étude plus générale.

Eugène D'EICHTHAL.

A Revolutionary Princess, Christina Belgiojoso-Trivulzio 1808-1871, by H. Remsen WHITEHOUSE, 1 vol. in-8°, 318 p. London, T. Fisher Unwin, 1906.

Aucun historien français n'a encore étudié la physionomie si curieuse de la princesse Belgiojoso, et voici qu'après l'écrivain italien, M. Barbiera, un publiciste anglais, M. H. Remsen Whitehouse, consacre un livre à l'héroïne du Risorgimento, et nous fait connaître sa vie intime, sa vie publique et sa vie mondaine. Qu'elle fût en coquetterie avec Cousin ou avec Thiers, Mme Belgiojoso n'avait qu'un but au monde : reconquérir l'indépendance de Milan et de l'Italie. Si, à Paris, elle créa un salon brillant où elle s'entoura d'un luxe un

---

1. J'ai indiqué quelques parties du sujet dans mon ouvrage sur la *Souveraineté du peuple*, notamment p. 53 et ch. de la *Séparation des pouvoirs* p. 110, à propos des idées de Montesquieu.

2. « La définition de l'État et de l'Église mise de côté, écrit M. B. dans sa conclusion, la politique de Loctke n'offre aucun caractère dogmatique, p. 573.

3. Il a déjà consacré quelques pages du présent volume à la Hollande, à Jurieu et à Bayle dans leurs rapports avec Locke.

peu tapageur et bizarre, elle voulut avant tout attirer l'attention sur la cause qu'elle défendait. Si elle eut la maladresse apparente de vouloir présider une académie féminine, calquée sur l'Institut, elle n'avait en tête que de faire du bruit autour d'elle, sachant fort bien que ce fol projet n'aboutirait point. Tous les moyens lui furent bons pour s'assurer la victoire. Parmi ces moyens il y en eut d'héroïques : la princesse leva à ses frais un régiment de volontaires napolitains et fit une entrée solennelle à Milan (1848) ; l'année suivante elle fut au siège de Rome et soigna les blessés. Enfin, avant de mourir (1871), elle eut la joie de voir son beau rêve se réaliser.

Cette existence mouvementée de femme intelligente, fine, pleine d'enthousiasmes, revit dans le volume de M. H. R. W. ; la tâche était délicate, mais l'auteur s'est montré gentleman de lettres. Il fait la part des défauts de la princesse, il insiste sur sa nervosité, son impulsivité, son manque d'équilibre, il reconnaît du moins que Mme Belgiojoso fut toujours sincère, presque toujours franche, et digne enfin du rôle admirable qu'elle s'était donné dans le drame du Risorgimento.

M. H. R. W. dit, page 106, que Stendhal était des fameux samedis de la princesse, comment cette assertion peut-elle se justifier quand on lit dans la lettre célèbre de Beyle à Balzac (30 octobre 1840) : « *Je n'ai jamais vu Madame Belgiojoso* ? » Le livre est illustré, d'une façon un peu hétérogène ; n'aurait-on pas pu choisir mieux certains portraits, et en particulier celui de Napoléon III ? Nous recommandons à M. H. R. W. le charmant crayon de la princesse B. par Chassériau, aujourd'hui au Petit Palais des Champs-Élysées. Il serait à sa place dans une prochaine édition de son volume. Enfin M. H. R. W. ferait bien de consulter deux livres dont il ne paraît pas avoir fait usage : les *Mémoires d'outre-tombe* et les *Mémoires* du comte d'Alton-Shée qui, certes, valent bien les confessions d'Arsène Houssaye, un peu trop complaisamment prises au sérieux.

Casimir Stryienski.

— La bibliothèque de lord Amherst sera sans doute prochainement dispersée. C'est ce que semble annoncer le volume que nous avons reçu : *A hand-list of a collection of books and manuscripts belonging to the right hon. lord Amherst of Hacney at Didlington Hall, Norfolk ;* compiled by Seymour de Ricci (Cambridge, printed at the university press, 1906 ; for private circulation ; 434 ff. imprimés au recto). Ce catalogue sommaire comprend les divisions suivantes : impressions xylographiques ; incunables ; anciennnes impressions anglaises du commencement du XVIe siècle ; bibles anglaises ; bibles en langues diverses ; liturgie ; théologie, principalement histoire de la Réforme et de l'Église d'Angleterre ; Pères de l'Église ; droit et ordres religieux ; sciences et arts ; sciences occultes ; arts, métiers et passe-temps ; botanique, horticulture, agriculture ; grammaire et philologie ; auteurs classiques ; littérature ; géographie, voyages en Terre-Sainte ;

histoire, archéologie et topographie ; art héraldique et généalogie ; biographie et bibliographie ; Imitation de Jésus-Christ ; manuscrits orientaux. Trois index : auteurs et matières ; livres portant armes ou chiffres royaux ; possesseurs antérieurs. Cette bibliothèque est surtout une collection de curiosités bibliographiques. Les livres décrits sont intéressants par leur rareté, leur condition, leur histoire ou leur reliure. Peu de mss. : 71 dont 9 mss. orientaux ; la plupart appartiennent au XIVe, XVe et XVIe siècle. On peut trouver chez M. Quaritch la description détaillée d'une centaine de pièces de ce catalogue. — S.

— La célèbre « chante-fable » d'*Aucassin et Nicolette* est depuis longtemps traduite en allemand, en anglais, en danois et en suédois. La voici maintenant à la portée du public italien (*Aucassin e Nicoletta, canta-favola del secolo XII per la prima volta tradotta in italiano da Antonio* Boselli ; Parme, Battesti ; in-12 de XV-51 p.). M. Boselli a surtout visé dans cette traduction à une littéralité absolue, seule capable de rendre la couleur du texte, et il n'a pas hésité pour y atteindre, à se permettre quelques néologismes ou archaïsmes qui ne sont pas, au reste, de nature à choquer un lecteur cultivé. Il regrettera sans doute lui-même de n'avoir pu utiliser la 6e édition de M. Suchier. Les notes placées à la fin sont surtout de caractère philologique ; quelques autres où eussent été expliquées des allusions à des mœurs disparues, eussent été sans doute plus appropriées au grand public. N'eût-il pas été bon aussi que M. B. nous dît les raisons pour lesquelles il persiste à dater l'œuvre du XIIe siècle, sans mentionner même l'opinion de M. Suchier, disposé à la faire descendre jusqu'au commencement du XIIIe ?

— Mr. A. S. Cook est connu par des ouvrages plus proprement philologiques que les quatre conférences de vulgarisation publiées sous le titre commun : « *the higher study of English* » [Houghton, Mifflin et Ce ; Boston, New-York et Chicago ; 1906 ; 145 pp. in-16 ; prix : 5 fr.]. Ces quatre conférences traitent « du domaine de la philologie anglaise », « de l'enseignement de l'anglais », « du rapport des mots avec la littérature », et « de l'orientation de l'étude de l'anglais dans une université ». Au cours de ces leçons, où dominent des études de style et de littérature, nous recueillons des renseignements sur la place et les conditions faites à la philologie anglaise dans les universités américaines, qui, sans nous apprendre rien sur la philologie anglaise, ont un intérêt pédagogique et sociologique. Ce livre contribue à nous expliquer le développement qu'a pris une étude désintéressée chez un peuple essentiellement utilitaire, et se lit avec facilité. — P. D.

— Dans la « Pitt Press Series » de Cambridge (at the university press, 1906) paraît : *Colloquia Latina;* adapted from Erasmus, with notes and vocabulary by G. M. Edwards (XXIV-136 pp. in-18 ; prix : 1 sh. 6). En tête, une reproduction du portrait du Louvre et une très intéressante biographie ; à la fin, des notes d'un caractère élémentaire et sous le titre de « General notes » une sorte de résumé de la syntaxe latine. Le livre est pour les débutants ; aussi M. Edwards a-t-il modifié le texte pour le simplifier et l'abréger. — P. L.

— La commission pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française siégeant au Ministère de l'Instruction publique a décidé de publier un bulletin trimestriel qui serait son organe auprès des comités départementaux qui lui sont subordonnés. Le no 1 de ce bulletin paru l'avant-dernier reproduit les cinq premières circulaires de la commission, donne la liste des membres composant les comités départementaux et se termine par une chronique concernant l'activité de ces comités et l'état des publications entreprises.

Les nos 2 et 3, qui ne forment qu'un seul fascicule et qui viennent de paraître, renferme une intéressante instruction pour la publication des documents relatifs au commerce des céréales et trois notes très utiles de M. P. Caron ; la première est une étude sur la législation et l'administration du commerce des céréales de 1788 à l'an V, la seconde un recueil des principaux textes législatifs sur la même question, la troisième une revue bibliographique des sources de cette histoire aux Archives nationales. La chronique signale l'initiative du Comité de la Sarthe qui a décidé de publier un bulletin à l'imitation de la Commission centrale. Le premier numéro de ce bulletin a publié de M. M. L'Hermitte et Fleury une étude sur les cahiers du bailliage de Mamers en 1789. L'exemple du Comité de la Sarthe a été suivi par les comités de Seine-et-Oise et du Calvados. — A. Mz.

— Le premier no du *Bulletin de la bibliothèque* et des *Travaux historiques de la ville de Paris* vient de paraître. La première est un rapport de M. Marcel Poëte, directeur de la Bibliothèque et du Bulletin, sur la réorganisation du service qui lui est confié. La seconde est un catalogue des publications entrées à la bibliothèque durant l'année 1905. Du rapport de M. Poëte je ne retiendrai que l'idée centrale qui consiste dans la création d'une sorte de petite Université consacrée à l'histoire de Paris dans les locaux de l'hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau, déjà trop petits pour conserver les collections. M. P., dont l'activité débordante ne trouve pas à se satisfaire dans sa fonction propre, a été chargé depuis trois ans déjà d'un cours public sur l'histoire de Paris. Il rêve d'agrandir ce cours, d'y joindre une conférence et d'y attirer des élèves qu'il emprunterait à l'École des Hautes Études. Je cite : « Les bourses annuelles (12,000 francs) votées par le Conseil municipal, au bénéfice d'élèves de l'École pratique des Hautes-Études (section des sciences historiques et philologiques) pourraient l'être dorénavant sous réserve de ne servir, pour une part, qu'à des jeunes gens appartenant à la fois à l'École des Hautes Études et de la Conférence d'histoire de Paris (à la conférence de M. Poëte) ». Naturellement il faudrait récompenser ces jeunes boursiers assistant à la conférence. On leur attribuerait des cabinets particuliers en attendant de pouvoir leur confier les publications subventionnées par la ville, actuellement réservées aux compétences âgées et éprouvées. Mais que pensent de ces projets l'École des Hautes-Études et ceux qui ont dirigé jusqu'ici les collections verte et rouge de la ville de Paris ? — A. Mz.

— Le tome III (année 1904) de l'*Internationale Bibliographie der Kunst-Wissenschaft* (Berlin, B. Behr, in-8° de 368 p. Prix : 15 mks.) vient enfin de paraître. Mais il faut tout de suite dire la raison de ce retard, et comment il sera racheté cette année même. La longue maladie de l'auteur de cette intéressante et précieuse bibliographie des Beaux-Arts, M. Arthur L. Jellinek, puis son remplacement par le Dr Fröhlich, de Vienne, en ont été la cause ; mais les tomes IV et V, afférant aux années 1905 et 1906, sont déjà annoncés comme devant paraître l'été et l'hiver prochains. On n'a pas oublié comment a été comprise la publication : elle contient l'enregistrement de tous les articles de revue, en même temps que de tous les livres, parus dans le courant de l'année, en toute langue, — disposé suivant un ordre de matières bien conçus (notamment par noms d'artistes et par noms de villes), — avec deux tables générales des auteurs et des matières. Le présent volume ne contient pas moins de 5,490 articles. — H. de C

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — **10 Juin** — **1907**

Mélanges de la Faculté de Beyrouth. — Behn, Une étude d'archéologie. — Aly, Certains mots d'Eschyle. — Jane Harrison, L'Athènes de Thucydide. — Elderkin, Le discours direct dans l'épopée posthomérique. — Vogliano, Le huitième mime d'Hérondas. — O. Hoffmann, Les Macédoniens, langue et race. — Günther, Les prépositions dans les inscriptions dialectales. — Gertz, Un autel votif. — L'Enchiridion d'Héphestion p. Consbruch. — Riese, Anthologie latine, II, 2e éd. — Rodocanachi, La femme italienne à l'époque de la Renaissance. — Ch. de La Roncière, Histoire de la marine française, III. — Garnier, Les sonnets de Shakspeare en vers français. — Fehling, France et Brandebourg, 1679-1684. — Lasserre, Le romantisme français. — Cassagne, La théorie de l'art pour l'art en France. — Académie des inscriptions.

Mélanges de la faculté orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. tome 1er. Beyrouth; Imprimerie catholique; 1906 grand in-8o, pp. VIII-377 (avec 4 pl.).

La faculté orientale de Beyrouth va publier des *Mélanges;* le volume que nous avons entre les mains inaugure la série qui se poursuivra d'année en année. Le titre est certes bien choisi, car les travaux publiés portent sur les sujets les plus divers et n'ont de commun qu'un vague lien géographique. Le volume débute par un mémoire du P. Lammens, intitulé *Études sur le règne du Calife Omaiyade Moʿawia Ier* (pp. 1-108); études très intéressantes et solidement documentées. C'est la politique de Moʿawia qui est longuement mise en relief dans ces pages; l'histoire proprement dite est laissée de côté: l'auteur en suppose à ses lecteurs une connaissance approfondie; un court résumé du règne de Moʿawia, servant en quelque sorte d'introduction au mémoire, aurait certainement rendu service à plus d'un. Viennent ensuite : 2° *Une École de savants égyptiens au moyen âge*, par le P. Mallon (pp. 109-132). C'est le début d'une étude sur les grammairiens coptes du XIe au XIVe siècle. La continuation paraîtra dans un prochain volume. — 3° Le mémoire du P. Jalabert sur les *Inscriptions grecques et latines de Syrie* (pp. 132-188) comprend une soixantaine d'inscriptions inédites, et parmi elles une douzaine véritablement intéressantes; en outre, quelques commentaires sur des bas-reliefs représentant Esculape et sur des textes ou des monuments relatifs à la triade héliopolitaine. — 4° *Le Cycle de la Vierge dans les apocryphes éthiopiens* par le P. M. Chaine, (pp. 189-196) semble n'avoir été mis là que pour donner un spécimen de caractères éthiopiens. Je ne vois d'intérêt ni dans la préface, qui effleure à peine le

sujet, ni dans les quelques courts extraits qui font suite. — Le Rev. E. Power résume (pp. 197-222) une thèse inédite sur le poète préislamique *Oummaya ibn Abî s-Salt*, un contemporain de Mahommet, qui vient d'être aussi l'objet d'une étude de M. F. Schulthess dans les *Orientalische Studien* dédiés à M. Nöldeke. — 6° Deux *Bas-reliefs rupestres des environs de Qabeliâs* (Cœlésyrie), l'un syrien, l'autre assyrien, sont décrits, reproduits et commentés par le P. Ronzevalle (pp. 223-238). — 7° Les *Notes de Géographie syrienne* du P. Lammens (pp. 239-283) proposent à la suite d'un commentaire sur la description du Liban par Edrîsî, de nombreuses, et souvent heureuses, identifications de localités mentionnées par les documents d'origine franque, dont le site était demeuré ou totalement inconnu ou incertain ; les conclusions de la note sur les Nosaïris et les « Galiléens » de Sozomène, qui termine le mémoire, paraissent beaucoup moins sûres. — 8° Un autre poète préislamique, *Bišr ibn Abî Ḥâzim,* fait l'objet d'une étude du Rev. Hartigan, qui a recueilli avec patience, dans de nombreux ouvrages, les *membra disjecta* de cet auteur, dont le « diwan » (ou recueil) n'a pas été conservé. — Enfin 9° l'histoire des expéditions égyptiennes en Chypre sous le roi Janus (1425) est éclaircie par les documents arabes inédits, publiés et traduits par le P. Cheikho sons le titre d'*Un dernier écho des Croisades* (pp. 303-375). Les planches représentent quelques inscriptions inédites, des monuments relatifs au culte d'Esculape, et le reliefs de Qabéliâs.

Ce sommaire suffit pour montrer l'intérêt varié du volume. Puisqu'il embrasse des ordres d'études si différents, la Faculté orientale ne ferait-elle pas bien de publier ces mémoires séparément, en même temps qu'elle les réunit en volume. Elle assurerait ainsi une plus large diffusion à ces travaux consciencieux et recommandables.

J.-B. Chabot.

Friedrich Behn. **Die Ficoronische Cista**, archæologische Studie. Un vol. in-8°, pp. 4-80, avec 2 planches. Berlin, Teubner, 1907.

L'opuscule de B. est consciencieux et mal composé, comme la plupart des thèses germaniques. On y trouve peu d'opinions hasardeuses, peu d'erreurs [1] et peu d'oublis [2]; en revanche, les idées nouvelles y sont rares et l'auteur ne paraît pas pleinement maître de son sujet. Il insiste avec raison sur les rapports que présente la composition de la liste avec l'ordonnance du vase de la collection Jatta représentant la mort de Talos. On peut concevoir que les deux épisodes aient servi de pendants et comme les Dioscures y interviennent au premier plan, peut-être les deux tableaux originaux ornaient-ils l'Anakeion

1. Le Silène, p. 43, ne se martèle pas le ventre pour imiter « le bruit sourd du korykos ». Il se borne à fermer les poings comme l'Argonaute qu'il parodie.

2. Le vase Babelon-Blanchet 1421 (p. 72) est au Cabinet des Médailles comme l'hydrie de Luynes, p. 61 (n° 442, p. 334-6 de mon catalogue).

d'Athènes. B. serait disposé à les attribuer à Micon ; le malheur est que les rares renseignements que nous possédions sur les fresques de ce peintre s'accordent assez mal avec cette hypothèse.

A. DE RIDDER.

Wolfgang ALY, **De Æschyli copia verborum** capita selecta. Berlin, Weidmann, 1906; IV-114 p.

On sait que la langue des poètes grecs n'est pas d'une homogénéité absolue ; celle des tragiques athéniens ne diffère pas en cela de celle des autres poètes, et si dans son ensemble (les chœurs mis à part) elle est attique, on peut cependant y retrouver certains éléments empruntés aux autres dialectes ; un mot comme πεδάρσιος, par exemple, qui revient plusieurs fois dans Eschyle, n'a rien d'attique, pas plus que πρευμενής et bien d'autres mots. On a déjà noté les traces de l'influence épique dans Eschyle; on a recueilli les formes ioniennes qui se rencontrent dans Sophocle ; et en général on a pu déterminer ce mélange des dialectes en considérant les formes et les sons qui sont propres à chacun d'eux. Mais les dialectes ne se distinguent pas seulement par leur phonétique et par leur flexion ; ils ont aussi en propre l'usage de certains mots qui sont étrangers à leurs voisins. Ce sont ces mots que M. Aly a recherchés dans les tragédies d'Eschyle ; et pour arriver à des conclusions certaines ou vraisemblables, il a réuni, pour chacun des mots sur lesquels porte son enquête, le plus grand nombre possible de témoignages ; il en a discuté l'étymologie, et en a étudié le sens dans toutes ses variations. Laissant de côté les termes proprement épiques, il a isolé ainsi, dans la diction d'Eschyle, une cinquantaine de mots, dont les uns, usités surtout chez les écrivains ioniens et étrangers à l'usage courant attique, se présentent comme étant d'origine ionienne, tandis que d'autres appartiennent à l'ancien dialecte attique. Quelques-uns de ces mots semblent d'origine étrangère et seraient venus dans l'usage tragique par l'intermédiaire des Ioniens, et une dizaine seraient d'origine sicilienne. Ce sont là des recherches intéressantes, mais dont la nature même expose à des résultats souvent peu certains. Un exemple. Homère a un verbe ἀιστόω avec le sens de « rendre invisible » ; Eschyle en use également en ce sens, à l'imitation d'Homère ; mais il l'emploie encore avec le sens de « faire périr », et ce sens, il l'aurait emprunté aux Ioniens (Hérodote), qui les premiers l'auraient attribué à ce verbe. Il est inutile de tant compliquer ; « rendre invisible, faire disparaître, faire périr » sont si étroitement et si naturellement unis que si Eschyle a pris le mot dans Homère, ce qui est probable, il a pu facilement passer de l'une à l'autre signification, sans penser à l'usage du verbe dans la prose ionienne. M. Aly raisonne fort juste pour certains mots ; mais pour d'autres ses conclusions ont un caractère hypothétique très prononcé. Lui-même, du reste, s'exprime plusieurs fois, il faut lui rendre cette justice, en des termes pleins de réserve.

MY.

Jane E. Harrison. **Primitive Athens** as described by Thucydides. Cambridge, University Press, 1906; XII-168 p.

L'auteur du livre intitulé *Mythology and Monuments of ancient Athens* (1890), miss Jane Harrison, est une admiratrice de Dörpfeld. Dans ce nouvel ouvrage, très élégant et illustré de nombreuses figures, elle aborde un sujet plus restreint; il s'agit bien toujours des antiquités athéniennes, mais seulement des monuments compris dans cette partie d'Athènes dont parle Thucydide II, 15; et ce sont les diverses phrases de l'historien qui servent de point de départ à la discussion aussi bien qu'à la subdivision de l'ouvrage en chapitres. La question de la situation des sanctuaires expressément mentionnés par Thucydide est résolue par miss H. dans le sens de Dörpfeld. Elle croit comme lui, ce qui est très contestable, que le texte grec, où avec raison elle ne voit ni corruptions, ni lacunes, était dans la pensée de Thucydide destiné à prouver la petitesse de l'ancienne ville, et pense comme lui que les mots πρὸς τοῦτο τὸ μέρος τῆς πόλεως sont mal compris par ceux qui les rapportent (avec les scholies) à la situation des sanctuaires du côté sud de l'Acropole, estimant qu'ils doivent s'entendre de l'Acropole entière, sans aucune idée de direction. C'est également selon les vues de Dörpfeld qu'est traitée la délicate question de l'Ennéakrounos, et celle non moins épineuse du temple de Dionysos ἐν Λίμναις. L'ouvrage est intéressant, agréable à lire, et est loin d'être sans mérite; dans un sujet si difficile et encore si plein d'incertitude, miss Harrisson a su apporter une grande clarté et un réel talent d'exposition [1].

My.

Elderkin (George Wicker). **Aspects of the speech** in the later greek epic. (diss. de doctorat, Johns Hopkins University). Baltimore, Furst Company, 1906. 49 p.

Cette dissertation est en grande partie un travail de statistique. M. Elderkin a étudié le discours direct dans la poésie épique après Homère, à savoir dans Apollonius, Quintus de Smyrne, les Argonautiques orphiques, Tryphiodore, Colluthus, Nonnos et Tzetzès; mais il s'occupe plus spécialement d'Apollonius et de Quintus. Il note les différences avec Homère en tout ce qui touche aux paroles prononcées par les personnages des poèmes. La forme extérieure du discours est seule considérée; nous apprenons combien de fois l'on parle, quelle est la longueur moyenne des discours prononcés, leur étendue suivant les personnages, en quelles bouches ils sont mis, à qui ils sont adressés, combien il y a de monologues et de dialogues, et d'autres détails de même nature. Mais tout cela ne nous apprend pas grand chose de nouveau, si ce n'est que la tendance à faire parler directement les personnages a beaucoup diminué chez les poètes épiques de la décadence. M. E. ne formule aucune conclusion générale, et d'ailleurs aucune

ne pouvait être tirée de ces remarques, qui n'ont entre elles qu'un rapport assez superficiel. Notons une digression où il est cherché, sans réponse satisfaisante, pourquoi Apollonius a fait parler une corneille (III, 932 svv.), et une analyse schématique des discours d'Ajax et d'Ulysse dans Quintus (V, 181 svv.), dans lesquels M. Elderkin voit, avec raison du reste, l'influence de la rhétorique. En somme, bon travail d'étudiant, consciencieux et appliqué; c'est à peu près l'équivalent de ce que nous demandons à nos candidats à la licence.

MY.

Achille VOGLIANO. **Ricerche sopra l'ottavo Mimiambo di Heroda** (Ἐνύπνιον). (Con un excursus IV, 93-95). Milan, typ. Ant. Cordani, 1906; 55 p.

Le huitième mime d'Hérondas, après les dernières acquisitions du British Museum, s'est augmenté de fragments nouveaux, mais encore insuffisants pour qu'il puisse être reconstitué entièrement. On sait que ce mime, intitulé Ἐνύπνιον, est le récit d'un songe où il s'agit d'un bouc. Les dix-huit premiers vers sont lisibles, de même que la fin à partir du vers 58; on peut encore rétablir à peu près sûrement les vers 40 44; mais tout le reste est en si mauvais état que la conjecture peut se donner carrière. M. Vogliano a tenté sinon de restituer ces parties manquantes, au moins de retrouver dans ces fragments un sens qui pût donner du *Songe* d'Hérondas une idée d'ensemble acceptable, et il propose l'interprétation suivante. Comme dans le *Songe* de Lucien, Hérondas se met lui-même en scène; il se compare à ses rivaux et finalement se proclame supérieur à eux; son but principal aurait été de peindre allégoriquement une lutte entre deux écoles de tendances diverses, représentées l'une par les auteurs de poésies amoureuses, l'autre par le vieil Hipponax, dont il se déclare le disciple. C'est ingénieux et bien combiné, mais combien fragile! A la fin du volume est une note sur le mime IV, 93-95; l'explication proposée ne vaut pas mieux que les autres.

MY.

O. HOFFMANN, **Die Makedonen**, ihre Sprache und ihr Volkstum. Göttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1906; VI-284 p.

Il y a, dans le monde savant, une question macédonienne. Pour les uns, Hatzidakis par exemple, les Macédoniens sont des Grecs; pour les autres, comme Kretschmer, ce sont des barbares, ou sinon des barbares, du moins un peuple étroitement apparenté aux Grecs, mais en tout cas ce ne sont pas des Grecs. La première opinion, qui est aussi celle de A. Fick, a trouvé un défenseur dans M. Hoffmann, que sa compétence reconnue en dialectologie mettait plus à même que tout autre de reprendre la question. Il s'appuie sur les mots, gloses et noms de personnes — les noms de lieux sont laissés de côté, et l'on en voit facilement la raison — qui nous sont connus par les lexico-

graphes et par les documents littéraires ou épigraphiques, et ces mots, soumis à une rigoureuse analyse, sont ramenés par lui, pour le plus grand nombre, à des racines ou à des formes connues de la langue grecque. Cela ne va pas toujours sans subtilité et sans esprit d'aventure ; parmi les identifications de M. H., il s'en trouve qui inspireront de légitimes doutes, et dont la fragilité ne peut guère servir de preuve. J'ai peine à croire, par exemple, que σάρισα remonte à un adjectif σαρίεσσα par l'intermédiaire de σάρισσα, et ait été primitivement un qualificatif de αἰχμή ou λόγχη. L'étymologie de ἐδέατρος me semble violemment cherchée dans un mot ἐπιθεατρός, d'où ἐπιδεατρός (δ macéd. = θ), où la préposition aurait, après apocope, assimilé sa consonne, et où enfin δδ se serait réduit à δ ; hom. ἀππέμψει ne prouve rien, pas plus que hom. ὑϐϐάλλειν, où l'assimilation a lieu entre labiales, ou encore que thessal. ἀτ τᾶς (ἀπ τᾶς), ἐτ τοῖ (ἐπ τοῖ), où l'assimilation, connue seulement avec les formes de l'article, se produit de ténue à ténue. J'ai plus que des doutes sur l'explication de γοτάν, qu'Hésychius, en l'attribuant aux Macédoniens, traduit par ὖν ; le mot serait *hóϝαν*, c'est-à-dire ὕαν = ὕα = ὖν ; ingénieux, mais à travers combien d'hypothèses ! Enfin un mot ἀϐαρκνᾷ est ramené, par l'intermédiaire ἀϐαρόκομᾷ, à un verbe ἀϐροκομάω avec le désir évident d'y retrouver un mot grec. Quoi qu'il en soit de ces étymologies, et de quelques autres encore qui pourront donner lieu à des contestations [1], il n'en reste pas moins vrai que M. H. a soutenu son opinion d'une manière brillante, et, pour l'ensemble, solide ; le tableau des particularités du dialecte macédonien, qui suit l'étude des mots et des noms propres, résume les résultats acquis, et je souscris, pour ma part, aux conclusions de M. Hoffmann ; les Macédoniens sont un peuple de race grecque, et leur langue, pour autant que nous la connaissons, est un dialecte grec, voisin du thessalien.

MY.

R. GÜNTHER, **Die Præpositionen in den griechischen Dialektinschriften** (diss. inaug. Leipzig ; tir. à part des *Indog. Forschungen*, t. XX, p. 1-163). Strasbourg, Trübner, 1906 ; 163 p.

Cette dissertation, toute de détail, se divise en deux parties ; dans la première, M. Günther étudie la forme des prépositions dans les dialectes grecs autres que l'attique et l'ionien ; dans la seconde, leur construction et leur syntaxe. Cette seconde partie met particulièrement en lumière les points sur lesquels les dialectes diffèrent de la langue classique dans l'emploi des prépositions ; très utile pour l'histoire de la langue, elle l'eût été encore davantage si M. G. avait mieux mis en relief, pour chaque dialecte, autant que les témoignages per-

1. Par exemple le nom propre Σέλευκος correspondrait à Ζάλευκος, venant de δjέλευκος = δjάλευκος, cf. thessal. διέ = διά. Le nom de la ville de Philippes, Φίλιπποι, ne serait autre qu'un génitif Φιλίπποι (cf. thessal.) = Φιλίππου πόλις.

mettaient de le faire, les variations de syntaxe suivant les époques. En ce qui concerne la forme des prépositions, M. G. a dressé, pour certaines d'entre elles, des tableaux qui font saisir d'un coup d'œil d'ensemble la différence d'usage dans les divers lieux d'un même pays; on remarquera avec lui que pour plusieurs prépositions, par exemple πεδά — μετά, πορτί — ποτί, la Crète centrale se distingue nettement de l'est et de l'ouest de l'île. Un chapitre spécial, qui pour moi est le plus intéressant de la dissertation, est consacré à l'apocope. M. G. y discute les théories jusqu'ici proposées pour l'explication de ce phénomène, et expose la sienne propre. Quelques prépositions étaient originairement disyllabiques, entre autres κατά et μετά; mais pour deux d'entre elles, très fréquemment employées, παρά et ἀνά, la forme monosyllabique, πάρ et ἀν, est la primitive, la forme disyllabique s'étant modelée plus tard sur d'autres prépositions en -α. Κάτ est fait analogiquement sur ἀν, à cause de l'opposition de leur sens, ou inversement, de la similitude de leur fonction; au contraire μετά n'a jamais eu de forme apocopée μέτ, parce qu'aucune analogie n'en favorisait le développement. Le lecteur verra facilement les points faibles de cette théorie, que j'ai exposée brièvement et seulement en partie (par exemple, M. Günther ne démontre pas le disyllabisme primitif de κατά; il se borne à dire (p. 62) que « μετά et κατά se soutiennent mutuellement », ce qui ne prouve rien); mais elle contient cependant quelque chose de juste. L'ensemble de la dissertation est une bonne étude de dialectologie et un bon chapitre de grammaire grecque [1].

MY.

M. Cl. GERTZ. **Et græsk Oldtidsmindesmærke** (tir. à part du *Bulletin de l'Académie royale de Danemark*, 1906, n° 5, p. 315-322).

Le monument dont il est question dans cette brochure, et que M. Gertz a fait connaître à l'Académie royale de Danemark, dans sa séance du 16 novembre 1906, est intéressant par lui-même et par les circonstances de sa découverte. C'est un autel votif en marbre, dont l'angle supérieur de droite est brisé, orné d'une double hache en relief et portant sur trois lignes l'inscription ὁ χρησμολό[γος | 'Α]ρίων Διὶ | Λαβραιύνδω[ι; la première et la dernière ligne sont respectivement au-dessus et au-dessous de la hache, et les deux mots de la seconde sont séparés par le manche. A ce propos, M. G. résume brièvement ce que nous savons sur le culte de Zeus Labrayndos et sur le sym-

1. Miss H. adopte pour le mot *Anthestéria* (p. 99) l'étymologie proposée par M. Verrall, ἀν (= ἀνά) et un ancien verbe θέσσασθαι *prier*, ce qui donnerait comme sens l'*évocation* (des morts); la fête serait dénommée d'après une de ses cérémonies. L'étymologie ne me paraît pas satisfaisante pour beaucoup de raisons; mais comme d'autre part il est impossible de rattacher le mot à ἄνθος, je note ici, provisoirement et à titre d'indication, que je vois dans 'Ανθ-εστήρια un composé de ἀντί et de la racine *sed* (ἕζομαι).

bole de la bipenne, et il est très possible, dit-il, que le mot *Labyrinthos* vienne de λάβρυς (la hache, en Lydien, cf. Plut. *Mor.* 302 *a*) et signifie « la maison de la hache ». Le rapprochement Labyrinthos — Zeus Labraundos a déjà été fait par Kretschmer. On ne sait pas d'où provient ce monument, qui semble être du IIe siècle après J. C.; il appartint d'abord à un Suédois qui aurait habité à Alexandrie, l'aurait emporté avec lui à Buenos-Ayres, rapporté ensuite à Copenhague, et donné enfin à un de ses amis; celui-ci le conserva pendant plusieurs années, disant qu'il provenait de la Terre-Sainte, puis en fit don avant de mourir à deux demoiselles de Ballerup, localité voisine de Copenhague, qui en ornèrent leur jardin. C'est là qu'il attira l'attention d'un inspecteur des écoles, nommé Bergmann, qui en fit l'acquisition et le fit connaître à M. Gertz, en lui communiquant ces renseignements.

MY.

Hephæstionis Enchiridion cum commentariis veteribus edidit M. CONSBRUCH. Accedunt variæ metricorum græcorum reliquiæ. Leipzig, Teubner, 1906; XXXIII-430 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Dans ce volume est réuni tout ce qui nous a été directement transmis des anciens traités de métrique grecque. Le plus important est l'*Enchiridion* d'Héphestion, plusieurs fois publié, dont la dernière édition est celle de Westphal (1866). M. Consbruch a établi le texte d'après ses propres travaux et en mettant à profit les matériaux rassemblés par Studemund et Hœrschelmann pour leur projet d'un Corpus metricorum græcorum. Il divise les manuscrits en trois familles, distinguées principalement par la manière dont sont disposées les scholies; l'appareil critique donne les variantes de A (Ambrosianus I, 8 sup. [1], première famille), de I (Parisinus 2676, seconde famille), et d'un manuscrit de Darmstadt (D), qui semble issu d'un bon manuscrit de la seconde famille; les leçons d'autres manuscrits sont données çà et là, entre autres celles d'un manuscrit de la troisième famille (H, Harleianus 5618 du British Museum). A l'*Enchiridion* sont joints les commentaires anciens, celui de Chœroboscos (publié par Hœrschelmann dans les *Anecdota varia* de Schœll et Studemund), et ce qui reste de celui de Longin, réduit aux prolégomènes et à l'explication de la première proposition d'Héphestion. Deux groupes de scholies sont également publiées; les unes (schol. A) se rapportent directement au texte de l'*Enchiridion;* les autres (schol. B, publiées par Hœrschelmann, 1882), divisées en cinq livres, sont plutôt des commentaires variés sur des sujets de métrique. Deux autres recensions du cinquième livre de ces scholies se trouvent, l'une dans les manuscrits de la τέχνη de Denys le Thrace, l'autre dans un

1. N° 451 dans le *Catalogue* de Martini et Bassi.

manuscrit de Paris qui contient le Corpus des rhéteurs grecs; elles sont publiées ici pour la première fois. La fin du volume comprend, sous le titre général de *Mantissa*, plusieurs traités de métrique (déjà publiés en partie par Studemund et ses élèves) qui sont plus ou moins étroitement en rapport avec Héphestion, notamment un *Épitome* et l'opuscule de Trichas sur les *Neuf mètres*. Le fragment métrique d'Oxyrhynchos (pap. 220, edd. Grenfell et Hunt) vient en dernier lieu, pour compléter cette collection de traités de métrique grecque, qui sont ainsi réunis dans un seul volume, d'autant plus utile qu'il indique les passages parallèles dans les techniciens grecs et latins, et d'autant plus facile à consulter qu'il est muni d'excellents index.

MY.

Anthologia latina, sine poesis latinae supplementum, ediderunt Fr. Buecheler et A. Riese; Pars prior, *Carmina in codicibus scripta,* recensuit Alexander RIESE. Fasciculus II, Reliquorum librorum carmina, editio altera denuo recognita. MCMVI; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri; VI-410 pp., in-18. Prix : 4 Mk. 80.

La nouvelle édition du premier fascicule de l'*Anthologie* de M. Riese a paru en 1894. Une longue préparation a donc précédé la refonte de ce deuxième et dernier fascicule. Le premier contenait le poème sur la bataille d'Actium, les résumés versifiés des œuvres de Virgile (Vat. 3867), le *carmen* du ms. de Paris 8084 (*Contra paganos*), les *carmina* du Vossianus Q. 9, le poème de l'évangéliaire de Maihingen, l'anthologie du *Codex Salmasianus*, des recueils du IXe siècle (Berlin Diez. B 66; B. N. lat. 8071; Vossianus Q. 86; énigmes du Bernensis 611). Le deuxième fascicule avait paru d'abord en 1870. Il n'a pas été remanié dans l'ensemble. On a toujours les groupes établis primitivement d'après la date des manuscrits : poèmes des manuscrits antérieurs au IXe s.; puis, manuscrits du IXe s., du Xe s., du XIe s., des XIIe-XIVe s., manuscrits récents. Quelques changements d'ordre ont été opérés; mais le numéro ancien subsiste avec envoi à la place nouvelle, et à celle-ci, le poème reçoit un numéro bis : disposition excellente, qui permet d'utiliser les références à l'édition de 1870. Ces remaniements ont été commandés par un plus exact rapprochement de toutes les pièces afférant à une même source manuscrite. Mais je regrette la suppression des titres et des titres courants qui indiquaient à première vue le manuscrit d'où provenaient les pièces.

M. R. s'est imposé le VIe siècle comme limite extrême, sauf pour l'Espagne où il descend un peu plus bas. Par suite de recherches nouvelles, il a dû rejeter au moyen âge plusieurs poèmes admis dans la première édition. Sans qu'on s'explique pourquoi, il n'a pas suivi à leur égard une méthode semblable, quelques-uns sont supprimés et représentés seulement par le numéro et le premier vers ou le premier

distique. D'autres sont imprimés en italique, comme le n° 786, de Matthieu de Vendôme. D'autres sont imprimés sans changement, comme le n° 709, attribué maintenant à Paul diacre[1]. Il est très regrettable, en tout cas, qu'il faille aller chercher le texte de certains poèmes, aujourd'hui condamnés, soit dans la première édition, soit dans Meyer ou Burmann. L'impression en italique était le seul parti pratique.

M. R. a grandement amélioré le texte de ces petits poèmes par des collations nouvelles et par des conjectures. Il a été aidé dans ce travail par plusieurs savants, notamment par M. J. Ziehen, dont les travaux sur l'anthologie latine (par exemple, dans le *Philologus*, LVII [1898], p. 412; LIX [1901], 305; *Festschrift für O. Benndorf*, p. 49), ont été remarqués. Une cinquantaine de pièces nouvelle ont été intercalées parmi les anciennes. Un ample supplément d'additions et de corrections, les tables des noms d'auteurs, des manuscrits, des *initia* terminent le volume.

A chaque pièce est ajoutée, comme dans la première édition, une référence à Burmann, Meyer et Baehrens, par des sigles dont il faut chercher le sens p. 7 du premier fascicule. Quand la pièce manque, la sigle est suivie d'un tiret : ce qui, je crois, n'est expliqué nulle part. M. Riese suppose que le lecteur est intelligent et qu'il n'est pas pressé.

Cette nouvelle édition rajeunit et remet au courant un bon livre. Il faut savoir gré à M. Riese d'avoir surmonté la fatigue de reprendre cet ancien travail.

Paul Lejay.

E. Rodocanachi. **La Femme Italienne à l'époque de la Renaissance;** sa vie privée et mondaine, son influence sociale. Paris, Hachette, 1 vol. in-4° de 440 pages. Prix : 30 fr.

On s'attendait, sur l'annonce (car cet ouvrage a été retardé de quelques mois), à un beau livre d'images, avec un peu de texte, analogue à ceux que la maison édite presque chaque année avec tant de goût artistique et que nous avons signalés ici successivement. Mais c'est tout autre chose que le volume de M. Rodocanachi, et pour mettre en valeur cette évocation d'une société, d'une époque si séduisante, préparée par lui avec un soin si documentaire, on a créé un genre nouveau d'impression, de format, de disposition typographique ; et si l'illustration abonde toujours, c'est à titre de renseignement, d'élucidation du texte : on n'a pas hésité, par exemple, à placer sur une même planche deux, voire quatre portraits célèbres, dont le témoignage plutôt que le mérite d'art est pris ici en considération. Si en effet le livre inaugure une série nouvelle de travaux historiques

1. Paul diacre ne dit pas formellement qu'il est l'auteur de cette traduction d'un poème de l'anthologie palatine. Il me semble qu'il reste un doute.

pénétrés d'art, nous ne saurions trop féliciter ceux qui l'ont entreprise.

M. Rodocanachi a choisi une époque très particulière de l'histoire sociale, une sorte d'épanouissement spécial d'autant plus curieux à étudier qu'il dura peu et ne se retrouva plus. Au moment de la Renaissance, en Italie, la situation de la femme, et son rôle, furent tels, qu'ils la rendirent positivement, dans la vie privée comme dans la vie mondaine, en politique souvent, à la guerre parfois, l'égale de l'homme. Son action, de plus, est tellement sensible, tellement essentielle dans le domaine des arts et des lettres, des sciences même, celles de l'esprit, qu'elle semble présider à ce développement ardent et original des instincts et des goûts que l'on appela humanisme, puis renaissance. C'est à elle qu'est dûe la tournure particulièrement délicate et vivante des écrits de l'époque, les plus profonds comme les plus subtils.

« L'action des femmes italiennes se dégage dès les premiers temps. Au siècle de Pétrarque, elles sont poètes, philosophes, jurisconsultes; elles occupent déjà toutes les avenues de l'esprit humain. On leur accorde une sorte de primauté intellectuelle... A l'époque de la Renaissance, elles furent, sans contredit, le centre de la vie intellectuelle. On ne voulut avoir de l'esprit, montrer de la science que pour elles, devant elles, à leur guise... » Tel est le résumé que formule M. Rodocanachi, après avoir terminé son enquête.

Il resterait à dire en quoi consiste cette enquête et ce que nous apporte de substantiel le texte même du livre. Mais, si les diverses parties qui le composent seront vite énumérées, s'il est facile de louer son style d'avoir su offrir un véritable agrément de lecture, en dépit de la multiplicité forcément un peu sèche des informations qu'il résume, comment entrer dans le détail et aborder les sources mêmes de l'ouvrage? C'est son caractère particulier, que l'abondance de ces sources, littéraires ou artistiques, et l'on sent que M. Rodocanachi s'y est longtemps abreuvé, et avec délices, avant d'y puiser la part qui nous en revient ici. De fait, son livre nous ramène au temps où, très épris des notes, des renseignements annexes, des textes suggestifs, on aimait autant, ou plus, à les lire, que le texte même. Disposées en trois colonnes au-dessous du récit courant, ces notes sont extrêmement amusantes et précieuses ici. Lisez-les avec le texte, lisez-les à part, elles n'y perdent rien ; et peut-être sont-elles plus éloquentes à elles seules pour évoquer cette impression de vie ardente, épanouie, libre, éprise du beau sous toutes ses formes, qui est si caractéristique de l'époque. Quant aux divisions du livre même, elles suivent la vie de la femme : c'est son enfance et son adolescence, c'est son mariage, c'est sa parure et son vêtement, c'est sa condition et son influence, c'est l'amour enfin. Et l'on conçoit facilement quelles subdivisions infinies chacune de ces parties comporte et quel voyage artistique et littéraire elles font faire sans fatigue à notre imagination.

Mais que de secours encore que je n'ai pas dits, pour la satisfaire, cette imagination insatiable! Outre les notes, voici cent pages de documents proprement dits consignés en appendice à propos du luxe, de l'habillement féminin, de l'enfance et du mariage, des esclaves, de la condition civile des femmes, de l'adultère, du baiser : ce sont des règlements, des textes de lois ou de jugements, des inventaires somptuaires... Puis voici les tables, indispensables, et qu'on s'est gardé d'omettre : bibliographie ou index général. Enfin, l'illustration dont j'ai déjà dit qu'elle est surtout documentaire, et qui est d'une richesse que je renonce à inventorier : ce ne sont pas seulement les splendides portraits des Raphaël ou des Titien qui ont été appelés à nous donner l'idée de la beauté des types ou des costumes; ce sont les miniatures, les médailles, les estampes, les meubles, les bijoux, les sculptures, les vêtements... qui nous renseignent sur cette action pénétrante et comme enivrante de la femme italienne dans l'art et la vie... Peu de livres sont aussi éloquents que celui-ci sans chercher l'éloquence même.

Henri de Curzon.

Histoire de la marine française. III. Les guerres d'Italie, liberté des mers, par Charles de la Roncière,... — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1906. In-8° de 612 pages.

M. de la Roncière poursuit, avec le zèle et la science que nous lui connaissons déjà, son Histoire de la marine française. Ce troisième volume s'ouvre avec les expéditions de Charles VIII en Italie pour se clore avec le règne de Henri II ; il expose avec détails précis les expéditions des Français en Italie, sur les côtes d'Angleterre et en Écosse, leurs guerres contre Charles-Quint, les luttes soutenues puis l'alliance contractée avec l'Islam, sous la pression des événements, car il fallait contrebalancer la puissance impériale; il raconte les navigations de nos pilotes, marchands ou corsaires vers le nouveau monde, le commerce maritime du célèbre Ango, ses efforts pour briser les monopoles des Portugais et des Espagnols et ouvrir la mer à tous les négociants, les découvertes de Jacques Cartier et les établissements fondés par lui au Canada, l'activité de nos terre-neuviers et les droits conquis par eux, etc. C'est donc autant l'histoire continentale que l'histoire coloniale de la France qui est intéressée par ce volume dont la documentation n'a rien à envier aux précédents.

De nombreux faits et épisodes de guerre ignorés sont ainsi mis en vedette et l'on comprend mieux maintenant tel ou tel revirement de notre politique, inspiré par les besoins de notre flotte ou les nécessités de notre commerce extérieur. La marine eut à jouer en effet un rôle tout à fait prépondérant dans ces parties gigantesques engagées par nos rois pour conquérir Gênes, Naples où la Corse, pour couper les communications entre l'Espagne et l'Italie, pour contenir la puissance anglaise si souvent hostile, pour porter des secours à nos fidèles

alliés les Écossais, qui malgré leurs revers à peu près continuels ne se lassaient pas de créer des diversions à notre profit. Quelles actions nos matelots n'engageaient-ils pas à cette époque où ils avaient la chance d'avoir comme amiraux des Prégent de Bidoux, des André Doria, des Pero Navarro, des Leone Strozzi, ou de servir sous des capitaines corsaires tels que François le Clerc, dit Jambe de Bois ! Ce sont de véritables épopées qu'ils vivaient et leurs faits héroïques ne se comptent plus : qu'on lise donc dans le livre de M. de la Roncière le récit du siège soutenu pendant 26 mois dans la forteresse de la Mauvoisine de Godefa à Gênes par Guillaume de Houdetot et la poignée d'hommes que son courage animait. Comme on se prend aussi à regretter que de tels soldats n'aient pas été mieux employés ou mieux aidés, que l'imprévoyance ou l'imprudence d'un François Ier, les rivalités de personnes, les intrigues de cour aient trop souvent brisé leur élan, porté la désunion dans leur rang, découragé les chefs et fait avorter les projets les mieux combinés ! Les secours qu'ils furent plus d'une fois obligés d'aller mendier aux Turcs ne laissaient pas que d'être humiliants et de leur apporter bien des déceptions : on ne voit pas trop en somme ce que François Ier a retiré d'une association avec le sultan, dont les amiraux affectaient une belle indépendance vis-à-vis des nôtres quand ils ne s'entendaient pas en secret avec nos ennemis, tel ce Piali-Pacha qui manquait tous nos rendez-vous et refusait de marcher là où sa présence était nécessaire. La faiblesse du roi pour protéger nos explorateurs et coloniaux causa aussi de nombreux déboires et si Ango échoua en somme dans ses patriotiques entreprises, il le dut à ce défaut de sens politique.

L'ouvrage de M. de la Roncière, si utile au point de vue historique et si neuf, est d'une forme attrayante qui doit en augmenter le succès. Seulement, il suppose peut-être un peu trop le lecteur familier avec toutes les combinaisons diplomatiques du XVIe siècle et avec tous les événements accomplis sur terre : certains moments, on désirerait qu'un léger fil permît de relier plus facilement les expéditions maritimes à ces négociations et événements et qu'une courte phrase montrât leur enchaînement.

L.-H. Labande.

Charles-Marie Garnier, **Les Sonnets de Shakespeare. Essai d'une interprétation en vers français.** Cahiers de la Quinzaine. Paris, 1906-1907. 192 pp.

M. Garnier renouvelle le tour de force de M. Morel dont nous avons déjà parlé ici, car c'est un vrai tour de force de traduire les cent cinquante-deux sonnets de Shakespeare, en leur conservant leur forme et leur arrangement métrique. Le sens de l'original est reproduit aussi fidèlement que possible, à peine remarque-t-on quelques

changements de métaphores. On pourrait cependant chicaner le traducteur sur certaines interprétations, par exemple : « Elle vit sans amant et sans *respect* s'endort » ; *unrespected* a évidemment le sens de « sans attirer les regards, ignorée ». Ce sont là des vétilles, il vaut mieux signaler des sonnets excellents, le 56e, le 66e, le 128e ; surtout les 94e et 95e qui sont très beaux. M. Garnier a des qualités littéraires réelles : le vers est ample, quelquefois plein d'harmonie, il m'a semblé pourtant qu'on y sentait l'effort, il ne pouvait guère en être autrement dans une traduction. — Deux portraits de Shakespeare ornent le volume. La table des matières renferme une discrète interprétation du mystérieux recueil de Shakespeare : on sait combien les critiques ont proposé d'hypothèses pour expliquer ces sonnets, M. Garnier s'en sst tenu à l'opinion traditionnelle, celle de M. Dowden, entre autres.

Ch. Bastide.

F. Fehling, **Frankreich und Brandenburg in den Jahren 1679 bis 1684.** Beiträge zur Geschichte der Allianzverträge des Grossen Kurfürsten mit Ludwig XIV, in-8°, XIV, 329 p., Leipzig, Duncker et Humblot, 1906.

L'histoire du Grand Électeur, Frédéric-Guillaume de Brandebourg, a été depuis quelques années l'objet d'un grand nombre de travaux, soit en Allemagne, soit en France. Parmi les périodes les plus particulièrement étudiées est celle de l'alliance française qui a suivi la paix de Saint-Germain (1679). Après Bulard, après H. Prutz, après Fester, sans oublier les ouvrages plus considérables de Philippson et de Pagès, voici un nouveau livre dû à M. Fehling, privat-dozent d'histoire à l'Université d'Heidelberg. M. F. a été chargé de compléter le travail du Dr Simson, presque interrompu à la date de 1667, et de publier dans la collection des « *Urkunden und Actenstücke* » pour l'histoire de Frédéric-Guillaume, un second volume concernant la France (série des *Auswärtige Acten*). Au cours de ses recherches aux Archives des Affaires étrangères à Paris, il a fait une ample moisson de documents, et, en attendant leur publication, il s'en est servi pour une œuvre plus personnelle.

C'est l'étude dont il est ici question et dont les trois cinquièmes ont formé une thèse d'agrégation (*Habilitationsschrift*) à Heidelberg.

M. F. l'a divisée en cinq chapitres (*Abschnitte*) de valeur inégale. Le premier comprend une critique des historiens qui l'ont précédé (Droysen, Ranke, Prutz, Philippson et Fester), critique longue, abondante en répétitions et quelque peu confuse, mais cependant intéressante, M. F. défendant, contre Droysen surtout, le droit du Brandebourg à avoir dès le XVIIe siècle une politique à lui, en dehors de tout intérêt général allemand, et contestant contre Fester que l'alliance française ait été une des principales fautes du Grand Électeur. Il en

arrive néanmoins à juger la politique de ce prince de 1679 à 1684, comme une politique faite d'enthousiasme et vouée aux désillusions, ce qui n'est pas absolument faire son éloge.

Une autre contradiction étonne dans ses raisonnements, c'est celle par laquelle il reproche à Prutz d'avoir exagéré la valeur de la correspondance de l'ambassadeur français à Berlin, le comte de Rébenac (p. 31), alors qu'il ne cesse de vanter l'importance exceptionnelle de cette correspondance (p. VII, 50 etc.). Sans doute, il sait qu'il doit se défier de la partialité du comte, mais malgré tout, entraîné par la seduction du style, par le « brio » des récits, et absorbé dans cette source qui est presque son unique source, il finit plus d'une fois par tout voir par les yeux de Rébenac, par tout raconter et tout juger au jour le jour d'après lui. C'est le grand défaut du livre. Il vient d'ailleurs un an après Pagès, et ne s'est pas servi de son immense travail, et cela encore est fâcheux.

Le second chapitre (*Les traités du 25 octobre 1679 et du 11 janvier 1681*) raconte la lune de miel de l'entente franco-brandebourgeoise ; le chapitre III (*Plans de confédérations entre Allemands du Nord*, etc.) montre la première crise qui la menace au milieu de 1681, soit à cause des ambitions dangereuses de Louis XIV, soit à cause de la persécution des protestants français. Le quatrième chapitre va du traité du 22 janvier 1682 qui raffermit l'alliance, à celui du 30 avril 1683 dont le rejet par Louis XIV rompt les plus chers projets de l'électeur et lui prouve qu'il ne peut compter sur l'approbation de ses visées contre la Suède, malgré l'attitude suspecte de cette puissance. Le cinquième chapitre enfin (*France et Brandebourg jusqu'à la trêve de vingt ans*) retrace les péripéties de 1683-84, au milieu desquelles, résigné à ajourner la réalisation du rêve poméranien, Frédéric-Guillaume agit d'accord avec la France pour imposer à l'Empire une trêve jugée nécessaire. En revanche, l'électeur se flatte de reprendre ensuite son plan d'attaque contre la Suède, mais Louis XIV le lui interdit brutalement. C'est la fin de ses illusions, s'il lui en restait, sur le profit si longtemps et toujours vainement attendu du traité secret de 1679. Dès lors, les temps de l'alliance française sont passés, et l'électeur va chercher sans bruit à se dégager d'une société qui le compromet sans lui rien faire gagner, à se retourner vers le camp opposé auquel vont ses plus profondes sympathies.

Quelques lettres inédites de Rébenac et un mémoire de Paul Fuchs (de fin 1682) rehaussent l'intérêt de ce livre, dont les défauts disparaissent devant un mérite singulier, celui d'être écrit avec la plus louable bonne foi et la plus scrupuleuse impartialité.

Albert WADDINGTON.

Pierre Lasserre. **Le romantisme français**; essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIXe siècle. Paris, Société du Mercure de France, 1907, in-8° de 547 pages.

Comment on philosophe à coups de marteau! M. Lasserre aurait pu donner ce sous-titre nietzschéen à un livre qui fait avec tant d'entrain de l'histoire des idées à coups de marteau : d'autant plus que Nietzsche, et avec lui MM. Barrès et Maurras, a sa bonne part dans la constitution de « l'anti-romantisme » de l'auteur. Faut-il ajouter le nom de Taine à ceux de ces parrains distingués? Sans doute, sur bien des points, il y a des analogies dans la méthode et les résultats; cependant l'économie générale de ce livre-ci aboutit plutôt à ruiner des idées chères à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* : l'esprit jacobin issu de l'esprit classique, le romantisme français plutôt dépendant de la littérature anglaise que de la littérature allemande [1]. Constructions ruineuses, dès lors que M. L. nous invite à y substituer d'autres édifices bâtis d'une main habile, mais singulièrement hasardeuse et téméraire.

Pour lui, le Romantisme, « corruption intégrale des hautes parties de la nature humaine », « grande fermentation endémique de l'esprit germanique dans la pensée française », « désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée », haine vouée à « toutes les organisations naturelles susceptibles de s'imposer à l'individu et de limiter sa destinée, toutes les traditions capables de donner, indépendamment de son libre choix entre les possibles, une certaine direction à son âme », est l'expression, à travers cent cinquante années de notre littérature et de notre sociologie, d'un individualisme sentimental et anarchique subversif de toute hiérarchie dans les facultés de l'âme et dans les forces de la cité. Jamais, depuis le temps où Vitet écrivait sympathiquement que « le goût en France attend son 14 juillet », et Duvergier de Hauranne, ironiquement que « le romantisme est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie », les affinités que les états d'âme romantiques ont, de toute notoriété, avec des choses aussi distantes pourtant que l'esprit révolutionnaire et que le déséquilibre physiologique, n'avaient été soumises à des analyses si cruelles. Rousseau, qui est « le Romantisme intégral », le père de cette « révolution générale de l'âme humaine » dont les effets ne sont pas encore enrayés, est fustigé de la belle manière; puis avec la *chimère*, avec la *corruption des passions*, avec quelques-unes des idées romantiques les plus retentissantes en matière de style, d'histoire, de philosophie, ce sont les principaux représentants du mouvement qui sont mis au pilori; ce sont aussi les persistances actuelles de ce Romantisme au sens le plus étendu qui sont condamnées au nom de l'ordre, de la santé, des exigences de la vie organisée.

---

1. Cf. la lettre de Taine à G. Brandes du 18 novembre 1872 (*Corresp.*, III, 211).

C'est, à mon sens, dans ce dernier rôle, celui du pamphlétaire, que M. L. est le plus à son aise. Sa verve assez vulgaire, mais pressante, son habileté à édifier des synthèses séduisantes et simplistes, la truculence de ses formules donnent à son livre une saveur que des thèses de doctorat sont peu soupçonnées de recéler. Sur l'abus malsain des notions de liberté et de progrès, sur les exigences que toute activité constructrice impose à l'art comme à la vie, l'auteur nous donne des leçons bonnes à entendre, meilleures à retenir ; c'est l'ancien texte de Carlyle : « Ferme ton Byron, ouvre ton Goethe », qui est approprié à notre génération et à « plusieurs contemporains notoires » plus ou moins clairement désignés.

Mais on aurait tort de chercher dans ce livre une histoire du romantisme français. M. L. nous prévient en toute franchise qu'il n'a rien voulu écrire de tel ; et cependant (p. 173) il se déclare « soucieux de suivre, dans cette investigation psychologique d'une révolution de la nature humaine, l'ordre historique des manifestations successives qui en composeront le tableau complet » ; il estime (p. 535) que les « manifestations caractéristiques » du Romantisme sont esquissées dans son livre. Or, indépendamment des erreurs de détail[1] qui infirment la solidité du travail, trop de lacunes, trop de systématisations hâtives mettent en défiance un lecteur attentif. Qu'est-ce que cette histoire implicite du Romantisme français qui néglige l'ardent retour aux « traditions nationales » dont la littérature de la Restauration essaya d'être l'interprète ? qui ne dit rien des influences anglaises subies par la génération de 1820 ? qui semble croire à une action du panthéisme allemand tout au début du XIXe siècle ? qui jamais n'indique que le phénomène romantique eut un caractère européen, et qu'ainsi des nations à l'égard desquelles M. L. nous juge en état d'infériorité « pour cause de romantisme » ont su s'accommoder du terrible virus ?

Surtout, il faudrait pourtant rappeler quelque part que le Romantisme — dans le sens étendu où sont pris ici le mot et la chose, insurrection du moi contre le « fait social » à tous ses degrés — ne s'élevait pas contre une réalité où les Normes tutélaires de la société et de l'art fussent vraiment respectées. Que M. L. nous fasse une histoire du

---

1. L'emploi ancien du mot *romantique* insuffisamment précisé p. 15 ; ce n'est pas Thérèse, c'est la mère Levasseur qui trouve que *cela est bien beau* (p. 52) ; Sénancour est loin d'avoir été si étranger aux événements littéraires (p. 82) et ses *Observations sur le Génie du Christianisme* étaient écrites dès 1811 ; comment le *Second Faust*, terminé en 1831, aurait-il pu ne pas rester lettre morte pour la révolte romantique (p. 95) ? Chronologie singulière de Chateaubriand p. 134 : la genèse de *René* ne suit pas le succès du *Génie ;* contradiction pages 193 et 197, sur le « système » romantique ; ce n'est pas Didier, c'est Hernani, qui se définit « une force qui va » (p. 201) ; *Elle et lui*, malgré sa priorité en date, n'est pas une vengeance, mais une réplique (p. 283) ; il est difficile de dire que Viguy n'eut avec le cénacle que de « vagues relations » (p. 310) ; etc.

contre-romantisme de 1750 à 1830, et qu'il nous dise si c'étaient bien les « lois » de toute activité, ou simplement les recettes, les prescriptions, les préjugés, les conventions inertes qui prétendaient régler la vie et l'art : contre cet empirisme qui avait couvert de sa gangue les « éternelles raisons des choses », qui s'étonnerait que la seule résistance efficace vînt d'une agitation des sensibilités et d'une surexcitation des consciences? C'est à la sécheresse, non à la sève, que succédait cette « putréfaction ».

Je résiste au paradoxe qui taxerait M. L. de romantisme impénitent parce qu'il voudrait lui-même éliminer du « fait social » ce qu'il appelle « un siècle et demi de perversion romantique » ; mais n'est-il pas vrai que la hardiesse de ses synthèses, son culte des « homérides » en poésie, et jusqu'à la ferveur avec laquelle il parle des vertus classiques se laisseraient imaginer malaisément si le romantisme n'avait passé par là? Et un minimum d'indulgence ne correspondrait-il pas, en bonne justice, à ce qui n'est peut-être pas un minimum d'obligation ?

F. Baldensperger.

Albert Cassagne, **La théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes.** Paris, Hachette, 1906 ; in-8° de IX-487 pages.

Sans prétendre imposer à une génération littéraire assez bigarrée une factice unité de tendances, M. Cassagne a choisi un point de vue ingénieux pour étudier, dans l'orientation commune de leur esthétique, les poètes et quelques prosateurs de l'époque 1851-1870, — ceux qui furent, en somme, l'élite de notre littérature du Second Empire. La théorie de l'art pour l'art, qui va se constituant aux approches de 1855 et qui tient la littérature à distance à la fois de l'art-sacerdoce et de l'art-amusette, fait centre, en effet, pour un groupe qui va de Gautier à Renan (non sans quelque extension) et de Leconte de Lisle à Flaubert : et, de là, les rapports essentiels qui conditionnent l'activité de l'écrivain, ses relations avec la vie, la société, la morale, la science, la nature, les autres arts, prennent un relief et une signification plus sensibles. La seconde partie du livre, la plus développée, étudie en une série de chapitres fort avisés ces différents aspects de la question. Quelque abondance de citations, parfois, sur des points où la démonstration eût été concluante à moins. En revanche, un « rapport » essentiel négligé : l'antagonisme croissant entre l'art, considéré de plus en plus par ceux qui l'exercent comme un mandarinat d'initiés, et la critique, forcément taxée d'incompréhension et de mauvaise volonté, puisqu'il n'y a plus guère de commune mesure possible entre ces deux ordres d'activité

intellectuelle (« on se met mouchard, dit Flaubert, quand on ne peut pas être soldat »).

Si cette seconde partie, qui étudie dans ses manifestations et ses effets la théorie de l'art pour l'art une fois donnée, répond solidement à presque toutes les questions qu'on peut se poser à ce sujet, on n'en saurait dire tout à fait autant de la première, qui s'efforce d'établir l'histoire, au moins la plus récente, de cette doctrine esthétique et morale. M. C. y voit (p. 14; cf. p. 43 et 142) « le romantisme continué et restauré dans son intransigeance première par une autre génération d'écrivains », la littérature s'affranchissant de la morale, par suite d'une sorte de développement organique, comme elle s'était affranchie des trois unités et de la périphrase. Or c'est bien plutôt la déception infligée, par les réalités de la Monarchie de juillet et de la Seconde République, à une ardeur indiscrète d'apostolat poétique, qui a précipité la littérature dans un sens parfaitement opposé, à cet égard, aux directions du Romantisme initial. Il n'était pas besoin du saint-simonisme (dont l'influence sur la littérature et les arts serait, entre parenthèses, un si beau sujet de thèse) pour solliciter les poètes; bien loin de « chanter pour chanter », ils avaient cru de bonne heure, avec Lamennais et tant d'autres, que les grands écrivains « sont élus par les événements auxquels ils doivent commander », et ils étaient tout disposés à prendre charge d'âmes. C'est, à mon sens, dans l'ardeur « traditionaliste » de la Restauration, puis dans les mirages suscités par d'illustres exemples d'écrivains jouant un rôle politique, qu'il faut chercher les raisons d'une confiante résurrection de la notion de *vates*, destinée à être ensuite démentie et flétrie. D'autre part, M. C. ne fait certainement pas la part qui lui est due à un groupement qui, bien avant 1848, contribue à préparer l'avènement de l'art pour l'art : je veux parler de *l'Artiste*, qu'il ne cite qu'après 1856 (p. 137), et qui, depuis longtemps, travaillait à ce rattachement de la poésie aux arts plastiques dans lequel M. C. voit avec raison une des caractéristiques de ce mouvement [1].

F. Baldensperger.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 mai 1907*. — M. Salomon Reinach, président, prononce une allocution à l'occasion de la mort récente de M. Jules Lair, membre libre de l'Académie.

M. Longnon annonce, au nom de la commission du prix Prost, que cette commission a décerné sur ce prix : 1° une récompense de 800 fr. à M. Albert Grenier, pour son travail intitulé : *Habitations gauloises et villas latines dans le pays des Mediomatrices*; 2° une récompense de 400 fr. à la revue messine et lorraine *L'Austrasie*.

M. Pottier présente, de la part de M. G. de Morgan, le calque d'un nouveau fragment de céramique grecque trouvé dans les fouilles de Suse. C'est un morceau de grand vase décoré de figures d'hoplites combattant. Il paraît que les traits des personnages sont indiqués en blanc. Il s'agit sans doute de traits incisés dans

---

1. Les *Faux Bonhommes* sont de 1856 (p. 128); lire *Samarez* page 92, note 1; compléter la référence donnée page 449, note 2.

le noir. Le style serait alors conforme à celui des amphores attiques ou ioniennes du VIe s. a. C. On aurait là une preuve de relations commerciales établies entre le monde grec et l'Empire perse, bien avant les guerres médiques, à moins que l'on ne suppose encore ici une épave provenant des villes grecques d'Ionie pillées par l'armée de Darius.

M. Omont annonce, au nom de la commission du prix ordinaire, que ce prix est décerné à M. René Poupardin, pour son ouvrage intitulé : *Le Royaume de Bourgogne (888-1038) ; étude sur les origines du royaume d'Arles.*

M. Pottier lit une notice sur un petit vase à figures rouges de la collection Peytel. C'est une très jolie peinture attique du Ve siècle, représentant une clinique chez un médecin grec. On y voit le chirurgien à sa consultation, examinant et soignant des blessés qui portent tous des bandelettes de pansement. Ces documents sur la médecine antique sont très rares. M. Pottier énumère les monuments qui se rapportent à ce genre de chirurgie.

M. Louis Havet lit une note sur les verbes *lavere*, laver, et *lavare*, se baigner. Le premier a donné un parfait *lavi* par *a* bref et *v* double, le second un parfait *lavi* par *a* long et *v* simple, contracté de *lavavi*. Le premier a donné en composition *eluere*, l'autre *eluare*, d'où l'adjectif contenu dans *labrum eluacrum*, un récipient servant au bain. Au figuré, *eluare* signifiait « être nettoyé (de ses biens) », c'est-à-dire « ruiné ». Le parfait d'*eluare* était *eluavi*, qu'il faut restituer dans quatre passages de Plaute, au lieu d'*elavi* Le subjonctif présent était *eluem*, qu'il faut restituer dans deux passages de Plaute au lieu d'*eluam*.

M. Clermont-Ganneau essaie d'établir que l'un des monuments signalés par M. Gauckler dans le bois sacré de la nymphe Furrina, à Rome, est relatif au rite magique nommé *defixio*.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 mai 1907.* — M. Héron de Villefosse lit une note de M. Eusèbe Vassel sur cinq stèles votives puniques, inédites, en l'honneur de Tanit, découvertes à Carthage dans la propriété de M. A. Bessis. Les estampages de ces cinq stèles sont offerts à l'Académie par M. Eusèbe Vassel.

M. Adrien Blanchet fait une communication relative à diverses statues de divinités reproduites sur des monnaies de Corinthe, frappées entre 425 et 338 a. C. On reconnaît sur ces pièces des statues archaïques de Zeus et d'Apollon et quelques autres, de style plus récent, parmi lesquelles une figure d'Arès, le pied droit posé sur un rocher, pourrait être la copie d'une œuvre perdue de Lysippe. Une monnaie de Leucas, colonie de Corinthe, présente un Hermès, attachant sa sandale, type créé par Lysippe, qui était né à Sicyone, près de Corinthe. Les statues que l'on voit sur les monnaies autonomes de Corinthe ornaient sans doute les temples et les places de cette ville avant sa prise par le consul Mummius, en 146 a. C.

M. Pottier expose les trouvailles faites à Montlaurès, près de Narbonne, par M. Henri Rouzaud. M. Rouzaud a ramassé à fleur de terre dans ce site, qu'il explore depuis huit ans, une véritable collection d'objets antiques, silex, meules, poteries, lampes, monnaies, pierres gravées, bijoux. Il a reconnu que le pic rocheux de Montlaurès, qui s'élève isolé dans la plaine, a dû servir de nécropole aux habitants de la région, qu'il identifie avec l'*Helyce palus* mentionné par Avienus, en arrière de Narbonne. Cette nécropole est surtout remarquable par l'abondance extraordinaire des fragments de poterie qu'on y recueille et qui permettent d'établir que les Grecs y ont commercé dès une époque reculée, car on y rencontre, outre des poteries dites ibériques, sans doute ioniennes, de nombreux débris de vases attiques et italiotes dont les dates s'échelonnent du VIe jusqu'aux IIIe et IIe siècles. Il est notable qu'aucun indice d'une occupation romaine n'a subsisté. On peut supposer que la cité a disparu et fut remplacée alors par le grand port de Narbonne. C'est donc un emplacement dont le caractère pré-romain est bien établi et qui offre d'autant plus d'intérêt pour l'histoire de la Gaule méridionale. — MM. Héron de Villefosse, Dieulafoy et Collignon présentent quelques observations.

M. H.-F. Delaborde présente un document qui lui a été signalé par M. Ph. Lauer. C'est une suite de dessins appartenant à la seconde moitié du XIIIe siècle. M. Delaborde y reconnaît des compositions inspirées par le commentaire du *Credo* de Joinville. Il démontre que cette suite n'était pas un projet d'illustration pour un livre, mais un projet de décoration murale ; et du rapprochement de certains passages du Commentaire avec une charte de 1263, il conclut que cette décoration pouvait être destinée à la chapelle fondée par l'ami de saint Louis à l'Hôtel-Dieu de Joinville.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — **17 Juin** — **1907**

Frank, Symboles et monuments assyriens. — Behrens, Lettres sur le culte. — Weber, La littérature des Babyloniens et Assyriens. — Delitzsch, Grammaire assyrienne. — Fraenkel, Dénomination grecque. — Debrunner, Les présents consonantiques en jo. — Choéphoros, p. Blass. — Knoke, La tragédie selon Aristote. — Diodore, V, p. C. T. Fischer. — Sinko, Études sur Nazianze. — Finaczy, L'éducation dans l'antiquité. — Vari, Encyclopédie de la philologie classique. — Haraszti, Corneille et son temps. — Cestre, La Révolution française et les poètes anglais. — Lengyel, Michel Tompa. — Häcker, Nature et théologie. — Wish, L'ancien monde. — O. Beer, Paul, David, Salomon. — Weinel, Jésus au XIXe siècle. — Grafe, Christianisme primitif et Ancien Testament. — Bonnassieux, S. Hilaire de Poitiers. — Guthe, Isaïe. — A. Meyer, Ce que nous est Jésus. — Holtzmann, La conscience messianique de Jésus. — Schetler, La formule « par le Christ ». — Troeltsch, Les facultés de théologie. — Batiffol, Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique. — La revue Cœnobium, I. — Norström, L'empire millénaire. — Académie des inscriptions.

K. Frank. **Bilder und Symbole babylonisch-assyrischer Götter, nebst einem Beitrag über die Göttersymbole des Nazimaruttas-kudurru von H. Zimmern; mit acht Abbildungen.** Leipziger semitistische Studien, II, 2. Leipzig, Hinrichs, 1 vol. in-8°, 44 p.

La mythologie figurée de la Babylonie et de l'Assyrie est un domaine encore fort mal connu. Les monuments ne sont pas très nombreux et les textes sont brefs ou peu précis. Pourtant on peut déjà affirmer que la conception plastique des différentes divinités n'a jamais atteint chez les Sémites de la Mésopotamie le même degré de netteté que chez les Grecs; l'uniformité des sept représentations du relief de Maltaï, où les dieux, portant tous le même costume et placés dans la même attitude (sauf *Bélit* qui est assise), sont à peine distingués par quelque attribut, montre bien la pauvreté de l'imagination ou l'indifférence de l'esprit. Le génie assyro-babylonien s'est si peu attaché au caractère extérieur de ses divinités qu'il s'est souvent contenté de les représenter par leurs emblèmes, soit sur les stèles ruples, soit sur les *kudurru*. L'identification de ces symboles pouvait encore paraître impossible il y a dix ans. Les monuments nouveaux découverts par M. de Morgan à Suse ont permis à M. Frank de reprendre la question en son ensemble dans un travail où il a fort heureusement rapproché les données littéraires des représentations figurées. Dans un appendice très solide, M. Zimmern a spécialement étudié le *kudurru* de *Nazimarutta* et a réussi à identifier chacun des dix-sept emblèmes gravés sur le monument et énumérés dans le texte mais dans un ordre tout différent.

C. Fossey.

E. Behrens. **Assyrisch-babylonische Briefe Kultischen Inhalts aus der Sargonidenzeit :** Leipziger semitistische Studien, II, 1. Leipzig, Hinrichs, 1906 124 p. in-8°.

M. Behrens a traduit sept lettres assyriennes du recueil de Harpu (n° 667, 366, 858, 496, 401, 78 et 33) relatives à des cérémonies religieuses (fêtes de *Sûr*, de *Nabû*, de *Tasmètu*, de *Bîl*, jeûne à observer par le roi, prières en faveur du roi). Ces textes souvent trop laconiques ou mutilés soulèvent d'innombrables difficultés que M. B. a discutées, sinon résolues dans un commentaire abondant et même un peu touffu et qui aurait pu être disposé plus clairement. Les faits réunis dans l'introduction sont intéressants, mais ne se rattachent pas assez directement aux textes étudiés dans l'ouvrage.

C. Fossey.

O. Weber. **Die Literatur der Babylonier und Assyrer,** ein Uberblick, mit 1 Schrifttafel und 2 Abbildungen : Der Alte Orient, Ergänzungsband II, Leipzig, Hinrichs 1907, 1 vol. in-8°, 312 p.

Nous n'avions jusqu'à ce jour aucun ouvrage qui permît au lettré étranger à l'assyriologie et à l'assyriologue débutant de prendre rapidement une idée d'ensemble de la littérature assyro-babylonienne. M. Weber a comblé cette lacune par un exposé méthodique et concis où il a successivement passé en revue les mythes, les hymnes, prières et psaumes, les incantations, les oracles, les rituels, les traités de divination, les textes historiques, les documents administratifs, la littérature juridique, épistolaire, scientifique et morale ou didactique. M. Weber n'abuse pas de l' « Astral-Mythologie » qui sévit en ce moment en Allemagne, mais il n'a pas su échapper complètement au désir de tout préciser, de tout expliquer par cette clef magique : s'il est certain que le mythe de *Sin* raconté dans une incantation (Série des *Utuks* méchants) est un mythe lunaire, je ne vois aucune raison pour que ce soit précisément un mythe « des Frühjahrsmondes » (p. 62-63). P. 55, l'édition de *Damascius* de Ruelle aurait dû être citée de préférence à celle de Kopp. L'erreur sur le sens de ku-gar (« série », et non « histoire ») est heureusement rectifiée vers la fin du volume. Chaque section est pourvue d'une bibliographie sommaire, mais presque toujours suffisante pour les besoins du public auquel s'adresse l'ouvrage.

C. Fossey.

Fr. Delitzsch. **Assyrische Grammatik mit Ubungsstücken und kurzer Literatur-Ubersicht.** Zweite durchgesehe Auflage. Porta linguarum orientalium, pars x. Berlin Reuther et Richard, 1906, X, 374 ; 50 p. in-8.

M. Delitzsch nous avertit lui-même que la seconde édition de sa grammaire assyrienne n'est point la refonte complète que la masse énorme des documents publiés depuis dix-sept ans lui eût permis de

faire et que tous les assyriologues auraient reçue de lui avec reconnaissance. La modification la plus caractéristique est la suppression des pages (61-71; 195-197) de la première édition dans lesquelles l'auteur avait développé quelques-unes des objections de M. Halévy contre l'existence d'une langue sumérienne, et l'introduction d'un paragraphe (§ 102) relatif aux mots empruntés par l'assyrien au sumérien. Ces changements sont la conséquence naturelle d'une abjuration qui remonte à l'année 1897 (*Die Entstehung des ältesten Schriftsystems*). Dans la partie consacrée à la phonétique, M. Delitzsch a modifié avec raison son ancienne théorie sur la valeur du signe *a-a* (p. 57-59) et sur les semi-voyelles (p. 104-108) et introduit un paragraphe sur la valeur *ŭa* du signe p. 1 (p. 61). Les additions les plus importantes à la morphologie sont un paragraphe sur le vocatif (p. 208) et un utile tableau de la vocalisation des verbes (p. 250-258 cf. 261-273 de la première édition). Malheureusement la syntaxe reste toujours aussi sommaire (16 pages!) et les étudiants regretteront que les paradigmes, au lieu d'être réunis à la fin du volume, soient dispersés dans les différents chapitres. L'impression est trop compacte pour un livre que l'on doit pouvoir parcourir facilement (cf. par exemple p. 229-232, un paragraphe de près de quatre pages sans alinéa).

C. Fossey.

Frænkel (Ernst). **Griechische Denominativa** in ihrer geschichtlichen Entwicklung und Verbreitung. Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1906; vi-296 p.
Debrunner (Albert), **Zu den konsonantischen jo-Präsentien** im Griechischen (diss. inaug. Bâle). Strasbourg, Trübner, 1907; 76 p. (*Idg. Forsch.*, XVI, p. 13-88).

I. La première partie de la dissertation de M. Frænkel, celle qui traite des verbes en αίνω et en ύνω, a été sa thèse de doctorat; elle a été ensuite augmentée de deux chapitres, sur les verbes en όω et en εύω; on voit qu'il s'agit des verbes dénominatifs, ceux qui sont formés sur un thème nominal. Chaque partie est conduite selon le plan suivant : M. F. étudie d'abord l'origine des verbes, le développement de leur signification, et les dérivés qu'ils ont produits; ensuite leur répartition selon les dialectes et selon les auteurs; à la fin de chaque subdivision est dressée une liste des verbes appartenant au groupe. L'histoire des verbes dénominatifs a déjà été l'objet de plusieurs monographies; l'une des meilleures, celle de Sütterlin, traite seulement des verbes dits contractes, et l'auteur ne tient pas assez compte de la chronologie ni des genres littéraires. L'ensemble de la question n'est pas sans complexité; certains de ces verbes sont régulièrement formés sur un thème nominal, avec une signification originelle bien déterminée; leur nombre, d'abord restreint, s'est accru par voie d'analogie, et en même temps le sens a subi des modifications; il fallait donc non seulement élucider le prin-

cipe de leur formation (celle des verbes en ύνω est particulièrement obscure) et grouper les verbes selon les thèmes nominaux qui leur donnent naissance, mais encore essayer de saisir la raison des irrégularités, établir des catégories d'après le sens et d'après la forme, et montrer autant que possible depuis quand et par quels écrivains ces verbes ont été employés. D'autres problèmes de détail se posaient en outre fréquemment, auxquels M. F. a parfois donné une solution ingénieuse. On lira avec intérêt ses chapitres sur l'histoire des dérivés en μα et en σις, et sa discussion détaillée sur l'origine des verbes en όω, bien qu'elle ne me semble pas définitive : des formes aoristiques en ῶσαι seraient issues de thèmes en *o*, par analogie avec ᾶσαι de thèmes en *ā*, puis auraient produit des présents. On remarquera une explication, aussi satisfaisante que simple, du verbe γλυκαίνω, alors que l'on attendrait γλυκύνω ; c'est un phénomène de dissimilation fort bien mis en lumière. Les listes de verbes dressées par M. F. ne prétendent pas sans doute être complètes, car la langue post-classique a créé un grand nombre de verbes, surtout des verbes en όω, qui se prêtaient mieux à la formation analogique ; mais on ne voit pas d'après quelle méthode elles sont composées. Puisqu'il cite ξυλοῦν « construire en bois » d'après les Septante seulement, il devait donner ξυλοῦσθαι « devenir ligneux » Theophr., et il aurait pu recueillir, également dans Théophraste, bien d'autres formes intéressantes comme μανοῦν, μελανοῦσθαι, ἐκθαμνοῦσθαι, etc. Aristote πιθανοῦν, Xénophon ἀπογεισοῦν, Aristophane τεθερμῶσθαι manquent, et d'autres verbes encore, antérieurs au IIIe siècle. Mais ces lacunes n'enlèvent rien au mérite du travail de M. Frænkel, qui a eu raison de penser que cette nouvelle étude sur les verbes dénominatifs grecs ne serait pas sans fruit [1].

II. Pendant que le précédent ouvrage était imprimé, une partie du même sujet était traitée par un jeune savant suisse, M. Debrunner, dans les premiers chapitres d'une dissertation sur les présents consonantiques en *jo*, qui fut publiée dans le t. XVI des *Indogermanische Forschungen*. Cette partie, qui concerne les verbes en νjω (αίνω, είνω, ίνω, ύνω), a été, pour M. D. comme pour M. Frænkel, sa thèse de doctorat. Le principe de la recherche est identique, et les résultats obtenus, dans leur ensemble, ne diffèrent pas sensiblement. M. D. a ajouté les verbes primaires, pour faciliter l'étude de chaque type verbal ; il a enrichi de nombreuses additions les listes de Frænkel, qu'il a disposées chronologiquement dans chaque section, et il a dressé le tableau des verbes fournis par les textes épigraphiques. Son travail est donc, en un sens, plus détaillé ; il est aussi plus fouillé dans certaines parties ; on y remarquera principalement, pour les

1. P. 234, M. F. range ἕνωσις parmi les mots auxquels on ne connaît pas de verbe correspondant, ou dont le verbe est de basse époque ; cependant ἑνόω est dans Aristote, *Pol.*, 1261b 10. Il est vrai que le passage n'est pas cité dans le Thesaurus.

types αἴνω et ὄνω, un essai de groupement d'après les analogies sémantiques ; c'est là surtout que M. D. s'écarte des conclusions de Frænkel. On ne saurait oublier, toutefois, que des théories de ce genre sont nécessairement discutables, puisqu'elles reposent en partie sur des postulats dont la preuve ne peut être faite ; les phénomènes d'analogie sont souvent si fugitifs qu'il n'est pas toujours facile d'en déterminer l'enchaînement. Si l'on peut se prononcer avec certitude dans le cas d'un système purement formel, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de rapprocher et de sérier les significations. Les vues de M. Debrunner à ce sujet sont d'ailleurs assez prudentes et n'ont rien qui ne soit vraisemblable. Les deux dissertations se complètent heureusement l'une l'autre et se prêtent un mutuel appui.

MY.

Aischylos' Choephoren, erklärende Ausgabe von Fr. BLASS, Halle, Niemeyer, 1906, II-205 p.

Ayant eu l'occasion d'écrire des articles sur plusieurs passages des *Choéphores*, M. Blass fut amené à étudier de plus près la pièce entière, et ses recherches eurent pour résultat la présente édition ; les hellénistes ne s'en plaindront pas. Ce n'est pas que le texte lui soit redevable de beaucoup d'améliorations certaines ; j'estime au contraire que, sauf un petit nombre, ces corrections sont plus ingénieuses que sûres, et si en majorité elles sont vraisemblables, on n'en conclura pas qu'elles soient vraies. Mais M. B. a enrichi le texte d'un commentaire développé, plein d'érudition et de solides remarques, où le savant professeur a tenté l'explication — et il a souvent réussi — des nombreuses obscurités de forme et de pensée que renferme cette difficile tragédie. La légende mise à la scène par Eschyle n'est pas sans soulever par elle-même des questions intéressantes ; M. B., dans son introduction, en étudie l'origine et les transformations, la suit chez Homère, chez Stésichore, chez Pindare, chez Eschyle lui-même, pour examiner ensuite la constitution du drame, les caractères et la scènerie ; il termine par quelques mots sur le Mediceus. Le texte est disposé d'une manière très pratique pour l'étude ; au-dessous sont les scholies, et dans une seconde série de notes sont données les leçons du Mediceus dont s'écarte le texte, avec les noms des divers correcteurs. Les corrections personnelles de M. B. sont assez nombreuses, surtout dans les parties lyriques ; on en retiendra surtout les deux suivantes : 760 γναφεὺς τροφεύς τ' οὐ ταὐτὸν εἰχέτην τέλος, pour τε ταὐτόν, et 305 εἰ δ' ἐμή pour εἰ δὲ μή. 178 βοστρύχῳ pour βοστρύχοις est également bon, quoique le pluriel puisse se défendre, de même que 926 ζῶντα pour ζῶσα, où le nominatif féminin n'est cependant pas inexplicable. Au contraire, je ne vois aucune nécessité pour substituer οὕς à ὅν (907), ni pour intercaler οὐ après μή (302). Le commentaire sur ce dernier passage ne me semble pas répondre au sens qui y est contenu ; M. B.

interprète ἀπορία χρημάτων πιέζει τοὺς πολίτας ὥστε μὴ οὐ πέλειν, ce qui justifie en effet sa correction; mais je considère τὸ μὴ πολίτας... πέλειν comme une apposition explicative à ἕν (299), et alors οὐ n'est plus exigé. C'est une subtilité, à mon avis, de remplacer πληγάς par πληγαῖς (232) sous prétexte que σπάθης πληγάς n'est pas un signe possible de reconnaissance; par soi seul, je veux bien l'accorder, mais θήρειον γραφήν précise suffisamment ce que veut dire Eschyle. Le texte de Mediceus me paraît d'ailleurs très correct; ἰδοῦ a une double construction, une première fois avec l'accusatif seul (ὕφασμα) et en second lieu avec εἰς, qui porte à la fois sur πληγάς et sur γραφήν, et qui est placé, par une disposition bien connue chez les tragiques, avant le second de ses régimes. C'est sans doute une construction peu régulière; mais cela ne suffit pas pour faire suspecter le texte et je préfère le garder tel qu'il est, plutôt que de corriger εἰς δέ en ἠδέ (Turnèbe) ou ἔσιδε (O. Müller). Au vers 665 M. B. donne par erreur λεχθεῖσιν, cf. la note critique; il faut lire λέσχηισιν, corr. de Wilamowitz (λέσχαισιν Emperius), comme le montre le commentaire. On voit par ces exemples — et j'en pourrais citer d'autres [1] — que l'on peut différre d'avis avec M. Blass sur la forme du texte en plusieurs passages; mais c'est affaire de critique verbale, et le commentaire conserve tout son prix.

MY.

F. KNOKE, **Begriff der Tragödie nach Aristoteles.** Berlin, Weidmann; 1906, 83 p.

Voici une nouvelle tentative d'explication de la fameuse définition de la tragédie par Aristote. M. Knoke, directeur du gymnase d'Osnabrück, s'est demandé s'il n'était pas possible d'arriver à une solution plus satisfaisante que celles qui ont jusqu'ici été proposées, et dont aucune n'a pu terminer le débat. Sa méthode est celle de tous ses prédécesseurs, et du reste ne pouvait être différente; il étudie avec la dernière minutie les termes de la définition, et les analyse tant en eux-mêmes que par comparaison avec d'autres passages des œuvres d'Aristote par lesquels la pensée du philosophe peut être éclaircie; mais c'est surtout dans le texte de la *Poétique* et dans sa valeur propre qu'il puise les éléments de son interprétation. Est-ce enfin la vraie, et

---

1. P. ex. ἁπλωστὶ φράζουσα, corr. de Hermann, est accepté par M. Blass, sous prétexte que ἁπλῶς τι est irrégulier; on devrait dire ἁπλοῦν τι. Mais τι ne se rattache pas à ἁπλῶς; il doit se joindre à φράζουσα, avec lequel il a la même valeur que dans la locution si fréquente λέγειν τι, dire quelque chose de significatif. D'ailleurs ἁπλωστί est inconnu et l'analogie de νεωστί, μεγαλωστί, ne donne pas à la critique le droit de créer un mot pour corriger un texte. Une autre correction trop vite acceptée, à mon sens, est αἰκῶς, pour διχῶς (915) que l'on déclare inexplicable; le mot me semble très justifié par ἐλευθέρου πατρός qui suit. Je comparerais volontiers La Fontaine, *Le Lion devenu vieux:* C'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

pouvons-nous croire que M. K. a définitivement résolu cette question si controversée? Je résume ses principaux arguments. Aristote, selon M. K., ne considère ni le but de la tragédie ni l'influence qu'elle doit exercer sur le spectateur en dehors de la représentation; il en a sans doute parlé ailleurs, mais ici, dans sa définition, il parle exclusivement des moyens par lesquels cette influence, quelle qu'elle puisse être, est produite; comme elle dépend essentiellement de la valeur du drame, elle ne pouvait donc entrer dans la définition. Le génitif παθημάτων n'est pas un génitif objectif, et il n'est pas question de purger ou purifier les passions; c'est un génitif séparatif, et la tragédie doit, après avoir fait naître la crainte et la pitié, purifier, c'est-à-dire dégager, débarrasser de ces passions l'âme du spectateur, dans laquelle elles ont d'abord été excitées. L'ensemble du texte est compris par M. K. d'une façon toute nouvelle : il se compose de deux parties parallèles, dont les termes de la seconde expliquent et complètent ceux de la première; μίμησις πράξεως — σπουδαίας — τελείας sont déterminés respectivement par δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας — δι' ἐλέου καὶ φόβου — περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν. On voit que M. K. ne rattache pas δι' ἐλέου καὶ φόβου à περαίνουσα, et qu'il donne à διά le sens « à travers » et non « par le moyen de ». L'action de la tragédie est σπουδαία, parce qu'elle excite en nous des sentiments de crainte et de pitié; elle est τελεία, en ce sens que le dénouement amène dans le spectateur, qu'elle a tenu jusque-là sous l'empire de ces sentiments, une sorte de détente et d'apaisement de ces sentiments eux-mêmes. L'idée morale n'est d'ailleurs pas absente de la pensée d'Aristote, comme on le voit par d'autres passages de la *Poétique*; c'est la faute tragique avec ses conséquences qui produit en nous la crainte et la pitié; mais comme d'autre part la représentation tragique doit laisser le spectateur sur un sentiment de plaisir, c'est à un tel sentiment que doivent faire place ces passions, pour ramener l'âme à l'harmonie qu'elles avaient troublée; la crainte et la pitié, dit M. K., mettent l'âme en état de dissonance; le dénouement ramène l'accord parfait (p. 76); ou avec d'autres expressions (p. 78), l'équilibre de l'âme, détruit par la pitié et la crainte, est rétabli par la katharsis. C'est pour cette raison, ajoute en terminant M. K., que Sophocle, après avoir excité dans ses drames les plus vives émotions tragiques, donne au chœur le rôle final de prononcer des paroles de calme et d'apaisement; là encore est la katharsis. Que maintenant M. K., à la fin de sa dissertation, vérifie l'exactitude de sa conception par l'examen des pièces de Sophocle, cela devait être; l'auteur d'une théorie trouve toujours le moyen de mettre les faits d'accord avec elle; mais on ne niera pas que son interprétation ne soit très suggestive. Si l'on admet avec lui la fonction du génitif παθημάτων, et la construction des mots δι' ἐλέου καὶ φόβου indépendamment de περαίνουσα, on sera tenté sans doute de le suivre encore plus loin. Cependant, même alors, admet-

tra-t-on que τῶν τοιούτων παθημάτων, compris comme la crainte et la pitié, sont bien effectivement cette même pitié, cette même crainte que conçoit le spectateur à la représentation ? Car en somme c'est dans ces mots surtout qu'est cachée la pensée d'Aristote, et sa définition, pour M. Knoke, revient à ceci : la tragédie excite la crainte et la pitié, puis, par une sorte de revirement, nous affranchit de ces passions, qu'elle-même a fait naître en nous. Je ne veux pas ici instituer une discussion ; je me borne à signaler un point : on voit généralement dans τῶν τοιούτων παθημάτων une reprise de ἔλεος et φόβος exprimés dans δι' ἐλέου καὶ φόβου ; je crois que c'est là une erreur, tout en partageant l'opinion de M. Knoke sur l'indépendance de la phrase περαίνουσα τὴν... κάθαρσιν.

MY.

Diodori Bibliotheca historica. Editionem primam curavit Imm. Bekker, alteram L. Dindorf, recognovit C. Th. FISCHER. Vol. V. Leipzig, Teubner, 1906; xx-336 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

En même temps que le tome V de Diodore, qui contient les livres XVI et XX, a paru la préface du tome IV [1], où M. Fischer expose brièvement les principes qu'il a suivis dans la publication des livres XIX-XX. Le plus ancien et le meilleur de tous les manuscrits est celui de Patmos (P), mais il s'arrête après le livre XVI ; pour les livres suivants, les manuscrits les plus importants sont le Parisinus 1665 (R ; T de Dindorf) et le Marcianus 376 (X), dérivés, du moins en ce qui concerne les livres XVII-XX, tous deux d'une même source ; les autres manuscrits de ce groupe sont négligeables. Une seconde famille est représentée principalement par le Laurentianus LXX, 12 (F), que Dindorf considérait comme supérieur ; mais M. F. démontre, par des exemples choisis, que si tous les manuscrits de Diodore remontent à un archétype unique, la copie dont est sortie la seconde famille a été faite avec la plus grande négligence, le scribe ayant non seulement commis beaucoup d'erreurs, mais troublé fréquemment le texte à sa fantaisie. Bien qu'une seconde main de F ait apporté beaucoup de corrections, d'après un manuscrit de la première famille, M. F. a raison de le ramener à un rang inférieur, tout en reconnaissant qu'il fournit assez souvent la véritable leçon. Le texte, en résumé, pour les livres XVII-XX, a pour fondement R. De la langue de Diodore M. F. dit seulement quelques mots, pour nous informer qu'il a préféré suivre le Parisinus, sans s'astreindre à observer une règle uniforme ; de même pour l'orthographe. C'est un système qui a ses avantages ; il n'a, en principe, rien de contraire à la méthode, et il est manifestement préférable à celui de Dindorf, qui était par trop puriste, corrigeant partout, par exemple, 3e p. plur. pl. q. parfait εισαν en εσαν.

1. LXIV pages, contenant la préface et les sommaires des livres XVI-XVIII, publiés dans ce volume.

Il peut cependant avoir ses inconvénients. De même qu'au point de vue du style et de la syntaxe on est autorisé à corriger (bien entendu avec une extrême prudence) un passage d'un auteur dans le sens de son usage invariable dûment constaté (ainsi M. F. écrit 111,7 ἀνέλαβε pour ἔλαβε de tous les manuscrits), de même il est non seulement permis, mais encore, selon moi, obligatoire de corriger une forme ou une orthographe unique ou presque unique, lorsque l'habitude constante de l'auteur est d'employer une forme ou une orthographe différente. Naturellement on doit tenir compte des diverses périodes de production de l'auteur ; tous ont plus ou moins varié dans certains détails de style et d'expression, et nous savons que Diodore n'a pas mis moins de trente ans à composer sa *Bibliothèque*. Mais il ne me semble pas normal qu'il ait écrit, par exemple, à une centaine de lignes de distance, 21, 8 βιβλιαφόρος et 25,18 βυβλιαφόρος, alors que son orthographe régulière, d'après R, est l'orthographe par υ; cf. 26,5; 27,3; 92,13; 136,10, etc. J'ai eu souvent l'occasion d'exprimer mon respect pour les leçons des manuscrits ; mais il y a des limites, et j'estime que dans le cas dont je parle βιβλιαφόρος 21,8 est une faute de R. L'orthographe βύβλος-βίβλος est plus flottante ; cette dernière se trouve dans R quelquefois, par exemple 7,6; 170,21 ; 336,18 ; cependant, l'usage général de ce manuscrit est βύβλος, et je ne puis croire que Diodore ait écrit 7,1 βύβλου, et cinq lignes plus loin βίβλοις ; de toute façon le scribe a commis une erreur dans ce passage. Je n'attache pas à ces questions d'orthographe plus d'importance qu'il ne convient ; mais on ne peut nier qu'elles n'aient leur utilité pour l'histoire de la langue ; je reconnais du reste qu'il est souvent difficile de se prononcer [1].

MY.

Thadd. SINKO. **Studia Nazianzenica.** Pars prima : De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terræ et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana. Cracovie, Sumptibus Acad. litt. Cracoviensis, ap. bibliopolam societatis librariæ, 1906; 64 p.

Il faut distinguer dans la dissertation de M. Sinko deux parties, qui sont de valeur bien inégale. La première s'occupe d'un genre littéraire, le parallèle ou la comparaison, qui s'est manifesté dans l'antiquité sous plusieurs formes ; d'abord occasionnellement dans les débats judiciaires, comme on le voit par exemple dans le *De Corona*, où Démosthène met en parallèle la vie d'Eschine et la sienne ; puis sous

2. J'ai dit dans une note de mon article sur le tome IV (*Revue* du 16 avril 1906) que, XVI, 3, 1 ἐξοπλασίας était une inadvertance pour ἐξοπλισίας; je ne connaissais pas alors la méthode de M. Fischer, le tome IV manquant de préface, et je me rapportais à XV, 79, 4 ἐξοπλισίαν (Vogel ; — πλασίαν P) et XVII, 2, 3 ἐξοπλισίας (Fischer). Cette forme insolite, qui revient encore dans ce volume p. 9, 23 (RX), est donnée XVI, 3, 1 par R, et M. F. l'a donc imprimée à dessein. Toutefois la variante de P ἐξοπησίας indique plutôt ἐξοπλισίας; or, P est la base du texte dans le livre XVI. — P. 52, 10 lire : συμβουλεύουσιν.

forme de déclamation ou de controverse, où il s'agit d'établir la supériorité de l'une des deux personnes, choses ou actions comparées; enfin, dans des ouvrages particulièrement encomiastiques, tels que les parallèles qui suivent la plupart des *Vies* de Plutarque. Ce genre fut très cultivé par les rhéteurs postérieurs à l'ère chrétienne, comme Polémon et Himérios. M. S. montre comment leur influence s'exerça sur Grégoire de Nazianze, par de nombreux exemples tirés de ses discours, et il poursuit l'histoire du genre dans l'éloquence postérieure, en étudiant quelques passages de Grégoire de Nysse et de Jean Chrysostome, jusqu'aux rhéteurs de l'école de Gaza, Procope et Choricios. Toute cette première partie relative au développement de la σύγκρισις et d'une autre de ses espèces dont le type est le fameux apologue de Prodicos, représentée dans Grégoire de Nazianze par son poème intitulé Σύγκρισις βίων, est traitée par M. S. d'une manière suggestive, avec des détails fort intéressants, en même temps qu'il essaie de retrouver quelques-unes des règles du genre. Je ne saurais apprécier de la même manière la fin de la dissertation, où se trouve commenté, puis publié un morceau d'origine byzantine, en langue vulgaire, attribué faussement à Grégoire de Nazianze, et conservé dans un manuscrit de notre bibliothèque nationale (Paris. gr. 929, xve siècle); le titre en est Δικαιολόγος τῆς Γῆς καὶ τῆς Θαλάσσου (sic) εἰς ἔλεγξιν καὶ μάχην. M. S. explique bien, et par de justes raisons, comment ce morceau a pu être mis sous le nom de Grégoire; mais la publication renferme de nombreuses erreurs, et le commentaire appuie sur quelques-unes d'entre elles d'une façon regrettable. Je n'insiste pas sur des corrections malheureuses comme l. 5 κρύπτεις (cod. κροτεῖς, lire κρατεῖς), 6 ἡλιόκαυστε, 9 ἐπιορκίας, 59 ξηρᾶς (l. avec le manuscrit ἡλιόκαυστη, ἐφιορκίας, ξερᾶς) et bien d'autres; je ne veux signaler que quelques mots, que M. S. prend pour des mots grecs, en les expliquant à sa façon, alors que la véritable lecture lui a échappé. «C'est dans mon sein,» dit la Terre l. 40, « que se trouvent l'or, l'argent, ... τὸ ἄκιθον, τὸ ἴασπιν, τὸ βηρύλλιν », etc.; en note: « ἄκιθον nolumus in ἀκίδιον vel ἀκίδι mutare. » M. S. se perd (p. 51) dans les plus invraisemblables combinaisons pour arriver à ce résultat que ἄκιθον est une corruption de ἀκίδιον, ἀκίδι, issu de ἀκίς, comme bas-lat. *aciarium* de *acies*, et que le mot signifie *acier*. Cela fera sourire les byzantinistes, qui n'auront pas de peine à reconnaître ici le mot ὑάκινθος, pierre précieuse comme le jaspe et le béryl, dont le scribe a négligé l'υ comme dans ἴασπιν (cod. ἀσπίν), qui a perdu son ν comme ἄθραξ l. 41, cf. κολοκύθι, πεθερός, etc., et qui est devenu neutre comme τὸ ἴασπιν, τὸ λίβανον l. 42 et autres [1]. Non moins étrange est l'explication de τὸ ἄρδι, deux lignes plus loin. M. S. le dérive (p. 52) de ἄρδις, pointe d'une flèche, d'un aiguillon, qui serait, selon lui, de la même famille

1. On nous dit p. 51 que τὸ ἴασπιν est pour ὁ ἴασπίς, et que τὸ λίβανον desideratur in lexicis; mais ἴασπις est féminin, et τὸ λίβανον est dans le Thesaurus d'Estienne.

que vfr. *hardir*, all. *hart*, et lui donne le sens de « métal dur dont on faisait certaines monnaies. » Inutile d'aller chercher si loin : le mot a perdu sa première lettre comme ἴασπιν et ὑάκινθον ; il faut lire τὸ σάρδι, encore une pierre précieuse, cf. Théophr. *De Lap.*, et Platon, *Phédon* 110 *d* σάρδιά τε καὶ ἰάσπιδας. Pour ces deux mots, M. S. dit le plus sérieusement du monde (p. 51) : « Frustra in lexicis quæres. » La Mer parle (l. 22) de ses ἄπειρα κύματα ; M. S. déclare gravement que l'épithète ne peut s'appliquer à la mer, parce que ἄπειρος signifie « sans expérience », et que ἀπέρατος (connu seulement par Hésychius dans le sens de « infini ») convient très bien aux flots ; « cependant, ajoute-t-il (p. 54), codicis verba tentare nolumus, metaplasmis agnoscendis contenti. » J'aurais bien d'autres observations à faire ; mais je ne puis trop étendre cet article, et je terminerai sur une phrase (l. 58-59) que M. S. imprime ainsi : Οὐχὶ χθὲν φιλόνεικόν σε μετὰ τῆς ξηρᾶς γῆς ὑπέστρεψον ἐν τοῖς ὁρίοις σου ; et qu'il interprète (V. p. 50 et 54) : « Ne t'ai-je pas fait retourner hier dans tes limites, toi disputeuse ? » C'est le Christ qui parle à la Mer. Pour M. S. ὑπέστρεψον est la même chose que ὑπέστρεψα (note critique), et χθέν est pour χθές « par une sorte d'assimilation à χθιζόν. » Or, il y a là deux phrases distinctes, dont la dernière est ὑπόστρεψον (*sic* cod.) ἐν τοῖς ὁρίοις σου, « retourne dans tes limites. » Le reste me semble devoir être lu de la manière suivante : οὐκ ἦλθεν φιλόνικόν (*sic* cod.) σοι (cod. σῆς) μετὰ τῆς ξερᾶς γῆς ; c'est-à-dire : « n'est-ce pas une querelle qui est survenue entre toi et la Terre ? » Quoi qu'il en soit, l'idée d'une autre dispute déjà calmée la veille par le Christ est inadmissible, οὐχί est plus que suspect dans un pareil texte, ὑπέστρεψον est un barbarisme même dans le grec le plus chydaïque, et χθέν est à laisser à l'imagination de M. Sinko. Publication et commentaire sont à refaire[1].

MY.

Az ókori nevelés története (Histoire de l'éducation dans l'antiquité) par Ernest FINACZY. — Budapest, Hornyánszky, 1906, v-307 pages, in-8°.

A classica-philologia encyclopaediája (Encyclopédie de la philologie classique par R. VARI. Budapest, Athenaeum, 1906-XXXVIII-486 pages in-8°.

Une des grandes misères de l'enseignement supérieur hongrois — surtout dans les Facultés des Lettres et des Sciences — est le manque de bons manuels. Le ministère voulant remédier à cela a chargé des professeurs de ce travail. C'est ainsi qu'ont paru l'*Enchiridion fontium Historiae Hungarorum* de M. Marczali (1901) et les deux

---

1. Je ne puis passer sous silence un autre exemple des fantaisies de M. Sinko ; le lecteur doit être éclairé. L. 55, la perle, dit la Terre à la Mer, χωρὶς ἀστραπῆς οὐ τίκτεται ἐν σοί. Byzantinam ætatem redolet, prononce M. S. ; χωρὶς ἀστραπῆς est mis pour εἰ μὴ χωρὶς ἀστραπῆς (p. 55) ; et il traduit (p. 49) : « Il ne naît en toi qu'une bonne chose (le texte dit καλόν), c'est la perle ; mais *elle manque d'éclat*. » Que M. S. prenne la peine d'ouvrir Elien, *Hist. anim.*, X, 13 ; il y lira ceci : Τίκτεσθαι αὐτὸν (la perle) τερατολογοῦσιν, ὅταν ταῖς κόγχαις ἀνεῳγμέναις ἐπιλάμψωσιν αἱ ἀστραπαί.

volumes que nous annonçons aujourd'hui. M. Fináczy dit modestement dans sa Préface que ce volume n'est que le canevas d'un cours d'histoire de la pédagogie. Mais le livre se lit avec beaucoup d'agrément; il est clair et précis et n'omet rien d'essentiel. Il se divise en quatre chapitres. Le premier — Chinois, Égyptiens, Indous et Persans — et le dernier — les Juifs — ne contiennent que des renseignements sommaires. La plus grande partie du volume (p. 17-283) est consacrée aux Grecs et aux Romains. Le génie de ces deux peuples, les différentes phases de leur éducation, les écrivains anciens qui se sont occupés de l'éducation sont caractérisés dans un style nerveux. appuyé de nombreuses citations tirées des Anciens. Ce travail s'adressant à tous les étudiants en « philosophie », c'est-à-dire aux lettrés et aux scientifiques, l'auteur donne ces citations traduites en magyar, le plus souvent, par lui-même. A la fin de chaque chapitre. nous trouvons une bibliographie raisonnée des ouvrages français, anglais et allemands, suivie de quelques appréciations sur la valeur des plus importants. La bibliographie hongroise est plus complète, mais ce ne sont que des dissertations de peu de valeur.

Le livre de M. Vári n'est pas une simple adaptation d'une des nombreuses Encyclopédies que les Allemands ont données depuis Frédéric-Auguste Wolf jusqu'à Boeckh et Usener. M. Vári a une conception originale de la division des matières que la philologie classique embrasse. Il ne néglige aucune des branches de cette science, mais il considère l'histoire des religions et la philosophie, l'histoire de la civilisation — les antiquités — l'histoire politique, l'histoire de l'art et celle de la littérature comme le pivot de ces études. Tout le reste forme des matières accessoires.

L'ouvrage se divise en quatre parties. D'abord, la définition scientifique de la philologie; le but qu'elle poursuit, les méthodes qu'elle emploie, et la place qu'elle occupe dans la science. A la fin de ce chapitre, l'auteur donne des conseils pratiques aux étudiants sur la façon dont ils doivent diviser les matières pendant les quatre années d'études, préparer les grades et profiter du « séminaire » philologique. La deuxième partie fait la critique des différentes Encyclopédies publiées jusqu'ici. La troisième partie — à notre avis la plus intéressante et la plus utile de tout l'ouvrage — expose en deux chapitres les procédés de la critique et de l'exégèse philologique appliqués à la géographie, chronologie, épigraphie, paléographie, grammaire, mythologie, philosophie, civilisation, archéologie et littérature. Ce qui est nouveau dans ces chapitres, c'est que M. Vári donne un exemple à côté de la théorie pour chaque genre de critique et d'exégèse. Ces exemples sont tirés des travaux des philologues. Il a souvent recours aux mémoires et articles de savants français (Weil, Pottier, Havet, Homolle). La quatrième partie donne un résumé de l'histoire de la philologie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ici

encore, M. Vári a tenu mieux compte des travaux français que ses prédécesseurs allemands. Cependant un dépouillement plus consciencieux des rapports que la Revue philologique hongroise a publiés de 1883 à 1903 sur les travaux philologiques parus en France aurait pu fournir encore quelques renseignements. Ainsi les thèses françaises sur Muret, sur Turnèbe, sur les Estienne, sur Hemsterhuis, sur Caylus ne sont pas mentionnées; des travaux comme ceux de Decharme, Holleaux et Châtelain n'auraient pas dû manquer [1]. Monceaux et Lechat ont fait d'autres travaux que le guide Joanne d'Athènes.

Le volume est orné de 22 portraits de philologues. MM. Boissier et Homolle y figurent à côté de Mommsen, Schliemann et d'autres.

Destiné avant tout aux étudiants et professeurs hongrois, l'ouvrage retrace aussi très brièvement l'histoire des études anciennes en Hongrie. La Renaissance sous Mathias Corvin promettait beaucoup, mais les guerres contre les Turcs et contre l'Autriche ont empêché ces études de se développer; les meilleurs philologues comme Sambucus, émigrèrent et déployèrent leur activité ailleurs. Ce n'est que vers 1870 que la philologie commence à être cultivée sérieusement à l'Université de Budapest et à la Société philologique. M. Émile Thewrewk forme alors quelques disciples (Abel, Pecz, Némethy, Csengeri, Vári) qui cultivent avec succès cette branche de la science. D'après la Préface du livre, la philologie classique est sérieusement menacée en Hongrie. Les *utilitaires* demandent la suppression des études anciennes dans les lycées. Déjà le grec est rendu facultatif depuis 1890; si on en fait autant pour le latin, non seulement l'érudition magyare sera amputée, mais l'esprit public lui-même subira un dommage irréparable. Tous les liens entre le passé et le présent seront rompus, car dans aucun pays de l'Europe le latin n'est resté aussi longtemps langue *vivante* qu'en Hongrie.

I. Kont.

Corneille és kora (Corneille et son temps), par Jules Haraszti. Budapest, Académie, 1906, XII, 571 p. in-16. Avec 6 illustrations.

Les savants hongrois s'occupent beaucoup depuis quelque temps, du théâtre classique français. M. Huszar nous a donné, en français, un volume substantiel sur *Corneille et le théâtre espagnol* (1903) que l'Académie française a couronné et auquel M. Brunetière a consacré une étude. M. Haraszti à qui nous devons déjà un *Molière* en deux volumes, vient de publier tout un cours d'art dramatique français dans son ouvrage récent (*Corneille et son temps*) qui a pour

1. Pourquoi Waddington (p. 429) est-il nommé « elfrancziásodott » (francisé), autant dire que Mac-Mahon n'était pas Français; p. 347, lire *Pierre* de Nolhac (pour Paul); p. 430, lire : Haussoullier.

sous-titre : *Le développement de la poésie dramatique française du moyen âge jusqu'à Racine.* Tout ce que le théâtre a produit avant Corneille est condensé en quarante-six pages. Comme tous les ouvrages de M. Haraszti, celui-ci aussi se distingue par de vastes lectures, des analyses fines et détaillées, l'art d'exposer les sujets à un public qui n'est pas très familier avec le XVIIe siècle français. On connaît, en général, mieux la littérature du XIXe siècle qui a exercé et exerce encore son influence en Hongrie que celle du XVIIe.

M. Haraszti a divisé son ouvrage en trois parties : des débuts de Corneille jusqu'à 1635, puis la période des chefs-d'œuvre (1635-51), finalement celle de la décadence. Les contemporains de Corneille ne sont pas négligés non plus. Pour les pièces importantes, l'auteur nous donne l'historique, la source, l'analyse aussi détaillée que possible, puis l'étude des caractères. Il s'inspire principalement des critiques français et c'est un progrès, car anciennement on commentait l'écrivain français à la lumière de la critique allemande. Rien d'important n'a échappé à la curiosité intelligente de M. Haraszti ; il ne connaît pas seulement les critiques contemporains, mais aussi les anciens. Il goûte surtout Vinet et montre (p. 299) une concordance presque littérale entre le jugement de Vinet et celui de Lemaître. Les feuilletons de Sarcey sont largement mis à contribution. Lanson et Faguet — l'ouvrage est dédié à ce dernier — sont discutés et la moelle de leurs œuvres ainsi rendue accessible au lecteur magyar. Bref, ouvrage consciencieux qui fera apprécier en Hongrie le poète du *Cid* à sa juste valeur, car jusqu'ici on n'a traduit que trois de ses pièces : le *Cid* (1773, 1847, 1880), *Horace* (1781), *Cinna* (1887). La traduction d'*Horace* étant aujourd'hui illisible, il reste en tout deux pièces, ce qui est évidemment peu en comparaison de Molière dont on a traduit tout le théâtre. Peut-être la lecture de l'ouvrage de M. Harazsti excitera-t-elle le zèle des traducteurs dont le nombre est assez respectable en Hongrie.

I. Kont.

Charles Cestre, **La Révolution française et les poètes anglais, 1789-1809.** Paris, Hachette, 1906, in-8, 570 pp.

Le sujet choisi par M. Cestre a déjà été abordé par d'autres qui se sont placés à des points de vue différents. M. C. a cherché à marquer la place de la Révolution dans la poésie anglaise, à préciser le rôle joué par la Révolution dans le développement du romantisme, à déterminer enfin son influence sur le mouvement général des idées. M. C. s'arrête en 1809, date à laquelle Wordsworth et Southey deviennent conservateurs. Son travail est donc plus complet que le livre de M. Legouis sur la jeunesse de Wordsworth et plus restreint que les études de M. Dowden, qui comprennent les précurseurs de la Révolution comme Cowper et les révolutionnaires de la seconde

génération comme Byron. L'ordre suivi est à peu près chronologique. Dans la première partie, les poètes anglais sont enthousiastes de 1789, leur ferveur de prosélytes prend diverses formes, ils célèbrent en vers l'ordre de choses nouveau, ils publient des journaux et des pamphlets, avec la pantisocratie de Coleridge, ils passent même à l'application pratique de leurs idées. On sent que ces jeunes gens ne sont pas seuls, il y a derrière eux les éléments d'un parti politique. En rendant compte d'un autre ouvrage de M. Cestre (*Revue critique*, 15 oct. 1906), nous avons essayé de rechercher pourquoi la Révolution qui semblait devoir trouver en Angleterre un terrain bien préparé, échoua lamentablement. Un malentendu initial empêcha les piétistes parmi lesquels se recrutent les partisans des mouvements libéraux, d'adhérer aux idées nouvelles. La prise de la Bastille avait rencontré une approbation unanime, la constitution civile du clergé étonna, l'exécution du roi et de la reine souleva un sentiment d'horreur. Dès que Burke se fut prononcé, les seuls adhérents marquants furent des théoriciens perdus dans l'abstraction, des libres-penseurs cosmopolites, ou des jeunes gens qui devaient s'assagir en arrivant à l'âge mûr. Le désenchantement succéda vite au premier enthousiasme, c'est là proprement le sujet de la deuxième partie. Effrayés de la tournure que prennent les événements, les poètes recherchent un autre idéal : Wordsworth se consacrera désormais à la contemplation de la nature, Coleridge à la spéculation philosophique, Southey à des études d'histoire. On a la sensation que la Révolution a avorté en Angleterre. Dans la troisième partie, la plus originale à notre sens, M. C. soutient que l'échec n'a pas été aussi complet qu'on le croit. Les convictions des poètes ont eu beau sombrer dans la crise, elles ont laissé leur trace dans le cœur : témoins la sympathie de Wordsworth pour les humbles, le spiritualisme de Coleridge, l'aversion de Southey pour Napoléon. Pour établir sa thèse, M. C. écarte toutes les influences libérales qui avaient pu agir sur les Anglais avant 1789. Qu'on prenne par exemple le programme des radicaux anglais, les principales réformes qui y étaient inscrites n'avaient-elles pas des chances d'être réalisées à la veille de la Révolution ? La réforme parlementaire votée en 1832 était alors réclamée par les whigs ; l'émancipation des catholiques commence en 1778. En 1787 les dissidents avaient demandé l'abrogation des Tests, leur pétition fut repoussée par 178 voix contre 100, en 1789 la majorité tombait à 122 pour remonter à 294 en 1790 après les premières décisions de l'Assemblée nationale. Dès 1770 les réformes sociales sont amorcées par les philanthropes et, s'il n'est pas encore question de lois ouvrières, c'est qu'il faudra les guerres du Premier Empire pour les mettre à l'ordre du jour en exaspérant la misère. Par la peur qu'elle occasionna aux conservateurs qui formaient, alors comme toujours, l'immense majorité des Anglais, la Révolution retarda la réalisation de toutes ces

réformes. Le danger conjuré, le parti conservateur non seulement acceptera le programme libéral, mais sur bien des points le fera sien. La Révolution agit exactement comme la guerre d'Amérique quelques années plus tôt. Les torys s'étaient effrayés alors de voir les colonies revendiquer pour soi les privilèges que Locke avait reconnus en 1688 au peuple anglais. Ils allèrent même jusqu'à mettre les Français en garde contre leur engouement pour cette philosophie politique. S'adressant à Necker, Tucker s'écriait en 1781 : « Do you really wish that these levelling destructive principles should be made the standard of the politics of France ? » (*Cui bono*, p. 21) : « Souhaitez-vous vraiment que de ces principes funestes et dignes des niveleurs l'on fasse le modèle de la politique française » ? Il y avait de la clairvoyance dans ce conservatisme étroit. En somme on pourrait se représenter l'Angleterre sous les traits d'un homme très terre-à-terre qui restreint sagement ses dépenses quand il voit ses amis se ruiner dans des spéculations dangereuses ; ensuite, la crise passée, il reprend son train de vie ordinaire.

Voici quelques observations de détail :

Pp. 58, 63. Peut-être aurait-il fallu marquer davantage le rôle d'épouvantail joué au XVIIIe siècle par le souvenir de Cromwell. L'épithète injurieuse de *niveleur* se rencontre à chaque instant. Nous venons de la voir dans la citation de Tucker.

P. 173. Il n'est pas tout à fait juste de dire que les classes dirigeantes en 1789 avaient perdu la foi. Cela eût été vrai trente ou quarante ans plus tôt. L'enseignement de Wesley avait porté ses fruits. Parti de l'université, le mouvement méthodiste qui s'était d'abord propagé parmi le peuple, gagnait la bourgeoisie et la noblesse. Il suffit de rappeler le nom de la comtesse de Huntingdon. Menacé par cette nouvelle réforme, l'anglicanisme se réveillait. Qu'on compare Johnson à n'importe quel homme de lettres du temps de la reine Anne, sans en excepter Addison ou Steele, on verra combien le sentiment religieux est devenu plus profond. Faut-il enfin citer Cowper, que M. Cestre lui-même appelle excellemment « un Rousseau puritain » ?

P. 289. « La religion officielle.. intolérante, dominatrice. » Cette phrase vise l'anglicanisme. Ici encore un changement est surveuu dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Depuis le séjour de Walpole au pouvoir, les tolérants se recrutent dans les rangs du clergé. Tucker que nous citions tout à l'heure est tolérant. Warburton, Paley le sont aussi. Tel évêque est bien plus disposé que Burke aux concessions.

Pp. 262 sqq. ; pp. 305 sqq. Le chapitre sur les origines du romantisme aurait gagné à être un peu plus développé : il n'y est question ni de Gay ni de Prior, ni d'Addison critique de Milton, il n'y a pas un mot sur l'influence de Spenser au XVIIIe siècle. La discussion sur le style des premiers poèmes de Wordsworth, Coleridge et Southey

est à revoir. « Les jeunes poètes, dit M. C., ne se contentèreut pas des élégances classiques. Ils recherchèrent une langue plus précieuse et des artifices plus complexes ». Là-dessus il cite un certain nombre d'exemples ; or on trouverait des mots et des tours de phrase pareils chez Pope et les poètes de son temps. *Erst* se trouve dans Prior : Erst ever dreadful, know they now no dread. *Ode to the Queen*, 1718. Pope n'a pas craint d'écrire : And whelm'd beneath the waves, drop the huge wall. *Iliad* VII. 553, où *whelm'd* fait penser aux *wildered* et *lorn* cités par M. C. comme des innovations de Wordsworth et Coleridge. Pope emploie encore : *orient* science. *Dunciad*, III, 74; *lambent* eyes, *Eloise to Abelard*, 64. On peut multiplier les rapprochements ; Pope place la préposition après le substantif : Live past ages o'er. *Windsor Forest*, 248. Goldsmith *use* de l'ablatif absolu :

> Till, sapp'd their strength, and every part unsound,
> Down, down they sink, and spread a ruin round.
> *Deserted Village*.

Veut-on d'autres preuves des libertés que les classiques prennent avec la grammaire ? L'emploi de l'adjectif pour l'adverbe n'est pas propre aux romantiques, nous lisons dans Pope : Instant, when dipt, away they wing their flight. *Dunciad*, III. 27. Sudden you mount, you beckon from the skies. *Eloisa to Abelard*, 245 ; Goldsmith emploie le pronom personnel pour le pronom réfléchi : Amidst these humble bowers to lay *me* down. *Deserted Village*; I sit *me* down, a pensive hour to spend. *Traveller* ; les verbes neutres deviennent transitifs dans Pope : the phantom flies me. *Eloisa* etc. 236. Il est inutile d'insister : dans ses premiers poèmes, Wordsworth imite les « classico-romantiques » ses devanciers, dont toutes les audaces de style étaient familières aux classiques ; c'est en renonçant à ces raffinements, c'est en aspirant à la simplicité que Wordsworth est devenu original.

P. 486. « Bien que Coleridge.. se considérât comme un *infidèle* ». N'est-ce pas là un anglicisme ?

Remercions M. Cestre d'avoir voulu éclairer un problème littéraire assez obscur. Ce n'est que grâce à des recherches comme celles dont il nous apporte ici le résultat, qu'on peut préciser l'influence des événements contemporains sur la formation de tel ou tel génie poétique. Ce genre de travaux est une des applications les plus fécondes de la méthode historique.

Ch. Bastide.

Tompa Mihály élete és müvei (La vie et les œuvres de Michel Tompa), par M. Lengyel. Budapest. Athenaeum, 1906. 243 p. in-16.

Il y a peu d'études détaillées sur les grands écrivains hongrois. Petöfi excepté, dont la vie courte, mais bien remplie a été étudiée sous tous les aspects, l'érudition magyare n'a même pas produit de

grands travaux d'ensemble sur Vörösmarty et sur Arany. Sans doute, il y a l'étude de Gyulai sur le premier, celle de Riedl sur le second, mais ces études ressemblent plutôt aux volumes des « Grands écrivains français » et n'épuisent nullement le sujet. Elles ne devraient, en aucun cas, dispenser les jeunes érudits de donner des biographies détaillées sur ces grands écrivains. Il en est de même des auteurs de deuxième ordre. Une seule exception est faite pour les écrivains qui ont joué en même temps un rôle politique. Les trois volumes sur le cardinal Pázmány par Fraknói, les cinq volumes sur Zrinyi par le regretté Széchy sont des exemples qu'on devrait suivre dans les études sur les grands écrivains.

Le volume que M. Lengyel vient de consacrer au poète Tompa (1817-68) prouve de nouveau que les jeunes écrivains se contentent de l'analyse des œuvres au lieu de tirer des correspondances et des journaux contemporains des faits moins connus que ceux qu'on trouve dans les grandes histoires de la littérature. Si M. Lengyel avait approfondi son sujet, il aurait pu nous dire pourquoi Tompa fut tellement goûté de ses contemporains au point qu'on le plaçait à côté de Petöfi et d'Arany et pourquoi il est tombé plus tard presque dans l'oubli. Au lieu d'une investigation originale, l'auteur se contente de raconter les circonstances suffisamment connues de la vie du poète et analyse longuement les principaux contes et les poésies écrites sous la réaction autrichienne. Son volume sera lu avec profit du grand public qui connaît peu Tompa, mais il ne nous fera pas pénétrer dans l'intimité du poète.

I. Kont.

— Les deux conférences de MM. D. et W. Häcker, sur la science de la nature et la théologie (*Naturwissenschaft und Theologie*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8, IV-41 pages) ne consistent pas en considérations apologétiques, mais en réflexions très sages et très critiques sur la théorie de l'évolution et sur la doctrine chrétienne. La conciliation est toujours affaire de bonne volonté. — A. L.

— On trouvera dans le livre de M. C. W. Wish sur « l'ancien monde » (*The ancient World*; London, Luzac, 1906; in-8, XII-345 pages) un panorama très confus de l'histoire d'Israël et des empires égyptien et assyrien, avec des considérations très particulières sur les anciennes civilisations. Lecture pénible et de médiocre profit. — A. L.

— M. G. Beer expose de façon claire et instructive les trois grands règnes de l'histoire israélite (*Saul, David, Salomo*; dans la collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*; Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 80 pages). Bonne lecture populaire, où les personnes les plus cultivées peuvent trouver intérêt. — A. L.

— Le très remarquable ouvrage de M. H. Weinel sur le Christ et ses modernes historiens paraît en édition remaniée et augmentée (*Jesus im neunzehnten Jahrhundert*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8, 326 pages; sur la première édition, voir *Revue* du 28 septembre 1903, p. 242). La disposition générale du livre est restée la même, mais les retouches et additions sont assez nombreuses, notamment en

ce qui concerne les plus récents travaux relatifs à la critique des Évangiles et à la vie de Jésus. — A. L.

— Il est difficile de grouper plus de notions claires, de jugements précis, en meilleur ordre et en aussi peu de pages, que M. E. Grafe a réussi à le faire dans sa conférence sur le christianisme primitif et l'Ancien Testament (*Das Urchristentum und das alte Testament*; Tübingen, Mohr, 1907 ; gr. in-8, 48 pages). La manière dont les premiers chrétiens se sont approprié l'Ancien Testament est parfaitement décrite, et les conséquences de ce fait, les bonnes et celles qu'on peut trouver moins heureuses, très justement appréciées. — A. L.

— Discussion méthodique d'un point assez important de critique textuelle, dans la dissertation de M. F. J. Bonnassieux sur les *Évangiles synoptiques de s. Hilaire de Poitiers* (Lyon, Vitte, 1906; in-8, 126 pages). Le texte vieux latin d'Hilaire paraît avoir été apparenté de très près à celui du *cod. Usserianus I.* On ne peut qu'encourager l'auteur à poursuivre ses recherches. — A. L.

— Signalons encore deux fascicules des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, le *Jesaia* de M. H. Guthe, et *Was uns Jesus heute ist*, de M. A. Meyer (Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 70 et 56 pages) : le premier, excellent travail de vulgarisation historique ; le second, intéressant spécimen de théologie libérale. — A. L.

— On a beaucoup discuté, on discutera longtemps encore sur la conscience messianique de Jésus, expression moderne du problème christologique. En une dissertation très documentée, très substantielle, M. H. J. Holtzmann expose l'état et les différents aspects de la question (*Das messianische Bewusstsein Jesu* ; Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8, 100 pages). La conclusion est que, si le messianisme a été la forme historique de la conscience religieuse de Jésus, cette conscience était en elle-même quelque chose de supérieur au messianisme. Cela peut s'entendre. Mais ne seraient-ce pas, en grande partie, l'Église et la spéculation chrétienne qui auraient tiré, qui tireraient encore de l'Évangile un idéal religieux qui n'était pas autrement développé dans la conscience du Christ ? — A. L.

— Très sérieuse étude de M. A. Schettler sur la formule « par le Christ », fréquemment usitée dans les Épitres de saint Paul (*Die paulinische Formel « Durch Christus »* Tübingen, Mohr, 1907 ; in-8, viii-82 pages) : il ne s'agit pas d'une influence éloignée, de l'efficacité de la rédemption opérée par Jésus; mais l'Apôtre l'entend d'une action immédiate et actuelle du Christ immortel, du Christ-esprit, dans l'âme croyante. — A. L.

— Les Facultés de théologie ont-elles une raison d'être après la séparation de l'Église et de l'État ? Telle est la question que traite, avec beaucoup de compétence et de largeur d'esprit, M. E. Troeltsch (*Die Trennung von Staat und Kirche, der staatliche Religionsunterricht, und die theologischen Fakultäten* ; Tübingen, Mohr, 1907 ; in-8, 79 pages). En Allemagne, cette question est d'ordre purement théorique; mais on prévoit, semble-t-il, qu'elle pourrait devenir pratique. M. T. se prononce pour le maintien des Facultés, en tant que hautes écoles de science religieuse. — A. L.

— Tout en faisant la part de l'optimisme officiel, on peut voir dans le recueil de discours et d'articles, que publie Mgr P. Batiffol (*Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique* ; Paris, Lecoffre, 1907 ; in-12, vii-354 pages), en quelle mesure, très appréciable, un établissement tel que l'Institut catholique de Toulouse peut s'associer et contribuer au mouvement scientifique de notre temps, principalement en ce qui concerne le progrès des études religieuses. Mais pour faire passer devant certaines autorités, hiérarchiques ou d'opinion, la seconde par-

tie du programme qu'on affiche : « foi au progrès par l'étude », on est obligé d'insister sur la première : « loyalisme absolu envers l'Église », et il faut bien dire que certaines manifestations de ce « loyalisme » pourraient n'être pas très dignes d'éloges. Par exemple, un article comme celui qui a pour objet le *Richard Simon* de M. Margival, où Mgr B. fait valoir sa propre orthodoxie en dénonçant, exagérant et faussant ce qu'il s'imagine être les idées d'anciens amis, échappe à toute qualification. — A. L.

— Nous avons reçu le premier numéro (nov. 1904) de *Cœnobium*, revue internationale de libres études. Beau programme. Principaux articles : K. E. Neumann, *L'origine di Dio* (traduction), interprétation d'un texte bouddhique, et rapprochement avec l'Évangile, très contestable en cette dernière partie, et tendancieux ; E. Giran, *La croyance et la foi*, pour accorder à celle-ci tous les mérites qu'on refuse à celle-là, mais on réussit mal à définir cette foi salutaire ; G. Rensi, *La religione*, critique impitoyable des croyances fondamentales, Dieu et l'immortalité, croit trouver dans l'Évangile même, par une exégèse plus que hardie, le renoncement à la vie éternelle, et constater une opposition irréductible entre l'esprit religieux et les religions, sauf le bouddhisme ; P. Buquet, *Les morales récentes*, même critique radicale, conclut à la morale socialiste, sans la définir suffisamment ; D. Battaini, *Intorno alla natura del cristianismo*, réflexions d'un catholique très moderne, mais qui ne laisse pas de paraître fort distant des précédents ; etc., etc. Une telle publication a son intérêt. On peut craindre seulement que la moyenne des lecteurs, même cultivés, ne se croient introduits à la tour de Babel. — A. L.

— Le livre de M. V. Norström, *Das tausendjährige Reich* (en sous-titre : *Eine Streitschrift gegen Ellen Key und den radikalen Utopismus* ; traduit du suédois par M. Langfeldt ; Leipzig, Dieterich, 1907 ; in-8, x-144 pages) manque un peu d'unité, et il manque aussi de clarté. Il contient une partie polémique assez confuse, et une partie purement philosophique, qui atteste une certaine vigueur de pensée. De l'ensemble se dégage un système d'idéalisme moral qui aurait gagné à être exposé pour lui-même, avec plus d'ampleur et de méthode. — A. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 juin 1907.* — M. Théodore Reinach signale la découverte et la publication, par M. Heiberg, d'un traité inédit d'Archimède, conservé dans un palimpseste de Constantinople. Ce traité, intitulé *De la Méthode*, et adressé à Ératosthène, est remarquable par l'application ingénieuse de la mécanique à la solution des questions géométriques et par l'emploi d'une méthode comparable au calcul intégral : les surfaces y sont, dans certaines conditions, considérées comme des sommes de lignes droites, les volumes comme des sommes de plans. Archimède apparaît là comme le précurseur de Leibniz et de Newton. M. Th. Reinach se propose de publier prochainement une traduction française de cet ouvrage.

M. Saladin communique une note sur la chaire de la mosquée de Kairouan.

M. le général de Beylié lit une note sur le voyage qu'il a fait dans le bassin du Tigre, au N. de Bagdad, pour recueillir des renseignements sur l'architecture des Abbassides aux viiie et ixe siècles p. C. Il a visité, entre autres, les ruines des châteaux d'El Aschiok, de Dar el Kalif, et des anciennes mosquées de Samara et d'Aboudelef, à 100 kil. au N. de Bagdad. Les photographies et plans de ces divers monuments, qui jusqu'ici n'avaient pas été étudiés, donnent une idée précise d'une période inconnue de l'art musulman à ses débuts. Le général de Beylié rapporte en outre de nombreuses photographies d'inscriptions inédites de Diarbekir et un plan des anciennes fortifications de la ville.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — **24 juin.** — **1907**

Chabert, Histoire sommaire des études d'épigraphie grecque. — Nitzsche, Démosthène et Anaximène. — A. B. Hersman, Plutarque et les anciens mythes. — Glotz, Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque. — Greenidje, Histoire de la République romaine, I. — Merlin, Les revers monétaires de Nerva. — Adamantiou, Chronique de Morée, VI. — Dussaud, Les Arabes en Syrie avant l'Islam. — Fletcher, Le matériel arthurien des Chroniques. — Fitting, et Suchier, Lo Codi. — Petraglione, Les contes de Doni. — Novatí, Articles et morceaux variés. — Riedl, Histoire de la littérature hongroise. — Lettre de M. René Pichon au directeur de la *Revue Critique*. — Zrinyi, p. Szechy-Badics. — Morceaux sur la Hongrie par des humanistes hongrois, p. Hegedüs. — Hazinczy, Corresp. XVI, p. Vaczy. — Kreskay, Épitres poétiques, p. G. Heinrich. — Lygdamus, p. Nemethy. — Thury, Goma. — Greb et Hajnal, Les dialectes de Zips et d'Isztimer. — Escott, L'Angleterre d'aujourd'hui, trad. György. — Ed. Mahler, Babylone et Assyrie. — Solymossy, Lyrique et épique. — Revues hongroises. — Vaganay, Le roi Perceforest. — Académie des inscriptions.

S. Chabert, **Histoire sommaire des études d'épigraphie grecque.** Paris, Leroux, 1906; 166 p.

Ceux qui ne sont pas épigraphistes de métier, et sans doute aussi quelques-uns de ceux qui s'occupent spécialement des inscriptions, ignorent peut-être comment s'est constituée la science de l'épigraphie, et quels progrès elle a faits depuis le jour où l'on eut l'idée de copier et d'interpréter une inscription ancienne jusqu'à l'époque où l'on songea à réunir en de vastes *Corpus* tous les textes gravés. Ce qu'a fait R. de la Blanchère, il y a quelque vingt ans, pour l'épigraphie latine, M. Chabert, professeur à l'Université de Grenoble, s'est proposé de le faire pour l'épigraphie grecque. Il a écrit une brève histoire de cette science, de ses origines à son état actuel, en un livre utile, suffisamment documenté, d'une lecture intéressante; on y apprendra comment se sont formés les premiers recueils, précurseurs du *Corpus* de Boeckh et du *Corpus Inscriptionum Atticarum*, et comment ce dernier s'est fondu dans un nouvel ouvrage, les *Inscriptiones Græcæ*, en cours de publication, qui doit comprendre toutes les inscriptions connues rédigées en langue grecque, à part celles de l'Asie-Mineure et de l'Égypte. M. Ch. insiste avec raison sur les services qu'ont rendus et que rendent encore à l'épigraphie grecque les institutions permanentes fondées en Grèce même, comme l'École française d'Athènes, l'Institut archéologique allemand, l'École américaine d'Athènes, etc., dont les explorations et les fouilles ont mis au jour tant de monuments et d'inscriptions du plus haut intérêt. Le travail

de M. Ch. mérite d'être bien accueilli. Il serait facile d'ajouter çà et là quelques titres d'ouvrages importants ; par exemple, à propos des explorations utiles à l'épigraphie, les *Travels and Researches in Crete* de Spratt, et les *Discoveries at Ephesus* de Wood ; parmi les recueils partiels, les *Inscriptions de Magnésie du Méandre* de O. Kern ; parmi les ouvrages spéciaux sur la langue des inscriptions, la *Grammaire des Inscr. de Pergame* de Schweizer (M. Chabert cite de Meisterhans seulement la seconde édition et ne semble pas connaître la troisième, de 1900 [Meisterhans-Schwyzer]), etc. Mais on n'oubliera pas que l'auteur ne s'est pas « attaché à être complet dans la bibliographie » (p. 13), et que le titre de son livre est *Histoire sommaire* [1].

MY.

W. NITSCHE, **Demosthenes und Anaximenes.** Eine Untersuchung. Berlin, Weidmann, 1906. Tir. à part des *Jahresberichte des Philologischen Vereins*, t. XXXII, p. 73-184.

La découverte du Commentaire de Didyme sur Démosthène a remis en question l'authenticité de quelques-unes des harangues du grand orateur. On était d'accord, sauf de rares exceptions, pour admettre que la quatrième Philippique, le Πρὸς τὴν ἐπιστολὴν τὴν Φιλίππου, et le Περὶ συντάξεως (or. X, XI, XIII) ne sont pas de Démosthène. D'après un passage de Didyme au sujet de XI, on a cru pouvoir attribuer ce discours à Anaximène de Lampsaque ; voici maintenant que M. Nitsche essaie de démontrer que non seulement ce discours, mais encore les deux autres, sont dus au même rhéteur. Ses arguments sont de deux sortes. Les uns sont purement critiques, et consistent en de nombreux rapprochements entre les discours étudiés et les autres Philippiques de Démosthène ; il y a, en effet, des ressemblances frappantes, d'où l'on peut conclure avec une apparence de logique à une imitation, à un pastiche même du style démosthénien. Les autres sont d'ordre historique et politique ; Anaximène aurait composé ainsi ces trois discours, qui auraient été intercalés dans la série des discours authentiques, dans le but pratique d'influer sur la politique de Démocharès, qui devait être une continuation de la politique inaugurée par Démosthène (p. 130). M. N. insiste, autant que le permettent les renseignements épars que nous possédons, sur les relations entre Anaximène et Démocharès et sur leur action commune dans la direction de la politique athénienne, et il est certain qu'il ne laisse de côté rien de ce qui peut autoriser et fortifier ses conclusions. On ne devra pas cependant les accepter avec trop de précipitation, bien qu'elles s'appuient sur des combinaisons très suggestives ; certaines questions de chronologie sont loin d'être complètement élucidées,

---

1. Il n'eût pas fallu écrire p. 94 l'alphabet *syllabaire* de Chypre, ni p. 100 der bester Kenner.

et une simple date déplacée, relativement à la suite des harangues de Démosthène, peut affaiblir singulièrement la portée des analogies que l'on constate entre les discours suspectés et ceux qui auraient servi à les composer. Ce que nous savons d'Anaximène de Lampsaque n'est pas d'ailleurs dégagé de toute obscurité, et, bien qu'on admette généralement qu'il est l'auteur de la *Rhétorique à Alexandre*, je ne puis me dire convaincu par la démonstration de Spengel. Mais on voit, par les études qu'il provoque, combien le Commentaire de Didyme est précieux; et si M. N. est dans le vrai, c'est-à-dire si la quatrième Philippique et le Περὶ συντάξεως sont bien dus à un autre qu'à Démosthène lui-même, la figure d'Anaximène aura pris un relief que nous ne lui connaissions pas. — M. Nitsche conjecture également que les *Proèmes*, les *Lettres* 1-4, et le premier discours *contre Aristogiton* sont l'œuvre d'Anaximène. Vers la fin du volume (p. 154-172), une critique minutieuse de la récente édition de Blass (*Demosthenes' neun Phil. Reden*, par Rehdantz, II 1, or. V-IX, 6e éd. par Blass, 1905).

MY.

Anne Bates HERSMAN. **Studies in greek allegorical interpretation.** I, Sketch of allegorical interpretation before Plutarch; II, Plutarch. Chicago, The blue sky press, 1906; 64 p.

On voit par le titre que cette dissertation comprend deux parties, et que la première est une simple esquisse. Ce n'est guère plus, en effet, qu'une énumération sommaire des allégories grecques, où l'on voit comment s'est développé chez les Grecs l'esprit critique qui les a amenés à l'interprétation allégorique de leurs croyances religieuses; brève revue (et incomplète, avoue la préface) des philosophes, historiens, etc., qui ont interprété les mythes contenus dans Homère et dans les autres poètes. La seconde partie traite de Plutarque, de ses opinions religieuses et de la manière dont il envisage les anciens mythes; elle consiste principalement en une analyse du traité *de Iside et Osiride*, dont les parties essentielles sont traduites. Tout cela n'est pas bien neuf, mais n'est pas cependant dépourvu d'intérêt, bien que l'attitude de Plutarque à l'égard des traditions religieuses et des mythes poétiques eût pu donner matière à des observations beaucoup plus développées.

MY.

G. GLOTZ, **Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque.** Paris, Hachette, 1906; III-303 p.

Le nom de M. Glotz est déjà bien connu des hellénistes et des historiens de la Grèce; son ouvrage sur la famille et le droit criminel, qui lui a valu de hautes récompenses, l'a classé au rang des chercheurs dont on est en droit d'attendre d'importants travaux. En attendant, il

réunit dans ce volume sept articles également intéressants, où il s'occupe des rapports entre la religion et la justice, ou encore de certains traits de la vie publique et privée des Grecs. Ces articles ont paru — quelques-uns ont déjà près de dix ans — dans diverses revues; *la Marine et la Cité* dans la *Revue des Études grecques*, et *l'Ordalie* dans la *Revue historique*; *le Serment* et *l'Exposition des enfants* [1] sont reproduits, légèrement retouchés, du *Dict. des Antiquités*; les deux derniers, *les Jeux olympiques* et *l'Étude du droit grec*, sont des réimpressions, également remaniées, l'un de la *Quinzaine* et l'autre de la *Revue de Paris*. Le volume s'ouvre par des considérations sur la religion et le droit criminel, conférence faite en 1903 à l'École des Hautes-Études sociales. Tous ces articles sont, je dois le supposer, connus de nos lecteurs; on saura gré à M. Glotz de les avoir rassemblés; ce sont, pour la plupart, d'excellents tableaux de l'évolution des mœurs et des croyances, qui permettent de saisir, par certains côtés, les progrès de la civilisation grecque.

MY.

A. H. J. GREENIDJE. **A. History of Rome during the later Republic and early Principale,** t. I, Methuen and C°, Londres, 1904, XII-508 p.

Au début de sa Préface, l'auteur de cette nouvelle *Histoire de Rome* annonce que son œuvre doit comprendre 6 volumes. Le premier volume embrasse la période comprise entre le Tribunal de Tiberius Gracchus et le second consulat de Marius (133-104 av. J.-C.); le second volume se terminera avec le premier consulat de Pompée et de Crassus (104-70); le troisième volume exposera les événements de 70 à 44; le quatrième volume sera probablement consacré à la troisième guerre civile et au règne d'Auguste; le cinquième et le sixième raconteront l'histoire de l'empire jusqu'à l'avènement de Vespasien.

On se demande tout d'abord, après avoir pris connaissance de ce programme, pour quelle raison M. G. prend comme point de départ le Tribunat de Tiberius Gracchus. La Préface ne fournit à cette question aucune réponse. Elle fait simplement allusion à l'unité de la période étudiée; M. G. indique en outre qu'il n'a pas cru devoir résumer, sous forme d'introduction, l'histoire de Rome ni le développement de sa constitution jusqu'à l'époque des Grecques. Certes un historien est libre de choisir son sujet et de n'étudier, dans l'histoire d'un peuple ou d'un État, qu'une période donnée. Mais encore faut-il

---

1. Ici M. Glotz me semble beaucoup exagérer la portée de certains textes. — P. 193, note 1, on nous dit qu' « un client de Lysias faisait lit à part, pour ne pas être troublé dans son sommeil par les cris » (*Meurtre d'Eratosthène*); c'est inexact; la raison est toute différente; et quand on lit que « bien des Grecs étaient rebutés par les ennuis et les soucis quotidiens que suscitent les enfants », on voudrait avoir des témoignages plus certains et plus exactement interprétés.

que le début et la fin d'une telle période marquent vraiment le début et la fin d'une évolution caractéristique ou importante, que l'un et l'autre n'aient pas été choisis arbitrairement, qu'ils ne forment pas une de ces limites artificielles trop souvent usitées en histoire. Or nous ne voyons pas très nettement comment, dans une œuvre aussi considérable que celle de M. G., dans une œuvre qui s'intitule : *Histoire de Rome*, peut se justifier le choix des deux dates initiale et finale (133 av. J.-C. 69 ap. J.-C.). Ce qui apparaît en l'année 133 n'est pas un élément nouveau dans l'histoire de Rome ; c'est au contraire la conséquence d'une longue série d'événements ; c'est le terme d'une évolution, à la fois économique, sociale et politique, qui a commencé près d'un siècle auparavant. L'avènement de Vespasien ne détermine pas davantage la fin d'une époque ou la disparition d'un état de choses significatif. En quoi le gouvernement des Flaviens diffère-t-il de celui des Césars? A Rome même, dans le Sénat ou dans la haute société, saisit-on après l'an 69 la trace de quelque grand changement? Dans les provinces, sauf quelques épisodes d'une gravité plus apparente que réelle, aperçoit-on des troubles profonds, des bouleversements essentiels? Malgré l'affirmation contenue dans la Préface, nous ne pensons pas qu'il y ait une réelle unité dans la période choisie par M. G. Nous sommes d'ailleurs frappé de la tendance qu'ont certains érudits à découper arbitrairement dans l'histoire des tranches chronologiques, sans tenir un compte suffisant de la réalité. M. Ferrero, pour étudier la formation, le développement et le déclin de l'empire romain, n'a-t-il pas cru devoir exposer sous forme d'un résumé rapide, tout ce qui précède la mort de Sylla? On se demande avec étonnement en quoi la défaite de Carthage, les premières interventions de Rome en Grèce et en Orient, la création des provinces d'Afrique, d'Espagne, de Narbonaise, d'Achaie, de Macédoine, d'Asie, sont des faits moins importants pour la formation et le développement de l'empire que la seconde guerre contre Mithridate, l'organisation par Pompée des provinces de Syrie et d'Asie-Mineure, etc.

Cette réserve faite, nous nous plaisons à reconnaître que le premier volume de l'*History of Rome* de M. G. est une œuvre de grande valeur. L'auteur expose avec méthode, science et clarté l'œuvre tentée par les Gracques ; il montre les causes pour lesquelles cette œuvre a, dans son ensemble, échoué ; il en indique les conséquences directes et indirectes. Il raconte ensuite la Guerre de Jugurtha, les débuts de la carrière militaire et politique de Marius, les premières rivalités entre Marius et Sylla. M. G. a fait un effort très louable, le plus souvent heureux, pour examiner sous leurs diverses faces les problèmes qu'il étudie. Il montre, en particulier, avec beaucoup de pénétration, quelle a été pendant cette période d'une trentaine d'années (133-104) la répercussion réciproque de la politique intérieure de Rome et de sa politique extérieure ; quelle place tient, par exemple, l'annexion de

la province d'Asie dans l'histoire économique et sociale de Rome entre la mort de Tibérius Gracchus et le premier tribunat de Caius; quelle a été l'influence sur les premières années de la Guerre de Numidie du désarroi moral où était tombée l'aristocratie dirigeante de Rome. Il accorde la place qu'elles méritent aux grandes transformations économiques dont l'Italie fut le théâtre à cette époque. En un mot, si l'on accepte les limites chronologiques choisies par M. G., ce premier volume de l'œuvre qu'il a entreprise mérite les suffrages des érudits et des historiens; il sera lu et consulté avec grand profit, même après les ouvrages de Mommsen, Duruy, Ihne, Lange, etc.

J. Toutain.

A. Merlin, **Les Revers monétaires de l'Empereur Nerva,** Paris, Fontemoing, 1986, 150 p. 8°.

Cette étude sur les *Revers monétaires de l'Empereur Nerva* n'est pas moins historique que proprement numismatique. M. M. s'est en effet proposé, en l'écrivant, de rechercher « quelle lumière les types et les légendes monétaires pouvaient jeter sur le gouvernement de cet empereur. Les monnaies sont des documents au même titre que les textes littéraires ou épigraphiques : on doit donc les interroger avec le même soin que ceux-ci et s'efforcer de ne négliger aucune des informations qu'elles peuvent nous fournir. »

L'opuscule de M. M. est divisé en deux parties. Dans la première sont étudiés les types de revers frappés à Rome; dans la seconde, les types de revers frappés en dehors de Rome. Chacun de ces types est interprêté, discuté, commenté avec une science très sûre, de bon aloi et parfaitement claire. Dans le chapitre I, qui traite des *Monnaies relatives à la personne de Nerva*, nous signalerons la discussion sur le type des « *Instruments sacerdotaux* » et sur celui de « *Diane Chasseresse* ». Les revers, qui ont quelque rapport avec le programme politique de Nerva, forment la matière du chapitre II; les principaux types de ces revers sont : la *Libertas publica*, la *Salus Publica*, la *Fortuna Populi Romani*, l'*Aequitas Augusti*, la *Concordia Exercituum*, la *Pax Augusti*, la *Justitia Augusti*, l'*Annona Augusti*, la *Providentia Senatus*. Quelques autres revers commémorent des mesures spéciales prises par Nerva : tels sont, entre autres, ceux où se lisent les inscriptions : *Fisci Judaïci calumnia sublata*; — *Vehiculatione Italiae remissa*; — *Tutela Italiae* (allusion aux Institutions alimentaires ébauchées par Nerva).

La seconde partie, consacrée aux types de revers frappés hors de Rome, traite : 1° des médaillons d'argent à légendes latines frappés en Asie; 2° des monnaies coloniales à légendes latines (Cassandrea de Macédoine, Parium de Mysie, Sinope de Paphlagonie, Antioche de Syrie, Bérysus de Phénicie, Héliopolis de Caelé-Syrie); 3° des monnaies impériales grecques, provenant surtout de Thrace, Macédoine,

Crète, Pont, Paphlagonie, Mysie, Carie, Lydie, Phrygie, Lycie, Pisidie, Galatie, Cappadoce, Syrie, Egypte.

Une brève conclusion met en lumière sous une forme synthétique, les résultats les plus importants de cette étude. Nous souhaitons que d'autres études analogues soient entreprises sur la numismatique impériale. Les monnaies romaines de l'époque impériale peuvent fournir d'abondantes indications sur l'histoire des empereurs. Il y a là une voie encore peu explorée ; il est désirable que les jeunes érudits s'y engagent, à la suite de M. A. Merlin. Par sa méthode, par son plan, par la netteté des discussions, l'étude sur « *les Revers monétaires de l'empereur Nerva* » leur fournira un excellent modèle.

J. Toutain.

Adamantiou (Adamantios).. Τὰ Χρονικὰ τοῦ Μορέως, συμβολαὶ εἰς τὴν φραγκοβυζαντινὴν ἱστορίαν καὶ φιλολογίαν (Extr. du Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος t. VI, p. δ' + 453-675). Athènes, typ. Sakellarios, 1906.

La *Chronique de Morée*, ce livre si important pour l'histoire des établissements français dans le Péloponnèse au XIIIe siècle, nous est parvenue en plusieurs langues, sous des formes assez différentes les unes des autres : 1) un texte français en prose, publié en 1845 par Buchon d'après un manuscrit de Bruxelles, sous le titre *Le livre de la conqueste ;* 2) une version italienne en prose, publiée par Hopf en 1873 dans ses *Chroniques gréco-romanes ;* 3) une version aragonaise en prose publiée en 1885 par Morel-Fatio, ayant pour titre *Libro de los fechos et conquistas ;* 4) un texte grec en vers politiques, connu par cinq manuscrits (Copenhague H, Paris P, Turin T, Berne, et un autre de Paris), dont les deux premiers, publiés une première fois par Buchon, l'ont été de nouveau, avec les variantes de T, par J. Schmitt en 1904 ; 5) enfin un abrégé en prose grecque, attribué à tort à Dorothéos, métropolite de Monembasie, et plusieurs fois publié depuis sa première édition en 1631. Des opinions bien diverses ont été exposées au sujet de l'origine et de la parenté de ces différentes versions, et M. Adamantiou, qui s'est proposé d'en montrer l'intérêt, non seulement au point de vue historique, mais encore pour l'étude des mœurs et des institutions féodales en Grèce, a voulu en même temps discuter ces opinions, et proposer une solution à plusieurs des problèmes que soulève l'ensemble de la tradition. Des études comparatives bien conduites, soutenues par une documentation très étendue, lui ont permis d'arriver à des résultats fort vraisemblables, dont je dois dire toutefois qu'ils ne me semblent pas, en partie, incontestablement démontrés. La question des manuscrits du texte grec, ainsi que celle de l'origine des versions italienne et aragonaise et du pseudo-Dorothéos, sont traitées par M. A. de la manière la plus satisfaisante, et ses conclusions, qui concordent avec celles de Schmitt, ne soulèvent aucune objection. Il n'en est pas de même pour ce qui concerne la

source du texte grec et du texte français. Celui-ci, pour Buchon, était le prototype du texte grec ; pour Terrier de Loray, c'est le texte grec qui est l'original ; et la plupart des critiques se sont rangés à l'une ou à l'autre de ces deux opinions. M. A. estime que si deux hypothèses opposées s'appuient sur des raisons également bonnes, cela suffit pour qu'elles soient toutes deux suspectes (p. 645), et il croit, après Ellissen, que les deux versions, la grecque et la française, dépendent d'un même original grec. Mais les arguments de M. A., si sérieux qu'ils soient, ne me paraissent pas conduire nécessairement à ce résultat, qui renferme cependant quelque chose de juste. Je crois exact que les deux textes ont leur source dans une plus ancienne chronique aujourd'hui perdue ; mais j'incline bien plutôt, en considérant l'ensemble comme les détails des deux documents, à me ranger du côté de Buchon, c'est-à-dire à penser que cette première rédaction fut faite en langue française. Le *Livre de la Conqueste* n'est qu'une copie incomplète de cet original, tandis que le rédacteur grec a tantôt traduit, tantôt paraphrasé, tantôt amplifié le texte français qu'il avait sous les yeux. Malgré les mérites du travail de M. A., malgré la justesse d'un grand nombre de ses remarques, le dernier mot de la question n'est pas encore dit ; les deux rédactions n'ont pas été comparées d'assez près dans tous leurs détails d'expression et de style. L'ouvrage de M. Adamantiou n'en est pas moins une excellente contribution à l'étude de ce problème compliqué, et celui qui voudra s'en occuper à nouveau ne pourra se dispenser d'y avoir recours [1].

MY.

1. Quelques remarques de détail : P. 455 l'édition de Schmitt, 1901 ; lire 1904. — P. 492 Hopf n'est pas mort en 1871, mais en 1873. — P. 512 il est bien exagéré de dire avec Leake que le récit du chronographe grec est une imitation du style homérique ; M. A. écrit lui-même plus exactement p. 612 que la forme grecque de la Chronique se rapproche bien plus du roman moderne que de l'épopée archaïque. — P. 524 le copiste de P, ne comprenant pas le mot δρόγγος, le remplace par δρόμος. Je crois plutôt qu'il a mal lu aux endroits relativement peu nombreux où se trouve cette altération, car en général δρόγγος est conservé, cf. 1918, 2999, 3021, 4531, etc. — P. 537 note, Γλαρέντσα pour Κλαρέντσα est ramené (dubitativement) à une fausse étymologie γλάρος. N'est-ce pas plutôt une prononciation populaire *gl* pour *cl*? — P. 539 il est peu exact de dire que la chronique grecque n'omet jamais le *de* (ντέ) particule nobiliaire ; M. A. remarque lui-même p. 540 n. 3 que P la néglige quelquefois. Ajoutons que H fait de même, cf. 7765. P. 567 M. A. prend à tort ντάτζιον pour une corruption de ὁμάτζιον « hommage » (cf. p. 563 n. 4) ; c'est le mot italien *datio*, *dazio* « impôt », si fréquent dans les relations des provéditeurs. — P. 568 « c'est une vérité que le Magne n'a jamais été vénitien » ne saurait être accepté sans explications ; ainsi formulé c'est une erreur. — P. 570 il est dit que les Vénitiens occupèrent Nauplie en avril 1389. En réalité ils l'achetèrent à Marie d'Enghien par un acte du 12 décembre 1388, qui est connu ; les renseignements de Zygomalas à ce sujet (v. *Chron. gréco-rom.*, p. 236) ne sont pas tous rigoureusement exacts. — P. 622 note, les d'Aunoy (Ἀνοέ) ne sont pas mentionnés seulement *une fois* v. 8760 dans la recension grecque ; on les rencontre encore 1325 et 8462, à chaque fois un personnage différent. — P. 666 ne pas dire que T. de Loray suit l'opinion de Schmitt ; c'est le contraire, Schmitt est postérieur.

René Dussaud, **Les Arabes en Syrie avant l'Islam,** avec 32 figures. Paris, Ernest Leroux, 1907, in-8°, p. 178.

Dans ce livre, M. René Dussaud traite principalement des Arabes nomades qui s'établirent dans la région volcanique du Safa au sud-est de Damas et y gravèrent, dans les premiers siècles de notre ère, de nombreuses inscriptions sur les rochers de basalte. Ces inscriptions restèrent longtemps des énigmes ; aujourd'hui, grâce aux dernières recherches, on les lit avec une sûreté suffisante. M. D. qui visita les lieux et y releva avec de nombreuses inscriptions, les restes d'anciens monuments, était tout préparé pour le travail d'ensemble qu'il vient de publier.

Le livre, divisé en sept chapitres, se lit avec un intérêt soutenu d'un bout à l'autre. L'art arabe antéislamique est habilement exposé dans le second chapitre ; les figures des monuments reproduits sont très réussies. Dans le chapitre suivant l'auteur est amené par l'étude de l'alphabet safaïtique à examiner les diverses opinions qui ont été émises sur l'origine des anciens alphabets, notamment de l'alphabet phénicien ; les récentes hypothèses auxquelles il se rallie demeurent toujours douteuses. Signalons encore les chapitres du *Panthéon safaïtique* où M. D. se montre le maître connu par ses précédentes publications.

Le Safa reste à l'ordre du jour, mais maintenant on n'en parlera pas sans citer le nouvel ouvrage de M. Dussaud.

R. D.

R. Huntington Fletcher. **The Arthurian Material in the Chronicles, especially thoso of Great Britain and France,** Boston, Ginn a C°, 1906 ; in-8° de IX-313 p. (Studies and Notes in Philology and Literature, [publiées par l'Université de Harvard], tome X.)

M. Fletcher a eu la patience d'étudier plus de deux cents chroniques, surtout françaises et anglaises, embrassant une période de dix siècles (du VIe au XVIe) pour y séparer, dans les récits relatifs à Arthur et à ses prédécesseurs, les éléments romanesques et légendaires du maigre noyau historique qu'ils entourent. C'est un travail immense, dont les résultats ne sont peut-être pas proportionnés à l'effort accompli. Ni l'histoire littéraire en effet, ni l'histoire proprement dite ne peuvent en tirer grand profit : c'est seulement un chapitre instructif, mais attristant, de l'histoire des procédés historiques du moyen âge. Les pages consacrées à Geoffroi de Monmouth et à ses sources m'ont paru les plus intéressantes et les plus nouvelles ; mais, j'avoue que je ne saurais dire avec exactitude ce que les recherches de M. F. ajoutent à celles de ses prédécesseurs. Les historiens postérieurs n'ayant guère fait que copier Geoffroi, peut-être n'y avait-il pas lieu d'y insister aussi longuement. Il faut néanmoins savoir gré à M. F. de la conscience qu'il a mise à dépouiller et à comparer

entre elles tant d'œuvres indigestes, dont beaucoup sont difficilement accessibles. Ajoutons qu'un index très développé facilite l'usage de cet érudit et consciencieux ouvrage.

A. Jeanroy.

K. Fitting et H. Suchier. **Lo Codi, eine Summa Codicis in provenzalischer Sprache aus der Mitte des XII Jahrhunderts.** — I. *Lo Codi in der lateinischen Uebersetzung des Ricardus Pisanus, herausg. von H. Fitting.* Halle, 1906, in-8° de 64, 385 pages, avec 3 fac-similés.

Le titre de ce volume en indique nettement le contenu : nous avons ici le texte latin d'une *Summa Codicis,* laquelle est la traduction — et non l'original — d'un ouvrage provençal qui sera publié dans un second volume. Cette opinion sur le rapport des deux textes, aujourd'hui généralement admise, a toujours été soutenue par les éditeurs et M. Fitting l'appuie dans son introduction de preuves tout à fait convaincantes.

La traduction latine n'a donc qu'un intérêt relatif, dont le principal est de nous fournir un grand secours pour la critique du texte original. Quant à celui-ci, il se recommande également à l'attention des philologues et des historiens du droit. Aux premiers, il apparaît comme le plus ancien ouvrage en prose de dimensions étendues rédigé dans une langue romane ; pour les seconds, il offre cet intérêt de n'être pas, comme tant d'autres *Summae* de l'époque, un ouvrage d'enseignement livresque, mais une adaptation du droit romain à la pratique courante, une sorte de « manuel populaire du droit romain. » M. Rob. Caillemer, développant les idées de M. Fitting, ne craint pas d'affirmer que c'est par des ouvrages comme celui-là « que le droit romain a pénétré peu à peu dans la pratique de la France méridionale », et que, « parmi les facteurs de cette romanisation, il semble devoir être placé au premier rang » [1].

Il était naturellement impossible de séparer, dans une étude critique, l'original de la traduction : aussi bien est-ce à l'un comme à l'autre qu'est consacrée la sobre et précise introduction de M. Fitting. L'illustre professeur de Halle a retrouvé d'abord les sources de l'ouvrage (qui sont essentiellement la *Summa* de Rogerius et la *Summa Trecensis*) ; il a cru pouvoir déterminer aussi, d'après les allusions locales et historiques que fournissent les exemples, le lieu et l'époque où il a été composé : il serait l'œuvre d'une société de juristes, travaillant, entre 1133 et 1149, pour la maison des Baux, qui dans sa longue lutte contre la dynastie barcelonaise des comtes de Provence, recherchait l'appui de l'empereur ; ainsi s'expliquerait le souci, visible en bien des passages, de mettre en relief les droits de l'Empire. L'introduction se termine par la description et la classification des manuscrits et des recherches sur la traduction latine (écrite dans la région

1. *Annales du Midi*, XVIII, 506.

de Pise entre 1158 et 1176), la personne du traducteur et la fortune de l'ouvrage.

Ce premier volume contient la traduction latine d'après le manuscrit de Tortosa, le meilleur des trois qui nous l'ont conservée. Un premier appendice donne les gloses provençales contenues dans le manuscrit d'Albi, un second, l'index des termes juridiques avec la traduction provençale empruntée au texte original.

A. JEANROY.

PETRAGLIONE (Giuseppe). **Novelle di Anton Francesco Doni ricavate dalle stampe.** Bergame, institut italien d'arts graphiques, 1907, in-8° de XIII-216 p.

Ce volume dédié à M. Vitt. Cian, forme le septième de la *Biblioteca storica della letteratura italiana* dirigée par M. Fr. Novati. M. P. qui a déjà écrit *Sulle Novelle di A. F. Doni* (Trani, 1900), nous donne un recueil complet des contes que cet auteur a semés dans ses nombreux ouvrages (105 au lieu de 40 publiés par Gamba, de 50 publiés par Bongi). C'est une très grande commodité qu'il offre aux curieux ; de plus, il les a fait suivre d'une copieuse nomenclature de rapprochements avec des récits d'autres conteurs de toutes les nations, et c'est un service très appréciable rendu aux savants. Tout en recherchant avec plus de scrupule que ses devanciers le texte authentique de Doni, il a rajeuni quelque peu son orthographe, et c'était son droit. Toutefois, s'il était permis de se plaindre d'un homme qui nous oblige au prix d'assez longues recherches, on lui reprocherait volontiers de n'avoir pas mis au bas de ses pages une seule note sur la langue et le style de Doni. Il nous renverra sans doute à son ouvrage antérieur, mais, durant les sept nouvelles années qu'il vient de consacrer à son auteur, il l'a sans doute encore plus approfondi ; puis, la publication d'un texte fournit une occasion de faire toucher de plus près la manière d'un auteur, et la manière de Doni ne peut être familière à personne plus qu'à Monsieur P. ; et, quant à celle dont il faut entendre l'annotation d'un livre, un élève de M. Cian n'a qu'à se rappeler certaine édition de Balt. Castiglione.

Charles DEJOB.

NOVATI (F) **A ricolta : studi e profili.** Bergame, institut italien d'arts graphiques, 1907. In-8° de 260 p. 7 fr. 50.

Ce livre se compose d'articles déjà parus çà et là, mais dont il est impossible, vu le nom de l'auteur, de ne pas mentionner au moins les principaux. Donc, sans parler d'éloquentes commémorations d'un vivant, M. A. d'Ancona, et de deux morts, Mich. Amarie, G. Paris, on y remarquera en particulier de très élégants résumés sur la fortune des romans de la Table Ronde ; une réfutation de la croyance qu'une mystérieuse cabale ait inspiré les Goliardi et d'une imputation de

plagiat dirigée contre les *Sepolcri* de Foscolo ; la citation par laquelle, dans l'affairs de Lady Ligonier, Alfieri fut invité à comparaître concurremment avec le palefrenier son rival que dans ses Mémoires il disait avoir été laissé hors de cause ; une satire de Zacchiroli, quelquefois assez mordante, qui explique qu'Alfieri lui en ait un peu voulu ; quelques lettres pleines d'effusion de Meyerbeer ; et surtout peut-être un morceau où M. N. indiquant un livre à faire sur Vida, en trace le plan avec la sûreté et l'érudition d'un homme qui aurait fait du sujet l'étude d'une partie de sa vie. — L'ouvrage, très bien imprimé, est orné de cinquante illustrations parmi lesquelles je signale des portraits de Vida, d'Alfieri, de Mich. Amari, de MM. G. Paris et d'Ancona.

Charles Dejob.

A History of Hungarian literature by Frederick Riedl. Londres, William Heinemann, 1906, vii-293 p. in-16.

Cette histoire de la littérature hongroise fait partie de la collection : *Short Histories of the Literatures of the world*, rédigée par M. Edmond Gosse. M. Riedl, professeur de littérature hongroise à l'Université de Budapest, a écrit le livre « à l'usage du public anglais » et M. et Mme Ginever — cette dernière est la fille du poète hongrois Györy — l'ont traduit. L'auteur ne nous donne pas une Histoire de la littérature proprement dite, c'est-à-dire un exposé systématique du développement intellectuel du peuple magyar. Il a choisi quelques points importants de ce développement et les a traités plutôt en essayiste spirituel qu'en historien de la littérature. D'où il résulte que l'ouvrage, malgré des parties brillantes, ne donne au lecteur ni l'enchaînement des faits, ni les causes du déclin du xviiie siècle et de l'épanouissement du xixe. Tous les efforts de M. Riedl tendent à mettre en relief la Renaissance sous Mathias Corvin, la haute valeur du poète épique Nicolas Zrinyi (1618-1664), la réforme de la langue effectuée par Kazinczy au commencement du xixe siècle, et, surtout, les œuvres des trois grands poètes de ce siècle : Vörösmarty, Petöfi, Arany et à côté d'eux l'action des trois hommes d'État : Széchenyi, Kossuth et Déak. Le reste est laissé dans l'ombre.

Certes, les chapitres sur les trois grands poètes sont excellents, mais fallait-il insister tant sur les années de jeunesse d'Arany (p. 220 et suiv.) qui n'expliquent nullement ses œuvres et sacrifier la Jeune Hongrie, c'est-à-dire les écrivains qui ont débuté après le dualisme. Le chapitre où il parle d'eux (XVII, Recent writers) semble d'ailleurs, avoir souffert de coupures fâcheuses. M. Riedl n'est peut-être pas seul responsable de ces méfaits.

Malgré ce défaut, l'ouvrage, grâce aux chapitres vraiment remar-

quables, grâce aussi aux traductions intercalées de Bowring, de Loew et de Wright, rendra de grands services au public anglais qui est peut-être encore plus ignorant des choses de Hongrie que le public français [1].

I. Kont.

---

(1) En vue d'une seconde édition, nous nous permettons de signaler à M. Riedl quelques bévues dont la plupart sont dues aux traducteurs qui n'ont pas saisi le texte. — Page 51. Pazmany, *The Bossuet of Hungary;* comme écrivain Pazmany rappelle plutôt Bourdaloue; comme polémiste, le cardinal Du Perron (voy. les œuvres de Fraknoi et l'Histoire de Sayous); p. 58. Le fondateur (*founder*) de la secte des Sabbathaires fut André Eössi; Simon Péchy était le chef intellectuel; p. 72, ce n'est pas en France que Mikes a traduit les œuvres religieuses de l'abbé Fleury, mais dans son exil en Turquie; p. 76, les *Nuits d'Hiver* de Faludi ne sont pas *possibly after the Spanish*, mais sûrement; voy. *Ancienne Bibliothèque hongroise*, nº XIX; Préface p. 10. — Entre les chapitres VII et VIII la transition manque; avant de parler de Bessenyei, il aurait fallu dire un mot de la littérature française à Vienne et de son influence sur la Cour de Marie-Thérèse où les membres de l'*École française* ont déployé leur activité; p. 80. Il aurait fallu direque le *Voyage de Tariménès* de Bessenyei est encore inédit; la note de la p. 137se trouve répétée dans le texte p. 146. — Page 151, lire *Györy* (de même Préface p. vi); ibid., sept lignes consacrées à Garay! c'est vraiment trop peu. P. 156, le livre de Széchenyi *Világ*, n'est pas à traduire par *The World;* dans la langue de Széchenyi, il signifie *Lumière* (Light!). C'est une bévue que presque tous les traducteurs commettent, malgré la nouvelle édition des œuvres de Széchenyi. — P. 166. Baroczy (1735-1809) traité après Kossuth et Deák est un exemple du manque d'ordre chronologique que nous constatons dans ce livre; c'est ainsi que Gvadanyi (1725-1801) se trouve — p. 168 — à côté de Fay. p. 169, lire Torda; p. 172, le *Chartreux* d'Eötvös ne date pas de 1838; il a paru par tranches de 1839 à 1841; p. 176 lire: *Hungary in 1514*, au lieu de: 1415; ib., lire: *Dózsa*, pour Dósa; p. 180, lire: Kemény *1814-75*, au lieu de 1814-77; p. 182, lire: *Aristote*, au lieu d'Aristophane; p. 190. « those names would fournish ... Hungary »; il aurait fallu dire que c'est une remarque de Greguss; p. 194, lire au lieu de Vörösmarty and *Schiller*, V. and Victor Hugo (voy. la biographie de Ferenczi); p. 195, *The daughter of a friend;* Etelka était la *sœur* de Mme Vachott; p. 196. la poésie de Petöfi: *A hazáról* date de *1845* et non de 1848: p. 225, lire: *1859*, au lieu de 1860 (Solférino, Magenta); p. 237, *of which* doit se rapporter à Ildiko et à Csaba; le lecteur pourrait croire que la deuxième partie de l'épopée (La Mort de Buda) est achevée; p. 248, parmi les dramaturges de l'époque romantique nous ne trouvons que Ladilas Teleki; il manque ici (chap. XVI) d'abord quelques pages sur l'influence du drame romantique français en Hongrie, puis sur les pièces historiques de Szigligeti — car Szigligeti n'a pas seulement écrit des pièces populaires —, des renseignements sur Czako, Obernyik et Hugo-Bernstein qui, comme écrivains, valent Teleki; p. 261, après les considérations sur l'état politique en 1861, nous revenons à la page suivante à l'année 1840, donc avant la Révolution, ce qui embrouille l'exposé; p. 264, lire, les Prolétaires, *1880*, au lieu de 1879; p. 277, Charles Szasz est mort en *1905* (au lieu de 1906); p. 287, la bibliographie est très maigre: les Anglais ont peu traduit du hongrois, la seule Histoire de la littérature qu'ils aient eue jusqu'ici, est celle de M. Reich (voy. *Revue critique*, 1899, n. 7), mais si M. Riedl cite des ouvrages allemands, il aurait pu citer aussi des ouvrages français. Nous supposons que les Anglais qui le liront savent autant de français que d'allemand.

Lettre de M. René Pichon au Directeur de la *Revue critique*.

Mon cher Directeur,

Je viens seulement, — en ayant été empêché jusqu'ici par la maladie, — de lire l'article que M. Émile Thomas a consacré dans votre *Revue* à mes « Derniers écrivains profanes ». — Quoique je n'approuve guère en général les discussions rétrospectives entre auteur et critique, je crois cependant nécessaire de relever quelques assertions de M. Thomas, parce qu'il s'agit là, non de questions d'opinion, mais de questions de fait.

Que M. Thomas n'aime pas mon livre, c'est son droit. Que même il me blâme d'avoir choisi un tel sujet, c'est son droit encore, — quoiqu'à vrai dire ce reproche me paraisse peu « scientifique » : tout ce qui existe, dans l'histoire comme dans la nature, n'a-t-il pas droit d'être étudié ? — Mais je m'attache seulement aux affirmations que voici, et qui sont erronées.

Il n'est pas exact que « tout le fonds utile » de mon chapitre sur Rutilius vienne de M. Vessereau : je lui ai emprunté des renseignements biographiques, généalogiques et chronologiques ; je l'ai dit moi-même, avec une sincérité que M. Vessereau a, tout le premier, jugée plus que suffisante ; mais l'exposé des idées et des sentiments de Rutilius m'appartient en propre. Je ne me suis pas plus inféodé à M. Vessereau que ne le font, quotidiennement, tous les écrivains qui reparlent d'un sujet « à propos d'un livre récent ».

Il n'est pas exact non plus, — et encore moins — que M. Martino soit « la source » de ce que je dis sur la religion d'Ausone. Tout mon travail sur Ausone était achevé lorsque j'ai eu connaissance de la brochure de M. Martino. J'en ai seulement remanié la forme, afin précisément de pouvoir réfuter certaines hypothèses de M. Martino qui me semblaient fort contestables. Car nos opinions sont très opposées, et si M. Thomas a lu nos deux études, je m'étonne qu'il ait pu s'y tromper.

Il n'est pas exact, enfin, que j'aie visé à donner un pendant à l'Afrique chrétienne de M. Monceaux. « L'eussé-je voulu, où serait le mal? Mais je ne l'ai pas voulu, ou du moins il faut s'entendre. Si M. Thomas veut dire seulement que je m'occupe des Gallo-Romains en même temps que M. Monceaux s'occupe des Africains, je n'y contredis pas. Mais s'il prétend que j'ai songé à composer un ouvrage analogue à celui de mon éminent ancien collègue, il se trompe du tout au tout. Le gigantesque travail de M. Monceaux, très complet et très minutieux, forme comme une vaste enquête où sont utilisés tous les témoignages que nous avons sur l'Afrique chrétienne, aussi bien archéologiques et épigraphiques que littéraires. Mon livre, beaucoup plus rapide et plus simplifié, est un essai « d'histoire psychologique » à l'aide de la littérature. Nos deux méthodes sont, comme

on le voit, on ne peut plus différentes. Elles sont sans doute aussi légitimes l'une que l'autre; on a le droit de préférer celle qu'on veut : je demande seulement qu'on ne les confonde pas. Nos deux ouvrages se distinguent presque par des qualités contraires : les assimiler comme le fait M. Thomas, c'est commettre un rapprochement pour le moins aussi « imprévu » qu'aucun de ceux qu'il me reproche.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, mes hommages respectueusement dévoués.

René Pichon.

— La Commission d'histoire littéraire de l'Académie hongroise avait chargé Charles Széchy, le biographe de Nicolas Zrinyi, de donner une édition critique de ses œuvres. Zrinyi (1618-1664), *ban* de Croatie, homme politique et général, avait publié en 1651, sous le titre « Obsidio Szigethiana » la première épopée de la littérature hongroise, et y a ajouté quelques poésies lyriques. Comme conception, cette œuvre fait grand honneur à Zrinyi; malheureusement la forme n'en est pas assez châtiée. Ce fut une des causes de l'oubli de ce poème pendant cent-cinquante ans. Lorsque, au XIXe siècle, on commença à s'en occuper, les premiers éditeurs ne comprenaient plus bien certaines tournures ou locutions. N'ayant pas à leur disposition le manuscrit, ils ont donné des éditions sans critique avec de nombreuses fautes. La bibliothèque et les manuscrits de Zrinyi ayant été acquis, en 1893, par le gouvernement de Croatie, la précieuse collection se trouve maintenant à Zagreb (Agram). C'est là que Charles Széchy a pu se convaincre de la nécessité d'une édition critique. Il avait établi le texte, mis les notes lorsque la mort l'a surpris (janvier 1906). M. Badics a complété le manuscrit et grâce à la libéralité de l'Académie hongroise nous possédons maintenant une des plus belles et des plus savantes éditions d'un poète hongrois (*Gróf Zrinyi Miklós költöi müvei*. Budapest, Académie, 1906, XLVIII-428 p., gr. in-8°). L'exécution typographique fait honneur aux presses de Hornyánszky. Le texte est reproduit d'après le manuscrit de Zrinyi, avec l'orthographe du XVIIe siècle; les variantes suivent (p. 324-361) puis deux excellents index (p. 362-426) très précieux pour les linguistes. Ce travail montre le zèle infatigable de Széchy enlevé trop tôt à la science. — I. K.

— Les *Analecta recentiora ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia* (Budapest, Académie, 1906, 431 p., 8°), édités par M. Étienne Hegedüs font suite aux *Analecta* qu'Eugène Abel avait recueillis. Ce sont des morceaux de prose et de vers latins qui se rapportent à la Hongrie ou qui furent écrits par des humanistes hongrois. Tout n'est pas inédit dans ce recueil, mais les livres dont les fragments sont tirés, étant très rares, M. Hegedüs a rendu service aux lettrés en les réunissant. Le volume s'ouvre par le « *Propositum factum coram rege Hungariae* » faussement attribué à Pétrarque et la deuxième églogue de ce poète qui se rapporte à l'expédition de Louis-le-Grand en Italie pour châtier Jeanne de Naples du meurtre de son mari. — L'humaniste de Raguse, Aelius Lampridius Cervinus (1463-1520) dont Racki a élucidé dernièrement la vie, est représenté dans ce volume par sept discours, poèmes et épîtres. Son Oraison funèbre de Mathias Corvin, prononcée à Raguse le 4 mai 1490, était encore inédite; elle se trouve dans un manuscrit du Vatican. Ce volume contient encore deux opuscules déjà édités par M. Récsey : celui d'Antoine Gazius intitulé : *De*

tuenda et propaganda viridi ac florida hominis juventa, dédié à Sigismond Thurzó, évêque de Nagy-Várad (1508), puis des vers adressés à des Hongrois par l'humaniste silésien Georges Logau (Logus † 1553); la réimpression du poème de Schesaeus : *De capto Zygetho;* trois morceaux tirés d'un manuscrit de Strigonie sur Nicolas Zrinyi, des *Fragmenta ad bella Turcica,* une ode: *De fertilitate Hungariae,* quelques poésies de Nicolas Oláh, archevêque de Strigonie qui, pendant son séjour dans les Pays-Bas comme secrétaire de la veuve de Louis II, était en relations suivies avec Erasme. — I. K.

— M. Váczy poursuit avec une grande régularité la publication de la *Correspondance de François Kazinczy*. (*Kazinczy Ferencz levelezése*, t. XVI ; Budapest, Académie, 1906, XXXIX-652 p., 8°). Le nouveau volume contient les lettres du 1er avril 1818 au 31 décembre 1819, au nombre de 222 dont 109 de Kazinczy. La plupart se rapportent à la réforme de la langue dont Kazinczy fut l'initiateur. Malgré ses soixante ans, il entreprend la lutte avec une ardeur juvénile. Il explique à ses correspondants que la langue hongroise manque de beauté et de force et que les néologismes sont absolument nécessaires pour qu'elle puisse rivaliser avec les autres langues de l'Europe. Les lettres nous montrent aussi que Kazinczy était souvent dans la gêne, quoique propriétaire d'un petit domaine. Tandis qu'on plante des arbres en son honneur, qu'on couronne son buste dans les réunions littéraires de l'Hélicon de Keszthely, il est forcé d'emprunter aux seigneurs à un taux usuraire. — De nombreuses lettres sont adressées à Charles Rumy qui, à cette époque, faisait connaître le mouvement littéraire hongrois dans les périodiques allemands. M. Váczy a fait précéder ces lettres d'une bonne introduction ; il a mis de notes copieuses et un bon Index à la fin du volume. — I. K.

— Le XXIIe fascicule de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* rédigée par M. Gustave Heinrich, nous apporte de l'inédit. Ce sont des *Épîtres poétiques* du XVIIIe siècle (*Költöi levelezések*. Budapest, Franklin, 1906, 124 p.) que M. D. Hattyuffy a trouvées dans les manuscrits d'Eméric Kreskay (1748-1811). Cet écrivain, peu connu jusqu'ici, n'avait publié de son vivant que des œuvres latines, mais on savait qu'il avait voyagé en Italie et en Allemagne et qu'il était en relation avec les principaux écrivains de l'*École française*. Il était prêtre de l'Ordre de Saint-Paul-l'Ermite, ordre éminemment hongrois qui, au XVIIIe siècle, dirigeait un grand nombre d'écoles. Le couvent des « Paulistes » à Pest était aussi un petit centre littéraire à cette époque. Kreskay était surtout lié avec Paul Anyos, prêtre comme lui et connu comme le meilleur poète lyrique de ce cercle. Les quarante-deux Épîtres que nous trouvons dans ce fascicule ne se distinguent pas précisément par un grand charme poétique, mais ce sont des documents précieux pour juger le temps et pour se rendre compte des préoccupations de ces premiers pionniers de la littérature hongroise. Souvent, un fait divers, l'apparition d'un livre, un événement historique en fait le sujet. Lorsque le chef de l'École française, Georges Bessenyei, se convertit, à Vienne, au catholicisme, les « Paulistes » en Hongrie s'en réjouissent. Kreskay, après la suppression de son Ordre par Joseph II laisse libre cours à sa mauvaise humeur, parce qu'il est forcé de gagner son pain comme précepteur ou comme curé de village. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dont M. Hattyuffy a tiré les Épîtres qu'on consultera avec fruit. — I. K.

— Après les Satires de Perse et les Poésies de Tibulle, M. Geyza Némethy vient de publier dans les « Editiones criticae scriptorum graecorum et romanorum » de l'Académie hongroise les Élégies de Lygdamus (*Lygdami carmina. Accedit*

Panegyricus in Messalam. Budapest, 1906, 180 p., 8°). Les six élégies de Lygdamus et le Panégyrique — que M. Némethy attribue à Properce — n'occupent que quelques pages, tout le reste du volume est un commentaire abondant à l'usage des élèves des Facultés. Le savant éditeur s'est surtout appliqué à démontrer ce que Lygdamus doit à ses prédécesseurs : Tibulle, Properce, Catulle, Virgile et Horace, et quelle influence il a exercée sur Ovide. Grâce à ces éditions latines, les philologues hongrois peuvent montrer à l'Europe savante les progrès qu'ont fait leurs études dans les trente dernières années. — I. K.

— Le troisième fascicule des Mémoires en l'honneur du célèbre voyageur hongrois Alexandre Körösi Csoma contient une étude de Joseph Thury intitulée : *Travaux sur la langue turque de l'Asie-Centrale* (*A közép-ázsiai Török nyelv ismertetései*. Budapest, Académie, 1906, 37 p., 8°). L'auteur y énumère 55 ouvrages écrits depuis le grammairien arabe du XIIIe siècle, Mohammed bin Kaïsz jusqu'à Houtsma et Radloff. Parmi les ouvrages français, il analyse ceux d'Amédée Jaubert, d'Étienne Quatremère et de Pavet de Courteille. Dans l'Appendice, nous trouvons une lettre de Körösi Csoma au secrétaire de l'ambassade austro-hongroise de Londres, datée de Calcutta, le 30 novembre 1832. Cette lettre, publiée dans un recueil hongrois en 1833, n'a pas encore été utilisée par les biographes de Körösi Csoma. — L'auteur de ce mémoire, M. Thury, après avoir professé dans un lycée de province, devait recueillir la récompense de ses beaux travaux sur la langue et la littératures turques. L'Université de Budapest l'avait proposé comme successeur de M. Vámbéry lorsque la mort l'a enlevé à l'âge de 45 ans. — I. K.

— Deux nouveaux fascicules des *Dialectes allemands de la Hongrie* viennent de paraître. Dans le premier, M. Jules Gréb fait connaître le dialecte du pays de Szepes (Zipser Oberland) où des colons allemands s'étaient établis dès le XIIe siècle. Les habitants appellent ce dialecte : garstvogeldialekt. L'auteur passe en revue les particularités phonétiques et grammaticales et donne quelques pages de textes accompagnées d'une version allemande (89 p., 8°). Sur le même modèle est fait le travail de M. Martin Hajnal : *La phonétique du dialecte allemand d'Isztimér* (63 p., 8°), petite localité du comitat de Fejér. Ce travail fut récompensé par l'Université de Budapest. — Le recueil des Dialectes allemands, dirigé par M. Gédéon Petz témoigne de la vitalité des études germaniques en Hongrie. — I. K.

— L'Académie hongroise a fait traduire pour le public lettré l'ouvrage classique de T. H. S. Escott sur l'*Angleterre d'aujourd'hui* (*A mai Anglia*, Budapest, 1906). Le traducteur, M. André György nous donne dans le second volume qui vient de paraître les chapitres sur les associations, sur le système pénitentiaire, sur l'instruction publique, sur le mouvement social et sur l'Angleterre officielle : Chambre des députés, Chambre des Lords, Magistrature (XI-368 p., in-16).

— Pour la même collection M. Edouard Mahler, l'égyptologue bien connu, a donné le résumé de nos connaissances actuelles sur Babylone et l'Assyrie (*Babylonia és Assyria*. Budapest, 1906, 370 p. avec 43 illustrations, in-16). Dans un style simple et attrayant, l'auteur initie le public hongrois au xdécouvertes les plus récentes et trace un tableau vivant du pays et de ses habitants, de l'organisation de l'État, de la vie de famille, de la religion et des cérémonies funéraires, de la langue et de l'écriture, de la science et de la littérature, de l'art et de la chronologie. Il donne la première traduction hongroise du Code de Hammourabi et insiste surtout sur la polémique de M. Halévy avec les autres assyriologues à

propos de la langue soumire. Cette discussion intéresse vivement les philologues hongrois car la langue soumire — si elle a jamais existé — serait une langue ouralo-altaïque et présenterait une certaine parenté avec le magyar. Mais l'essai qu'un dilettante hongrois a tenté est prématuré; il a, en effet, comparé des formes grammaticales qu'un espace de cinq mille ans sépare. Jusqu'ici les savants français et allemands et M. Mahler avec eux sont très réservés sous ce rapport. — Dans le chapitre sur la chronologie, l'auteur a débrouillé avec une grande adresse des problèmes très ardus. Le public lettré lui sera reconnaissant de l'avoir initié à une civilisation sur laquelle il n'avait que des données très vagues. La bibliographie ajoutée après chaque chapitre rendra également des services. — I. K.

— La brochure de M. Alexandre Solymossy sur l'*Origine de la poésie lyrique et épique* (*A Lira és epika eredetéröl*. Budapest, Hornyánszky, 1906, 80 p., 8°) est une contribution précieuse à l'ethnographie et à la poésie des peuples primitifs. Avec un grand zèle, l'auteur a compulsé tout ce que les voyageurs français, anglais et allemands ont noté sur les mœurs et les coutumes, les chants et les poésies des différents peuples non civilisés et arrive à cette conclusion que l'origine de la poésie épique et lyrique n'est pas à chercher dans « l'objectivité » ou la « subjectivité » des premiers poètes, mais que la poésie épique fut, à l'origine, la poésie des hommes, la poésie lyrique celle des femmes. Chaque sexe a trouvé dans les différentes formes de chant l'expression adéquate de ses sentiments. — I. K.

— Le dernier *Annuaire de la Société Kisfaludy* (*A Kisfaludy-Társaság évlapjai*, Nouv. série, t. XL. — Budapest, Franklin, 1906, 245 p., 8°), contient quelques travaux historiques et littéraires qui méritent d'être signalés : Guillaume Fraknói : *Marie, princesse hongroise à Naples* (retrace d'après des documents inédits trouvés dans les archives d'Italie et de Marseille la vie de Marie — 1271-1323 — fille du roi hongrois Étienne V, mère de Charles-Martel dont les descendants ont régné en Hongrie); Z. Beöthy, Éloges des romanciers *Vadnai et Jókai;* L. Négyesy, Éloge de *François Toldy*; E. Hegedüs, Le poème latin de l'humaniste Schesaeus, *De capto Zigetho*, traduit en hexamètres magyars; Alexandre Endrödi, Éloge du poète lyrique *Jean Vajda* (1827-97). Nous trouvons encore dans cet Annuaire des poésies, des critiques sur les ouvrages envoyés aux Concours qui montrent l'activité toujours grandissante de cette Société. — I. K.

— Le tome XVI de la *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti közlemények*, Budapest, Académie, 1906, XVI-506 p., 8°), contient les études suivantes : Étienne Loosz, Les sources du roman de Kemény, intitulé : *Paul Gyulai* (cette source est Bethlen, Historia de rebus Transsylvanicis); L. Dézsi, Fragment d'un drame scolaire hongrois du XVIIe siècle; Jules Baros, Correspondance inédite d'Alexandre Bessenyei, traducteur de Milton au XVIIIe siècle, avec Ester Prileszky et Jean Radvánszky; G. Olah, La ville de Debreczen dans la vie et dans les œuvres de Jókai; Eugène Pintér, Les sources de la *Défaite de Mohács* de Ladislas Listius (cette source est la Chronique latine d'Étienne Brodarics); R. Galos, La première traduction hongroise du Pançatantra (elle date de 1781, l'auteur en est Samuel Patay); P. Rakodczay, Influence de Charles Kisfaludy sur Katona; Cyrille Horyath, La légende de sainte Marguerite; D. Kova'cs, La vie et les œuvres de Pierre Beniczky (poète du XVIIe siècle); G. Versényi, Gaspard Miskolczy (auteur de la première zoologie en langue magyare, de 1702). — La Revue publie, en outre, de nombreux documents inédits. — I. K.

Le XXXVIe volume de la Revue de linguistique (*Nyelvtudományi közlemények*. Budapest, Académie, 1906, 484 p., 8°) spécialement consacrée à la philologie ougro-

finnoise, contient les études suivantes : Z. Gombocz, Vocabulaire tchouvasz; J. Melich, La lexicographie hongroise; Z. Kodaly, La structure des strophes dans la chanson populaire hongroise; D. Fokos, Les adverbes locatifs dans le vogoul; K. Nielsen, L'accent dans la langue turque; L. Erdélyi, Le dialecte de Háromszék; J. Papay, Études sur les Ostïaks du Nord. — I. K.

— L'Académie voulant créer, à côté de cette Revue, un organe pour la philologie comparée des langues indo-européennes, a chargé le slavisant Oscar Asbóth de la rédaction d'un périodique qui donnera deux fascicules par an, le *Nyelvtudomány*. Les deux fascicules parus en 1906 contiennent : G. Petz, Tendances et devoirs de la linguistique contemporaine; O. Asboth, Le changement des gutturales dans les langues slaves; A. Schullerus, La linguistique et l'histoire de la colonisation (sur les Saxons en Transylvanie); J. Balassa, Questions phonétiques. Comptes-rendus des principales publications étrangères.

— Le *Gardien de la langue* (*Magyar Nyelvör*, t. XXXV, Budapest, 1906, 492 p., 8°), qui paraît maintenant sans subvention de l'Académie, continue la lutte contre les néologismes, recueille les données de la linguistique, de l'étymologie, des traditions et des parlers populaires. Parmi les articles de fond du dernier tome nous relevons : J. Bajza, Alexandre Kisfaludy comme néologue; G. Buzas, Histoire des composés magyars formés d'après l'allemand; C. Horvath, Les sources de la légende de sainte Marguerite; E. Kalmar, Y a-t-il des propositions sans sujet? A. Kardos, La langue des enfants; P. Nadai, La langue des enfants de Budapest; S. Simonyi, Le Codex de Székely-Udvarhely; L. Csaszar, Études de sémantique; B. Vikar, Les chants des regös (important pour la poésie populaire des anciens Magyars); Jules Zolnai, Sur la publication des anciens monuments linguistiques. — Mentionnons que le directeur de cette revue, M. Sigismond Simonyi, vient de publier, avec le concours de plusieurs professeurs un Dictionnaire technique de l'enseignement secondaire (*Középiskolai műszótár*. Budapest, Athenaeum, 1896), qui a pour but de mettre une certaine unité dans les termes techniques de l'enseignement, aussi bien pour les lettres que pour les sciences. Dans chaque branche, les néologues ont introduit de mauvais termes qu'il est temps d'éliminer et de remplacer par des vocables réellement magyars. Ce Dictionnaire y aidera beaucoup. — I. K.

— M. H. Vaganay nous envoie une jolie plaquette (*La très élégante... hystoire du très noble... roy Perceforest*, etc., Mâcon. Protat, 1er janvier 1907; in-8° de 48 p.), où il a réimprimé les quinze premiers chapitres du *Perceforest*, d'après les éditions de 1528 et 1531; il a relevé quelques variantes entre ces deux éditions, sans nous dire s'il a visé à être complet; en tête, il a placé la table du premier volume. A cette reproduction de quelques chapitres j'eusse préféré celle des rubriques des six volumes, à défaut d'une analyse méthodique, qui eût rendu plus de services encore. — A. J.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 juin 1907*. — M. Dieulafoy insiste sur l'importance des documents rapportés d'Asie et communiqués dans la dernière séance par M. le général de Beylié.

M. Hartwig Derenbourg signale deux inscriptions arabes relevées par M. le général de Beylié à Diyârbékir, l'Amida des Romains, l'Amid du moyen âge musulman. Ces deux inscriptions relatent la construction, dans les fortifications

de la ville, d'une tour par le prince Ortokide de Hisn Kaifâ Mahmoud l'Ortokide en 1208 p. C. Au-dessus de chacune des inscriptions apparaît clairement l'aigle à deux têtes qui caractérise aussi les monnaies des Ortokides. Au-dessous deux lions, en marche l'un vers l'autre, ont été artistement sculptés, infraction à la loi musulmane qui interdit les représentations figurées. L'architecte d'ailleurs est un chrétien, Jean, fils d'Abraham, de la famille des banquiers, en d'autres termes : de la Monnaie. — M. Philippe Berger présente quelques observations.

M. Cagnat lit, de la part de M. Alfred Merlin, une note sur la découverte, dans une tombe de Carthage, d'un vase égyptien, remontant à l'époque de l'Amasis d'Hérodote.

M. Léon Dorez présente un magnifique Pontifical exécuté à Vérone, vers la fin du xve siècle, pour le cardinal Giuliano Della Rovere, le futur pape Jules II. Ce volume, qui vient d'être acquis par M. Pierpont Morgan, contient un certain nombre de miniatures, dont les plus belles sont dues au très original artiste Francesco dai Libri. L'une d'elles, la mieux conservée, qui représente la Présentation au Temple, est signée en toutes lettres : *Francischus Veronensis fecit*, avec la devise du miniaturiste : *Ab Olympo*, répétée dans le fronton du temple de la même peinture et sur le bois de la croix de la Crucifixion. D'autres miniatures du manuscrit doivent sans doute être attribuées au fils de Francesco, le célèbre Girolamo dai Libri. Une autre enfin prouve que le style de Jean Fouquet avait été apprécié et imité de très près dans la haute Italie. — M. Dorez présente ensuite les photographies d'un magistral buste en bronze représentant l'empereur Jean Paléologue. Ce buste, qui a été récemment découvert à Rome et identifié par MM. Antonio Muñoz et le baron Michel Lazzaroni, a été exécuté, d'après nature, à Florence, en 1439, par Antonio Averlino dit Filarete, l'auteur des portes de bronze de Saint-Pierre de Rome. Outre son intérêt historique et iconographique, ce buste est très important pour le développement de l'art italien : c'est le seul buste-portrait antérieur à 1450 qui ait été jusqu'ici daté avec certitude.

M. Clermont-Ganneau rappelle que les fouilles entreprises à Milet par le gouvernement allemand avaient amené, il y a environ deux ans, la découverte d'une inscription bilingue, en grec et en nabatéen. Il avait soutenu que ce texte énigmatique n'était autre chose qu'une dédicace faite au dieu national des Nabatéens, Dousarès, par Syllaeos, grand-vizir du roi nabatéen Obodas, en l'honneur de son maître. Cette hypothèse était très hardie, car elle reposait sur la restitution du nom du personnage gravé sur la pierre. Elle est aujourd'hui pleinement confirmée par un estampage que M. Clermont-Ganneau a pu obtenir par l'entremise de M. Haussoullier, et où le nom de Syllaeos se lit en toutes lettres, suivi de son titre de « frère du roi », titre purement honorifique qui revenait de droit aux premiers ministres chez les Nabatéens.

M. le commandant Espérandieu annonce que les fouilles d'Alésia ont été reprises et ont donné de nouveaux et intéressants résultats. On a reconnu un autre monument public considérable au Nord de la place que borde déjà vers l'Ouest un édifice à trois absides. On a trouvé un petit trésor de 80 monnaies de bronze à des effigies d'empereurs des quatre premiers siècles, quelques tessons de deux vases en poterie rouge dite samienne, dont l'un a été restitué par les ateliers du Musée de Saint-Germain et reproduit le type traditionnel du Mithra tauroctone. C'est la première fois qu'un relief mithriaque aussi complet est signalé par des vases samiens. Il paraît résulter de là qu'un sanctuaire de Mithra a dû se trouver sur le Mont-Auxois. Ainsi se justifierait de plus en plus l'assertion de M. Jullian, qu'Alésia était « un carrefour de prières et de dieux ».

M. Seymour de Ricci communique un texte copte inédit tiré d'un manuscrit du Vatican et qu'il a déchiffré et traduit avec M. Winstedt. Ce texte contient l'histoire des reliques de quarante-neuf vieillards, tués, dit-on, dans le désert par des bédouins sous le règne de Théodose. Ces reliques étaient conservées au couvent de Saint-Macaire, dans le Ouadi-Natroun, à trois journées de marche à l'Ouest du Nil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — **1er Juillet** — **1907**

Atharva-Veda, VII-VIII, trad. LANMAN. — L'Atharva-Veda kashmirien, p. BARRET, XXVI, 2. — GELDNER, Choix du Rig-Veda. — VESSEREAU, Rutilius Namatianus. — Schlumberger, Campagnes d'Amaury de Jérusalem en Égypte. — LINTILHAC, Histoire du théâtre en France, II, comédie, moyen âge et renaissance. — MATHIEZ, Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française. — J. BOULENGER, Sous Louis Philippe, les Dandys. — GIRAUD, Livres et questions d'aujourd'hui. — STROWSKI, Pascal et son temps, I. — BORNHAUSEN, L'Ethique de Pascal. — Ad. KÖSTER, L'Ethique de Pascal. — Herbert Spencer, Une autobiographie, trad. VARIGNY. — Virchow, Lettres à ses parents. — HECTOR-HOGIER, Paris à la fourchette. — Académie des inscriptions.

I. **Atharva-Veda saṃhità,** translated with a critical and exegetical commentary by William Dwight Whitney, and brought nearer to completion and edited by Charles Rockwell Lanman (Harvard Oriental Series, edited by Ch. R. Lanman. voll. VII-VIII). — 2 tomes in-4° de CIXII-1046 pages. Cambridge, Mass., Harvard University, 1905.

II. **The Kashmirian Atharva-Veda.** Book one. — Edited, with critical notes, by Le Roy Carr Barret, M. A., D. Ph., of the John Hopkins Uuiversity, 1906 (= Journal of the American Oriental Society, vol. XXVI, second half, 1906). — Une plaquette in-8° de 100 pages.

III. **Der Rig-Veda in Auswahl.** — Erster Teil : Glossar. Von K. F. Geldner. — Stuttgart, Kohlhammer, 1907. — 1 volume in-8° de VI-220 pages. — Prix : 8 marks.

I. La traduction de l'Atharva-Veda, préparée par Whitney et pieusement éditée par son illustre élève, M. Lanman se recommande dès l'abord, non seulement par le savoir universellement connu et la scrupuleuse conscience des deux auteurs, mais encore par le fait que Whitney et M. Lanman ont pu, partout où les textes concordent, utiliser les leçons de la recension cachemirienne de l'A. V. dite de la Paippalāda-Çākhā. On verra plus bas que ce dernier texte est généralement moins bon que la recension Çaunaka qui a servi à établir la grande édition de Berlin donnée par le même Whitney, aidé de Roth (1856) ; mais il est fort précieux, au moins pour discuter ou appuyer les corrections que l'on a été obligé de faire subir aux passages inintelligibles du texte Çaunaka.

En outre, l'ouvrage de Whitney et de M. Lanman est (à part celle de Griffith), la première traduction complète de l'A. V. Le livre XXe seul n'a pas été traduit sans doute à cause de son manque d'intérêt : il n'est, pour ainsi dire, composé que de fragments du Rig-Veda. Nous n'avions guère jusqu'ici que la traduction de morceaux détachés de ce

Véda : celle « des trois premiers livres par Weber, de cent hymnes par Grill, d'un choix d'hymnes par M. Ludwig. » — Plus tard, écrivait encore V. Henry à qui sont empruntées ces lignes, « Weber pousse sa traduction jusqu'aux livres IV-V et au rituel funéraire; M. Florenz traduit la moitié du livre VI ; M. Bloomfield, une sélection considérable et variée qu'il accompagne d'un solide et abondant commentaire; M. Griffith en publie une traduction complète, mais à peine commentée... La France non plus ne reste pas étrangère à cet intense mouvement, et voici qu'à l'instant je reçois le premier fascicule d'une traduction italienne de l'Atharva-Veda par M. Ermenegildo la Terza, de l'Université de Naples. » (V. Henry. *Journal des Savants*. Nouvelle Série, 4° année, n° 12. Décembre 1906).

La modestie de ce regretté maître des études védiques en France l'avait empêché de faire autre chose qu'une simple allusion à ses propres traductions de l'Atharva-Veda qui, au dire de juges impartiaux, sont un chef-d'œuvre d'interprétation grammaticale et d'ingéniosité philologique, quoi qu'on puisse penser de ses théories en matière d'exégèse religieuse. Ce n'est donc pas seulement la reconnaissance, mais la justice qui nous fait un devoir de rappeler ici qu'en 1891, V. Henry avait donné la traduction du livre XIII ; en 1892, celle du livre VII ; en 1896, celles des livres X-XII. Personne du reste n'admirait plus que lui la grande œuvre de Whitney et de M. Lanman, et si, avant sa mort, il avait confié à l'auteur de cette notice la tâche d'en parler aux lecteurs de la *Revue critique*, c'est qu'il s'était réservé à lui-même celle de la présenter au public savant avec tous les éloges qu'elle lui paraissait mériter, dans le périodique cité plus haut.

Ces diverses traductions, Whitney et M. Lanman les ont utilisées et citées en toute occasion, de même que tout ce qui a été fait pour l'explication de l'A. V. depuis cinquante ans. C'est dire qu'à l'avenir leur traduction non seulement sera le point de départ indispensable des nouvelles études, mais qu'elle aura, du moins en général, périmé tout ce qui avait été fait avant elle.

Les prolégomènes très abondants ne forment pas moins de CLXII pages. On y trouvera : d'abord une préface suppléant à celle de Whitney qui manque et traitant du plan et du but de l'ouvrage ainsi que de la méthode de traduction ; ensuite, la préface de l'éditeur donnant entre autres choses tous les détails désirables sur l'élaboration du livre et la part qui revient à l'auteur et à l'éditeur; de plus, une appréciation de l'œuvre entière de Whitney suivie d'une esquisse de la vie de Whitney, d'un jugement sur le caractère et les mérites de ce savant et d'une liste de ses principaux écrits dressée par lui-même. Vient ensuite l'*Introduction générale* par M. Lanman. Elle traite, entre autres questions, des mss. de l'A. V. et des autres textes qui intéressent l'A. V. (Prātiçākhya, Anukramaṇīs, Kauçika- et Vaitāna-Sūtra),

puis des leçons de la *Paippalāda-çākhā*, du commentaire et de la traduction de Whitney, enfin des traductions antérieures.

— La seconde partie de cette *Introduction générale* est faite en partie sur des documents légués par Whitney. Elle renseigne sur : la description des mss. utilisés par Whitney, sur ses collations propres et celles des autres savants, sur les répétitions de vers, les refrains, les notations d'accents dans les mss., sur l'orthographe de l'édition de Berlin, sur la forme métrique de la saṃhitā des Atharvans, sur les grandes divisions du texte, sur l'explication des sigles employés. En un mot, ces prolégomènes forment à eux seuls une petite encyclopédie de l'Atharva-Véda. Ajoutons qu'à la page XLII, on trouvera un magnifique portrait de Whitney et à la page 471 (en tête du second volume), une belle reproduction du fol. 187 a du *Codex Cashsoririensis* (texte de la *Paippalāda-çākhā*), ceci dit pour épuiser les détails qui ne concernent pas la traduction elle-même.

Cette traduction, V. Henry en a suffisamment loué l'esprit pour qu'on n'ait pas à en refaire l'éloge ici (v. *Journal des Savants*. Décembre 1906 p. 657 et suivantes). Whitney et V. Henry étaient du reste d'accord sur le point le plus important : savoir que la traduction devait être strictement grammaticale et aussi littérale que possible. La seule différence qui les séparât, c'est que V. Henry ne reculait pas devant les corrections quand elles lui semblaient exigées par la nécessité d'obtenir un sens satisfaisant.

Voici quelques observations touchant le livre VII dont la traduction a été faite à la fois par ces deux maîtres :

Hymne 5, 1 : *sādhyá*. Il est dommage que « perfectible » ne rende pas bien la pensée du traducteur. V. Henry traduit d'une façon plus satisfaisante : « (les dieux)... qu'il se faut concilier ».

st. 3 : Whitney : « as the gods sacrificed... » Mais *yad* est local étant donné *tatra* qui suit. V. Henry a donc raison d'écrire : « Le [lieu] où les dieux ont offert l'oblation... »

50, 7 : *ámatim* signifie l'imprévoyance. — *rájasu* est traduit par « among the kings ». Il fallait ajouter que ce mot désigne les dés, car ils sont appelés rois dans un autre hymne : VII 109. Aussi V. Henry traduit-il : « dans les [dés] souverains. »

90, 2 : Les deux traducteurs font observer que l'intrusion de *vayam* au de *vasu* fausse le mètre. Quant à *sambhṛtam* il est traduit par « collected » et par « accumulée » ; mais, dans les derniers temps, V. Henry était disposé à entendre « qui s'apprête » en supprimant *vasu* et en le rapportant au « membre. »

95, 2 : (*ud*) *atiṣṭhipam*. Whitney garde *ud* et traduit : « I have made them rise up ». Au contraire, V. Henry entend : « Moi, je les ai réduits à l'immobilité » ce qui s'accorde mieux avec ce qui suit.

104 : *nityavatsām* est traduit par Whitney : « with constant calf » et par V. Henry : « possédant un veau éternel » mais avec un point

d'interrogation. Depuis, V. Henry observant que *nitya-* en védique a le sens de « *suos* » préférait cette interprétation, qui est évidemment meilleure.

109, 5 : *çesanam* ne signifie pas « leaving » mais « excédent, point supérieur. » C'est ainsi que traduit V. Henry.

115, 1. Il vaudrait mieux traduire *pāpī lakṣmī* par « ill luck » comme dans le titre que par : « *o evil sign* ». Ainsi fait V. Henry : « Envole-toi d'ici, mauvais heur! »

4 : *Viṣṭhitāḥ* est très bien traduit par « scattered ». V. Henry : « comme des vaches éparses en la friche. »

116, 1 : dans le composé *pūrvakāmahṛtvane* le premier terme équivaut à l'adverbe *pūrvam*. Whitney dit : « former-desire-performing » ; V. Henry, « qui, de temps immémorial, agit à sa guise. »

2 : V. Henry avait traduit *arrata* par « l'impie « et Whitney par « baffed. » Le premier traducteur reconnaissait que le vrai sens était en effet « leurré de son espoir. »

Comme on le voit, ce ne sont que des détails infimes qui séparent les deux principaux interprètes de l'Atharva-Véda. La grandeur de la dernière œuvre de Whitney n'en exclut donc pas la solidité et l'on peut dire que nous possédons maintenant une traduction définitive de ce texte important. Philologue, grammairien, éditeur de textes, traducteur, Whitney nous apparaît comme une des grandes figures de l'érudition classique au XVIe siècle. Il a fait pour l'Inde ce que Estienne a fait pour la Grèce. A côté de lui se rangent d'autres savants qui ont collaboré à la même œuvre et, si la postérité doit garder le souvenir de la science et de la piété de son disciple, M. Lanman, elle n'oubliera pas non plus V. Henry qui, linguiste et indianiste comme Whitney, a appliqué en France les mêmes méthodes avec la même rigueur scientifique.

II. — L'intérêt qu'a excité la découverte et la publication du célèbre manuscrit sur écorce de bouleau de la recension cachemirienne de l'Atharva-Véda est loin d'être épuisé. Quand Whitney et Roth ont en 1856 publié le texte de l'Atharva-Veda (texte Çaunaka), on ne connaissait que des manuscrits de cette recension. C'est Roth qui a fait venir en Allemagne le manuscrit de la recension Paippalāda. En Amérique et en Allemagne, on a senti, plus encore que partout ailleurs, l'importance de ce nouveau texte. — C'est un savant américain, M. Bloomfield et un savant allemand, M. Garbe qui, en 1901, ont donné un magnifique fac-similé du manuscrit de l'école Paippalāda. Mais, quelque avantage qu'ait assuré cette publication, elle reste inaccessible à la plupart des sanskritistes à cause de la difficulté de l'écriture, et c'est un réel service qu'a rendu aux études védiques M. L. C. Barret en publiant aujourd'hui en transcription européenne le premier livre de cette recension de la Paippalāda.

Il dit qu'il s'est proposé comme but de donner une exacte « trans-

littération » du manuscrit. C'est précisément le vœu qu'exprimait M. Lanman dans sa publication de la traduction de l'A. V. par Whitney. L'auteur a également profité de l'ouvrage de M. Bloomfield intitulé *Vedic Concordance*, ouvrage destiné à rendre les plus grands services à l'étude des Védas. — Dans une introduction brève et substantielle, M. B. traite successivement : 1° de l'état du manuscrit; 2° du compte des hymnes et des stances; 3° de la structure du livre; 4° de la notation des accents; 5° des particularités et des fautes dans l'orthographe du manuscrit; 6° des rapports qui existent entre la recension Çaunaka et les autres textes. — On y voit que les hymnes et les stances de la recension *paippalāda* sont arrangés d'une tout autre façon que dans l'A. V. *çaunaka*. De plus, le texte *paippalāda* est généralement très corrompu. Pourtant, quand les mêmes stances apparaissent dans les deux recensions, il se présente souvent des variantes intéressantes et M. Lanman (*op. cit.*) a fait remarquer que la rec. *Paippalāda* a souvent confirmé les conjectures des philologues européens concernant des passages désespérés de la recension *Çaunaka*. Mais, et M. B. le fait observer lui-même, il faut bien dire que la rec. *Paipp.* s'accorde plus souvent avec un ou plusieurs autres textes qu'avec la *Çaunaka*. Cette dernière vient plus souvent à l'aide de la *Paipp.* qu'elle n'en reçoit de lumière. Que l'on examine p. ex. h n° 9, pp. 208-209, et l'on verra que le texte *paippalāda* a presque toujours besoin d'être corrigé d'après l'A. V. des Çaunakas (= A. V. I, 10 de Roth et Whitney). Toutefois, l'intérêt de la rec. *paippalāda* n'en subsiste pas moins puisqu'elle nous met en présence d'un texte *différent*. Il faut donc espérer que petit à petit toutes les parties de la recension cachemirienne seront publiées de la façon soignée, méthodique et claire, avec laquelle M. B. a exécuté son travail. — P. 198, l. 6 d'en haut : *Çaunikīya* school est sans doute une faute pour *Çaunakīya* s. (le ç est noté par *ś*).

III. Ce livre dédié à M. Pischel par M. Geldner forme (l'auteur le dit lui-même), la suite naturelle des « Vedische Studien ». M. G. a jugé qu'il était opportun de choisir dans le Rig-Véda un certain nombre d'hymnes les plus beaux et les plus intéressants, en écartant résolument ceux qui offrent et offriront peut-être toujours des difficultés insurmontables à l'interprétation. Les hymnes ainsi choisis représentent à peu près la cinquième partie du Rig-Véda tout entier. L'intention de l'auteur avait été d'abord de réunir en un seul volume le texte de ces hymnes, les extraits des commentateurs indigènes et le glossaire afférent. Ce plan ayant paru trop dispendieux, M. G. nous donne aujourd'hui le glossaire que suivra le commentaire dans un second volume. Le troisième donnera le texte des hymnes choisis. — En une certaine mesure, le *Glossaire* déjà paru, peut suppléer le *Wörterbuch* de Grassmann et, bien qu'il ait le défaut de n'être pas complet, il a sur celui-ci le double avantage d'être au courant de tous

les progrès faits dans le domaine de la lexicographie védique depuis l'apparition de cet ouvrage et de ne présenter aux gens qui s'en serviront dans des buts de comparaison linguistique que des mots à la fois bien attestés et dont le sens est pour la plupart clairement établi. Il va sans dire que les études védiques en profiteront également plus que toutes autres. On ne peut donc que savoir gré à M. G. de cette importante et méthodique contribution à l'étude du sanskrit ancien. L'exécution du travail est très soignée et la correction parfaite. Toutefois, le *Glossaire* ne rendra tous les services qu'on est en droit d'attendre que lorsqu'auront paru le commentaire et le texte même des hymnes. Il est donc à souhaiter que les deux autres volumes de l'ouvrage soient bientôt mis à la disposition du public spécialiste.

A. Cuny.

Cl. Rutilius Namatianus, édition critique accompagnée d'une traduction française et d'un index, et suivie d'une étude historique et littéraire sur l'œuvre et l'auteur, par J. Vessereau, docteur ès-lettres. Paris, 1904, A. Fontemoing; gr. in-8, xxii-443 p.

Le travail de M. Vessereau comprend deux parties : une édition critique du poème accompagné de sa traduction française (p. 1-69); — une étude littéraire et historique sur l'œuvre et l'auteur (p. 73-448) : à chacune est jointe une table, pour la première, index des mots, pour la seconde, répertoire des noms propres. Cette disposition est claire et rend le maniement du volume aisé : peut être pourrait-on cependant lui adresser une légère critique : l'édition aurait été, semble-t-il, mieux à sa place à la fin de l'ouvrage qu'au début; elle aurait été précédée ainsi de l'étude, qui en forme comme la préface naturelle.

Les cent premières pages de cette étude (p. 49-149) sont consacrées à l'histoire du poème depuis sa découverte : manuscrits, éditions, travaux divers. Elles constituent un solide et excellent résumé des recherches antérieures; de plus, sur certaines questions, en particulier celle des manuscrits, elles renferment des discussions intéressantes et des hypothèses neuves. D'après M. V., il n'a existé, antérieurement au xvie siècle, qu'un manuscrit, connu, de Rutilius; et c'est à tort que Gebhardt (*Ein Bücherfund in Bobbio*, dans le *Centralbl. für Bibliothekswesen*, août 1888) a cru retrouver, dans une lettre de Pontano, la trace d'un autre manuscrit qu'aurait possédé Sannazar : il ne peut s'agir là que d'une simple copie. Le manuscrit unique, d'où ont procédé tous les autres, paraît avoir été écrit vers le viiie ou le ixe siècle, en caractères lombards. Il fut découvert à Bobbio en 1493 par Galbiato, secrétaire de Mérula, et disparut en 1706. Aujourd'hui il ne nous reste, pour établir le texte, que des copies, et des éditions faites d'après des copies perdues. Ce sont : le Vindobonensis (V), écrit en partie de la main de Sannazar et probablement exécuté

d'après la copie prise sur le Bobbiensis par Inghirami; l'édition donnée à Bologne par Pio, en 1520, qui reproduirait la même copie d'Inghirami; le Romanus (R.), manuscrit très fautif, mais contenant parfois de bonnes leçons, découvert il y a une quinzaine d'années et qui représenterait peut-être, si l'on en croit M. V., une autre copie du Bobbiensis, dûe à Galbiato lui même; enfin l'édition de Panvinio (Venise, 1558), faite, pense-t-on, d'après une troisième copie, appartenant à Gabriel Faërne. Dans son édition, M. V., s'inspirant de ce classement, considère l'accord de V, de R et de Pio, comme représentant le texte du Bobbiensis; en cas de désaccord, il adopte la leçon la plus satisfaisante; enfin, dans les cas désespérés, il recourt à l'édition de Panvinio. Il se montre en général très prudent et très sobre de conjectures.

Dans une seconde partie de son étude (p. 151-252), M. V. s'occupe de la personne de Rutilius, de ses parents et de ses amis. Il n'y avait guère matière, sur ces différents points, à découvertes nouvelles : en effet, les moindres allusions que contient à cet égard le poème, avaient été déjà notées et interprétées par les précédents éditeurs, qui ne s'étaient pas fait faute non plus de les rapprocher des rares textes susceptibles de les éclairer. Du moins M. V. a-t-il repris cet examen avec le plus grand soin et a-t-il fait, des opinions émises par ses prédécesseurs, une critique souvent judicieuse et pénétrante. Peut-être ses propres conclusions pèchent-elles un peu par excès de prudence. Comme patrie de Rutilius, on a proposé tantôt Poitiers et tantôt Toulouse. M. V. passe en revue les titres de ces deux villes et se prononce pour la seconde : mais il a omis de rechercher si une nouvelle conjecture ne serait pas possible en faveur d'une troisième ville : or, c'est précisément ce que semble montrer le relevé des inscriptions de la Gaule Narbonnaise où figure le nom de Rutilius : il permettrait de penser, comme M. V. l'a lui même reconnu depuis [1], que Narbonne pourrait bien être la patrie du poète. — De la carrière honorifique de Rutilius, nous ne connaissons à peu près rien, sinon qu'il fut maître des offices et préfet de Rome : M. V. est donc justifié de n'en parler qu'avec une extrême réserve; en revanche, on aurait aimé à lui voir préciser davantage les circonstances dans lesquelles Rutilius entreprend son voyage et, en particulier, la date de son départ d'Ostie : il a d'ailleurs réparé depuis cet oubli en montrant [2] que cette date semblait devoir être fixée au 29 octobre 417. — Que devint Rutilius après son séjour à Luna, dont le récit occupe les derniers vers du poème et pourquoi son ouvrage n'est-il pas terminé ? On ne saurait évidemment le dire avec certitude ; mais l'hypothèse de M. V. qu'il a continué son voyage par terre n'explique pas d'une façon bien satisfaisante

1. Cf. J. Vessereau et P. Dimoff, *Rutiliana*, dans la *Revue de Philologie*, t. XXX, 1re livraison (janvier 1906), p. 61-65.

2. Cf. article cité, p. 65-70.

l'interruption brusque du second livre : la route par terre, le long de la côte, n'aurait pas été moins digne d'être décrite que la route par mer d'Ostie à Luna. — Sur les parents et les amis du poète, M. V. nous a donné les renseignements essentiels et a démontré avec raison l'inanité de certaines identifications. Mais ici encore, on souhaiterait qu'il eût parfois été moins bref : par exemple, il aurait été intéressant pour nous de connaître un peu cette famille des Albini et des Volusiani à laquelle appartenait Rufius, l'ami de Rutilius, et sur laquelle l'auteur passe si vite : elle a compté de très illustres personnages sur lesquels nous sommes renseignés par de curieuses inscriptions, et son histoire est loin d'être banale [1]. — Enfin, les pages très fines que M. V. a consacrées à la psychologie de Rutilius lui même (p. 179-193), nous font regretter qu'il n'ait pas essayé de nous tracer une sorte de portrait du haut fonctionnaire de l'empire romain au ve siècle : il en aurait trouvé les éléments chez les parents et les amis de Rutilius, qui tous appartenaient à l'entourage immédiat du souverain.

La dernière partie de l'étude de M. V., qui traite du fond et de la forme du poème de Rutilius contient des chapitres dignes d'éloges. Tel est, par exemple, celui où sont analysés les motifs de la haine de Rutilius contre les chrétiens et les juifs : M. V. a su très heureusement expliquer ce côté du caractère du poète et montrer que son aversion pour le judaïsme et le monachisme se justifie par la crainte des dangers qu'ils pouvaient faire courir à l'empire et n'est qu'une conséquence de son amour pour Rome. Tel est encore le passage relatif aux qualités et aux défauts littéraires de l'ouvrage : des citations, tirées de Rutilius et de ses devanciers, et disposées sur deux colonnes permettent de constater ses emprunts à Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Stace, etc., et même à Homère, et nous font mesurer en même temps l'étendue de sa culture poétique. Il faut à ces rapprochements ajouter celui qu'a fait depuis l'impression du volume, M. Carlo Pascal [2], de quelques vers du panégyrique de Rome de Rutilius (I, v. 13-14, 55-57, 59-66, etc.) avec des fragments d'une déclamation d'Aelius Aristide (Εἰς Ῥώμην, éd. Keil, XXVI, §§ 10-11, 28, 30, 36, etc). M. V. a d'ailleurs prouvé à sa soutenance qu'il avait lu la brochure de M. Pascal.

En somme le livre de M. Vessereau se présente comme un travail sérieux, et, en bien des pages, définitif, sur la personne et l'œuvre de Rutilius. Il dispensera désormais de recourir aux ouvrages antérieurs, et il est appelé à rendre de réels services à tous ceux qui voudront s'occuper, non seulement de ce poète, mais d'une manière plus générale des derniers poètes latins.

P. Dimoff.

---

1. Cf. Seeck, *Chronologia Symmachiana*, dans les *Monumenta Germaniae antiquissima*, p. CLXXIV-CLXXXIII.

2. Una probabile fonte di Rutilio Namaziano, brochure, Naples, 1903.

G. Schlumberger. **Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle.** Paris, 1906. 1 vol. in-8° de 349 pages, avec une carte.

« Le gouvernement d'Amaury I, écrit M. G. Schlumberger, présente une physionomie toute spéciale parmi les autres règnes des rois de Jérusalem. Il fut spécialement et presque uniquement consacré à d'audacieuses tentatives de conquête de l'Égypte, et le récit de ces campagnes, d'un héroïsme presque fabuleux, semble une vraie chanson de geste d'Occident transportée au pays des Mille et une Nuits ». C'est ce côté pittoresque et chevaleresque qui visiblement a séduit M. S. et qui l'a déterminé à extraire des vieilles chroniques franques et arabes ce récit « consacré à la gloire militaire des Français d'autrefois » ; et de cette intention qu'a eue l'auteur on peut d'avance deviner le caractère qu'a dû prendre son livre. On n'y trouvera point de discussions critiques sur la valeur des témoignages de ces chroniqueurs arabes, dont les informations souvent contradictoires se juxtaposent, sans se combiner, dans l'exposé de M. S. L'ouvrage présente essentiellement l'aspect extérieur des choses, le tableau pittoresque des batailles, des révolutions de palais, des réceptions d'ambassadeurs; il évoque à nos yeux, d'ailleurs avec beaucoup de grâce, les splendeurs de Byzance ou du Caire, les glorieuses figures des Amaury, des Manuel, des Schirkouh et des Saladin. C'est un vivant et agréable roman d'aventures, auquel de nombreuses citations des chroniqueurs, insérées dans la trame du récit, ajoutent un attrait de plus, en nous donnant comme la sensation directe des événements. Peut-être même jugera-t-on que M. S. a, dans cet ordre de choses, un peu exagéré. Il fait, ce qui est légitime, de nombreux emprunts à l'histoire de Guillaume de Tyr; mais, au lieu de traduire en français moderne le texte latin de l'écrivain. il se complait à le citer dans la vieille traduction du XIIIe siècle, ce qui me paraît fausser quelque peu le caractère du récit. L'œuvre du prélat diplomate et homme d'État prend ainsi un air de chronique naïve que n'a point du tout l'original ; et si j'accorde volontiers à M. S. que les événements, ainsi présentés, prennent un tour plus « piquant », plus « savoureux », je ne puis me tenir de croire que l'exposé devient par là un peu moins conforme à la vérité intime des choses. Il y a des naïvetés du traducteur qui sont, je le veux bien, amusantes, mais que l'original ne connaît point, et cela fait parfois un faux pittoresque qui n'est point strictement historique. M. S., on le sait — et c'est un des grands attraits de ses livres — éprouve pour les sujets qu'il traite un enthousiasme communicatif et passionné ; son imagination fait revivre à ses yeux en tableaux colorés les grandes scènes qu'il raconte ; il ne se tient jamais pour assez satisfait des brèves ou froides indications que fournissent les chroniqueurs. Et à ces précieuses qualités nous devons des récits vivants à souhait et pleins du plus vif intérêt; j'en goûte tout le charme, quand

je sens derrière eux des textes certains et précis ; avouerai-je que je les aime un peu moins, quand ils prennent un tour un peu artificiel et trop purement littéraire ?

Ces réserves n'ôtent rien d'ailleurs au vif attrait qu'offre le livre de M. S. Les cinq expéditions, assez malheureuses, que tenta en Égypte Amaury de Jérusalem ont eu en effet pour l'histoire du royaume latin une importance essentielle. Elles ont, en provoquant l'intervention des musulmans de Syrie en Égypte, préparé la réunion entre les mains de Saladin de toutes les forces de l'Islam, et par là créé une situation singulièrement dangereuse pour les états francs. Le voisin affaibli qu'était le Khalife Fatimite du Caire était pour eux un bien moindre péril, et l'on peut se demander si Amaury fut bien inspiré en l'attaquant. Mais il est intéressant de constater que dès ce moment, à Byzance comme en Syrie, l'Égypte ait paru être le point du monde musulman dont la conquête serait la plus utile à la chrétienté. C'est cette idée qui dominera tout le mouvement des croisades au XIIIe s.

Ch. Diehl.

E. Lintilhac. **Histoire générale du Théâtre en France. — II. La Comédie; Moyen âge et Renaissance.** Paris, Flammarion, in-12 de 427 p.

M. Lintilhac poursuit avec succès l'utile et délicate entreprise de présenter au grand public un tableau d'ensemble de notre théâtre, d'où se dégagent nettement la filiation et l'évolution des genres, où apparaissent en pleine lumière les œuvres les plus caractéristiques. Dans ce volume comme dans le précédent [1], M. L. a réussi à exposer clairement des questions assez complexes ; les exemples sont heureusement choisis, les analyses à la fois piquantes et fidèles. Quant au style, plein de verve et d'entrain, il serait plus agréable si les phrases n'étaient pas fréquemment bourrées, à en éclater, d'idées accessoires ou d'indications de détail. Peut-être trouvera-t-on ici plus de nouveauté que dans le volume consacré au théâtre sérieux. Cette nouveauté n'est pas tant en général, et cela est tout naturel dans un ouvrage de ce genre, dans les faits eux-mêmes que dans la façon de les présenter et de les interpréter. C'est avec raison que M. L. n'attache pas une grande importance à la distinction traditionnelle entre la farce, la sottie et la moralité, et qu'il voit dans la farce la forme essentielle de l'esprit comique au moyen âge. Les qualités et les lacunes du genre sont exposées avec une justesse, une mesure parfaite et une richesse d'exemples qui ne laisse rien à désirer. Mais la meilleure partie du livre me parait être le tableau du théâtre comique dans la seconde moitié du XVIe siècle : non seulement M. L.

---

1. *Le Théâtre sérieux au moyen âge.* Paris, Flammarion [1904]. Voy. mon compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue critique* du 25 février 1905 (p. 149 ss.).

est au courant des travaux les plus récents sur le sujet, mais il l'a en partie renouvelé par des recherches originales et l'étude approfondie des textes français et de leurs modèles.

Je regrette d'avoir à formuler, comme je l'ai fait à propos du premier volume, certaines réserves relatives à la bibliographie et aux citations. Les « principaux recueils » cités à la page 419 sont tout juste au nombre de trois : il fallait y joindre ceux de Leroux de Lincy et Michel, É. Mabille, Picot et Nyrop, de Montaiglon et Rothschild, ainsi que les réimpressions de Techener. Les textes étudiés sont tellement dispersés qu'il eût été bon aussi d'indiquer d'après quelles éditions ont été faites les analyses et les citations. Celles-ci (ou du moins les plus anciennes) sont souvent fautives : les vers faux y sont nombreux, de même que les mots estropiés ou mal interprétés. J'en donnerai ci-dessous quelques exemples, à la suite de rectifications d'autre sorte [1].

A. Jeanroy.

A. Mathiez. **Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française.** Paris, Alcan, 1907, in-12, x-272 p.

M. Mathiez a réuni sous ce titre modeste huit articles parus de 1900 à 1905 dans la *Revue de Paris*, la *Revue d'histoire moderne* et la *Révolution française*. L'auteur y a fait des additions et des retouches. N'en eût-il pas fait que ces études mériteraient d'être relues et rapprochées en un volume. Elles sont liées en effet par l'idée même que M. M. s'est faite de l'histoire religieuse de la Révolution, et qu'il a

---

1. Adam de la Halle ne porte décidément pas bonheur à M. Lintilhac. Il n'y a aucune raison de douter que le poète désigné sous ce nom et sous celui d'Adam le Bossu ne soit le même personnage (p. 61, n. 2), les mêmes œuvres se trouvant précédées, dans les chansonniers, des rubriques *Adans li boçus, Adans li boçus d'Arras*, et *Adans de le Hale* (voyez Raynaud, *Bibliographie des Chansonniers français*, I, p. 2, 135, 171, 223). — Il y a bien à Arras une rue « Maître Adam » (p. 78); mais que le poète y ait habité est une tout autre affaire. — Il n'est guère moins hardi de lui attribuer, sur la foi des coquettes paysanneries de *Robin et Marion*, un « cœur de plébéien » (p. 91). — Pour les « Notes » de M. Langlois « sur le Jeu de la Feuillée » (p. 62) le renvoi est faux (lire *Romania*, XXXIII); M. L. eût du citer aussi l'article du même auteur sur les interpolations dans *Robin et Marion* (*Romania*, XXIV, 437). — Il y a ailleurs (p. 78), une phrase bien malheureuse où la formation de cette agréable bluette est comparée à celle des cycles épiques.

P. 46, v. 5 de la citation, *examinez*] l. *exanimez*. — P. 63, l. 2 du bas, *tunnelé*] *trumelé*. — P. 64, 2me cit., v. 6, *omni*] *ouni ; fenestrie*] *fenestriç*. — P. 65, v. 4, *fourchete*] *fourchele*. — P. 68, v. 5, *renuier*] *remuier*. — P. 78, l. 6, *Royaut ;* p. 88, l. 16, *Ragaut*] *Rogaut*. — P. 84, 2me cit. v. 3, *pioche*] *pieche*. — P. 18 note, *Émile* (lire *Léon*) *Gautier*. — P. 36, l. 9 *Barozet*] *Barozay*. — P. 371, l. 5, *Babbiani*] *Gabbiani*. — Il y aura lieu de corriger dans une prochaine édition les traductions données de certains mots ou expressions qui ne présentent du reste aucune difficulté : *sans nesun si* (p. 95, v. 4); *poupelin* (p. 145, l. 13); *fardel* (p. 166, l. 12) *happelourde* (p. 357, l. 7 du bas).

tenté de justifier depuis quelques années en une série déjà nombreuses de travaux poursuivis avec une activité inlassable. Deux de ces articles (*Durand de Maillane* et *Les divisions du clergé réfractaire*, ce dernier le plus étendu de tous) ont trait à l'histoire de l'église catholique ; deux aux Théophilanthropes (*Protestants et théophilanthropes* et *Les subventions du Directoire aux théophilanthropes*) ; deux aux francs-maçons (*Chaumette franc-maçon* et *La franc-maçonnerie en l'an 7 et en l'an 9*) ; un au mysticisme pathologique d'origine chrétienne (*L'affaire Catherine Théot*). Ce simple énoncé fait apercevoir déjà la conception originale de M. M., qu'il a développée dans le dernier en date de ses huit articles (*Coup d'œil critique sur l'histoire religieuse de la Révolution française*), et que précise en termes très heureux M. Gabriel Monod dans son excellente préface : c'est qu'il est légitime et scientifiquement profitable de considérer dans l'histoire de la Révolution des actes religieux à part des actes politiques, et d'entreprendre une étude méthodique de tout le mouvement religieux de l'époque, quelle que soit, au point de vue confessionel, la variété de ses manifestations. Ce programme, M. M. l'avait tracé dans son *Origine des cultes révolutionnaires*, mais en partant d'une définition théorique tout à fait contestable de la religion, et avec une rigueur dans les procédés de comparaison entre les divers « phénomènes religieux » qui avait provoqué des critiques assez vives. J'en avais formulé moi-même à cette place, et je n'en suis que plus à l'aise pour dire que la théorie de M. M., sous la forme moins étroite qu'il lui donne aujourd'hui, et avec les réserves qu'il y apporte lui-même (p. 33 p. ex.), choque infiniment moins l'esprit et paraît propre à donner, dans l'application des résultats tout à fait intéressants [1].

La lecture du *Coup d'œil critique*, dans lequel M. M. a repris la justification de son idée, conduit du reste à des remarques d'une portée plus générale. Admettons par exemple, comme l'auteur le soutient avec vraisemblance, que l'analogie des cultes révolutionnaires avec les anciens cultes, leur « symétrie » poussée « jusque dans les moindres détails », soit venue, non pas seulement d'un souci d'imitation et de concurrence de la part des théophilanthropes, de leurs prédécesseurs et de leurs émules, mais aussi de ce que les mêmes causes religieuses produisent les mêmes effets cultuels. N'y aurait-il pas un intérêt de premier ordre à savoir si les cultes révolutionnaires ont paru réellement à tous leurs adeptes propres à satisfaire entièrement ce « grand besoin de divin » qui était en eux ? Jusqu'à quel point la foi religieuse dans le surnaturel et la foi philosophique dans la patrie « conçue

1. M. M. dit lui-même, en se servant d'un mot trop modeste, que « la pensée d'un débutant évolue ». Sans vouloir abuser de cette déclaration faite spontanément et de bonne grâce, louons M. M. d'avoir à peu près complètement renoncé aux quelques expressions de polémique qu'on relevait encore dans sa *Théophilanthropie*.

comme instrument de bonheur » ont-elles pu, secrètement ou non, coexister chez les mêmes hommes? Au début de la « religion révolutionnaire », on pourrait citer des faits curieux en ce sens. N'y en a-t-il pas eu plus tard? Le culte révolutionnaire nouveau ne s'est-il pas souvent superposé ou juxtaposé, sans le remplacer, au culte ancien, protestant ou catholique — dans la vie privée et dans la famille? J'entends bien que les manifestations collectives extérieures semblent donner une réponse négative : mais l'histoire des cultes au XIXe siècle, ou même l'observation attentive d'aujourd'hui montreraient à quel point les manifestations extérieures peuvent tromper en pareille matière, dans un sens ou dans l'autre. En ce qui concerne le culte catholique au moins, il y a lieu d'espérer que les archives des fabriques et les registres de sacrements, s'ils subsistent, pourront fournir une réponse à la question que nous posons ici.

Il en est une autre, plus générale encore, et à laquelle conduit naturellement l'examen de la thèse de M. M. Ce qui a disparu, nous dit-il, de la religion révolutionnaire, c'est moins la foi que le cérémonial. La « foi mystique » dans la puissance des lois pour transformer les sociétés, « l'attente de la société future, juste, humaine et fraternelle » ont survécu. Soit, mais n'est-ce pas qu'elles venaient de beaucoup plus loin que la Révolution? Et si c'est là, comme M. M. le dit, l'essentiel de ce qu'il appelle la « religion révolutionnaire » qu'est-ce autre chose que la croyance au progrès des Encyclopédistes, avivée par l'éternel désir d'un sort meilleur, devenu particulièrement intense à la fin du XVIIIe siècle? On voit que cela conduirait directement à étudier, comme origine du mouvement religieux révolutionnaire, cette « religion du progrès » avant la Révolution, sa diffusion plus ou moins grande, des effets sur les croyances et les pratiques religieuses, la nature plus ou moins profonde du sentiment religieux chez les chrétiens pratiquants avant 1789, etc. Le moindre mérite des travaux de M. M. ne sera pas d'avoir ouvert les voies à ces enquêtes nouvelles, qui peuvent transformer complètement les idées courantes sur le XVIIIe siècle.

Dans son *Avertissement*, M. M. dit très bien qu'il a dû retoucher ses articles, par la raison qu'en six ans « la connaissance d'une époque encore aussi peu explorée que la Révolution fait des progrès ». Aussi sera-t-on surpris qu'il ait laissé subsister sans correction certains passages écrits en 1899 sur les essais de Concordat sous le Directoire (pp. 200 et 242). On ne peut plus dire aujourd'hui que la tentative de 1796 soit venue d'*abord* de Rome. Les publications de M. du Teil ont montré que les premiers projets ont été préparés à Paris dès nivôse de l'an 4. L'examen de ces projets, établis par Bonnier et Delacroix sous la surveillance de Le Tourneur et de Reubell, montre même (ce que M. du Teil n'a pas bien éclairci) que les soumissionnaires et les constitutionnels ont inspiré cette démarche. Seulement le Directoire ne voulut pas paraître avoir fait le premier pas, et dans

son projet il déclarait expressément « condescendre au désir du Saint-Siège ». Cela sur les instances des constitutionnels et surtout de Grégoire, qui voulait éviter jusqu'au semblant de la soumission au pape, et n'acceptait à aucun prix le « pardon » de Pie VI pour « l'Église légale »[1].

Ce petit volume, édité avec soin, ne présente que très peu de fautes. Seule, la transcription de deux titres en langue étrangère (p. 191 et 192, n.) est très incorrecte.

R. Guyot.

Jacques Boulenger. **Sous Louis-Philippe : les Dandys ;** avec une préface de Marcel Boulenger. Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie P. Ollendorff, 1907; in-8° carré de IX-426 pages.

Si l'histoire des modes, des sports, des salons est directement intéressée à ce livre, dont Georges Brummell, Esq. garde le seuil, l'histoire littéraire et la biographie y trouvent aussi leur compte, non seulement par toutes sortes d'à-côtés offerts par la carrière du comte d'Orsay et de « milord Arsouille », mais surtout par une étude sur Eugène Sue (qui ne dit rien de l'influence déterminante qu'eut F. Cooper sur sa première manière) et une autre sur Barbey d'Aurevilly. Pages amusantes et assez vivantes, qu'illustrent des reproductions d'anciennes gravures qui achèvent de ressusciter dans leur gloire surannée ces héros de la mode si pénétrés de leur importance sociale. Faut-il s'étonner que M. Marcel Boulenger, défenseur attitré de l'usage linguistique, donne l'investiture d'une préface à un livre où (p. 25) « disparate » perd son genre féminin et reprend son genre masculin originel ?

F. B.

Victor Giraud. **Livres et Questions d'aujourd'hui.** Paris, Hachette, 1907, in-18, pp. XV, 283. Fr. 3,50.

Fortunat Strowski. **Pascal et son temps.** 1re partie. De Montaigne à Pascal (Histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle). Paris, Plon, 1907, in-16, p. 286. Fr. 3,50.

Karl Bornhausen. **Die Ethik Pascals.** (Studien zur Geschichte des neueren Protestantismus, hgg. von Hoffmann und Zscharnack. 2. Heft). Giessen, Töpelmann, 1907, in-8°, p. 171. Mk. 4.

Adolph Köster. **Die Ethik Pascals.** Tübingen, Mohr, 1907, in-8°, pp. XV, 172. Mk. 3, 50.

I. M. V. Giraud a réuni en volume des articles qui pour la plupart avaient paru dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1905 à 1906 et dont deux au moins, sur Pascal et sur Sainte-Beuve, méritaient d'être publiés à nouveau. Le premier de ces morceaux est un examen critique des dernières éditions des *Provinciales* et des *Pensées*, Faugère

---

1. Voyez la note de Grégoire à Delacroix, A. N., AF III, 394.

et Molinier, pour les unes, pour les autres, Gidel, Margival, Guthlin, Didiot, et avec plus de détails, G. Michaut et Brunschwicg. L'auteur a jugé avec la même sagacité, en nous signalant leurs lacunes et leurs mérites, les travaux sur Pascal de J. Bertrand, Sully-Prudhomme, Souriau, Hatzfeld et Boutroux. L'article sur Sainte-Beuve, comme le précédent, emprunte aux études antérieures de M. G. une réelle autorité. L'esquisse de l'évolution de la critique avant et après Sainte-Beuve, l'analyse des différentes formes qu'elle a revêtues chez celui-là même qui devait si profondément la renouveler et la « constituer en dignité », surtout une fine appréciation du *Port Royal* et des qualités de moraliste que cet autre Montaigne a déployées dans les *Lundis*, font de cet article un raccourci très juste et très heureux où rien d'essentiel ne semble avoir été omis. Il faudrait signaler encore le morceau sur *Bossuet historien* où M. G. étudie le livre de M. Rebelliau qu'il juge avoir été parfois trop sévère pour Bossuet. Enfin les préoccupations religieuses dont l'auteur semble s'exagérer l'intensité autour de nous lui ont fait écrire à l'occasion des *Deux Frances* de M. Seippel et de l'*Anticléricalisme* de M. Faguet deux courtes études de sociologie que nous ne pouvons que mentionner ici.

II. M. Strowski qui s'est proposé d'écrire l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle et en a donné dans son *saint François de Sales* comme une introduction, a voulu, avant d'aborder la crise que lui fit subir le conflit de Molinisme et du Jansénisme, rechercher les causes qui l'ont provoquée. Il les voit surtout dans une réaction du Jansénisme à la fois dirigée contre une morale d'inspiration laïque, le stoïcisme, et le scepticisme des libertins. Il a suivi avec soin ce réveil de la discipline stoïcienne, héritage de la Renaissance, dans les commentateurs d'Épictète, tels que Coras et Rivaudeau ; puis dans le Montaigne des *Essais* de 1580, si différent de celui que popularisa et effaça l'édition de 1595 ; dans Juste Lipse, le plus brillant propagateur du stoïcisme modernisé, dans Du Vair enfin qui le christianise de plus en plus. Après la diffusion de la morale stoïcienne, transformée et adaptée à des besoins nouveaux, l'auteur nous montre celle de l'incrédulité et du déisme libre-penseur. Le maitre de ces libertins est Vanini dont M. St. a pittoresquement retracé l'aventureuse carrière; leur docteur est, avec le Montaigne de 1595, Pierre Charron, dont l'œuvre maîtresse, la *Sagesse*, lui a fourni un chapitre de pénétrante analyse. On suivra avec un très grand intérêt cette enquête sur le mouvement religieux et philosophique de la fin du XVIe siècle qu'il était en effet indispensable d'ouvrir pour apprécier exactement l'évolution du catholicisme dans la période suivante avec le rôle qu'y a joué Pascal.

III. Le même intérêt que la critique contemporaine a porté à Pascal dans ces dernières années se manifeste aussi en Allemagne, avec cette différence que les Pascalisants allemands, toujours des théolo-

giens, étudient presque exclusivement le moraliste dans l'auteur des *Pensées*. Déjà M. Warmuth avait abordé le problème : *Das religiös-ethische Ideal Pascals* (Leipzig, 1901) ; voici coup-sur-coup deux nouvelles études de l'*Éthique* de Pascal, dont la première surtout mérite d'être distinguée.

M. Bornhausen qui paraît très bien informé de tous les travaux dont Pascal a été l'objet, a d'abord cherché à suivre la genèse et la transformation des idées morales de Pascal, en partageant sa vie en trois périodes, de 1647 à 1651, de 1651 à 1655 et de 1655 à 1662, et en n'utilisant dans cette esquisse que les documents qu'il est permis de dater avec quelque précision. Il envisage ensuite les influences auxquelles l'éthique s'est trouvée soumise dans Pascal, du fait des traditions philosophiques qui lui viennent de la Renaissance, du fait aussi des habitudes scientifiques et cartésiennes de son esprit, mais plus encore à cause du profond individualisme de son sentiment religieux et enfin de son attachement à la communauté catholique qu'il n'a pu concilier avec sa conception individualiste que par l'ascétisme. L'auteur aborde alors l'examen de cette morale de Pascal qu'il n'est pas possible de réduire en système, parce que née de l'observation quotidienne et faite pour l'application pratique, elle a nécessairement quelque chose de fragmentaire et parfois même de contradictoire. Il commence par examiner tout ce que l'œuvre de Pascal renferme touchant la « morale naturelle » — nous dirions laïque ; c'est dans Pascal ce qui nous est devenu le plus familier et il n'est pas nécessaire de résumer ici l'analyse de M. B. L'insuffisance manifeste d'une pareille morale amène le philosophe à découvrir la loi plus haute et plus ferme de sa « morale chrétienne ». C'est, dans le fond, la morale du catholicisme, mais renouvelée dans bien de ses aspects par le rationalisme de Pascal et le caractère individualiste de son sentiment religieux. La démonstration de M. B. est très bien conduite ; elle a rassemblé avec beaucoup de soin tous les développements épars dans l'œuvre de Pascal et l'interprétation rigoureuse à laquelle elle les soumet donne finalement un tableau d'ensemble net et complet de son éthique.

IV. M. Köster s'est proposé le même objet, il a pris aussi, du moins en apparence, la même voie, mais il n'est pas arrivé à des conclusions aussi claires. Je crains qu'il ne se soit trop borné à nous donner le texte de Pascal en reliant superficiellement les passages qu'il emprunte (Il cite encore d'après l'édition Faugère ; M. B. a usé avec raison de celle de Michaut). Le morcellement de l'œuvre de Pascal exigeait une rigueur de composition et d'interprétation dont le manque a beaucoup nui à la netteté de son analyse. Aussi des résultats précis sont-ils plus difficiles à dégager de cette seconde étude que de la précédente. En outre M. K. semble avoir eu des préoccupations étrangères à son enquête et qui l'ont fait parfois dévier. C'est ainsi que, sans revendi-

quer Pascal pour le protestantisme, il souligne peut-être à l'excès tout ce qu'il trouve en lui de protestant : sa morale fondée sur l'autonomie personnelle et non sur une autorité religieuse, un amour de la vérité que le critique juge anti-catholique et franchement kantien. L'enthousiasme parfois intempérant qu'il témoigne pour son auteur, comme dans le parallèle lyrique de la Préface entre Pascal et Kierkegaard, certains rapprochements un peu surprenants en pareille matière, avec Verlaine, avec Ibsen, mais surtout le défaut d'ordonnance et même la lecture trop rapide des épreuves trahissent le débutant. Néanmoins par les larges citations que l'étude donne de Pascal elle pourra compléter en l'illustrant la démonstration plus rigoureuse de M. Bornhausen qui a presque toujours résumé plutôt que directement cité son auteur.

L. R.

Une Autobiographie par Herbert Spencer. Traduction et adaptation par Henri de Varigny, 1 vol. in-8°, 549 p. F. Alcan, éditeur, 1907.

Cette *Autobiographie* est une source de documents bien précieux pour comprendre l'œuvre du grand constructeur intellectuel que fut Herbert Spencer. Le traducteur l'a allégée de près de moitié (1098 p. dans l'édition anglaise) en supprimant beaucoup de détails sans grand intérêt pour le lecteur français. Il a gardé ce qui pouvait nous renseigner sur les incidents principaux (on n'oserait dire les événements, car il n'y en eut guère) de la vie du philosophe, et sur l'ordre assez incohérent et éparpillé de ses premiers travaux, puis sur la cristallisation plus régulière et méthodique de ses grands ouvrages. Un trait qui nous frappe est la propension qu'eut Spencer pendant toute sa vie vers les inventions mécaniques. Il en tenta sans cesse de nouvelles, sans réussir d'ailleurs jamais, et même sans les pousser très loin, pas plus sa machine à raboter que son lit pour malades ou sa cheminée fumivore. Il était en cela auto-didacte comme il le fut presque en toutes choses. Quand il appliqua sa faculté constructive à la philosophie et à la sociologie, après l'avoir appliquée aux chemins de fer ou à la direction de l'*Economist*, il put l'exercer en grand et avec des merveilles d'ingéniosité et d'enchaînement logique, sans se heurter à la terrible sanction de l'expérience pratique qui démontrait que sa raboteuse ne rabotait pas et que sa cheminée fumivore n'absorbait pas sa fumée ; mais il obéissait, je crois, dans les deux cas à la même faculté maîtresse de son cerveau, qu'il définit lui-même à la fois analytique et synthétique. « Huxley (avec qui il se lia intimement), avait pour principe, écrit Spencer, de suspendre son jugement en l'absence de preuves suffisantes : mais tout en reconnaissant qu'il avait raison, je ne pouvais l'imiter... »

L'*Autobiographie* abonde en renseignements curieux sur le côté sociable du caractère de Spencer, sur le besoin qu'il avait d'entourage et d'affections, sur celles que, célibataire et à défaut d'intérieur, il trouva dans de nombreuses relations d'amitié, au prix il est vrai, d'incessants déplacements que nous avons peine, en nos habitudes continentales, à concilier soit avec la faiblesse de sa santé, soit avec la continuité d'un travail intellectuel. Ce n'est pas seulement la psychologie du philosophe qu'éclaire pour nous le récit de la vie : c'est aussi celle de la société anglo-saxonne, et notamment d'un coin de cette société où travaillaient côte à côte, en s'estimant, causant et s'encourageant mutuellement Lewes, Stuart Mill, Huxley, Tyndall, Lubbock et bien d'autres.

Je recommande particulièrement au lecteur les dernières pages de l'*Autobiographie*. Il en est peu, dans aucune langue, de plus éloquentes dans leur mâle simplicité, de mieux et plus profondément imprégnées du mystère et comme de l'angoisse de l'inconnaissable, du respect des choses religieuses dans leur esprit, de la résolution de ne pas s'incliner devant les solutions inacceptables, « tout en souhaitant qu'une solution puisse être trouvée ».

Eugène D'EICHTHAL.

Rudolf VIRCHOW. **Briefe au seine Eltern. 1839 bis 1864**. Herausgegeben von Marie Rabl geb. Virchow, Leipzig, Engelmann, 1906, 8° pp. XI, 244. Mk. 5.

Les lettres de Virchow à ses parents n'embrassent guère en fait qu'une période de douze ans; les dernières, de 1851 jusqu'à la mort du père en 1864, sont peu nombreuses et d'un caractère surtout privé. Déjà même pour la partie essentielle de la correspondance les détails d'ordre purement domestique, incessants appels à la bourse paternelle, renouvellement de la garde-robe, visites aux parents de Berlin, etc., tiennent peut-être, malgré les suppressions de l'éditrice, une place trop considérable encore. Grâce à eux néanmoins, nous sommes initiés aux débuts si pénibles du jeune étudiant, parfois obligé d'emprunter le chapeau d'un camarade pour sortir. Ce qui ressort surtout de ces premières lettres de l'élève de l'Institut de Chirurgie ou de l'interne de la Charité, c'est une énorme capacité de travail : de 6 heures du matin à 11 heures du soir l'étude ou le service de l'hôpital dont il traverse toutes les sections, l'absorbent entièrement. La conscience qu'il apporte dans ses fonctions et qui lui gagne partout l'affection de ses malades se traduit dans ses travaux personnels par un besoin de tout contrôler, d'aller au fond des phénomènes, au lieu de se contenter des opinions reçues ; elle l'entraîne rapidement dans cette voie des recherches microscopiques et chimiques qui devait si heureusement rénover l'anatomie pathologique.

L'autorité de ce savant de vingt-quatre ans grandit de plus en plus, dans le monde des jeunes médecins d'abord, puis auprès des représentants en titre de la science, depuis le discours qu'il prononça à la fête du 50e anniversaire de l'Institut de Chirurgie, le 2 août 1845; il publie avec Reinhardt sa célèbre revue de l'*Archiv*, plus tard une autre, la *Medicinische Reform*. En 1846, il est nommé prosecteur à la Charité, en 1848 le gouvernement le charge d'une mission en Silésie pour y étudier l'épidémie de typhus. Survient la révolution de 1848 : on sait la part que Virchow prit à ces événements. L'affaire de sa révocation qui ne fut pourtant pas maintenue occupe naturellement une large place dans la correspondance. La Bavière profita de la demi-disgrâce où était tombé Virchow pour l'enlever à Berlin, et de 1849 à 1856 il appartient à cette brillante école de Würzbourg qu'il ne contribua pas peu à illustrer. Mais sur ce nouveau séjour le livre est assez pauvre en informations de valeur : Virchow qui vient de se marier nous entretient surtout de sa nouvelle famille.

A côté des années d'apprentissage du savant qui révéla si soudainement sa maîtrise, les lettres nous renseignent abondamment sur l'homme politique. Virchow a puisé à la table de dissection ses principes d'égalité absolue ; il juge qu' « un naturaliste ne peut être que républicain ». Le régime policier et militariste du gouvernement de Frédéric Guillaume IV, la bigotterie de la cour lui sont profondément odieux. Avant 1848 il ne manque pas dans sa correspondance de jugements sur la situation politique du pays, mais elle est surtout intéressante pour les journées de mars pendant lesquelles Virchow éleva des barricades et fit le coup de feu, armé d'un simple pistolet. Il parle avec enthousiasme de l'héroïsme, du calme des Berlinois, avec dégoût de la brutalité des troupes. En mars déjà il a un mot profond sur le prestige perdu des Hohenzollern, « qui ne pourra se retrouver que dans la hardie tentative de conquérir l'hégémonie en Allemagne ». Pour la période qui a suivi la Révolution, les lettres ne traitent guère que de politique; elle semble avoir entièrement accaparé Virchow. Le jeune savant siège dans des comités, des commissions, prononce des discours dans les réunions publiques, organise des clubs et des associations ouvrières, lance des pamphlets, et cependant mène de front en même temps ses revues de médecine, son rapport sur l'épidémie en Silésie, ses cours privés d'anatomie, son service à la Charité. A côté de l'énergie de ses convictions qui n'était qu'une autre forme de sa probité scientifique, c'est ce colossal labeur fourni sans une plainte qui étonne le plus dans sa correspondance. Certainement le rôle politique de Virchow et son entrée dans la carrière scientifique étaient connus, mais il n'en est pas moins précieux pour nous de posséder dans ces lettres des témoignages directs de l'un et de l'autre, et nous devons savoir gré à la fille du grand savant de nous les avoir conservés. Malgré une courte introduction sur la famille de Virchow et

les notes de l'appendice, on aurait souhaité trouver quelques remarques de plus sur les personnes nommées dans le volume [1].

L. R.

— M. Hector-Hogier a ajouté une troisième série aux intéressants souvenirs qu'il a recueillis sous le titre de *Paris à la fourchette* (Paris, Champion, 1906, in-16, p. 296). Ce nouveau volume est comme les précédents une simple réunion de courtes notes sur le passé historique, artistique, littéraire ou religieux de Paris. Les nouveaux travaux de voirie, les transformations incessantes de la ville font disparaître tous les jours sous la pioche du démolisseur quelque témoin des vieux âges. Les feuillets de M. H.-H. destinés à sauver leur trace de l'oubli n'ont dans sa pensée que la prétention de « propager l'amour et le respect des vestiges du passé ». Mais ils pourront de plus être utiles aux historiens et aux érudits et ceux-ci eussent été plus reconnaissants encore à l'auteur, s'il eut indiqué les sources de sa documentation. Aux simples curieux le livre plaira certainement par la variété de son information comme par sa forme vive et spirituelle. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 juin 1907.* — M. Léopold Delisle présente quelques photographies en couleurs, obtenues par le procédé récemment découvert. — M. Dieulafoy donne quelques détails sur ce procédé.

M. Henri Omont annonce que la Bibliothèque nationale vient de recevoir en don de M. Jacques Rosenthal, libraire à Munich, le mandement original de la reine Anne de Bretagne, en date du 14 mars 1507 (1508 n. s.), portant paiement au peintre miniaturiste Jean Bourdichon de la somme, considérable pour l'époque, de 600 écus d'or, « pour le récompenser de ce qu'il nous a richement et somptueusement historié et enluminé unes grans *Heures* pour nostre usaige et service. ».

M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel, communique les principales observations qu'il a faites au cours de son récent voyage à Athènes, à Epidaure, à Délos et en Crète. Il signale, en terminant, des vases en stéatite découverts à Hagia Triada, près de Phaestos. Il montre le moulage d'un de ces vases, encore inédit, où les ciselures de la surface extérieure présentent cinq personnages, un chef militaire dans l'attitude du commandement, un officier debout devant lui, comme au port d'armes, et trois soldats, ceux-ci couverts de larges boucliers qui leur cachent complètement le corps. Il insiste aussi sur l'intérêt que présente un coffre funéraire de pierre, également trouvé à Haghia Triada, dont les quatre faces sont décorées de tableaux fort bien conservés. Ces peintures, dont deux représentent des cérémonies du culte local, seront prochainement publiées dans les *Monumenti*, avec les couleurs des originaux.

M. René Pichon, communique des observations sur l'interprétation de quelques passages de l'*Art Poétique* d'Horace. — M. Gaston Boissier présente quelques observations.

M. Dieulafoy annonce que la mission en Arabie entreprise par la Société française des fouilles archéologiques grâce à la générosité d'un correspondant de l'Académie, M. le duc de Loubat, et confiée aux PP. Jaussen et Savignac, de l'Ecole Biblique de Saint-Etienne de Jérusalem, n'a pu atteindre Teïma, son objectif, mais qu'elle a cependant recueilli d'importants monuments, entre autres un cadran solaire nabatéen — le premier connu — portant la signature du sculpteur qui l'a ciselé ou de l'astronome qui l'a construit : *Manassé bar Natahan chalôm.*

M. Cagnat communique un télégramme de M. Alfred Merlin annonçant que des pêcheurs d'éponges ont trouvé dans la mer deux statues en bronze d'adolescents, un Priape et un Bacchus.

Léon Dorez.

---

1. Dans le fac-similé de la lettre du 13 avril 1849 j'ai relevé entre la reproduction de l'autographe et le texte imprimé de légères divergences.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

Z
1007
R45
n.sér.
t.63

Revue critique d'histoire et de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY